

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
922
C69g
v. 1

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRANDE

# VIE DES SAINTS

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE

RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

Digitized by Google

# GRANDE

# VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13
1872

Digitized by Google

Digitized by Google

922
C69g
v.1

# PRÉFACE

La Vie des Saints est, après la Sainte-Ecriture et les écrits des saints Pères, l'ouvrage le plus utile au prêtre qui veut bien connaître Notre-Seigneur, afin de le faire connaître, aimer et glorifier; qui veut étudier pratiquement la science des Saints, afin de se sanctifier, et de sanctifier les âmes qui lui sont confiées.

Les Saints étant les plus nobles membres du corps de Notre-Seigneur, animés du même souffle divin, conduits par le même Esprit, leur vie paraît, en quelque sorte, une continuation de l'Evangile, où Dieu se plaît à reproduire les vertus que son Fils pratiqua durant les années de sa vie cachée, et les principales actions de sa vie publique. Saint Jean nous apprend que s'il fallait raconter en détail tout ce



844401
Digitized by Google

qu'a fait le Seigneur Jésus, le monde ne pourrait contenir tant de livres. Mais cette histoire qui fait l'admiration de l'éternité, l'Esprit-Saint en écrit quelques pages dans l'âme et les œuvres des Saints.

Les Apôtres et les Prophètes nous rappellent le zèle dont il brûlait pour la gloire de son Père; les Martyrs, sa constance et sa force; les Pontifes, sa sainteté, sa bonté, sa prière assidue, sa vigilance pour ne laisser perdre aucun de ceux qui lui étaient donnés; les Vierges, sa modestie, sa candeur, la parfaite pureté de son corps et de son âme. Si les réponses des Martyrs durant leur passion participent de l'inspiration divine, selon la promesse de Notre-Seigneur [1], les actions des Saints ont aussi une autorité particulière, parce qu'elles sont, dit saint Paul, dirigées par l'Esprit de Dieu [2]. Dans quels livres pourrait donc se trouver un enseignement plus sûr, et des exemples plus touchants? Après la parole de Dieu écrite ou conservée par la tradition, il n'y a certainement rien qui nous fasse mieux connaître Notre-Seigneur que ces très-purs miroirs, en qui se reproduit si fidèlement son image.

D'ailleurs, dans la Vie des Saints, Notre-Seigneur apparaît et agit lui-même presque continuellement. On l'y entend parler à ses serviteurs et à ses amis : il les instruit; il leur révèle ses secrets; il leur montre les célestes royaumes; il leur dé-

[1] S. *Matth.*, x, 20.
[2] *Rom.*, VIII, 14.

Digitized by Google

couvre l'avenir ; il leur ouvre les trésors de son Cœur sacré. Il leur dit qu'il veut être aimé d'eux parce qu'il les aime; et il leur en donne des preuves si multipliées, si ingénieuses, si délicates, si puissantes, qu'il semble impossible de ne pas l'aimer. Dans l'Evangile la majesté du Fils de Dieu éclate avec la bonté du Fils de l'homme; mais dans les Actes des Saints, ce qui paraît surtout c'est la bonté, c'est la tendresse du Père, la suave familiarité de l'Ami, l'amour dévoué de l'Epoux des âmes pures. C'est là, j'ose le dire, que se prodiguent les richesses du sacré Cœur de Jésus.

C'est là aussi qu'on apprend à connaître la SAGESSE, qui consiste dans les travaux, dans la pauvreté, les humiliations, les souffrances. Si l'on ne voit chaque jour de ses yeux, que nul ici-bas ne s'est sanctifié hors de cette voie royale, on ne parvient pas à en être véritablement convaincu. Qui veut être un Saint, vive comme les Saints. Les livres de piété donnent les préceptes, mais les exemples donnent la force et les moyens de les mettre en pratique. Les bons généraux joignent à l'étude de la stratégie, l'histoire des grands hommes de guerre. C'est pourquoi saint Athanase, saint Jérôme, saint Grégoire le Grand, saint Bernard, qui étaient de grands Docteurs, tout occupés d'éclairer et de sauver les âmes, ont écrit l'histoire des Saints de leur temps, afin de glorifier Dieu, sans doute, dont les Saints sont le plus magnifique ouvrage, mais aussi afin de nous apprendre à les imiter.

Car Dieu nous appelle tous à la sainteté, les uns dans un

Digitized by Google

degré moindre, les autres dans une perfection plus relevée. Ceux-ci sont peu nombreux, mais il y en a dans tous les temps, dans tous les pays, et même dans toutes les paroisses où Dieu s'est conservé quelques fidèles. Les grâces que les pécheurs méprisent sont réparties d'ordinaire sur ceux qui les veulent employer. Mais à quels indices le prêtre reconnaîtra-t-il ces vocations particulières s'il n'en a étudié les signes dans l'histoire des grands Serviteurs de Dieu ? Quels conseils donnera-t-il, s'il ne sait comment on forme les Saints ? Etonné, hésitant, il se taira : il laissera stérile la grâce de Dieu : il privera cette âme, et soi-même, des mérites qu'ils eussent acquis ; son troupeau et l'Eglise des fruits qu'ils en eussent tirés; et Dieu lui-même de la gloire qu'il en devait attendre. Quel compte à rendre un jour ! Car Dieu redemande son bien à ceux qui l'ont laissé perdre. Aussi donne-t-il peu de Saints lorsque ses prêtres sont hors d'état de les diriger, tandis qu'il accroît ses dons, sitôt qu'ils peuvent les comprendre.

Nul ne le sait mieux que le clergé de notre temps, et s'il faut mesurer la piété d'un homme et d'un siècle, à l'estime qu'ils font des Saints, on doit espérer de revoir les merveilles des anciens jours. Déjà le Seigneur multiplie sans crainte ses miracles, sachant avec quelle vive foi, avec quelle joie reconnaissante ils sont accueillis de tous ses enfants. Cette foi éclairée, intrépide, qui ne s'effraie pas de la puissance de Dieu, c'est le fruit d'une lecture assidue de la Vie des Saints parmi les prêtres et parmi les fidèles. S'il est injurieux et

Digitized by Google

méprisant de prêter à Dieu de faux miracles, comme s'il était incapable d'en faire de vrais, il est souverainement lâche et ingrat de n'oser reconnaître les véritables marques de sa bonté et de sa puissance. Le fidèle humble et soumis, mais ferme, n'a pas moins horreur de cette témérité sacrilége, que de ce commencement d'apostasie : il attend avec patience que l'autorité ait prononcé, et il croit ensuite avec sécurité. Alors Dieu tirant de ses merveilles une légitime gloire, répond de toutes parts aux appels qui lui sont faits. Il y avait longtemps que l'on n'avait demandé à Notre-Seigneur, à la très-sainte Vierge et aux Saints, tant de miracles, et qu'ils n'en avaient tant accordé. D'où vient cette heureuse recrudescence de la foi, qui dit sans hésiter : « Seigneur, guérissez-moi ; ma Mère, si vous le voulez, vous pouvez me guérir? » De la grâce, sans doute; mais aussi de la sainte hardiesse que donnent les innombrables miracles des grands Serviteurs de Dieu. Voilà ce qu'a obtenu le clergé de notre temps, en répandant autant qu'il a pu, les histoires et les Vies des Saints.

Aussi, lorsque après de longues années de patientes recherches, M. J. Collin de Plancy voulut bien me demander mon concours pour achever et compléter une nouvelle Vie des Saints, plus étendue que toutes celles qui avaient paru jusqu'alors, je m'associai avec joie à ce grand dessein. Je fus frappé du nombre remarquable de Vies de Saints qu'il avait réunies, en mettant à profit les meilleurs travaux en ce genre, et je n'eus plus qu'à y ajouter celles de nos bons his-

Digitized by Google

toriens, tels que Rohrbacher [1], Hélyot [2], Marin [3], Fleury, Longueval [4], Henrion [5], Touron [6], etc. Je fis encore un nouveau choix dans Ribadénéira, Giry, Croiset, Godescard, Tillemont, et même Baillet, qui savait l'histoire de nos Saints de France, et qui l'a bien écrite quelquefois, malgré ses préjugés de sectaire. Enfin j'utilisai du mieux que je pus les nombreuses et excellentes publications qui ont été faites de nos jours : je regrette de n'en pouvoir citer ici les auteurs [7], mais j'ai donné leurs noms à la suite de chaque vie, tandis que M. Collin de Plancy indique les sources où il a puisé dans le cours du récit, et le plus souvent en note. C'est à cela que s'est borné mon concours ; et c'est pourquoi je n'ai pas voulu partager avec l'auteur le mérite d'un ouvrage où il n'y a de moiqu' un petit nombre de Vies, les unes inédites, les autres tirées principalement de la continuation du P. Ribadénéira [8].

[1] *Histoire de l'Église, Vies des Saints.*

[2] *Histoire des Ordres monastiques.*

[3] *Vies des Pères des déserts d'Orient.*

[4] *Histoire de l'Église gallicane.*

[5] *Histoire de l'Église ; Histoire des Missions.*

[6] *Histoire des hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique.*

[7] Je dois cependant mentionner la traduction des *Actes des Martyrs* par les RR. PP. Bénédictins de la Congrégation de France ; les ouvrages de MM. les abbés Destombes, Péquégnot, Auber, sur les Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras, d'Autun, de Poitiers ; la vie d'une Sainte pour chaque jour par M. l'abbé Chapia ; et la continuation de l'Histoire des Ordres monastiques par M. l'abbé Badiche.

[8] L'abondance des matières a fait reporter au commencement du quatrième volume les Vies de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge, qui sont tirées

Digitized by Google

Sans doute il eût été préférable de prendre dans les Bollandistes, dans Surius et Mombritius, dans Mabillon, Wading, Bzovius et les autres Annalistes des Ordres religieux, les matériaux d'une Vie des Saints entièrement nouvelle. Un si vaste plan n'eût point effrayé M. Collin de Plancy, dont on connaît le zèle actif et laborieux, et j'avoue qu'il eût comblé mes plus chers désirs, mais il nous eût fallu tripler au moins le nombre des volumes ; car la seule reproduction, je ne dis pas intégrale, mais substantielle, des Actes des Saints édités par les Bollandistes, eût demandé plus de soixante volumes : et que d'additions n'eût-on pas été obligé de faire pour les Actes trouvés depuis quelque temps, et pour les Saints et Bienheureux nouveaux, sans parler des mois de novembre et de décembre que les Bollandistes n'ont pas publiés ? C'est une magnifique entreprise, digne du clergé de France qui a soutenu depuis trente ans plus de publications qu'il ne s'en faisait en un siècle, mais qui exige de grandes études et une assez longue préparation. Les Bollandistes se sont trompés quelquefois, surtout ceux du XVIIIe siècle : j'ai eu occasion de le reconnaître, et d'en donner des preuves dans l'histoire des saints Martyrs de la cour de Dioclétien. Ils se sont montrés trop sévères, ce qui du reste ne pouvait diminuer leur autorité. De nouvelles recherches historiques, faites dans un tout autre but, ont justifié beaucoup de passages des Actes

de *l'Année chrétienne* du P. Croiset, et qui m'ont paru les plus belles. Les fêtes mobiles se trouveront dans le vingt-cinquième volume.

Digitized by Google

des Martyrs qu'ils avaient attaqués. Il s'est même trouvé que ce qui semblait une marque de fausseté était au contraire une preuve d'authenticité, parce que le fait ou le nom inculpé n'avait dû être connu que des contemporains, ayant été remis au jour après un long oubli par des découvertes récentes. Il est donc nécessaire de se servir des documents nouveaux pour venger nos documents anciens, et prouver que la tradition chrétienne a plus d'autorité qu'on ne le disait.

Préparer ainsi une édition française des *Actes des Saints*, c'est l'œuvre de plusieurs hommes durant toute la vie. Mais on pouvait déjà rassembler un très-grand nombre de travaux faits sur les Bollandistes, Mabillon, Wading, Surius, etc., et en composer un seul ouvrage. Je crois même qu'il fallait commencer par là. Au moyen de cette GRANDE VIE DES SAINTS, on sait tout ce qui a été fait et tout ce qui reste à faire ; car je pense que bien peu de vies importantes nous ont échappé. Cependant malgré son étendue, nous ne l'aurions point appelée ainsi, sans la nécessité de la distinguer de la *Vie des Saints* du P. Ribadénéira publiée par le même éditeur. Quoique la plus complète jusqu'à présent, nous espérons qu'on voudra bien nous aider à la compléter encore, et nous recevrons avec reconnaissance tous les renseignements qui nous seront transmis. Il y en a beaucoup plus qu'on ne croit, que la tradition seule a conservés, mais qui n'en sont pas moins certains. Que l'on me permette d'en citer un exemple. Saint Géroche, confesseur de sainte Fare, allant

Digitized by Google

visiter un malade, planta son bâton à la porte. Quand il sortit, il voulut le reprendre, mais il ne put l'arracher du sol durci par la gelée, car c'était au temps de Noël. « Eh bien ! donc, dit le Saint, puisque Dieu veut que tu restes ici, prends-y racine et fleuris-y tous les ans. » Le bâton d'épine devint un buisson, qui fleurit en effet tous les ans aux approches de Noël. Plusieurs savants ont constaté ce phénomène, sans pouvoir l'expliquer. Transplantée ailleurs l'épine fleurit en temps ordinaire, de même que les autres épines du village, qui s'appelle Dagny[1]. En 1793, quelques impies voulurent détruire cette épine, monument d'une superstition près de douze fois séculaire ; mais le premier qui leva sa hache sur le tronc tomba mort, ce qui fit renoncer à une si dangereuse entreprise. Telle est la tradition du pays, corroborée par un prodige permanent et par une visible punition du ciel. Il y a, surtout dans les campagnes, un très-grand nombre de traditions vraiment respectables, souvent confirmées par des monuments, et qu'il est nécessaire de conserver pour la gloire des Saints. Or les hommes de foi deviennent rares. La nouvelle génération ne transmettra peut-être pas des récits qu'elle croit fabuleux. C'est aux pasteurs et aux fidèles à sauver de l'oubli ce qui nous reste de l'histoire de leurs saints Patrons. Pour nous, nous accueillerions avec joie tout ce qui nous serait communiqué par les autorités diocésaines, par le clergé, ou par des hommes dignes de foi;

[1] J'ai vu des branches conservées dans l'eau fleurir à Noël.

Digitized by Google

sachant combien il est agréable à Dieu d'être loué dans ses Saints.

C'est le désir d'honorer ces Rois célestes qui nous a fait admettre aussi la vie des vénérables Serviteurs de Dieu dont on poursuit à Rome le procès de canonisation [1], des Confesseurs de la Foi qui ont versé leur sang pour Jésus-Christ, et à qui le Saint-Siége peut donner un jour le titre de Martyrs; des fondateurs ou réformateurs d'Ordres, morts en odeur de sainteté. D'ailleurs comme leur histoire est plus récente, elle a aussi plus de force pour nous persuader. Car c'est de nos contemporains surtout que nous devons dire : « Ne pouvons-nous pas faire ce qu'ils faisaient? » La reconnaissance nous oblige à garder la mémoire de ces justes qui nous ont édifiés de leurs saints exemples, qui ont accompli par leurs austérités, leurs souffrances, ce qui manque, dit saint Paul, de la Passion du Sauveur; et dont plusieurs travaillent encore à notre salut par les Ordres religieux en qui ils se survivent. Mais dans les louanges et les titres que nous leur donnons, nous ne prétendons pas devancer les jugements du Saint-Siége, non plus que dans le récit des miracles que nous leur attribuons. Soumis aux décrets d'Urbain VIII, nous voulons témoigner en tout notre obéissance et notre amour à cette sainte Eglise romaine, qui est ici-bas notre Mère et notre Maîtresse, la Mère et la Maîtresse de tous les Saints.

[1] Une erreur nous a forcé de mettre en appendice à la fin du volume la vie du vénérable Strambi, évêque de Macérata, qui devait se trouver au 1er jour de janvier.

Digitized by Google

Elle les a enfantés en demeurant toujours vierge dans sa foi ; et c'est pourquoi elle représente parmi nous la très-sainte Vierge, qui est au ciel et sur la terre la Mère et la Maîtresse de tous les Saints. Comme la très-sainte Vierge, « Elle s'est affermie en Sion, elle s'est reposée dans la ville Sainte, et son pouvoir s'étend sur Jérusalem. Elle a jeté ses racines dans le peuple que Dieu fait honorer par ses miracles, parce qu'il est lui-même son héritage, et sa possession embrasse toute la plénitude des Saints [1]. »

L'ABBÉ E. DARAS.

[1] *Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea. Et radificavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine sanctorum detentio mea.* Eccli., XXIV, 15 et 16.

Digitized by Google

Digitized by Google

# GRANDE

# VIE DES SAINTS

## PREMIER JOUR DE JANVIER

La Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Saint Fulgence, évêque de Ruspe en Afrique. — Saint Concorde, prêtre et martyr. — Saint Grégoire de Nazianze le père. — Saint Almaque, martyr. — Sainte Euphrosine, vierge. — Saint Oyend, troisième abbé de Condat. — Saint Maxence ou Maixent, évêque de Poitiers. — Saint Aspais, apôtre de Melun. — Saint Thaumast, évêque régionnaire. — Saint Félix, évêque de Bourges. — Sainte Faine ou Fanny. — Saint Moncain ou Mochua. — Saint Arthuaque le Goth. — Saint Clair de Vienne, abbé. — Saint Frobert, premier abbé de Montier-la-Celle. — Saint Hélibert, ermite. — Saint Agrippin, évêque d'Autun. — Saint Odilon, abbé de Cluny. — Le bienheureux Bonfilio, l'un des fondateurs de l'Ordre des Servites. — Saint Albéron, évêque de Liége. — Le bienheureux Joseph-Marie Tommasi, cardinal. — Le bienheureux Guillaume, abbé de Saint-Bénigne, de Dijon. — Le bienheureux Jérôme du Tiers-Ordre de Saint-François. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

### LA CIRCONCISION

#### DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Le mois de janvier est le mois de l'Enfant-Jésus : le premier jour en est marqué par les premières souffrances et les premiers pleurs de l'Enfant-Dieu, qui vient expier les péchés du monde. « Vous savez, dit saint Bonaventure, que le sang de Jésus a coulé en ce jour. Une pierre tranchante a déchiré sa chair. Pouvons-nous rester insensibles à ses douleurs et à celles de sa très-sainte Mère, qui, en voyant couler ses larmes, ne put sans doute retenir les siennes? » Entrons dans les sentiments que ce souvenir ins-



Digitized by Google

pire. Avec Jésus enfant, pauvre, dénué, couché sur la paille, pleurant et souffrant pour nous, abaissons notre orgueil, détachons-nous des richesses, des sensualités, des joies de la terre ; et puisque Notre-Seigneur a voulu soumettre sa chair à la loi de la Circoncision, soumettons-y nos esprits, afin d'accomplir en vérité ce que Dieu prescrivit d'abord en figure.

Car entre les cérémonies et les sacrements de la loi que Dieu institua pour le peuple hébreu, le principal, dit Ribadénéira, fut la Circoncision, qu'il commanda à Abraham d'observer, lui et toute sa postérité, plus de quatre cents ans avant qu'il donnât les autres cérémonies et les sacrifices par lesquels il voulait être honoré. Dans la Circoncision, la tache du péché originel était effacée, les autres péchés actuels pardonnés, et la grâce conférée à celui qui la recevait dignement, non pas par sa vertu propre, mais par la profession de foi que faisaient ceux qui la recevaient.

Dieu institua ce sacrement afin qu'il fût un signe de l'alliance qu'il avait faite avec son peuple. Par là Dieu lui remettait en mémoire les magnifiques promesses qu'il fit à Abraham, de multiplier sa génération comme les étoiles du ciel, et de lui donner la possession de la terre de Chanaan ; il lui rappelait que le Messie naîtrait de sa race et de son sang, et que tous les peuples seraient bénis en lui ; il lui représentait enfin cette excellente et parfaite foi d'Abraham, par laquelle obéissant à Dieu, il avait quitté sa maison, son pays et ses parents, croyant tout ce qu'il lui avait promis, et lui ayant voulu offrir son fils unique Isaac en sacrifice.

Notre-Seigneur institua aussi la Circoncision, pour séparer et distinguer le peuple d'Israël d'avec les autres nations, par un signe extérieur.

Car la Circoncision étant une protestation de foi et une marque de la justice qu'elle obtenait, le circoncis s'enrôlait au nombre des fidèles, faisait partie du peuple de Dieu, et devenait capable des autres mystères et sacrements divins. C'est ainsi que le Baptême est le sacrement de la foi, la porte de tous les autres sacrements, et que celui qui le reçoit est mis au nombre des enfants de l'Église. Et comme la Circoncision était,

Digitized by Google

dans l'Ancien Testament, le signe qui distinguait le fidèle de l'infidèle, et par lequel le circoncis était soumis à la juridiction de la synagogue; ainsi dans le Nouveau Testament, le Baptême distingue le chrétien d'avec celui qui ne l'est point, et le rend sujet de la sainte Église.

Il est vrai que le Baptême est beaucoup plus excellent que la Circoncision; parce qu'il n'est pas rigoureux, douloureux, ni sanglant, et qu'il n'est pas besoin d'attendre huit jours pour être baptisé, comme il le fallait pour être circoncis. C'est un sacrement universel pour les hommes comme pour les femmes, et nécessaire pour toutes les nations du monde. Il n'en était pas ainsi de la Circoncision, qui obligeait seulement les hommes et non les femmes; ceux du peuple d'Israël, et non les autres nations. En outre, le Baptême est plus efficace et plus parfait que la Circoncision, parce qu'il imprime dans l'âme un caractère perpétuel qui ne se peut jamais effacer; il la purifie de toute tache, et la délivre de la peine qu'elle mérite; il lui ouvre la porte du ciel, et la fait héritière du bonheur éternel; enfin, il signifie non-seulement la grâce qu'il confère à celui qui le reçoit dignement, comme faisait la Circoncision, mais la même grâce opère comme un instrument divin, duquel Dieu se sert merveilleusement pour cet effet.

Après avoir montré pourquoi Dieu ordonna la Circoncision, et en quoi elle différait de notre sacrement de Baptême, voyons succinctement, continue le R. Ribadénéira, pourquoi Jésus-Christ n'y étant point obligé, attendu qu'il était le Législateur, exempt de sa loi, sans péché et conçu par le Saint-Esprit, il se voulut cependant assujettir à la loi de la Circoncision, qui était si douloureuse, que plusieurs enfants en tombaient malades et en mouraient, et qui était, en outre, honteuse à sa majesté.

Nous ne devons pas considérer le mystère de la Circoncision comme l'œuvre d'un enfant de huit jours qui ne sait ce qu'il fait. Car, bien que celui qui est éternel se fît temporel, et que celui qui est avant tous les siècles, voulût se faire enfant, et qu'on lui comptât ses jours; néanmoins cet Enfant, dès le sein de sa Mère, était homme, il était enfant et Dieu, et avait autant de sagesse qu'il en a aujourd'hui au ciel. De sorte que nous devons chercher, avec un

Digitized by Google

grand respect et une grande dévotion, les causes pour lesquelles Notre-Seigneur le fit; afin d'admirer sa bonté, de lui savoir davantage de gré de ses bienfaits, et d'imiter plus parfaitement ses exemples.

Il se soumit donc à la Circoncision, pour nous manifester qu'il était vraiment homme; qu'il avait un corps passible et de notre nature; pour confondre à l'avance l'hérétique Manès, qui disait que le corps de Jésus-Christ n'était pas véritable, mais apparent et fantastique; et Apollinaire, qui enseignait qu'il était consubstantiel à la Divinité; et Valentin qui rêvait qu'il était venu du ciel.

Ce fut aussi pour ôter tout prétexte aux Juifs de ne pas le recevoir pour le Messie; car s'il n'eût point été circoncis, ils eussent dit, ou qu'il n'était pas Juif et fils d'Abraham (de la race duquel le Christ devait naître), ou au moins qu'il n'était pas l'ami de Dieu, puisqu'il ne gardait pas la Circoncision qu'il avait ordonnée.

Il voulut encore mettre incontinent la main à l'œuvre de notre rédemption, et en quelque sorte se hâter, n'ayant pas la patience de vivre trente-trois ans avant de répandre son précieux sang pour nous. Et bien que l'entier paiement de notre rançon dût se faire sur la Croix, néanmoins il donna aujourd'hui les arrhes de ce qu'il paierait alors, et il commença à répandre son sang pour marque de l'amour qu'il nous portait; afin de nous obliger à l'aimer par un si cher gage, et de nous faire dire avec admiration : « Si, dès votre enfance, Seigneur, vous nous faites paraître tant d'amour, que ferez-vous dans la plénitude de votre âge? »

Ce très-saint Enfant ne nous montra pas seulement son amour en nous donnant sa chair et son sang pour notre rédemption, mais bien plus encore en prenant aujourd'hui la marque du péché. Car si la Circoncision fut instituée pour obtenir le pardon du péché originel, celui qui se faisait circoncire donnait à entendre qu'il était atteint du péché qu'elle remettait; il montrait qu'il était malade, puisqu'il prenait le remède que Dieu avait donné pour guérir cette maladie. Si donc Notre-Seigneur se fit Dieu et homme en son Incarnation, homme mendiant et très-pauvre en sa Nativité; dans la Circoncision, il parut comme un esclave, ayant pris la forme des pécheurs.

Digitized by Google

Ces deux extrémités étonnent grandement : Dieu et homme, et qui plus est, Dieu pauvre, Dieu mort ; néanmoins ce qui sans comparaison dépasse tout cela, c'est Dieu et le péché. Car la chair ne répugne pas tant à l'esprit, ni la mort à la vie, que la souillure du péché répugne à la souveraine et éternelle pureté, et quoiqu'il se soit trouvé un moyen de joindre à la source de la vie une mort aussi ignominieuse que celle que le Fils de Dieu endura sur la Croix, néanmoins il est impossible d'en rencontrer un pour unir Dieu avec le péché. Cependant, dans le mystère d'aujourd'hui, quoiqu'il n'y ait point de péché, on y voit toutefois l'apparence du péché. L'Agneau sans tache, qui doit effacer tous les péchés du monde, prend la forme du pécheur, pour nous découvrir davantage l'ardeur des flammes qui brûlaient dans sa divine poitrine, et en embraser nos cœurs ; pour confondre l'orgueil de l'homme qui veut pécher sans paraître pécheur. Telle est la leçon que le très-humble Enfant Jésus nous donne aujourd'hui.

Avec cette très-profonde humilité, Notre-Seigneur a joint encore l'exemple d'une parfaite obéissance et du ponctuel accomplissement de la loi ; car si, pour l'amour de nous, il s'est assujetti à une loi qui ne l'obligeait point, pourquoi nous exempterons-nous d'obéir à sa loi qui nous oblige en tant de façons ? Dieu est si jaloux de son honneur et de son autorité, si exact en l'obéissance qu'il désire de nous, si rigoureux à châtier la moindre désobéissance à ses commandements, que le prophète-roi dit qu'il commanda qu'on les gardât très-étroitement, même avec de l'excès, s'il peut y avoir excès à garder ce que Dieu commande : « Vous avez expressément enjoint que vos commandement fussent très-bien gardés. » Il fut donc fort raisonnable qu'il nous enseignât cette obéissance par son exemple, et qu'il se montrât contraire aux pharisiens, aussi bien par ses œuvres que par ses paroles.

C'est pourquoi, lorsqu'il les reprenait de ce qu'ils mettaient sur les autres des fardeaux qu'ils ne voulaient pas porter, non pas même toucher du bout du doigt, ce bon Maître et Seigneur n'en faisait pas de même ; il portait le lourd fardeau de nos péchés, souffrant toutes sortes de peines pour nous donner ses mérites. Il prit sur lui la Circoncision pour nous en délivrer ; comme une

Digitized by Google

nourrice aimante et généreuse prend la médecine qui doit guérir l'enfant malade qu'elle nourrit de son lait.

C'est ainsi que Notre-Seigneur mit fin à la Circoncision de la chair. Il était juste que l'ombre et la nuit obscure disparût, la lumière de l'Évangile venant à se découvrir, et que la vérité commençant, la figure prît fin.

Lorsque la Circoncision de la chair mourut en Jésus-Christ, la Circoncision de l'esprit commença. Celle-là était pour les Juifs charnels, celle-ci pour les chrétiens et pour les hommes spirituels, qui sont les vrais enfants d'Abraham par la foi, l'obéissance et la parfaite imitation. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit : « Nous sommes la vraie Circoncision, nous qui servons Dieu en esprit, qui nous glorifions en Jésus-Christ, et qui ne mettons point notre confiance en la Circoncision de la chair. » Et en un autre endroit : « Soyez circoncis en Dieu, non pas avec le couteau matériel qui coupe une partie de notre chair, mais avec ce glaive de pierre vive qui est Jésus-Christ même, avec lequel vous êtes ensevelis au Baptême. »

Aujourd'hui donc Notre-Seigneur fut circoncis en sa chair, afin que nous le soyons en l'esprit ; car toutes ses actions sont pour notre instruction et pour notre exemple, non corporel mais spirituel. Offrons-lui un cœur chaste, pur, saint, détaché des pensées mondaines, des passions déréglées et des soins superflus, des haines, des inimitiés, et de tous les mauvais desseins. Réglons notre vie sur celle de Jésus-Christ, et conformons (autant qu'il est possible à la faiblesse humaine) nos mœurs aux siennes. C'est la Circoncision que l'Enfant Jésus désire de nous ; c'est pour nous la mieux enseigner qu'il a voulu être circoncis, et que la sainte Église en célèbre la fête.

En même temps qu'il fut circoncis, il reçut le nom de Jésus, que l'Ange lui avait donné dès avant sa conception [1]. Que ce nom

[1] Les Romains, suivant Plutarque, *Problem.* 102, donnaient le nom aux garçons le neuvième jour de leur naissance, et aux filles le huitième. Les Juifs n'avaient aucun précepte sur ce point ; mais ils nommaient communément leurs enfants le jour de la circoncision. On trouve néanmoins plusieurs exemples d'enfants qui ont été nommés le jour de leur naissance. Un enfant, avant le

Digitized by Google

de Jésus est énergique ! L'Évangile nous en développe le sens par ces paroles qu'il applique à Jésus-Christ : « Ce sera lui qui sauvera son peuple, en l'affranchissant du joug de ses péchés. Mais que ne lui en a-t-il pas coûté pour mériter le nom de Sauveur ! Il n'y a point de souffrances, point d'humiliations qu'il n'ait éprouvées. « Il s'est rabaissé lui-même, dit saint Paul, non-seulement jusqu'à la mort, mais encore jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel et sur la terre et dans les enfers [1]. » Mais ce n'est pas ici le lieu de montrer l'excellence de ce Nom divin, dont l'Église célèbre la fête le second dimanche après l'Épiphanie, et dont plusieurs Ordres religieux font une fête spéciale, comme nous le verrons au 15 janvier.

huitième jour d'après sa naissance, était réputé trop faible et trop délicat pour souffrir une opération aussi douloureuse que celle de la circoncision. C'était l'usage parmi les Juifs de circoncire les enfants, non dans le temple, mais dans leurs maisons particulières. Il n'était point nécessaire d'avoir des prêtres ou des lévites pour cette cérémonie. Ordinairement le père, et quelquefois la mère en étaient les ministres. C'est ce que nous voyons pratiquer du temps d'Abraham, *Gen.*, XVII, *Act.*, VII ; de Moïse, *Exod.*, IV, et des Machabées, I *Machab.*, I. Il est probable que le Sauveur fut circoncis dans la grotte de Bethléem où il était né par saint Joseph. Saint Epiphane, *Hær.*, 80, dit expressément : *Circumcisus in speluncâ.* Corneille de la Pierre, *in cap.* II, saint Luc, V, 21 ; Sandini, *Hist. Famil. Sacræ de Christo Domino*, c. II, et le cardinal Gotti, *de Verit. Relig. Christ.*, tom. IV, part. I, c. IX, se déclarent pour ce sentiment. Le P. Ayala, dans son *Pictor Christianus*, imprimé à Madrid en 1730, relève en conséquence l'erreur des peintres qui représentent Jésus-Christ circoncis dans le Temple par un prêtre. On se servait, pour la circoncision, d'une pierre aiguisée, *Exod.*, VI, *Jos.*, V. L'opinion de ceux qui ont avancé que le Sauveur avait été circoncis avec un couteau d'acier, est contraire au sentiment de saint Augustin, *Tract. in Joan.*, c. XXX, et de saint Bernard, *serm.* 1, *de Circumcis.*, *n.* 1, *et serm.* 4, *in Epiphan.*, *n.* 1. (NOTE DE GODESCARD).

[1] *Philip.*, II, 8, etc.

Digitized by Google

## SAINT FULGENCE,

ÉVÊQUE DE RUSPE EN AFRIQUE [1].

Fulgence [2] sortait d'une illustre famille qui avait occupé une place distinguée dans le sénat de Carthage, mais qui, depuis l'invasion des Vandales, était beaucoup déchue de son ancienne splendeur. Claude son père, qu'on avait injustement dépouillé de sa maison de Carthage, pour la donner aux prêtres ariens, alla s'établir à Télepte, ville considérable de la Byzacène. Ce fut là que saint Fulgence naquit en 468, environ trente ans après que les Vandales eurent démembré l'Afrique de l'empire romain. Mariane sa mère, qui devint veuve de bonne heure, se chargea du soin de lui former le cœur sur les grandes maximes de la piété chrétienne; pour la culture de son esprit, elle le confia à des maîtres habiles, qui lui enseignèrent le grec, le latin et les différentes parties de la littérature. La rapidité de ses progrès fut étonnante; il acquit surtout une connaissance parfaite de la langue grecque, et il la parlait avec autant de facilité que de pureté.

Malgré l'application que Fulgence donnait à l'étude, il ne laissa pas d'entrer dans le maniement de ses affaires domestiques, pour soulager sa mère, qui était excessivement surchargée. Ce fut alors que ses heureuses dispositions se développèrent. Une prudence consommée dont il donnait des preuves en toute occasion, une conduite vertueuse, une douceur admirable envers tous ceux qui avaient à traiter avec lui, et surtout une tendre déférence pour sa mère, sans l'ordre ou l'avis de laquelle il n'entreprenait jamais rien, le firent aimer et admirer de tous ceux qui le connaissaient. Un mérite aussi distingué ne pouvait rester longtemps caché. On

[1] Tiré des ouvrages du saint, et de sa vie écrite par un homme fort habile qui fut son disciple et son compagnon inséparable, et qui dédia son ouvrage à Félicien, successeur immédiat de Fulgence sur le siége de Ruspe. Les critiques modernes qui prennent cet auteur pour Ferrand le diacre se trompent visiblement, puisqu'il est clair, par son ouvrage même, qu'il était moine. *Voyez* Ceillier, tom. XVI.

[2] Fabius Claudius Gordianus Fulgentius.

Digitized by Google

jeta les yeux sur lui pour la place de procurateur ou receveur général des impôts de la Byzacène ; mais à peine fut-il revêtu de cet emploi, qu'il se dégoûta du monde. Justement alarmé des dangers qu'il y courait, il fortifiait son âme par de pieuses lectures, par une prière continuelle, par des jeûnes rigoureux, et par la visite fréquente des monastères. La lecture d'un sermon de saint Augustin [1] sur la vanité du monde et sur la brièveté de la vie, acheva de briser les liens qui l'attachaient au siècle, et lui inspira le désir d'embrasser la vie monastique.

Hunéric, roi des Vandales, infecté de l'hérésie arienne, avait chassé de leurs siéges la plupart des évêques catholiques. Fauste l'un d'entr'eux, avait bâti un monastère dans la Byzacène : ce fut à lui que s'adressa Fulgence pour l'exécution de son dessein. Il le pria donc de le recevoir au nombre de ses disciples. Mais Fauste prit occasion de la délicatesse de son tempérament, pour le refuser; il lui répondit même par des paroles qui avaient quelque chose de dur et de rebutant. « Allez, lui dit-il, allez premièrement apprendre à mener dans le monde une vie détachée des plaisirs. Est-il croyable qu'ayant été élevé dans la mollesse et dans les délices, vous puissiez tout à coup vous faire à la pauvreté de notre genre de vie, à la grossièreté de nos habits, à nos veilles et à nos jeûnes ? » Fulgence, les yeux baissés, répliqua modestement : « Celui qui m'a inspiré la volonté de le servir, peut bien aussi me donner le courage nécessaire pour triompher de ma faiblesse. » Fauste, frappé de cette réponse ferme et humble tout à la fois, consentit à l'admettre pour l'éprouver. Fulgence avait alors vingt-deux ans. Le bruit de sa retraite surprit et édifia en même temps toute la province, où il se trouva plusieurs imitateurs de sa conduite.

Aussitôt que Mariane en fut informée, elle courut au monastère toute en pleurs, et se mit à crier à la porte : « Fauste, rendez-moi mon fils ; rendez à la province son procurateur. L'Église fut toujours la protectrice des veuves : comment donc avez-vous la cruauté de m'arracher mon fils ? » Elle continua ses cris et ses

[1] C'est le Sermon sur le XXXVIe Psaume.

Digitized by Google

larmes plusieurs jours de suite, sans que les pressantes raisons alléguées par Fauste pussent calmer sa douleur. La résolution de Fulgence fut mise sans doute à une rude épreuve ; mais l'ascendant que l'amour divin avait pris dans son cœur, le rendit supérieur aux mouvements de la nature, qui ne doivent jamais contrebalancer l'obéissance due à la voix du ciel.

Fauste assuré de la vocation du jeune novice, le reçut dans sa communauté, et le recommanda aux Frères. Fulgence, désormais au comble de ses vœux, ne s'occupa plus que des choses du ciel ; il laissa son bien à sa mère, afin qu'elle en prît l'administration jusqu'à ce que son jeune frère, à qui il devait revenir, fût en âge de le régir lui-même. Les pratiques de la pénitence la plus austère faisaient toutes ses délices. Il s'interdit absolument l'usage du vin, de l'huile et de tout ce qui peut satisfaire le sens du goût. Enfin ses mortifications allèrent si loin, qu'elles lui causèrent une maladie dangereuse ; il n'en diminua cependant rien après le rétablissement de sa santé.

La persécution s'étant rallumée, Fauste fut obligé de prendre la fuite, et Fulgence, par son avis, se retira dans un monastère voisin. Félix qui en était abbé sentit tout le prix de l'acquisition qu'il venait de faire ; aussi voulut-il céder à Fulgence le gouvernement de sa communauté. Le Saint, effrayé par les dangers d'une place si importante, refusa de s'en charger ; mais à la longue on vint à bout de le déterminer à en partager les fonctions avec Félix. Rien de plus admirable que le concert avec lequel ces deux Saints gouvernèrent le monastère pendant six ans. Jamais il n'y eut de division parmi eux ; chacun étudiait la volonté de son collègue pour s'y conformer. Félix était chargé du temporel, et Fulgence de l'instruction.

La paix dont les deux abbés jouissaient fut troublée quelque temps après, par une incursion des Numides, qui ravagèrent tout le pays. Forcés de sortir de leur monastère, ils se réfugièrent à Sicca-Vénéria, ville de la province proconsulaire d'Afrique. Un prêtre arien du voisinage, informé qu'ils enseignaient la consubstantialité du Verbe, les fit arrêter, et les condamna à être frappés rudement. Les bourreaux s'étant saisis de Fulgence, Félix leur

Digitized by Google

cria : « Epargnez mon frère que la faiblesse de sa complexion met hors d'état de souffrir ce supplice. Tournez votre colère contre moi qui suis fort et robuste. » Le prêtre leur ordonne de commencer par Félix, qui reçoit les coups dont on le charge avec beaucoup de patience, on tombe ensuite sur Fulgence avec une cruauté inouïe. Epuisé de forces, et près de succomber sous la violence du mal, il s'écrie qu'il a quelque chose à dire au prêtre. Son dessein était de se ménager par là quelques moments de relâche. Le prêtre ne doutant point qu'il ne voulût abjurer sa foi, ordonne aux bourreaux de cesser ; mais il ne tarde pas à être détrompé. Honteux d'avoir paru oublier sa cruauté, il entre dans de nouveaux transports de rage, et commande de redoubler les tourments. Non content de cette barbarie, il fait raser les cheveux et la barbe aux deux confesseurs meurtris de coups, puis les dépouille ignominieusement, et les renvoie dans un état affreux. Les ariens eux-mêmes en furent indignés, et leur évêque offrit à Fulgence de punir le prêtre, s'il l'exigeait. Le Saint répondit que la vengeance était interdite au chrétien, et que pour eux, ils ne perdraient ni le fruit de leur patience, ni la gloire d'avoir souffert des opprobres pour Jésus-Christ. Les deux abbés pour se soustraire désormais à la fureur des hérétiques, se retirèrent à Ididi sur la frontière de la Mauritanie.

Fulgence, animé du désir d'une plus haute perfection, s'embarqua à Alexandrie pour aller visiter les déserts de l'Egypte, renommés par la sainteté des anciens solitaires qui les avaient habités. Le vaisseau ayant abordé en Sicile, Eulalius, évêque de Syracuse, qui passait avec les moines tout le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions de l'épiscopat, le détourna de ce voyage, en lui disant que *le pays où il allait était séparé de la communion de Pierre par un schisme perfide*[1]. Il ajouta que l'Egypte étant remplie d'hérétiques, il fallait, lorsqu'on y demeurait, ou communiquer avec eux, ou être privé des sacrements.

Fulgence prit donc le parti de rester en Sicile. Quoiqu'il reçût très-peu de chose pour sa subsistance, il trouvait encore moyen

[1] *A communione Petri perfida dissensio separavit.* Vit. S. Fulg., c. XII.

Digitized by Google

d'assister les pauvres, et d'exercer l'hospitalité. Eulalius rempli d'admiration se reprocha son peu de ferveur à pratiquer ces vertus, et se proposa toujours dans la suite le beau modèle qu'il avait eu sous les yeux.

Le saint confesseur, au lieu de son voyage d'Egypte, en fit un à Rome pour visiter les tombeaux des Apôtres. Comme il passait un jour par la place nommée *Palma Aurea*, il aperçut Théodoric, roi d'Italie, élevé sur un trône superbement paré; il était environné du sénat et de la cour la plus brillante, Rome n'ayant rien épargné pour recevoir ce prince avec la plus grande magnificence. « Ah! s'écria Fulgence à la vue de ce spectacle, si Rome terrestre est si belle, quelle doit être la Jérusalem céleste! Si dans cette vie périssable, Dieu environne d'un si grand éclat les partisans et les amateurs de la vanité, quel honneur, quelle gloire, quelle félicité prépare-t-il donc à ses Saints dans le ciel! » Ceci arriva vers la fin de l'année 500, lorsque Théodoric fit sa première entrée à Rome [1].

Peu de temps après, Fulgence retourna en Afrique, où il fut reçu avec une joie incroyable. Il bâtit dans la Byzacène un monastère, qui fut bientôt rempli d'un grand nombre de personnes de piété. La dignité de supérieur ne s'accordant point avec son humilité, il forma le projet d'y renoncer. Il alla s'enfermer dans un petit monastère situé sur le bord de la mer : là, il partageait son temps entre la lecture, la prière et les exercices de la mortification; il s'occupait encore à faire des nattes et des parasols de feuilles de palmier. Mais il ne goûta pas longtemps les douceurs de la solitude; on le découvrit, et l'évêque Fauste, qui avait des droits sur lui, l'obligea de quitter sa retraite pour venir reprendre le gouvernement de son monastère.

Plusieurs siéges avaient été longtemps sans pasteur, à l'occasion d'un édit du roi Trasamond ou Trasimond, par lequel il était défendu d'ordonner des évêques orthodoxes. Les catholiques résolus de pourvoir aux besoins des Églises vacantes, n'eurent point d'égard à l'édit du prince. Cette fermeté généreuse coûta la liberté

[1] Théodoric, qui commença à régner en Italie l'an 493, avait toujours fait sa résidence à Ravenne.

Digitized by Google

à Victor, primat de Carthage, qui s'était montré très-zélé dans une conjoncture aussi critique. Fulgence, informé que plusieurs villes le voulaient avoir pour évêque, resta caché durant tout le temps des élections. On fit en vain les perquisitions les plus exactes, il fut impossible de découvrir le lieu de sa retraite ; et ce ne fut qu'après avoir jugé qu'il n'était plus question de lui, qu'il retourna à son monastère. Cependant la ville de Ruspe[1] était toujours sans pasteur ; elle demanda le Saint tout d'une voix. On courut aussitôt au monastère ; on le tira de sa cellule malgré lui, et on l'ordonna évêque du consentement du primat que Trasimond faisait toujours garder. (GODESCARD.)

Saint Fulgence, dit Rohrbacher, conserva dans l'épiscopat les pratiques de la vie monastique. Il ne porta jamais d'habits précieux et continua ses jeûnes accoutumés. Hiver et été, il n'était vêtu que d'une tunique fort pauvre, qu'il ceignait avec une ceinture de peau à la manière des moines. Il ne portait point la chaussure des clercs, mais celle des religieux, et marchait souvent nu-pieds. Jamais il ne portait de chasuble précieuse ou de couleur éclatante, ni n'en permit de telle à ses moines : c'était un habillement ordinaire qui couvrait tout le corps. Il n'ôtait pas même sa ceinture pour dormir, et il offrait le Sacrifice avec la même tunique dans laquelle il couchait, disant que, pour cette sainte action, il fallait plutôt changer de cœur que d'habits. Jamais personne ne put l'obliger à manger de la chair, de quelque espèce qu'elle fût. Il se nourrissait d'herbes, de grains et d'œufs, sans les assaisonner d'huile, tant qu'il fut jeune ; dans sa vieillesse, on lui persuada d'en user, de peur que sa vue venant à s'affaiblir, il ne pût plus lire. Jamais il ne but de vin que par raison de santé, encore le trempait-il de tant d'eau qu'il ne sentait plus le goût du vin. Avant qu'on avertît les Frères pour l'office de nuit, il veillait pour prier, lire, dicter ou méditer, parce qu'il n'en avait pas le loisir pendant le jour, étant occupé pour les affaires de son peuple. Après ce travail, il descendait encore quelquefois pour célébrer les Vigiles avec les autres. Jusque-là il avait toujours

[1] C'est la petite ville appelée aujourd'hui Alfaques, dans la dépendance de Tunis.

Digitized by Google

demeuré avec des moines ; c'est pourquoi la première grâce qu'il demanda aux citoyens de Ruspe, fut de lui donner une place pour bâtir un monastère. Un homme noble, appelé Posthumien, lui donna un petit héritage qui n'était pas éloigné de l'église, où des pins très-élevés formaient un bois dont la verdure rendait l'endroit agréable. Saint Fulgence l'accepta d'autant plus volontiers qu'il trouvait sur les lieux mêmes les bois nécessaires à l'édifice. Il fit venir aussitôt son ami l'abbé Félix, avec la plus grande partie de sa communauté : l'autre demeura sous la conduite d'un des Frères, nommé Vital, mais avec la même union entre les deux monastères que si ce n'eût été qu'un seul.

Pendant que saint Fulgence était occupé à ces œuvres de piété, le roi des Vandales, Trasamond, l'envoya prendre par ses satellites pour le conduire en Sardaigne avec les autres évêques. Quelle que fût la douleur du Saint d'abandonner son Église avant qu'il eût eu le temps de l'instruire, il témoigna néanmoins sa joie de participer à la glorieuse confession de ses collègues. Il sortit de Ruspe, accompagné de moines et de clercs, laissant tous les laïques en pleurs. La ville de Carthage le reçut avec honneur ; on lui fit des présents, qu'il envoya au monastère qu'il faisait bâtir, et s'embarqua sans rien emporter que les richesses d'une science singulière, dont il faisait part à tous ceux chez lesquels il allait. Quoique saint Fulgence fût, par l'ordination, le dernier de tous les évêques exilés, qui se trouvaient là plus de soixante, ils le reconnaissaient pour le premier, à cause de sa science et de sa vertu. Dans les choses douteuses, le Primat et tous les autres Evêques voulaient toujours l'entendre pour avoir son avis, et le chargeaient d'expliquer les résolutions communes. Lorsqu'il s'agissait aussi de répondre au nom de tous, aux Evêques d'outre-mer, soit sur la foi, soit sur d'autres matières, on lui en donnait la commission. Outre les lettres publiques qu'il écrivait au nom des soixante évêques, il en écrivait encore de particulières pour tous ceux qui l'en priaient, lorsqu'ils avaient quelque avis à donner à leur peuple, ou à corriger quelqu'un. C'était encore à saint Fulgence que s'adressaient ceux qui avaient été punis de quelques censures par leurs évêques absents, afin qu'il intercédât pour eux.

Digitized by Google

Dans les commencements de cet exil, il ne put former de monastères, ayant emmené trop peu de moines avec lui; toutefois, ne pouvant se passer de vivre en communauté, il persuada à deux évêques de demeurer avec lui, et, rassemblant des moines et des clercs, il fit une image d'un grand monastère. Ils avaient même table, ils priaient et lisaient ensemble; seulement les moines se distinguaient par une plus grande austérité que les clercs, et ne possédaient rien en propre. Cette maison était l'oracle de la ville de Cagliari, capitale de la Sardaigne; les affligés y cherchaient la consolation; on y accordait les différends; on y expliquait l'Écriture; on y faisait l'aumône. Souvent saint Fulgence, par ses exhortations, attirait à la vie monastique ceux dont il avait soulagé les besoins. Ces bonnes nouvelles venaient de jour en jour à Carthage, et réjouissaient le peuple fidèle.

Outre les soixante évêques de la province de Byzacène, le roi Trasamond en bannit encore plusieurs autres du reste de l'Afrique; en sorte que l'on en compte jusqu'à deux cent vingt. Ils apportèrent avec eux plusieurs reliques d'Afrique en Sardaigne, entre autres le corps de saint Augustin, qui y demeura deux cents ans. Le saint Pape Symmaque fournissait chaque année à ces exilés les aliments et ses vêtements nécessaires. Il crut devoir encore les consoler par ses lettres, et se servit à cet effet de la plume d'Ennodius. Il leur envoya en même temps des reliques de saint Nazaire et de saint Romain, qu'ils lui avaient demandées dans leur lettre au diacre Hormisda. Il racheta encore les captifs dans la Ligurie, le Milanais et diverses autres provinces, leur faisant en outre des dons considérables et les renvoyant chez eux.

Cependant le roi Trasamond s'informa qui était le plus puissant défenseur de la doctrine catholique. On lui nomma Fulgence entre les évêques exilés. Aussitôt le roi le fit venir à Carthage. Le saint évêque, profitant de l'occasion, instruisait soigneusement du mystère de la Trinité les catholiques qui venaient le trouver à son logis, leur enseignant comment le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, quoique la différence des

Digitized by Google

Personnes subsiste. Tous les fidèles s'empressaient à le venir entendre ; car il parlait avec une grâce particulière. Il répondait à tous ceux qui l'interrogeaient, sans en mépriser aucun, toujours prêt à écouter lui-même les autres, et à apprendre d'eux, s'il se trouvait que Dieu leur eût révélé quelque chose de meilleur. Il exhortait ceux qui s'étaient laissé rebaptiser, à pleurer leur faute, et les réconciliait ensuite avec l'Église. Il soutenait les autres prêts à tomber, qui, à leur tour, se trouvant fortifiés par ses discours, attaquaient avec confiance les ariens. Le roi, averti des progrès que la foi catholique faisait dans Carthage, par le ministère de saint Fulgence, lui envoya un écrit rempli du venin de l'hérésie arienne, avec ordre d'y répondre au plus tôt. Comme cet écrit était fort long, le saint évêque le réduisit à quelques objections divisées par articles, auxquelles il joignit des réponses nettes et solides. Avant de les envoyer à Trasamond, il les examina longtemps avec plusieurs personnes habiles, les fit même connaître au peuple, puis il les donna au roi, qui les attendait avec impatience. Trasamond les lut attentivement, admira l'éloquence de leur auteur, loua son humilité, mais n'en profita pas mieux pour lui-même. Le peuple de Carthage, sachant que les propositions du roi avaient été réfutées, se réjouit extrêmement de la victoire que la foi catholique avait remportée sur l'arianisme.

Pour éprouver encore la science du saint Évêque, le roi lui envoya d'autres questions, enjoignant au porteur de les lire seulement une fois devant lui, sans lui permettre d'en tirer copie. Saint Fulgence composa trois livres adressés au roi Trasamond lui-même. Dans le premier il traite des deux natures de Jésus-Christ en une personne, montrant principalement qu'il a une âme raisonnable, outre la Divinité ; dans le second, il traite de l'immensité du Fils de Dieu ; dans le troisième, de sa Passion, pour prouver principalement que ce n'est pas la Divinité qui a souffert. Le roi, étonné de cette réponse, n'osa plus faire de questions à saint Fulgence ; mais un des évêques ariens, nommé Pinta, fut plus hardi. Il composa un écrit que le Saint réfuta comme les précédents.

Le roi Trasamond voulait retenir saint Fulgence plus longtemps

Digitized by Google

à Carthage. Mais les ariens lui dirent : « Seigneur, il rend votre zèle inutile ; il a déjà perverti quelques-uns de nos évêques, et si vous n'y donnez ordre promptement, notre religion périra. » Le roi céda à cette remontrance, et renvoya Fulgence en Sardaigne. Pour dérober au peuple le départ du Saint, il le fit embarquer de nuit ; mais les vents contraires arrêtèrent le vaisseau sur la côte pendant plusieurs jours : ce qui donna lieu à presque toute la ville de s'y assembler pour lui dire adieu, et de communier de sa main. Voyant un homme vertueux, nommé Juliatée, qui s'affligeait extrêmement, il lui dit : « Ne pleurez point ; nous reviendrons bientôt, et l'Église catholique recouvrera sa liberté. » Mais il lui recommanda le secret, craignant de passer pour prophète ; et il en usait ainsi à l'égard de tous les dons surnaturels. Il ne demanda jamais à Dieu de faire des miracles ; et si on recommandait à ses prières des malades ou d'autres affligés, il disait : « Vous savez, Seigneur, ce qui convient au salut de nos âmes ; que votre volonté soit premièrement accomplie ! » Les miracles, disait-il, ne donnent pas la justice, mais la renommée, qui, sans la justice, ne sert qu'à notre condamnation.

Arrivé en Sardaigne, il bâtit un nouveau monastère, avec la permission de l'évêque de Cagliari, près de l'église du martyr saint Saturnin, loin du bruit de la ville. Il assembla en ce lieu plus de quarante moines, auxquels il faisait observer exactement la règle de leur profession, surtout de n'avoir rien en propre, mais tout en commun ; ce qu'il regardait comme l'essentiel de la vie monastique. Il disait qu'un moine pouvait quelquefois être obligé par l'infirmité de son corps à prendre une nourriture plus délicate ; mais que de s'attribuer la propriété de petites choses, c'était un signe d'orgueil et d'avarice. Il distribuait lui-même avec une grande discrétion aux serviteurs de Dieu ce qui leur était nécessaire, faisant attention aux forces et à la faiblesse de chacun, avertissant ceux auxquels il donnait davantage, de s'en humilier à cause de leur faiblesse. Comme il avait grand soin de prévenir les demandes de ses religieux, il voulait qu'ils attendissent avec une entière résignation.

Pendant ce second exil, saint Fulgence écrivit plusieurs lettres



Digitized by Google

d'édification à des personnes qui demeuraient en Sardaigne même, en Afrique et à Rome, à des sénateurs, des veuves et des vierges de grande réputation. Telles sont les lettres à Proba, à Galla et à Théodore. Proba était une romaine de grande naissance, qui avait embrassé la virginité. Saint Fulgence lui écrivit deux longues lettres, ou plutôt deux traités, pour la confirmer dans la vertu : le premier, de la virginité et de l'humilité; le second, de la prière. Galla était sœur de Proba, fille du consul Symmaque et veuve d'un consul qui n'avait pas vécu un an avec elle. Elle embrassa la continence, et saint Fulgence l'instruisit des devoirs d'une veuve chrétienne. Le Pape saint Grégoire, a écrit depuis ses vertus et son heureuse mort. Théodore était un sénateur qui fut consul en 505 ; ensuite il se donna tout à Dieu et embrassa la continence avec sa femme. Saint Fulgence le félicite de cet heureux changement, et marque combien importe l'exemple des grands, qui perdent ou sauvent avec eux plusieurs personnes.

Le saint évêque achevait d'autres écrits, lorsque vint à finir son exil. Le roi Trasamond mourut le 20 mars 523, et eut pour successeur Hildéric, qui rendit la liberté à l'Église d'Afrique et permit d'ordonner partout des évêques. Ainsi l'Afrique recouvra le libre exercice de la religion catholique, après soixante ans d'interruption, à compter de la persécution de Genséric, en 457. Saint Fulgence retourna donc en Afrique avec les autres évêques exilés. Ils furent reçus à Carthage comme des confesseurs de Jésus-Christ, surtout saint Fulgence, qui était plus connu que les autres dans cette ville, d'où il était sorti seul. Le peuple, assemblé sur le rivage, ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'il s'éleva un grand cri de joie, et on entendit chanter les louanges de Dieu en toutes sortes de langues. C'était à qui recevrait le premier sa bénédiction, et tous s'efforçaient de le toucher au moins du bout des doigts. Les évêques allèrent d'abord à l'église de Sainte-Agilé, précédés et suivis du peuple, qui les conduisait comme en triomphe. Les plus zélés environnèrent saint Fulgence, pour le soulager dans la chaleur et lui faire un passage libre. Dieu pour montrer la charité de ses peuples, permit qu'il survint une grande pluie ;

Digitized by Google

ils n'en furent pas dérangés. Comme saint Fulgence marchait la tête nue, les plus nobles étendirent sur lui leurs manteaux afin de le garantir de la pluie. Le Saint, après avoir visité ses amis à Carthage, en sortit pour se rendre à Ruspe. Pendant tout le chemin, qui était long, les peuples vinrent au-devant de lui de tous côtés, portant des lampes, des flambeaux et des branches d'arbres, en bénissant Dieu de ce qu'il leur faisait voir un si grand personnage.

Retourné à Ruspe, il continua de vivre avec les moines, comme l'un d'entre eux. Et afin que ses successeurs ne pussent rien prétendre au préjudice des religieux de son monastère, il déclara par écrit qu'il n'y prétendait rien lui-même, et que, s'il y demeurait, ce n'était pas qu'il en eût le droit, mais parce qu'on voulait bien le lui permettre. Il poussa plus loin ses précautions ; car il acheta une maison dans le voisinage de l'église, et la bâtit commodément, pour qu'elle servît de demeure à l'évêque de Ruspe. Il pourvut encore au logement des clercs et au règlement de leurs mœurs, voulant qu'ils fussent tous proches de l'église ; que chacun d'eux cultivât un jardin de ses propres mains ; qu'ils s'étudiassent à psalmodier avec grâce et à bien prononcer ; qu'ils évitassent le faste dans leurs habits, et qu'ils ne s'ingérassent pas dans le maniement des affaires séculières, de peur que cette occupation ne les détournât trop souvent des fonctions de leur ministère. Il les choisit presque tous d'entre ses moines. Il prescrivit deux jours de jeûne la semaine, le mercredi et le vendredi, à tous les clercs, aux veuves et à ceux des laïques qui le pouvaient, leur ordonnant en outre de se trouver aux offices et aux prières du jour et de la nuit.

Depuis son dernier exil, saint Fulgence composa encore plusieurs écrits, particulièrement un traité de la foi pour un nommé Pierre, qui, allant à Jérusalem et craignant d'être surpris par les hérétiques dont l'Orient était rempli, le pressa de lui donner une règle à cet égard. Il y enseigne et y prouve expressément, ce qu'il fait encore ailleurs, que le Saint-Esprit procède tout ensemble du Père et du Fils.

Un an avant sa mort, il quitta secrètement son église et son

Digitized by Google

monastère pour se retirer dans un autre qu'il avait fait bâtir sur un petit rocher, dans l'île de Circine ; là, il redoubla ses mortifications et ses larmes, vaquant continuellement à la prière ou à la lecture, comme s'il eût senti approcher son dernier jour. Mais la charité l'obligea de retourner à Ruspe pour faire cesser les plaintes que l'on faisait de son absence. Il y tomba malade, et, pendant plus de deux mois qu'il fut attaqué de douleurs très-aiguës, il disait sans cesse à Dieu : « Donnez-moi maintenant la patience, et ensuite le pardon [1]. » Se voyant près de sa fin, il rassembla tous ses clercs et ses moines, et, après leur avoir demandé pardon de la sévérité dont il craignait d'avoir usé envers eux, il distribua l'argent qui lui restait, aux veuves, aux orphelins et aux étrangers, les nommant chacun par leur nom. Il n'oublia pas ses clercs dans cette distribution, sachant leurs besoins. A l'égard de ceux qui le venaient voir, il leur donnait sa bénédiction.

Il mourut le premier jour de janvier 533, la vingt-cinquième année de son épiscopat et la soixante-cinquième de son âge. On ne put lui donner la sépulture le même jour, mais on porta son corps dans l'oratoire du monastère, où les clercs et les moines passèrent toute la nuit à chanter des psaumes, des hymnes et des cantiques. Le matin lorsque les peuples du voisinage furent arrivés pour ses funérailles, il fut porté par les mains des prêtres à l'église de la ville, que l'on nommait la seconde, et où le saint évêque avait mis des reliques des Apôtres. Il fut le premier qui mérita d'être enterré dans cette basilique, aucun prêtre ni laïque n'y ayant eu jusque-là sa sépulture, suivant l'ancienne coutume. Mais on passa au-dessus de l'usage, à cause de l'amour qu'on portait au saint Évêque. (Fleury et Rohrbacher.)

On lit dans l'histoire de sa vie, que Pontien, évêque voisin, apprit, par une vision, qu'il jouissait de la bienheureuse immortalité. Ce grand homme s'était proposé saint Augustin pour modèle; il se faisait gloire d'être son disciple : aussi s'appliqua-t-il continuellement à imiter sa conduite, à étudier sa doctrine, et à se pénétrer de son esprit.

[1] *Domine, da mihi modo patientiam et postea indulgentiam.*

Digitized by Google

Le nom de saint Fulgence est marqué au 1er janvier dans plusieurs martyrologes faits peu de temps après sa mort, et dans le martyrologe romain. Quelques-uns le mettent au 6 mai, jour où se fit la translation de ses reliques dans la ville de Bourges, qui possède encore ce précieux trésor [1].

---

NOTICE SUR LES ÉCRITS DE SAINT FULGENCE.

Les écrits qui nous restent de saint Fulgence, sont : 1° les *Livres des deux prédestinations à Monime*, composés vers l'an 521. Le saint docteur emploie le premier à montrer que, dans le sentiment de saint Augustin, Dieu ne prédestine point les hommes au péché, mais seulement à la peine ou au supplice qu'ils ont mérité par leurs péchés. Il prouve, dans le second, que le sacrifice est offert à la sainte Trinité, au nom de laquelle l'Église catholique confère le Baptême, et il répond ensuite aux objections des ariens. Dans le troisième, il réfute les ariens qui abusaient de ces paroles : *le Verbe était avec Dieu*, pour autoriser leurs impiétés.

2° *Réponse aux dix objections des ariens*, composée vers l'an 521. Ces objections avaient été envoyées par le roi Trasimond ; elles étaient fort longues, et d'un style aussi obscur que barbare ; le Saint les réduisit, les divisa par articles, et y joignit des réponses aussi claires que solides.

3° Les trois *Livres au roi Trasimond*. Ils contiennent des réponses à diverses questions proposées au Saint de la part du roi Trasimond. L'arianisme y est très-bien réfuté.

4° Plusieurs *lettres*. La première est adressée à un jeune sei-

[1] On met cette translation vers l'an 714. (*Voyez* Baillet et la *Gallia Christ. nov.* tom., I, p. 121.) L'histoire que nous en avons est une production du xe siècle qui mérite peu de créance : mais la tradition constante de l'Église et du diocèse de Bourges ne permet pas de contester la réalité de la translation. (*Voyez l'Histoire Littéraire de la Fr.*, t. I, p. 206.) L'église de Bourges où se gardent les reliques de saint Fulgence, porte le nom de ce Saint. Son chef est dans l'église du séminaire archiépiscopal, qui était anciennement une abbaye appelée *Montermoyen*. (Note de GODESCARD).

Digitized by Google

gneur, dont la femme, malade à l'extrémité, avait fait vœu de continence ; il y est prouvé qu'un tel vœu exige le consentement mutuel des deux époux. Dans la seconde, saint Fulgence console une dame romaine, nommée Galla, de la mort de son mari, et l'exhorte à pratiquer les vertus propres à l'état de viduité. Ces vertus sont la continence, la simplicité dans les parures et les ameublements, la frugalité, l'aumône, etc. On trouve dans la lettre adressée à Proba, sœur de Galla, de très-belles choses sur la tempérance, la mortification, l'humilité. L'autre lettre à Proba est une bonne instruction sur la prière et la componction du cœur. La lettre à l'abbé Eugipius est un éloge de la charité fraternelle, dont le principal fruit est de prier pour le prochain. Il est prouvé dans la lettre au sénateur Théodore, que l'exemple des grands influe beaucoup sur les autres hommes, et que l'humilité fait la vraie grandeur du chrétien. La lettre à une vertueuse dame nommée Vénantie, renferme une vive exhortation à l'esprit de pénitence, et des avis salutaires contre le désespoir.

5° Le *Livre de la foi orthodoxe à Donat.* C'est une explication exacte des mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Donat, dont il est ici question, était un jeune seigneur très-vertueux, qui avait demandé au Saint la solution d'une difficulté qui lui avait été proposée par les ariens.

6° Le *Livre à Victor contre le sermon de Fastidiosus,* prêtre arien, aussi décrié par ses mœurs licencieuses que par sa doctrine impie. Il fut composé vers l'an 523.

7° Le *Livre de l'Incarnation du Fils de Dieu.* Il y est prouvé que le Fils seul s'est incarné, et non le Père ou le Saint-Esprit ; il y est prouvé encore qu'en Dieu la Trinité des personnes ne détruit point l'unité de nature. Ce livre est adressé à un nommé Scarilas.

8° Les *Lettres au diacre Ferrand.* Ce diacre avait consulté saint Fulgence sur ce qu'on devait penser du baptême d'un Éthiopien, qui, à la vérité, avait désiré ce sacrement, mais qui l'avait reçu en maladie, étant privé de l'usage de la parole et de toute connaissance dans le moment de l'administration. Le saint Docteur répond, dans sa première lettre, que le baptême avait été

Digitized by Google

valide et nécessaire à cet Éthiopien ; il éclaircit, dans la seconde, cinq questions qui lui avaient été proposées sur la Trinité et l'Incarnation.

9° La *Lettre à Jean et à Vénérius*, l'un archimandrite, et l'autre diacre de Constantinople. On y trouve la réfutation des erreurs des semi-pélagiens.

10° Le *Livre de l'Incarnation et de la grâce*. Les députés des moines de Scythie ayant consulté les évêques d'Afrique, exilés en Sardaigne, sur la doctrine qu'il fallait tenir touchant le nestorianisme, l'eutychianisme et le semi-pélagianisme, saint Fulgence fut chargé de leur répondre au nom de tous ces illustres confesseurs. Il composa pour cet effet le livre dont nous parlons. Dans la première partie, il réfute les nestoriens et les eutychéens, et les semi-pélagiens dans la seconde.

11° La *Lettre au comte Régin*. Ce comte avait écrit à saint Fulgence, 1° pour le prier de lui dire si le corps de Jésus-Christ était corruptible ; 2° pour lui demander un règlement de vie convenable à un homme engagé dans la profession des armes. Quant au premier point, le saint Docteur répondit que le corps de Jésus-Christ étant un corps mortel, était sujet à la faim, à la soif, à la douleur et à la corruption. La corruption dont il s'agit ici ne doit s'entendre que d'une altération des parties du corps, et de sa séparation d'avec l'âme. Il faut encore remarquer que l'on ne considérait point Jésus-Christ dans l'état de gloire où il est entré après sa résurrection. A défaut de saint Fulgence, que la mort avait enlevé, le diacre Ferrand se chargea de donner le règlement de vie.

12° Le *Livre de la Trinité à Félix, notaire*. Le saint Docteur y explique le mystère de la sainte Trinité ; il y distingue la grâce de l'état d'innocence, de celle que Dieu donne dans l'état de la nature tombée, et il soutient, comme une chose certaine, que les corps de tous les hommes ressusciteront chacun dans leur sexe ; que les bons jouiront d'une félicité éternelle, et que les méchants seront condamnés à des supplices qui ne finiront jamais.

13° Les deux *Livres de la rémission des péchés, adressés à*

Digitized by Google

*Eutymius.* Il y est prouvé qu'il ne peut y avoir de rémission des péchés, sans une sincère pénitence, et hors du sein de la véritable Église.

14° Les trois *Livres de la vérité de la prédestination et de la grâce de Dieu.* Le saint Docteur y montre, 1° que la grâce est un don de la miséricorde divine; 2° qu'elle ne détruit point le libre arbitre; 3° que l'élection à la grâce et à la gloire est toute gratuite. Ils sont adressés à Jean et à Vénérius, dont nous avons parlé plus haut.

15° Le *Livre de la foi à Pierre*, composé vers l'an 523. Un laïque nommé Pierre, voulant aller à Jérusalem, pria notre Saint de lui donner une règle abrégée de foi qu'il pût étudier, afin de ne pas tomber dans les piéges des hérétiques. Fulgence lui adressa ce livre, qui contient quarante ou même quarante-un articles selon quelques imprimés. Il y explique les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, ainsi que ce qui concerne le Saint-Sacrifice de l'autel, il y établit la nécessité de professer la vraie foi, et de vivre dans le sein de l'Église catholique.

16° Le *Livre de la foi contre l'évêque Pinta.* Cet évêque de la secte des ariens, ayant écrit contre les trois livres de notre Saint au roi Trasimond, celui-ci répliqua par un ouvrage particulier qui n'est point venu jusqu'à nous. Tous les critiques conviennent que la *Réponse à Pinta,* qui porte le nom de saint Fulgence, n'est point de lui: 1° parce que le style de l'auteur de cette réponse est différent de celui de saint Fulgence; 2° parce qu'il cite l'Écriture selon l'ancienne version italique, au lieu que saint Fulgence la cite selon la Vulgate; 3° parce qu'il n'entendait point la langue grecque, dans laquelle saint Fulgence était fort habile; 3° enfin, parce que saint Fulgence, au rapport de l'auteur de sa vie, renvoyait dans son ouvrage contre Pinta, à ses livres au roi Trasimond, et que l'on ne trouve rien de tel dans celui dont nous parlons.

17° Les *Sermons ou Homélies.* De près de cent qui portent le nom de saint Fulgence, il n'y en a que dix qui soient incontestablement de ce Père.

Les écrits de saint Fulgence annoncent un homme doué d'une

Digitized by Google

grande pénétration d'esprit, qui savait éclaircir ses idées, et les rendre avec précision ; mais la crainte de n'en avoir point dit assez pour bien développer sa matière, l'a rendu diffus, et l'a fait tomber dans des redites. Ses raisonnements sont solides et concluants, et portent toujours sur l'autorité de l'Ecriture et de la tradition.

La plus complète de toutes les éditions des œuvres de saint Fulgence est celle qui parut à Paris en 1684, in-4°. Celle de ses ouvrages sur la grâce, donnée à Rome en 1759 par Foggini, est la plus exacte.

---

## SAINT CONCORDE,

PRÊTRE ET MARTYR.

Du temps de l'empereur Marc-Aurèle Antonin, il y avait à Rome un prêtre illustre par sa naissance, et encore plus par la sainteté de sa vie. Il s'appelait Gordien ou Concordien, et était, disent les Actes, prêtre du titre ou de l'Église du Pasteur. Il avait un fils nommé Concorde, qu'il instruisit dans la doctrine de l'Écriture sainte, il le présenta au Pape saint Pie, évêque de Rome, qui l'ordonna sous-diacre. Le père et le fils n'avaient pas d'autre occupation durant le jour ni durant la nuit, que les jeûnes, les prières et les aumônes ; tâchant d'obtenir de Dieu la grâce d'éviter la fureur de la persécution, qui était alors très-violente à Rome, non sans y rien souffrir, mais sans y rien faire qui pût blesser leur honneur et leur conscience.

Il y avait en ce temps-là un saint homme nommé Eutyche, qui vivait à la campagne dans une terre qu'il possédait auprès de Tribule [1]. Comme saint Concorde était son ami, il souhaita d'aller passer quelque temps avec lui, en attendant que la persécution fût apaisée, et il pria son Père de le lui permettre. Gordien fit quelque difficulté et voulut lui persuader de demeurer à Rome, afin, disait-il, que nous puissions être couronnés du martyre. Saint

[1] Samson met une ville de Trebule près de Rieti dans l'Ombrie.

Digitized by Google

Concorde, prévoyant ce semble ce qui lui devait arriver, lui répondit aussitôt : « Mon père, accordez-moi, s'il vous plaît, la grâce que je vous demande. Pour ce qui est du martyre, si Jésus-Christ me veut faire part de cette couronne, il le fera non-seulement à Rome, mais en tel autre lieu qu'il lui plaira. » Son père lui ayant enfin accordé cette permission, il s'en alla aussitôt trouver Eutyche, qui le reçut avec beaucoup de joie, et en rendit grâces à Dieu. Ils demeuraient ensemble, s'exerçant continuellement à la prière et au jeûne : et Dieu accordait souvent à leurs oraisons la guérison de beaucoup de malades qui venaient implorer leur assistance.

Torquatus, gouverneur de la province, qui était alors à Spolète, entendit parler de tout ceci. Il envoya chercher saint Concorde, et lui ayant demandé d'abord comment il s'appelait, il ne lui répondit autre chose : sinon qu'il était chrétien. « Je ne vous parle pas de votre Christ, dit Torquatus, je vous demande votre nom. Le Saint répliqua : je vous l'ai déjà dit, je suis chrétien, et je confesse Jésus-Christ. »

Le juge n'en ayant pu tirer autre chose, quelques promesses et quelques menaces qu'il lui fit, le fit battre à coups de bâtons, et ordonna qu'on l'enfermât dans la prison. La nuit suivante saint Eutyche le vint trouver avec l'évêque Antime, qui gouvernait alors l'Église de Spolète : et comme cet Évêque était ami de Torquatus, il obtint la permission d'avoir chez lui saint Concorde durant quelques jours. Ainsi il l'emmena en son logis, s'employant avec lui à l'oraison, et quand le temps fut propre, disent les Actes, il l'ordonna prêtre.

Après qu'ils eurent demeuré assez longtemps ensemble, Torquatus envoya chercher saint Concorde. Il tenta de nouveau sa fermeté, et lui demanda d'abord s'il avait songé aux moyens de sauver sa vie. Le Saint lui dit que oui ; et qu'il n'avait point trouvé de salut qu'en Jésus-Christ, auquel il sacrifiait tous les jours un sacrifice de louange et d'actions de grâces. Le juge le fit étendre sur le chevalet ; puis il le fit mettre dans un cachot, le cou et les mains chargés de chaînes de fer, et fit défendre à personne d'y entrer. Car il voulait le laisser mourir de

Digitized by Google

faim. Mais il ne put pas empêcher qu'un Ange y entrât durant la nuit, disent les Actes, pour encourager le saint Martyr. Trois jours après Torquatus y envoya deux soldats, avec ordre de faire sacrifier saint Concorde, ou de le décapiter : ce qui fut promptement exécuté. Car le Saint ayant craché sur une statue de Jupiter, au lieu de l'adorer, un des soldats lui trancha aussitôt la tête.

Deux Clercs et quelques autres chrétiens, vinrent enlever son corps, et l'enterrèrent auprès de la ville : Dieu fit beaucoup de miracles à son tombeau. Son nom est célèbre dans Usuard, Adon, et tous les Martyrologes suivants, qui en marquent la fête le premier jour de janvier. On l'honore le lendemain au monastère de Saint-Pierre dans le diocèse de Girone en Catalogne, où on dit que son corps a été transféré, et on y fait la fête de cette translation le 4 juillet.

Bollandus rapporte d'un auteur italien, que le 25 octobre 1634, on trouva à Rome quelques reliques, qui étaient, selon des inscriptions gravées sur du marbre, les corps de sainte Martine, de saint Concorde et de saint Epiphane. Il ne croit pas néanmoins que ce saint Concorde soit le même que celui qui a souffert à Spolète. (TILLEMONT.)

## SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE LE PÈRE,

ÉVÊQUE.

La famille de saint Grégoire de Nazianze fut, comme celle de saint Basile, composée de Saints et de Saintes, puisque son père, que l'on nommait aussi Grégoire, est marqué dans les *Ménées* des Grecs au 1er de janvier; que sa mère, sainte Nonne, est honorée dans l'Église grecque et dans l'Église latine le 5 du mois d'août; que son frère saint Césaire l'est aussi chez les Grecs le 9 de mars, et chez les Latins le 25 de février; et qu'enfin sa sœur sainte Gorgonie est marquée dans le *Martyrologe romain* au 9 de décembre.

Grégoire, père du saint Docteur, était né dans l'égarement de ses ancêtres qui avaient adoré des idoles, et s'il ne leur rendit

Digitized by Google

pas un culte sacrilége comme eux, il fut pourtant de la secte de ceux qu'on appelait Hypsistaires, parce qu'en adorant le Très-Haut et le Tout-Puissant, ils joignaient à cette vérité un mélange confus d'impiétés du paganisme et des superstitions légales, révérant le feu avec les païens tandis qu'ils méprisaient les idoles, et rejetant la circoncision tandis qu'ils observaient avec les Juifs le sabbat et la distinction des animaux. Ses mœurs étaient pourtant très-bonnes et très-réglées. Il était chaste et modeste; il se piquait de droiture et avait une grande prudence; et l'on remarque qu'ayant eu la principale part aux affaires de la ville, il n'avait point pour cela augmenté son bien, tandis que d'autres s'enrichissaient par des gains injustes.

Le Seigneur lui fit enfin la grâce d'ouvrir les yeux à la foi, et de reconnaître à la faveur de sa lumière le mensonge qui l'avait séduit. Son épouse sainte Nonne eut après Dieu la principale part à sa conversion, soit par les vœux qu'elle offrit continuellement à Dieu, soit par ses exhortations, et aussi par l'exemple de ses vertus qui étaient éminentes. Son changement fut remarquable par deux événements, qu'on peut regarder comme miraculeux. Sainte Nonne lui faisait souvent des instances pour le porter à chanter des psaumes, espérant que les sentiments exprimés dans ces divins cantiques feraient impression sur son cœur; mais il n'avait jamais pu s'y résoudre. Cependant il lui sembla une nuit qu'il chantait en songe ce verset du psaume CXXI : « Je me suis réjoui de ce que l'on m'a dit, que nous irons dans la maison du Seigneur. » C'était un chant bien nouveau pour lui. Il le dit à sa pieuse femme, qui profita de cette occasion pour lui expliquer ce songe mystérieux d'une manière conforme au désir qu'elle avait de le convertir; et depuis ce temps-là Grégoire conçut le dessein d'embrasser la foi chrétienne.

Ceci arriva en 325, dans le temps que les évêques s'assemblaient à Nicée pour la condamnation de l'hérésie d'Arius. Grégoire fit connaître sa bonne volonté à quelques-uns d'entre eux qui passèrent par la Cappadoce, parmi lesquels était saint Léonce, métropolitain de Césarée, et il se remit entre leurs mains pour se donner entièrement à Dieu. C'était l'usage que les catéchumènes

Digitized by Google

se tenaient debout pour recevoir les instructions qu'on leur donnait pour les disposer au Baptême. Cependant les prélats qui instruisirent Grégoire le firent mettre à genoux sans y penser, comme on fait au sacre des évêques, ce qui fit augurer qu'il serait un jour élevé à cette dignité. Mais lorsqu'on le baptisa, Dieu ajouta un miracle à cette circonstance ; car à mesure qu'il sortait de l'eau, il fut environné d'une lumière qui fut vue de plusieurs personnes, et l'évêque de Nazianze, qui faisait la cérémonie, en fut si frappé, qu'il s'écria devant tout le monde, qu'assurément Grégoire serait un jour son successeur.

La vie qu'il mena depuis montra bien qu'il était devenu un enfant de lumière en Jésus-Christ. Les ténèbres de son esprit se dissipèrent, sa foi fut vive, il courut avec ardeur dans la voie des vertus ; et, comme dit saint Grégoire de Nazianze son fils, s'il était entré tard dans la vigne du Seigneur, il surpassa bientôt par ses travaux ceux qui le précédaient par le temps. Il ne tarda pas de passer du rang des ouailles à celui des pasteurs, pour y tenir une des premières places. Ce fut, selon les apparences, en l'année 329 qu'il fut chargé de l'église de Nazianze, et il avait au moins cinquante ans. Ce diocèse avait souffert par la négligence ou le défaut de talents de ses prédécesseurs. Il était comme un champ en friche qui demandait du zèle et du travail. Grégoire n'en manqua pas. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude des Écritures, et en acquit promptement une grande connaissance ; et dans un temps où tant de prélats entraînés par l'arianisme dévoraient leurs troupeaux comme des loups, il nourrit le sien de la vraie foi, et l'y conserva avec tant de soin, qu'on disait que son Église était comme une arche élevée au-dessus des flots de l'hérésie, et de ce déluge universel qui faisait périr tant d'âmes. Il est vrai que dans la suite il eut le malheur de signer le formulaire de Rimini, mais ce ne fut que pour s'être laissé tromper par les artifices des ariens, et parce qu'étant plein de droiture, il ne crut pas ceux qui l'engagèrent à cette signature capables d'une si noire duplicité.

Il répara bientôt sa faute, assisté de son fils qui vint à son secours, et qui le réconcilia avec les moines et ceux de son peuple

Digitized by Google

qui s'étaient séparés de lui pour ce sujet. Il montra tant de fermeté sous l'empereur Julien l'Apostat, lorsque le gouverneur de Cappadoce vint à Nazianze pour ruiner ses églises, que cet officier fut obligé d'abandonner son entreprise. Cela ne suffit pourtant pas à son zèle ; mais durant près d'un an il ne couchait que sur le plancher qu'il arrosait de ses larmes, pour obtenir de Dieu sa protection sur son Église et la fin de la persécution.

Saint Grégoire son fils, qui a fait son éloge en plusieurs endroits de ses ouvrages, se réjouit d'avoir eu en lui pour père un homme excellent, simple dans sa conduite, en qui l'on voyait le modèle d'une vie sainte, et qu'on pouvait appeler un second Abraham autant par sa vertu que par son grand âge. Il dit qu'il était doux, d'un visage ordinairement tranquille, mais d'un cœur plein de feu et de zèle ; et si quelquefois il se fâchait, sa colère n'avait rien de dangereux ; qu'il pardonnait aussitôt, et qu'il était le premier à excuser celui contre lequel il s'était ému. Il montra toujours une probité à toute épreuve dans les affaires publiques ; une sagesse et une générosité sans égale dans la conduite de sa maison et du bien médiocre que la Providence lui avait donné. Il avait le cœur extrêmement compatissant pour les pauvres et la main toujours ouverte pour les secourir : il employait en leur faveur non-seulement son superflu, mais quelquefois même son nécessaire : il n'examinait pas scrupuleusement qui étaient ceux qui ne le méritaient point ; mais il jugeait devoir donner à tous, de peur qu'en refusant à quelques-uns il ne s'en trouvât dans le nombre qui en avaient plus besoin que les autres.

Telles étaient les vertus qu'il pratiquait avant son épiscopat : cette dignité les développa davantage et les fit paraître dans un éclat brillant. Il avait un amour extrême pour la maison du Seigneur. Il n'élevait personne à la cléricature que selon les règles de Dieu. Comme il était d'une humeur franche et sincère, incapable de malignité et de déguisement, il ne souffrait pas impunément les injures faites à l'Église, et bannissait les méchants de la Sainte-Table avec une vigueur qui les faisait trembler. Il alliait si bien la bonté avec la fermeté, que sa bonté ne l'exposa

Digitized by Google

jamais à être méprisé des méchants, ni sa fermeté ne dégénéra jamais en zèle impitoyable, ni en dureté. Il vainquit la résistance de plusieurs pécheurs par ses prières auprès de Dieu, qui, en attirant sur eux des châtiments temporels et passagers, les firent rentrer en eux-mêmes, et les obligèrent de venir se jeter à ses genoux pour lui demander pardon et lui témoigner le regret qu'ils avaient de n'avoir pas profité de ses remontrances. Jamais homme ne fut plus inébranlable à suivre les règles de la justice, soit pour juger les différends, soit pour haïr le vice, soit pour honorer la vertu. Il aimait l'humilité, mais l'humilité sincère. Il ne la faisait pas consister à avoir des habits pauvres, un cou penché, une voix faible, des yeux baissés, une longue barbe, des cheveux coupés de près, une démarche lente, et d'autres marques qui ne sont que l'extérieur de cette vertu, et que l'hypocrisie peut emprunter pour mieux tromper ; mais son humilité consistait à être très-élevé par sa vertu, et très-rabaissé par les sentiments qu'il avait de lui-même. Ainsi il évitait dans son vêtement ce qui pouvait sentir ou le luxe ou une bassesse affectée. Il ne cherchait que la gloire de Dieu, et laissait ceux qui ont mis leur félicité en ce monde courir après la vaine estime des créatures. Comme il n'attendait sa récompense que de Dieu, il donnait toute son application à enrichir son âme de mérites. Il n'avait d'autre vue que de se sanctifier et de sanctifier les autres, après quoi tout le reste ne lui était rien. Il acquit ainsi une vertu solide dont il était difficile d'approcher, et c'était cette grande vertu qui lui tenait lieu d'éloquence dans ses discours, et leur faisait produire beaucoup de fruits.

Grégoire termina en 374 sa vie chargée de mérites, après quarante-cinq ans d'épiscopat, et étant âgé de près de cent ans. La vigueur de son esprit avait soutenu son corps et ses sens : elle l'élevait au-dessus des forces de la nature. Sa maladie fut longue et pénible ; mais quelques douleurs qu'il ressentît, il ne laissait pas d'offrir encore le Saint-Sacrifice, et la sainte Eucharistie servait seule d'adoucissement à ses maux. Il rendit son âme en priant, et à genoux. Il laissa tout son peuple dans une telle affliction de sa perte, qu'il ne fallut pas moins que la présence du

Digitized by Google

grand saint Basile pour le consoler. Ce Saint y vint dans cette intention, autant que pour rendre ce devoir à la mémoire du mort et prendre part à la douleur de son fils saint Grégoire, qui prononça son oraison funèbre. (MARIN.)

## SAINT ALMAQUE,

MARTYR.

Almaque ou Télémaque, solitaire d'Orient, était pénétré de douleur en pensant aux barbares combats des gladiateurs, qui entraînaient dans le péché des villes et des provinces entières, et qui causaient la damnation d'un si grand nombre d'âmes. Ce fut dans le dessein d'arrêter, s'il le pouvait, un mal si digne de larmes, qu'il quitta son désert pour aller à Rome. Il n'eut pas plus tôt vu les gladiateurs s'entr'égorger, qu'il courut à eux pour les séparer : mais son zèle lui coûta la vie. Il fut renversé par terre, et mis en pièces le 1er janvier 404. Au reste, l'effusion de son sang produisit les plus salutaires effets, puisqu'elle procura à l'empereur Honorius l'occasion d'abolir entièrement les horribles combats des gladiateurs, qui avaient subsisté jusqu'alors, malgré les édits de Constantin, de Constance, de Julien et de Théodose Ier. Le nom de saint Almaque se trouve dans le vrai Martyrologe de Bède, et dans le romain [1].

Voyez Théodoret, *Hist.*, l. V, c. XXVI.

[1] Les Martyrologes de Bède, d'Adon, d'Usuard, etc., font mémoire de saint Almaque, martyrisé à Rome pour s'être fortement opposé aux superstitions païennes qui avaient lieu le jour de l'octave de la Nativité de Notre-Seigneur, c'est-à-dire le jour de la Circoncision. Adon ajoute que les gladiateurs le massacrèrent par l'ordre d'Alypius, préfet de Rome. On trouve effectivement un préfet de ce nom sous le règne de Théodose Ier, père d'Honorius. De toutes ces circonstances, Baronius a conclu dans ses notes sur le Martyrologe romain, que ce Saint était le même que le saint Télémaque dont parle Théodoret ; en quoi il a été suivi par Bollandus et Baillet. Mais Chastelain, *Not. sur le Martyr. rom.*, p. 8, et Benoît XIV, *in Festo Circumc.*, tom. X, p. 18, pensent qu'on les doit distinguer l'un de l'autre, et que saint Almaque souffrit longtemps avant saint Télémaque. Nous avons adopté le sentiment des premiers.

Wake nie l'existence de ce Saint, dans son livre de l'*Enthousiasme*, et

Digitized by Google

## SAINTE EUPHROSINE,

VIERGE.

Au temps de l'empereur Théodose le Jeune, il y avait à Alexandrie un chrétien nommé Pafnuce, marié à une dame de très-illustre maison. Ils étaient riches, puissants, et fort portés aux œuvres de piété et de vertu, ce qui entretenait leur mutuelle amitié. Néanmoins ils avaient beaucoup de regret de n'avoir point d'enfants qui fussent l'appui de leur vieillesse, les héritiers de leurs biens. Ces deux époux en demandaient donc à Notre-Seigneur par des prières, des jeûnes et des aumônes. La femme de Pafnuce, imitant Anne mère de Samuel, promettait d'offrir au service de Dieu l'enfant qu'il lui plairait de lui donner, et le mari allait par les monastères des religieux pour les prier d'obtenir de Dieu cette faveur. Il sut qu'il y avait dans un couvent un personnage d'une grande sainteté. Il alla le trouver ; et, se prosternant à ses pieds, il le supplia à chaudes larmes de prendre sa cause en main, et de le protéger devant Dieu. Ce saint religieux ému de ses supplications et de ses larmes, obtint de Notre-Seigneur ce qu'il désirait. Ils eurent une fille, que l'on nomma Euphrosine, qui signifie en grec allégresse, à cause de la joie qu'ils avaient de sa naissance.

Ses parents l'élevèrent soigneusement, et comme un don singulier provenant de la main de Dieu. C'était une enfant parfaite-

prétend qu'on a fait par ignorance un saint Almaque du mot *almanachum* placé à la tête du calendrier. Chastelain a fait sentir l'impertinence de cette conjecture, et a démontré que Wake n'avait jamais lu les anciens manuscrits. Le mot *almanachum* ou almanach, est arabe d'origine selon Scaliger et Saumaise. La Croze dit qu'il se trouve dans Porphyre, cité par Eusèbe, *Præpar. Evang.*, l. III, c. IV; ce qui porterait à croire qu'il a une origine égyptienne. Mais quelle qu'en soit la signification dans Porphyre, M. du Cange, si connu par ses grandes recherches, assure qu'il est barbare, et qu'on ne le voit ni dans les éphémérides, ni dans les calendriers manuscrits. Le mot *almanach*, qui n'est connu en Europe que depuis les croisades, vient de deux mots arabes, *al*, grand, et *mana*, compte ou calcul. Ménage conjecture que les Arméniens s'en sont servi les premiers, pour signifier un calendrier. *Voyez* Ménage dans ses Origines de la langue française, au mot *almanach*.



Digitized by Google

ment belle et aimable, tellement adonnée aux choses célestes, qu'elle semblait venue du ciel. Sa mère mourut, la laissant âgée de douze ans, mais déjà avancée dans la vertu. Plusieurs seigneurs la recherchèrent en mariage. Le père, qui désirait avoir des héritiers, la promit à celui qui lui sembla le plus digne, mais contre la volonté de sa fille.

Toutefois, avant qu'il fît les noces, il la mena au couvent du saint religieux qui l'avait obtenue de Notre-Seigneur par ses prières, afin qu'il lui donnât sa bénédiction. Mais la sainte jeune fille en voyant les religieux, s'embrasa davantage de l'amour de Notre-Seigneur, estimant bienheureux ceux qui vivaient à l'abri de cette sainte maison, éloignée des bourrasques et des tempêtes de ce monde. La bénédiction du saint vieillard l'affermit davantage dans la résolution de se donner entièrement à Dieu. Celui-ci voyant ce qu'elle avait dans le cœur, pria Notre-Seigneur qu'il la conduisît par la main, afin qu'elle lui plût, en accomplissant en tout sa sainte volonté.

Euphrosine retourna donc au logis, plus résolue qne jamais de ne prendre pas d'autre époux que Jésus-Christ. Elle commença dès lors à s'adonner aux jeûnes et aux pénitences. Elle vendit ses bagues et ses joyaux pour en donner l'argent aux pauvres. Si quelque bon religieux venait visiter son père, elle tâchait de conférer avec lui des secrets de son cœur, afin qu'il la dirigeât de plus en plus dans la crainte de Dieu. Le père qui remarquait en sa fille de grands signes de vertu, qui l'éloignaient du mariage, persévérait dans son premier dessein, et préparait tout ce qui était nécessaire pour les noces ; mais Euphrosine sentant approcher le jour assigné, reçut secrètement l'habit de religieuse avec les bénédictions dont l'Église le consacre, par le moyen d'un saint religieux qui était venu en sa maison. Elle choisit l'occasion que Notre-Seigneur lui offrit de l'absence de son père, et inspirée d'un instinct particulier du Ciel (car autrement il y eût eu bien à redire à cette action), elle résolut de s'enfuir du logis, et de se jeter dans le port du salut.

Comme son père était un homme puissant et qualifié, qui la ferait chercher partout avec tant de diligence qu'elle ne se pour-

Digitized by Google

rait cacher, elle dépouilla son habit avec la fragilité de son sexe, pour s'habiller en homme ; puis abandonnant ses richesses, elle se déroba la nuit, et vint au monastère où vivait le saint vieillard, par les prières duquel Notre-Seigneur l'avait donnée à ses parents. Elle prit le nom d'Emerand, pria l'abbé de la recevoir, l'assurant qu'elle se voulait consacrer entièrement à Dieu. L'abbé touché de Dieu, le reçut volontiers, avec le consentement des autres religieux, lui donna l'habit et le recommanda à un parfait et excellent religieux, nommé Agape, pour lui apprendre ce qui était de la religion, et le façonner aux vertus dont il voulait faire profession. Emerand demeura entre les mains de ce maître des novices, comme de l'argile ou de la cire, prêt à recevoir la forme ou le caractère qu'il voudrait lui imprimer.

Quand Pafnuce fut de retour à sa maison, et qu'il ne trouva plus ni ne put savoir ce qu'était devenue sa fille, il ne se peut dire combien il s'affligea, combien il versa de larmes, de sanglots et de soupirs, et la recherche qu'il en fit. Après avoir fait guetter aux portes de la ville, aux passages et aux grands chemins, par lesquels sa fille se pouvait évader, tout rempli de douleur, il alla au monastère du saint vieillard qu'il aimait, pour lui découvrir sa peine, afin que, par ses prières, il y apportât le remède convenable, estimant qu'elles auraient autant d'efficacité pour la lui faire trouver, qu'elles en avaient eu pour l'obtenir de Dieu. Il lui raconta sa fuite, déplorant son infortune d'avoir perdu l'appui de sa vieillesse, et l'unique consolation qui lui restait en ses travaux. Le saint vieillard l'écouta et s'employa avec les autres religieux à prier Dieu qu'il lui plût de révéler ce qu'était devenue cette fille. Mais Notre-Seigneur, qui la voulait cacher, ainsi qu'elle l'en suppliait, n'exauça pas les oraisons de cette sainte maison, et fit ce qui était beaucoup plus expédient pour le père et pour la fille. Le saint vieillard consola ce père affligé, en le conjurant de se conformer à la volonté de Dieu, et l'assurant que sa fille s'était sans doute consacrée au service de Dieu, et qu'il la lui ferait voir (s'il était à propos) avant son décès. Ainsi Pafnuce retourna plus tranquille en sa maison, et Émerand demeura plus assuré dans son couvent.

Digitized by Google

Mais le démon, voyant qu'une fille délicate et fragile lui faisait une si cruelle guerre, entreprit de l'attaquer avec toutes ses forces. Il lui représentait les larmes continuelles de son père, le tendre amour de son époux, la faiblesse de sa chair, en un mot, tout ce qui pouvait la détourner de la contemplation divine, pour l'attirer aux vains plaisirs et aux divertissements du monde. Mais Notre-Seigneur, qui l'avait élue, lui donna des forces pour résister. L'abbé commanda à Emerand de se tenir d'un autre côté dans une cellule à l'écart et de ne communiquer avec personne qu'avec Agape, son maître.

Emerand se réjouit fort de pratiquer cette obéissance, qui lui donnait plus de loisir de s'offrir à Dieu, plus de moyens de souffrir, et plus d'assurance qu'il ne serait reconnu de personne. Il redoubla son oraison, ses veilles, ses jeûnes et ses pénitences, ne menant pas la vie d'un sexe fragile et charnel, mais plutôt celle d'un Esprit descendu du ciel ; de sorte qu'Agape, quoiqu'il fût très-parfait, était tout étonné de la rare vertu et de la sainteté d'Emerand. Cela fut cause que son père, qui venait souvent au monastère pour trouver de la consolation parmi les religieux les plus éclairés de Dieu, entendit parler de ce jeune novice, qui avait abandonné les richesses pour se revêtir de la pauvreté de Jésus-Christ, et qui n'étant entré que depuis peu dans le monastère, avait néanmoins tant de ferveur pour la vertu, qu'il avait devancé les plus anciens d'entre eux.

Pafnuce, réjoui de ces bonnes nouvelles, voulut voir ce saint jeune homme. Agape l'amena en la cellule d'Emerand, qui reconnut aussitôt son père ; mais le père ne put reconnaître sa fille sous cet habit, avec le visage tout changé par l'abstinence et par l'austérité. Mais sa fille eut bien de la peine à retenir ses larmes. Le pauvre père attribuait ses pleurs à la dévotion et à la suavité intérieure de son âme, sans penser qu'il en était la cause ; au contraire, admirant le maintien et la modestie de ce religieux, son parler succinct, grave et spirituel, il prit congé de lui et se recommanda à ses prières remerciant Agape de le lui avoir fait connaître.

Emerand passa trente-huit ans en cette solitude, sans que personne pût découvrir que c'était Euphrosine, jusqu'à ce que Notre-

Digitized by Google

Seigneur, qui la voulait délivrer de cette mortelle prison et la rendre participante de sa joie, le révéla, sa providence divine ayant disposé qu'à l'heure même son père se trouvât au monastère. Sa fille le fit appeler et le pria de demeurer trois jours dans le couvent. Le père y consentit. Le troisième jour elle l'appela, et lui dit en secret : « Pafnuce, je désire vous délivrer d'un grand souci et du désir que vous avez de savoir ce qu'est devenue votre fille. Mon père, je suis votre fille Euphrosine, reconnaissez le visage de votre fille. Dieu m'a conduite ici : il m'a inspirée de prendre cet habit de religion, et d'y persévérer jusqu'à présent, me faisant la grâce qu'en vous voyant souvent en ce monastère je ne me suis jamais repentie d'y être venue, sans que vos larmes habituelles m'aient pu amollir et faire retourner en arrière : Dieu vous a amené ici pour donner la sépulture à mon corps. » En disant cela elle rendit l'âme à Dieu.

Qui pourrait exprimer le trouble que ces paroles, et une chose si étrange causèrent dans le cœur de Pafnuce ? Il s'évanouit, et après qu'il fut revenu à lui il commença à déplorer sa condition misérable, disant d'un cœur serré, et d'une voix tremblante : « O ma très-douce fille, pourquoi te cachais-tu de moi ? que ne me prenais-tu pour compagnon d'une si sainte entreprise ? J'avais devant mes yeux celle que je cherchais : je lui parlais et je ne la connaissais pas : pleurerai-je de l'avoir perdue, ou si je serai bien aise que Jésus-Christ l'ait gagnée ? mais il est bien plus raisonnable que je me réjouisse de sa joie, que de m'attrister de ma solitude. O ma fille Euphrosine, je te suivrai, je veux être héritier de ta cellule, puisque tu as refusé la succession de mes biens. »

Agape et les religieux du couvent accoururent en foule pour voir ce touchant spectacle, et honorer ce corps saint. Entre les autres religieux il s'y en présenta un borgne, qui en le touchant recouvra la vue, Dieu témoignant par ce miracle qu'il avait été l'auteur du changement de vie et d'habit d'Euphrosine. Elle fut enterrée solennellement avec des cantiques de louanges, et des hymnes à Notre-Seigneur. Son père Pafnuce, après avoir distribué ses biens à l'Église, aux pauvres et à ce monastère, s'enferma

Digitized by Google

dans la cellule de sa fille, où il vécut dix ans, et il y mourut saintement, après avoir ordonné que son corps fût enterré auprès de sa fille.

Le Ménologe des Grecs fait mémoire de sainte Euphrosine le 25 septembre ; mais le Martyrologe romain et celui d'Evreux marquent sa fête au 1er janvier. Ses reliques, apportées autrefois d'Egypte en France, sont honorées à Beaulieu près de Compiègne. (RIBADÉNÉIRA.)

## SAINT OYEND,

TROISIÈME ABBÉ DE CONDAT [1].

Oyend fut élevé, dès l'âge de sept ans, sous la conduite de saint Romain et de saint Lupicin, tous deux frères et fondateurs du monastère de Condat [2]. Il fut fait abbé de ce célèbre monastère après la mort de Minause, dont il avait été coadjuteur. Sa vie était très-austère ; il ne faisait tous les jours qu'un repas après le soleil couché, encore mangeait-il fort peu ; hiver et été, il portait la même tunique, et ne quittait jamais le cilice. Ce fut par une suite de ce même zèle pour la pénitence, qu'il endurcit son corps aux rigueurs du froid, et à plusieurs autres sortes de mortifications. La sérénité de son visage annonçait la tranquillité de son âme : il était d'une douceur inaltérable, et à l'épreuve de toutes les injures. Il avait trouvé le grand art de s'unir intimement à Dieu par la prière continuelle. Sa dévotion était si tendre, qu'une pieuse parole suffisait pour l'enflammer visiblement, et pour le ravir en extase. Ces saintes dispositions s'accrurent encore durant sa dernière maladie. Enfin le moment de consommer son sacrifice étant arrivé, il envoya chercher le prêtre chargé de faire

[1] En latin, *Eugendus* ou *Augendus*.

[2] La célèbre abbaye de Condat, bâtie sur le mont Jou, autrement mont Jura en Franche-Comté, porta le nom de Saint-Oyend jusqu'au XIIIe siècle, qu'elle prit celui de Saint-Claude. Il s'est formé peu à peu une ville auprès de cette abbaye. En 1743, le pape Benoît XIV y érigea un évêché, et fit une cathédrale de l'église. Les chanoines pour être reçus, devaient prouver seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels.

Digitized by Google

l'Onction des malades ; il la reçut sur la poitrine, selon la coutume de ce temps-là, et mourut cinq jours après, âgé de soixante-un ans, vers l'an 514 [1].

Saint Oyend ne fut jamais prêtre, quoiqu'on l'eût souvent pressé de recevoir le sacrdoce. Il était très-versé dans les langues grecque et latine, et dans la connaissance des livres sacrés. Il eut un grand soin de faire fleurir dans son monastère toutes les études qui ont la religion pour objet. Il est rapporté dans une histoire manuscrite [2] des premiers abbés de Condat, qu'on leva de terre le corps du Saint pour l'enchâsser et en faire la translation. L'auteur de cette histoire dit que la cérémonie de cette translation se fit avec beaucoup de solennité ; qu'il y assista lui-même, et qu'il en composa la relation. Mais cette pièce n'est point parvenue jusqu'à nous. La ceinture de saint Oyend, faite d'un morceau de cuir blanc large de deux doigts, a opéré plusieurs guérisons miraculeuses. En 1601, Pétronille Birod, femme calviniste, était menacée d'une mort certaine. A peine lui eut-on appliqué la relique du Saint, qu'elle fut délivrée sur-le-champ. Frappée de ce miracle, elle se convertit à la foi catholique avec toute sa famille.

Voyez dans Bollandus et dans Mabillon, la vie de saint Oyend, écrite par un de ses disciples, et les remarques de dom Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 60. (GODESCARD.)

---

## SAINT MAXENCE OU MAIXENT,

### ÉVÊQUE DE POITIERS.

Saint Maxence ou Maixent, né vers la fin du IIIe siècle, à Sillé, près de Loudun, aujourd'hui Monterre-Silly (*Monasterium Sigiliacense*), occupe en quelques chroniques, la huitième place dans l'ordre des évêques connus de Poitiers, et il est le quatrième qui ait été honoré d'un culte public.

[1] Mabillon, *Annal. Bened., ad ann.* 510, t. I, p. 23 et 24.

[2] Elle était dans la bibliothèque du collége des Jésuites à Paris. Le Père Chifflet, qui l'a enrichie de notes écrites de sa propre main, croit qu'elle fut composée en 1252.

Digitized by Google

Il était, dit-on, frère aîné de saint Maximin, évêque de Trèves. Il gouverna saintement l'Église de Poitiers, préparant le terrain que devait féconder bientôt, par son éloquence et ses vertus, le grand docteur de l'Église saint Hilaire, son successeur [1].

## SAINT ASPAIS,

APOTRE DE MELUN.

Saint Aspais (Aspasius), était un saint prêtre, qui fut envoyé à Melun, par l'Archevêque de Sens, pour y prêcher la foi. Il est regardé comme le premier Apôtre de cette ville, ce qui fait remonter sa mission aux temps les plus reculés. Comme il était rempli de l'Esprit de Dieu, il convertit un grand nombre d'habitants de ce pays, où il gagna la couronne. Il mourut le 1er janvier dans la ville de Melun, qui l'honore comme son patron, et qui conserve une partie de ses reliques dans l'église que l'on croit avoir été bâtie sur son tombeau. Saint Aspais est principalement invoqué pour les maux de tête.

## SAINT THAUMAST,

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE.

Saint Thaumast, évêque régionnaire [2], dont on ne sait pas le lieu de naissance, étant venu à Poitiers, y mourut et fut enterré non loin de l'église de Saint-Hilaire.

L'annaliste Bouchet, qui écrivait au XVIe siècle [3], exprimait l'opinion que le tombeau de saint Thaumast était un de ceux que la piété des fidèles vénérait dans la chapelle de Saint-Barthélemy

[1] M. de Chergé, *Vies des Saints du Poitou.*

[2] Evêque des Maumaques, habitants de la Picardie entre Noyon et Compiègne. Momociacum ou Maumaciacum était leur ville, qui n'est plus qu'un village. Des rois de la première race y ont séjourné.

[3] Cité par M. de Chergé, dans ses *Vies des Saints du Poitou.*

Digitized by Google

(détruite il y a peu d'années). Dès le temps de saint Grégoire de Tours, les personnes affectées de la fièvre ou du mal de dents cherchaient, dans la poussière de la pierre qui fermait ce tombeau, un remède à leurs souffrances, et telle était, selon la croyance populaire, l'efficacité de cette pierre, imprégnée des vertus du saint évêque, qu'à cette époque la tombe était déjà perforée en plus d'un endroit. Dans les derniers temps, les mères y portaient leurs jeunes enfants atteints de coliques.

Le récit de Grégoire de Tours semble nous autoriser à fixer vers le Ve siècle l'époque où vivait ce saint évêque.

---

## SAINT FÉLIX,

### ÉVÊQUE DE BOURGES.

Saint Probien, le vingt-troisième évêque de Bourges, loué par saint Grégoire de Tours et par Fortunat, étant mort en 568, Félix lui succéda sur ce siége, illustré déjà par plusieurs grands évêques, et ce fut saint Germain de Paris qui le consacra. Il gouverna son peuple dignement et saintement. On admirait sa rare sagesse, son éloquence entraînante, ses vertus incomparables, et pourtant il fut abreuvé d'hostilités, de calomnies et d'injures, qu'il supporta avec une grande égalité d'âme, n'étant préoccupé que des soins qu'exigeait le troupeau confié à sa vigilance.

En 573, il assista au quatrième concile de Paris, composé de trente-deux évêques, dont six étaient métropolitains. Ce concile était assemblé à la demande du roi Gontran, qui voulait éteindre un différend élevé entre Chilpéric et Sigebert.

Gilles, archevêque de Reims, quatrième successeur de saint Remi, pour plaire au roi Sigebert, avait ordonné et consacré un certain Promotus, évêque de Châteaudun, et cela malgré le clergé et le peuple. Félix souscrivit la lettre de ce concile, qui suppliait Sigebert, pour l'honneur de l'Église, d'abandonner le parti de Promotus. Mais Sigebert soutint l'intrus sur son siége, d'où il

Digitized by Google

ne fut expulsé que deux ans plus tard, à la mort de son protecteur.

Félix siégea quelque temps encore après ces événements, mais on ignore l'année précise de sa mort; on sait seulement qu'elle eut lieu le 1er janvier, vers l'an 576, et que sa sainteté éclata à ses funérailles, où un aveugle, depuis longtemps connu à Bourges, recouvra la vue en touchant ses restes sacrés. On sait encore que douze ans après sa mort on releva son corps qui s'était conservé frais et entier, ainsi que les vêtements épiscopaux dans lesquels on l'avait enseveli.

Saint Fortunat de Poitiers et saint Grégoire de Tours ont loué aussi les vertus et le zèle de ce saint Prélat.

## SAINTE FAINE OU FANNY[1],

ABBESSE.

Cette Sainte vivait en Irlande, au sixième siècle, dans la province d'Ulster, qu'on a souvent appelée l'Ultonie.

Sainte Faine était une abbesse illustre, dont les reliques, honorées de nombreux miracles, attirent toujours à Kithaine un grand nombre de pèlerins. Elle était sœur de saint Endée, fondateur de plusieurs monastères. On honore cette Sainte le 1er janvier.

## SAINT MONCAIN OU MOCHUA.

Saint Moncain, de Limerich en Irlande, appelé aussi Moché et Mochua, débuta dans la vie par l'état militaire. Mais las des vanités de ce monde, il embrassa assez tôt la vie monastique. Il jouissait d'une grande fortune, qu'il employa à l'honneur de Dieu et aux œuvres de charité. On raconte qu'il bâtit trente églises; c'étaient sans doute des chapelles, comme il y en a beaucoup dans ce pieux pays d'Irlande; et qu'il éleva aussi cent vingt cellules

[1] Appelée aussi Fanchéa ou Fanchette.

Digitized by Google

ou maisonnettes, dans lesquelles il abrita de nombreux chrétiens.

Il passa trente ans de sa vie auprès d'une de ces églises, qui porte encore son nom.

Ce généreux Saint mourut à Deyrinns, le 1er janvier de l'une des dernières années du VIe siècle; il avait quatre-vingt-dix-neuf ans [1].

## SAINT ARTHUAGUE LE GOTH.

Au VIe siècle, il y avait à Scisla, près de Tolède, un monastère des ermites de Saint-Augustin ; dans le nombre des moines qui firent éclater dès lors la renommée de cette maison d'études et de prières, les historiens espagnols citent avec honneur Arthuague, qu'on surnommait le Goth. Ambroise Moralès dit de lui : « C'était un homme très-remarquable par sa science et par sa sainteté, et un des plus ardents propagateurs de la parole de Dieu et de la vérité catholique ; par ses prédications un très-grand nombre de Goths abandonnèrent l'arianisme pour rentrer dans la vraie foi. »

Saint Arthuague était en correspondance avec saint Isidore de Séville, qui faisait de lui grande estime. Il fut élu prieur des religieux de Saint-Augustin de Scisla, et il mourut plein de mérites le 1er janvier de l'an 584. Ses miracles firent bientôt de son tombeau un lieu de pèlerinage.

## SAINT CLAIR DE VIENNE,

ABBÉ.

Saint Clair, né dans une petite localité qui porte aujourd'hui son nom, tout près de Vienne en Dauphiné, perdit son père peu

[1] S. Mochua de Balla est un autre Saint, qui mourut le 30 mars 637. Il était contemporain de saint Congal, il fonda le monastère de Balla, dans la Connacie, province de l'Irlande.

Digitized by Google

après sa naissance. Sa mère qui était une femme pieuse et très-instruite dans tout ce que la religion nous enseigne, se retira au village de Beauchamp, voisin de Vienne, afin de se consacrer à l'éducation de son fils et de le faire avancer dans la vie chrétienne. C'était au commencement du VIIe siècle.

Toutes les promenades de cet enfant, dans les environs et à la ville, le conduisaient à quelque sanctuaire, et sa pieuse mère ne négligeait rien pour lui inspirer doucement et tendrement l'amour de Dieu et des saints.

Dès qu'elle le vit dévoué à Dieu, et suffisamment affermi, elle le plaça dans le monastère de Saint-Ferréol, l'une des huit maisons religieuses de Vienne. Après quoi elle se retira elle-même dans un autre monastère qui portait le nom de Sainte-Blandine. Le Dauphiné était alors un pays de bénédiction, où la vie chrétienne florissait merveilleusement.

Clair brilla au milieu des quatre cents religieux qui marchaient devant le Seigneur dans le monastère de Saint-Ferréol, et il se distingua tellement que parvenu aux saints ordres, il fut chargé par saint Cadéold, évêque de Vienne, de la direction des vingt-cinq veuves, réunies dans la communauté de Sainte-Blandine où s'était retirée sa mère.

Peu après, en l'an 637, son évêque le nomma abbé du monastère de Saint-Marcel. Il y fut signalé de Dieu par le don des miracles. On racontait dès lors que lorsqu'il était encore enfant, un jour qu'il venait de prier avec sa mère au tombeau de saint Ferréol, comme il fallait traverser le Rhône pour rentrer à Beauchamp, une horrible tempête s'était élevée à l'entrée de la nuit, de manière qu'on ne pouvait plus se hasarder à traverser le fleuve. Le pieux enfant, tombant à genoux, s'était écrié : « O mon Dieu, vous pour qui saint Ferréol a souffert le martyre, délivrez-nous de ce danger. » Aussitôt la tempête s'était apaisée.

Ses prières dans le cours de sa vie monastique ont guéri une foule de malades et ramené à Dieu bien des âmes égarées.

Lorsqu'il sentit que sa dernière heure approchait, il se fit porter à l'église et demanda qu'on le couchât sur un cilice. Il y resta trois jours en prières. Le troisième jour il récita tous les psaumes

Digitized by Google

avec ses religieux et mourut en achevant le dernier. Sa mort eut lieu le 1er janvier de l'an 660.

Un paralytique apporté devant son cercueil y recouvra-sur-le champ l'usage de tous ses membres, à l'admiration de tous les assistants; d'autres miracles firent éclater la sainteté du pieux abbé, qui avait recommandé qu'on l'enterrât auprès de sa mère, dans le monastère de Sainte-Blandine.

On croit que ses précieux restes ont été détruits ou dispersés par les huguenots au XVIe siècle. Du moins on n'en cite que des parcelles qui portent son nom [1].

---

## SAINT FROBERT,

PREMIER ABBÉ DE MONTIER-LA-CELLE [2].

Ce Saint naquit à Troyes vers le commencement du VIIe siècle, de parents peu riches, mais honnêtes. Il fut instruit dans les écoles de l'évêque de Troyes, où il fit de grands progrès dans les sciences, dans l'intelligence des Saintes-Écritures et dans la piété, car il pratiquait les vertus chrétiennes avec une grande ferveur. Quoiqu'il fût encore jeune, Dieu qui voulait faire connaître sa sainteté, lui accorda le don des miracles, et cet enfant de bénédiction, par le seul signe de la croix, rendit à sa mère l'usage de la vue qu'elle avait perdu.

Frappé de ce prodige, Ragnégisile, évêque de Troyes, l'admit dans son clergé, puis afin de le perfectionner davantage dans la vertu, il l'envoya à Luxeuil passer quelques années dans la vie monastique. Il fut un sujet d'édification et le modèle des religieux par son assiduité à tous les exercices, par la régularité de ses mœurs et par son avancement dans la spiritualité.

[1] Quelques martyrologes ont confondu aujourd'hui saint Clair de Vienne avec saint Clair du Véxin, qui est honoré à Albi, et dont la fête est le 4 novembre. — Mais en même temps que saint Clair de Vienne en Dauphiné, on honore en quelques lieux le vénérable Clair, moine de saint Marcellin, de Salingstadt, qui vivait au XIe siècle, dans le diocèse de Mayence. Cependant ce Saint est honoré plus généralement le 1er février.

[2] Frodobertus.

Digitized by Google

Vers ce temps-là, Bertrand, évêque de Langres, envoya à Luxeuil Theudolène, nouvel abbé de Saint-Seine, pour le former également dans la science et dans la piété. Frobert devint son ami ; mais Theudolène étonné de sa grande simplicité, et ne pouvant s'imaginer qu'elle fût réelle avec tant de talents et de mérites, voulut l'éprouver. Un jour il pria Frobert d'aller demander de sa part à un autre religieux un meuble qui servait de table à écrire et dont il avait besoin. Le religieux, qui était du complot, chargea sur les épaules de Frobert une demi-meule, lui faisant entendre que c'était l'écritoire que Theudolène demandait. Frobert s'en retourna ainsi chargé, et rencontra dans son chemin l'abbé Walbert, qui, averti de ce badinage, fut étonné d'une si grande simplicité, versa des larmes de tendresse, en reprit les auteurs et les obligea à en faire satisfaction.

Après plusieurs années passées à Luxeuil, Frobert se rendit à Troyes pour obéir aux ordres de son évêque. Quelque temps après il demanda la permission de retourner au monastère de Luxeuil, mais inutilement ; l'évêque le retint dans la ville où Frobert continua de mener une vie austère. Mais comme l'envie noircit la conduite la plus irréprochable, elle taxa d'hypocrisie ses jeûnes extraordinaires. Le Pontife voulant en juger par lui-même, l'éprouva plusieurs fois, et reconnut sa candeur, sa sincérité, avec la basse jalousie de ses délateurs.

Malgré tous les efforts de l'envie, la renommée répandait partout le bruit de sa sainteté. Son humilité étant blessée d'une réputation si éclatante, Frobert prit le dessein de se cacher au monde et de choisir une retraite où il pût vivre dans le silence avec quelques compagnons. Il fixa ses vues sur un lieu marécageux, appelé l'île *Germaine*, qu'il obtint du roi Clovis II, et il y bâtit un monastère, connu aujourd'hui sous le nom d'abbaye de Montier-la-Celle, où il fit fleurir la règle de Saint-Benoît.

Le gouvernement du monastère de l'île Germaine n'était pas le seul objet des soins et de la charité de Frobert. Il y avait à Troyes un monastère de religieuses, sous l'invocation de saint Quentin. Le saint Instituteur y allait fréquemment, dirigeait la maison, entrait dans les plus petits détails, et y opérait souvent des pro-

Digitized by Google

diges. C'est ainsi qu'il guérit, par la vertu du signe de la Croix, une femme qui avait perdu l'esprit et dont les membres étaient contournés.

Vers la fin du mois de décembre 668, le saint Abbé, âgé de près de soixante-dix ans, sentit ses forces s'affaiblir ; il tomba malade, et regardant sa dernière heure comme prochaine, il fit assembler ses religieux, leur parla du danger de son état, les consola et les exhorta à persévérer dans le saint institut qu'ils avaient embrassé. Enfin, le 1er janvier suivant, il expira dans les sentiments de la piété la plus éminente, en présence de sa communauté et dans le temps où on lisait la Passion auprès de son lit. Walin son neveu, qui lui succéda en qualité d'abbé, alla promptement annoncer sa mort aux religieuses du monastère de Saint-Quentin. L'abbesse Gibitrude, pénétrée de douleur, partit aussitôt pour assister à ses obsèques, et prit soin de lui trouver un tombeau de pierre proportionné à sa grande taille. L'appareil funèbre étant préparé, Abbon, évêque de Troyes, vint, avec son clergé, dédier la nouvelle église que le Saint avait fait construire pour son monastère, et fit en même temps l'inhumation de son corps.

Il s'opéra plusieurs miracles au tombeau de saint Frobert, où la renommée de sa sainteté attira pendant longtemps un grand concours de peuple. Environ deux cents ans après, sous le pontificat de saint Prudence, l'église de l'abbaye étant tombée en ruines, on en construisit une nouvelle près de l'ancienne, où le corps du Saint était resté. La translation n'en fut faite que sous l'évêque Ottulphe en 872, le 19 février, qui était le premier dimanche de carême[1].

## SAINT HÉLIBERT,

ERMITE.

Hélibert, né en Bretagne, vers le commencement du VIe siècle, reçut une bonne éducation, dont il profita pour sauver son âme. Le monde n'étant à ses yeux qu'une mer orageuse et féconde

[1] *Vies d s Saints du diocèse de Troyes.*

Digitized by Google

en naufrages, il se hâta de gagner le port, en se retirant dans une petite île de l'Armorique. Là, ses jours et ses nuits s'écoulaient dans l'étude de la Sainte-Écriture et dans la prière, en sorte qu'il faisait de continuels progrès dans la science des Saints.

Il était en même temps l'Apôtre des pays voisins, tout en lui inspirait l'amour de Dieu et des pauvres. Les bons pêcheurs aimaient à le visiter ; et il profitait de cette occasion pour leur inspirer le goût des choses du ciel.

Attiré par sa renommée de sagesse et de bienfaisance, saint Marcoul vint le voir dans son humble retraite, et plein d'admiration pour sa vie angélique, il s'unit à lui dans la contemplation, avec saint Romare [1], seul compagnon qu'il avait.

Hélibert sauva les pauvres insulaires qui l'entouraient, des pirates venus du Nord, sur leur rivage. Comme on pouvait tout craindre de leur rapacité et de leur cruauté, Hélibert après avoir, par ses vœux ardents, obtenu la protection de Dieu pour les Bretons, les exhorta à s'opposer sans peur aux corsaires, qu'ils parvinrent à repousser.

Chéris des pauvres gens qui habitaient les côtes, Hélibert et son compagnon fidèle passèrent toute leur vie dans l'exercice des œuvres de piété et de miséricorde ; et maintenant du haut des cieux ils protégent encore la Bretagne.

---

## SAINT AGRIPPIN,

### ÉVÊQUE D'AUTUN.

L'histoire nous apprend peu de chose de ce Saint, qui était le quinzième des évêques d'Autun et qui fut élevé sur ce siége en 533. Il assista au second concile d'Orléans, assemblé par ordre du roi Childebert, le 23 juin 533 ; il s'y trouva vingt-huit évêques ou archevêques de France. Le même Saint souscrivit aussi au troisième concile, tenu dans cette ville sous le même règne, le 7 mai 538.

[1] Saint Romaré, ou Romard, honoré le 16 janvier en Poitou.

Digitized by Google

Saint Agrippin gouverna son Église saintement et remplit tous les devoirs d'un bon évêque. Il eut la consolation d'ordonner diacre et ensuite prêtre, saint Germain de Paris, quinze ans après que saint Scopilion de Luzy, son parent, se fut chargé de son éducation.

L'épiscopat de saint Agrippin ne fut pas long; car on le voit remplacé en 540 par saint Nectaire.

Nous devons sa notice à M. l'abbé Pecquégnot, dans son Légendaire d'Autun. Ajoutons que les deux conciles où il assista avaient pour but la réforme des abus, et surtout de la simonie.

Saint Agrippin, nommé le 1er janvier dans les martyrologes, est honoré à Autun le 9 juillet.

---

## SAINT ODILON,

ABBÉ DE CLUNY.

Saint Odilon, issu de l'une des plus grandes familles de l'Auvergne, naquit en 962, d'un père chrétien et d'une mère pieuse, dont la foi fut récompensée par un miracle.

Leur petit enfant à qui ils inspirèrent, dès le berceau, un grand amour pour la très-sainte Vierge, était parvenu à l'âge de trois ans, sans que ses petites jambes fussent assez fortes pour le porter, en sorte qu'il ne pouvait se tenir debout. Or, sa nourrice, qui l'avait toujours dans ses bras, quoiqu'il fût déjà grandelet, comme disent ses historiens, l'assit sur les degrés d'un sanctuaire dédié à la très-sainte Vierge, et l'y laissa quelques instants, pour faire une commission. L'enfant, se croyant seul, se donna un tel mouvement des pieds et des mains, qu'il parvint à entrer dans l'église, dont la porte était ouverte. Puis, apercevant l'autel de Marie, il s'y traîna, et, s'accrochant des mains à une draperie, il s'efforça de se tenir debout. Là, il s'adressa ingénuement à la très-sainte Vierge, et la pria de le soutenir.

Le miracle ne se fit pas attendre. Quand sa nourrice revint, il marcha à sa rencontre. Ce prodige combla sa famille et lui-même d'une reconnaissance qui ne s'affaiblit jamais.



Digitized by Google

Son enfance fut heureuse. Tous les jours il allait remercier Celle qui avait affermi ses pas ; et à mesure qu'il grandissait, il sentait grandir aussi sa résolution de se donner sans réserve à Dieu et à sa très-sainte Mère. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de se consacrer au service de Dieu, en recevant la tonsure cléricale, dans l'abbaye de Saint-Julien de Brioude où se passaient ses premières années. Saint Mayeul, qui vint peu après en Auvergne, vit le jeune Odilon. Charmé de ses vertus et de son intelligence, il l'emmena à Cluny, où il lui donna l'habit religieux en l'an 990.

Odilon fit dès lors de si grands progrès dans la vertu et dans les sciences sacrées, qu'il devint le modèle du monastère. Il dût surtout beaucoup au bienheureux Guillaume de Dijon, qui le dirigea de ses conseils et de ses exemples.

Saint Mayeul, leur maître vénéré, mourut l'an 994, en désignant Odilon pour son successeur. Quoique le Saint n'eût que trente-deux ans et qu'il dût gouverner beaucoup de Pères plus anciens, il fut accepté avec vénération. Lorsqu'il se vit élevé ainsi au-dessus de ses frères, il comprit que c'était moins pour être leur supérieur que pour être leur modèle. Dès lors, s'il recherchait pour lui les rigueurs et les austérités, il était pour les autres plein de tendresse et de douceur, compatissant à leurs infirmités et à leur faiblesse. Les jeûnes fréquents, dit Godescard, l'usage du cilice et d'une chaîne de fer garnie de petites pointes, furent les moyens qu'il employa pour dompter les désirs déréglés de la chair. Malgré ses austérités, sa conduite envers les autres était pleine de bonté et de douceur. Il disait ordinairement que s'il lui fallait opter entre les deux extrêmes, il aimerait mieux pécher par excès de douceur que par excès de sévérité. La réputation de sa sainteté ne tarda pas à se répandre au loin. L'impératrice sainte Adélaïde eut envie de le voir avant de mourir : elle eut cette satisfaction au château d'Orbe en 999. Dès que cette pieuse princesse aperçut le serviteur de Dieu, elle pleura de joie, et dit, en lui baisant sa robe, qu'elle mourrait bientôt, ce qui arriva effectivement la même année. S'étant rendue en Alsace à l'abbaye de Seltz qu'elle avait fondée, pour y célébrer l'anniversaire de la mort de

Digitized by Google

l'empereur Othon II son fils, elle y mourut la nuit du 16 au 17 décembre de la même année 999.

Lorsque l'empereur Henri II alla se faire couronner à Rome en 1014, saint Odilon l'accompagna. Après le couronnement de ce prince, Benoît VIII lui fit présent d'une pomme d'or ornée de deux cercles de pierreries, et d'une croix d'or. L'empereur reçut ce présent avec plaisir, et l'envoya bientôt après à Cluny. Le Saint, qui avait une grande dévotion pour saint Benoît, profita de l'occasion de son voyage à Rome pour visiter le Mont-Cassin, où il demanda, par grâce, de baiser les pieds de toute la communauté. Il était de retour à Cluny quand l'empereur saint Henri y passa, et fut associé aux prières du monastère.

Malgré l'amour qu'Odilon avait pour la solitude et la contemplation, il ne refusa pas de se prêter quelquefois aux affaires extérieures, lorsqu'elles avaient pour but l'utilité du prochain. De là ces fréquents voyages qu'il entreprit pour mettre la réforme dans plusieurs maisons de son Ordre qui avaient dégénéré de la sainteté primitive de leur institut; de là ces mouvements qu'il se donnait pour fournir aux besoins de tous les malheureux. Sa charité pour les pauvres était extraordinaire. Ayant distribué des aumônes immenses durant la grande famine de 1016, ses fonds se trouvèrent épuisés; alors, pour continuer de pourvoir aux besoins des membres souffrants de Jésus-Christ, il fit fondre les vases sacrés, et vendit la couronne d'or que l'empereur saint Henri avait donnée à l'église de Cluny.

Les pillages et les massacres étaient fort communs dans ce temps-là, chaque seigneur se croyant en droit de venger à main armée ses querelles particulières. Pour réprimer un abus si criant, on fit la trêve appelée *Trêve de Dieu*. Il y était dit, entr'autres choses, que les églises serviraient d'asile à toute sorte de personnes, excepté pourtant à celles qui auraient violé la trêve, et que depuis le mercredi jusqu'au lundi matin, on n'userait de violence à l'égard de qui que ce fût, même sous prétexte de se faire justice d'une injure reçue. L'acceptation de cette trêve souffrit de grandes difficultés dans la Neustrie : mais par les soins et les exhortations réunies de saint Odilon, et du bienheureux Richard,

Digitized by Google

abbé de Vannes, chargés tous deux de la faire recevoir, plusieurs provinces s'y soumirent à la fin.

On rapporte de nombreux exemples de la charité de saint Odilon. Il trouva un jour les corps de deux pauvres enfants, qu'on avait abandonnés morts et entièrement nus. Il les couvrit de son manteau, les emporta et les fit inhumer pieusement.

Il était d'une indulgence extrême pour les pécheurs. Un voleur, qui s'était introduit dans l'abbaye où il voulait dérober le cheval du saint abbé, se sentit tout à coup frappé d'une immobilité qu'il ne put vaincre ; et le Saint le trouva au matin, lui et le cheval qu'il tenait par la bride, cloués à terre pour ainsi dire devant la porte de l'écurie. S'approchant du voleur confus, il lui donna quelques pièces de monnaie, en lui disant, sans doute avec une bienveillante ironie : « Mon ami, il n'est pas juste que vous ayez perdu votre nuit à garder mon cheval. » Le voleur touché de la grâce se repentit et fit pénitence.

On raconte beaucoup d'autres miracles que saint Odilon fit dans les voyages qu'il entreprit pour la réforme des monastères ; mais son humilité n'en fut jamais altérée, et il en donna la preuve en refusant l'archevêché de Lyon que le Pape le voulait contraindre d'accepter en l'an 1025.

Après avoir été pendant plus de cinquante ans la gloire de l'Église et de son Ordre, saint Odilon, dit Longueval, était parvenu à une extrême vieillesse, sans rien diminuer de ses macérations et de sa vigilance sur les monastères confiés à ses soins. Il semblait que son courage augmentât à mesure que ses forces diminuaient, et tout infirme qu'il était, il entreprit le pèlerinage de Rome à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dans l'espérance de mourir auprès des tombeaux des saints Apôtres ; il fut trompé. Après avoir langui quatre mois à Rome, où le Pape Clément II et plusieurs prélats lui donnèrent des marques éclatantes de leur estime, il se trouva parfaitement guéri. Il revint donc à Cluny, où il demeura presque un an, s'adonnant au jeûne, à la prière et à l'instruction de ses religieux, autant que sa caducité pouvait le lui permettre. Son zèle lui persuada même qu'il avait encore assez de forces pour faire la visite des monastères de sa dépen-

Digitized by Google

dance. Il se mit en chemin, et commença par Souvigni. Il y prêcha publiquement pour disposer le peuple à la solennité de Noël, qui était prochaine. Mais il tomba malade avant cette fête, et on désespéra bientôt de sa guérison. Ainsi on ne différa pas de lui administrer les sacrements de l'Extrême-Onction et de l'Eucharistie; après quoi, on lui présenta le Crucifix à adorer, ce qu'il fit avec une tendresse de dévotion qui toucha tous les assistants.

Le démon lui livra quelque assaut à ce dernier combat. Mais le saint Abbé recueillant ses forces, lui dit : « Ennemi du genre humain, je te l'ordonne au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, et par la vertu de sa sainte Croix, cesse de m'attaquer. La Croix de mon Sauveur est avec moi; elle est ma vie et elle est ta mort. J'adore et je bénis ce Sauveur, et c'est entre ses mains que je remets mon âme. »

La veille de Noël de l'an 1048, Odilon, tout moribond qu'il était, se fit conduire au chapitre, et y fit un discours à ses frères, où après avoir dit un mot de la fête, il les consola de sa mort avec tant de grâce et d'éloquence qu'il leur parut n'avoir jamais mieux parlé. Ainsi, loin de diminuer leur douleur, il augmenta leurs regrets, en leur faisant mieux sentir ce qu'ils perdaient. Il se fit porter à toutes les heures de l'office des fêtes de Noël. Mais enfin le jour de Saint-Sylvestre, les forces lui manquant entièrement, il demanda une seconde fois le Saint Viatique, adora de nouveau la Croix, et se fit lire le Symbole avec l'exposition que saint Augustin en a faite. On le consulta sur son successeur, il répondit : « J'en laisse le choix à Dieu et à mes frères. » Sur le soir, veille de la Circoncision, il se fit encore porter aux Vêpres dans son lit; mais pendant la nuit, il se trouva plus mal. Aussitôt, les Frères qui le veillaient étendirent un cilice à terre, le couvrirent de cendres et y mirent le saint Abbé. Il leur demanda si toute la communauté était assemblée. Comme on lui eut répondu que tous les moines et même les enfants étaient présents, il fixa ses regards sur la Croix qui était devant lui, et expira doucement l'an 1049, le premier jour de janvier, qui cette année était un dimanche, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge et la cinquante-sixième de son gouvernement.

Digitized by Google

C'était un de ces Saints que la grâce semble avoir formés pour faire aimer la vertu. Un caractère de politesse et de complaisance, qu'il savait allier avec tous les devoirs de la piété, en le faisant aimer lui-même, rendait la piété aimable. Sa vertu, quoique austère, n'avait rien de rebutant, rien de gêné, rien de farouche. Exact sans rigueur, complaisant sans affectation, enjoué même sans dissipation, il se rendit toujours constamment agréable à Dieu et aux hommes. Plus père que supérieur, il fit aimer la règle, et par là il la fit observer.

Odilon était d'une taille médiocre, mais relevée par un air noble plein d'autorité et de grâce, qui lui conciliait en même temps le respect et l'amour. La blancheur de ses cheveux donnait une nouvelle majesté à son visage pâle et exténué par les jeûnes. Les larmes que la componction lui faisait souvent verser, n'éteignirent pas la vivacité de ses yeux. Il avait la voix forte et insinuante, et le discours plein de charmes et de douceur. C'est un disciple de saint Odilon qui nous en a tracé ce portrait.

Ce saint Abbé n'était, en effet, sévère qu'à l'égard de ceux qui altéraient la charité par leurs discours, et qui mettaient la division entre les frères. Il regardait ces personnes comme la peste des communautés religieuses : il en chassa un jour plusieurs de son monastère. Pour les autres fautes, il était toujours prêt à les pardonner.

Saint Odilon s'est peint lui-même dans ses ouvrages; on y retrouve son esprit, son caractère, sa piété. Les écrits qui nous restent de lui, sont la vie de saint Mayeul son prédécesseur, celle de sainte Adélaïde, impératrice, plusieurs sermons sur les Mystères de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge, et quelques lettres qui font connaître en quelle considération il était auprès de la plupart des princes de l'Europe. Les rois de France, Hugues-Capet, Robert et Henri, l'impératrice sainte Adélaïde, les empereurs saint Henri, Conrad et Henri-le-Noir, Rodolfe, roi de Bourgogne, Sancho et Garcias, rois de Navarre, Casimir, roi de Pologne, tous ces princes eurent pour Odilon une tendre affection et une confiance filiale. Ils lui écrivaient et lui envoyaient souvent des présents.

Digitized by Google

Je ne dois pas omettre que cet abbé eut toujours une dévotion particulière pour la Mère de Dieu. Il l'avait choisie pour sa patronne et son avocate, et s'était dévoué d'une manière spéciale à son service, ne manquant aucune occasion d'en procurer la gloire ; à quoi il était excité par la reconnaissance pour les faveurs qu'il en avait reçues. Il s'efforçait surtout de lui plaire par l'amour de la pureté. Il avait cette vertu tellement en recommandation, que dans une extrême vieillesse il montrait encore la circonspection et la pudeur d'une jeune vierge. On l'appelait même une vierge de cent ans, *Virgo centenarius*.

Odilon eut un zèle particulier pour le soulagement des âmes du Purgatoire ; et c'est à sa charité compatissante pour elles, qu'on doit la première institution de la commémoration de tous les fidèles trépassés, le lendemain de la commémoration de tous les Saints. Il l'avait ordonnée dans tous les monastères de sa dépendance, avant que l'Église, qui de tout temps a fait des prières pour les morts, eût spécialement destiné un jour pour cela. Voici ce qui engagea saint Odilon à faire cette pieuse institution.

Un pèlerin du territoire de Rhodez revenant de Jérusalem, fut obligé par la tempête de relâcher à une des îles sur les côtes de Sicile. Il y visita un saint ermite, qui s'étant informé de son pays, lui demanda s'il connaissait le monastère de Cluny et l'abbé Odilon [1]. Le pèlerin répondit qu'il le connaissait, mais qu'il désirait savoir pourquoi il lui faisait cette question : « C'est, dit l'ermite, qu'il y a ici près un lieu qui vomit des flammes, et où les démons tourmentent pour un temps les âmes des pécheurs. Or, j'entends souvent les malins esprits murmurer contre les personnes de piété, qui par leurs prières et leurs aumônes délivrent ces âmes. Ils se plaignent particulièrement d'Odilon et de ses religieux. C'est pourquoi quand vous serez de retour en votre pays, je vous prie au nom de Dieu d'exhorter l'Abbé et les moines de Cluny de redoubler leurs prières et leurs aumônes, pour la délivrance de ces pauvres âmes. »

Le pèlerin à son retour s'acquitta de sa commission. C'est ce

[1] Jotsald., l. II, *Vit. Odil.*, c. XIII.

Digitized by Google

qui détermina saint Odilon à ordonner que dans tous les monastères de l'institut de Cluny, on fît tous les ans, le second jour de novembre, la commémoration de tous les fidèles trépassés. Nous avons le décret qui en fut dressé à Cluny. On y ordonne que comme on célèbre dans l'Église la fête de tous les Saints, on célébrera le lendemain à Cluny la commémoration de tous les fidèles trépassés ; que ce jour-là après le chapitre, le doyen et le cellerier donneront du pain et du vin en aumône à tous les pauvres qui se présenteront, ainsi qu'il se pratique le Jeudi-Saint ; que de plus on donnera à l'aumônier, pour les pauvres, tout ce qui restera du dîner de la communauté, excepté le pain et le vin ; qu'après les vêpres de la Toussaint on sonnera toutes les cloches et on dira les vêpres des morts, et que le lendemain on sonnera encore toutes les cloches, qu'on dira les Matines, et que les prêtres célébreront la Messe pour les fidèles trépassés [1]. On voit que l'usage de sonner pour les morts était dès lors établi.

---

## LE BIENHEUREUX BONFILIO,

L'UN DES FONDATEURS DE L'ORDRE DES SERVITES.

L'ordre des Servites reconnaît pour fondateurs sept marchands de Florence, nommés par les anciens écrivains, Bonfilio Monaldi, Bonagiunta Manetti, Amidius Amidei, Manette de Lantella, Uguccioni, Sostegnus Sostegni, et Alexis Falconieri ; mais il est à croire que quelques-uns changèrent leurs noms en renonçant au monde, suivant la pratique de la religion, comme le remarque le P. Giani dans ses Annales, où il les nomme Bonfilio Monaldi, Jean Manetti, Benoît de Lantella, Barthélemy Amidei, Ricovère Lippe Uguccion, Gerardin Sostegni et Alexis Falconieri. La plupart de ces fondateurs sortaient des meilleures familles de Toscane, qui tiennent encore un rang considérable parmi la noblesse, à laquelle on ne déroge point en Italie par le trafic et le négoce. Ils étaient tous sept d'une confrérie érigée à Florence sous le titre

[1] Ap. Mabil., *In elogio S. Odil.*

Digitized by Google

*de Laudesi*. Comme la principale obligation des confrères de cette société était de chanter les louanges de la très-sainte Vierge, ils allèrent dans leur oratoire pour satisfaire à cette obligation, le jour de l'Assomption de Notre-Dame, l'an 1233 ; mais ils furent tous sept divinement inspirés par la très-sainte Vierge de renoncer au monde. Ils se communiquèrent réciproquement la vision céleste, qu'ils avaient eue, et s'étant unis ensemble, ils commencèrent par vendre leurs biens et les distribuer aux pauvres.

Ils ne firent néanmoins ce renoncement au monde qu'après avoir consulté l'évêque de Florence, Ardinghe, qui les confirma dans leur bon dessein, les exhortant à ne point différer d'obéir aux ordres du ciel. Il leur permit d'avoir un oratoire et un autel pour y faire célébrer la messe dans le lieu qu'ils jugeraient à propos. Il se déclara leur protecteur, et comme ils ne voulaient plus vivre que d'aumônes, il leur permit aussi de la demander dans la ville et aux environs, après quoi ils se retirèrent d'abord dans une pauvre maison qui était hors les murs de la ville, dans un lieu appelé le Champ-de-Mars, soit qu'elle leur eût été donnée ou qu'ils l'eussent achetée. Ce fut là que, se dépouillant de leurs habits mondains et de la robe sénatoriale, car ils avaient rempli les premières dignités, ils se revêtirent d'un habit pauvre, de couleur de cendre, et armèrent leur corps de haires, de cilices et de chaînes de fer, pour se mettre en état de soutenir les combats que le démon leur devait livrer.

Ce fut le 8 décembre de l'an 1233, qu'ayant foulé aux pieds de cette manière les vanités du siècle, ils commencèrent à vivre en commun dans une pauvreté parfaite et un abandon entier de toutes choses. Ils se soumirent à Bonfilio Monaldi, qui était le plus ancien de leur société, comme à leur supérieur. N'ayant entrepris ce genre de vie que du consentement de l'évêque Ardinghe, ils le furent trouver pour recevoir sa bénédiction, et prendre encore de lui de nouvelles instructions pour pouvoir plus aisément combattre sous ces nouvelles livrées de Jésus-Christ dont ils s'étaient revêtus. Ils ne furent pas plutôt entrés dans la ville, que le peuple les regarda avec admiration, surpris de voir des personnes riches et opulentes dans un état si opposé aux di-

Digitized by Google

gnités et aux honneurs où on les avait vues élevées. Les enfants qui étaient encore à la mamelle causèrent beaucoup plus d'étonnement lorsqu'on les vit s'écrier en les montrant au doigt : « Voilà les Serviteurs de la Vierge. » Ce prodige surprenant fit que l'évêque Ardinghe leur conseilla de ne point changer ce nom qui leur avait été donné miraculeusement, et qui leur fut confirmé lorsque, retournant à Florence pour y recevoir les aumônes dont ils vivaient, les enfants les appelèrent encore de ce nom.

Ils demeurèrent environ un an dans cette première retraite qu'ils s'étaient choisie hors la ville de Florence, dans le lieu appelé le Champ-de-Mars ; mais, n'y trouvant pas la tranquillité et le repos qu'ils cherchaient, à cause des visites fréquentes que la sainteté de leur vie leur attirait, ils résolurent de se retirer dans une solitude éloignée de la ville, pour y être plus cachés aux hommes. Le Mont-Senar ou Senaire, appelé par les Italiens *Monte-Senario*, leur parut favorable à leur dessein. Ils éprouvèrent en cette occasion les effets de la protection que l'évêque Ardinghe leur avait promise ; car il leur donna, du consentement de son chapitre, une partie de cette montagne qui appartient à son Église.

Ces saints fondateurs commencèrent par y faire bâtir une église sur les ruines d'un ancien château. La première pierre fut posée par l'évêque de Florence, qui voulut encore leur donner en cette occasion des marques de son estime, et aux environs de cet oratoire ils firent bâtir de petites cellules de bois, séparées les unes des autres. Ce fut là qu'ayant choisi la pauvreté de la Croix pour leur partage, ils vivaient dans un si grand mépris du monde et une si grande innocence de mœurs, qu'ils paraissaient plutôt des Anges que des hommes. Ils n'eurent d'abord aucune inquiétude, ni pour le boire, ni pour le manger, ni pour le vêtement. Contents des racines et des herbes que leur fournissait la montagne, ils ne s'occupaient qu'à chanter les louanges de la très-sainte Vierge. Mais Bonfilio Monaldi, qui, en qualité de supérieur, était obligé de veiller à la conservation de ses frères, voyant qu'ils ne pouvaient résister à de si grandes austérités, crut qu'il fallait avoir recours aux aumônes des fidèles pour les pouvoir faire sub-

Digitized by Google

sister, et il envoya à Florence Jean Manetti et Alexis Falconieri. Ce dernier faisait profession d'une particulière humilité, qui l'empêcha de recevoir les ordres sacrés lorsque ses compagnons en eurent obtenu la permission; il ne voulait jamais être employé qu'aux offices les plus bas; ainsi il reçut avec joie l'ordre que son supérieur lui donna de faire la quête à Florence. Ils retournaient tous les jours au Mont-Senaire, mais ce lieu étant éloigné de neuf milles de Florence, et ces bons religieux étant obligés de faire deux fois ce chemin par jour, quelquefois par des temps fâcheux, ils prirent la résolution de se procurer un petit hospice à Florence. Comme pour aller au lieu qu'ils avaient d'abord habité dans le Champ-de-Mars, il aurait fallu traverser toute la ville, ils en obtinrent un autre également hors de la ville, près de la porte qui conduisait à leur solitude. Ce fut dans ce lieu qui s'appelait Caphaggio, qu'ils bâtirent une petite chaumière où ils demeurèrent deux ou trois; mais dans la suite le nombre des religieux et les bâtiments se sont tellement agrandis, que l'on aurait de la peine à croire que le célèbre monastère de l'Annonciade de Florence ait eu de si faibles commencements, si les Annales de cet Ordre ne nous en assuraient.

La réputation de ces fondateurs augmentant de jour en jour, le peuple commença à fréquenter leur solitude, et le cardinal Geoffroy de Châtillon, qui était légat du Pape Grégoire IV dans la Toscane et dans la Lombardie, les voulut visiter. Il fut si charmé de la beauté de ce lieu qu'il y fit quelque séjour, et pendant ce temps-là il modéra un peu leurs grandes austérités; car, s'étant aperçu qu'il y en avait qui gardaient un étroit silence pendant un long temps, d'autres qui passaient plusieurs mois dans des grottes affreuses, d'autres qui ne voulaient manger que des racines, il leur conseilla de n'avoir tous qu'une même observance et des exercices uniformes. Ils profitèrent de cet avis, et comme ils n'avaient rien fait jusque-là sans le conseil de l'évêque Ardinghe, ils le prièrent de leur donner une règle. Ce Prélat y consentit, mais il voulut qu'ils reçussent des personnes qui demandaient d'entrer dans leur compagnie. On raconte que, pendant qu'il délibérait sur les règlements qu'il leur prescrirait, la très-sainte

Digitized by Google

Vierge, qui avait déjà favorisé ses nouveaux serviteurs de plusieurs visions, leur apparut encore, en leur montrant un habit noir qu'elle leur commanda de porter en mémoire de la Passion de son Fils. Le P. Archange Giani, qui rapporte cette vision dans ses Annales, ajoute que la très-sainte Vierge leur présenta aussi la règle de saint Augustin. C'est en mémoire de cet apparition, qui, selon le même auteur, arriva le Vendredi-Saint de l'an 1239, que les religieux de cet Ordre ont coutume de faire ce jour-là une cérémonie qu'ils appellent les *Funérailles de Jésus-Christ*. Le lendemain, jour du Samedi-Saint, ils en font une autre qu'ils appellent le *Couronnement de la très-sainte Vierge*; et par des indults des Souverains Pontifes Calixte III et Innocent VIII, ils célébraient le même jour au soir une messe solennelle, ce qui a duré jusque sous le pontificat de Pie V, qui abolit cette pratique.

Après cette vision, qui leur a fait donner par quelques-uns le nom de *Frères de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ils reçurent des mains de l'Évêque un habit tel qu'il leur avait été montré par la très-sainte Vierge. Il consistait en une chemise de laine, une petite tunique blanche, et par-dessus une grande tunique noire, une ceinture de cuir, un scapulaire et une chape. Le P. Archange Giani prétend aussi que ce fut en cette occasion que les fondateurs, à la réserve de Bonfilio Monaldi et d'Alexis Falconieri, changèrent leurs noms; que Bonagiunta Manetti prit le nom de Jean, Sostegni celui de Gérardin, Uguccioni celui de Ricovère, Lantella celui de Benoît, et Amidei celui de Barthélemy.

L'Ordre commença ensuite à faire beaucoup de progrès; plusieurs personnes y voulurent être reçues, et la même année on leur offrit un nouvel établissement à Sienne, dont Alexis Falconieri, et Victor de Sienne, nouvellement entré dans l'Ordre, allèrent prendre possession. Les fondateurs, à la réserve d'Alexis Falconieri, furent promus aux Ordres sacrés par l'évêque Ardinghe, l'an 1241, et l'an 1248 le cardinal Raynerius, légat du Pape Innocent IV, approuva leur Ordre et les mit sous la protection du Saint-Siége.

Bonfilio Monaldi, qui le gouvernait depuis seize ans, assembla au Mont-Senaire les prieurs des quatre couvents que l'Ordre

Digitized by Google

avait déjà ; l'on y fit des règlements, et dans un autre chapitre, qui se tint l'an 1251, le même Bonfilio y fut élu premier général, car il n'avait eu jusqu'alors que la qualité de prieur du Mont-Senaire. Il alla trouver le Pape Innocent IV pour obtenir la confirmation de l'Ordre ; mais ce Pontife différa de la donner, ayant quelque dessein d'unir cet Ordre à celui des Ermites de Saint-Augustin. Il leur accorda néanmoins pour protecteur son neveu, le cardinal Guillaume, du titre de Saint-Eustache, et ce ne fut que l'an 1255, après la mort de ce Pontife, que son successeur Alexandre IV donna une approbation authentique à cet Ordre, en permettant aux religieux de recevoir les couvents qui leur seraient offerts, et d'avoir des églises et des monastères. Le bienheureux Bonfilio Monaldi, après cette approbation, convoqua un chapitre général à Florence, où, s'étant démis de son office, le bienheureux Jean Manetti fut élu second général. Onze ans après, le 1er janvier 1262, il entendit une voix céleste qui l'appelait. C'était, selon la croyance de ses compagnons, la très-sainte Vierge qui voulait l'introduire dans le Ciel, où il s'éleva le même jour.

(HÉLYOT.)

## LE BIENHEUREUX ALBÉRON,

ÉVÊQUE DE LIÉGE.

Albéron, jeune prince de la famille des ducs de Brabant, s'était donné à Dieu dès son enfance. Élevé pieusement par sa mère Adélaïde, femme en secondes noces du duc Henri III, il ne s'écarta pas des sentiers de la discipline chrétienne. Etant entré dans les ordres, il fit par ses vertus l'ornement de l'Église de Metz, à laquelle il s'était attaché.

C'était un homme recommandable par sa science, par sa droiture, par la pureté de ses mœurs, par la douceur de son caractère, par sa charité et par la simplicité de sa conduite. Il était donc avantageusement connu et respecté, lorsque mourut Frédéric, le cinquante-sixième évêque de Liége.

L'évêché de Liége était alors une principauté souveraine, sous

Digitized by Google

la suzeraineté de l'empire d'Allemagne. Ses domaines étaient très-étendus, et beaucoup d'ambitieux recherchaient ce siége princier. Mais, sans le savoir, Albéron fut élu par le chapitre, selon les coutumes, et proclamé évêque-prince de Liége, en 1123. L'empereur Henri V, approuvant ce choix, donna à l'élu l'investiture du temporel ; et le pieux Albéron fut sacré par l'archevêque de Cologne.

Il se signala, dès les premiers jours de son épiscopat, par sa charité vive et profonde. Un jour qu'il faisait sa prière, selon sa coutume, devant la porte de l'une des églises de Liége (c'était aux premières lueurs de l'aurore), il fut interrompu tout à coup par des sanglots et des cris de désolation. Il envoya aussitôt le clerc qui l'accompagnait demander le sujet d'une si grande douleur, et il apprit qu'une pauvre femme, qui venait de perdre son mari, était obligée de donner son lit, le seul objet qu'elle possédât et sur lequel son époux venait d'expirer. Car une loi obligeait les survivants du père de famille à donner après sa mort, au seigneur, le plus beau meuble de la maison. Albéron, qui était seigneur de Liége, apprit avec horreur ce droit détestable, qu'il n'avait jamais soupçonné : il alla lui-même rassurer et consoler la pauvre veuve, et sur-le-champ il abolit, dans toute l'étendue de son immense diocèse, cette coutume affreuse, qui depuis n'y reparut plus [1].

Ce pieux évêque, plein de bonnes œuvres et de sainteté, ne siégea que cinq ans. Il mourut le 1er janvier 1128, jour auquel sa mémoire a toujours été honorée à Liége.

---

## LE BIENHEUREUX JOSEPH-MARIE TOMMASI,

CARDINAL.

Le bienheureux Tommasi naquit le 12 septembre 1649. Il était le fils aîné de Jules Tommasi, duc de Palma, prince de Lampedosa, chef d'une des plus riches et des plus nobles familles de la

[1] De cette suppression par le saint évêque est venu l'usage dans le pays de Liége de ne pas faire un testament sans y placer, en reconnaissance, un petit legs pour la cathédrale.

Digitized by Google

Sicile, et, ce qui vaut mieux, d'une famille de Saints. Il avait été obtenu de Dieu par l'intercession de saint Joseph, dont, en reconnaissance, il portait le nom, ainsi que celui de la très-sainte Vierge, à laquelle sa mère l'avait offert, le conduisant tout petit, en habit de pèlerin, devant la miraculeuse image de Notre-Dame de Trapani.

Dès qu'il put entendre les enseignements de la religion, son père lui inspira une vive horreur du péché. Ce pieux prince, qui est mort comme un Saint, et dont on a écrit la vie, lui répétait souvent qu'il n'y avait pas de plus grand malheur que d'offenser Dieu ; et, quand il avait commis quelque faute, il le faisait mettre à genoux devant un Crucifix, et lui apprenait à en demander humblement pardon en se frappant la poitrine. Chaque jour il disait le Rosaire avec sa famille. La duchesse était une admirable chrétienne, qui éleva ses quatre filles, non pour elle ni pour le monde, mais pour Dieu, et qui, les ayant vues entrer toutes quatre dans un monastère que le prince, leur père, leur avait fait bâtir, s'y enferma avec elles, du consentement de son mari, pour y passer le reste de ses jours dans la mortification et dans la prière. Dona Isabelle, sa fille aînée, avait un grand zèle pour l'avancement de son frère Joseph dans la vertu : elle l'aidait à faire chaque jour son examen de conscience, et à se corriger de ses petits défauts. Quand elle fut entrée, avec ses sœurs, dans l'Ordre de Saint-Benoît, où elle prit le nom de Marie-Crucifiée, elle offrit à Dieu ses prières et ses pénitences pour ce frère bien-aimé, dont elle fit un religieux et un Saint.

Il n'avait pas encore seize ans qu'il résolut de renoncer au monde pour entrer en religion. Son père eut peine d'abord à y consentir. Le jeune homme pria sa mère et son oncle, qui s'était fait aussi religieux dans l'Ordre des Théatins, d'intercéder auprès du duc pour en obtenir la faveur qu'il sollicitait. La duchesse ne s'y refusa pas, ayant elle-même donné à son fils l'exemple de quitter le monde ; mais don Charles, son oncle, l'éprouva quelque temps, jusqu'à ce que, le trouvant inébranlable dans sa vocation, il écrivit à son frère d'accéder à ses vœux. Le duc céda enfin aux larmes de son fils et aux instances de sa famille ; il leva ses

Digitized by Google

mains au ciel, et, ayant déjà offert à Notre-Seigneur ses filles et sa femme, il lui offrit encore ce fils, en qui il avait mis l'espérance de sa maison.

Le Bienheureux courut aussitôt au monastère, où il dit adieu à sa mère et à ses sœurs, avec une sainte joie. Quoique sa pieuse mère eût déjà fait son sacrifice dans son cœur, les forces lui manquèrent et elle s'évanouit. Il alla ensuite demander à son père sa dernière bénédiction, et, l'ayant reçue avec une reconnaissante et filiale tendresse, il embrassa son jeune frère, don Ferdinand, qui s'écriait tout en larmes : « Et moi aussi je veux quitter le monde, et moi aussi je veux être religieux. » Quand il sortit du palais et de la ville de Palma, les officiers et les serviteurs de son père, réunis aux habitants, lui témoignaient leur douleur, car il était aimé de tous, il les consola. C'était le jour de la fête de saint Martin, le 11 novembre : aussi, depuis, eut-il une grande dévotion pour ce glorieux Patron de notre pays, à la protection duquel il se croyait redevable de la grâce qu'il venait d'obtenir.

Le Bienheureux fit son noviciat à Palerme, et après sa profession, commença sa philosophie à Messine, en 1666. Il y acheva d'apprendre parfaitement la langue grecque, qu'il parlait, dit-on, avec plus de facilité que la langue latine, et dont il se servait habituellement dans ses oraisons jaculatoires. Il alla ensuite à Rome, à Ferrare et à Modène, pour y continuer ses études, et revint enfin à Rome, où il fit sa théologie à Saint-André *della Valle*. Il reçut le sous-diaconat à Saint-Jean de Latran, à la fin de 1670; et l'année suivante, saint Gaëtan ayant été canonisé, il voulut, malgré sa faiblesse, porter de Saint-Pierre à Saint-André *della Valle* l'étendard du nouveau Saint, fondateur de son Ordre. Il fut fait diacre à Noël; et, presque aussitôt après, sa belle-sœur dona Melchiora, des princes d'Aragon, étant morte, son oncle don Charles, qui demeurait au couvent des Théatins de Saint-Sylvestre à Monte-Cavallo, lui fit donner l'ordre de se rendre sans délai à Palma pour consoler son frère Ferdinand. Il partit sur-le-champ pour Naples, et, s'embarquant sur une galère qui allait mettre à la voile, il arriva en peu de temps à Palerme, d'où il se rendit à Palma, qui n'en est éloignée que de vingt lieues.

Digitized by Google

Il trouva son frère désolé, et si détaché du monde, qu'il se proposait d'entrer dans l'Ordre des Frères Mineurs Capucins ; mais il n'en eut pas le temps, car il mourut en peu de jours dans les bras du Bienheureux, laissant un enfant de deux ans. Don Joseph comprit alors pourquoi son oncle l'avait fait partir si brusquement, au milieu de l'hiver, malgré la faiblesse de sa santé. Son père ayant reçu déjà la récompense de tous les sacrifices qu'il avait faits à Dieu, don Joseph restait seul pour veiller à l'éducation de son neveu et à l'administration de ses biens. Il pourvut à tout avec un courage et une prudence admirables. Il présida d'abord aux obsèques de son frère ; pendant la messe, il exerça son office de diacre sans donner aucune marque de trouble ni d'abattement ; après la cérémonie, ayant pris son frère dans ses bras, car le corps, selon la coutume, était exposé, le visage découvert, il le baisa tendrement au front, lui couvrit la face d'un linge blanc, et le déposa dans le sépulcre. Il pria sa mère, qui n'avait pas encore fait profession, de sortir du couvent pour élever son petit-fils ; mais le prince d'Aragon, oncle maternel de l'enfant, ayant été nommé tuteur, la duchesse rentra au couvent, et le Bienheureux partit aussitôt pour Palerme. Quand il alla faire ses adieux à sa famille, la vénérable Marie-Crucifiée, sa sœur aînée, lui prédit qu'il devait être cardinal ; à quoi il répondit qu'un cheval, pour être superbement harnaché, n'en était pas moins un cheval.

Ayant achevé sa théologie à Palerme, le Bienheureux fut rappelé à Rome, au mois de décembre 1773, et placé dans la maison de Saint-Sylvestre, où était déjà son oncle don Charles, qui eut la joie d'assister à sa première Messe avant de mourir. Il s'y était préparé par une longue retraite, par l'oraison, le jeûne et la méditation assidue de la Passion de Notre-Seigneur. Sa sœur lui avait écrit qu'elle lui offrait le grand livre de Jésus crucifié : « Passez votre vie, lui disait-elle, dans la lecture de ce livre, où je vous trouve enregistré. » Il chanta les trois messes de Noël à Saint-Sylvestre ; quelques mois après, son oncle mourut. Comme le bon vieillard allait quitter ce monde, le Bienheureux s'agenouillant au pied de son lit, le pria instamment de lui laisser quelque



Digitized by Google

pieux souvenir. « Aimez Dieu, lui répondit le mourant, le reste est vanité. Ne vous inquiétez point des choses de la terre : Dieu seul, Dieu seul. Écrivez-le, après ma mort, à nos parents de Palma ; dites-leur d'aimer Dieu. »

A cette époque de sa jeunesse, le Bienheureux eut à souffrir de grandes tentations. Il écrivait au mois de septembre 1675, à Sœur Marie-Crucifiée : « Priez Dieu pour moi, beaucoup, beaucoup ; car j'ai bien des tribulations spirituelles : je suis agité d'horribles scrupules ; il me semble que je suis à chaque instant sur le point de tomber dans le péché et dans le vice, comme si je n'eusse jamais été chrétien. Ma chère sœur, toute ma bonne volonté s'en va en paroles ; et quand le moment arrive de souffrir ou d'agir, je n'en trouve plus... Je suis avec cela si travaillé par les humeurs, que je puis à peine dire la messe, et encore moins étudier. Recommandez-moi au Seigneur, par l'intercession de la très-sainte Vierge, sa Mère, afin que sa volonté s'accomplisse, et non pas la mienne. »

Quand le Seigneur lui eut rendu la paix, le Bienheureux reprit ses études sur la Sainte-Écriture et les Pères, qu'il lisait continuellement. Il recherchait dans les archives et les bibliothèques de Rome, les anciens manuscrits, surtout les vieux missels et les antiphonaires, pour voir quel usage on faisait autrefois des psaumes et des autres Livres saints dans les offices de l'Église. Il apprit les langues orientales, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, sans lesquelles il est difficile d'avoir une connaissance entière de la Bible. Il prit pour maître un rabbin très-savant, nommé Moïse de Cavi, qu'il convertit à la religion catholique. Lorsqu'ils traduisaient ensemble quelque passage prophétique, comme par exemple ce verset du psaume XVIII : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum*, qui s'applique si manifestement à la prédication des Apôtres, il lui demandait comment on l'entendait dans sa religion. D'autres fois il lui donnait des preuves si claires de la Divinité de Notre-Seigneur, que le rabbin se levait tout en colère, et s'en allait en disant : « Ma profession est d'enseigner la langue hébraïque, et non de discuter. Toutes les paroles de Votre Révérence entrent par une oreille et sortent par

Digitized by Google

l'autre. Je suis né hébreu, hébreu je vis, et tel je mourrai. » Il se trompait, car, malgré son obstination, le Seigneur ne put refuser sa conversion aux prières du Bienheureux et de ses sœurs, auxquelles don Joseph écrivait : « Priez pour mon pauvre vieux maître, afin que, Dieu lui amollissant le cœur, il voie des yeux de la foi le Christ, qu'il a continuellement sous les yeux du corps dans la Sainte-Écriture, mais qu'il n'aperçoit pas à cause de l'endurcissement qui le lui cache : *Ut auferat velamen de corde ejus.* Je vous le recommande de toutes mes forces, au nom de la charité de Dieu, qui doit vous faire désirer de voir Notre-Seigneur cru et aimé de ce pauvre homme. »

Toutefois le rabbin résista pendant trois années; mais, étant tombé dangereusement malade, il résolut d'embrasser la vérité qu'il ne pouvait plus méconnaître.

Il paraît, d'après plusieurs dépositions qui sont au procès de canonisation, que ce juif se convertit par un prodige. « Je me souviens, dit le compagnon habituel du P. Tommasi, que l'Hébreu m'a raconté avoir vu une grande lumière et entendu une voix qui lui disait : « Convertis-toi, parce que tu es dans l'erreur. » Il fut baptisé à l'âge de soixante-dix ans, le 25 mai 1698, par monseigneur le Vice-Gérant, dans l'église de la Minerve, et reçut les noms de Philippe-Antoine-François, auxquels il ajouta celui de Tommasi, en reconnaissance de sa conversion, qu'il lui attribuait.

Ce nom était devenu célèbre en Europe, malgré le soin qu'avait eu le Bienheureux de cacher la plupart de ses savants ouvrages sous le nom de Caro, qu'avaient porté plusieurs de ses ancêtres. En 1679, il avait publié le *Speculum* de saint Augustin, et en 1680, le *Codices Sacramentorum*, qui contient les trois livres des Mystères de l'Église romaine, avec le missel gothique, le missel des Francs et le missel gallican; vénérables monuments de la liturgie antique, et témoins irrécusables de la foi et du culte de nos pères. Les protestants ne se dissimulèrent pas la vigueur de l'attaque; mais tous les savants, Mabillon, Papebroch, Muratori, Martène, Mazzochi, Ciampini, et Tillemont, Basnage, Guillaume Cave eux-mêmes ont exalté le mérite de cette publication. Ce

Digitized by Google

concert de louanges effraya le Bienheureux, qui se servit alors du nom de Caro, mais inutilement, car on n'y fut trompé nulle part, pas même en Allemagne, où l'on prit plaisir à dévoiler sa modestie.

Je ne parlerai pas de ses autres ouvrages, du psautier, des antiphonaires et répons qu'il tira des archives de Saint-Pierre et de la bibliothèque du couvent de Saint-Gall, de l'antiphonaire de saint Grégoire, ni de ses immenses travaux sur la Sainte-Écriture et les écrits théologiques des Pères. Il y a là pourtant des trésors d'érudition, qui nous aideront à revenir en tout ce qui est possible aux anciens usages de l'Église, lorsque les épreuves auront ranimé parmi nous la ferveur des premiers chrétiens.

En 1697, le Pape Innocent XII ayant lu la traduction et l'explication du Psautier, dit au cardinal Collorédo, grand ami du Bienheureux, qu'il en voulait voir l'auteur. Il fut donc présenté par le général des Théatins, qui le conduisit au palais du Vatican. Le P. Tommasi n'y était jamais entré, et il faillit s'évanouir en entendant les louanges que le Souverain-Pontife lui donnait. Innocent XII le fit ensuite examinateur des évêques; mais, s'excusant sur sa mauvaise santé, le serviteur de Dieu parvint à décliner cet emploi.

Clément XI ne se laissa pas aussi facilement attendrir. La guerre de la succession d'Espagne, qui ne permettait pas d'assembler le Chapitre général des Théatins, ayant forcé le Pape de nommer lui-même les supérieurs de cet Ordre, il mit le P. Tommasi au nombre des Consulteurs, et le fit en outre théologien de la Congrégation de la Discipline régulière. Le bon religieux s'y fit aimer de tous ses collègues, par sa science, sa piété, et surtout par une humilité rare. « Il était si modeste, dit le cardinal Casini, qu'il ne combattait jamais l'opinion des autres; et si l'autorité des Conciles ou des Pères le forçait de donner un avis différent, il tâchait de se rapprocher du sentiment opposé avec tant de douceur et d'amabilité, qu'il gagnait tous les cœurs : aussi était-il écouté et vénéré, comme un homme très-savant et très-éclairé. Son genre de vie était encore plus persuasif que ses paroles. Sa vue seule édifiait, et son aimable visage faisait aimer la vertu. J'avoue que sa

Digitized by Google

tenue si humble était pour moi un efficace reproche, et me couvrait de confusion. Il était pauvre, mortifié, austère pour lui-même, plein d'indulgence pour les autres. Il exposait son sentiment avec gravité et profondeur ; hors de ces occasions, il parlait peu, et avec tant de réserve, que ceux qui ne le connaissaient pas auraient pu croire qu'il manquait d'esprit. »

Après un si beau témoignage, on ne s'étonne pas que Clément XI l'ait fait Consulteur des Rites sacrés, qu'il avait étudiés toute sa vie, théologien de la Congrégation des Indulgences, qualificateur du Saint-Office, et enfin Cardinal. Il le nomma, sans qu'il le sût, dans le consistoire du 18 mai 1712, peu de temps avant la canonisation de saint André Avellino, qui était de l'Ordre des Théatins. Au sortir du consistoire, avis lui en fut donné par le maître des cérémonies. Le Bienheureux, surpris, comme d'un coup de foudre, répondit « que cela ne pouvait être. » On lui dit que la nouvelle était sûre, puisque le neveu du Pape, don Alexandre Albani, venait d'envoyer un exprès. Il répliqua qu'il ne pouvait accepter le cardinalat, et qu'il ferait connaître ses empêchements à Sa Sainteté.

Tous ceux qui l'entouraient, religieux, évêques, et jusqu'au cardinal Pignatelli, qui demeurait à Saint-Sylvestre, essayèrent en vain de le faire consentir à sa nomination. La journée se passa de la sorte ; le soir, la faiblesse l'obligea de prendre un peu de nourriture, car il était encore à jeun. Il se rendit ensuite à l'église, comme il faisait toujours après le repas. En passant, il vit que les fenêtres du corridor étaient illuminées pour sa promotion ; il ordonna aussitôt à son compagnon d'éteindre ces lumières, et lui-même l'y aida, disant qu'il était inutile de faire des démonstrations de ce genre, puisqu'il renonçait au cardinalat. Pour le tranquilliser, on lui dit que le Général avait cru devoir témoigner ainsi sa reconnaissance de l'honneur que le Pape faisait à la Congrégation. Il se retira alors dans sa chambre et écrivit au Pape.

Le Pape présidait la Congrégation du Saint-Office, quand on lui remit sa lettre, le jeudi matin. Il la lut aux cardinaux, qui admirèrent l'humilité du serviteur de Dieu ; puis il chargea le

Digitized by Google

cardinal Ferrari d'intimer au Père Tommasi, au nom du Souverain Pontife, l'ordre d'accepter le cardinalat. La réponse du Pape ayant été sue à Saint-Sylvestre avant l'arrivée du cardinal Ferrari, on demanda au Bienheureux ce qu'il allait faire ; il dit simplement : « Si l'ordre m'est donné, je me tranquilliserai, en voyant que c'est la volonté de Dieu. J'ai refusé pour ne pas faire un péché mortel, j'accepterai pour ne pas en commettre un autre. » Quand le cardinal Ferrari arriva, on l'avertit de descendre : « Allons, dit-il, ce sera pour peu de mois. »

Le lendemain, il reçut la barrette des mains du Pape, et le dimanche il put assister à la cérémonie de la canonisation. Comme il encensait l'étendard de saint André Avellino, la marquise de Prié, dont le mari était ambassadeur, s'écria : « Voilà un Saint qui encense un autre Saint. »

Le nouveau Cardinal composa sa maison le plus pauvrement qu'il put : peu de domestiques, et modestement vêtus ; peu de chevaux et de voitures ; point de meubles de luxe ; une table simplement servie : il ne voulait pas qu'on dépensât plus de douze baïoques [1] pour sa nourriture. A dîner on lui servait un peu de soupe et de viande commune, avec une pomme cuite ; le soir il mangeait un peu de poisson. Voyant un jour un assez gros poisson sur la table, il demanda ce qu'il coûtait. Le cuisinier répondit qu'il l'avait payé dix-sept baïoques et demi. Le Bienheureux se leva tout effrayé, et, se tournant vers un Crucifix qui était dans la salle, il s'écria : « Seigneur, ai-je été fait Cardinal pour vivre de la sorte, quand il y a tant de pauvres qui meurent de faim ? » Puis il défendit qu'on lui achetât désormais pour plus de trois ou quatre sous de poisson.

Mais s'il était économe pour lui-même, il prodiguait généreusement aux pauvres tout ce qu'il avait. Les mendiants le connaissaient depuis longtemps. Quand, simple religieux, il passait dans les rues de Rome avec son compagnon, il leur distribuait tout l'argent que son neveu lui envoyait. Il avait soin de se fournir abondamment de pièces de dix sous et de cinq sous, ou de baïoques

[1] Un peu plus de douze sous.

Digitized by Google

s'il était moins riche; et à chaque pauvre qu'il rencontrait, il donnait son aumône, en cachette s'il pouvait; en sorte que son compagnon se tournait d'un autre côté, pour lui laisser croire qu'il ne s'apercevait pas de ses charités. Un jour pourtant que le Bienheureux allait aux Quatre-Fontaines, absorbé dans la prière, il ne vit pas un pauvre qui lui tendait la main. Frère André, son compagnon, dit plusieurs fois au mendiant qu'il n'avait rien, et, voyant que le pauvre persistait, il lui dit brusquement de s'en aller. Alors le mendiant se retira; mais le serviteur de Dieu, revenant à lui et comprenant ce qui s'était passé, me fit, raconte Frère André, une forte réprimande, quoique avec sa bonté habituelle. « Frère André, me dit-il, vous et moi nous avons déjeuné ce matin, mais ce pauvre n'a peut-être rien mangé : vous avez mal fait de le chasser d'une manière si dure; souvenez-vous de ne plus recommencer. Quand on ne peut rien donner aux pauvres, il faut au moins les traiter doucement, et prier Dieu de venir à leur secours, en disant un *Pater* et un *Ave*. » Aussi les pauvres envahirent-ils son palais, dès qu'il fut cardinal; les cours, les escaliers, les salles mêmes en étaient remplis, aux heures où il devait sortir. Le Bienheureux avait peine à passer au milieu de cette foule pressée. « Si je ne le soutenais, disait une personne de sa maison, je crois qu'ils le feraient tomber dans les escaliers. » Les domestiques voulant lui frayer un passage, le Cardinal s'écriait : « Pauvres petits, ne leur faites pas de mal, ne leur faites pas de mal : ce sont des pauvres, ils demandent leur bien. » Et il leur donnait à tous avec une admirable patience.

Il s'informait exactement de tous les malheureux qui habitaient la paroisse dont il avait le titre, afin de les pourvoir de pain et de vêtements. Clément XI l'avait laissé libre de choisir parmi les titres vacants, et il avait demandé celui de Saint-Sylvestre et Saint-Martin-aux-Monts (qu'on appelle aussi le titre d'Equice), en reconnaissance du bienfait qu'il avait reçu dans sa jeunesse de notre grand saint Martin. C'était le titre qu'avait eu saint Charles. A l'exemple de ce saint Cardinal, il y assistait aux offices du matin et du soir, les jours de fête. Il n'entrait jamais par la grande porte, par respect pour le Saint-Sacrement, mais

Digitized by Google

par la porte du couvent. Il s'agenouillait sur le pavé, devant le saint Tabernacle, et se rendait au chœur pour chanter les Heures canoniques avec les religieux de l'Ordre des Carmes, qui desservent cette église. Au moment de la Consécration, il se levait de son trône, allait se prosterner devant l'autel; et, après l'Élévation, il revenait au chœur, où il restait à genoux jusqu'au *Pater noster*.

Le dimanche, avant les vêpres, il enseignait la doctrine chrétienne aux habitants de la paroisse. Il chargeait les ecclésiastiques de sa maison d'instruire les grandes personnes, se réservant les petits enfants, auxquels il apprenait et expliquait le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les Commandements de Dieu et les Sacrements. Puis, il leur faisait chanter des cantiques, qu'il commençait lui-même, et leur distribuait des médailles, des chapelets; ou, s'ils étaient pauvres, des bons de pain et de petites pièces de monnaie.

Il orna son Église du mieux qu'il put. Quand il en prit possession, il fit aux Pères Carmes une aimable exhortation sur ces paroles du Psalmiste : *In domo Dei ambulavimus cum consensu* (LIV, 15); puis il dit au Père Prieur : « Je serai le sous-sacristain de votre église; nous la balaierons ensemble; ensemble nous en allumerons les lampes en l'honneur de Dieu et de ses Saints. » Mais il vénérait surtout l'église souterraine, qu'il disait être la première, en date, de toutes les églises de Rome et du monde chrétien. C'est là que le Pape saint Sylvestre tint le concile où il confirma le décret de Nicée. On y honore une très-ancienne image de la très-sainte Vierge, appelée la joie des chrétiens, *gaudium christianorum*, et devant laquelle le serviteur de Dieu voulut être enterré.

Comme saint Charles Borromée à Milan, et le bienheureux cardinal Paul d'Arezzo à Plaisance et à Naples, le cardinal Tommasi fit dans son église la séparation des hommes et des femmes, qui existait partout autrefois. Ayant obtenu pour cela le consentement du Pape, il partagea la nef en deux enceintes, d'où l'on voyait tous les autels et pouvait aller à la Sainte-Table, mais n'ayant entre elles aucune communication, sauf une place laissée au milieu pour y exposer le corps du Cardinal titulaire; car il

Digitized by Google

savait que sa mort était proche. Quoique saint Denys, saint Cyrille, saint Augustin et plusieurs autres Pères parlent de cette très-ancienne coutume de l'Église, quoique le Pape en eût approuvé le rétablissement, et offert d'y contribuer de ses deniers, on ne saurait croire quelles railleries, et même quelles injures valut au serviteur de Dieu cet essai de retour à la discipline des premiers siècles. On se moqua de lui et de ceux qui l'entouraient, et qu'il avait choisis, en effet, plus par charité que pour lui faire honneur. On répandit dans Rome de piquantes satires sur sa maison [1]. On le traita de fou, comme on avait fait de saint Charles Borromée. Et un évêque racontait à ce sujet, « que le cardinal Ludovisio, neveu de Grégoire XV, avait souvent entendu parler à son oncle de l'incroyable changement qui s'était opéré dans Rome à la mort du saint Archevêque de Milan. Tant qu'il vécut, on ne l'appelait dans toute la cour que « le fou; » et quand on plaça son image sur les autels, toute la ville accourut pour la vénérer avec un empressement et une dévotion extraordinaire. » C'est que, durant sa vie, la sainteté du Cardinal était une leçon et un reproche; tandis que, après sa mort, on n'y vit plus qu'une source de grâces et de bienfaits. L'orgueil et l'égoïsme sont le fond de notre nature : c'est un reste du néant d'où nous avons été tirés.

La justice que Rome avait enfin rendue à saint Charles Borromée, elle ne tarda pas à la rendre au cardinal Tommasi. Il y avait à peine neuf mois qu'il édifiait le Sacré-Collége par son mépris du respect humain, et qu'il commençait, selon l'expression du cardinal Ferrari, à rompre la glace, lorsqu'il tomba malade d'un refroidissement qu'il avait gagné pendant les offices du jour de Noël. Le lendemain, il put encore entendre la messe à genoux, contre la volonté des médecins, qui lui conseillaient de se mettre

[1] On avait fait contre lui un sonnet qui finissait par ces deux vers :

Allora sì, che andremo tutti rasi
Come il cocchiere del cardinal Tommasi.

Le cardinal n'avait pas voulu en effet que son cocher portât perruque. Cette plaisanterie, qu'on lui rapporta, le fit sourire, et il demanda à lire le sonnet tout entier, mais il ne put l'avoir.

Digitized by Google

au lit. Deux jours après, il se confessa et reçut le saint Viatique, à la vue duquel son visage pâle et amaigri se ranima et devint tout resplendissant. Le Pape, qui avait été malade, ne pouvant sortir, envoya deux fois ses neveux, don Alexandre et le cardinal Albani, pour le visiter.

Le 31 décembre, il reçut l'Extrême-Onction ; après quoi il demanda le Rituel, y chercha les prières de l'agonie, et le mit sous son oreiller en disant à son confesseur : « Il n'est pas encore temps, quand le moment sera venu, je vous avertirai. » Il savait en effet l'heure de sa mort. Quand le Pape était tombé malade, il avait dit : « Le Pape guérira, mais moi je mourrai. » Il avait annoncé sa fin à beaucoup de personnes. Dans le courant de décembre, le cardinal Fabbroni lui demandant des nouvelles de sa santé, il lui avait répondu avec un aimable sourire : « Grâce à Dieu, je vais bien, mais je fais mes préparatifs pour partir dans peu.

— Et où allez-vous? lui dit le Cardinal.

— Dans l'autre monde, » reprit-il à voix basse.

Le Cardinal s'en souvint, lorsqu'il apprit la maladie du Bienheureux. Il l'alla voir, et lui dit en présence de plusieurs personnes : « C'est donc là le voyage dont parlait Votre Éminence ? » Pour toute réponse, il inclina la tête d'un air joyeux. Dans la nuit il fit demander son confesseur, qui lui lut à plusieurs reprises les oraisons du Rituel. Il regarda ensuite, avec un visage radieux, un côté de sa chambre où il semblait voir quelque personne vénérable ; puis, baisant Notre-Seigneur crucifié avec une grande tendresse, et plaçant ses mains sur sa poitrine en forme de croix, il rendit à Dieu son âme, après une courte et paisible agonie, le 1er janvier de l'an 1713, vers cinq heures du matin.

Pendant toute la journée du dimanche, la foule accourut au palais où il était exposé. Les pauvres disaient : « Notre père est mort. » On entendait de tous côtés : « Le Sacré-Collége perd un grand Cardinal ; l'Eglise a perdu un grand soutien. Oh! le bienheureux Cardinal, oh! le saint Cardinal! » Pendant les obsèques, le peuple mit ses habits en pièces ; et sans les efforts du marquis de Prié, ambassadeur de l'empereur d'Allemagne, et du nom-

Digitized by Google

breux personnel de sa maison, il l'eût entièrement dépouillé. La marquise de Prié tenait une des mains du Bienheureux, qui était molle et flexible comme le reste du corps, et qu'elle baisait souvent avec vénération. L'ambassadeur voulut lui couvrir lui-même le visage, et fit distribuer au peuple tout ce qui pouvait être détaché de ses vêtements, avant qu'on le mît dans le cercueil. Clément XI demanda deux cilices qui étaient comme des cottes de maille, une ceinture de crin très-piquant, et des chemises tachées de sang, qu'on trouva cachées dans sa chambre. Il fit appeler le Procureur général des Théatins, pour lui ordonner de recueillir tous les renseignements qu'il pourrait avoir sur sa vie, et de conserver ses écrits comme de précieuses reliques.

Le cardinal Tommasi fut béatifié par Pie VII, le 5 juin 1803.

(E. DARAS.)

---

NOTICE DES OUVRAGES DU BIENHEUREUX JOSEPH-MARIE TOMMASI.

1° *Speculum divi Aurelii Augustini, episcopi Hipponensis*, 1679, in-8°.

2° *Codices Sacramentorum, nongentis annis vetustiores*, etc. 1680, in-4°.

3° *Exercitium fidei, spei et charitatis*, etc. 1683.

4° *Psalterium juxta duplicem editionem, quam Romanam dicunt, et Gallicanam*, etc. 1683, in-4°.

5° *Responsorialia et Antiphonaria romanæ Ecclesiæ*, etc. 1686, in-4°.

6° *La véritable manière de glorifier Dieu et de faire oraison*, en italien, etc. 1687, in-12.

7° *Sacrorum Bibliorum juxta editionem seu LXX Interpretum, seu beati Hieronymi, veteres tituli, sive capitula, ante mille annos in Occidente usitata*, 1688, in-4°.

8° *Antiqui libri Missarum romanæ Ecclesiæ*, etc. 1691, in-4°.

9° *Officium Dominicæ Passionis, secundum ritum Græcorum, latine editum*, etc. 1693, in-8°.

10° *Psalterium cum Canticis, versibus prisco more distinctum*, 1697, in-4°.

Digitized by Google

11° *Petit extrait des Psaumes, renfermant les versets de prières qui y sont contenus*, en italien, 1699, in-8°.

12° *Indiculus Institutionum theologicarum veterum Patrum*, etc. 1701, in-8°.

13° *Institutiones theologiæ antiquorum Patrum, quæ aperto sermone exponunt breviter theologiam, sive theoreticam sive practicam*, 1709, 1710 et 1712, 3 vol. in-8°. Le premier volume de cette collection contient les *Prescriptions* de Tertullien, le *Commonitorium* de Vincent de Lérins, et deux discours de saint Grégoire de Nazianze, le premier sur la modération qu'on doit garder dans les disputes de théologie, et l'autre est la première oraison théologique. Le second renferme les trois livres des *Témoignages* de saint Cyprien adressés à Quirinus ; les *Ascétiques* de saint Basile, ses *Discours* sur le jugement de Dieu, sur la vraie foi, et ses *Morales*. On trouve dans le troisième, l'*Anchorat* de saint Epiphane, avec l'abrégé que le saint docteur en a fait lui-même, et sa confession de foi.

14° *Courte instruction sur la manière d'assister avec fruit au Saint-Sacrifice de la Messe*, en italien, 1710.

15° *Exercice journalier pour la maison*, en italien, 1712.

On a encore de lui :

16° *Constitution des religieuses Bénédictines du diocèse de Girgenti*, en italien, 1670.

17° *Prisci fermenti nova expositio :* et *De fermento quod dabatur Sabbato ante Palmas in consistorio Lateranensi*, en deux dissertations imprimées avec le traité de Ciampini *de Azymorum usu*, 1688, in-4°.

Le cardinal Tommasi a laissé en manuscrit quelques autres ouvrages :

1° *Breviculus aliquot Monumentorum veteris moris quo Christi fideles ad sæculum usque decimum utebantur in celebratione Missarum*, etc.

2° *De privato ecclesiasticorum officiorum Breviario extra chorum.*

3° *Memorialis veteris et probatæ in Ecclesia consuetudinis concedendi indulgentias.* Le Père Antoine-François Vezzosi, théatin, donna en 1747-1754, en 7 vol. in-4°, une édition de toutes les œuvres du cardinal Tommasi, augmentée de pièces inédites.

Digitized by Google

## LE BIENHEUREUX GUILLAUME,

ABBÉ DE SAINT-BÉNIGNE DE DIJON.

Saint Guillaume fut élevé dans un monastère d'Italie, où il embrassa la vie religieuse [1]. Il engagea son père par ses exhortations à prendre le même parti. Cependant la célébrité de Cluni lui avait fait naître le désir de s'y retirer, pour mener une vie plus parfaite, lorsque la Providence lui fit trouver l'occasion d'exécuter son dessein. Saint Mayeul, passant par son monastère dans un voyage d'Italie, fut si charmé des heureuses dispositions qu'il vit en lui, qu'il ne balança pas à lui accorder ce qu'il désirait. Il l'amena avec lui à Cluni ; et peu de temps après il l'établit abbé de Saint-Saturnin sur le Rhône, de Saint-Bénigne de Dijon et de Bèze. Henri, duc de Bourgogne, qui connut bientôt le trésor qu'il possédait dans ses États en la personne de Guillaume, lui donna encore l'abbaye de Verzi, où repose le corps de saint Viventius. L'heureux changement que l'abbé Guillaume fit en peu de temps dans ces divers monastères, fit voler sa réputation jusque dans le fond de la Neustrie.

Richard I, duc de Normandie, avait fait rétablir le monastère et l'église de Fécamp, et y avait placé des chanoines à la place des religieuses pour lesquelles cette célèbre abbaye avait été bâtie. Mais la vie relâchée des chanoines lui fit naître l'envie de mettre des moines à leur place. Son fils Richard II suivit ce projet ; et pour l'exécuter, il jeta les yeux sur l'abbé Guillaume, qu'il manda à sa cour. Le saint Abbé accepta ce monastère ; il y plaça une colonie de ses religieux, qui donnèrent autant d'édification au pays, que les chanoines auxquels ils succédaient y avaient donné de scandale. Le duc Richard y allait souvent s'y édifier de la vertu de ces saints moines. Il les servait lui-même à table : après quoi il prenait la dernière place au réfectoire.

Outre Fécamp, le duc Richard mit aussi sous la discipline de Guillaume les monastères de Jumiége, de Saint-Ouen, du mont

[1] Glab Rod., *Vit. Guill.*

Digitized by Google

Saint-Michel, et quelques autres. Le saint Abbé s'aperçut que l'ignorance qui régnait dans la Normandie était une des principales causes des désordres qui déshonoraient le clergé et l'état religieux. Pour y remédier, en mettant la réforme dans les monastères, il y établissait des écoles, où tous ceux qui voulaient apprendre les lettres, riches ou pauvres, libres ou esclaves, étaient reçus, et plusieurs même étaient nourris des aumônes du monastère. On ne pouvait faire un établissement plus utile à l'État et à la religion. Guillaume réforma aussi Saint-Germain-des-Prés, Saint-Faron de Meaux, Gorze, Saint-Evre de Toul, Saint-Arnoux de Metz, et plusieurs autres monastères ; en sorte qu'on en compta jusqu'à quarante qui lui furent soumis, et où il gouverna jusqu'à douze cents moines ; ce qui montre que les monastères n'étaient plus, à beaucoup près, aussi nombreux qu'autrefois.

En l'an 1030, une si horrible famine ravagea la France, que les hommes allaient, pour ainsi dire, à la chasse des hommes. Ils s'attaquaient les uns les autres sur les chemins, non pour se voler, mais pour se manger. Les hôtelleries étaient devenues des coupe-gorge, où l'on trouvait la mort en cherchant un asile : les voyageurs qui s'y retiraient dans l'espérance d'y trouver quelque nourriture pour de l'argent, y étaient assassinés pour servir de nourriture aux autres. On prit près de Mâcon un homme qui, faisant profession de loger les passants, en avait tué et mangé quarante-huit, dont on trouva les têtes dans sa maison. Il fut brûlé vif à Mâcon par ordre d'Otton, comte de la ville. Un autre porta encore plus loin l'audace : il exposa publiquement en vente de la chair humaine dans le marché de Tournus, et il fut aussi condamné au feu. On fit enterrer la chair humaine qu'il vendait ; mais un homme affamé qui remarqua l'endroit, alla la déterrer pour s'en nourrir. Il fut surpris et puni du même supplice.

Les évêques et les abbés, persuadés que les biens de l'Église sont les biens des pauvres, particulièrement dans une calamité publique, les distribuèrent libéralement pour soulager tant de malheureux, et ils souffrirent ensuite avec eux. L'Eglise rendit alors volontiers aux pauvres ce qu'elle avait reçu autrefois des riches. On dépouilla les autels et on vendit les vases sacrés pour

Digitized by Google

nourrir les membres souffrants de Jésus-Christ [1]. Le bienheureux Guillaume, n'eut pas moins de générosité dans une calamité si cruelle. Étant un jour revenu à Saint-Bénigne pendant cette famine, il assembla ses moines au chapitre et leur demanda s'ils ne manquaient de rien. Ils répondirent que, grâces à Dieu, ils avaient toutes leurs provisions pour longtemps. Il s'informa en même temps de la quantité d'aumônes qu'ils faisaient, et il connut qu'on se contentait de faire les aumônes accoutumées, sans que l'excès de la misère les eût fait augmenter. Alors, plein d'une sainte indignation, il se leva de sa place en chantant ces premiers mots d'une antienne : *Ubi est caritas? où est la charité?* et prenant avec lui le cellerier, il se fit conduire au grenier, ensuite à la cave ; puis ayant fait appeler les pauvres, il leur distribua le blé, l'orge et le vin qu'il y trouva, ne cessant de répéter : *Ubi est caritas?* que quand il eut tout donné [2].

Ce saint Abbé, ce zélé réformateur de tant de monastères, ne tarda pas à recevoir la récompense que Jésus-Christ a promise à ceux qui le soulagent dans la personne des pauvres. Il mourut avant la fin de cette famine, le premier jour de janvier de l'an 1031, à Fécamp, où il était allé faire sa visite. Il fut enterré dans l'église de ce monastère. Plusieurs martyrologes lui donnent la qualité de saint. Il l'a méritée par ses vertus et par son zèle pour le rétablissement de la discipline monastique. Il avait toutes les qualités d'un bon supérieur, du zèle, de la vigilance, de la fermeté ; et s'il exigeait beaucoup de ses inférieurs, il en faisait encore plus lui-même. Il était naturellement exact et sévère, en sorte qu'on l'avait nommé *Superregula*, *Surrègle*, comme pour marquer qu'il portait l'exactitude et la régularité plus loin que la règle même. (LONGUEVAL.)

[1] *Chr. Vird.* — [2] *Ibid.*

Digitized by Google

## LE BIENHEUREUX JÉROME,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Dans la seconde moitié du xve siècle, un jeune homme de famille noble, dans les États du Saint-Siége, mais que le monde n'a connu que sous le nom de Frère Jérome, ayant formé de bonne heure le projet de ne vivre que pour Dieu, embrassa, à l'âge de seize ans, la règle du Tiers-Ordre de Saint-François et se retira aussitôt dans un humble ermitage, situé sur une montagne voisine d'Ancône. Il y passa vingt-quatre ans, solitaire, partageant son temps entre la prière et la méditation des vérités éternelles, vivant comme les Pères des déserts d'Orient. Après ces vingt-quatre années, mûri pour le ciel, il rendit son âme à Dieu, le 1er janvier de l'an 1506.

Aussitôt après sa mort, de nombreux miracles firent éclater sa sainteté; le clergé et le peuple d'Ancône allèrent lever son corps et l'emportèrent dans leur cathédrale, où il est toujours en vénération.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Aux saintes joies de Marie et de Joseph adorant l'Enfant-Jésus, se joint aujourd'hui leur compassion aux douleurs de la Circoncision. Qui pourrait exprimer ce qui se passa dans le cœur de la très-sainte Vierge, quand elle vit son Fils assujetti à une cérémonie aussi douloureuse qu'humiliante? Frappée d'admiration de ce que Dieu daignait donner pour les hommes les prémices de son sang, elle le remerciait par des actes d'amour et d'adoration, et s'offrait en sacrifice avec son Fils et par son Fils. Imitons cette bonne Mère, en offrant par elle à Dieu les peines de l'année où nous entrons.

On célébrait autrefois, le jour de la Circoncision, une messe en l'honneur de la très-sainte Vierge. La naissance de Notre-Seigneur fut en effet l'événement le plus heureux de la vie de sa

Digitized by Google

très-sainte Mère, et comme la solennité de Noël ne permettait pas d'y faire mémoire de Marie, on avait reporté cette fête au jour de l'Octave, qui est celui de la Circoncision. Plusieurs fêtes du divin Fils et de la divine Mère se trouvent ainsi mêlées : la fête de l'Annonciation est en même temps celle de l'Incarnation ; la Purification de la très-sainte Vierge et la Présentation de Notre-Seigneur se célèbrent ensemble ; la Compassion précède d'une semaine la Passion, à cause de la grandeur du jour de la Rédemption, mais les deux faits se sont accomplis dans le même temps. C'était donc une pieuse pensée d'avoir joint un souvenir particulier de la très-sainte Vierge aux joies de la Nativité, dans lesquelles elle eut une si grande part. Voici, au reste, ce qu'en écrit Benoît XIV dans son livre des Fêtes de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, à la fin du chapitre de la Circoncision, n° 25 :

« On trouve dans quelques missels anciens deux messes pour ce jour, l'une de la très-sainte Vierge, l'autre de la Circoncision. Durand, qui écrivait au XIIIe siècle, dit dans son *Rationale* (liv. III, c. 15) que de son temps on célébrait ces deux messes ; mais cet usage s'est perdu. De là est venu cependant que dans l'office et dans la Messe de cette fête, il y a plusieurs choses qui regardent la très-sainte Vierge. Dans l'excellent Calendrier romain du père Fronteau, au jour de l'Octave de Notre-Seigneur il est marqué : *Natale S. Mariæ.* Martène a cru qu'il fallait dire : *Natale S. Martinæ* ; mais je tiens qu'il ne faut rien changer, et que la première leçon est la vraie : *Natale S. Mariæ*, ce qui signifie fête en l'honneur de la très-sainte Vierge. De là cette ancienne et pieuse coutume, oubliée depuis, de la célébration des deux Messes. On lit en effet dans le *Microloge* (c. 39) : « Lorsque nous célébrions récemment la Nativité du Seigneur, nous n'avons pu attribuer aucun office particulier à sa Mère ; il est donc convenable que nous la vénérions plus particulièrement le jour de l'Octave. Il ne faut pas qu'elle paraisse absente d'une solennité où elle tient la première place après son Fils. »

A Rome, stations à Sainte-Marie-sur-Minerve, à Sainte-Marie-des Miracles, à Sainte-Marie-de-la-Lumière. La station à Sainte-Marie-au-delà-du-Tibre a été établie le 1er janvier 1198, pour



Digitized by Google

rendre grâces à Dieu de l'abolition des fêtes qui se faisaient en ce jour.

A Venise, fête spéciale pour honorer la Maternité de Marie. Le 1er janvier de l'an 1492, les rois d'Espagne Ferdinand et Isabelle, par l'évidente protection de la très-sainte Vierge, reprennent aux Maures la ville de Grenade, et la consacrent à Marie.

---

## MARTYROLOGE ROMAIN [1].

La Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'Octave de sa Nativité.

A Rome, saint Almaque, martyr, que les gladiateurs mirent à mort, par l'ordre d'Alipe, préfet de la ville, parce qu'il avait dit : « C'est aujourd'hui l'Octave de la *Nativité* du Seigneur ; renoncez au culte superstitieux des idoles, et cessez d'offrir des sacrifices impurs. »

Au même lieu, sur la voie Appienne, trente soldats, martyrs couronnés sous l'empereur Dioclétien.

A Rome encore, sainte Martine, vierge, qui après avoir enduré divers tourments sous l'empereur Alexandre, obtint enfin par le glaive la palme du martyre. (On célèbre sa fête le 30 de ce mois.)

A Spolète, saint Concorde, prêtre et martyr, qui, du temps de

[1] KALENDIS JANUARII.

Circumcisio Domini Nostri Jesu Christi, et Octava Nativitatis ejusdem. — Romæ, sancti Almachii martyris, qui, jubente Alypio Urbis Præfecto, cum diceret : Hodie Octavæ Dominici diei sunt, cessate a superstitionibus idolorum, et a sacrificiis pollutis ; a gladiatoribus occisus est. — Ibidem via Appia, coronæ sanctorum militum triginta Martyrum sub Diocletiano Imperatore. — Item Romæ, sanctæ Martinæ virginis, quæ sub Alexandro Imperatore diversis tormentorum generibus cruciata, tandem gladio martyrii palmam adepta est ; cujus festivitas celebratur tertio kalendas februarii. — Apud Spoletum, sancti Concordii presbyteri et martyris, temporibus Antonini imperatoris : qui primo fustibus cæsus, dehinc equuleo suspensus, ac postea in carcere maceratus, ibique angelica visitatione consolatus, demum gladio vitam finivit. — Eodem die, sancti Magni Martyris. — Cæsareæ in Cappadocia, deposito sancti Basilii episcopi, cujus celebritas decimo octavo kalendas julii, qua die ordinatus fuit episcopus, potissimum recolitur. — In Africa, beati Fulgentii Ecclesiæ Ruspensis

Digitized by Google

l'empereur Antonin, fut d'abord frappé de coups de bâton, puis étendu sur le chevalet, ensuite souffrit longtemps en prison, où un Ange vint le consoler, et finit enfin sa vie par le glaive.

Le même jour, saint Magne, martyr.

A Césarée, en Cappadoce, le décès de saint Basile, évêque, dont la fête se célèbre principalement le 14 juin, jour auquel il fut ordonné évêque.

En Afrique, saint Fulgence, évêque de Ruspe, qui durant la persécution des Vandales, souffrit beaucoup de la part des ariens, à cause de son grand zèle pour la foi catholique, joint à l'éminence de son savoir, et fut relégué en Sardaigne, puis ayant eu permission de retourner en son diocèse, il y mourut en paix, aussi illustre par ses prédications que par la sainteté de sa vie.

A Chiéti, dans l'Abruzze citérieure, la fête de saint Justin, évêque de cette ville, illustre par sa sainteté et ses miracles.

Dans le diocèse de Lyon, au monastère de Jou, situé sur le mont Jou, saint Oyend, abbé, dont la vie a été tout éclatante de vertus et de miracles.

A Souvigny, saint Odilon, abbé de Cluny, qui, le premier, ordonna qu'on fît dans son monastère la commémoration de tous les fidèles trépassés, le lendemain de la fête de tous les Saints; pratique que l'Église universelle a depuis approuvée en la recevant.

Au mont Senario, en Toscane, le bienheureux Bonfillio, confesseur, l'un des instituteurs de l'Ordre des Servites, lequel ayant

episcopi, qui tempore wandalicæ persecutionis, ob catholicam fidem, eximiamque doctrinam ab Arianis multa perpessus, et in Sardiniam relegatus, tandem ad propriam Ecclesiam redire permissus, vita, et verbo clarus, sancta fine quievit. — In territorio Lugdunensi, monasterio Jurensium, sancti Eugendi abbatis, cujus vita virtutibus et miraculis plena refulsit. — Apud Silviniacum, sancti Odilonis abbatis Cluniacensis, qui primus Commemorationem omnium fidelium defunctorum prima die post festum omnium Sanctorum in suis monasteriis fieri præcepit : quem ritum postea universalis Ecclesia accipiens comprobavit. — Tusciæ, in monte Senario, Beati Bonfilii Confessoris, unius ex septem Institutoribus Ordinis servorum Beatæ Mariæ, quam cum impense coluisset, ab ipsa in cœlum repente evocatus est. — Alexandriæ, depositio sanctæ Euphrosinæ virginis, quæ in monasterio virtute abstinentiæ ac miraculis claruit.

Digitized by Google

honoré la très-sainte Vierge, avec un zèle ardent, fut appelé par elle à jouir du bonheur du Ciel.

A Alexandrie, sainte Euphrosine, vierge, qui brilla dans son monastère par des miracles et par la vertu d'abstinence.

**Additions des autres Martyrologes.**

Saint Romas, évêque en Perse, qui souffrit le martyre sous Sapor II, en l'an 346.

Saint Paracode, évêque de Vienne, en Dauphiné, illustre par sa science dans la foi et par la confession qu'il fit de Jésus-Christ. Mort en paix vers l'an 235.

Saint Sévère de Ravenne qui mourut aujourd'hui, mais dont la fête a lieu le 1er février.

Saint Procule, évêque de Terni en Ombrie et martyr. Il souffrit en l'an 310, sous le tyran Maxence.

Saint Papin, martyr en Arménie. Ses reliques sont honorées en Sicile, à Melazzo, près de Messine.

En Rhétie, saint Evant et saint Hermès, dont parle le martyrologe de saint Jérôme.

A Nicomédie, saint Euphrosin, évêque de cette ville, saint Priamien et neuf autres martyrs.

Saint Marin, abbé de Lérins, qui par la sagesse de son administration attira dans son monastère beaucoup d'âmes d'élite.

Le vénérable Minause, successeur de saint Lupicin et prédécesseur de saint Oyend, par conséquent troisième abbé du Mont-Jou, appelé depuis saint Claude. Sa fête est marquée au 1er et au 20 janvier.

Le vénérable Jarnetin, moine de Redon, au diocèse de Vannes. Il était, depuis cinq ans, devenu aveugle, lorsqu'il mourut saintement à la fin du IXe siècle.

Le bienheureux Boniface, archevêque de Cantorbéry, après avoir été évêque de Belley ; mort en 1270, dans la Savoie. Les miracles qui illustrèrent son tombeau établirent son culte, que le pape Grégoire XVI confirma en 1838.

Saint Viator ou Viateur, contemporain des Apôtres, lui-même apôtre de Bergame et premier évêque de cette ville, où il porta

Digitized by Google

la foi. Il l'avait prêchée déjà à Brescia. Mort en paix vers l'an 78 de l'ère chrétienne.

Sainte Altasie, épouse de saint Liébaud, fondateur avec elle du prieuré d'Anzy.

Le bienheureux Ulric, menait une vie sainte au monastère de Vaucelles, près de Cambrai. Élu abbé de Villers, il gouverna très-heureusement cette abbaye et revint chargé de mérites à son monastère où il voulait mourir simple moine : dernières années du XIIe siècle.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Pierre Boutet, curé de Gua, au diocèse de Saintes, condamné à mort pour refus de serment à la constitution schismatique du clergé, par le tribunal de la Charente-Inférieure; exécuté le 1er janvier 1794.

Philibert Fraisse, prêtre du diocèse de Lyon, arrêté comme réfractaire, exécuté le 1er janvier 1794, à l'âge de soixante-neuf ans.

Pierre Hermenot, curé de Sainte-Foi, condamné par la commission militaire d'Angers, comme Vendéen, exécuté le 1er janvier 1794.

François Houssin, curé d'une petite paroisse voisine de Vitré, condamné pareillement, exécuté le même jour, 1er janvier 1794.

Hyacinthe Jollivet, curé du diocèse de Poitiers, arrêté à la fin de décembre 1793, mis à mort le 1er janvier suivant.

René-Mathieu-Augustin Le Gault et son jeune frère, prêtres tous deux insermentés, mis à mort le 1er janvier 1794.

Poirot (nous ignorons son prénom), prêtre insermenté du diocèse de Saint-Dié, arrêté à la fin de décembre 1797, jugé par une commission militaire, fusillé le 1er janvier 1798.

Charles du Roure, prêtre, chanoine de la cathédrale de Nîmes, arrêté à Lyon les derniers jours de 1793, mis à mort le 1er janvier 1794.

Digitized by Google

# DEUXIÈME JOUR DE JANVIER

Saint Macaire d'Alexandrie. — Saint Domnus, patriarche d'Antioche. — Saints Sébastien et saint Alviéri, martyrs. — Les Martyrs des Livres Saints. — Saint Défendant et ses compagnons, martyrs. — Saint Argée, saint Narcisse et saint Marcellin, martyrs. — Saint Théodore, évêque de Marseille. — Saint Asclipe, évêque de Limoges. — Saint Adélard, abbé de Corbie. — Sainte Théodote. — Saint Stable, évêque de Clermont. — Saint Blidou, prêtre. — Saint Siridion, missionnaire en Espagne. — Saint Séridon, abbé. — Le Vénérable Père Jean Adami, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — Le patriarche Seth. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

## SAINT MACAIRE D'ALEXANDRIE.

Saint Macaire d'Alexandrie, qu'on appelle le Jeune, pour le distinguer de saint Macaire d'Egypte, surnommé l'Ancien, était originaire de la ville d'Alexandrie, où sa profession était de vendre des dragées et des fruits. Il n'y demeura pas longtemps ; mais le grand amour qu'il avait pour la solitude le porta à se rendre auprès de saint Antoine, qu'il choisit pour son conducteur dans les premières années de sa retraite. On lit dans le *Martyrologe* des Coptes, que ce Saint lui donna l'habit monastique et lui prédit ce qui lui arriverait dans le cours de sa vie. En effet, Dieu manifesta dès lors au saint Abbé par une merveille, qu'il destinait Macaire à de grandes choses. Saint Antoine avait fait dans une occasion un grand amas de rameaux de palmier pour faire des nattes. Comme ils étaient parfaitement beaux, Macaire le pria de lui en donner quelques-uns. Il lui répondit : « Il est écrit : Vous ne désirerez point le bien de votre prochain. » Mais à peine eut-il achevé ces paroles, que les rameaux devinrent aussi secs que si le feu y eût passé. Saint Antoine, étonné de ce prodige, lui dit : « Je com-

Digitized by Google

prends que le Saint-Esprit repose sur vous. Je vous considérerai désormais comme l'héritier des grâces dont Dieu a daigné me favoriser. »

Il se trouva quelque temps après dans sa solitude extrêmement affaibli, sans doute par ses grandes austérités, et le démon faisant allusion à ces paroles de saint Antoine, lui dit : « Puisque tu as reçu la grâce d'Antoine, que n'en uses-tu pour obtenir de Dieu de la nourriture et des forces, afin que tu puisses marcher dans le chemin que tu as à faire ? » Mais il le repoussa par ces paroles : « Le Seigneur est ma force et ma gloire, et quant à toi, n'entreprends pas de tenter son serviteur. » Cela n'empêcha pas que cet esprit de malice ne vînt de nouveau lui tendre un piége. Il prit la figure d'un chameau chargé de vivres, et vint s'arrêter auprès de lui. Macaire soupçonna sans peine que c'était une illusion de sa part. Il se mit en prière, et aussitôt la terre s'ouvrit et engloutit l'animal fantastique.

On rapporte aux premières années de sa profession monastique, ce qu'on dit de lui, que pendant quatre mois il alla tous les jours visiter un frère, sans pouvoir lui parler, parce qu'il le trouvait toujours en oraison. Ce qui lui fit dire dans un sentiment d'admiration : Voilà véritablement un ange de la terre.

Après avoir reçu et mis à profit les instructions de saint Antoine, il quitta la Thébaïde et vint au désert de Scété. Il fut le premier qui y bâtit un monastère, s'il en faut croire l'auteur du sixième livre de la *Vie des Pères*. Il est certain qu'il y avait une cellule et qu'il s'y rencontra souvent avec saint Macaire d'Égypte. Il en eut une aussi en Libye et une autre à Nitrie ; mais son principal séjour fut au désert des Cellules, où il exerça les fonctions du sacerdoce, ayant été fait prêtre peu de temps après l'autre saint Macaire.

Ces différentes cellules étaient plus propres à satisfaire son amour pour la pénitence, qu'à le garantir des injures de l'air ; car les unes étaient sans fenêtres, et il y passait tout le carême assis dans l'obscurité. Une autre était si étroite qu'il ne pouvait pas s'y étendre. Celle de Nitrie était la plus spacieuse, parce qu'il n'y allait que pour ceux qui avaient à lui parler.

Digitized by Google

Quoique son amour pour le recueillement l'eût fixé davantage au désert des Cellules, il ne se passait rien d'extraordinaire dans les déserts voisins, surtout dans celui de Nitrie, où on ne l'appelât pour déterminer ce qu'on devait faire ; les anciens de ces déserts agissant tous de concert pour l'avantage spirituel des solitaires de leur dépendance.

Saint Macaire se distingua principalement par sa pénitence, par son attrait pour la solitude et pour l'oraison, et par le pouvoir que Dieu lui donna sur les esprits des ténèbres, et d'autres prodiges qu'il opéra, attestés par ses historiens qui en furent témoins oculaires.

Nous avons vu que les différentes cellules qu'il avait, étaient des séjours de mortification plutôt que des logements commodes. Il n'était point d'austérités, si difficiles, qu'il ne tentât d'en faire de plus grandes. Ayant appris qu'un solitaire ne mangeait qu'une livre de pain par jour, il eut la pensée, pour mieux mortifier son appétit, de rompre son pain à petits morceaux, qu'il mit dans une bouteille de terre, et de ne manger que ce qu'il en pouvait prendre avec les doigts, ce qu'il pratiqua l'espace de trois ans, non sans en souffrir beaucoup ; car outre la peine qu'il avait à retirer ces petits morceaux, il ne mangeait tout au plus que cinq onces de pain par jour, et ne buvait de l'eau qu'à proportion.

Racontant ceci dans la suite à quelques solitaires, il leur disait agréablement, car il était fort gai dans la conversation : « J'en prenais bien quelques morceaux, mais l'entrée de la bouteille était si étroite que je ne pouvais les en tirer ; et néanmoins il fallait bien en avoir quelques-uns, car mon sergent (il entendait son corps) ne me permettait pas de ne point manger du tout.

On remarque encore que durant toute une année il ne consomma qu'une petite cruche d'huile. Il passait aussi quelquefois le jour sans prendre aucune nourriture, quoiqu'il travaillât beaucoup. Étant allé avec d'autres solitaires plus jeunes que lui pour couper des branches de palmier dont ils faisaient leurs ouvrages, ils le prièrent le premier jour de manger avec eux ; ce qu'il fit par condescendance dans un esprit de charité. Mais comme le len-

Digitized by Google

demain ils voulurent de nouveau l'en prier, il s'en excusa, disant qu'il voyait bien qu'ils en avaient besoin, parce qu'ils n'étaient pas assez forts pour soutenir un pénible travail sans rien manger, mais que pour lui il pouvait s'en passer. Il fallait qu'il fût avancé en âge, puisqu'en leur parlant ainsi il les appelait ses enfants.

On lui dit qu'à Tabenne les disciples de saint Pacôme ne mangeaient rien de cuit pendant le carême, et il voulut faire la même chose durant sept ans, ne se nourrissant que d'herbes crues ou de légumes trempés seulement dans l'eau froide. Mais sa ferveur le porta à aller reconnaître par lui-même la discipline de Tabenne, soit pour mieux s'instruire et s'édifier, soit pour y vivre confondu parmi tant d'austères religieux, et se dérober par là à la vénération qu'on avait pour lui à Nitrie et aux Cellules.

Le trajet de là à Tabenne était très-long. Il fallait traverser des déserts fort vastes, non sans souffrir extrêmement. Mais cette difficulté ne l'arrêta pas. Il quitta son habit pour n'être pas connu. Il prit celui d'un homme qui gagne sa vie dans son travail, et marcha pendant quinze jours dans ces solitudes affreuses jusqu'en Haute Thébaïde, où il se présenta à la porte du monastère de saint Pacôme, qu'il pria humblement de le recevoir au nombre de ses religieux. Le saint Abbé à qui Dieu ne le fit pas connaître alors, quoiqu'il l'éclairât dans beaucoup d'autres rencontres d'une lumière prophétique, bien loin d'acquiescer à sa demande, lui dit qu'il était trop âgé pour soutenir le poids des austérités de sa règle ; qu'il fallait y être exercé de bonne heure ; et que s'il l'entreprenait, il serait tenté d'impatience dans les travaux dont on le surchargerait, ce qui le porterait au murmure, et qu'enfin au lieu de persévérer il quitterait tout, mécontent du monastère, et l'irait décrier ailleurs.

Ce refus ne le rebuta pas. Il persévéra pendant sept jours dans la même demande, quoiqu'il ne reçût du Saint que la même réponse, et fut tout ce temps-là sans manger. Enfin il lui dit : « Je vous conjure, mon Père, de me recevoir, et si je ne jeûne pas et ne fais pas la même chose que les autres, je consens que vous me renvoyiez. » Saint Pacôme touché de sa persévérance,

Digitized by Google

en parla aux autres Frères, qui, selon Pallade, étaient au nombre de mille quatre cents, et qui conclurent à l'admettre.

Ceci arriva peu de temps avant le carême, et saint Macaire, attentif à tout ce qu'on faisait, pour le faire servir à son avancement spirituel, remarqua que les religieux, suivant chacun l'ardeur qu'ils avaient pour la pénitence, s'étaient proposé, les uns de ne manger que le soir durant la sainte quarantaine, les autres une fois en deux jours, et les autres après cinq jours. Il observa encore que quelques-uns, après avoir demeuré assis tout le jour, occupés à leur travail, passaient toute la nuit debout.

Ces exemples de mortification animèrent tellement sa ferveur, qu'il fit tremper une grande quantité de feuilles de palmier, et se tint debout dans un coin appliqué au travail durant tout le carême, sans jamais s'asseoir ni même s'appuyer, sans prendre un morceau de pain, mais seulement le dimanche quelque feuilles de chou toutes crues, et en si petite quantité, qu'il les mangeait plutôt pour éviter la tentation de vanité que pour se nourrir. Il garda pendant tout ce temps un rigoureux silence, et lorsqu'il était contraint de sortir, il retournait aussitôt à son travail, conservant toujours son esprit et son cœur élevés vers Dieu.

Saint Pacôme occupé au gouvernement général de l'Ordre ne s'était pas aperçu de la façon dont il avait vécu. Mais les autres religieux, et surtout ceux qui étaient les plus austères, y avaient pris garde, et ils en furent si frappés, qu'ils en portèrent leurs plaintes à leur abbé, disant qu'il leur avait amené un homme qui vivait comme s'il n'était qu'un pur esprit, sans chair et sans os, et qui semblait n'être venu chez eux que pour les condamner. Ils le prièrent en conséquence de le congédier, et avouèrent que s'il demeurait davantage, ils ne pouvaient plus eux-mêmes y tenir.

Le saint Abbé s'informa sur ces plaintes du détail de sa conduite. Il en fut surpris, et il comprit qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cet inconnu et qu'il n'était pas novice dans les travaux de la vie religieuse. Il ne lui en dit pourtant rien ; mais il eut recours à la prière, pour obtenir de Dieu qu'il le

Digitized by Google

lui fît connaître. Il lui fut révélé que c'était Macaire, dont la réputation était répandue dans tous les déserts. Après qu'il eut fini son oraison, il alla droit à lui, le prit par la main, le conduisit à la chapelle où était l'autel, et l'embrassant tendrement, il lui parla ainsi : « C'est donc vous, ô vénérable vieillard ? Vous êtes Macaire, et vous me l'avez caché. Il y a longtemps que j'ai entendu parler de vous et que je désirais vous voir. Je vous dois des actions de grâces d'avoir humilié mes enfants. Vous leur avez ôté par votre exemple tout sujet de s'enfler de vanité, et d'avoir des sentiments trop avantageux d'eux-mêmes à cause de leurs austérités. Retournez, je vous supplie, à votre solitude, et priez pour nous. »

Avant qu'il se retirât, saint Pacôme le pria de lui dire s'il devait reprendre les religieux qui n'étaient pas bien réglés ; et il lui répondit : « Punissez selon les lois de la justice ceux qui sont soumis à votre discipline. Quant aux autres, ne les jugez point et ne les condamnez point ; car il est écrit : « Ne jugez-vous pas ceux qui sont des vôtres ? Mais pour ceux qui n'en sont pas, c'est Dieu qui les juge[1]. » I *Cor.*, v, 13.

Cet homme insatiable de pénitences se proposa un jour de combattre le sommeil, pour éprouver s'il pourrait le surmonter. Il le raconta depuis à Pallade, et lui disait : « Je passai pour cela vingt jours et autant de nuits à découvert ; étant brûlé durant le jour par la chaleur, et transi par le froid durant la nuit. Mais au bout de ce temps je fus obligé de me jeter promptement dans une cellule, où je m'endormis, sans quoi je serais tombé en défaillance. »

L'ennemi du salut lui donna, dans une autre rencontre, par des tentations contre la pureté dont il l'assiégea, l'occasion de pratiquer une mortification terrible. Il alla au marais de Scété s'exposer nu aux moucherons, dont les aiguillons dans cet endroit sont si pénétrants, que la peau même des sangliers n'est pas à

[1] On ne sait pas quel âge saint Macaire pouvait avoir lorsqu'il fut à Tabenne; Tillemont dit qu'il n'avait que quarante-cinq ans ou environ. Cependant saint Pacôme, en refusant de le recevoir, allégua pour raison qu'il était trop âgé, et quand Dieu le lui eut fait connaître il l'appela *vénérable vieillard*.

Digitized by Google

l'épreuve de leurs piqûres. Il pratiqua cette pénitence durant six mois, et ces insectes couvrirent son corps de tant de pustules et d'ampoules, que quand il revint à sa cellule on ne put le reconnaître qu'au son de sa voix, et que plusieurs crurent qu'il avait la lèpre.

Un autre acte de mortification, bien moindre que celui-là, et que Pallade rapporte, nous fait connaître en même temps combien les religieux qu'il avait sous sa discipline étaient fidèles à sacrifier à Dieu les satisfactions des sens. C'est ici un exemple des plus édifiants et qui mérite d'être rapporté, quoiqu'il soit commun au Père et aux disciples.

Saint Macaire eut envie une fois de manger des raisins. Il le fit connaître, et on lui en apporta aussitôt une grappe toute fraîche; mais, quand il la vit, il voulut s'en priver, et joignant la charité à l'abstinence, il la fit porter à un Père qu'il croyait en avoir plus besoin que lui, parce qu'il ne jouissait pas d'une grande santé. Celui-ci témoigna d'abord de la joie de ce présent qui lui était envoyé par un si saint homme; mais quoiqu'il eût bien désiré d'en manger, il en fit le sacrifice à Dieu, à qui il rendit des actions de grâces, et le porta à un autre, qui également mortifié et charitable n'y toucha point, et le porta aussi à un autre, qui en fit de même. Enfin cette grappe de raisin fut ainsi portée de main en main dans toutes les cellules du désert, qui étaient en grand nombre et assez éloignées les unes des autres, jusqu'à ce que le dernier à qui elle fut offerte, l'envoya à saint Macaire comme un présent qui lui serait agréable, ignorant qu'il l'avait reçu avant tous les autres.

Le Saint reconnut d'abord la grappe; mais il voulut mieux s'en assurer, et quand il apprit qu'elle avait passé par toutes les cellules sans qu'aucun frère y eût touché, il en conçut une grande joie et remercia Dieu de voir tant de mortification et de charité dans ces saints solitaires. Il ne voulut pas non plus la manger, et cela lui servit de motif de pratiquer les exercices de la vie spirituelle avec une ardeur nouvelle.

Plus ce grand homme s'élevait au-dessus des sens par la pratique de la pénitence, plus aussi il goûtait le bonheur d'être à

Digitized by Google

Dieu sans réserve, et c'est ce qui lui rendait le commerce des créatures si pénible et la solitude si chère, qu'il aurait voulu trouver un désert inaccessible au reste des hommes, pour y vivre seul avec Dieu seul. Il passa pour cela jusqu'aux lieux les plus éloignés qu'il put trouver des terres habitées, et arriva enfin dans un endroit extrêmement reculé dans le désert, où il trouva des débris d'un ancien édifice et un terrain différent des autres par sa situation et sa fécondité. Pallade, qui le rapporte, assure l'avoir appris de sa bouche, et c'est sur ce témoignage que nous l'insérons ici, quoique ce qu'il en dit paraisse surprenant.

Il y avait en Égypte une tradition que les deux frères Jannès et Mambré, célèbres par leur magie au temps de Pharaon et de Moïse, avaient fait bâtir dans le fond du désert un superbe édifice pour leur servir de sépulture, où ils avaient fait enterrer une grande quantité d'or, et que cet édifice était renfermé dans un parc rempli de toutes sortes d'arbres chargés d'excellents fruits, s'imaginant qu'après leur mort ils jouiraient dans ce lieu de plaisance d'une vie de délices; et qu'enfin ce jardin était gardé par les démons que ces enchanteurs semblaient y avoir attachés par leur art magique.

Soit que cette tradition fût fondée ou non; soit que ce ne fût qu'un artifice des malins esprits qui voulaient empêcher par ce bruit que les solitaires ne s'étendissent davantage de ce côté-là, comme ils occupaient les autres déserts, saint Macaire en ayant ouï parler comme les autres, voulut s'en assurer; outre qu'en y allant il espérait trouver quelque lieu solitaire, qui favorisât mieux qu'aucun autre son attrait pour la retraite.

Comme il ignorait le chemin qui y conduisait, et que même il n'y avait point de route marquée, il traversa le désert en se guidant par le cours des astres comme les pilotes font sur la mer, et en plantant des roseaux à chaque mille qu'il faisait, pour se guider plus sûrement à son retour.

Après neuf jours de marche il se trouva à un mille seulement de ce monument; et comme c'était à l'entrée de la nuit, et qu'il était extrêmement fatigué, il se coucha par terre et s'endormit. Mais le démon qui veille toujours, rassembla tous les roseaux

Digitized by Google

qu'il avait plantés pour marquer son chemin, et les mit liés ensemble auprès de lui pendant qu'il dormait comme pour lui insulter, Dieu le permettant ainsi afin qu'il ne mît l'espoir de son retour qu'en sa divine protection.

A mesure qu'il approcha du parc, les esprits malins l'investirent sous différentes figures, en poussant des cris et faisant du vacarme. Ils lui reprochaient de venir les attaquer jusque dans leur retraite, après que ses moines avaient occupé les autres déserts où ils erraient auparavant en toute liberté; ils lui dirent enfin que, puisqu'il faisait profession d'être solitaire, il se contentât de sa solitude sans envahir la leur.

« Je ne veux, répondit l'intrépide serviteur de Dieu, que voir ce lieu, après quoi je me retirerai. » Il entra, en effet, malgré leurs menaces, Dieu qui le protégeait les rendant inutiles; et il trouva entre autres choses un seau de cuivre, que le temps avait à demi rongé, pendu à un puits avec une chaîne de fer, des grenades creusées et desséchées par le soleil, et quelques vases d'or qui avaient été consacrés aux démons.

Il sortit de ce lieu avec la même sécurité qu'il y était entré; mais le pain qu'il avait porté, ne lui ayant pas suffi pour son retour, il se trouva dans une grande nécessité, et fut tenté d'impatience. Tandis qu'il était dans cette peine, il vit devant lui à la distance d'un stade, ou cent vingt-cinq pas, une personne vêtue d'une robe de lin, portant un vase d'où découlait de l'eau, et qui paraissait l'inviter par là à s'approcher d'elle pour se désaltérer; mais il marcha trois jours dans l'espérance de l'atteindre, sans qu'il y pût parvenir; car il la voyait toujours devant lui à la même distance. Enfin, après ces trois jours, il trouva quelques vaches, dont une, qui avait un petit et de qui le pis dégouttait de lait. « Je satisfis à mon besoin, disait-il à Pallade, en lui racontant ceci, et Dieu pour augmenter ses faveurs et faire mieux connaître à un homme faible et misérable comme je suis, la confiance que je dois avoir en son secours, commanda à cette bête de me suivre jusqu'à ma cellule, à quoi elle obéit et me nourrit toujours de son lait, sans permettre à son petit de la téter. »

Le Saint rapporta donc aux Frères ce qu'il avait vu, et quelles

Digitized by Google

étaient les commodités de ce lieu, ce qui donna envie à plusieurs jeunes solitaires d'y aller avec lui ; mais les autres Pères les en détournèrent ; car, disaient-ils, « si l'opinion commune que ce lieu a été fait par les magiciens Jannès et Mambré est véritable, on y doit reconnaître l'ouvrage du démon qui s'en veut servir pour nous tromper et pour nous perdre, et s'il est aussi fertile et aussi délicieux comme on l'assure, que devons-nous espérer dans les siècles à venir si nous jouissons dès ici-bas de tant de commodités et de plaisirs ? » Ces raisons réprimèrent l'ardeur de ces solitaires, qui renoncèrent à ce dessein [1].

[1] Baillet a supprimé cette histoire en donnant la vie de saint Macaire ; mais nous n'avons pas cru devoir l'omettre, après que Tillemont l'a rapportée au long sur la foi de Pallade, et qu'Arnaud d'Andilly, qui s'est piqué dans son *Recueil des Vies des Pères* de ne rien mettre de douteux, l'a insérée, en remarquant que ce que Pallade en a dit *ne peut être plus certain*, puisqu'il a demeuré longtemps avec saint Macaire.

Il suffit, pour justifier cette histoire, qu'il ait pu y avoir dans ce désert reculé, un monument considérable et bâti d'un temps immémorial par quelque personnage distingué ou par son rang, ou par son opulence, soit pour lui servir de lieu de plaisance, soit pour y être enseveli ; car on sait que les sépulcres dans ces pays, étaient souvent des demeures fort vastes, et cela est visible encore par les pyramides d'Égypte qui ont servi pour la sépulture des rois. Or, comme il arrive souvent que les relations sont altérées en passant de bouche en bouche, il a pu se faire qu'on ait cru en Égypte que l'édifice que saint Macaire alla voir, était aussi ancien que Moïse et Pharaon, qu'il appartenait à deux célèbres magiciens de ce temps, et qu'ils y avaient caché leurs trésors dans l'espérance d'en jouir après leur mort.

Mais cette tradition peut être fausse, supposé qu'elle le soit, sans que l'histoire de Pallade cesse d'être très-véritable. Il a pu être vrai qu'il y ait eu dans ce désert un riche édifice et un lieu de plaisance, dont il restait encore des débris du temps de saint Macaire, et parmi ces débris des vases d'or, de même qu'auprès de la caverne de saint Paul premier ermite, il restait, du temps de saint Jérôme, des vestiges de maisonnettes, où l'on trouvait des outils qui avaient servi à faire de la fausse monnaie sous le règne de Cléopâtre. Aussi Pallade ne dit pas que saint Macaire trouva rien qui fût encore bien en état dans ce monument. Ce qu'il remarque de plus considérable est un seau de cuivre tout usé par le temps, un puits, une chaîne de fer, quelques vases d'or, et des vestiges d'un parc, avec quelques grenades sèches. Y a-t-il rien dans tout cela qui paraisse incroyable ?

Quant aux démons qui infectaient ce monument et qui en voulurent défendre les approches à saint Macaire, personne n'ignore que ces esprits de ténèbres tourmentaient souvent les solitaires de ces déserts, qui les avaient changés presque en villes par leur nombre, et en temples par leurs longues oraisons ; Dieu permettant ces persécutions pour éprouver la vertu de ses serviteurs.

Digitized by Google

On voit par là combien Macaire redoutait peu la puissance des démons, étant armé du glaive d'une foi vive et du bouclier de la confiance en Dieu. Aussi avait-il reçu de sa divine bonté une grâce toute particulière pour chasser ces esprits immondes des corps des possédés, et nous en verrons bientôt des preuves en parlant de ses miracles.

Mais ces esprits de ténèbres prirent occasion du pouvoir que Dieu lui avait donné sur eux, pour l'inquiéter par beaucoup de pensées de vanité. Ils lui mirent une fois dans l'esprit qu'il ferait bien de quitter sa cellule et d'aller à Rome, sous le prétexte spécieux d'y exercer la charité envers les malades. Plus il s'efforçait de rejeter cette pensée, plus elle se présentait à son imagination. Un jour qu'il en était plus tourmenté, il se coucha par terre sur le seuil de sa porte, et étendant ses pieds en dehors, il dit hardiment aux mauvais esprits qui le tentaient : « Arrachez-moi d'ici si vous pouvez, et entraînez-moi, alors j'irai où vous voulez me persuader d'aller. Mais si vous ne le pouvez pas, je ne partirai pas de moi-même, et je serai ici jusqu'au soir sans écouter vos suggestions. »

Il ne bougea pas de sa place et les malins esprits ne purent rien sur lui ; mais quand la nuit fut venue, ils recommencèrent à le tenter avec plus de violence. Alors il se leva, prit un panier qui contenait deux boisseaux, l'emplit de sable, le chargea sur ses épaules et se mit à marcher deçà et delà dans le désert. Il fut rencontré dans cet état par le moine Théosèbe, surnommé Comestor, qui, surpris de le voir, lui dit. « Eh quoi, mon Père, où allez-vous avec ce fardeau ? Croyez-moi, déchargez-vous-en sur moi et ne vous tourmentez pas davantage. » — « Je tourmente, lui répondit Macaire, celui qui me tourmente, et qui me voyant si lâche et si paresseux, s'avise de me mettre dans l'esprit d'entreprendre de longs voyages. »

Cet homme de pénitence était aussi un grand homme d'oraison, l'une conduisant à l'autre. Mais l'ordre qu'il gardait dans ses exercices était très-propre à lui en obtenir de Dieu le précieux don. Il distribuait la journée en trois parties, dont l'une était employée à différentes heures, à la prière et à la contemplation, et il

Digitized by Google

ne faisait pas moins de cent oraisons par jour. Il passait l'autre partie du temps au travail des mains, et la troisième à exercer la charité envers les Frères, leur donnant des avis et les instructions dont ils avaient besoin.

En partageant le temps entre ces différents exercices, on peut dire qu'il ne perdait point Dieu de vue, soit qu'il priât, soit qu'il agît, conservant dans une grande paix la pureté de son âme par la pureté d'intention qui sanctifiait ses œuvres, et ayant toujours le cœur élevé vers Dieu, quelque chose qu'il fît. Il y avait d'autres solitaires qui faisaient un plus grand nombre d'oraisons que lui. Les uns en faisaient trois cents, d'autres en faisaient jusqu'à sept cents. Pour lui il suivait l'attrait que Dieu lui avait donné, en mêlant la vie active avec la contemplative, et il n'était point jaloux que d'autres fissent plus d'oraisons que lui. On peut même dire avec un savant historien, que la ferveur des siennes récompensait bien ce défaut.

On peut juger encore mieux de son amour pour l'oraison, par le dessein qu'il eut une fois d'y employer quelques jours de suite, sans admettre, autant qu'il pourrait, dans son esprit aucune autre pensée. Voici comme il le racontait lui-même à Pallade : « Après avoir exactement accompli toutes les pratiques de la vie solitaire et religieuse que j'avais voulu entreprendre, il me vint un autre désir purement spirituel, qui fut de mettre seulement durant cinq jours mon esprit en telle assiette que rien ne le pût séparer de Dieu, et qu'il n'eût point d'autre pensée que de lui seul. Je fermai ensuite ma cellule et la clôture qui était devant, afin de n'être point obligé de répondre à qui que ce fût, et me tenant debout, je commençai sur les huit heures du matin à dire à mon âme : Prends garde à ne descendre point du Ciel. Tu as les Anges, les Archanges, les Chérubins, les Séraphins, et toutes les Puissances célestes; tu as ton Dieu, l'auteur de toutes choses. N'en pars donc point, ne descends point au-dessous des cieux, et ne te laisse point aller à des pensées basses et terrestres. Ayant passé de la sorte deux jours et deux nuits, le démon en conçut une telle rage, qu'il vint comme une flamme de feu, et brûla tout ce qui était dans ma cellule et même la natte de jonc sur laquelle j'étais



Digitized by Google

debout, en telle sorte que je croyais brûler moi-même. Ce qui m'ayant enfin donné de la crainte, je me désistai le troisième jour de la résolution que j'avais prise, ne pouvant davantage tenir ma pensée dans cette parfaite union, et je descendis dans la considération des choses du monde, Dieu le permettant peut-être ainsi, afin que je ne m'enflasse pas de vanité. »

C'était dans ces oraisons sublimes que ce Saint puisait des lumières extraordinaires, soit pour distinguer les véritables révélations des illusions du démon; soit pour pénétrer dans les secrets des consciences des Frères, et de ceux qui s'adressaient à lui. Le diable vint une fois frapper à la porte de sa cellule et lui dit : « Levez-vous, abbé Macaire, et allons avec les Frères faire la prière de la nuit. » Mais, dit Rufin qui rapporte ceci, le Saint, qui était rempli de Dieu, connut aussitôt l'artifice du démon et lui répondit : « O esprit de mensonge et ennemi de toute vérité, qu'y a-t-il de commun entre toi et cette assemblée de Saints ? » — « Tu ignores donc, ô Macaire, lui répondit le démon, que jamais les solitaires ne s'assemblent pour la prière, sans que nous nous y trouvions ? Viens-y seulement, et tu verras nos œuvres. » — « Esprit impur, répliqua le Saint, Dieu veuille réprimer ta malice et dompter ta puissance ! »

Il se mit ensuite en oraison et pria le Seigneur de lui faire connaître si ce dont le démon se vantait était véritable. Puis il s'en alla à l'assemblée où les Frères faisaient l'office durant la nuit, et renouvela la même prière à Dieu. Alors il vit comme de petits enfants éthiopiens extrêmement laids, répandus dans toute l'église, qui couraient de tous côtés et avec tant de vitesse qu'on eût dit qu'ils avaient des ailes.

Or c'était la coutume des solitaires que dans la prière, tous les Frères étant assis, il y en avait un qui récitait un psaume et les autres l'écoutaient ou répondaient à chaque verset. Ces petits Éthiopiens courant deçà et delà, faisaient diverses malices à ceux qui étaient assis. Ils fermaient les paupières aux uns, qui s'endormaient aussitôt; ils en faisaient bâiller d'autres en leur mettant le doigt dans la bouche. Ensuite lorsque le psaume était achevé, les Frères se prosternant en terre selon l'usage, pour faire

Digitized by Google

oraison, ils couraient à l'entour d'eux, paraissaient à l'un sous la figure d'une femme, à un autre comme bâtissant quelque maison ou portant quelque chose, et enfin à d'autres en d'autres manières, ce qui faisait que ces solitaires roulaient dans leurs esprits tout ce que les démons leur représentaient en se jouant.

Mais ils ne réussissaient pas de même envers tous ; car voulant s'approcher de quelques-uns, ils en étaient si vivement repoussés, qu'ils tombaient par terre, et ne pouvaient après cela ni demeurer debout, ni repasser auprès d'eux ; au lieu qu'ils marchaient sur la tête et sur le dos de quelques autres Frères dont la dévotion était faible, et se moquaient d'eux, parce qu'ils n'étaient pas attentifs à leur oraison.

Saint Macaire voyant cela, jeta un profond soupir, et dit à Dieu en répandant beaucoup de larmes : « Considérez, Seigneur, comme le démon nous tend des piéges. Faites-lui entendre votre voix puissante, et les effets de votre colère. Levez-vous, afin que vos ennemis soient dissipés et s'enfuient devant votre face, puisque vous voyez comment ils remplissent nos âmes d'illusions. »

Cependant la prière étant achevée, le Saint voulut approfondir davantage la vérité, et appela en particulier les uns après les autres, ceux des Frères à qui il avait remarqué que les démons avaient apparu sous diverses formes, et il leur demanda si pendant la prière ils n'avaient pas pensé à des bâtiments, à des voyages ou à d'autres choses semblables. Ils lui en firent l'aveu, et il connut alors que les vaines pensées qui nous viennent à l'esprit dans l'oraison, sont, la plupart du temps, causées par l'illusion des démons, qui au contraire sont repoussés par ceux qui veillent avec soin sur eux-mêmes ; « parce que, ajoute Rufin, une âme qui est unie à Dieu et qui dans le temps de l'oraison a une attention particulière vers lui, ne peut souffrir que rien d'étranger ni rien d'inutile entre en elle pour l'en détourner. »

Le même historien rapporte ensuite une autre chose qui n'est pas moins merveilleuse, qui est que, lorsque les solitaires approchaient de la sainte Communion [1] et étendaient la main pour la

[1] L'usage ancien était que les hommes recevaient la sainte Eucharistie sur

Digitized by Google

recevoir, en quelques-uns les démons, sous la figure de petits Éthiopiens, prévenaient le prêtre, et leur mettaient sur la main des charbons au lieu du corps de Jésus-Christ que le prêtre en approchant paraissait aux yeux des assistants leur donner, mais qu'il retournait avec lui à l'autel. Au contraire, il y en avait d'autres qui, soutenus par leurs bonnes œuvres et leurs saintes dispositions, écartaient loin ces Éthiopiens, qui s'enfuyaient saisis de frayeur parce qu'un Ange qui assistait le prêtre à l'autel, mettait sa main sur la sienne, et leur administrait avec lui ce divin Sacrement. Nous verrons un exemple plus particulier de ceci, en parlant d'un excellent solitaire de Nitrie appelé Marc.

Rufin dit que depuis ce temps-là Dieu continua à saint Macaire la grâce de connaître les distractions qui arrivaient aux Frères par l'illusion des démons au temps de la psalmodie et de l'oraison, ainsi que leurs bonnes ou mauvaises dispositions, lorsqu'il leur administrait la sainte Eucharistie.

Si saint Macaire fut grand par l'éminence de ses oraisons et de ses lumières surnaturelles, il ne le fut pas moins par le don des miracles, et il ne le céda pas en cela au célèbre Macaire d'Égypte, que les historiens nous représentent comme le thaumaturge de son temps. Nous avons dit quel était le pouvoir que Dieu lui avait donné contre les démons. Il délivra un si grand nombre d'énergumènes par sa parole accompagnée d'une foi vive, que l'historien de sa vie dit qu'il serait bien difficile de les compter.

Rufin dit qu'un homme aveugle pria qu'on le conduisît à la cellule du Saint. Il y a apparence que c'était celle qu'il avait à Scété; car elle était trois journées avant dans le désert. Mais comme on l'y eut conduit avec beaucoup de peine et de fatigues, le Saint ne s'y trouva pas. Le regret de se voir frustré par son absence de l'espoir d'être guéri rendait cet homme inconsolable. Il déplorait amèrement son malheur; mais se relevant de sa désolation par un esprit de foi, il pria ceux qui l'avaient amené de le mettre contre l'endroit de la muraille où le Saint avait accou-

la main, et la prenaient ensuite, et que les femmes la recevaient sur un linge qu'on appelait pour cela *Dominicum*.

Digitized by Google

tumé de coucher : et quand on l'y eut placé, il prit un peu de la terre dont la muraille était enduite, se fit donner de l'eau dans laquelle il détrempa cette terre, dont il fit un mortier qu'il appliqua sur ses yeux ; après quoi s'étant lavé les yeux avec la même eau, il recouvra entièrement la vue. Sa reconnaissance le porta, étant retourné chez lui, à revenir avec sa famille pour remercier le Saint là où il apprit qu'il pourrait le trouver. Il rendit aussi grâces au Seigneur comme il le devait, et publia tout ce qui s'était passé.

Quinze ans environ après la persécution suscitée par l'évêque arien Luce, Pallade, auteur de la *Lausiaque* et depuis évêque d'Hélénople en Bithynie, étant passé du désert de Nitrie dans celui des Cellules, fut à portée d'être instruit des merveilles de la vie de Macaire par ceux qui jusqu'alors avaient demeuré avec lui. Mais pendant trois ans qu'il vécut sous sa conduite, il eut le moyen de s'en instruire par lui-même, et il en parlait presque toujours en témoin oculaire, ou sur ce qu'il avait ouï de la propre bouche du Saint. Nous avons su de lui la plus grande partie de ce que nous en avons dit : il faut le suivre encore dans ce qui nous en reste à dire.

« Étant, dit-il, un jour allé voir cet homme si spirituel, je trouvai à la porte de sa cellule un prêtre d'un bourg voisin, qui avait le visage et le reste de la tête tellement mangés d'un cancer, qu'on lui voyait déjà tout le crâne découvert. Il venait pour être guéri ; mais le Saint n'avait pas même voulu lui parler. Je le priai d'avoir compassion de lui, ou de lui rendre au moins quelque réponse ; mais il me dit qu'il ne méritait pas d'être guéri, et que Dieu lui avait envoyé ce mal pour le punir. « Que si vous désirez, ajouta-t-il, qu'il soit guéri, faites-le résoudre à s'abstenir toute sa vie de célébrer les saints Mystères. »

« Je lui en demandai la raison ; il me répondit que c'était parce qu'il célébrait en mauvais état, et que Dieu le châtiait pour cela ; mais que si par la crainte de l'offenser, il cessait de tomber dans les crimes qu'il avait commis en méprisant sa justice, Dieu le guérirait.

« Je fus rendre cette réponse à ce pauvre malheureux, et il me

Digitized by Google

promit avec serment de ne faire de sa vie aucune des fonctions du sacerdoce. Alors le Saint le fit entrer et lui dit : « Croyez-vous bien qu'il y a un Dieu auquel rien ne saurait être caché? » — « Oui je le crois, mon père, répondit-il. » — « Si donc vous reconnaissez, continua le Saint, l'énormité de votre crime, et que c'est par un juste châtiment que Dieu vous a envoyé cette maladie, corrigez-vous à l'avenir. » Le prêtre confessa alors son péché, promit de n'y plus retomber et de ne dire jamais la messe, mais de vivre comme un laïque. Le Saint le voyant dans cette bonne disposition, lui imposa les mains, et peu de jours après il fut guéri. Les cheveux lui revinrent, et il retourna en sa maison après avoir glorifié Dieu et rendu grâces à son serviteur. »

Pallade dit aussi qu'il était présent lorsqu'on lui amena une fille de Thessalonique en Macédoine, qui depuis plusieurs années était paralytique. Il fut touché de compassion de la voir étendue par terre devant sa cellule. Il lui appliqua pendant vingt jours l'huile bénite et pria pour elle, et au bout de ce temps elle se trouva guérie, et s'en retourna à pied à sa maison. Il guérit également un enfant tourmenté du malin esprit en le frottant avec de l'huile sainte, et en versant sur lui de l'eau bénite ; et Pallade était présent à ce miracle.

Cet écrivain nous apprend aussi un avis salutaire qu'il reçut de lui dans une tentation importune dont il fut attaqué. « Je vins, dit-il, à lui dans une grande peine d'esprit, et je lui dis : Que dois-je faire, mon père, me trouvant accablé de fâcheuses pensées qui me disent sans cesse : Quitte ce lieu, puisque tu n'y fais aucun progrès dans la vertu? Et il me dit : Ne répondez à vos pensées que ceci : Je garde les murailles de ma cellule pour l'amour de Jésus-Christ. »

La vigilance et les soins de saint Macaire en faveur des solitaires qui étaient sous sa conduite, soit comme ancien père du désert, soit en qualité de prêtre, réussirent dans un grand nombre ; mais tous n'en surent pas profiter. Pallade fut témoin de la chute d'un d'entre eux natif de Palestine et Corinthien d'esprit, à cause de sa présomption, puisque saint Paul attribue ce vice à ceux de Corinthe. Ce solitaire s'appelait Valens. Étant

Digitized by Google

venu dans le désert, il pratiqua pendant quelques années de grandes austérités; mais se laissant aller à des pensées d'une folle estime de sa vertu, il tomba malheureusement dans les piéges du démon; car cet esprit séducteur le voyant disposé à suivre ses illusions, il lui fit croire qu'il était digne de converser avec les Esprits célestes. Un jour qu'il travaillait fort tard et sans lumière, il perdit l'aiguille dont il cousait ses corbeilles, et ne pouvant la trouver, l'esprit malin lui alluma un flambeau avec lequel il la trouva. Il crut que c'était une faveur du ciel, et en conçut une si haute opinion de lui-même, qu'il dédaigna de participer aux saints Mystères comme s'il n'en avait pas besoin.

Dans ce temps-là on apporta aux Frères des fruits secs dans l'église, et saint Macaire les ayant reçus, il en envoya à chacun une poignée dans sa cellule. Valens ne fut pas oublié dans cette distribution; mais au lieu de la recevoir avec action de grâces, il outragea et battit même celui qui lui apportait ces fruits en lui disant : « Va-t-en dire à Macaire que je ne suis pas moindre que lui pour recevoir sa bénédiction. »

Le Saint ayant reçu cette réponse et comprenant combien il donnait dans l'illusion, l'alla trouver le lendemain pour l'exhorter à en sortir; mais ce fut inutilement. Il fut obligé de se retirer, pénétré de regret de l'état où il le laissait; mais le démon en profita avec avantage pour le confirmer toujours plus dans son erreur. Il se présenta à lui sous la forme du Sauveur, se faisant précéder par d'autres démons transformés en anges de lumière, qui tenaient des flambeaux allumés en leurs mains, et l'un d'eux lui dit : « Jésus-Christ, satisfait de votre conduite et surtout de votre courage et de votre confiance en lui, vient vous honorer de sa visite. Sortez donc de votre cellule, et à mesure que vous le verrez prosternez-vous, adorez-le, après quoi vous rentrerez. »

Il sortit donc de sa cellule et vit tout ce spectacle et ces lumières fantastiques; il adora l'ennemi de Jésus-Christ, croyant que c'était Jésus-Christ lui-même; et le lendemain transporté de joie de cette vision, il eut la témérité de venir à l'église et de dire en présence des Frères : « Je n'ai pas besoin de communier; car j'ai vu aujourd'hui Jésus-Christ. » Les Pères voyant cela le firent

Digitized by Google

lier, lui mirent les fers aux pieds durant un an, lui interdirent tout travail et toute austérité, et le réduisirent à une vie commune, témoignant de lui un grand mépris, afin de réprimer son orgueil par l'humiliation ; ils ajoutèrent à ces remèdes salutaires, des prières qu'ils firent pour sa conversion. Pallade ne dit pas quel effet elles produisirent.

Le même auteur parle d'un autre solitaire, nommé Éron, dont la cellule était voisine de la sienne. C'était, dit-il, un jeune homme fort bien né, d'un riche naturel et qui avait d'excellentes mœurs. Il pratiquait de grandes austérités et avait même été souvent trois jours sans manger, ne vivant que de la sainte Eucharistie, et d'ailleurs il ne vivait que de quelques herbes sauvages qu'il rencontrait.

Mais il se laissa malheureusement emporter par la vanité, et passa même jusqu'à perdre toute sorte de respect envers ses supérieurs, disant qu'il ne fallait pas avoir d'autres directeurs et d'autres maîtres que Jésus-Christ, et ne voulut plus participer aux sacrements. Cela fut cause qu'on fut contraint de l'enchaîner ; mais le démon s'étant rendu maître de son cœur, il ne put plus demeurer dans sa cellule et s'en alla à Alexandrie, où il s'abandonna à toute sorte de désordres. Dieu eut pitié de son âme, et pour le faire revenir à résipiscence, il le frappa d'une maladie épouvantable dont il ne guérit qu'après six mois. Cela le fit rentrer en lui-même. Il reprit ses premiers sentiments, revint dans le désert, où il fit aux Pères l'aveu de ses fautes dans des sentiments d'une sincère pénitence, et mourut peu de jours après.

Nous avons interrompu l'histoire de saint Macaire par cette digression ; mais, comme dit Pallade, il est bon de rapporter de pareils exemples, afin que, s'il nous arrive de faire quelques bonnes œuvres, nous ne nous élevions pas, et que nous ne croyions pas pour cela être vertueux, puisqu'on voit souvent que les actions de vertu donnent occasion à des chutes, lorsqu'on ne les fait pas avec la pureté d'intention qu'on devrait avoir ; car il est écrit : « J'ai vu périr le juste avec sa justice. » Ce qui fait voir combien grande est la misère des hommes. (MARIN.)

Saint Macaire d'Alexandrie était lié d'amitié avec saint Macaire

Digitized by Google

d'Egypte. Un jour qu'ils passaient ensemble le Nil dans un bac, des officiers qui se trouvaient par hasard avec eux, frappés de la joie et de la sérénité qui paraissaient sur leurs visages, se dirent l'un à l'autre : Voilà des hommes qui doivent goûter un bonheur parfait dans leur pauvreté. « Vous avez raison, » répondit Macaire d'Alexandrie, en faisant allusion à son nom et à celui de son compagnon [1], « Vous avez raison de nous appeler heureux, car c'est notre nom. Mais si nous sommes heureux en méprisant le monde, que doit-on penser de vous qui vous plaisez dans ses chaînes ? » Ces paroles prononcées avec ce ton de voix énergique qui annonce la conviction intérieure de l'âme, touchèrent si vivement l'officier qui avait parlé le premier, qu'à son retour il distribua son bien aux pauvres, pour embrasser la vie solitaire.

Mais en vain notre Saint aurait été le modèle des anachorètes, s'il n'eût pas conservé dans toute son intégrité le précieux dépôt de la foi. Il sut se préserver du venin de l'arianisme, dont les ravages déchiraient le sein de l'Église. Jamais il ne prêta l'oreille aux nouveautés profanes des hérétiques ; et il était si connu par son attachement inviolable à la doctrine catholique, que Lucius, patriarche arien d'Alexandrie, le fit exiler, en 375, avec saint Macaire d'Egypte. Enfin, après avoir vécu jusqu'à une extrême vieillesse, il s'endormit dans le Seigneur l'an 394 ou 396 [2]. Les Latins en font la fête le 2 janvier. Pour les Grecs, ils l'honorent le 19 du même mois avec saint Macaire l'*Ancien*. Il y a encore aujourd'hui dans le désert de Nitrie un monastère qui porte le nom de Saint-Macaire [3]. (GODESCARD.)

[1] Macaire est un mot grec qui signifie *heureux*.

[2] Tillemont, t. VIII, p. 648, constate la certitude de cette date par l'autorité de Pallade.

[3] La règle dite de *Saint-Macaire* est attribuée à celui d'Alexandrie dans le code des règles, imprimé sous le titre de *Codex Regularum collectus a S. Benedicto Anianensi, auctus a Lucâ Holstenio, Romæ* 1661, 2 vol. in-4°. Saint Jérôme paraît en avoir copié quelque chose dans sa lettre à Rusticus. Il y a une autre règle, sous le nom des deux Macaire, de Sérapion (d'Arsinoé ou de Nitrie), Paphnuce (de Bubale, prêtre de Scété), et de trente-quatre autres abbés. On la trouve dans la *Concordia Regularum, auctore S. Benedicto Anianensi abbate, edita ab Hugone Menardo, monacho S. Benedicti, Paris* 1638, in-4°. Il est probable qu'elle fut composée d'après la vie et les exemples de ces saints

Digitized by Google

## SAINT DOMNUS,

PATRIARCHE D'ANTIOCHE.

Paul de Samosate fut nommé patriarche d'Antioche en l'an 260. Zénobie régnait encore en Syrie et attirait à sa cour toutes les célébrités. Elle y appela Paul de Samosate, dont elle admirait l'éloquence. On ignore quelle était la religion de Zénobie ; tout ce qu'on sait, c'est qu'elle paraissait mettre la religion des Juifs au-dessus des autres. Elle pria donc Paul de Samosate, dont on lui vantait l'éloquence, de venir à sa cour. Elle voulait s'entretenir avec lui des dogmes du Christianisme, qu'elle repoussait à cause du mystère de la Sainte-Trinité. Le patriarche pour affaiblir cette répugnance, s'avisa de réduire le mystère à des notions toutes naturelles. Il dit à Zénobie que « les trois Personnes de la Trinité n'étaient que trois attributs sous lesquels la Divinité s'était manifestée aux hommes, que Jésus-Christ n'était pas un Dieu, mais un homme auquel la sagesse s'était communiquée extraordinairement, et qu'elle n'avait jamais abandonné. »

Peut-être que d'abord Paul de Samosate ne regarda cette atteinte à la doctrine de l'Église que comme une condescendance propre à dissiper les préjugés de Zénobie. Mais il avait parlé devant des chrétiens, et lorsqu'ils lui reprochèrent cette prévarication, il se redressa, et, pour la justifier, il soutint qu'en effet Jésus-Christ n'était pas Dieu, et qu'il n'y avait en Dieu qu'une personne.

Il précédait donc le misérable Arius.

Les prélats bientôt instruits s'en alarmèrent ; lorsqu'ils virent que l'erreur se répandait, ils se rassemblèrent en concile dans la

solitaires. Elle porte que les Frères jeûneront tous les jours, excepté les dimanches et le temps pascal ; qu'ils vivront dans la plus exacte pauvreté, uniquement occupés de la prière et du travail des mains ; qu'ils regarderont l'hospitalité comme un devoir indispensable, et qu'ils observeront un silence rigoureux avec les étrangers, la liberté de parler n'étant accordée qu'à celui qui reçoit les hôtes. *Concord. Regul.*, c. LX, p. 809, edit. Menardi.

Digitized by Google

ville d'Antioche. C'était en l'an 264. L'hérétique se dit calomnié et se défendit si bien qu'il rassura les évêques déjà nombreux à cette réunion. Mais il les trompait. Quatre ans après il leur fallut se réunir de nouveau ; il étaient cette fois soixante-dix, selon saint Athanase, et quatre-vingts, selon saint Hilaire.

Ce qui explique cette différence, c'est que la réunion de ces juges vénérables dura assez longtemps, ayant été commencée en 268 et maintenue jusqu'à l'année suivante. Paul de Samosate y fut condamné, excommunié et déposé. Domnus fut mis à sa place. Le concile écrivit au Pape saint Denis pour lui annoncer la déposition de Paul et l'ordination de Domnus.

Cette condamnation prouve combien la foi à la divinité de Jésus-Christ était affermie et générale dans l'Église, longtemps avant le concile de Nicée.

Paul de Samosate refusa de souscrire à la décision du concile ; il resta à Antioche et ne voulut pas quitter sa maison qui appartenait à l'église. Les fidèles troublés adressèrent leur plainte à l'empereur Aurélien, lequel ordonna de remettre la maison du patriarche à celui que le Pape accepterait ; ce qui montre assez que l'union avec l'Église de Rome était dès lors la marque des vrais chrétiens. Cet ordre fut exécuté, et Domnus répara par son zèle et sa sainteté les ravages causés par les égarements, les scandales et l'orgueil de son prédécesseur. Il eut le bonheur de ramener son nombreux troupeau dans la foi de l'Église, et il passa de ce monde en l'an 277.

On célèbre sa fête le 2 janvier. Un autre Domnus ou Domne, comme traduisaient nos pères, occupa plus tard ce même siége d'Antioche ; c'est lui qui porta la sainte Communion à saint Siméon Stylite, sur sa colonne.

---

## SAINT SÉBASTIEN DE FOSSANO ET SAINT ALVIERI,

MARTYRS.

Sébastien et Alvieri (*Albarius*), étaient deux soldats de la légion thébéenne que commandait saint Maurice. Lorsqu'en l'an 286 eut lieu le massacre de cette grande légion, toute composée de

Digitized by Google

chrétiens, quelques-uns d'entre eux s'échappèrent de l'horrible carnage, mais les païens les poursuivirent et les immolèrent partout où ils purent les joindre, comme on le verra dans l'histoire de saint Défendant et de ses compagnons à Marseille. Sébastien et Alvieri, traqués depuis quelque temps, furent atteints à Fossano, sur la Stura, dans le Piémont, et les païens, furieux de leurs longues courses, les mirent à mort cruellement. Au bruit de ce meurtre quelques chrétiens du voisinage vinrent recueillir les corps des deux Martyrs. Les ayant ensevelis pieusement, ils les enterrèrent dans la chapelle d'un village qui depuis est devenu un faubourg de Fossano. Les luttes et les guerres qui ensuite troublèrent l'Italie en firent perdre le souvenir. Ce ne fut qu'en 1427 en relevant le pavé de la chapelle, qu'on découvrit les cercueils des deux Martyrs, avec une inscription bien conservée, qui indiquait leurs noms et le genre de leur mort. Cette découverte ayant eu lieu le 2 janvier, on adopta ce jour pour la fête des deux Saints, dont les reliques ont été illustrées de plusieurs miracles.

---

## LES MARTYRS DES LIVRES SAINTS.

L'Église, depuis le XVI^e^ siècle, honore, le jour de l'octave de saint Etienne, la mémoire des Martyrs qui ont généreusement répandu leur sang pour la conservation des Livres saints. Ce fut presque par là que commença la dixième et la plus sanglante des persécutions. Dioclétien tenait l'empire avec Maximien-Hercule, et dans la dix-neuvième année de son règne, animé par Galère qu'il avait créé César ou coadjuteur de l'empire en Orient, et qui était l'implacable ennemi des chrétiens, il publia un édit qu'il croyait capable de renverser enfin la religion de Jésus-Christ. C'était en l'an 302. Cet édit portait que toutes les églises seraient abattues et tous les Livres saints brûlés. Jamais jusque-là les ennemis de la foi n'avaient déclaré une guerre publique à la parole de Dieu. Persuadés alors que tant que subsisterait ce fondement de la religion chrétienne, ce serait en vain qu'ils en attaqueraient l'édifice, les païens s'étaient imaginés qu'il leur serait aisé de le

Digitized by Google

réduire. Ils avaient vu périr, soit par le feu, soit autrement, les livres des mystères et des oracles de leurs divinités, tant à Rome, qu'en Grèce et en Egypte, et ils se flattaient qu'il en serait bientôt de même de ceux des chrétiens, qu'ils ne considéraient que comme des ouvrages de magie.

Des commissaires furent donc chargés de faire une recherche sévère des Livres saints par tout l'empire, avec ordre formel à tous les chrétiens de les remettre entre les mains qui devaient les brûler. Ces ordres furent exécutés avec la dernière rigueur à Rome, et dans toutes les provinces, si l'on en excepte les Gaules et les contrées qui étaient sous le commandement de Constance Chlore, déclaré César en Occident, et heureusement favorable aux chrétiens.

Les commissaires firent de grands amas de ces Livres, et ils brûlèrent tout ce qu'ils en avaient pu saisir. Ils ne se contentaient pas de faire leurs perquisitions dans les églises, ils fouillaient aussi les maisons des particuliers. Car les laïcs comme le clergé avaient chez eux l'Écriture-Sainte ; ils la lisaient assidûment, et plusieurs même la savaient par cœur. Les artisans l'avaient communément dans leurs boutiques, les enfants et les serviteurs la feuilletaient comme les autres. On en faisait tous les jours la lecture dans les familles. Les voyageurs et les soldats la portaient avec eux, les femmes la lisaient aussi, comme nous l'apprenons par l'histoire de quelques Saintes martyres, qui n'ont été mises à mort que pour leur fermeté à retenir les saints Livres, et par celle de plusieurs chrétiens qui, se voyant obligés de tout abandonner pour se sauver dans les cavernes, ne regrettaient que ces Livres, qu'ils n'avaient plus la consolation de lire chaque jour.

Dieu ne donna pas à tous, comme il le fit à plusieurs, la grâce de résister jusqu'à la mort aux ordres des persécuteurs et aux instances des commissaires. La vue des supplices que l'on faisait souffrir sans pitié à ceux qui cachaient les Livres saints, abattit le courage de quelques-uns, et ceux que la crainte rendit assez malheureux pour les livrer, furent appelés *Traditeurs*, regardés comme traîtres, et déclarés inhabiles au ministère et aux moindres emplois ecclésiastiques.

Digitized by Google

Le nombre de ceux qui demeurèrent fidèles, et qui préférèrent la mort à la lâcheté, fut incomparablement le plus grand. Quoiqu'ils fussent persuadés que la parole de Dieu n'est pas nécessairement attachée aux livres ou à l'écriture extérieure, ni sujette à périr par le feu ou par aucune autre invention de la malice humaine, quoiqu'ils pussent dire que Dieu les avait instruits intérieurement et qu'il continuerait toujours à leur faire la même grâce ; quoiqu'enfin ils pussent se vanter de porter les saintes Doctrines gravées dans leur cœur, ils aimèrent mieux exposer leurs corps à la cruauté des bourreaux que de souffrir qu'on pût les accuser d'avoir jeté les choses saintes aux chiens en livrant les livres sacrés entre les mains des ennemis de Dieu.

Mais il y eut des infortunés que la faiblesse et la crainte portèrent à livrer les Écritures, il y eut aussi des téméraires qui par un courage présomptueux allèrent se présenter aux commissaires sans attendre qu'on les appelât, et qui avant d'être interrogés déclarèrent qu'ils avaient les Écritures, mais qu'ils ne les donneraient pas. Cette hardiesse orgueilleuse déplut à quelques évêques qui, pour en arrêter l'épidémie, défendirent aux fidèles d'honorer ces sortes de gens comme des Martyrs.

On vit aussi en cette occasion une autre espèce de chrétiens, dont l'Église n'approuva que faiblement la conduite. C'étaient ceux qui, après avoir caché et sauvé les Écritures, mettaient à leur place les mauvais livres des hérétiques, dans leurs armoires et sur les lutrins des églises. Cette ruse réussit en quelques endroits où les commissaires, sans demander autre chose, brûlèrent les livres hostiles, croyant brûler les Livres saints.

## SAINT DÉFENDANT ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

L'empereur Maximien, après avoir fait couler à grands flots le sang chrétien dans les plaines d'Agaune, où fut massacrée la légion Thébéenne, que commandait saint Maurice, venait d'arriver à Marseille.

Digitized by Google

Dans la fureur qui l'animait [1], il voulait, s'il était possible, faire disparaître de la face de la terre tous les adorateurs du vrai Dieu, et partout où il s'arrêtait il excitait la persécution la plus violente. Ce tigre altéré de sang, ordonna de rechercher avec soin les chrétiens qui habitaient Marseille, et on vit alors une foule de Martyrs se couvrir de gloire en donnant leur vie pour Jésus-Christ. Saint Hermès, saint Adrien et leurs nombreux compagnons furent immolés; saint Victor descendit ensuite dans l'arène et après avoir combattu comme un courageux athlète, il alla cueillir aux Cieux les palmes immortelles.

Il était glorieux, assurément, pour ces Martyrs d'être torturés par celui qui venait d'immoler une légion entière, et d'être associés à la gloire de Maurice et de ses compagnons. Plusieurs soldats appartenant à la légion Thébéenne en étaient séparés lorsqu'elle fut exterminée par l'ordre de Maximien, mais ils n'avaient pas pris la fuite au moment du péril; des soldats chrétiens ignorent la crainte de la mort.

Les uns n'avaient pas encore rejoint leur légion, les autres étaient allés remplir une mission lointaine; c'est pourquoi ils ne purent mourir avec Maurice. Ainsi un détachement tout entier de la légion Thébéenne, commandée par saint Tyrse, se trouvait alors à Trèves. Maximien, qui le savait, envoya dans la Gaule-Belgique le préfet du prétoire Rictius-Varus, avec l'ordre d'anéantir ce détachement. Il déployait pendant ce temps sa fureur sur d'autres soldats de la légion. Saint Défendant et ses compagnons, on ignore pour quel motif, se trouvaient à Marseille. On connaît seulement leurs noms et on sait qu'ils versèrent leur sang pour Jésus-Christ. Les tourments qu'ils subirent, le courage qu'ils déployèrent, les nobles réponses qu'ils firent, ne sont connus que de Dieu. A peine eurent-ils reçu le coup de la mort, que les bourreaux, ne trouvant plus à exercer leur rage sur des cadavres inanimés, les abandonnèrent.

Les chrétiens s'en approchèrent avec respect pendant la nuit, et, bannissant la crainte qu'inspire l'image de la mort, ils les re-

[1] Ce récit, jusque vers la fin, est emprunté à la vie du saint évêque Théodore, que M. l'abbé J.-B. Magnan a publiée à Marseille en 1855.

Digitized by Google

cueillirent avec un soin religieux; et ils leur prodiguèrent les marques d'une vénération profonde. Leurs mains ouvrirent les entrailles de la terre et lui confièrent ce précieux dépôt. De peur que le lieu où les corps des Saints reposaient ne fût découvert par les impies, ils se promirent d'en garder un secret inviolable, jusqu'au moment où la paix serait rendue à l'Église. Dieu bénit leur pieux dessein; leur secret ne fut pas violé, les ténèbres et le silence de la nuit ne les trahirent pas, et les ossements des saints Martyrs reposèrent en paix pendant de longues années.

Deux siècles après, Dieu voulant consoler dans ses peines le saint évêque de Marseille, Théodore, persécuté de toutes parts, comme nous le verrons bientôt dans sa vie, il lui découvrit, par une révélation, le lieu où reposaient les corps de saint Défendant et de ses compagnons. C'est ainsi que la bonté divine révéla à saint Ambroise les restes vénérés de saint Gervais et de saint Protais. Théodore fit avec diligence creuser la terre. Les corps de saint Défendant et de ses compagnons reparurent au jour, avec les instruments de leur martyre; et le pieux évêque, après les avoir réunis dans une tombe de marbre, fit élever, sur le lieu où ils avaient reposé pendant deux siècles, une église qui n'existe plus aujourd'hui. Mais leur culte est demeuré cher à la ville de Marseille, dont ils sont les patrons, avec saint Victor, saint Hermès et saint Adrien.

---

## S. ARGÉE, S. NARCISSE ET S. MARCELLIN,

MARTYRS.

Argée, Narcisse et Marcellin étaient trois frères, tous trois chrétiens et tous trois enrôlés dans l'armée de Licinius, qui persécutait cruellement les chrétiens. On les dénonça à Tomes, métropole alors de la Mœsie, près du Pont-Euxin. C'était, dit-on, en l'an 320. Comme ils refusèrent de brûler de l'encens devant les idoles, ainsi que l'exigeait Licinius, on les condamna à mourir par le glaive.

Digitized by Google

Cependant, à cause de Marcellin qui était très-jeune, on suspendit durant quelques jours l'exécution. Les juges espéraient par des promesses ou des menaces, l'entraîner à renier Jésus-Christ. Pour cela, on le sépara de ses frères, on le mit en prison ; il dédaigna les flatteries, on le battit de verges sans pouvoir l'ébranler. Alors on le tira de sa prison, tout meurtri, et on le jeta dans la mer, après qu'on eut décapité devant lui ses deux frères.

On honore ces trois Martyrs, le 2 janvier.

---

## SAINT THÉODORE,

ÉVÊQUE DE MARSEILLE.

Théodore fut élevé sur le siége de Marseille, après la mort de l'évêque Émetère, vers la fin du règne de Sigebert Ier, roi d'Austrasie, qui avait ce pays sous son obéissance par le partage de la monarchie de Clotaire Ier avec ses frères (année 575).

C'était, selon le témoignage de saint Grégoire de Tours, un homme d'une sainteté éminente, assidu à la prière et d'une vertu sans tache. Dieu éprouva sa fidélité et sa constance par des tribulations. Il permit que ce qui le devait faire aimer de son propre clergé lui en attirât l'aversion, et que le meilleur prince qui fût alors devînt son persécuteur. Il eut à souffrir sous trois différents gouverneurs de la Provence qui résidèrent à Marseille durant son épiscopat : Jovin, Albin et Dyname. Ce dernier, s'étant déclaré son ennemi, ne négligea rien de tout ce qu'il croyait capable de lui causer des chagrins ; il lui dressa des embûches en toute occasion. Théodore se voyant persécuté à outrance chercha à se réfugier auprès du roi Childebert II, fils de Sigebert, mais il fut arrêté par Dyname, qui ne le relâcha qu'après l'avoir lâchement maltraité.

Le clergé de Marseille, alors très-gâté, s'était joint à Dyname pour expulser un évêque qui le gênait. Cette conjuration abominable poussa Théodore à tenter de nouveau son évasion ; il voulait aller implorer l'appui de Childebert, à Metz. Mais Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, auprès duquel on l'avait odieusement



Digitized by Google

noirci, le fit arrêter en chemin, avec Jovin, l'un des précédents gouverneurs. On répandit le bruit qu'il allait être banni à perpétuité, et cette nouvelle réjouit tellement les ecclésiastiques de Marseille, que ne croyant pas qu'il dût jamais revenir, ils pillèrent sa maison et se saisirent de tout ce qui lui appartenait, comme s'il eût été mort.

Ils le chargèrent ensuite auprès de Gontran de diverses accusations qui, par la grâce de Dieu, se trouvèrent toutes fausses. Alors Childebert, roi d'Austrasie, ayant fait la paix avec son oncle Chilpéric, roi de la Neustrie ou, ce qui est plus clair, de la France occidentale, il envoya prier Gontran, qui était aussi son oncle, de lui rendre la moitié de la ville de Marseille qui lui avait été laissée depuis la mort de Sigebert, son père. Sur le refus que Gontran lui en fit, il envoya Gondulfe, l'un des principaux officiers de sa cour, à Marseille, mais les portes lui furent fermées par le gouverneur Dyname, aussi bien qu'à l'évêque Théodore qui l'accompagnait. On ne leur laissa pas même la liberté d'entrer dans cette autre moitié de la ville qui appartenait à Childebert. Gondulfe, ayant trouvé le moyen d'attirer le gouverneur dans l'église de Saint-Étienne, sous prétexte d'une conférence, et l'ayant séparé de ses gardes et de ses soldats, l'intimida tellement, qu'il l'obligea à demander pardon pour le passé, à promettre soumission à l'évêque Théodore, et fidélité au roi Childebert ; il exigea là-dessus son serment.

L'évêque et Gondulfe entrèrent alors dans la ville, où ils furent reçus par les acclamations du peuple, avec tous les honneurs qu'on devait leur rendre. Les ecclésiastiques rebelles, dont les chefs étaient l'abbé de Saint-Victor Anastase et le prêtre Procule, se réfugièrent dans la maison de Dyname, pour ne pas tomber entre les mains de Gondulfe. Celui-ci après avoir rétabli le saint évêque sur son siége et remis la ville sous l'obéissance de Childebert, s'en retourna à la cour d'Austrasie. Dyname, dès qu'il se vit délivré de lui, viola le serment qu'il avait fait, et manda au roi Gontran, que la faction de l'évêque Théodore lui avait enlevé la part qu'il avait dans la ville de Marseille. Gontran furieux, donna l'ordre qu'on lui envoyât l'évêque enchaîné comme un criminel,

Digitized by Google

ce qui était contre tout droit religieux. On n'osa pas le prendre dans la ville, mais on lui dressa une embuscade autour d'une église à la campagne, où l'on savait qu'il devait aller faire la fête de la Dédicace.

Les soldats apostés l'enlevèrent de son cheval, chassèrent tous les gens de sa suite, maltraitèrent ses prêtres, et après l'avoir outragé lui-même, le menèrent au roi Gontran, pendant que ses ennemis du clergé de Marseille pillaient une seconde fois sa maison, de sorte qu'il se trouva réduit à une grande indigence, lorsque Gontran, après avoir reconnu son innocence, le renvoya enfin à son Église.

L'année suivante (582) Théodore retomba dans une nouvelle disgrâce, pour avoir reçu chez lui Gondebaut, qui se disait fils de Clotaire Ier et qui demandait sa part du royaume. Gontran le fit arrêter de nouveau comme partisan des rebelles, et quoique le saint évêque justifiât de son innocence et de sa fidélité par un manifeste de la main même des officiers de Childebert, où il était prouvé qu'il n'avait rien fait que par ordre des gouverneurs, on le laissa dans sa prison, à la garde d'un comte ou gouverneur de ville, qui reconnut sa sainteté à un phénomène miraculeux. C'était un globe de lumière qui parut sur lui, et qui jeta l'effroi dans l'esprit de son gardien. Saint Grégoire de Tours affirme la vérité de ce prodige. Alors l'évêque de Marseille fut conduit devant Gontran, avec l'évêque de Fréjus Épiphane qui, fuyant les Lombards, s'était retiré à Marseille, où on l'avait arrêté aussi comme complice de la faction de Gondebaut. Sévèrement examinés l'un et l'autre, ils ne furent trouvés coupables en rien.

Néanmoins le roi Gontran jugea à propos de les laisser encore dans leur prison, où Épiphane mourut après avoir beaucoup souffert.

Quant à Théodore, le roi Gontran le fit conduire bien gardé au roi Childebert, son neveu, en Austrasie, et ce fut dans ce voyage que, comme il passait par le diocèse de Trèves, les démons même publièrent les louanges de ce saint prélat, selon que Magnéric, évêque du lieu, l'assura à saint Grégoire de Tours, lorsqu'il allait à Coblentz.

Digitized by Google

Childebert, qui connaissait mieux le mérite de Théodore que Gontran, le renvoya avec honneur à son Église.

Mais Gontran gardant toujours ses préventions faisait voir en toutes rencontres ses mauvaises dispositions pour l'évêque de Marseille. Il lui fit l'injustice de croire qu'il avait conseillé l'assassinat du roi Chilpéric à Brunehaut, reine d'Austrasie, mère de Childebert, quoique cette princesse fût complétement innocente d'un crime que le bruit public attribuait à son ennemie la reine Frédégonde, femme de l'assassiné. Il porta le ressentiment jusqu'à le menacer d'un second exil, s'il osait venir au synode des évêques, et résolut de le poursuivre jusqu'à la fin. Rathaire, qui commandait alors dans Marseille pour le roi Childebert, dès lors l'unique maître de la ville, voulant faire sa cour à Gontran, fit prendre le saint Évêque pour le lui envoyer à Châlon-sur-Saône, d'où il devait le faire conduire au concile de Mâcon et l'y faire condamner, mais cette trahison amena la disgrâce de Rathaire, à qui une maladie contagieuse enleva en même temps son fils et la plupart de ses serviteurs.

D'un autre côté le roi Childebert, qui savait l'innocence et la sainteté de l'évêque de Marseille, plaida si fortement sa cause devant le roi Gontran son oncle, et se montra si vivement protecteur contre tous de saint Théodore, que Gontran, touché enfin, s'engagea formellement à ne causer désormais aucun déplaisir au saint Évêque. Il lui permit donc d'assister au second concile de Mâcon (en 585), non comme un accusé qui aurait eu à répondre, mais en juge et en évêque avec les autres prélats.

Théodore étant de nouveau retourné à Marseille, goûta enfin la paix que la bonté de Dieu lui accordait après les longues et cruelles persécutions que les hommes lui avaient suscitées. Mais peu après, la peste entra en France, après avoir affligé l'Italie et l'Espagne, et elle donna un nouvel exercice à sa charité. Au retour d'un voyage qu'il avait fait à la cour de Childebert, il trouva son peuple attaqué de ce cruel fléau. Il alla aussitôt avec un petit nombre de ses gens, à l'abbaye de Saint-Victor, où dans la prière, les veilles et les jeûnes, il ne s'occupait que d'apaiser la colère divine. Il fut exaucé, l'air de Marseille se purifia ; le peuple se

Digitized by Google

rétablit, et désormais servit Dieu en repos sous la conduite de son saint Evêque.

Le saint Pape Grégoire le Grand entretint avec lui, dès le commencement de son pontificat, une correspondance suivie sur les affaires de l'Église. Ce fut à lui et à saint Virgile d'Arles qu'il s'adressa, dans une lettre, pour faire prendre les voies de l'Évangile, c'est-à-dire, les voies de la douceur et de la persuasion, à ceux qui s'occupaient de la conversion des Juifs en France, et pour empêcher qu'on ne les traînât au Baptême par force ; méthode qui semblait s'introduire insensiblement dans le royaume, depuis les édits que le roi Chilpéric, et à son exemple le roi Childebert, avaient publiés à ce sujet. Ceux qui les avaient sollicités ne croyaient pas que ce fût pécher contre la justice, que contraindre les Juifs et les Gentils à passer par une heureuse nécessité à un état meilleur que le leur. Mais les évêques et le saint Pape jugèrent sagement qu'il y avait des formes dans lesquelles il fallait restreindre le zèle des prédicateurs évangéliques, pour prévenir les inconvénients que l'hypocrisie ou la violence pouvaient produire.

Saint Théodore, après avoir servi son Église avec la charité, le zèle et la vigilance d'un véritable pasteur, et s'être montré aussi fidèle à Dieu dans l'adversité qu'humble et modeste dans le calme, mourut de la mort des justes, vers le même temps que le roi Gontran, après un épiscopat de près de vingt ans.

On ne sait ni le jour ni l'année de sa mort, et si on trouve sa fête marquée au 2 janvier, c'est à l'occasion du martyr saint Défendant, dont il découvrit le corps dans son diocèse. On ajoute qu'il en fit la translation dans une église qu'il dédia à ce Martyr ; et qu'il rédigea ses Actes et ceux de ses compagnons, Actes que l'on garde, dit-on, dans les archives de l'église de Bergame.

---

## SAINT ASCLIPE,

### EVÊQUE DE LIMOGES.

Le siége de Limoges a eu deux saints évêques du nom d'Asclipe (Asclepius). Le premier est honoré le 23 décembre ; le second,

Digitized by Google

que l'Église fête le 2 janvier, est célèbre surtout à Bourges, où il est appelé saint Asclipe. Il était contemporain de Charlemagne, dont il sut gagner les bonnes grâces, par sa science et sa vertu. Dans un de ces temps de troubles, qui étaient fréquents chez nous, sous les rois de la première et de la seconde race, il fut obligé de se réfugier à Bourges, où il fut reçu avec honneur. C'était à la fin du VIII^e^ siècle. Suivant quelques traditions, aidé par Charlemagne, il fonda à Bourges l'abbaye de Saint-Laurent, retraite de vierges chrétiennes, qui a brillé longtemps. Selon d'autres relations, saint Asclipe ne fit que relever ce monastère, qui avait été saccagé et dont il ne restait que des ruines. Mais la première assertion paraît la plus vraie ; car ce n'est guère que depuis le règne de Charlemagne qu'on trouve dans l'Histoire l'abbaye de Saint-Laurent de Bourges.

Saint Asclipe mourut dans cette ville, où ses funérailles furent honorées de plusieurs miracles. Avec ses reliques l'église de Saint-Laurent possédait aussi, outre le corps de saint Vulfolède ou Vuléfode qui avait été coadjuteur de saint Sulpice le Débonnaire, et que le peuple appelle saint Florent, le corps du saint archevêque David, mort en 802, et le corps de saint Thalasse, chorévêque, réfugié d'Auvergne à Bourges, comme saint Asclipe.

On trouve, dans les *Vies des Pères d'Orient*, un autre saint Asclèpe (Asclepius) qui vivait solitaire sur une montagne de Syrie et qui était voisin de la retraite de saint Polychrône, tous deux menant une vie très-austère, sévères à eux-mêmes, mais charitables et bienveillants pour les autres. — De même qu'à plusieurs autres anachorètes, aucun jour n'est assigné à leur mémoire.

---

## SAINT ADÉLARD,

ABBÉ DE CORBIE.

Adélard, que l'Histoire appelle quelquefois Adalard et que le vulgaire nomme souvent Alard, était fils de Bernard, et ainsi petit-fils de Charles-Martel, et neveu du roi Pépin le Bref. Né près d'Audenarde en 753, il possédait de riches domaines en Flandre

Digitized by Google

et en Brabant. Charlemagne le fit venir à sa cour et le créa comte du palais. Mais les vaines splendeurs du monde ne convenaient pas à cette jeune âme pure et droite. Puissant et recherché, brillant des qualités de l'esprit et des agréments du corps, à la fleur de l'âge, à dix-neuf ans, Adélard prit l'habit religieux au monastère de Corbie, en Picardie. Il fit ses vœux après une année de noviciat passée dans la plus tendre ferveur. C'était en l'an 772.

On le chargea de la culture du jardin, emploi qu'il accepta avec joie et qu'il remplit avec zèle. L'amour de la solitude ne faisant que croître en lui, il demanda et il obtint la permission de se retirer au Mont-Cassin. Mais Charlemagne l'en rappela, car les moines de Corbie l'avaient élu leur Abbé.

Charlemagne, qui faisait le plus grand cas d'Adélard, l'admettait souvent à ses conseils. Hincmar de Reims le vit ; et il rapporte que de tous les conseillers du prince aucun ne pouvait lui être comparé ; il vante son éloquence, son esprit juste et vif, sa science dans les langues et les sciences chrétiennes. Il était en même temps la providence des pauvres, des veuves, des orphelins et des malades.

En 796, Charlemagne le donna pour premier ministre à Pépin, son fils aîné, qu'il avait créé roi de Lombardie. Dans ce poste éminent, il n'omit jamais ses exercices de religieux ; et son ardente piété, entretenue par une charité toujours active, ne se refroidit point.

Après la mort du roi de Lombardie, Bernard, son fils, prit les armes en 817 contre Louis le Débonnaire, à qui il disputait l'empire de Charlemagne. Louis, vainqueur, exila le prince du sang, qui avait pris part à la révolte de Bernard ; et il exila en même temps Adélard qui était son frère et qui avait élevé le rebelle. Les deux bannis furent transportés dans l'île de Héro. Mais peu après, Louis le Débonnaire reconnut l'innocence parfaite d'Adélard, se reprocha son injustice, rappela le Saint, le combla de grâces et d'honneurs, et voulut le garder à sa cour.

L'abbé de Corbie, qui n'était rentré dans le monde que par obéissance, soupirait tous les jours après la retraite, où il savait bien que Dieu est plus près de ses serviteurs ; et il redemandait sans

Digitized by Google

cesse son humble cellule. Louis le Débonnaire lui rendit enfin sa liberté.

Dès le premier jour qu'il se retrouva à Corbie, Adélard reprit la vie monastique; il devint le serviteur de ses frères, quoiqu'il fût leur abbé; il se livrait avec tant de joie aux travaux les plus communs, il écoutait avec tant de docilité les avis du dernier de ses moines, que cet homme éminent, devenu un vieillard auguste, faisait l'admiration de tous. Quand ses religieux l'engageaient à modérer ses austérités, il répliquait gaiement : — Ne vous troublez pas; c'est un devoir pour moi de prendre soin de celui que vous voulez bien appeler votre serviteur, afin qu'il puisse vous servir plus longtemps.

L'ardeur de sa charité lui fit bâtir plusieurs hôpitaux. Il fonda aussi, pour la conversion de la Saxe, une pépinière d'hommes religieux, en établissant un monastère qui est devenu la célèbre abbaye de Corwey, ou la nouvelle Corbie [1].

Lorsqu'il annonçait la parole de Dieu, il semblait, disent ses historiens, que c'était un Ange qui parlait. Il fit dans l'Aquitaine une mission qui produisit des conversions innombrables.

Saint Adélard tomba malade à l'âge de soixante-treize ans, et mourut doucement le 2 janvier 827, dans le monastère qui avait reçu ses vœux. On lit dans sa légende que la très-sainte Vierge l'assista à sa dernière heure, avec l'enfant Jésus et que l'auguste Marie emporta son âme en triomphe dans les cieux.

On l'a surnommé le bon saint Antoine, l'Augustin et le Jérémie de son siècle, parce qu'il avait des points de ressemblance avec ces trois grands amis de Dieu.

Il a laissé quelques écrits, où l'on reconnaît de vastes connaissances, une âme pleine de charité et une piété profonde. Ses reliques étaient conservées à Corbie et à l'abbaye de Chelles; mais l'église abbatiale de Corbie, devenue église paroissiale, ne possède plus que le crâne du Saint et quelques parcelles d'ossements.

La vie de saint Adélard a été écrite par saint Pascase Radbert et par saint Gérard, abbé de Grand-Selve en Gascogne.

[1] En Westphalie, dans le diocèse de Paderborn.

Digitized by Google

## SAINTE THÉODOTE.

Le 2 janvier ne nous offre que cette Sainte qui soit un peu connue ; elle était mère de saint Côme et de saint Damien, qui n'exerçaient la médecine que pour avoir occasion de sauver les âmes en guérissant les corps. On sait que leur mère, qui vécut toujours dans une grande sainteté, les avait élevés pour le ciel, elle les vit couronner leurs travaux par le martyre, en l'an 303, dans la cruelle persécution de Dioclétien. Elle leur survécut quelques années, et est honorée le 2 janvier.

## SAINT STABLE,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Jacques Branche, dans ses *Vies des Saints de l'Auvergne et du Vélay*, dit très-peu de choses de ce Saint, qui fut le quarante et unième évêque de Clermont, sinon qu'il a laissé une mémoire très-révérée. Il siégea de l'an 823 à l'an 858, où il mourut le 1er janvier. Mais on a remis sa fête au 2, à cause de la Circoncision de Notre-Seigneur.

Les documents de sa vie et de ses miracles étaient conservés dans les archives de l'abbaye de Moissac, fondée par Peppin.

## SAINT BLIDOU.

Saint Blidou, prêtre du VIIe siècle, effrayé des dangers du monde, adopta la vie monastique sous la règle de Saint-Colomban. Il vécut pieusement au monastère de Robbio, sous la conduite de saint Attale, qui en était abbé. Sa mort eut lieu le 2 janvier de l'an 630.

## SAINT SIRIDION,

MISSIONNAIRE EN ESPAGNE.

Salazar, dans son Martyrologe espagnol, ne peut pas dire si saint Siridion était né en Espagne ou s'il venait de la Grèce, car

Digitized by Google

on l'appelle aussi Spiridion, qui est un nom grec. Il parut à la fin du IIIe siècle dans le pays des *Oretani*, qui peuplaient alors l'Espagne Tarragonaise, et il y répandit la foi, comme un bon pasteur et non comme un mercenaire, courant après les brebis égarées et les ramenant au bercail. Il bravait pour cela tous les dangers, supportait toutes les privations et toutes les peines, luttait courageusement contre les ennemis visibles et invisibles. Epuisé de travaux, mais riche de bonnes œuvres, épargné par les persécutions, il rendit son âme à Dieu le 2 janvier de l'an 300, et alla recevoir la récompense promise au bon serviteur.

## SAINT SÉRIDON,

ABBÉ.

Saint Séridon, abbé en Palestine au Ve siècle, a donné son nom à un monastère qui florissait auprès de Gaza; il eut là pour disciples, le bienheureux Dosithée et saint Dorothée qui lui succéda dans le gouvernement de ses moines, avec le titre d'archimandrite. On voyait autrefois, dans l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople, le portrait de saint Séridon, entre ceux de saint Ephrem et de saint Antoine. Saint Séridon a une église à Rome.

## LE VÉNÉRABLE PÈRE JEAN ADAMI,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Jean Adami ou Adamo, sicilien de naissance, entra dans la Compagnie de Jésus, dans les premières années du XVIIe siècle. D'un amour ardent pour la gloire de Dieu, il se dévoua aux missions, et partit pour le Japon où saint François Xavier avait déjà semé la foi. Son zèle fut récompensé par le succès : il prêchait et convertissait. Mais bientôt dénoncé par les infidèles, il fut condamné au supplice de la fosse, où suspendu par les pieds au-dessus d'un trou qui devait être sa dernière demeure, il expira dans de grandes souffrances, le 27 février de l'an 1633. On l'honore le 2 janvier.

Digitized by Google

## LE PATRIARCHE SETH.

Adam ayant perdu Abel, par le crime de Caïn, eut un autre fils de notre mère Eve. A l'âge de cent-trente ans Seth, dit l'Écriture, fut formé à l'image et à la ressemblance d'Adam, comme Adam lui-même avait été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu; mais pourtant avec cette différence que notre premier père avait été formé dans la sainteté de Dieu lui-même et dans l'innocence, au lieu que le fils nouveau-né était conçu dans la corruption amenée par le péché de son père.

Eve nomma ce fils Seth, disant : « Le Seigneur m'a donné un autre fils au lieu d'Abel que Caïn tua. »

Dieu répara en lui, comme il avait fait dans Abel, l'innocence perdue et il parut redressé à l'image et ressemblance de son père rentré dans les voies de la justice par la pénitence.

Seth fut donc considéré comme une veine de justice qui, pour employer les termes de saint Paulin, fit passer la vertu d'Abel dans sa postérité, et conserva la sainteté dans sa race. C'est ce qui a fait nommer ses descendants Enfants de Dieu, dans l'Écriture, pour les distinguer de ceux de Caïn et des autres fils d'Adam qu'elle appelle Enfants des hommes. Elle nous l'a fait regarder ailleurs comme la première tige des justes sur la terre, conservée jusqu'à Noé, puis renouvelée en la personne de Sem : et c'est en cela que selon le texte sacré, Seth et Sem ont mérité la gloire qu'ils ont acquise parmi les hommes.

Seth ayant vécu jusqu'à l'âge de cent vingt-cinq ans, eut un fils qu'il appela Enos. Ce fut lui qui commença sur la terre à invoquer le nom du Seigneur. Cette expression de l'Écriture ne doit pas nous faire penser qu'il aurait été le premier dans le monde qui eût rendu un culte à Dieu, puisqu'on ne peut douter que Seth, Abel et Adam ne se soient acquittés de ce devoir; et les sacrifices ou oblations de Caïn, quoique rejetés de Dieu sont une preuve que les méchants mêmes ne s'en dispensaient pas. Mais cela doit s'entendre de l'établissement d'un culte public, réglé par

Digitized by Google

des cérémonies extérieures et par des observances religieuses qui devaient être suivies dans les assemblées religieuses.

Seth, ayant vu naître son fils Enos, vécut encore huit cent sept ans, pendant lesquels il eut beaucoup d'autres enfants. Tout le temps de sa vie fut de neuf cent douze ans. Il mourut l'an du monde 1042, cent douze ans après Adam.

L'historien Josèphe raconte que les enfants de Seth ayant appris d'Adam que le monde devait être ruiné par l'eau et ensuite par le feu, et craignant que les observations qu'ils avaient faites dans l'étude des astres et des temps ne périssent, ils construisirent deux colonnes, l'une de briques et l'autre de pierres afin que ces connaissances fussent conservées.

Les rabbins ont écrit que Seth avait une taille de quarante pieds et que son tombeau en avait quarante-cinq. Ce qu'il est assez difficile de prouver.

---

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

### LE TRIOMPHE DE LA VIERGE IMMACULÉE.

Pendant que les rois Ferdinand et Isabelle assiégeaient Grenade, il y avait souvent des sorties où les Maures venaient attaquer les chevaliers chrétiens. Un des derniers jours du mois de décembre 1491, quinze chevaliers de Grenade allèrent défier quinze chevaliers chrétiens. Leur défi, comme toujours, fut accepté, et les joûtes s'animèrent vivement.

Dans un des défis, un chevalier espagnol, Hernano del Pulgar, qu'on a surnommé l'Homme aux exploits, poursuivant un Maure qu'il avait blessé, arriva à la porte de Grenade qui faisait face au camp espagnol, et, donnant de l'éperon à son cheval, il enfila la grande rue, traversa la foule étourdie de son audace, courut à la riche mosquée et cloua au portique une planche qu'il avait apportée et sur laquelle il avait écrit : *A la Vierge immaculée.*

Après quoi, prompt comme l'éclair, il bouscula les attroupements en agitant son épée et regagna son camp.

Digitized by Google

Le lendemain, les Maures se présentèrent de nouveau, l'un d'eux avait attaché la planche d'Hernano à la queue de son cheval. L'Homme aux exploits courut à lui, l'attaqua, le tua et reprit sa planche. Dès lors le siége fut plus vivement poussé ; la ville fut prise le 1er janvier. Les Espagnols y entrèrent le lendemain. Ce même jour, 2 janvier 1492, Hernano recloua sa planche, et l'illustre archevêque de Tolède, Ximénez, consacra aussitôt la grande mosquée de Cordoue *à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.*

Tous les ans à Compostelle, à Grenade et dans beaucoup d'autres villes et bourgs de l'Espagne, on fête ce souvenir sous le nom de fête du Triomphe de la foi à la Conception immaculée de Notre-Dame. (*Tiré du Bréviaire de Compostelle.*)

Pèlerinages et visites en ce jour à Notre-Dame-des-Victoires à Paris, à Notre-Dame-de-Fourvières à Lyon, à Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille, à Notre-Dame-de-Liesse, à Notre-Dame-de-Hal en Belgique, à Notre-Dame-de-Montsérat en Espagne, à beaucoup d'autres sanctuaires, et notamment à Notre-Dame-des-Dunes, dont l'abbaye, consacrée à la très-sainte Vierge, fut fondée le 2 janvier de l'an 1128, par le vénérable Foulques, de l'Ordre de Saint-Benoît.

---

## MARTYROLOGE ROMAIN [1].

L'octave de saint Etienne, premier Martyr.

A Rome, la mémoire de plusieurs saints Martyrs, qui, méprisant un édit de l'empereur Dioclétien, par lequel ce prince ordonnait de livrer à ses officiers les livres sacrés, aimèrent mieux livrer leurs corps aux bourreaux que d'abandonner aux chiens les choses saintes.

1 QUARTO NONAS JANUARII.

Octava sancti Stephani protomartyris. — Romæ, commemoratio plurimorum sanctorum Martyrum, qui spreto Diocletiani imperatoris edicto, quo tradi sacri codices jubebantur, potius corpora carnificibus, quam sancta dare canibus maluerunt. — Antiochiæ, Passio beati Isidori episcopi. — Tomis in Ponto, sanctorum trium fratrum Argei, Narcissi et Marcellini pueri, qui sub Licinio principe inter tyrones comprehensus, cum nollet militare, cæsus ad mortem, et

Digitized by Google

A Antioche, le martyre de saint Isidore, évêque.

A Tomes, dans la province du Pont, les trois saints frères Argée, Narcisse et Marcellin, le plus jeune de tous : celui-ci ayant été, sous l'empereur Licinius, enrôlé parmi les nouveaux soldats, et refusant de marcher, fut battu cruellement, puis tenu longtemps dans une rude prison, enfin jeté dans la mer, où il acheva son martyre. On fit mourir ses deux frères par le glaive.

A Milan, saint Martinien, évêque.

A Nitrie en Egypte, saint Isidore, évêque et confesseur.

Le même jour, saint Spiridion, évêque.

Dans la Thébaïde, saint Macaire d'Alexandrie, abbé.

**Additions des autres martyrologes.**

Saint Isidore, évêque d'Hermopolis-la-Petite, en Égypte, honoré avec le titre de Confesseur dans les contrées qui formaient l'ancienne Nitrie. Saint Jérome l'appelle « le saint et vénérable Isidore. »

Un autre saint Isidore, qui fut évêque de Saragosse, homme de grande sainteté, fut martyrisé cruellement par les ariens, le 2 janvier 466.

On fait mémoire du bienheureux Genesius, frère de Roland-le-Paladin; il vécut en ermite dans une grotte du promontoire Caba di Palos, en Espagne.

Sainte Théodote, mère de saint Côme et saint Damien, morte vers l'an 330.

Le martyrologe de saint Jérôme nomme comme honorées en ce jour dans l'Église, les bienheureuses vierges Rutula, Claudia, Auriza et Vitalis, qui versèrent leur sang pour la foi, en Éthiopie.

Saint Marc le Sourd, désigné ainsi à cause de son infirmité, vécut avec les solitaires du IV^e^ siècle et mourut en paix. Les *menées* ou mois liturgiques des Grecs placent sa fête au 2 janvier. Mais nous manquons de détails sur sa vie.

diu in carcere maceratus, demum in mare mersus, martyrium consummavit : fratres vero ejus gladio perempti sunt. — Mediolani, sancti Martiniani episcopi. — Nitriæ in Ægypto beati Isidori et confessoris. — Ipso die, sancti Siridionis episcopi. — In Thebaïde, sancti Macarii Alexandrini abbatis.

Digitized by Google

Saint Pierre, évêque de Soles dans la Taprobane, connu sous le nom de Pierre de Soles, florissait au IVe siècle. Il mourut vers l'an 340. Selon les traditions des Abyssins catholiques, il avait assisté au baptême de Constantin.

Saint Silvestre, moine du monastère de Troïne, en Sicile, de l'Ordre de Saint-Benoît, mort en 1185 et illustré par beaucoup de miracles. Il est honoré en Sicile et en Souabe.

Saint Martinien, évêque de Milan, honora ce grand siége au commencement du Ve siècle, et s'en alla devant Dieu vers l'année 437. Il est marqué au Martyrologe romain.

Saint Silvan ou Silan et saint Frontase, disciples de saint Front, martyrs en Périgord. Saint Silvan est très-honoré à Brantôme. Ces deux Saints eurent les mains coupées et la tête tranchée, après avoir été couronnés avec des clous aigus.

Saint Aubrinx ou Albéric (*Albericus*), patron de Montbrison en Forez, aujourd'hui département de la Loire. On y vénère ses reliques.

Saint Scothin, patron d'une église en Irlande.

Saint Baudime, confesseur, honoré à Saint-Nectaire, dans la Limagne d'Auvergne.

Saint Même ou Maxime (*Maximus*), abbé d'un monastère de Vienne, en Dauphiné. Mort en 625.

Saint Euthyme le Jeune, placé quelquefois en ce jour, est le même que saint Euthyme le Thaumaturge, honoré le 18 avril.

Le bienheureux Othenon (*Othino*), abbé du monastère de Monkrot de l'Ordre de Prémontré en Souabe. XIIIe siècle.

Saint Maximin, confesseur, honoré à Billom, en Auvergne.

Saint Acace, évêque de Mélitène en Arménie, mort en l'an 440. Baronius fait l'éloge de sa sainteté.

### Martyrologe de la dernière persécution.

Étienne Ballet, chartreux et prêtre de Lyon, condamné à mort pour avoir refusé de livrer ses lettres de prêtrise, exécuté le 2 janvier 1794.

Laurent Bâtard, curé de Notre-Dame de Chalonnes-sur-Loire, arrêté comme vendéen, exécuté le 2 janvier 1794, à Angers.

Digitized by Google

Charles Bougarel, curé de Biozut au diocèse de Clermont, envoyé à l'âge de soixante-quatre ans, à Rochefort, pour être déporté. Mort d'épuisement le 2 janvier 1794.

N... Briant, prêtre du diocèse d'Angers, condamné et mis à mort le 2 janvier 1794. Il avait quatre-vingts ans.

Daniel Caillaud, curé de Boimé, au diocèse de Poitiers, condamné à mort comme ami des Vendéens, par le tribunal révolutionnaire des Deux-Sèvres, exécuté le 2 janvier 1794.

N... Comte, chanoine de Montpellier, pour refus du serment schismatique, condamné à mort le 2 janvier 1794. Il avait vingt-six ans.

Guillaume Rupin, curé de Martigné-Briand au diocèse d'Angers. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, obligé de se cacher, il allait encore consoler les âmes en peine, sous un déguisement villageois, arrêté par des bandes armées, condamné par la commission militaire d'Angers et fusillé le 2 janvier 1794.

Digitized by Google

# TROISIÈME JOUR DE JANVIER

Sainte Geneviève, vierge, patronne de Paris. — Saint Antère, pape et martyr. — Saint Avit, l'un des apôtres de l'Espagne, martyr. — Saint Pierre Balsame, martyr. — Saint Gordius, martyr. — Saint Blimond, abbé de Saint-Valery. — Sainte Bertille de Mareuil. — Saint Ymas. — Saint Yvoine. — Saint Ferréol, évêque d'Uzès. — Saint Thyeste, évêque régionnaire. — Saint Candide le Romain. — Saint Enoc, patriarche et prophète. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

## SAINTE GENEVIÈVE,

PATRONNE DE PARIS.

Sainte Geneviève naquit en 422, à Nanterre près de Paris, de parents qui avaient quelques biens. Son père s'appelait Sévérus, et sa mère Géronce. Elle débuta dans la vie par des habitudes chrétiennes, priant et aimant Dieu. Ses premières occupations furent la garde des brebis de son père, ce qui a permis de la représenter avec une houlette.

Elle avait sept ans environ lorsque saint Loup, évêque de Troyes, et saint Germain, évêque d'Auxerre, traversèrent Paris et s'arrêtèrent à Nanterre, en allant dans la Grande-Bretagne combattre l'hérésie pélagienne qui y faisait de grands ravages [1].

A l'arrivée des deux prélats dans le bourg de Nanterre, une foule de peuple, attirée par la réputation de leur sainteté, s'assembla autour d'eux pour recevoir leur bénédiction. Geneviève y alla avec les autres, conduite par son père et sa mère. Saint Germain, par une inspiration de l'Esprit-Saint, la discerna au milieu de la multitude ; l'ayant fait approcher, il dit à son père et à sa mère

[1] L'auteur de cette déplorable secte enseignait que l'homme naît sans péché, qu'il peut sans la grâce vivre innocent, et parvenir au ciel sans l'aide de Dieu.



Digitized by Google

que cette petite fille deviendrait grande devant Dieu, et que son exemple attirerait à lui plusieurs âmes. Il demanda ensuite à Geneviève si elle ne voulait pas se consacrer à Jésus-Christ comme son épouse. Elle lui répondit que c'était son plus ardent désir; il l'emmena donc à l'église, où il lui tint la main sur la tête pendant tout le temps de la prière.

Le lendemain matin, le saint évêque ayant pris Geneviève à part, lui demanda si elle se souvenait de ce qu'elle avait promis la veille. « Je m'en souviens, dit-elle, et j'espère l'observer, avec le secours de Dieu et vos prières. » Alors saint Germain, baissant les yeux, vit à terre une pièce de cuivre où la Croix était empreinte. Il la lui donna, en lui recommandant de la porter toujours à son cou. Puis il ajouta ces paroles remarquables : « Ne souffrez pas désormais que votre cou ou vos mains soient chargés d'or, d'argent ou de pierreries; car si vous aimez les parures du siècle, vous serez privée des ornements célestes qui sont éternels. »

Peu de temps après le départ des deux évêques, la mère de Geneviève, se rendant à l'église en un jour de fête solennelle, ordonna à sa fille de rester au logis. Geneviève la conjura en pleurant de lui permettre d'aller aussi à la maison de Dieu; et comme elle faisait de vives instances, cette femme entra en colère et lui donna un soufflet. Son emportement fut puni sur-le-champ : elle perdit la vue.

Elle demeura aveugle deux ans. Se souvenant enfin de la prédiction de saint Germain, et poussée par un mouvement extraordinaire de la foi, elle dit à sa fille de lui apporter de l'eau du puits et de faire dessus le signe de la Croix. Geneviève s'étant empressée d'obéir, sa mère se lava trois fois les yeux de cette eau et recouvra la vue entièrement.

Ce miracle l'engagea à laisser à sa fille une entière liberté de suivre sa vocation et de tenir la promesse qu'elle avait faite à saint Germain. Il ne semble pas qu'il y eût alors de monastères de religieuses à Paris. Les jeunes filles qui voulaient vivre dans la continence et faire vœu de virginité, s'adressaient seulement à l'Évêque, et en recevaient le voile avec les prières et les cérémonies ordinaires de l'Église : après quoi il leur était permis de se

Digitized by Google

retirer chez elles. Sainte Geneviève se présenta pour cela à l'Évêque de Paris, que je crois, dit le P. Giry, avoir été saint Marcel. Deux autres filles se présentèrent avec elle pour le même sujet, et elles obtinrent toutes trois la grâce qu'elles demandaient; mais l'Évêque, qui était un homme éclairé, reconnaissant en Geneviève une vertu supérieure, la fit passer devant ses deux compagnes, quoique plus âgées et de meilleure condition qu'elle.

Ses parents étant morts, elle quitta Nanterre et vint demeurer à Paris chez une dame qui était sa marraine. A peine y fut-elle, que Dieu l'affligea d'une paralysie si violente et si universelle, qu'elle ne pouvait se servir d'aucun de ses membres; elle fut même pendant trois jours sans donner d'autre signe de vie que quelques palpitations de cœur, et un peu de rougeur qui paraissait sur ses joues. Mais pendant que son corps était dans cette faiblesse, elle fut ravie en esprit parmi les chœurs des Anges, où elle vit les biens ineffables que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Dieu lui ayant rendu la santé, elle commença à être connue dans Paris, par sa sainteté et par ses exemples; elle pénétrait par une lumière surnaturelle le fond des consciences, et portait tout le monde par ses discours à l'amour de Jésus-Christ. Elle passait sa vie en des prières continuelles. Elle versait tant de larmes que le plancher de sa chambre en était quelquefois tout trempé. Son abstinence était prodigieuse.

Elle ne mangeait que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi; et toute sa nourriture consistait en un morceau de pain d'orge avec quelques fèves cuites à l'eau, ce qu'elle observait depuis l'âge de quinze ans, jusqu'à celui de cinquante, où, pour obéir aux Prélats qui dirigeaient sa conscience, et pour soutenir son corps abattu par un jeûne si rigoureux, elle consentit à manger avec son pain d'orge, un peu de lait et de poisson, mais elle ne fit jamais usage de viande ni de vin. On admirait en elle avec une grande foi, la confiance en Dieu, la charité, la prudence, la magnanimité, la patience, la simplicité, l'humilité, le zèle de la discipline, la pureté, la concorde et la vérité, qui inspiraient toutes ses actions et ses paroles.

Une sainteté si éclatante lui attira bientôt des envieux, qui ne

Digitized by Google

pouvant souffrir les louanges qu'on lui donnait, ni la réputation qu'elle acquérait, firent courir le bruit qu'elle n'était qu'une hypocrite, qui trompait le monde par une austérité apparente et une dévotion feinte. Cette calomnie commençait déjà à prendre racine dans les esprits, lorsque saint Germain ayant été rappelé en Angleterre, pour y combattre de nouveau l'hérésie pélagienne, qui s'y était rétablie depuis son départ, passa une seconde fois par Paris. La malice de ces envieux fut si grande, qu'ils osèrent calomnier Geneviève en présence de ce bienheureux Évêque, et qu'ils essayèrent de lui faire croire qu'elle n'était pas telle qu'il pensait. Mais comme il la connaissait parfaitement, il ne fit point d'état de leurs discours; au contraire, les menant dans la chambre de la Sainte, il la salua avec un profond respect, comme une personne dans laquelle il révérait la divine présence, puis il leur fit voir de leurs propres yeux des marques évidentes de son insigne ferveur : après quoi il fit un discours au peuple, dans lequel il réfuta les fausses accusations publiées contre elle, et déclara quel était son mérite devant Dieu : ce qui fit cesser tous les bruits qui s'étaient répandus au préjudice de sa réputation.

Sainte Geneviève était encore fort jeune lorsqu'elle souffrit cette persécution, mais cela n'empêcha pas qu'on ne la choisît bientôt après pour diriger les personnes qui faisaient profession de virginité. Elle s'en acquitta si dignement que plusieurs de ces filles s'élevèrent par ses bons avis à un détachement complet de toutes choses, et à une sainteté très-éminente, du nombre desquelles on croit qu'a été sainte Aude, vierge de Paris, dont on conservait la châsse en l'église de notre Sainte, avec celles de saint Cyran, et de sainte Clotilde. Cependant, comme elle savait qu'elle ne pouvait être utile aux autres que par les lumières et les grâces qu'elle recevait d'en haut, elle ne laissait pas de passer quelquefois les journées et les semaines entières dans une étroite solitude, pour y vaquer uniquement à Dieu; elle s'était même fait cette loi, de demeurer tous les ans renfermée dans sa petite chambre depuis la fête des Rois jusqu'au Jeudi-Saint, sans nul entretien qu'avec Notre-Seigneur Jésus-Christ et les Esprits Célestes. Qui pourrait décrire, continue le P. Giry, les pénitences et les mortifications

Digitized by Google

qu'elle y faisait, les torrents de larmes qu'elle y répandait, les actes d'amour et de religion qu'elle y produisait, les douceurs et les consolations qu'elle y recevait, et les communications intimes avec Dieu, dont elle y était favorisée? Elle en sortait comme le fer sort d'une fournaise ardente, c'est-à-dire toute remplie, pénétrée et embrasée du feu de la Divinité. Une femme eut un jour la curiosité d'épier à quoi elle s'occupait durant une si longue solitude, mais elle n'eut pas plutôt approché les yeux des fentes de la porte, qu'elle fut frappée d'une cécité qui lui dura jusqu'à la fin du Carême, où Geneviève ayant fini sa retraite pria pour elle, fit le signe de la Croix sur ses yeux et lui rendit la vue.

Le démon furieux des victoires qu'elle remportait continuellement sur l'enfer, lui suscita une nouvelle persécution, où elle fut sur le point de perdre la vie. Ce fut à l'occasion d'Attila, roi des Huns, surnommé le Fléau de Dieu, qui entra dans les Gaules à la tête de cinq ou six cent mille combattants. Comme ce barbare faisait partout des ravages épouvantables, qu'il saccageait les villes, pillait et brûlait les églises, mettait tout à feu et à sang, remplissait les campagnes de meurtres, et ne laissait où il passait, qu'une image horrible de la mort, Paris qui était sur sa route, avait sujet de craindre d'être enveloppé en cette dévastation et cette désolation générale [1]. Dans cette appréhension, les plus riches habitants pensaient à se sauver avec ce qu'ils pourraient

[1] Les Huns, originaires des monts Ourals, couvraient de leurs tentes la vallée du Volga, dès le IIe siècle. Au IVe, leur confédération s'étendait le long de la mer Caspienne, comme une barrière vivante entre l'Asie et l'Europe. L'Europe les vit arriver avec autant d'horreur que de surprise. Nous laisserons parler un témoin oculaire de leur première apparition sur les bords du Danube.

« Les Huns, dit l'historien Ammien Marcellin, dépassent tout ce qu'on peut imaginer de plus barbare et de plus sauvage. Ils sillonnent profondément avec le fer les joues de leurs enfants nouveau-nés, afin que les poils de la barbe soient étouffés sous les cicatrices; aussi ont-ils, jusque dans leur vieillesse le menton libre et dégarni. Leur corps trapu, avec des membres supérieurs énormes et une tête démesurément grosse, leur donne une apparence monstrueuse. Vous diriez des bêtes à deux pieds, ou quelqu'une de ces figures en bois mal charpentées dont on orne les parapets des ponts. Au demeurant ce sont des êtres qui, sous une forme humaine, vivent dans l'état des animaux.

« Ils ne connaissent pour leurs aliments ni les assaisonnements, ni le feu.

Digitized by Google

emporter de leurs biens en d'autres villes plus fortes ou moins exposées au passage d'un si terrible ennemi. Sainte Geneviève au contraire, animée de l'Esprit de Dieu, faisait tous ses efforts pour les retenir dans Paris, les assurant que s'ils voulaient faire pénitence et apaiser la colère du ciel par leurs larmes, ce fléau ne tomberait pas sur eux, et qu'ils seraient en plus grande sûreté dans leurs maisons que dans les villes où ils se voulaient retirer. Quelques femmes persuadées par ses discours s'assemblèrent dans l'église, où elles passèrent les jours et les nuits en prières pour

Des racines de plantes sauvages, de la viande mortifiée entre leurs cuisses et le dos de leurs chevaux, voilà ce qui fait leur nourriture.

« Jamais ils ne manient la charrue. Ils n'habitent ni maisons, ni cabanes, car toute enceinte de murailles leur paraît un sépulcre et ils ne se croiraient pas en sûreté sous un toit. Toujours errants par les montagnes et les forêts, changeant perpétuellement de demeures ou plutôt n'en ayant pas, ils sont rompus dès l'enfance à tous les maux, au froid, à la faim, à la soif.

« Leurs troupeaux les suivent dans leurs migrations, traînant des chariots où leurs familles sont renfermées. C'est là que les femmes filent et cousent les vêtements des hommes ; c'est là qu'elles deviennent mères, qu'elles élèvent leurs enfants. Demandez à ces hommes d'où ils viennent, où ils sont nés, ils ne vous le diront pas : ils l'ignorent.

« Leur habillement consiste en une tunique de lin et une casaque de peaux de rats sauvages cousues ensemble. La tunique est de couleur sombre et leur pourrit sur le corps ; ils ne la changent point qu'elle ne les quitte. Un casque aplati et des peaux de bouc roulées autour de leurs jambes velues complètent leur équipage. Leur chaussure, taillée sans forme ni mesure, les gêne à ce point qu'ils ne peuvent marcher, et ils sont tout à fait impropres à combattre comme fantassins, tandis qu'au contraire on les dirait cloués sur leurs petits chevaux, laids, mais infatigables et rapides comme l'éclair. C'est à cheval qu'ils passent leur vie, tantôt à califourchon, tantôt assis de côté, à la manière des femmes ; ils y tiennent leurs assemblées, ils y achètent et vendent ; ils y boivent et mangent, ils y dorment même, inclinés sur le cou de leurs montures.

« Dans les batailles ils se précipitent sans ordre et sans plan, sous l'impulsion de leurs différents chefs, et fondent sur l'ennemi en poussant des cris affreux. Trouvent-ils de la résistance, ils se dispersent, mais pour revenir avec la même rapidité, enfonçant et renversant tout sur leur passage. Toutefois, ils ne savent ni escalader une place forte ni assaillir un camp retranché.

« Les Huns sont inconstants, sans foi, mobiles à tous les vents, tout à la furie du moment. Ils savent, aussi peu que les animaux, ce que c'est qu'honnête et déshonnête. Leur langage est obscur, contourné et rempli de métaphores. Quant à la religion ils n'en ont point, ou du moins ils ne pratiquent aucun culte : leur passion dominante est celle de l'or. »

(*Rosier de Marie*, 10 septembre 1870.)

Digitized by Google

détourner ce fléau de Dieu. Il y eut aussi des hommes qui les imitèrent et résolurent de ne chercher leur salut que dans la protection du Tout-Puissant, d'autant plus que l'estime qu'ils avaient de la sainteté de Geneviève, faisait qu'ils se confiaient entièrement à sa parole et qu'ils ne doutaient point qu'elle ne fût capable de les délivrer par ses prières. Mais le diable en suscita d'autres contre elle, leur suggérant que ses prophéties n'étaient que des rêveries par lesquelles elle égarait les meilleurs citoyens, et les engageait dans une ruine inévitable. Là-dessus ils excitèrent une sédition, où l'on conspirait déjà de la faire mourir, mais Dieu qui l'avait délivrée la première fois par l'intervention de saint Germain, la délivra cette seconde fois par celle de son Archidiacre.

Car saint Germain, dit un autre historien, était mort à Ravenne en Italie, l'an 448. Sur son lit de douleur il avait songé à Geneviève, et chargé son archidiacre Sédulius de porter à l'humble Vierge des *eulogies* ou pains bénits, en signe d'union dans la foi et la charité. L'Archidiacre, entrant dans Paris, eut connaissance des complots tramés contre la Sainte. Indigné, il rassemble le peuple et lui crie : « Quoi ! vous voulez faire périr Geneviève, qui peut-être vous sauvera par ses prières et son dévouement, qui est l'ange protecteur de vos murailles, tête innocente en faveur de laquelle Dieu épargnera des milliers de coupables ! Voyez donc comme saint Germain mourant l'a traitée ; il m'a chargé de lui remettre ces eulogies, en témoignage de son respect et de sa constante estime. » Les esprits s'apaisèrent à ces paroles, et prirent la résolution d'attendre les événements.

Tout à coup Geneviève, éclairée par le Ciel, parcourt activement les places et les rues de la ville, annonçant qu'Aétius et Théodoric sont en mesure d'arriver aussitôt qu'Attila aux portes de Paris. Mais le nouveau Sennachérib, vaincu par les prières de notre Sainte, recule épouvanté devant les colonnes de l'armée combinée, décharge sa fureur sur Orléans, ensevelit trois cent mille des siens dans les champs Catalauniques, entre Méry-sur-Seine et Châlons-sur-Marne, quitte le théâtre de sa honte et de ses défaites et repasse le Rhin.

Rentrée dans la solitude, sainte Geneviève, continue l'abbé

Digitized by Google

Beaussire, opéra plusieurs miracles, dont deux surtout méritent d'être rapportés avec quelque détail.

Au village de Cateuil, près Paris, étaient les tombeaux de saint Denis, de saint Rustique et de saint Éleuthère, premiers apôtres de la contrée. Geneviève, qui priait souvent sur leurs cendres, désirait ardemment aussi voir une église bâtie en l'honneur de ces martyrs de la foi. S'en étant ouverte à des prêtres du village de l'Estrée, notamment à Génésius, homme fort recommandable, ceux-ci entrèrent tout d'abord dans son projet. Mais les difficultés étaient grandes. « Nous n'avons point les matériaux nécessaires, disaient-ils à Geneviève, pas même de chaux. » A ces mots la Vierge se leva avec un visage enflammé et rayonnant d'inspiration. — Allez, leur dit-elle, allez sur le pont de la ville, et rapportez-moi ce que vous aurez entendu. — Les prêtres obéissent, et, en sortant de la ville, ils rencontrent deux porchers dont l'un disait à l'autre :

— En poursuivant une laie, j'ai rencontré par hasard un four à chaux d'une grandeur extraordinaire.

— Et moi, reprit son compagnon, j'ai rencontré la même chose près la racine d'un grand arbre renversé à terre.

Les prêtres étant revenus, approuvèrent que les travaux fussent commencés. Sainte Geneviève, priant, conseillant, ordonnant, les présidait et les dirigeait. Mais un matin, tous les ouvriers maçons et charpentiers se plaignirent de l'excessive chaleur et du trop de temps que leur prenait la nécessité d'aller acheter du vin à la ville. Geneviève, ayant aperçu un vase vide qui se trouvait là, fit dessus le signe de la Croix, et les ouvriers apaisèrent leur soif avec un vin excellent.

Dans ses courses, Geneviève multipliait les prodiges. A Meaux, où chaque année elle allait surveiller la moisson de quelques champs, héritage de famille, elle guérit un homme dont la main était desséchée, et un avocat appelé Fruminus, frappé depuis longtemps d'une surdité complète. Là aussi elle connut sainte Céline et la prit sous sa protection. Céline, issue d'une famille distinguée, venait d'être promise en mariage à un jeune homme des environs. Mais son inclination la portait à la virginité, et Gene-

Digitized by Google

vière, cédant à ses instances, lui donna l'habit de religion. Sur cela, le jeune homme, bouillant de colère et de dépit, s'avança contre elles l'épée à la main, au milieu de la rue; mais elles s'enfuirent dans le baptistère, dont les portes s'ouvrirent miraculeusement pour les soustraire à sa poursuite. Ce fut aussi près de Meaux qu'elle arrêta la pluie qui empêchait des laboureurs de faire leur récolte, quoique dans tout le reste du pays la pluie continuât de tomber. A Arcy-sur-Aube, où elle était allée chercher des grains pour les habitants de Paris en proie à la famine, elle rendit l'usage de ses membres à la femme d'un tribun. A Troyes, le peuple accourut au-devant d'elle et lui offrit un grand nombre de malades, qu'elle guérit en faisant sur eux le signe de la Croix. La vénération qu'elle inspirait était telle qu'on lui coupa plusieurs bandes de ses vêtements. Comme elle revenait avec onze navires chargés de grains, un vent violent poussa les barques sur des rochers; voyant qu'elles allaient être submergées par les vagues, la Sainte invoqua le Seigneur : aussitôt la tempête cessa, et le voyage s'acheva heureusement. Sainte Geneviève distribua aux pauvres tout le blé qu'elle leur put donner; car sa charité ne lui laissait rien garder pour elle. Plusieurs fois ses compagnes trouvèrent vide le four où elles faisaient cuire leur pain.

La détresse des Parisiens venait d'un long siége qu'ils soutinrent contre Childéric, père de Clovis. Quand la ville eut été prise, le roi, tout païen qu'il était, conçut tant d'estime pour les vertus de sainte Geneviève, qu'il ne lui refusait rien de ce qu'elle lui demandait. Craignant un jour qu'elle n'implorât la grâce de plusieurs prisonniers qu'il voulait mettre à mort, il sortit de la ville, dont il fit fermer les portes. Dès que la Sainte apprit son départ et le dessein qu'il avait, elle se hâta de le suivre et parvint à le rejoindre, car devant elle la porte de la ville s'ouvrit, à la grande stupéfaction des gardes. Le roi, non moins étonné, lui accorda la vie de ces malheureux qu'on allait exécuter.

Dans un pèlerinage qu'elle fit à Saint-Martin de Tours, elle guérit une jeune fille d'Orléans, qui était à l'extrémité. Sa mère la pleurait déjà, lorsqu'elle entendit le bruit du peuple qui accompagnait sainte Geneviève à l'église de Saint-Aignan. Elle courut

Digitized by Google

aussitôt se jeter aux pieds de la Sainte, criant de toutes ses forces : Rendez-moi ma fille, madame Geneviève, rendez la vie à ma fille. La servante de Dieu, touchée de sa douleur, lui dit : « Levez-vous, ne pleurez plus, votre fille est guérie. » Elles allèrent ensemble à la maison où elles trouvèrent Claudia, c'était le nom de la jeune fille, qui venait au-devant d'elles. A la vue de ce miracle, tout le peuple d'Orléans se mit à louer Dieu. Alors un esclave pria la Sainte de demander pour lui à son maître le pardon d'une faute qu'il avait commise. Elle le fit volontiers, mais cet homme, qui avait le cœur dur, s'y refusa obstinément. « Vous méprisez ma prière, lui dit enfin sainte Geneviève, mais Notre-Seigneur ne la méprisera pas. » Comme il s'en retournait chez lui, il fut pris d'une fièvre ardente. Il se mit au lit ; bientôt, ne pouvant plus résister au feu intérieur qui le dévorait, il vint se jeter aux pieds de sainte Geneviève et lui demander pardon. Elle pria Dieu pour lui ; et comme il promettait de faire grâce à son esclave, il fut aussitôt guéri. A Tours, sainte Geneviève délivra beaucoup de personnes qui étaient possédées du démon. Comme elle approchait des portes de la basilique de Saint-Martin, les démons criaient par la bouche des énergumènes qu'ils étaient brûlés entre saint Martin et Geneviève, dont ils disaient que les doigts étaient comme des cierges enflammés d'un feu céleste ; et ils avouaient qu'ils avaient essayé de la faire périr sur la Loire, où elle avait en effet couru beaucoup de dangers. A son retour, la Sainte guérit encore un pauvre petit enfant nommé Mérovée, que ses parents avaient apporté à Paris : il était né aveugle, sourd et boiteux. Sainte Geneviève ayant fait sur lui le signe de la Croix avec de l'huile bénite, il vit, il parla, il marcha ; et ses parents le remmenèrent pleins de joie.

Le bruit de tant de miracles s'était répandu dans le monde entier. Saint Siméon Stylite, voyant des marchands de Paris au pied de sa colonne, les chargea de saluer Geneviève de sa part, et de le recommander à ses prières. Le roi Clovis, qui la vénérait, lui accorda souvent la grâce des criminels qu'on conduisait au supplice. Sainte Geneviève lui avait inspiré le dessein de construire une basilique en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Digitized by Google

C'est là qu'étant morte le 3 janvier 512, peu de temps après Clovis, elle fut enterrée non loin de ce prince ; elle avait vécu près de quatre-vingt-dix ans [1].

Aussitôt après la mort de sainte Geneviève, dit M. l'abbé Beaussire, le peuple éleva sur son tombeau un oratoire construit en bois, qui subsista jusqu'à ce qu'on eut achevé l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, que sainte Clotilde fit orner richement. Un peu plus tard, on leva son corps de terre, pour le renfermer dans une châsse magnifique, ouvrage de saint Éloi. Quand les Normands assiégèrent Paris, on se hâta de soustraire à leurs dévastations le précieux dépôt, en le transportant à Athis, puis à Draveil et ensuite à Marisy près la Ferté-Milon, d'où il fut rapporté à Paris, en 855, après dix ans d'absence. La nouvelle châsse, élevée derrière le grand autel, fut faite en 1242 par les soins de l'abbé de Sainte-Geneviève. Il y entra, dit-on, cent quatre-vingt-treize marcs d'argent et huit marcs d'or ; elle était presque toute couverte de pierres précieuses données par des rois.

[1] Cette église prit depuis le nom de Sainte-Geneviève, qu'elle porte encore aujourd'hui. Il faut remarquer que la ville de Paris ne comprenait que ce qu'on appelle la cité, qui était environnée de forêts. Comme on n'enterrait alors personne dans l'enceinte des villes, Clovis qui destinait l'église dont nous parlons à être le lieu de sa sépulture, la fonda hors de la ville sur une montagne peu éloignée de son palais. Lorsqu'il en jeta les fondements, son dessein était d'y mettre des moines, selon l'auteur de la vie de sainte Bathilde. Ç'a été aussi le sentiment du P. Mabillon, *Op. post.*, t. II, p. 356. Il est persuadé que des moines desservirent cette église jusqu'en 866, que les Normands la brûlèrent. Lorsqu'elle eut été rebâtie, on la donna à des chanoines séculiers ; mais comme ils s'étaient comportés d'une manière scandaleuse, ils furent chassés en 1148 par l'autorité réunie du Pape Eugène III, et de l'abbé Suger, premier ministre de Louis le Jeune. On mit à leur place des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, que l'on tira de l'abbaye de Saint-Victor fondée quarante ans auparavant, et alors célèbre par une multitude de grands hommes qui se distinguaient autant par leur science que par leur piété et l'austérité de leur vie. Le pieux cardinal de la Rochefoucaud, évêque de Senlis, ayant été nommé abbé de Sainte-Geneviève par Louis XIII, entreprit d'établir dans le monastère de Paris la belle réforme qu'il avait mise dans celui de Saint-Vincent de Senlis. Ce fut pour cela qu'il fit venir en 1624 le P. Charles Faure avec douze autres religieux de Saint-Vincent. Cette réforme reçut sa dernière perfection en 1634, lorsque le P. Faure eut été fait abbé de Sainte-Geneviève, et coadjuteur du cardinal. Le premier mourut en odeur de sainteté en 1667. Pour le cardinal, il était mort en 1645. (NOTE DE GODESCARD.)

Digitized by Google

Paris a souvent obtenu des grâces signalées par la puissante intervention de sainte Geneviève. Nous citerons entre autres la guérison miraculeuse de cette cruelle maladie appelée *le mal des ardents*, parce qu'elle consumait ceux qui en étaient attaqués, par un feu secret et meurtrier. Elle frappait surtout le peuple. L'art des médecins mit tout en œuvre pour apporter des remèdes à cet horrible fléau; ce fut en vain. Alors Étienne, évêque de Paris, prélat d'une sainteté éminente, ordonna des jeûnes et des prières publiques, dans l'espérance que Dieu se laisserait fléchir. Mais la maladie continuait ses ravages; ils ne cessèrent qu'après une procession solennelle, où l'on porta la châsse de sainte Geneviève à la cathédrale. Lorsqu'elle fut à l'entrée de l'église, tous les malades recouvrèrent sur-le-champ la santé, à l'exception de trois, qui sans doute avaient manqué de foi. Ceci arriva sous le règne de Louis-le-Gros, l'an 1129. Le Pape Innocent II, qui vint en France l'année suivante, ordonna, après avoir constaté la vérité du miracle, qu'on en célébrerait tous les ans la mémoire le 26 novembre [1].

L'église anciennement appelée Sainte-Geneviève-la-Petite, bâtie comme on le croyait, sur l'ancienne habitation de sainte Geneviève, dans la Cité, prit dès lors le nom de Sainte-Geneviève-des-Ardents, à cause de ce miracle. Elle était auprès de Notre-Dame. On la démolit, en 1747, pour agrandir l'hospice des Enfants-Trouvés [2].

[1] Sainte Geneviève a été illustrée par des miracles sans nombre. Erasme fut délivré de violentes coliques, que les médecins ne pouvaient guérir, en visitant avec foi son tombeau. De nos jours nous pourrions citer dans Paris plusieurs faits très-miraculeux et tout récents.

[2] On conservait à Nanterre le voile de sainte Geneviève et quelques parties de ses vêtements. Aussi le pèlerinage de la Patronne de Paris est-il toujours très-fréquenté, malgré l'impiété de ce temps. On y montre encore près de l'église, ce qui reste de la maison de ses parents, et le puits dont l'eau guérit sa mère. La précieuse châsse de sainte Geneviève, et ses reliques beaucoup plus précieuses, furent hélas! profanées par les ennemis de Dieu et de ses Saints en 1793. Les os de la Patronne de Paris furent jetés au feu, la châsse fondue à la Monnaie et la nouvelle église bâtie par Louis XV devint, sous le nom payen de Panthéon, l'ossuaire des philosophes et des libertins, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Mirabeau, de Marat, et de quelques autres impies. Cette démence effroyable, arrêtée par Napoléon Ier qui rendit à sainte

Digitized by Google

# SAINT ANTÈRE,

PAPE ET MARTYR.

Le dix-huitième successeur de saint Pierre, le bienheureux Pontien, relégué en Sardaigne dans la persécution de Maximin, ne se vit plus en état de veiller sur le saint bercail de l'Église, et renonça au souverain pontificat le 28 septembre de l'an 235, afin que le Saint-Siége pût se pourvoir d'un pasteur dont il avait plus que jamais besoin. Mais les fidèles, qui tous les jours demandaient à Dieu son retour, ne voulurent pas, tant qu'il vivrait, lui donner un successeur. Ce ne fut qu'après sa mort, qui eut lieu le 19 novembre de la même année, qu'ils élurent Antère ou Antéros, grec d'origine, dont la sainteté était connue de tous. Antère, dévoué sans réserve au service de Dieu, accepta ce poste, qui était le gage d'une mort prochaine.

Pendant son pontificat qui devait être bien court, il s'occupa à recueillir les Actes des Martyrs, et il est regardé comme un des premiers auteurs du Martyrologe. Elu le 24 novembre 235, il souffrit le martyre le 3 janvier suivant, n'ayant siégé que quarante jours. Son corps, enseveli au cimetière de Calixte, fut transporté, lors de la paix rendue aux chrétiens, dans l'église de Saint-Sylvestre au Champ-de-Mars [1].

Geneviève son église en 1806, eut un réveil sous Louis-Philippe. Mais depuis enfin l'église de la sainte Protectrice de Paris a été rendue à la religion. Quant au tombeau de sainte Geneviève, il a été heureusement conservé dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, et c'est dans cette église, ainsi que dans celle de Sainte-Geneviève, que l'on révère dans deux châsses tout ce qui, des reliques de la Sainte, a pu être sauvé par la piété des fidèles.

[1] Le martyre de saint Antère avait eu lieu par un décret formel de l'empereur Maximin.

Cet empereur avait alors soixante-huit ans. Julius Capitolinus, qui a écrit sa vie, dit, dans la peinture qu'il en fait, que « jamais bête plus cruelle n'a marché sur la terre. » Il avait huit pieds romains de hauteur; et tous les autres historiens parlent de lui comme d'un géant monstrueux. Il mangeait chaque jour quarante livres de viande et buvait en proportion.

Digitized by Google

## SAINT AVIT, L'UN DES APOTRES DE L'ESPAGNE,

MARTYR.

Le jeune Avit, sorti d'une race illustre, selon le monde, était né vers le milieu du Ier siècle de notre ère, dans la ville de Tolède. On l'engagea à voir Rome, pour y étudier la vie élégante et la philosophie. Il s'y rendit avec l'intention d'y acquérir des connaissances plus graves, et peu après son arrivée, il alla à la recherche du poète Martial, qui était son compatriote et qui jouissait en un certain point de la faveur publique. On sait qu'il faisait grand bruit par ses épigrammes. Le jeune Espagnol le vit, il en fut très-bien accueilli. Mais, plus sérieux que le poète, il trouva que les épigrammes de son concitoyen ne méritaient pas toutes les peines qu'il y prenait. Il ne le fréquenta donc que de loin en loin, et lorsqu'il eut vu dans ses vers des malices immondes, il ne le fréquenta plus.

Dieu avait permis qu'il fît connaissance de quelques chrétiens ; il eut la grâce dans ses relations avec eux, de recevoir la foi, qui est un don de Dieu. Il devint rapidement chrétien ardent et dévoué, prêt à défendre la cause sainte. Ses nouveaux frères le présentèrent au Pape Clément Ier, qui occupait le siége de saint Pierre, et qui se disposait à envoyer quelques apôtres en Espagne. Il leur joignit Avit, en lui donnant sa bénédiction apostolique.

La petite troupe de missionnaires s'embarqua, et comme il y avait quelques chrétiens en Espagne, les envoyés du Saint-Siége tinrent à Tolède un premier concile, après lequel ils parcoururent les provinces qu'on appelle aujourd'hui l'Andalousie, l'Estramadure, le Portugal, où ils firent des prosélytes ; de là, Avit s'embarqua de nouveau pour porter la lumière dans les îles Canaries. Mais il y trouva des peuplades turbulentes dont le cœur était de pierre. Il fit pourtant quelques disciples, ce qui irrita tellement ces idolâtres, qu'ils le firent périr en de cruels tourments. Il souffrit le martyre, le 3 janvier de l'an 106. Les missionnaires qui,

Digitized by Google

cinq cents ans après, visitèrent ces îles, y trouvèrent encore des chrétiens, descendants de ceux qui avaient été régénérés par saint Avit.

## SAINT PIERRE BALSAME,

MARTYR.

Pierre Balsame, appelé aussi Pierre Apselame, était originaire d'Eleutéropolis en Palestine. Il fut arrêté comme chrétien dans la persécution de Maximin et de Galère, et emmené devant Sévère, qui se trouvait alors à Aulane, à trente stades de Jérusalem.

Cet homme lui dit : — Comment vous nommez-vous ?

Le chrétien répondit : — Je me nomme Balsame, du nom de mon père, et j'ai reçu au baptême le nom de Pierre, car je suis chrétien. — Quel emploi avez-vous ? reprit Sévère. — En puis-je avoir un plus honorable que celui que je viens de dire ? et que peut-on faire de mieux dans le monde que d'être chrétien ?

— Avez-vous encore votre père et votre mère ? — Je n'ai plus ni mon père ni ma mère.

— Vous ne dites pas la vérité ; car je sais de bonne source que vous avez encore votre père et votre mère.

— L'Évangile nous enseigne que, lorsque nous sommes cités pour rendre raison de notre foi, nous devons renoncer à tout le reste.

Après un moment de silence, Sévère reprit : — Avez-vous connaissance de certaines ordonnances des empereurs ? — J'ai connaissance, répondit Pierre des commandements de mon Dieu, qui est le vrai et suprême Monarque du monde. — Apprenez donc qu'il y a un édit des empereurs qui oblige tous les chrétiens à sacrifier aux dieux, sous peine de mort. — Vous saurez donc aussi qu'il y a un commandement du Roi éternel, qui condamne formellement ceux qui sacrifient aux démons. Auquel de ces deux pouvoirs me conseillez-vous d'obéir ? et que croyez-vous que je doive choisir, ou de mourir de votre main, ou de tomber entre les mains du seul Dieu véritable, pour être éternellement désolé ?

Digitized by Google

— Puisque vous me demandez mon conseil, répliqua Sévère, je vous dirai que vous devez obéir aux édits, et sacrifier aux dieux. — Je ne puis me résoudre à sacrifier à des dieux de bois et de pierre, comme ceux que vous adorez. — Vous nous offensez. Ignorez-vous que je puis châtier cette injure que vous nous faites par votre mort? — Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, je vous dis seulement ce qui est écrit dans la loi divine : « Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent, et l'ouvrage de la main des hommes. Elles ont une bouche, des yeux, des narines, des oreilles, des mains et des pieds, et elles ne peuvent ni parler ni entendre, ni voir, ni sentir, ni toucher, ni marcher. Et il est dit ensuite : que ceux qui font de tels dieux leur deviennent semblables, aussi bien que ceux qui mettent en eux leur confiance. » Si le Saint-Esprit fait dire ces paroles à son Prophète, quelle injure vous fais-je en vous disant que vous êtes semblables à des pierres et à du bois? et ne serait-ce pas plutôt moi qui devrais m'offenser de ce que vous voulez me rendre semblable à vous?

— Ayez compassion de vous-même, reprit encore Sévère, et sacrifiez. — Pour avoir véritablement compassion de moi-même, répondit Pierre, je ne dois ni sacrifier, ni m'écarter de la vérité divine. Mais puisque vous n'êtes pas éclairé des lumières de la foi, que vous repoussez mes paroles, et les paroles divines qui défendent de tels sacrifices, faites ce qui vous est ordonné. — Je veux bien encore user de patience et vous donner le temps de penser à vous, c'est-à-dire à sauver votre vie.

— Ce délai est inutile : le temps ne me fera pas changer. Faites donc sur-le-champ ce qu'aussi bien vous serez obligé de faire un peu plus tard, et achevez l'œuvre que le démon a si bien commencée, car je ne puis faire ce que vous voulez me persuader de faire, ce que Jésus-Christ, mon Seigneur que j'adore, ne permettra jamais.

Le gouverneur alors ayant fait suspendre en l'air le témoin de la foi, lui dit : — Qu'en pensez-vous maintenant, Pierre? Commencez-vous à connaître ce que c'est que le chevalet? Eh bien, sacrifierez-vous?

— Ajoutez encore les ongles de fer, répliqua le Martyr, et ne

Digitized by Google

me parlez plus de sacrifier à vos démons, je vous l'ai répété suffisamment : je ne sacrifierai qu'à mon Dieu, pour l'amour duquel je souffre.

Sévère fit donc redoubler les tourments. Le Saint ne poussa ni plaintes ni gémissements. Il chantait ces paroles du Prophète : « J'ai fait une demande au Seigneur et je la lui ferai toujours, c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie. »

Puis il reprit : — « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits ? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. »

Cette tranquille indifférence, que le Saint témoignait pour les supplices irrita le gouverneur, il fit avancer d'autres bourreaux qui vinrent relever les premiers. Ceux qui étaient présents, voyant couler le sang sur le pavé, lui criaient : — Rendez-vous, ne vous perdez pas, sacrifiez et délivrez-vous de ces horribles tortures.

Le saint Martyr leur répondit : — Appelez-vous cela des tourments ? Pour moi, je ne sens aucune douleur. Mais je sais que si je manque de fidélité à mon Dieu, je dois m'attendre à de vraies peines et à de vrais tourments.

Le gouverneur lui dit encore : — Sacrifiez, Pierre Balsame, ou vous vous en repentirez. — Je ne sacrifierai point, et je ne m'en repentirai pas. — Je vais prononcer la sentence contre vous. — C'est ce que j'attends avec impatience.

Sévère, étonné, prononça donc ce jugement : « Nous ordonnons que Pierre Balsame, pour avoir refusé d'obéir aux édits des invincibles empereurs et avoir montré un mépris formel de leurs ordres, pour avoir défendu avec opiniâtreté la loi du Crucifié, soit lui-même attaché à une croix. »

Et le bienheureux athlète de Jésus-Christ eut l'honneur d'expirer dans le même supplice que son Dieu.

C'était à Aulane, le 3 janvier, vers l'an 311.



Digitized by Google

## SAINT GORDIUS,

MARTYR.

Saint Gordius ou Gorde, vivait à la fin du IIIe siècle de l'Église. Il embrassa l'état militaire et s'éleva au grade de centurion, qui le rendait chef de cent soldats. Saint Basile le Grand, qui a composé une homélie en son honneur, rapporte que de son temps, on persécutait beaucoup les chrétiens à Césarée en Cappadoce. On avait élevé des statues de pierre et de bois dans les places publiques, et l'on mettait à mort ceux qui refusaient de sacrifier à ces idoles. L'épouvante et la confusion remplissaient la ville, car les idolâtres saccageaient impunément les maisons des chrétiens, les prisons regorgeaient de fidèles. On vit alors les églises abandonnées ; les forêts et les antres des montagnes devinrent le refuge des persécutés.

Gordius renonça à son grade, déposa l'habit militaire, et abandonnant tout, il suivit le saint conseil de fuir le péril. Il passa dans les déserts, où il s'efforça de s'unir plus étroitement à Dieu par la prière et les mortifications. Mais ayant appris un jour qu'on célébrait à Césarée une fête pompeuse en l'honneur du dieu Mars, il crut devoir s'y rendre pour soutenir les chrétiens fragiles.

Parmi le concours des Gentils, il eut la douleur de voir une foule de faibles chrétiens qui n'avaient pas honte d'assister à ces fêtes des démons. Son cœur s'en désola : inspiré par l'Esprit-Saint, il se mit aussitôt à exalter la religion chrétienne et à reprocher aux idolâtres d'adorer les faux dieux. La masse païenne s'écria qu'il troublait la fête, et qu'une si grande témérité méritait la mort. On s'empara de lui, on le conduisit au gouverneur, devant qui on le chargea du crime de rébellion.

Ce magistrat avait eu connaissance de la fuite de Gordius, il lui en demanda la cause, et aussi pourquoi il avait reparu. Gordius répondit : — Je suis revenu ici parce que je suis chrétien, et comme je sais que vous êtes cruel et qu'on tremble devant vous, j'ai cru que le moment était venu pour moi de témoigner de ma foi au seul Dieu véritable.

Digitized by Google

Le gouverneur commanda aux bourreaux de se tenir prêts. Le Saint n'en fut pas épouvanté. Bientôt tous les genres de supplices, le fouet, le chevalet, le feu lui furent appliqués. Mais au milieu des souffrances il s'écriait : Tourmentez tant que vous voudrez, plus vous me ferez souffrir, plus sera grande la récompense que vous me préparez dans le ciel. Mes blessures seront couvertes d'un vêtement précieux, et mes douleurs me vaudront une joie éternelle.

Le gouverneur comprenant qu'il n'obtiendrait rien par les tourments, essaya de corrompre le chrétien par les promesses. Il lui offrit des honneurs et des richesses considérables, s'il consentait à sacrifier aux dieux. Le Saint répondit : — Vous vous trompez si vous croyez m'amener à échanger la gloire éternelle dans les cieux contre les biens périssables de ce monde. Le gouverneur, fatigué de menacer et de promettre inutilement, condamna Gordius à mourir.

Comme il marchait au supplice, deux de ses amis l'exhortaient à céder, à ne pas se perdre ainsi à la fleur de son âge. — Ne plaignez pas mon sort, leur dit-il, plaignez ceux qui persécutent les chrétiens, parce que le feu éternel les attend. Je suis prêt à souffrir non pas une mort, mais mille morts pour Jésus-Christ, mon Dieu.

Ceux-ci lui expliquaient qu'il lui suffisait de renier de bouche, sans cesser d'adorer du fond de son cœur. — Non, leur répondit-il, jamais la langue que Dieu m'a donnée ne servira à le renier.

Il fit le signe de la Croix, et s'avança courageusement vers le bûcher qui allait être son supplice, et on sait par le panégyrique qu'ont fait de saint Gordius le grand saint Basile, et les Ménologes grecs, qu'il termina glorieusement son martyre par le feu.

---

## SAINT BLIMOND,

ABBÉ DE SAINT-VALÉRY[1].

Saint Blimond, si révéré en Picardie, était originaire du Dauphiné. Il naquit dans un château situé aux bords de l'Isère, de

[1] Extrait du P. François Giry.

Digitized by Google

parents également illustres par leur noblesse et par leurs grands biens. Mais comme les riches et les puissants du siècle ne sont pas plus exempts des disgrâces de la nature que les pauvres et les nécessiteux, le jeune Saint fut affligé, dès son enfance, d'une si étrange contraction de nerfs, qu'il devint paralytique et tout à fait impotent, jusqu'à ne pouvoir se tenir debout, ni même lever la tête pour regarder le ciel. Ses parents extrêmement touchés d'un accident si fâcheux, employèrent tous les remèdes humains pour tâcher de l'en délivrer, mais enfin après d'inutiles efforts pendant plusieurs années, ils n'attendirent plus que de Dieu la guérison de leur fils.

Et comme par toute la France, s'était répandu le bruit des grands miracles que saint Valéry, abbé d'un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, en Picardie, opérait sur toute sorte de malades, ils résolurent d'y porter eux-mêmes leur pauvre estropié. Ils ne furent pas frustrés dans leur espérance. Ayant présenté le jeune Blimond à ce saint Religieux, ils le supplièrent avec larmes d'avoir pitié de leur affliction et d'obtenir de Dieu, par la ferveur de ses prières, la guérison de leur cher enfant. Le saint Abbé dont le cœur était rempli de charité, ne put repousser la supplique que lui faisaient ces affligés. Il se mit en oraison, prit le jeune homme et après avoir imposé ses mains sur tous ceux de ses membres qui étaient perclus, il le rétablit en parfaite santé.

Cette insigne faveur fit une grande impression sur l'esprit du jeune Blimond. Croyant ne la pouvoir jamais reconnaître qu'en consacrant au culte des autels cette même santé qu'il venait de recevoir miraculeusement, il résolut de se faire religieux sous la sage conduite de saint Valéry, afin que, par les exemples et les conseils d'un si grand Saint, il pût préserver son âme des maladies spirituelles, comme il avait été délivré par les mérites du même Saint, d'une si étrange infirmité corporelle.

Ses parents quelque tendresse qu'ils eussent pour lui, ne pouvant s'opposer à un si pieux dessein, le laissèrent entre les mains de son bienfaiteur. Il fit un tel progrès dans une si heureuse école qu'il se rendit le modèle du monastère et devint enfin le parfait imitateur de son bon maître. Il ne faut donc pas s'étonner si,

Digitized by Google

après la mort de saint Valéry, Blimond fut élu par les suffrages de tous les religieux pour lui succéder.

Cependant il ne put pas gouverner longtemps cette sainte communauté, car la guerre s'étant cruellement allumée en France, les religieux se virent contraints à quitter la Picardie, où les armées causaient les plus grands désordres. Ils se retirèrent où ils purent, cherchant des lieux qui leur permissent le repos de la solitude.

Le saint Abbé, voyant son monastère dispersé sans pouvoir y apporter remède, résolut de se réfugier lui-même à l'abbaye de Bobbio, dans le Milanais. Saint Attale, qui gouvernait alors cette maison, le reçut avec beaucoup de charité, ravi de posséder un tel serviteur de Dieu, et persuadé que les vertus de ce Saint ne contribueraient pas peu à augmenter la ferveur de ses religieux.

Mais Blimond, ayant passé là quelques années, dans les exercices d'une rigoureuse pénitence, crut qu'il devait retourner en France, où il apprenait que les troubles avaient cessé. Il communiqua son dessein à l'abbé Attale. Le saint vieillard, ne pouvant se résoudre à se priver d'un religieux, avec qui il avait contracté une étroite amitié, et dont le mérite lui était parfaitement connu, fit son possible pour le retenir, jusqu'à ce que la volonté de Dieu lui ayant été manifestée dans une vision qu'il eut, il voulût bien enfin que le Saint reprit le chemin des Gaules.

L'ardeur que saint Blimond avait de se revoir auprès du tombeau de saint Valéry, son bienheureux maître, lui fit faire diligence pour rentrer en Picardie. Mais il eut la douleur de ne retrouver le sol de son ermitage que désolé et couvert de chardons, tellement qu'à peine il y put remarquer l'endroit où avait été inhumé le corps du saint abbé Valéry. Néanmoins, il travailla avec tant de zèle à défricher ce saint lieu, qu'en peu de temps il eut moyen d'y faire bâtir une petite cellule, où il comptait passer le reste de sa vie dans la solitude.

Ce fut alors que, se considérant comme un novice dans la pratique de la vertu, et comme n'ayant encore rien fait pour Dieu, il entreprit de mener une vie plus austère et qui tenait plus de l'Ange que de l'homme.

Cependant quelque désir qu'il eût et quelques soins qu'il appor-

Digitized by Google

tât à demeurer caché aux hommes, il ne put empêcher que l'éclat de sa sainteté ne perçât aux travers des broussailles dont il était environné, et ne se répandît de toutes parts avec le bruit des miracles qu'il obtenait de Dieu.

Cette haute réputation qu'il s'acquit lui attira un grand nombre de disciples, qui le supplièrent de les admettre en sa compagnie, afin d'apprendre par ses exemples et ses instructions, les moyens d'arriver à la perfection chrétienne. On vit donc en peu d'années cet ermitage changé en un grand monastère, sous le nom de Saint-Valéry, et la piété y fleurit admirablement sous la conduite de saint Blimond, qui en fut fait abbé par le choix même de ces nouveaux religieux.

Après avoir solidement établi la discipline régulière dans son cloître, il commença avec un zèle apostolique ses attaques contre l'idolâtrie qui infestait encore plusieurs endroits de la Picardie. Assisté de ses disciples, qui se répandirent par toute la province, pour l'exécution d'un si généreux dessein, il acheva d'exterminer le reste des idoles, renversa leurs autels, convertit ceux qui les adoraient encore, en leur faisant connaître Jésus-Christ pour le seul vrai Dieu et le Rédempteur des hommes, tellement qu'on peut, avec justice, le considérer comme apôtre de ce pays.

Dès qu'il eut affermi la foi parmi ce peuple, il finit heureusement ses jours par une mort précieuse, qui arriva le 3 janvier, on n'en sait pas précisément l'année, mais on sait qu'il vivait encore en l'an 660.

Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Valéry, et ses reliques qui ont été sauvées en 1791, sont vénérées près de Saint-Valéry.

---

## SAINTE BERTILLE DE MAREUIL.

Les écrivains qui se sont occupés de la vie de sainte Bertille [1] s'accordent à lui donner pour aïeux ces princes francs, alliés aux

[1] Bertilia. Cette sainte en plusieurs lieux est honorée le 2 janvier. On la fête le 3 dans l'Artois, et aussi le 11 octobre. Cette vie est extraite du pieux ouvrage de M. l'abbé Parenty, chanoine d'Arras.

Digitized by Google

rois mérovingiens, qui possédèrent l'Artois et la Flandre après la conquête du royaume par Clovis.

Née au commencement du VII^e^ siècle, elle eut pour père Ricomer, seigneur des Atrebates (Artésiens), et pour mère sainte Gertrude, fille de Théodebald, l'un des chefs de ces mêmes peuples.

Gertrude, fondatrice de l'abbaye de Hamage, vers l'an 595, fut la tige de toute une famille de Saints, qui fut, après Dieu, redevable de sa haute piété aux soins que prit d'elle saint Amand, lorsqu'il prêchait l'Évangile en Flandre, vers l'an 608. Bertille eut part, comme sa pieuse mère Gertrude et ses autres parents, aux prières et à la direction de ce saint Apôtre, qui contribua puissamment à détruire dans le nord des Gaules les restes de l'idolâtrie.

Dès sa première jeunesse, Bertille bénie de Dieu, s'était appliquée aux vertus que pratiquaient les auteurs de ses jours. On la voyait lever vers le ciel ses mains innocentes, et soupirer de tous ses efforts pour la céleste patrie. Tout ce qu'elle pouvait apprendre de Jésus-Christ, elle le goûtait avec un bonheur toujours nouveau. La charité envers Dieu et le prochain remplissait tellement son âme, qu'à peine pouvait-elle passer une heure sans s'occuper, ou de l'oraison mentale, ou du soin des pauvres. Jamais, non plus, elle ne manquait de se rendre à l'église, heureuse d'entendre la parole de Dieu qu'elle avait soin de garder dans son cœur. Quoiqu'elle fût bien jeune encore, elle était mûre pour l'intelligence, tant sa vie sainte et ses vertus l'avaient mise au-dessus des faiblesses du premier âge; et, contrairement à ce qui se remarque dans les personnes de son rang, elle refusa constamment de consacrer à son usage tout ce qui sentait le luxe ou la superfluité.

Elle avait médité de bonne heure ces paroles de saint Paul : « Que les femmes aussi prient, étant vêtues comme l'honnêteté le demande ; qu'elles se parent de modestie et de chasteté et non avec des cheveux frisés, ni des ornements d'or, ni des perles, ni des habits somptueux, mais avec de bonnes œuvres comme doivent le faire des femmes qui font profession de piété. »

La principale occupation de la jeune Sainte, à mesure qu'elle

Digitized by Google

avançait en âge, était de fréquenter les sanctuaires et les lieux vénérés; de procurer des asiles aux pèlerins et aux étrangers, de consoler les malades et de compatir à toutes les afflictions. Ces éminentes qualités, loin de la soustraire à la connaissance des hommes, ne faisaient qu'ajouter à l'éclat de sa renommée. La nature l'avait douée d'une beauté remarquable, à laquelle elle unissait un grand nom et une immense fortune, en sorte qu'aucune femme de son âge ne pouvait lui être comparée.

Sa réputation s'étant répandue jusque dans le midi de la France, un jeune seigneur nommé Guthland, né en Auvergne, plus distingué encore par sa naissance que par ses richesses, conçut de l'inclination pour elle et demanda sa main. Pour l'obtenir, il offrit de riches présents et des biens considérables. Ses poursuites furent si vives que les pieux parents de la Sainte, qui le savaient vertueux, se virent entraînés à lui promettre leur fille. Bertille cependant luttait contre l'épreuve à laquelle on la soumettait. Elle avait pris la résolution de vivre vierge; et elle y attachait tant de prix qu'elle méprisait souverainement les avantages temporels, n'ambitionnant d'autres trésors ici-bas que ceux de la grâce divine. Il fallut que son père usât de tout l'ascendant qu'il pouvait avoir sur elle pour la déterminer à donner son consentement. Elle espéra, qu'avec le secours de la grâce, elle rencontrerait dans son époux un frère et un gardien, comme la très-sainte Vierge l'avait trouvé en saint Joseph.

Les noces furent célébrées avec la pompe qui convenait à une alliance aussi distinguée. Mais avant même qu'elle eût reçu la bénédiction nuptiale, Bertille avait trouvé dans son futur époux, un prince si éminemment chrétien, qu'elle sourit à l'espoir de le faire entrer dans les voies de perfection qu'elle-même avait embrassées, Dieu donna tant de poids à ses paroles que le bienheureux Guthland partagea aussitôt les sentiments de Bertille. Les vertus de sa sainte épouse touchaient son cœur; il fit de tels progrès dans les voies saintes qu'en peu de temps il se sentit animé du même zèle que Bertille. Tous deux parurent être des anges sur la terre, et toute la province d'Auvergne en fut édifiée.

Qu'il suffise de raconter, dit l'auteur de la vie de sainte Ber-

Digitized by Google

tille [1], que leur piété fut féconde en bonnes œuvres. L'amour de Dieu et la vénération pour ses Saints faisaient taire en eux tous les sentiments terrestres; ce qui les portait à l'exercice continuel des œuvres de charité, et à devenir pour les pauvres une providence visible. On les voyait constamment occupés du soin de nourrir les malheureux, de visiter les malades, de réconcilier les ennemis, de consoler les affligés. Leurs biens ne furent plus à eux; car ils les employèrent en très-grande partie à fonder des hôpitaux et des monastères. On pourrait dire de ces époux ce que le saint roi David chantait : « Ils ont largement dispensé et répandu leurs biens dans la main des pauvres, et leur justice demeure aux siècles des siècles. »

Dieu appela à lui le bienheureux Guthland, pour le récompenser de tant de vertus qu'il avait acquises en peu d'années. Bertille pleura ce cher époux que le ciel lui avait donné, et après qu'elle lui eut fait une sépulture convenable au rang qu'il avait tenu dans le monde, elle distribua aux pauvres et aux églises d'Auvergne les vastes domaines qu'il avait mis à sa disposition.

On ignore si, revenant en Artois, après la mort de son époux, Bertille y retrouva ses parents. Sainte Gertrude, sa mère, mourut en 649, d'après l'historien Ghesquière [2]. Mais elle y revit saint Amand, qui se chargea de la diriger, elle eut lieu de s'édifier des hautes vertus que pratiquaient alors sainte Rictrude et ses enfants, ainsi que du zèle que déployait saint Vindicien, dans l'administration des vastes diocèses de Cambrai et d'Arras; confiée à la direction de saint Amand, elle ne tint plus à rien, du moment où la Providence l'eut séparée de son époux. Elle s'appliqua donc à conserver une union parfaite avec Dieu et à opérer tout le bien qu'elle s'était proposé dès sa première jeunesse. Elle se fixa à Marcuil, qui était l'une de ses terres les plus importantes, et distribua tous ses biens aux religieux et aux pauvres.

Après la mort de saint Amand, elle confia le soin de son âme à saint Vindicien. Et son amour pour la pauvreté volontaire al-

[1] Vie abrégée de sainte Bertille, par un religieux de Marcuil.
[2] L'un des Bollandistes.

Digitized by Google

lant toujours croissant, elle abandonna aux clercs et à l'église de Notre-Dame d'Arras sa seigneurie de Mareuil, à l'exception d'un seul fond d'héritage dont elle se réserva l'usufruit. Elle y construisit à ses frais une église où elle érigea un autel en l'honneur de saint Amand. Et afin qu'elle pût, avec plus de liberté et plus de consolation spirituelle, s'adonner aux exercices de la vie contemplative, elle fit construire une cellule qui tenait à l'un des murs latéraux de cette église. C'était là que, seule avec Dieu, et dans une paix profonde, elle priait sans cesse et méditait sur les vérités du salut.

Elle vécut encore plusieurs années dans cette solitude, où Dieu exauça ses ferventes prières. Une nuit survint, durant laquelle, excédée de fatigue, elle s'abandonna au sommeil ; mais tout à coup elle fut frappée d'un malaise qui la priva de son énergie habituelle. Il en résulta une langueur qui mina en peu de temps sa santé. Elle implorait avec ardeur la divine miséricorde, la suppliant d'éloigner d'elle les embuches de l'ennemi du salut, et de permettre qu'elle se tînt ferme contre ses séductions dans ce moment suprême. Pour se fortifier dans cette lutte, elle reçut avec une grande ferveur les derniers Sacrements. Quoique ses forces fussent très-épuisées par la maladie, elle conserva jusqu'à sa dernière heure toute sa présence d'esprit. Au moment où elle comprit qu'elle allait mourir, elle implora plus vivement la protection divine, et son âme, débarrassée des liens de la chair, entra en possession du bonheur éternel.

Ghesquière place cette mort, vers la fin du VII^e^ siècle, après l'an 684.

Elle reçut la sépulture dans l'église de Mareuil, où son corps très-saint devint l'objet de la vénération publique à cause des miracles multipliés qui s'opérèrent à son tombeau [1].

[1] Ces reliques vénérées ont été mises dans une châsse précieuse en 1228.

Digitized by Google

## SAINT YMAS (EUMACHIUS).

Le Saint, trop peu connu aujourd'hui, à qui nous consacrons quelques lignes pour remettre en honneur sa mémoire et son culte, florissait au v^e^ siècle [1]. Il eut pour patrie les confins de l'Angoumois et du Périgord. Un missel du diocèse de Périgueux, publié en 1782, par les ordres de M^gr^ Emmanuel-Louis de Grossolles de Flamarens, nous apprend qu'il s'appelait *Eumachius* (d'où l'on a fait Ymas), qu'il était né esclave comme saint Onésime, et que comme lui, il fut élevé sinon à l'épiscopat, du moins au sacerdoce. Sa vie pleine de mérites, son dévouement et sa sainteté, l'ont fait placer sur les autels, et on fixa sa fête au 3 janvier.

Son corps se gardait autrefois dans une église de son nom, à Barbezieux en Saintonge. Mais de son tombeau, de ses reliques, de son église, il ne reste malheureusement aucun vestige. Son nom seul vit encore dans la modeste chapelle du château érigée sous son patronage. Les Sœurs de la Sagesse, qui ont la garde de ce sanctuaire, honorent et invoquent ce Saint, protecteur du pays. Mais quand son culte redeviendra-t-il populaire en Saintonge? Puissent nos vœux, dit M. l'abbé de Pardiac, auteur de cette notice, hâter cet heureux moment!

## SAINT YVOINE (IGONIUS).

La vie de ce Saint est peu connue. Nous empruntons le peu qu'on en sait à la *Vie des Saints et Saintes de l'Auvergne et du Vélay*, publiée en 1651, par messire Jacques Branche, abbé de Pébrac. La tradition ancienne, dit-il, fait venir ce Saint du Languedoc; il s'arrêta à une demi-lieue de la ville d'Issoire, en un lieu appelé Pierre-Scise [2], et y passa ses jours dans des austérités et des mortifications qui n'appartiennent qu'à un homme angélique. Sa

[1] Il est appelé en quelques lieux saint Chamassy, en d'autres saint Omaie, et à Barbezieux saint Emanche.

[2] *Petra Scissa*, ce n'est pas *Pierre-Encise*

Digitized by Google

sainteté de vie a fait changer à ce lieu son nom de Pierre-Scise en celui de Saint-Yvoine, après qu'on y eut bâti en son honneur une église qui devint paroissiale. On avait aussi dédié à ce bon Saint une autre église à Royac, près de Clermont. Cette église est tombée en ruines.

## SAINT FERRÉOL,

ÉVÊQUE D'UZÈS.

Ferréol, fils d'un sénateur qui se nommait Aubert ou Ansbert, descendait d'un préfet du prétoire des Gaules, dont on lui avait donné le nom. Il naquit dans le Languedoc en l'an 521, et, fils de grande famille chrétienne, il fit de bonnes études, en même temps que son éducation pieuse lui donnait des mœurs honnêtes et de l'attrait pour la vertu.

Le siége épiscopal d'Uzès, l'un des principaux des Gaules, était occupé très-dignement par saint Firmin d'Uzès, son oncle, auprès duquel il avait grandi. A la mort de ce saint Prélat, en 553, Ferréol fut élu pour le remplacer; il n'avait que trente-deux ans. Son zèle lui fit des ennemis, surtout parmi les juifs qu'il voulait ramener à l'Église; et il ne siégeait que depuis deux années, lorsque ses calomniateurs le firent exiler à Paris.

Ses dénonciateurs l'accusaient de séduire ses ouailles en les admettant à sa table et en leur faisant de petits présents, parce qu'il était parvenu ainsi, à force de mansuétude, à faire entrer plusieurs enfants d'Israël dans l'Église.

Le roi Childebert le reçut avec respect et avec honneur à cause de sa dignité. Puis admirant ses vertus, il le garda longtemps auprès de lui, sous prétexte d'instruire sa cause. Au bout de trois ans environ, il le renvoya à son Église, qu'il gouverna dès lors en paix, se livrant tout entier à l'instruction de son troupeau.

Suivant les conseils qu'on lui avait donnés à Paris, il expulsa de son diocèse les juifs obstinés qui le troublaient; il fonda un monastère auquel il donna des règles très-sages; on a de lui des lettres pleines de la science chrétienne et de la piété la plus solide.

Il mourut saintement le 3 janvier de l'an 581.

Digitized by Google

## SAINT THYESTES,

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE.

A ce nom de Thyestes, on croit reconnaître que le Saint qui nous occupe était grec d'origine. Il paraît toutefois qu'il était né en Afrique, et on trouve qu'il était évêque de Bécerra en Arabie, lorsque les succès des Sarrasins (châtiment des chrétiens infidèles), dépeuplèrent l'Asie, l'Afrique, l'Espagne et la Sicile. Il dut s'enfuir, n'ayant plus de brebis, et chercher un autre bercail : il vint en Espagne. Là, trouvant parmi les barbares qui opprimaient le pays, quelques chrétiens dans la ville de Murcie, il se mit courageusement à prêcher la foi. Mais parmi ses auditeurs, la majorité se composait de Sarrasins qui, furieux, saisirent brutalement le bon prélat et le jetèrent dans la prison des esclaves. Il y dut subir la faim, les mauvais traitements et enfin la mort par un supplice long et cruel. Il alla recevoir la couronne dans les cieux, le 3 janvier de l'an 900.

## SAINT CANDIDE LE ROMAIN.

L'Église fête en ce jour plusieurs saints du nom de Candide. Celui-ci était un généreux prêtre de Rome, que le Pape saint Grégoire-le-Grand envoya dans les Gaules en l'an 595, pour examiner comment on administrait les terres du patrimoine de saint Pierre en ce pays. Le saint Pape l'avait chargé, à cette occasion, de porter au roi Childebert II, fils de Sigebert, de la limaille des chaînes de saint Pierre. Candide qui devait, suivant ses instructions, employer l'argent qu'il recevrait en œuvres de charité, acheta une petite troupe de Bretons idolâtres, les baptisa, les instruisit avec succès et les employa dans la mission que le Souverain Pontife envoyait en Angleterre sous la direction de saint Augustin, premier évêque de Cantorbéry.

Nous ignorons le reste de la vie de saint Candide. Deux autres Saints de son nom se retrouveront plus loin dans les mentions de ce jour.

Digitized by Google

## SAINT HÉNOCH,

PATRIARCHE ET PROPHÈTE.

Hénoch, que l'Apôtre saint Jude appelle le septième depuis Adam, et qui l'était véritablement en droite ligne, était fils de Jared qui avait pour trisaïeul le patriarche Seth. Il vint au monde en la cent soixante-deuxième année de son père (c'était l'an 622 depuis la création). A l'âge de soixante-cinq ans, il eut pour fils Mathusalem, et il vécut encore trois cents ans depuis, pendant lesquelles il eut beaucoup d'autres enfants.

L'Écriture dit qu'Hénoch marcha avec Dieu, pour nous apprendre qu'il se rendit agréable à Dieu par la sainteté de sa vie, qu'il le regarda comme toujours présent devant lui dans toutes ses actions et qu'il régla sa volonté sur celle de Dieu. Ce qui fit que Dieu ne le laissa pas longtemps sur la terre; il l'enleva du milieu des hommes, lorsqu'il n'avait encore que trois cent soixante-cinq ans. Et l'Écriture ajoute qu'il ne parut plus.

Elle dit ailleurs qu'Hénoch, ayant eu le bonheur de plaire à Dieu, fut transféré dans le Paradis, pour faire entrer les nations dans la pénitence (à la fin du monde). Les saints Pères ont cru que c'était aussi à cet événement surprenant de la vie d'Hénoch que l'Écriture faisait allusion dans le livre de la *Sagesse* où il est dit :

« Comme le juste a plu à Dieu, il en a été aimé; et Dieu l'a transféré d'entre les pécheurs parmi lesquels il vivait. Il l'a enlevé, de peur que son esprit ne fût corrompu par la malice et que les apparences trompeuses ne séduisissent son âme. Ayant peu vécu, il a rempli la carrière d'une longue vie. »

Il a été élevé selon saint Paul, afin qu'il ne mourût pas; et on ne le vit plus, parce que Dieu l'avait transporté ailleurs, ce qui lui est arrivé par le mérite de sa foi. Car l'Écriture lui rend ce témoignage qu'il plaisait à Dieu. Or il est impossible de plaire à Dieu sans la foi. C'est donc un sentiment constant dans l'Église, et fondé sur l'Écriture, qu'Hénoch a été enlevé tout vivant, qu'il a été transporté en un lieu qu'elle appelle le Paradis et qu'il y est

Digitized by Google

réservé pour faire entrer un jour les nations dans la pénitence.

Mais il n'y a point d'auteur catholique qui ait cru que cet état de vie fût l'immortalité, et que le Paradis dont parle l'Écriture, fût le séjour des Bienheureux. On a toujours été persuadé que la mort d'Énoch, comme celle du prophète Élie, n'est que différée; que néanmoins la vie qu'ils mènent dans le lieu où Dieu les garde est exempte non-seulement de péchés, mais encore des misères, des troubles et des nécessités où la nôtre se trouve réduite.

Ce lieu, au sentiment de saint Chrysostome, de saint Augustin et de beaucoup d'anciens, n'est autre peut-être que le Paradis terrestre, où Adam fut mis d'abord, et plusieurs se persuadent qu'Hénoch et Élie y vivent comme Adam y aurait vécu s'il fût demeuré dans l'innocence [1].

---

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Octave aujourd'hui de saint Jean l'Évangéliste, le bien-aimé fils adopté par la très-sainte Vierge au pied de la Croix. Comme il eut pour Marie le plus tendre amour filial, on sait que Marie eut pour lui le plus tendre amour maternel; et l'on peut remarquer dans l'histoire des Saints qui ont été favorisés ici-bas d'une visite de la très-sainte Vierge, que Marie a été souvent accompagnée du fidèle disciple. Elle apparut avec saint Jean à saint Grégoire le Thaumaturge, comme le rapporte saint Grégoire de Nysse; elle apparut aussi avec lui à saint Herman-Joseph, à la bienheureuse Ida de Louvain, à saint Pierre d'Alcantara, à saint Pierre-Célestin et à plusieurs autres Saints et Saintes. C'est que saint Jean est, parmi les enfants adoptifs, le premier-né de la très-sainte Vierge, le premier fruit de sa très-douloureuse Compassion. Lorsque Notre-Seigneur du haut de la Croix, dit à sa très-sainte Mère ces paroles : « Voilà votre fils, » il s'opéra, selon M. Olier, une sorte de changement mystique de saint Jean en Notre-Seigneur; car ces divines paroles eurent une efficacité véritable, les œuvres de Dieu, comme l'observe Suarez, n'étant jamais imparfaites. Origène, s'ap-

[1] Tiré de Baillet.

Digitized by Google

puyant sur la tradition, a dit : « De Jésus-Christ nous apprenons que saint Jean est Jésus-Christ. Quand Notre-Seigneur a dit à sa Mère : Voilà votre fils, c'est comme s'il avait dit : Voilà celui qui est identique à Jésus que vous avez engendré [1]. » Saint Jean fut donc particulièrement cher à la très-sainte Vierge, qui retrouva en lui son propre Fils tant qu'elle resta sur la terre, ce qui était pour cette Mère si aimante une inexprimable consolation [2].

---

### MARTYROLOGE ROMAIN [3].

L'octave de saint Jean, apôtre et évangéliste.

Le même jour, à Rome, sur la voie Appienne, la fête de saint Antère, pape, qui endura la mort sous Jules Maximin, et fut enterré dans le cimetière de Calixte.

En Palestine, saint Pierre Balsame d'Héleuthérople, qui périt par le supplice de la croix, près de la ville d'Aulane.

Dans l'Hellespont, les saints martyrs Cyrin, Prime et Théogènes.

A Césarée en Cappadoce, saint Gorde, centurion : il nous reste, à la louange de ce Saint, un discours éloquent que saint Basile le Grand prononça le jour de sa fête.

[1] Cité par Mgr Pellei dans son *Opuscule sur la très-sainte Vierge*, traduit par M. l'abbé Boullan, p. 56.

[2] *Idem*, ibid.

[3] TERTIO NONAS JANUARII.

Octava sancti Joannis apostoli et evangelistæ. — Romæ via Appia, natalis sancti Anteri papæ, qui sub Julio Maximino passus est, et in cœmeterio Callisti sepultus. — Eodem die, sancti Petri, qui apud civitatem Aulonam crucis supplicio est interemptus. — In Hellesponto, sanctorum martyrum Cyrini, Primi et Theogenis. — Cæsareæ in Cappadocia, sancti Gordii centurionis, de cujus laudibus extat præclara Basilii Magni oratio in ejus die festo habita. — In Cilicia, sanctorum martyrum Zosimi, et Athanasii Commentariensis. — Item sanctorum Theopempti et Theonæ, qui in persecutione Diocletiani illustre martyrium obierunt. — Patavii, sancti Danielis martyris. — Viennæ in Galliis, sancti Florentii episcopi, qui tempore Gallieni imperatoris in exilium relegatus, illic martyrium consummavit. — Lutetiæ Parisiorum, sanctæ Genovefæ virginis, quæ a beato Germano Antisiodorensi episcopo, Christo dicata, admirandis virtutibus et miraculis claruit.

Digitized by Google

En Cilicie, saint Zosime et saint Athanase, greffier, tous deux martyrs.

Le même jour, les saints Théopempte et Théonas, qui souffrirent un glorieux martyre durant la persécution de Dioclétien.

A Padoue, saint Daniel, martyr.

A Vienne, en Dauphiné, saint Florent, évêque, qui étant exilé du temps de l'empereur Gallien, reçut en cette ville l'honneur du martyre.

A Paris, sainte Geneviève, vierge, qui, ayant été consacrée à Jésus-Christ, par saint Germain, évêque d'Auxerre, brilla par ses admirables vertus et ses miracles.

**Additions des autres martyrologes.**

En Angleterre, saint Melore, fils du duc de Cornouailles, martyr.

Saint Théopompe, évêque, et saint Synèse ou Synesius, martyrs sous Dioclétien. Leurs reliques sont dans l'abbaye de Nonantola, en Italie, avec celles de sainte Fosque ou Fusque, honorée le 13 février, et celles de sainte Anseride, dont nous ignorons le jour; toutes deux vierges.

Saint Théonas, évêque et titulaire de l'une des anciennes églises paroissiales d'Alexandrie, mentionnées par saint Épiphane, et par plusieurs autres écrivains sacrés.

Saint Théogènes de l'île de Péparèthe, dans la mer Égée, évêque d'Hippone, martyrisé à Cyzique, dans la persécution de Valérien. Après avoir subi de longues tortures, il fut noyé dans un fleuve.

Saint Statulien, saint Martial, saint Constant, saint Candide, saint Rogatien, saint Hilarin, saint Firma, saint Lucidas, saint Pennique, saint Possesseur, un autre saint Candide, et avec ces onze chrétiens, sainte Eugénie et sainte Acute, tous martyrs en Afrique.

Saint Pierre surnommé le Sémiophore florissait à Constantinople où il mourut en odeur de sainteté. Les Grecs unis le fêtent le 3 janvier.

Saint Possesseur, quatrième évêque de Coutances, en l'an 520.

Saint Adranique, honoré par les Éthiopiens, chez qui il a été missionnaire.



Digitized by Google

Sainte Kère, abbesse en Irlande, dans le comté de Mown, appelé autrefois Mofhonie, honorée le 3 janvier et le 16 octobre.

Le bienheureux Hostrade, moine de Citeaux; le martyrologe gallican loue sa piété et son admirable simplicité. Ce saint religieux reçut des faveurs spéciales de Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge.

Saint Salvator, évêque de Bellune, dont il occupa longtemps le siége. Il succédait à saint Théodore, premier évêque de cette ville, et il y est fêté comme le patron.

Saint Eustade, grand-oncle de saint Grégoire de Tours et premier abbé de Saint-Bénigne de Dijon.

Sainte Déotile, première abbesse de Blangy, après sa mère sainte Berthe, qui avait fondé cette abbaye.

Sainte Albine, vierge, dont on vénérait les reliques autrefois chez les bénédictins de Saint-Martin-des-Champs, à Paris. Nous n'en savons pas autre chose, sinon qu'on portait sa châsse avec celle de sainte Geneviève dans les processions qu'on faisait pour conjurer les calamités publiques.

La bienheureuse Offa, abbesse à Bénévent au XI^e^ siècle, morte le 3 janvier 1071. — Pierre Damien parle des miracles qui s'opéraient à son tombeau.

La bienheureuse Agnès du Rocher, qui s'enferma dans une cellule annexée à l'église de Sainte-Opportune, à Paris, y passa quatre-vingts ans, et n'en sortit que pour aller au ciel, le 3 janvier 1482.

### Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre Aussel, prêtre non assermenté du diocèse de Rodez, arrêté pour la déportation, mort de fatigue à l'hôpital Saint-André de Bordeaux, le 3 janvier 1794.

Antoine-Louis Champagne, prêtre, chanoine et grand-chantre de la cathédrale de Troyes, se réfugia à la Ferté-Gaucher, pour éviter le serment schismatique, fut découvert et arrêté chez sa nièce qui le cachait, et guillotiné avec cette pieuse nièce, le 3 janvier 1794.

Claude-François Cooper-Schmit, prêtre du diocèse de Besançon,

Digitized by Google

fut découvert, arrêté, condamné à Dôle et exécuté ce même jour.

Guillaume Guerry, curé de Champagnac, au diocèse de Tulle, fut emmené au fort du Hâ, puis comme très-malade, transporté à l'hôpital Saint-André de Bordeaux, où il mourut d'épuisement le 3 janvier 1794.

Claude-François Guin, prêtre du diocèse de Besançon et membre de la congrégation des Lazaristes, fut déporté à la Guyane, et mourut d'épuisement à Sinamary, le 3 janvier 1799.

Le Père Joseph Janin, religieux du monastère des Grands-Augustins de Lyon, pour ne pas violer ses vœux, fut arrêté à Lyon et guillotiné, à l'âge de soixante-dix-huit ans, le 3 janvier 1794.

Bonaventure Lebas, prêtre fidèle du diocèse de Lyon, mort de misère à Sinamary, le 3 janvier 1799.

Gilbert Malleret, prêtre du diocèse de Clermont, n'ayant pas voulu se parjurer, fut condamné à mort, et exécuté le 3 janvier 1794.

Digitized by Google

# QUATRIÈME JOUR DE JANVIER

Saint Tite, disciple de saint Paul, évêque de Crète. — Saint Rigobert ou Robert, archevêque de Reims. — Saint Grégoire, évêque de Langres. — Saint Libentius, archevêque de Brême. — Sainte Pharaïlde. — Sainte Dafrose, martyre. — Sainte Néophyte, vierge et martyre. — Saint Synésius, évêque de Ptolémaïde. — Saint Etienne de Bourg, compagnon de saint Bruno. — Le bienheureux Mathieu des Ursins, cardinal évêque de Sabine. — Le bienheureux Bentivoglio, franciscain. — Le bienheureux Vital, du Tiers-Ordre de saint François. — La vénérable sœur Elisabeth Tubback, de l'Ordre de Cîteaux. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

## SAINT TITE,

DISCIPLE DE SAINT PAUL, ÉVÊQUE DE CRÈTE [1].

Saint Tite naquit de parents idolâtres. Saint Paul l'appelle son fils, ce qui porte à croire qu'il l'avait converti à la foi ; et il lui était si étroitement attaché à cause de ses éminentes vertus, qu'il en fit son interprète ordinaire. Il l'appelle encore son frère et le coopérateur de ses travaux, et il le représente comme un homme brûlant de zèle pour le salut des âmes [2]. Lorsqu'il parle de la consolation [3] qu'il en recevait, il se sert des expressions les plus tendres, et il va jusqu'à dire qu'il n'avait point eu *l'esprit en repos* pour ne l'avoir pas trouvé à Troade [4].

L'an 51 de Jésus-Christ, Tite suivit saint Paul à Jérusalem, et assista avec lui au concile que tinrent les Apôtres pour décider la

[1] Voyez saint Paul, *Ep. ad. Tit.*, I et II *ad Corinth*, ; Tillemont, t. II, p. 152 ; le P. Calmet, t. VIII ; le P. Le Quien, *Or. Christ.*, t. II, p. 256 ; Farlat, *Illyrici sacri*, t. I, depuis la p. 354 jusqu'à la p. 393, et le livre imprimé à Venise en 1755, sous le titre de *Creta sacra, auctore Flaminio Cornelio, senatore Veneto*, t. I, p. 189-195.

[2] II *Cor.*, VIII, 16 ; XII, 18. — [3] II *Cor.*, VII, 6 et 7. — [4] II *Corinth.*, II, 13.

Digitized by Google

question qui s'était élevée au sujet des observances légales. Quelques faux frères d'entre les Juifs l'ayant voulu assujétir à la loi de la circoncision, l'Apôtre réclama la liberté de l'Évangile. Il est vrai qu'il avait circoncis Timothée ; mais les circonstances étaient changées, et c'eût été reconnaître la nécessité des rites anciens.

Vers la fin de l'année 56, saint Paul envoya son disciple d'Ephèse à Corinthe, avec plein pouvoir de remédier à plusieurs sujets de scandale, et de terminer les divisions qui troublaient l'Église de cette ville. Il y fut reçu avec les plus vives démonstrations de respect, et tous les fidèles s'empressèrent de lui procurer toutes sortes de secours. Mais en vrai disciple du grand Apôtre, il ne voulut rien recevoir, pas même ce qui était nécessaire aux plus indispensables besoins. Son arrivée produisit de très-heureux effets : les coupables se repentirent, et rentrèrent dans le devoir. Sa tendresse pour les Corinthiens était extraordinaire, il se chargea de solliciter en leur nom la grâce de l'incestueux excommunié par saint Paul. Les affaires de l'Église de Corinthe étant en bon état, il alla rejoindre son maître, auquel il rendit compte du succès de son voyage. Quelque temps après, il fut envoyé une seconde fois dans la même ville afin de faire préparer les aumônes destinées aux pauvres de Jérusalem.

Lorsque saint Paul fut sorti de prison, et qu'il eut la liberté de quitter Rome, il ne pensa plus qu'à retourner en Orient. Il s'arrêta en passant dans l'île de Crète pour y prêcher Jésus-Christ : mais comme les besoins des autres églises l'appelaient ailleurs, il ordonna Tite évêque de toute l'île, et lui confia le soin d'achever l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé. L'importance de cette charge, dit saint Chrysostôme [1], doit nous faire comprendre quelle était l'estime de l'Apôtre pour son disciple.

Saint Paul ne put longtemps se passer d'un compagnon tel que notre Saint ; ce fut ce qui l'engagea à lui adresser dans l'automne de l'année 64, l'épître qui fait partie de nos divines Écritures. Il lui mandait de le venir trouver à Nicopolis en Epire, où il comp-

[1] Hom. I *in Tit.*

Digitized by Google

tait passer l'hiver, aussitôt après l'arrivée d'Artemas et de Tychique, qu'il envoyait pour le remplacer ; il le chargeait ensuite d'établir des prêtres, c'est-à-dire, des évêques [1] dans toutes les villes de Crète. Après le détail des qualités nécessaires à un évêque, viennent de sages avis sur la conduite qu'il doit tenir envers son troupeau, et sur l'accord de la fermeté et de la douceur dans le maintien de la discipline.

L'an 63, l'Apôtre envoya son disciple prêcher l'Évangile en Dalmatie [2]. Quelque temps après, il retourna en Crète, où il mourut dans un âge fort avancé [3], après avoir saintement gouverné son Église, et répandu la lumière de la foi dans les îles voisines.

On gardait autrefois son corps dans la cathédrale de Gortyne [4], qui l'honorait comme son premier archevêque. Les Sarrasins ayant ruiné cette ville en 823, on ne retrouva de toutes les reliques de saint Tite que son chef, qui depuis a été porté à Venise, et déposé dans l'église de Saint-Marc. (GODESCARD.)

Salazar, dans son Martyrologe espagnol, cite une vie de saint Tite écrite par le jurisconsulte Zénas, d'après laquelle le disciple de saint Paul descendait d'un roi de Crète ; ayant lu Isaïe, il comprit l'inanité du culte des idoles. Il alla alors à Jérusalem, où il vit Notre-Seigneur guérir les malades et l'entendit enseigner la vraie doctrine. Il aurait même été témoin de son ascension. C'est

[1] En interprétant ainsi le mot grec *Presbuterous*, nous suivons saint Jérôme, saint Chrysostome, Théodoret, etc. Voyez sur ce sujet une savante dissertation de M. Hammond. M. de Marca, *de Concord.*, l. I, c. III, n. 2, et Schelstrate, t. II, *Antiq. eccl. diss.*, IV, c. II, prouvent par les paroles mêmes de saint Paul à Tite son disciple, c. I, que les archevêques sont d'institution apostolique.

[2] On ne peut douter que saint Tite n'ait annoncé l'Evangile dans la Dalmatie. (Voyez saint Paul, II *Tim.*, IV, 10.) Ce pays l'honore comme son premier apôtre. On peut consulter sur ce sujet le P. Farlat, savant jésuite, *Illyrici sacri*, t. I, p. 365. On dit que saint Tite ordonna premier évêque de Salone, saint Domnius, qui est honoré le 7 de mai. La dignité de métropole dont jouissait ce siége, a été depuis transférée à Spalatro.

[3] A quatre-vingt quatorze ans, selon les Grecs moderne.

[4] L'ancienne métropole de l'île, à trois lieues du mont Ida. On en voit encore les ruines. La ville de Candie, qui donne son nom à toute l'île, en est aujourd'hui métropole.

Digitized by Google

ainsi qu'il serait devenu chrétien, quoiqu'il ne fut baptisé que plus tard par saint Paul, qu'il aurait accompagné dans son voyage en Espagne.

---

## SAINT RIGOBERT OU ROBERT,

### ARCHEVÊQUE DE REIMS.

Ce prélat est d'autant plus admirable, qu'il a vécu dans un temps où la sainteté était plus rare, l'empire du vice plus puissant et plus étendu : je veux dire sous les derniers rois de la première race. Il naquit au diocèse de Reims vers le milieu du VII^e^ siècle. Son père appelé Constantin était d'une ancienne famille des Francs Ripuaires, qui habitaient entre la Meuse et la Moselle. On ne sait pas le nom de sa mère ; mais seulement qu'elle était française, du territoire de Porçain. Comme ses parents remarquèrent en lui de fortes inclinations pour la piété, ils le firent soigneusement élever dans l'abbaye d'Orbais fondée par saint Réol, archevêque de Reims, leur neveu. Ce fut dans cette école qu'il devint savant dans la science des saints, et qu'il se forma à l'exercice des vertus les plus héroïques. Il y fit profession de la Règle de Saint-Benoît, et la garda avec tant d'exactitude, qu'étant encore fort jeune il pouvait servir d'exemple aux vieillards les plus consommés dans la vertu. Il priait sans cesse, ne parlait jamais sans nécessité, et joignait à une prudence et à une sagesse extraordinaire, une si grande bonté, qu'il gagnait facilement le cœur des personnes avec qui il conversait. Ces belles qualités le firent choisir, en 696, pour remplir le siége archiépiscopal de Reims, qui venait de vaquer par la mort de saint Réol son cousin germain. Il était alors abbé d'Orbais.

Comme il n'entra dans l'épiscopat que plein de l'esprit de Jésus-Christ, il ne faut pas s'étonner s'il y fut singulièrement aimé et révéré de tout le monde. Les bons le chérissaient, parce qu'ils trouvaient en lui un modèle parfait, un guide fidèle, et un puissant protecteur. Les impies le craignaient, parce qu'il ne cherchait que la justice, et dédaignait toutes les considérations

Digitized by Google

humaines : ce qui lui donnait une grande liberté pour les reprendre et pour les punir. Son zèle pour la sanctification de son peuple était extrême, et il n'épargnait rien pour une œuvre si digne de la vigilance épiscopale. Il maintenait les justes dans le bien, en les menaçant de grands châtiments, s'ils abandonnaient la justice ; il attirait les pécheurs à la pénitence, en leur promettant la miséricorde de Dieu, et le pardon de leurs crimes, s'ils se convertissaient et retournaient à lui de tout cœur. Ainsi il intimidait les uns, de peur qu'ils ne présumassent d'eux-mêmes, et il animait les autres, de crainte qu'ils ne se jetassent dans le désespoir. Par ce moyen il ramena au bercail plusieurs ouailles égarées, et il éleva à la perfection beaucoup de personnes qui se contentaient d'une vie commune et imparfaite.

Son application principale fut de réformer les ecclésiastiques de son diocèse. Il rétablit les ordonnances de ses prédécesseurs touchant la discipline du clergé, et il rendit par sa vigilance le chapitre de sa cathédrale un des plus réguliers qui fût alors en France. Comme la plupart des biens de ce chapitre étaient aliénés, il eut grand soin de les retirer des mains de ceux qui les possédaient injustement, afin que les chanoines eussent un revenu suffisant pour leur subsistance, et que la pauvreté ne leur servît plus de prétexte de négliger le service divin. Il leur acheta même de ses propres deniers plusieurs domaines, et fit des échanges très-utiles en leur faveur. Il leur assigna l'église de Saint-Hilaire pour leur sépulture, établit entre eux une trésorerie commune, et gagea des serviteurs pour les servir dans tous leurs besoins, avec tant d'ordre et de prévoyance, que sans sortir de leur cloître ils trouvaient tout ce qui leur était nécessaire.

Pépin d'Héristal dit le Gros, qui gouverna la France en qualité de maire du palais, sous les règnes de Clovis III, Childebert II, et Dagobert II, était intime ami de ce grand Archevêque. Un jour qu'il était venu à une maison de campagne près de Reims, au village de Gernicourt, pour se divertir à la chasse, le Saint, selon son usage, lui envoya quelques rafraîchissements, et le vint saluer. Pépin voulant reconnaître cette générosité par un don considérable, le pria instamment de lui dire ce qu'il souhaiterait

Digitized by Google

pour sa personne et pour son Église, l'assurant que c'était là le plus sensible témoignage d'amitié qu'il lui pouvait donner. Le Saint, pour le satisfaire, lui demanda la maison où il était alors, qui n'était pas de grand prix, mais tout à fait à sa bienséance. Pépin la lui accorda volontiers, et lui dit qu'en outre il lui donnait tout autour autant de terre qu'il en pourrait marquer en se promenant durant son repos d'après midi. Le Saint accepta ce don; et en fit aussitôt les limites, en marchant autour de cette maison. Sur quoi on rapporte que les vestiges de l'homme de Dieu, demeurèrent imprimés dans tout le circuit; que l'herbe sur laquelle il avait marché ne séchait jamais, ni en hiver, ni en été, et que ce petit héritage dont il avait acquis la possession, était tellement favorisé du ciel, que ni la grêle, ni le tonnerre et les foudres ne l'endommageaient point, et n'osaient même y tomber; ce dont la mémoire se conserve encore dans ce village. On vit bientôt que l'Archevêque, par sa demande, n'avait pas eu dessein de s'enrichir, puisqu'aussitôt qu'il fut le maître de ce bien, il en donna la propriété à son Église, pour faire partie de la mense épiscopale.

Son zèle pour le temporel de la maison de Dieu n'était rien en comparaison de celui qu'il avait pour le spirituel. C'était un second saint Paul qui embrassait dans la vaste étendue de sa charité, le soin de tous les fidèles, particulièrement de ses domestiques, auxquels le premier rang appartient, selon les règles de justice. Il s'occupait particulièrement de chacun d'eux, et se mesurait à leur faiblesse, pour les en relever plus efficacement. Cette conduite était admirée de tout le monde, et c'était une des principales raisons qui avaient si fort convaincu Pépin du mérite extraordinaire de ce grand homme. Il voulut que son fils Charles Martel reçût la qualité d'enfant de Dieu par son ministère, espérant qu'un jour il aurait pour lui la même estime et la même affection. Mais les bonnes intentions du père ne furent pas secondées par le fils : car autant le premier l'avait honoré, autant le second le persécuta. Voici à quelle occasion.

Après la mort de Pépin, arrivée sous Dagobert II, ce roi, et ensuite Chilpéric son successeur, donnèrent la charge de maire

Digitized by Google

du palais à un seigneur nommé Rainfroy. Charles Martel qui y prétendait, fit de grands armements pour s'en mettre en possession. Tant que la chose fut indécise, le saint Archevêque demeura fidèle au roi, comme à son prince légitime ; et quoiqu'il eût de très-grandes obligations à Pépin, et qu'il dût par cette raison aimer son fils, qu'il avait baptisé, il préféra toujours les intérêts de sa conscience, à ses inclinations particulières; aussi quand Charles Martel, qui étendait ses conquêtes le plus loin qu'il pouvait, voulut entrer dans la ville de Reims, il s'y opposa avec une fermeté inébranlable, l'assurant néanmoins que si Dieu lui mettait le royaume entre les mains, il lui ouvrirait les portes, et lui serait plus fidèle que nul autre. Cette résolution aigrit si fort ce prince contre lui, qu'après qu'il eut défait son adversaire, et se fut rendu maître de l'État, il le chassa de son siége sans aucun jugement ecclésiastique, et fit mettre à sa place, de son autorité, au grand scandale de l'Église, un nommé Milon, homme très-indigne de cette charge, et qui n'était encore que tonsuré.

Le Saint eut un déplaisir sensible de voir que son peuple avait un loup pour le conduire, au lieu d'un véritable Pasteur : mais d'un autre côté il eut bien de la joie de se voir déchargé d'un fardeau qui lui avait toujours paru infiniment redoutable. Il se retira dans l'Aquitaine, en attendant que l'orage cessât. Son occupation ordinaire durant ce temps, était l'oraison, la visite des églises, et la vénération des reliques des saints Martyrs. Dans ces exercices, il arriva une chose qui découvrit son mérite et sa dignité. Un jour qu'il priait dans un lieu où étaient deux cloches que l'on avait enlevées de son église, ces cloches devinrent muettes, et ne purent plus rendre aucun son. Le Curé bien étonné s'adresse au Saint, lui demande son nom et sa qualité, et le prie de lui apprendre d'où venait le silence de ses cloches. Cette rencontre l'obligea de parler, et de découvrir à tous les assistants qu'assurément ces cloches appartenaient à Saint-Pierre de Gernicourt, auprès de Reims : en preuve de quoi il les sonna facilement; ce qui fut cause qu'on les restitua, et que la réputation de cet illustre banni s'accrut de plus en plus dans la province.

Milon, usurpateur de son siége, lui offrit d'obtenir sa grâce et

Digitized by Google

son rétablissement, pourvu qu'il lui cédât son temporel. Le Saint répondit à cette injuste proposition, qu'ayant renoncé à la propriété de tous ses biens, et les ayant consacrés aux autels, il ne pouvait plus ni les retirer ni les donner sans sacrilége ; mais que par la grâce de Dieu, il ne désirait rien que la permission de célébrer la sainte Messe dans l'église de Notre-Dame de Reims, et que cela seul lui suffirait pour son repos. On lui permit de le faire en liberté, de sorte qu'il vécut plusieurs années dans cette maison de campagne que Pépin lui avait donnée, pauvre, solitaire, et haï du ministre d'État, mais fort respecté de son peuple. Il visitait souvent la très-sainte Vierge dans son église, se consolant de ses peines auprès d'elle, et lui demandant la grâce de souffrir sans murmure la persécution jusqu'à la mort. De là il entrait dans les églises de Saint-Maurice et de Saint-Remy, et dans les autres lieux de dévotion de la ville ; et ayant employé le jour en ces exercices de piété, il retournait le soir dans la solitude. Enfin Notre-Seigneur qui l'avait purifié par une si longue suite de travaux, le retira de ce monde pour couronner sa patience. Les Auteurs ne s'accordent pas sur l'année de son décès : les uns le mettent en 773, d'autres en 749, d'autres avec plus de probabilité en 733, avant la mort de Charles Martel [1].

On lui rendit de grands honneurs funèbres. Tout le clergé et le peuple de Reims se trouvèrent à son enterrement, et son corps fut déposé à Gernicourt, dans l'église de Saint-Pierre qu'il avait fondée, et placé auprès du grand autel à main droite. Parmi les miracles qui s'y firent, on remarque la guérison de trois boiteux qui laissèrent leurs béquilles sur son sépulcre ; celle d'une femme aveugle qui y recouvra la vue, et de plusieurs autres malades qui s'en retournèrent chez eux en parfaite santé. L'on a vu plusieurs fois pendant la nuit une grande lumière sur son tombeau, et l'on y entendait en même temps des concerts si agréables et si ravissants, qu'il était aisé de voir qu'ils étaient formés par les Anges. Un religieux souffrant d'une violente fluxion de dents, envoya un cierge pour le brûler devant les reliques du Saint ;

[1] Il eut pour successeur saint Abel, son parent, qui est honoré le 5 août

Digitized by Google

aussitôt il fut soulagé, et se trouva en état d'aller rendre ses vœux à son puissant médecin. Aussi est-il particulièrement invoqué pour le mal de dent, et c'est un remède souverain pour être guéri de ce mal, ou de la fièvre, que de prendre de la poussière de son sépulcre, et de la mêler dans quelque breuvage.

Les reliques de saint Rigobert ont été transportées plusieurs fois. La première translation fut faite en 864, par Hincmart, un de ses successeurs, au monastère de Saint-Thierry, à deux lieues de la ville, où elles continuèrent d'opérer de grands prodiges. Ensuite il fut transporté dans l'église de Saint-Denis de Reims, qu'il avait consacrée pendant sa prélature; et le jour de cette seconde translation, une femme aveugle, et un homme sourd y furent guéris. Il a encore été transféré plusieurs autres fois car comme il fallut abattre l'église de Saint-Denis, pour donner une nouvelle enceinte à la ville, on le mit à Notre-Dame : et peu de temps après on le porta à un bourg du Vermandois, où il fut déposé dans l'église de Saint-Martin. De là il a été rapporté en celle de Saint-Denis, rebâtie aux dépens des chanoines de Reims. Enfin, ses précieuses dépouilles ont été divisées : car sa châsse est présentement dans la cathédrale de Reims, et l'on conserve quelques-uns de ses ossements, tant dans l'église de Saint-Denis, que dans le trésor de la cathédrale de Paris. (GIRY.)

Voyez dans Bollandus la vie du Saint, écrite par un anonyme; Flodoard, l. II, *Hist. Rhemens.;* le *Gallia Christ. nova*, t. IX, p. 24; M. Anquetil, chan. régul. de la cong. de Fr. *Hist. civile et polit. de la ville de Reims*, t. I, p. 73.

---

## SAINT GRÉGOIRE,

ÉVÊQUE DE LANGRES.

Saint Grégoire appartenait aux premières familles sénatoriales d'Autun. Né en l'an 449, il fut élevé par ses parents dans la piété et dans les lettres. Devenu comte d'Autun, après la mort d'Attale son oncle (il n'avait alors que dix-sept ans), il exerça l'autorité de gouverneur de la ville avec la capacité d'un vieillard con-

Digitized by Google

sommé dans les affaires. Il se montra surtout incorruptible dans l'administration de la justice. Dieu le garantit des chutes ordinaires à la jeunesse, et lui fit la grâce de vivre avec sa pieuse épouse Armantaria dans les règles que l'Apôtre prescrit aux gens mariés.

Étant devenu veuf à l'âge de cinquante-sept ans, il rompit le reste des liens qui le tenaient attaché au monde. Il ne songeait plus qu'à servir Dieu, dans une vie toute consacrée à la piété et à la pénitence, lorsqu'il se vit élevé, bien malgré lui, sur le siége de l'Église de Langres. C'était vers l'an 506; il dut dès lors séjourner à Dijon; car depuis l'invasion d'Attila, Langres saccagée par les Huns, était inhabitable. Il administrait de Dijon, avec un dévouement admirable, son diocèse et son troupeau; joignant aux vertus pastorales celles des solitaires les plus mortifiés. Sa charité pour les pauvres était égale à sa piété. Il employait au soulagement des malheureux, non-seulement les revenus de son église, mais encore tout son riche patrimoine.

Il ne buvait que de l'eau, ne mangeait que du pain d'orge, et se levait secrètement la nuit pour aller prier à l'église.

Ce fut vers l'an 512, saint Grégoire avait alors soixante-trois ans, que l'on découvrit les reliques de saint Bénigne, l'apôtre de la Bourgogne. Il y avait près de Dijon, au lieu où est maintenant la cathédrale, un tombeau renommé par les miracles que la prière y obtenait. Les gens des environs y venaient en foule. Comme ils étaient promptement exaucés, on crut qu'un Martyr devait être enterré là. Saint Grégoire et plusieurs hommes prudents avec lui, après avoir attentivement examiné ce tombeau, le trouvèrent trop vaste et trop orné pour être celui d'un Martyr. Ils n'ajoutèrent pas foi à ces miracles, et firent des efforts pour détruire cette dévotion populaire. Alors saint Bénigne apparut à Grégoire, lui reprocha sa conduite et ses défiances, et lui ordonna d'élever un toit sur son sépulcre.

L'humble évêque vint tout tremblant au tombeau de saint Bénigne, et versant là beaucoup de larmes, il resta longtemps prosterné, demandant pardon des doutes où son ignorance l'avait entraîné, il se hâta de commencer les fouilles à la recherche des

Digitized by Google

saintes reliques, et d'ordonner l'érection d'une basilique pour les renfermer avec honneur. Ayant fait venir de toutes parts des religieux pour y célébrer les saints offices, il leur donna pour abbé saint Eustade, qu'il éleva au sacerdoce. Il dota ensuite ce monastère de grandes possessions, et lui céda l'église de Saint-Jean.

Le saint Évêque assista en 517 au concile d'Epaône ou Epaune, bourgade du Dauphiné, qui n'est plus qu'un souvenir. En 525, il fit partie du concile de Clermont. En 538, il députa le prêtre Evance au troisième concile d'Orléans. Enfin étant retourné à Langres en 541, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, pour y célébrer la fête de l'Epiphanie, il y fut attaqué d'une fièvre qui le mit au tombeau, après trente-trois ans d'épiscopat.

Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, son visage devint éclatant et vermeil, son corps blanc comme le lis. Il fut inhumé, selon son désir, à Dijon, dans la basilique de Saint-Jean. Le poète Fortunat fit son épitaphe en vers latins, et il paraît que ce fut le 4 janvier que son fils saint Tetricus [1], fit la translation de ses reliques, car c'est en ce jour qu'on célèbre sa fête. A cette translation son corps fut trouvé sans corruption, ses vêtements intacts et son visage si frais, qu'il paraissait endormi. On le déposa dans un magnifique tombeau érigé près du grand autel de la basilique de Saint-Jean [2].

Saint Gregoire, dit Rohrbacher, avait éprouvé une grande affliction dans sa famille, par suite des guerres que se faisaient les fils de Clovis, qui s'étaient partagé la France. Les rois Theuderic et Childebert, ayant fait alliance, se donnèrent réciproquement des otages. C'étaient des fils de sénateurs, et parmi eux un petit-fils de l'Évêque. La mésintelligence ayant éclaté de nouveau entre les deux rois, les jeunes hommes furent retenus comme esclaves par ceux qui les avaient en leur garde. Plusieurs s'échappèrent, mais plusieurs aussi ne le purent. De ces derniers fut le petit-fils de l'évêque, nommé Attale. Après bien des re-

[1] Saint Tetricus n'est pas nommé dans le *Martyrologe romain*. On fait mémoire de lui, aux diocèses d'Autun et de Langres, le 18 mars.

[2] M. F.-E. Péquénot, *Légendaire d'Autun*.

Digitized by Google

cherches, Grégoire apprit qu'il était réduit à garder les chevaux d'un seigneur franc dans le territoire de Trèves. Le Franc, ayant su de quelle race noble il était, demandait une rançon exorbitante.

A cette triste nouvelle, le cuisinier du saint Evêque lui dit : « Si vous me laissiez faire, peut-être pourrais-je le tirer de captivité. » Léon, c'était le nom du domestique, s'en alla dans le pays de Trèves, et s'efforça d'enlever secrètement le jeune Attale ; mais en vain. Alors il dit à un particulier : « Vendez-moi comme esclave à ce barbare ; le prix sera pour vous, je ne demande que d'avoir accès dans la maison. » Le Franc, l'ayant acheté, lui demanda ce qu'il savait faire. « Je suis excellent cuisinier, dit-il, je n'ai pas mon pareil ; eussiez-vous à traiter le roi, nul ne ferait mieux. — C'est bien rencontré, dit l'autre, j'ai à traiter dimanche mes parents et mes voisins : fais si bien que tous en soient dans l'admiration, et qu'ils disent n'avoir pas trouvé mieux à la table du roi. » Léon le fit, et tous les convives s'extasièrent sur le repas. Dès ce moment le maître le prit en grande affection et lui confia tout ce qui regardait la nourriture de ses gens.

Au bout d'une année, comme le maître n'avait plus aucune défiance, il s'en alla dans la prairie avec Attale, se coucha au loin avec lui sur l'herbe, dos contre dos, pour qu'on ne soupçonnât pas qu'ils fussent à se parler, et il dit au jeune homme : « Il est temps que nous songions à retourner dans notre patrie. Cette nuit donc, quand vous aurez renfermé les chevaux, gardez-vous bien de vous endormir ; mais sitôt que je vous appellerai, soyez prêt, et partons. »

Le barbare avait invité ce jour-là un grand nombre de ses parents, entre autres son gendre. A minuit, quand on se leva de table, Léon reconduisit le gendre de son maître, et lui offrit un dernier coup à boire. « Mais, dit le gendre en plaisantant, favori de mon beau-père, quand est-ce que tu penses lui prendre quelques chevaux et t'en retourner dans ton pays ? — Mais, répondit Léon, en continuant la plaisanterie, si c'est la volonté de Dieu, je pense le faire cette nuit même. — Pourvu, répliqua l'autre, que mes domestiques fassent si bonne garde, que tu ne me prennes rien à moi. » Et ils se quittèrent en riant.

Digitized by Google

Lorsque tout le monde est endormi, Léon appelle Attale, et, après avoir sellé les chevaux, il lui demande s'il avait une épée. Attale ayant répondu qu'il n'avait qu'une petite lance, Léon entre dans l'appartement de son maître, et prend son bouclier avec sa framée. Le maître demanda : « Qui est-ce ? et que veut-on ? — Je suis votre serviteur Léon, répondit l'autre, et je réveille Attale, pour qu'il mène promptement les chevaux au pâturage ; car il dort comme s'il était ivre. — C'est bien, dit le maître, fais comme tu voudras. »

Etant donc montés à cheval, ils arrivèrent à la Meuse, qu'ils passèrent à la nage sur des boucliers, laissant à l'autre bord les chevaux et leur équipage. Ils s'enfoncèrent dans la forêt. C'était la troisième nuit qu'ils étaient en route, sans avoir mangé. Ils trouvèrent heureusement un arbre chargé de prunes. S'étant un peu restaurés, ils prirent la route de Champagne. Bientôt ils entendirent des pas de chevaux. Pour n'être pas vus des passants, ils se couchèrent derrière un buisson d'épines, l'épée nue, résolus à se défendre, si on venait à les découvrir. Près du buisson, les chevaux s'étant arrêtés, un des cavaliers dit : « Quel malheur que ces scélérats nous échappent ! Si je les trouve, sur mon âme, je ferai pendre l'un et je hacherai l'autre en morceaux. » Celui qui parlait était leur maître même, qui venait de Reims, et qui les cherchait. Il allait infailliblement les découvrir, si la nuit n'y eût mis obstacle. Les cavaliers étant partis, les deux fugitifs entrèrent cette nuit-là même à Reims.

On sonnait les matines du dimanche, quand ils frappèrent à la porte du prêtre Paulel, ancien ami de saint Grégoire de Langres. Ce prêtre ayant entendu le récit de leurs aventures, dit : « Elle est donc véritable la vision que j'ai eue ; car cette nuit même j'ai vu deux colombes voler vers moi et se reposer sur ma main. » Les jeunes hommes le prièrent de leur donner quelque chose à manger, quoique ce fût avant l'office du dimanche, parce qu'ils n'avaient pas goûté de pain depuis quatre jours. Il leur donna du pain trempé dans du vin, et, les ayant cachés avec soin, il s'en alla à matines. En sortant il rencontra le maître qui les cherchait, et qui lui en demanda des nouvelles. Le prêtre lui

Digitized by Google

donna le change, en sorte qu'il repartit. Les jeunes gens s'étant restaurés chez le prêtre pendant deux jours, s'en allèrent à Langres. Quand saint Grégoire les vit, il pleura de joie, et bénit mille fois la Providence. Il donna la liberté à Léon, ainsi qu'à toute sa famille, avec une terre en propriété. Ces curieux détails sont tirés d'un auteur contemporain, saint Grégoire de Tours [1], au troisième livre de son *Histoire des Francs*.

## SAINT LIBENTIUS,

ARCHEVÊQUE DE BRÊME.

Adaldague, archevêque de Brême et de Hambourg [2], étant mort en 988, eut pour successeur saint Libentius, ou Lievizo. Ce prélat très-savant et très-vertueux, était venu d'Italie avec l'évêque Adaldague et le Pape Benoît V, lorsque celui-ci fut relégué en Saxe, et Adaldague ne trouva que Libentius auquel il pût confier le gouvernement du diocèse de Hambourg. Il reçut le pallium du Pape Jean XV, et fut le premier archevêque de Brême consacré par ses suffragants; car jusque-là cet archevêque était sacré par celui de Mayence; mais Adaldague ayant obtenu du Pape Agapit le pouvoir d'ordonner des évêques en Danemarck et dans les autres pays du Nord, y compris l'Islande et le Groënland, ses successeurs furent ordonnés par les évêques de leur dépendance.

La pureté de Libentius était telle, qu'il ne recevait de femme que rarement; ses jeûnes le rendaient toujours pâle, son humilité le faisait paraître dans le cloître comme un simple moine, car

[1] Il était arrière-petit fils de saint Grégoire de Langres.

[2] Brême et Hambourg n'étaient au commencement du IX^e^ siècle que des forteresses élevées par Charlemagne pour contenir les Saxons. Les prédications des évêques régionnaires y attirèrent des populations, et des villes se formèrent. Ces saints missionnaires étaient saint Anschaire, à qui succéda saint Rambert, puis vint le vénérable Unnon, moine de Corbie. En 936 il fut remplacé par saint Adaldague, qui, ayant reçu à Hambourg le Pape Benoît V persécuté, fut nommé archevêque de Hambourg et de Brême; et saint Libentius lui succéda. L'évêque qui le suivit sur ces deux siéges fut le vénérable Unwan; il alla prêcher la foi en Suède, et il est regardé comme le fondateur de l'archevêché d'Upsal.



Digitized by Google

c'étaient des moines qui servaient l'église de Brême, comme les autres qu'ils avaient fondées. Il se contentait des biens de son église, et n'allait guère à la cour pour les augmenter. Il demeurait en repos chez lui, tout occupé à gouverner son diocèse et à gagner des âmes, et tenait dans une exacte discipline les communautés de sa dépendance. Il prenait soin par lui-même des hôtes et des malades, et les servait en personne, quoiqu'il eût chargé son neveu Libentius du gouvernement de l'hôpital. Tant que le pays des Slaves fut en paix, il visita souvent les peuples au delà de l'Elbe, et s'aquitta fidèlement de sa mission chez les païens.

Suénon ou Swein, qui, en suédois, veut dire *guerrier*, avait été baptisé en 972 avec son père Harald, roi de Danemarck, et avait eu pour parrain l'empereur Othon Ier. Plus tard impatient de régner, il se révolta contre son père, et finit par le tuer en 985. Pour réussir dans sa criminelle entreprise, il avait promis aux païens de rétablir le culte des idoles: ce qu'il fit en effet. Libentius lui envoya, mais sans fruit, bien des lettres et des députés, pour le ramener de son apostasie et de ses violences contre les chrétiens. La justice de Dieu se chargea de punir le coupable. Engagé deux fois dans une guerre cruelle contre les Slaves, Suénon fut fait prisonnier chaque fois ; il fut dépouillé et chassé de son royaume par Éric, roi de Suède ; repoussé par le roi Ethelred d'Angleterre, où il était venu demander un asile ; réduit à s'exiler pendant quatorze ans en Écosse. Enfin rentré dans son royaume de Danemarck, après la mort d'Éric, dont il épousa la veuve, il en fut dépouillé de nouveau par le fils d'Éric, le roi Olaüs de Suède, devenu chrétien. Alors seulement il se reconnut et fit pénitence de son apostasie. Le roi Olaüs de Suède lui rendit son royaume, en considération de sa mère, à condition qu'il y rétablirait la religion chrétienne, et travaillerait même à la répandre chez les nations étrangères. Dès ce moment, le succès couronna les entreprises de Suénon. Un chef de pirates normands, roi de Norvége, l'attaqua avec une flotte innombrable ; mais il fut complétement défait l'an 1000, et de désespoir, se jeta dans la mer. Suénon, ainsi maître de deux royaumes, ordonna d'y rece-

Digitized by Google

voir la religion chrétienne, et établit en Scanie l'évêque Gothald, venu d'Angleterre.

Saint Libentius eut la satisfaction de voir ces heureux changements ; car il ne mourut qu'au commencement de l'année 1013. La nuit de devant sa mort, il disait à ceux qui étaient auprès de lui : « Mes enfants, apprenez par mon exemple à ne jamais vous défier de la Providence divine. J'ai suivi le Pape Benoît V, exilé en ces quartiers, quoi que l'on fît pour m'en détourner. Je l'ai servi tant qu'il a vécu, et après sa mort j'ai rendu toutes sortes de services à mon Seigneur Adaldague. Il me donna le soin de ses pauvres, puis il me fit son camérier ; je lui ai succédé, tout indigne que je suis, par votre choix et par la grâce du roi. Remettons-nous de bon cœur toutes les fautes que nous avons faites les uns contre les autres. » Le saint Prélat mourut le lendemain, quatrième jour de janvier, après vingt-cinq ans de pontificat. Le saint roi Henri en ayant appris la nouvelle, le regretta beaucoup et témoigna une grande confiance en ses prières. (ROHRBACHER.)

---

## SAINTE PHARAILDE.

Pharaïlde était fille de Théodoric ou Thierry, l'un des plus puissants seigneurs de l'Austrasie, et de l'illustre sainte Amalberge. Elle était nièce de Pepin d'Heristal et sœur, par sa mère, de saint Emebert, évêque de Cambray, de sainte Gudule et de sainte Reinelde.

Au milieu des splendeurs de sa famille, élevée par une mère pieuse, et favorisée de la grâce, elle ne rechercha, dès ses premières années, que la simplicité chrétienne et les occupations qui pouvaient la maintenir constamment en la présence de Dieu. Son cœur innocent et pur supportait mal les fêtes et les vaines distractions du grand monde d'alors. Elle s'en éloignait et se réfugiait dans la solitude, auprès de Jésus et de Marie, pendant les festins et les joies bruyantes des personnages qui fréquentaient sa famille. Elle étudiait avec amour les livres saints et n'estimait sa haute fortune que parce qu'elle lui donnait les moyens de soulager les pauvres et les malades.

Digitized by Google

Ne croyant pas qu'on voulût la marier malgré elle-même, elle s'était donnée à Jésus-Christ, et ne demandait que le bonheur de demeurer vierge. Mais Théodoric, son père, la promit à un jeune seigneur de la contrée, nommé Guy ou Wido. Adieu donc l'espoir dont elle berçait son cœur, d'aller vivre pieusement dans le monastère de sainte Gertrude, sa marraine. Il lui fallut suivre son époux à l'autel. Elle l'avait supplié de respecter son vœu ; mais Wido était un guerrier brutal : tantôt admirant son épouse, il jurait de respecter son engagement ; tantôt il voulait se rétracter.

Un jour dans une chasse au sanglier, cet homme fit une chute, dont on le releva à demi-mort. Il fut soigné par Pharaïlde, avec de si tendres soins, qu'il lui jura de nouveau de la laisser vivre selon son désir. Mais guéri, il reprit ses menaces. Enfin une maladie grave l'enleva de ce monde. La pieuse épouse eut le bonheur de l'amener à une mort chrétienne ; et toute sa vie elle ne cessa d'intercéder pour lui auprès de Dieu et de ses Saints.

Elle ne vécut donc plus que pour Dieu et la charité. Tous les pauvres et tous les malades avaient en elle une mère, et plusieurs miracles manifestèrent sa sainteté. Un jour qu'ayant distribué tous les vivres qu'elle possédait en un moment de disette, et voyant encore des pauvres mourants de faim, elle s'adressait à un riche du voisinage qui la veille avait cuit du pain pour sa quinzaine, cet homme lui dit : Ces objets que vous voyez dans le cellier voisin vous semblent des pains, mais ce sont des pierres; et je n'ai pas autre chose. — Eh bien ! répondit la Sainte, puisque vous dites que ce sont des pierres, que ces pains donc soient des pierres ; et elle se retira. L'avare deux heures après ayant faim, alla à son cellier, où tous ses pains étaient en effet devenus des pierres.

Ces pains miraculeux ont été conservés, et les Bollandistes rapportent à la suite de la vie de sainte Pharaïlde, le 4 janvier, les preuves incontestables de ce miracle [1].

Un autre jour, d'après une autre tradition populaire, que signale

[1] *Miraculum quoddam de panibus conversis in lapides, roboratum litteris sigillatis officialis Cameracensis, decani Bruxellensis, necnon diversorum curatorum infra nominatorum.* Bolland., 4 januarii. Saint Grégoire de Toursa conte un miracle semblable.

Digitized by Google

M. l'abbé Destombes[1], la Sainte se trouvant dans le territoire de Bruay (près de Valenciennes), au milieu des moissonneurs qui travaillaient pour elle, et les entendant se plaindre de la chaleur du soleil et de la soif extrême qui les dévorait, elle fit jaillir d'un coup de fuseau donné contre terre, une source abondante qui les désaltéra aussitôt et qui, depuis lors, ne cessa plus de couler. Cette fontaine sort du penchant d'un coteau, et ses eaux ont la vertu de guérir les enfants atteints de maladies de langueur. Aussi tous les vendredis, on voit arriver dans la chapelle de la Sainte, à l'église de Bruay, dont sainte Pharaïlde est la patronne, de nombreux pèlerins qui viennent l'implorer pour la guérison de leurs enfants.

Il y a encore dans cette paroisse, dit le pieux Auteur que nous citons, une ancienne confrérie érigée en l'honneur de sainte Pharaïlde, et qui a été suivie de tout temps, avec une grande piété, par les fidèles du village et des pays voisins.

On représente ordinairement sainte Pharaïlde avec une oie à ses pieds, en souvenir d'un autre miracle. Une maladie épidémique détruisait les oies par toute la contrée, et la Sainte avait un troupeau d'oies qui paissait dans ses terres. Elle fit ramener son troupeau qui était malade, et on lui rapporta en même temps une de ces pauvres bêtes qu'on avait trouvée morte. La Sainte l'ayant prise entre ses mains, l'oie se ranima aussitôt, toutes les autres furent guéries.

Sainte Pharaïlde pleine de vertus, riche de bonnes œuvres, fut laissée longtemps à la terre où elle faisait si largement le bien. Elle avait plus de quatre-vingt-dix ans lorsqu'elle mourut, vers l'an 710. Saint Agelfride, évêque de Liége, rapporta ses reliques à Gand en l'an 761. Pendant les ravages des Normands elles furent cachées à Saint-Omer, puis à Laon, et ce ne fut qu'en 940 qu'elles revinrent à Gand, où on les honore dans sa chapelle[2].

[1] *Les Vies des saints de Cambrai et d'Arras*, t. III, p. 165.

[2] Un grand nombre de pèlerins venait jadis à Gand le 4 janvier fêter sainte Pharaïlde; une foire était ouverte ce jour-là sur la place qui porte son nom; on l'appelait le marché aux petits présents parce qu'on donnait le même jour les étrennes aux enfants et aux pauvres, en souvenir de la bienfaisance de la Sainte.

Digitized by Google

## SAINTE DAFROSE,

MARTYRE.

Sainte Dafrose, mère de sainte Bibiane ou Vivienne et de sainte Démétrie, était l'épouse de saint Flavien, né à Séville, comme elle. Flavien, officier du prétoire romain, fut, à cause de sa constance dans la foi, dégradé et réduit à la condition des esclaves, par Julien l'Apostat.

Après qu'on l'eut enlevé à sa famille, Dafrose sa femme fut retenue prisonnière dans sa propre maison, avec ses deux filles. Lorsque les bourreaux eurent fait mourir son époux, saint Flavien, que l'Église honore le 22 décembre, ils retirèrent Dafrose et ses deux filles de leur maison, et les emmenèrent en une masure, dans la campagne de Rome. Là, on leur signifia qu'elles étaient dépouillées de tous leurs biens. On espérait ainsi les réduire à renier la foi de Jésus-Christ et à sacrifier aux idoles. Mais on put s'assurer qu'elles ne failliraient pas. On crut alors que les deux jeunes filles seraient moins fermes, n'étant plus soutenues par leur mère; on la leur ôta donc.

Le bourreau, qui emmenait Dafrose, lui coupa la tête aussitôt. On verra au 21 juin, la fête de sainte Démétrie, et au 2 décembre le martyre de sainte Bibiane.

## SAINTE NÉOPHYTE,

VIERGE ET MARTYRE.

Néophyte, jeune anglaise, brillait au VII^e^ siècle. Elle était la nièce d'un saint roi de Northumbrie nommé Oswald; mais son mérite et sa beauté surpassaient sa noblesse. Elle était généreusement chrétienne et ne voulait vivre que pour Jésus-Christ.

Un prince visigoth d'Espagne ayant eu l'occasion de la voir s'en éprit et la demanda en mariage. Consultée, elle repoussa cette recherche. Le prince fit entendre qu'il saurait bien l'enlever. Elle en fut instruite et se réfugia dans un couvent où elle fit ses

Digitized by Google

vœux. Le prince ne recula pas, prit ses mesures, et un jour que Néophyte sortait avec huit de ses compagnes pour aller entendre la sainte Messe dans une église, les neuf religieuses furent enveloppées par la bande des séides du Visigoth. Comme elles repoussèrent toutes les offres de ces aventuriers, les neuf vierges furent massacrées.

On ignore comment leurs saintes reliques furent données à l'empereur Conrad II. Il les déposa dans l'église du monastère de Limpurg ou Limbourg, près de Worms, où de nombreux pèlerins venaient les honorer tous les ans, le 4 janvier.

## SAINT SYNESIUS,

ÉVÊQUE DE PTOLÉMAÏDE.

Synesius, qui avait suivi les leçons de la fameuse Hypathie d'Alexandrie, avait des mœurs si régulières et si pures, que les fidèles qui l'admiraient, l'engagèrent à embrasser le christianisme. Il s'y décida bientôt, et, député à Constantinople en l'an 400, il présenta son livre *du Pouvoir royal* à l'empereur Arcadius qui le reçut favorablement. Dès lors il grandit tellement dans l'estime publique qu'on l'éleva, en 410, sur le siége épiscopal de Ptolémaïde.

Synésius n'accepta ce poste qu'en faisant violence à son humilité; une telle élévation lui paraissait contraire à la vie philosophique qu'il avait menée jusque-là; et puis il sentait qu'il ne séparait pas tout à fait assez les idées platoniciennes des dogmes chrétiens. Mais devenu évêque, il déploya le zèle et la charité d'un apôtre. Il célébra un concile pour l'épuration des mœurs et soulagea les pauvres avec un grand dévouement.

On remarque dans ses écrits de la noblesse, de la pureté et de l'élégance. On ignore l'époque de la mort de cet homme illustre; mais il est honoré le 4 janvier en Orient [1].

[1] On a de saint Synésius cent cinquante-cinq lettres, des homélies et d'autres ouvrages qui ont été publiés. Le P. Pétau, en 1633, en a donné le texte grec avec la traduction latine et des notes en un volume in-folio. Il reste dans ces écrits quelques traces des erreurs de la philosophie payenne; mais ils méritent d'être lus.

Digitized by Google

## SAINT ÉTIENNE DE BOURG,

COMPAGNON DE SAINT BRUNO.

Saint Étienne de Bourg était chanoine de Saint-Ruf, à Valence en Dauphiné, lorsque, touché de la grâce, il alla rejoindre saint Bruno, avec un autre chanoine de Saint-Ruf, nommé Étienne de Dié. Saint Bruno menait alors la vie érémitique dans le diocèse de Langres; mais voulant s'éloigner encore plus du monde, il suivit ses deux nouveaux disciples dans les montagnes du Dauphiné. Saint Hugues, évêque de Grenoble, à qui ils allèrent demander la permission de s'établir dans son diocèse, les reçut avec joie, car il avait été averti en songe de leur arrivée, et il les conduisit au désert de la Chartreuse. C'était en 1084. Saint Étienne passa trente-deux années dans cette solitude, après lesquelles il fut envoyé pour fonder la Chartreuse de Méria. En deux ans, le Saint la peupla de bons religieux, et s'en alla recevoir la récompense céleste, le 4 janvier 1118. Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles.

## LE B. MATHIEU DES URSINS DE CAMPO FLORE,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE SABINE.

L'illustre maison des Ursins, si féconde en grands hommes, en a donné plusieurs de siècle en siècle à l'Église et à l'État. Parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à la Religion, et en particulier à l'Ordre de Saint-Dominique, Mathieu *de Campo Flore*, neveu du cardinal François-Napoléon des Ursins, mérite un rang distingué.

Dès ses jeunes années, il se consacra au service des autels dans l'état ecclésiastique. Ciaconius, après quelques autres auteurs italiens, dit qu'il était chanoine de l'église de Saint-Étienne, et qu'il étudiait le droit canon à Paris, lorsque le désir d'une plus grande perfection ou la crainte de faire naufrage parmi les écueils que cachent les richesses et les honneurs, le portèrent à renoncer à toutes les espérances de la fortune, pour embrasser la pauvreté

Digitized by Google

volontaire à la suite de Jésus-Christ. Il demanda l'habit des Frères-Prêcheurs ; et il le reçut dans le couvent de Saint-Jacques, comme avait fait autrefois Latin Malabranca, un de ses illustres parents. Si cet ancien Cardinal, depuis longtemps doyen du Sacré-Collége, vivait encore, ainsi que l'a cru le Père Échard, il faut dire que le jeune chanoine prit l'habit de religieux, avant la fin de l'année 1294.

Ses supérieurs ne tardèrent point à le rappeler en Italie, car il fut fait bachelier dans l'Université de Bologne avant que de recevoir le bonnet de docteur dans celle de Paris. Il enseignait avec beaucoup d'éclat dans celle-ci l'an 1315. De retour une seconde fois en Italie, on l'obligea de faire des leçons publiques de théologie, à Florence, à Bologne et ensuite à Rome où, selon Bzovius, il expliqua pendant quelque temps les Saintes-Écritures, par ordre du Pape, et aux dépens de la Chambre apostolique. Parmi toutes ces occupations, le serviteur de Dieu ne se fit pas moins admirer par ses vertus que par ses talents. Aussi remplit-il successivement toutes les charges du cloître. Il était prieur dans le couvent de la Minerve, lorsque le chapitre général de son Ordre, tenu à Vienne en Autriche, l'an 1322, lui donna la conduite de la province de Rome, emploi dont le Père des Ursins s'acquitta avec tant de prudence et de sagesse, qu'il se concilia non-seulement la confiance de tous ses religieux, mais aussi l'estime et la vénération des grands du monde.

Pendant le temps de son provincialat il se trouva au chapitre général, assemblé à Bordeaux dans le mois de juin 1324. A peine de retour à Rome, il y fut attaqué d'une grave maladie qui le conduisit presque au tombeau, et de laquelle il ne revint que par une espèce de miracle. Le Seigneur, qui voulait se servir encore de lui pour le bien de la Religion, lui rendit la santé et les forces : et le Sénat, aussi bien que le peuple romain, lui en marqua publiquement sa joie. Ceux qui avaient la conduite des affaires dans cette capitale du monde chrétien, prièrent en même temps le Bienheureux de vouloir se charger d'une commission, également difficile et importante pour tous les peuples d'Italie et pour la ville de Rome en particulier.

Digitized by Google

Louis de Bavière, à la tête d'une puissante armée, et suivi de tous ses gibelins, était déjà arrivé à Milan, où il prit la couronne de fer le jour de la Pentecôte, trente-unième de mai, et fut couronné dans l'église de Saint-Ambroise, par les mains de Gui Tarlati, évêque d'Arezzo, assisté des évêques de Reggio et de Brescia. Aicard, archevêque de Milan, qui aurait dû faire cette cérémonie, s'était retiré pour ne prendre aucune part à tout ce qui se faisait contre les intentions et les intérêts du Pape. On ne doutait point que Louis de Bavière ne parût bientôt avec ses troupes devant la ville de Rome, et qu'il n'exerçât une cruelle tyrannie contre tous ceux qui oseraient se montrer attachés au Souverain Pontife, dont ce prince s'était si hautement déclaré l'ennemi. Dès lors on pouvait prévoir une partie des tristes événements qui bientôt après troublèrent le repos de l'Italie et qui scandalisèrent toutes les nations de l'Europe.

D'ailleurs les Romains depuis longtemps supportaient fort impatiemment l'absence de leurs Pontifes, et ils crurent que l'occasion était favorable pour engager le Pape Jean XXII, à se rendre sans délai à Rome, afin de rompre les mesures de ses ennemis, et essayer de contenir les peuples ou de les rassurer. Tel fut le motif qui porta les seigneurs romains à faire une députation vers Sa Sainteté. La haute réputation de Mathieu des Ursins, sa naissance, sa piété, son éloquence naturelle le firent juger le plus capable de faire réussir une telle entreprise; et il ne se refusa point aux besoins de sa patrie. Il était d'ailleurs fort connu, et particulièrement estimé du Vicaire de Jésus-Christ, dont il avait déjà rempli quelques commissions et défendu les intérêts avec beaucoup de zèle et de fermeté. Cela paraît par la lettre même que le Sénat et le peuple romain écrivirent au Pape, dans laquelle, après avoir extrêmement relevé son autorité sacrée, et marqué en des termes fort énergiques la volonté constante où ils disaient être de demeurer toujours respectueusement soumis au Chef de l'Église, ils ajoutaient ces paroles :

« Afin que Votre Sainteté ne puisse douter de la sincère affection de tous les citoyens romains, et qu'elle soit bien persuadée que votre ville de Rome n'a qu'un même sentiment, une même

Digitized by Google

résolution, ferme et invariable, d'obéir promptement à vos ordres et d'accomplir avec zèle tout ce qu'il vous plaira de nous commander pour l'honneur de l'Église ; nous avons choisi pour vous présenter notre lettre, maître Mathieu des Ursins, provincial de l'Ordre de Frères-Prêcheurs, homme respectable par sa probité et par sa doctrine. Nous avons souvent éprouvé la vivacité de son zèle lorsqu'il s'agit du service de Votre Sainteté : et personne n'ignore avec quelle fermeté il a fait publier les ordres déjà émanés du Saint-Siége. En fidèle citoyen, il instruira plus amplement Votre Sainteté de la sincérité de nos intentions et de notre parfait dévouement. Tout ce que vous jugerez à propos de nous apprendre par sa bouche ou de nous prescrire par son moyen, nous sommes tout disposés à l'exécuter avec fidélité et avec courage, en nous opposant de toutes nos forces aux téméraires entreprises de ceux qui sont rebelles au Siége Apostolique.

« Au reste, puisque vous nous voyez dans la situation des enfants soumis et fidèles, dont tous les désirs sont de pouvoir jouir au plus tôt de la douce présence de leur Père ; daignez écouter aujourd'hui nos vœux, et ne méprisez point nos soupirs. Nous en supplions très-humblement Votre Sainteté, faites qu'après une si longue attente, votre retour mette enfin le comble à notre joie. »

Le Pape reçut avec bonté l'Ambassadeur des Romains, et il l'écouta avec plaisir. Mais Sa Sainteté ne pouvait ignorer ce qui se passait à Rome, où la division, qui avait déjà éclaté avant le départ de Mathieu des Ursins, augmentait tous les jours, soit par la mésintelligence de ceux qui étaient à la tête des affaires, soit par la terreur que répandait parmi les peuples la marche de Louis de Bavière. Les premiers seigneurs de Rome, peu favorables à ce prince, furent forcés de céder à la violence d'une populace qui ne voulait point être exposée aux risques de voir la ville, sans secours, assiégée par une puissante armée et réduite aux dernières extrémités. Les politiques, accoutumés à mettre toute l'espérance du succès dans la plus profonde dissimulation, traitaient en même temps avec leur Souverain et avec son ennemi. Tandis qu'ils faisaient assurer le Pape de leur dévouement et de la plus constante fidélité, ils envoyaient séparément à Louis de Bavière

Digitized by Google

et au roi Robert, faisant entendre à chacun d'eux qu'ils tenaient la ville pour lui. Cette conduite dissimulée, dit un ancien auteur italien, ne tendait qu'à rappeler à Rome la cour du Pape et les richesses qu'elle attirait. On s'embarrassait peu des suites. Jean XXII instruit de tout, ne se rendit point aux invitations des Romains ni aux pressantes sollicitations de leur député. On peut connaître la réponse qu'il fit alors, par la lettre suivante qu'il écrivit peu de temps après :

« Nous ne pouvons partir si promptement pour aller à Rome, vu les préparatifs que demande un tel voyage. D'ailleurs les chemins ne sont pas sûrs, soit par mer, soit par terre, et nous serions exposés à une infinité de périls, Nous, nos frères les Cardinaux, les Prélats qui suivent notre Cour, et les personnes qui y viennent pour leurs affaires, de tous les pays du monde. Quant à l'État de Rome, vous savez si la paix y règne et si on peut dire que la sûreté y soit entière. On vient d'en chasser les nobles, on les contraint de livrer au peuple leurs forteresses, et de donner leurs enfants ou leurs neveux en otages. On a défendu l'entrée de la ville au roi de Sicile que nous y avons fait notre lieutenant, et on n'y reçoit ni ses lettres ni ses envoyés. Ceux qui étaient chers au peuple romain lui sont devenus odieux ou suspects à cause de ce prince. De plus, Louis de Bavière, l'ennemi de l'Église et le nôtre, dit hautement, il écrit même aux Prélats et aux seigneurs, que tous ces changements qui se font à Rome sont en sa faveur, qu'il y a du pouvoir et qu'il ne croit pas qu'aucune puissance soit capable de l'empêcher d'y entrer, etc. » Cette lettre est du 27 juillet 1327.

Le Pape manda en même temps au cardinal Jean des Ursins, légat en Toscane, de se rendre à Rome, ou dans quelque lieu voisin, comme il le jugerait plus expédient, pour y rétablir la tranquillité et la paix. Pendant que ce légat marchait en diligence vers Rome, pour exécuter, s'il était possible, sa commission et réconcilier les Romains avec le roi de Sicile; le Saint-Père de son côté, pour s'attacher davantage le bienheureux Mathieu des Ursins, ou pour le mettre en état de rendre de plus grands services à l'Église, dans ces temps orageux, pensait à l'honorer de la pourpre

Digitized by Google

romaine. Sa Sainteté le sacra d'abord évêque de Girgenti, ancienne ville de Sicile, dans la vallée ou province de Mazara. Peu de mois après le nouvel Évêque fut transféré à l'archevêché de Siponte dans le royaume de Naples, et dans la promotion des Quatre-Temps de décembre, il fut fait Cardinal-Prêtre, du titre des Saints Jean et Paul.

Selon la chronologie d'Oderic Raynald, ce fut dans le cours de la même année 1327, que notre provincial Mathieu des Ursins parut à la cour du Pape, en qualité d'ambassadeur des Romains et qu'il fut successivement honoré de la qualité d'Évêque, d'Archevêque et de Cardinal. Mais l'abbé Ughelli qui avance cette ambassade de deux ans, met aussi quelque intervalle entre ces différentes promotions.

Nous ignorons ce que fit ce Prélat dans les deux diocèses dont il fut chargé et qu'il n'eut guère le temps de reconnaître, mais toute la suite de sa vie et les éloges qu'ont fait de lui la plupart des écrivains, nous obligent de dire que l'éclat des honneurs ne lui fit rien perdre de sa modestie ordinaire, et qu'il donna un nouveau lustre à toutes ses autres vertus. Si jusqu'alors il avait fait paraître son zèle, sa religion, sa prudence et sa rare érudition, tantôt dans les écoles ou dans la prédication de l'Évangile, et tantôt dans la conduite des âmes, sous la pourpre il montra la même humilité, le même amour de la justice, la même sagesse et la même constance dans toutes ses pratiques de piété. Mais sa charité envers les pauvres parut d'autant plus étendue, qu'il se trouvait plus en état de leur faire du bien.

Le Pape ayant résolu de le retenir auprès de sa personne, pour profiter de ses lumières, dans les grandes affaires qui occupaient alors le Saint-Siége, le pieux Cardinal se rendit sans peine aux désirs de Sa Sainteté, mais ne pouvant résider dans son église de Siponte, il se démit aussitôt de cet archevêché. Comme en l'acceptant, peu de temps avant sa promotion au Cardinalat, il avait prié le Vicaire de Jésus-Christ de nommer un autre évêque pour le diocèse de Girgenti, Vincent Fontana dit qu'il eut pour successeur dans ce siége, un autre dominicain nommé Philippe, qui gouverna saintement son troupeau jusqu'en l'année 1348.

Digitized by Google

Selon le même auteur, le bienheureux Cardinal fut envoyé quelque temps après en Italie, avec la qualité de Vicaire du Pape, emploi dont il s'acquitta avec tant de prudence et d'habileté, qu'il retint dans l'obéissance du Saint-Siége, les Romains et les autres peuples de l'État ecclésiastique [1]. Mais Fontana ni aucun autre historien que nous connaissions, n'a point marqué le temps auquel le cardinal Mathieu des Ursins exerçait le vicariat du Pape à Rome. Nous savons qu'Ange, évêque de Viterbe, ayant été chassé de son siége par la faction des Gibelins et la tyrannie de Sylvestre Gatti, qui s'était rendu maître de la ville, avait été nommé vicaire de Sa Sainteté dès l'an 1327. Il remplissait avec zèle les devoirs de sa charge, lorsque Louis de Bavière, reçu comme en triomphe par les Romains, entreprit de déposer le Pape Jean XXII, et de mettre à sa place Pierre de Corbière, Franciscain, sous le nom de Nicolas V. Mais peu de mois après cette action schismatique, c'est-à-dire dès le quatrième jour d'août 1328, le Bavarois manquant d'argent et de vivres, et n'étant plus en sûreté parmi des gens qui le traitaient d'excommunié et d'hérétique, sortit brusquement de Rome avec son antipape. Barthold des Ursins y entra la même nuit avec ses troupes, et le cardinal Jean des Ursins, légat du Pape, étant arrivé le septième du même mois, fut reçu avec de très-grands applaudissements par le Sénat et le peuple romain.

Le même Légat bientôt après chassa ou soumit les rebelles de Viterbe, et rétablit l'Évêque dans son siége. Ce fut dans ces circonstances que le cardinal Mathieu des Ursins arriva à Rome pour succéder à l'Évêque de Viterbe, dans la charge de Vicaire de Sa Sainteté ; il trouva les esprits en bonnes dispositions. La ville capitale étant déjà revenue à l'obéissance du Saint-Siége, on fit plusieurs actes contre Louis de Bavière et contre le prétendu pape

[1] Fr. Mathæus Ursinus de Campo Flore romanus, a Joanne XXII, in Sacrum Collegium die 8 decembris anno 1327 cooptatus, ab eodem Pont. Max. Avenione commorante, in urbe papalis Vicarius creatus, demandatum sibi onus infracti animi vir ita sustinuit, ut romanos, ecclesiasticæque ditionis incolas, in debita obedientia erga eumdem Summum Pontificem continuerit etc. *Fontan., Theatr. Domin.*, p. 340.

Digitized by Google

Nicolas. On brûla publiquement dans la place du Capitole tous leurs priviléges. Les enfants mêmes allaient au cimetière déterrer les corps des Allemands et des autres partisans de Louis, et après les avoir traînés par la ville, ils les jetaient dans le Tibre. La plupart des villes d'Italie s'empressaient de même de reprendre le joug de l'Église qu'elles avaient secoué, et il semble que les ministres du Pape avaient moins besoin alors de fermeté pour contenir les peuples dans l'obéissance, que de sagesse pour régler le zèle trop précipité de quelques-uns.

Fontana rapporte que l'Archevêque de Palerme étant mort l'an 1344, le Cardinal fut nommé par le Pape Jean XXII, administrateur de cette église et qu'il ne se déchargea de cette administration que deux ans après. Ce qui pourrait faire douter de la vérité de ce fait, quoique appuyé sur le sentiment d'Ambroise Taëge et de Pirrus, dans sa *Sicile sacrée*, c'est que Mathieu des Ursins s'étant démis, comme nous l'avons remarqué, de son archevêché de Siponte, dès qu'il ne lui fut point permis d'y faire sa résidence ; il ne paraît pas qu'il eût depuis consenti d'accepter l'administration d'une autre Église où il n'aurait point voulu résider. Or nous n'avons point de preuve que le cardinal des Ursins ait fait quelque séjour dans le royaume de Sicile, et il est certain que dans le dernier mois de l'année 1344, ce Cardinal ne se trouvait point à Palerme, mais à Avignon, dans la Cour du Pape. On peut voir, dans les *Annales* d'Oderic Raynald, la bulle de Benoît XII, qui met Mathieu des Ursins à la tête des Cardinaux-Prêtres, qui étaient présents lorsque Jean XXII, la veille de sa mort, fit sa profession de foi touchant la vision béatifique.

Nous ne doutons point cependant que ce Cardinal, depuis sa promotion, n'ait passé quelque temps en Italie ; Ciaconius et l'abbé Ughelli remarquent qu'il fit bâtir dans l'église de la Minerve, la chapelle dédiée sous l'invocation de sainte Catherine : et Bzovius n'est pas le seul qui ait fait mention de quelques terres, qu'il avait achetées près la ville de Bologne, soit pour agrandir les écoles de son Ordre, ou pour l'entretien des étudiants ; soit aussi pour établir un revenu considérable, qu'il laissa au couvent de Bologne, à la charge qu'une partie serait donnée aux maisons de

Digitized by Google

l'Ordre, où on assemblerait le Chapitre général ; et qu'on en emploierait tous les ans une autre partie en aumônes, ou en quelques autres œuvres de piété. C'est ainsi que ce grand serviteur de Dieu travaillant à amasser des richesses dans le Ciel, par le saint usage qu'il faisait de celles de la terre, s'est rendu utile même après sa mort, et à son Ordre, dont il conserva toujours l'esprit, et aux pauvres qui étaient l'objet de sa plus tendre affection.

Pendant treize ou quatorze années, qu'il honora la pourpre, sans quitter l'habit de saint Dominique, toujours occupé des plus importantes affaires de l'Eglise, il joignit aux vertus épiscopales la pratique de toutes les vertus religieuses. Modeste, pénitent, recueilli, et dans le faîte des grandeurs beaucoup plus éloigné de tout esprit d'ambition ou d'orgueil, plus détaché du monde et de ses vanités que ne le font ordinairement ceux qui, par leur naissance et leur peu de mérite, ne peuvent avoir que l'obscurité pour partage ; le Cardinal des Ursins ne connut jamais d'autre véritable grandeur, que celle d'être l'humble disciple et le fidèle serviteur de Jésus-Christ. Son occupation la plus sérieuse, comme la plus continuelle, fut d'étudier la loi du Seigneur, son plaisir de la connaître, sa félicité de l'accomplir. C'était sur les préceptes de cette divine loi qu'il réglait toute sa conduite, ses actions, et ses paroles. La réputation de ses vertus l'avait mis en état de faire auprès de deux grands Papes, ce que saint Bernard veut que tous les cardinaux fassent auprès des Souverains Pontifes, dont ils sont les premiers ministres, les conseillers de confiance, les amis les plus fidèles, et les plus obligés de s'intéresser à leur gloire. Il ne s'est trouvé que dans un conclave, qui dura peu de jours : et il contribua à l'exaltation d'un Pontife, que l'Eglise compte parmi ses plus saints et ses plus charitables pasteurs. Aussi fut-il toujours auprès de Benoît XII, ce qu'il avait été auprès de Jean XXII, honoré de la parfaite confiance de l'un et de l'autre ; et d'autant plus digne de leur estime, qu'on le connaissait incapable de dissimuler la vérité par flatterie, ou d'applaudir par faiblesse à ce qu'il n'aurait point jugé conforme aux lois de la justice et à l'esprit des saints canons.

Digitized by Google

Le bienheureux Cardinal conserva le titre des saints Jean et Paul, qu'il avait reçu dans sa promotion, jusqu'au 18 décembre 1338, que le Pape Benoît XII lui donna celui de cardinal-évêque de Sabine. Mais il ne jouit pas longtemps de celui-ci, étant mort le 17 août 1340, selon quelques auteurs, ou 1341 suivant l'opinion de quelques autres. L'abbé Ughelli a suivi le premier sentiment dans son premier tome de *l'Italie sacrée*, et le second dans le septième, où il remarque que les écrivains de l'Ordre de Saint-Dominique donnent communément à ce Cardinal le titre de Bienheureux [1]. Il avait fini ses jours à Avignon ; mais son corps fut depuis transféré à Rome, et inhumé avec celui du cardinal Latin Malabranca dans l'église de la Minerve où on voit encore son tombeau. Il avait composé quelques ouvrages théologiques, qui n'ont point été imprimés.

(Le P. Touron.)

---

## LE BIENHEUREUX BENTIVOGLIO,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Le bienheureux Bentivoglio descendait d'une famille noble de San-Severino, ville épiscopale de l'État de l'Église. Il fut attiré à la profession religieuse, ainsi qu'une sœur qu'il avait, par les ferventes prédications de Paul de Spolète, religieux d'une vertu consommée, et que Dieu favorisait par des ravissements et des extases. Massé, prébendier de la cathédrale, en ayant été témoin, en fut si frappé, qu'il abandonna ses bénéfices et prit aussi l'habit de Saint-François.

Bentivoglio, quoique élevé très-délicatement, soulageait et

[1] « Avenione obiit sub Benedicto XII, Episcopus Cardinalis Sabinus 15 cal. septembris anno 1241. Corpus Romam relatum in ecclesia Sanctæ Mariæ super Minervam sepultum est in sacello Sanctæ Catherinæ a se constructo, una cum ossibus Latini cardinalis Ursini, Nicolai III nepotis, ejusdemque instituti clarissimi viri. Sepulchrum marmoreum pluries variis in locis in eadem ecclesia translatum, nunc visitur in propatulo ecclesiæ ingredientibus ad portam meridionalem, e regione tumuli Michaelis Bonelii cardinalis Alexandrini. Cœterum Mathœum nostrum inter beatos numerant Patres Dominicani : de quo legendus Bzovius, etc. » *Ital. sacr.* t. VII, col. 844.



Digitized by Google

pansait sans répugnance les malades, quelque repoussant que fût leur mal. Son zèle et sa charité pour eux n'avaient point de bornes, et il le fit bien connaître par un trait digne d'être rapporté.

Il arriva qu'un jour il reçut l'ordre de se rendre à un couvent, distant de San-Severino de quinze milles d'Italie, environ cinq lieues; il soignait alors un lépreux, qu'il ne voulait pas abandonner : cependant comme il n'était pas moins obéissant que charitable, et qu'il cherchait avec une égale ardeur à remplir ces deux devoirs, il chargea son malade sur ses épaules et le porta au lieu qui était sa nouvelle destination.

Comblé de grâces et de mérites, Bentivoglio mourut à San-Severino en l'an 1232; il y fut inhumé, et plusieurs malades ont recouvré la santé par son intercession.

## LE BIENHEUREUX VITAL,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Le bienheureux Vital, né à la Bastida, près d'Assise, entra de bonne heure dans le Tiers-Ordre de Saint-François, et y parvint à un très-grand degré de perfection par ses austérités et par la pratique exacte du détachement évangélique. Il mortifiait ses sens par le jeûne et les veilles; il allait toujours nu-pieds, vêtu d'un pauvre habit.

Pour satisfaire au penchant qui le portait à la solitude, il se retira dans l'ermitage de Notre-Dame-de-la-Violette, à un mille environ d'Assise, où redoublant ses abstinences, il se livra tout entier à l'Oraison. Les miracles qu'il fit pendant sa vie lui firent donner le nom de Saint par les peuples de ces contrées. Il mourut à la Bastida en l'an 1491. Le Seigneur continuant d'accorder des grâces extraordinaires aux fidèles qui recouraient à son intercession, l'Évêque d'Assise fit relever de terre le corps du bienheureux Vital en 1599, et ordonna qu'il fût transporté dans sa cathédrale, où sa sainteté se manifeste encore par de fréquents miracles.

Digitized by Google

## LA VÉNÉRABLE SŒUR ÉLISABETH TUBBACK,

DE L'ORDRE DE CITEAUX.

Arnold de Raisse, dans son supplément aux saints personnages donnés à l'Église par les pays du Nord des Gaules et de la Germanie, place au 4 janvier la vie très-sommaire de la vénérable Élisabeth Tubback, vierge de l'Ordre de Citeaux, qui se sanctifia au monastère du Rosendal (Val-des-Roses), près de Malines, par une vie très-simple.

Elle était humble et patiente. Elle supporta toujours avec calme et avec douceur les railleries et les paroles inconvenantes. Rien ne troubla jamais son cœur, ni son esprit, toujours occupés uniquement de l'Époux céleste à qui elle s'était consacrée. De telles âmes plaisent au Dieu qui a dit : Possédez vos âmes dans la patience. Elle ne s'occupait jamais des choses du monde, dormait peu, faisait la nuit les plus bas travaux qui incombent aux Sœurs converses, comme de tenir toute chose à sa place et de mettre partout la propreté et l'ordre.

Ce sont là aussi de petites vertus qu'il ne faut pas dédaigner.

On ne voit pas qu'elle ait fait des miracles. Mais elle a toujours répandu autour d'elle la bonne odeur de la pureté et de la sainteté ; et on a constaté qu'à sa mort, qui arriva le 4 janvier 1560, ses sœurs entendirent avec admiration la voix des Anges qui chantaient dans sa cellule avec une mélodie toute céleste.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Un pèlerinage à Notre-Dame d'Avignonet. — Avignonet, dans la Haute-Loire, à trois lieues de Saint-Papoul, à dix ou douze lieues de Toulouse, est une ville qui fut autrefois séduite par les Albigeois. Ces hérétiques qui portaient partout le fer et la flamme, ayant appris que les disciples de saint Dominique arrivaient avec l'espoir de les ramener par de généreuses paroles, laissèrent entrer les bons religieux dans l'église d'Avignonet et les suivirent

Digitized by Google

aussitôt, non pour les entendre, mais pour les massacrer tous : ce qui eut lieu.

Or, à la nouvelle de ces meurtres sacriléges, le Pape interdit l'église où ils s'étaient commis; et le culte catholique fut transféré dans un petit oratoire voisin, appartenant aux Bénédictins.

Au bout de quarante ans, sur la demande des habitants revenus tous à la foi catholique, le Pape leva l'interdit; et au moment précis où il accorda cette grâce (le 4 janvier 1248), les portes de l'église s'ouvrirent d'elles-mêmes, et les cloches, sans aucune intervention humaine, sonnèrent tout un jour et toute une nuit; de plus, en entrant dans l'église, les fidèles y virent une magnifique statue de la très-sainte Vierge, qui semblait apportée là pour leur montrer que la Reine du Ciel les prenait sous sa protection. Dans leur ravissement, ils proclamèrent aussitôt Marie leur Dame souveraine et leur Patronne; et pour perpétuer la mémoire du prodige, ils établirent sous son patronage une confrérie à laquelle le Pape Paul III, dans une bulle du 4 janvier 1637, accorde de grandes indulgences, en constatant l'exactitude des faits qui viennent d'être sommairement exposés.

Et aujourd'hui six mille noms et cent vingt-cinq paroisses sont affiliés à cette confrérie, dont l'Histoire rapporte de nombreux miracles [1].

---

## MARTYROLOGE ROMAIN [2].

L'octave des saints Innocents.

En Crète, saint Tite, que l'Apôtre saint Paul avait ordonné évêque de cette île, et qui, après avoir rempli avec une grande fidélité le ministère de la prédication évangélique, finit heureuse-

[1] Voyez *Notre-Dame de France*, histoire du culte de la très-sainte Vierge, publiée par M. le curé de Saint-Sulpice, t. III, p. 263 et 264.

[2] PRIDIE NONAS JANUARII.

Octava sanctorum Innocentium. — In Creta, natalis sancti Titi, qui ab apostolo Paulo Cretensium episcopus ordinatus, post prædicationis officium fidelissime consummatum, beatum finem adeptus, sepultus est in ecclesia, ubi a beato Apostolo dignus minister fuerat constitutus. — Romæ, sanctorum martyrum

Digitized by Google

ment ses jours, et fut enterré dans l'église qui avait été confiée à ses soins par le saint Apôtre.

A Rome, saint Prisque, prêtre ; saint Priscillien, clerc ; et sainte Benoîte, femme pieuse, qui périrent par le glaive, et qui méritèrent la palme du martyre sous Julien l'Apostat.

De plus, à Rome, sainte Dafrose, femme de saint Flavien, martyr ; après la mort de son mari, elle fut premièrement bannie, puis décapitée sous le même empereur.

A Bologne, les saints martyrs Hermès, Aggée et Caïus, qui périrent sous l'empereur Maximien.

A Adrumète en Afrique, la commémoration de saint Mavile, qui ayant été exposé aux bêtes par l'ordre du cruel président Scapula, durant la persécution de l'empereur Sévère, reçut la couronne du martyre.

En Afrique, les très-illustres martyrs Aquilin, Gémine, Eugène, Marcien, Quinctus, Théodote et Triphon.

A Langres, saint Grégoire, évêque, célèbre par ses miracles.

A Reims, saint Rigobert, évêque et confesseur.

**Additions des autres martyrologes.**

En plusieurs lieux, les soixante-douze disciples de Notre-Seigneur à Fézensac.

En Sicile, saint Théoctiste, abbé de l'Ordre de Saint-Basile, fondateur du monastère de Saint-Nicolas.

A Fézensac, dans le diocèse d'Auch, sainte Fauste ou Fausta, vierge et martyre, dont le corps, trouvé sous le règne de Charles le

Prisci presbyteri, et Priscilliani clerici, ac Benedictæ religiosæ feminæ, qui tempore impiissimi Juliani gladio martyrium compleverunt. — Item Romæ beatæ Dafrosæ uxoris sancti Flaviani martyris, quæ post interfectionem viri sui primum exilio relegata, deinde sub præfato Principe capite plexa est. — Bononiæ, sanctorum Hermetis, Aggæi, et Caii martyrum, qui sub Maximiano imperatore passi sunt. — Adrumeti in Africa, commemoratio sancti Mavili martyris, qui in persecutione Severi imperatoris a Scapula sævissimo præside damnatus ad bestias, martyrii coronam accepit. — Item in Africa, præclarissimorum martyrum Aquilini, Gemini, Eugenii, Marciani, Quincti, Theodoti et Tryphonis. — Apud Lingonas, sancti Gregorii episcopi, miraculis clari. — Rhemis in Gallia, sancti Rigoberti episcopi et confessoris.

Digitized by Google

Chauve, fut porté sous le règne de saint Louis à l'abbaye de la Prée, au diocèse de Bourges.

Saint Celse, confesseur à Trèves, dont le tombeau fut découvert en 978, lorsqu'on creusa à Trèves les fondations de l'église de Saint-Eucaire. Sa translation faite en 990, fut honorée de miracles.

A Aberborn en Écosse, le vénérable Vigien, moine de Cluny.

A Elan, entre Mézières et Donchery, lieu où florissait alors une abbaye, au diocèse de Reims, le bienheureux Roger d'Elan (Sclancensis), abbé de cette sainte maison, vers l'an 1175.

A Tavistock, dans le Devonshire en Angleterre, saint Rumone, évêque régionnaire, en l'honneur duquel un comte Ordulf bâtit une église, en l'an 960.

Les Grecs honorent aussi en ce jour un saint Zosime, moine, qui au premier siècle de l'Église fut déchiré par les ongles de fer, puis plongé dans une chaudière bouillante, pendu ensuite la tête en bas.

Saint Albin, évêque d'Embrun, dont le chef était conservé à l'abbaye de Notre-Dame-la-Grasse de la Congrégation de Saint-Maur, au diocèse de Carcassonne.

Saint Julien d'Anazarbe en Cilicie, lequel, suivant le vénérable Jean Moschus, ne possédait qu'un cilice, une saie, une écuelle de bois et un livre.

Saint Arcons, compagnon de saint Ilpise, qu'on honore avec lui le 18 juin, mais qui est fêté le 4 janvier en Auvergne.

Sainte Olive de Suffolk, dont nous n'avons pas trouvé la vie, est honorée en Angleterre comme patronne d'une église dans le comté qui fut sa patrie.

Dans plusieurs calendriers on place ici la mémoire du vénérable patriarche Mathusalem. On le trouvera ici le 22 février.

Sainte Pélagie, mère de saint Yriez, qui avait fondé l'abbaye d'Atane, étant devenue veuve, se retira dans cette abbaye où elle fut chargée du temporel de la communauté. Après une vie toute remplie de dévouement et de bonnes œuvres, elle mourut dans le Seigneur le 4 janvier 579.

Digitized by Google

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Marguerite de Gresseau, religieuse d'un couvent d'Angers, depuis les troubles cachée dans une humble retraite, arrêtée à la fin de 1793 et jugée comme conspiratrice.... Guillotinée le 4 janvier 1794.

Guillaume Lebis, curé au diocèse de Quimper, déporté pour avoir refusé le serment schismatique, mort de misère le 4 janvier 1795.

Louis-Antoine Sireude, prêtre d'Avignon et religieux de l'Ordre des Carmes déchaussés, caché à Lyon où il se croyait ignoré, découvert et condamné par la commission révolutionnaire parce que sa conscience ne lui permit pas de prononcer un serment schismatique, guillotiné à cinquante-huit ans, le 4 janvier 1794.

Digitized by Google

# CINQUIÈME JOUR DE JANVIER.

La vigile de l'Epiphanie. — Saint Siméon Stylite. — Saint Thélesphore, pape et martyr. — Les saints martyrs de la Thébaïde. — Saint Deo-Gratias, évêque de Carthage. — Saint Couvoyon, abbé. — Saint Gaudence, archevêque de Guesne. — Saint Gerlac, pénitent. — Saint André de Vaubrun, abbé. — Sainte Synclétique, vierge. — Sainte Emilienne, vierge. — Sainte Talide, abbesse. — Sainte Apollinaire. — Sainte Euprexie et sainte Théognie. — Sainte Adelberge, abbesse. — Le bienheureux Vincent de Lisbonne, de l'Ordre de FF. Prêcheurs. — Le bienheureux Angelramne, évêque de Metz. — Le vénérable P. Silveira, de la Compagnie de Jésus. — Michée l'Ancien, prophète — La dévotion à la sainte enfance de Jésus. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

## LA VIGILE DE L'ÉPIPHANIE.

La vigile ou veille de l'Epiphanie, quoique célèbre depuis son institution, n'avait d'abord rien de singulier qui la distinguât des autres vigiles. On passait une partie de la nuit à l'église, en prières et en pieuses lectures. Mais ce qui la rendit dans la suite plus auguste que les autres veilles en Orient, ce fut à l'occasion du baptême de Notre-Seigneur, que l'Epiphanie rappelle en même temps que l'adoration des Mages et le miracle de Cana, ce fut, dis-je, la cérémonie du baptême des catéchumènes et le grand nombre de luminaires qui l'égalaient aux veilles de Pâques et de la Pentecôte en Occident.

Lorsqu'on changea l'usage de veiller la nuit dans l'église, on se trouva partagé sur le jeûne, qui semblait devoir être observé, comme aux autres veilles de fêtes. Mais parce que ce jour est compris entre Noël et l'Epiphanie, espace de temps regardé comme une fête continuelle, on se crut dispensé de jeûner, dispense qui s'étendit même aux religieux; comme le prouve un canon du second concile de Tours, tenu en 566.

Digitized by Google

La vigile de l'Epiphanie était encore plus célèbre en Orient qu'en Occident ; le service y était plus solennel et accompagné de plus de cérémonies. Les empereurs avaient fait défendre de plaider et de vaquer ce jour-là aux affaires civiles. Cependant les Orientaux, quoiqu'exacts à observer la fête prescrite par les ordonnances ecclésiastiques et impériales, ne se sont pas dispensés du jeûne aussi facilement que les Latins. Et on nous dit que les Grecs d'aujourd'hui jeûnent encore la veille de l'Epiphanie, afin, disent-ils, qu'après s'être lavés et purifiés de leurs taches par cette abstinence, ils soient mieux disposés à boire les eaux pures qu'on doit bénir et consacrer le lendemain.

Cette bénédiction des eaux salutaires se fait maintenant à Constantinople, en Russie et en d'autres lieux de l'Eglise grecque, après la messe du jour même de l'Epiphanie. C'était autrefois une cérémonie de la veille, afin, comme on l'a vu, qu'on eût le loisir d'en baptiser les catéchumènes.

Du temps de saint Jean Chrysostome, les fidèles déjà baptisés ne manquaient pas de se laver encore avec ces eaux sanctifiées. Ils en buvaient aussi ; et à minuit de cette glorieuse veille ils en portaient chez eux, et la gardaient toute l'année.

Les chrétiens de l'Orient, quoique engagés en diverses hérésies, ont affecté de maintenir la même coutume avec assez d'uniformité. Chaque canton bénit la rivière qui l'arrose ; la cérémonie est fort longue et chargée de beaucoup de prières. Après quoi on voit des gens de tout âge, de tout sexe et de toute condition, s'y plonger, comme pour renouveler le baptême, malgré le froid de la saison.

On croit que ce fut Pierre le Foulon, usurpateur du patriarcat d'Antioche, qui établit au v^e^ siècle, l'usage de faire la bénédiction des eaux le soir de cette veille. Cette coutume existait aussi en Afrique, où saint Eugène, évêque de Carthage, guérit un aveugle en présence de son peuple, qui assistait à la bénédiction des eaux pendant l'office de la nuit.

Digitized by Google

## SAINT SIMÉON STYLITE.

L'histoire de saint Siméon Stylite est remplie de faits peu communs. Ce fut un de ces saints exceptionnels, que des grâces spéciales présentent à notre admiration. Sa vie a été écrite par Antoine son disciple, par le prêtre Cosme et par Théodoret, évêque de Cyr, l'un des plus graves et des plus judicieux écrivains de l'antiquité ecclésiastique. Il avait vu lui-même et entretenu plusieurs fois saint Siméon ; il a écrit de son vivant ses principales actions ; il proteste qu'il a pour témoins de ce qu'il rapporte, tous les hommes sensés de son temps ; de sorte qu'on ne peut, sans injustice et sans témérité, révoquer en doute ces faits extraordinaires.

Siméon était né à Sisan, bourg de la Cilicie. Son père, qui était berger, l'employa, enfant, à garder ses brebis. — Un jour que le troupeau ne pouvait sortir à cause de la neige, Siméon alla à l'église, où il entendit lire ces paroles de l'Evangile : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Il demanda à un bon vieillard comment on pouvait arriver à ces béatitudes. « C'est, lui répondit cet homme, en jeûnant, en offrant ses prières à Dieu avec crainte et respect, aux différentes heures du jour et de la nuit, comme on fait dans les monastères. Il faut de plus, ajouta-t-il, supporter la soif, la nudité, les injures et les opprobres; il faut gémir, pleurer, veiller et prendre peu de sommeil, user de la maladie comme de la santé, renoncer à ce qu'on aime le plus, être humilié et persécuté par les hommes, sans attendre de consolation. Vous comprenez, mon fils, ce que je vous dis. Dieu, je le vois, vous donne, par sa miséricorde, la volonté de le pratiquer. »

Siméon n'avait encore que treize ans. Ces paroles firent une telle impression sur son esprit, qu'étant entré dans une autre église dédiée aux Martyrs, il se prosterna contre terre, et pria Celui qui veut le salut de tous les hommes de le conduire dans les voies de la perfection. Comme il resta assez longtemps dans cette

Digitized by Google

posture, il lui arriva un doux sommeil, pendant lequel il eut une vision qu'il avait coutume de raconter ainsi : « Il me semblait que je creusais des fondements, et que quelqu'un me disait de creuser encore plus avant. Comme je voulais me reposer, il m'ordonnait de creuser toujours : ce qu'il fit jusqu'à quatre fois. Enfin il me dit que les fondements étaient assez profonds, et que je pouvais sans crainte élever un édifice de la forme et de la hauteur que je voudrais. » La prédiction, remarque Théodoret, fut vérifiée par l'événement ; car les faits surpassent la nature humaine.

Après cet avertissement intérieur, Siméon entra dans un monastère voisin, où il demeura deux ans. Mais le désir d'une vie plus parfaite le fit passer dans un autre, gouverné par un saint homme nommé Héliodore, qui y étant entré à l'âge de trois ans, en passa soixante-deux sans sortir. Ce monastère était composé de quatre-vingts moines. Siméon y demeura dix ans, et les surpassa tous en austérité ; car au lieu que les autres mangeaient de deux jours l'un, lui ne mangeait qu'une fois la semaine. Les supérieurs l'en reprenaient comme d'une irrégularité, mais ils ne purent ni le persuader, ni ralentir son ardeur pour la pénitence. Un jour il prit une corde tressée de feuilles de palmier, par conséquent très-rude, s'en ceignit le corps depuis les reins jusqu'aux épaules, en sorte qu'elle lui entra dans la chair ; il la porta sous ses habits assez longtemps pour que tout son corps devînt comme un ulcère. On s'en aperçut enfin à l'odeur et au sang qui en découlait. On la lui ôta avec beaucoup de peine : ses vêtements étaient collés à la chair par le sang ; il fallut les humecter pendant trois jours pour les détacher ; quant à la corde même, il fallut les incisions des médecins. Cette opération lui causa des douleurs si vives, qu'on le crut mort pendant quelque temps. Lorsqu'il fut guéri, les supérieurs lui dirent de s'en aller, de peur que son exemple ne devînt préjudiciable à de plus faibles qui voudraient l'imiter sans en avoir la force. Il se retira dans le lieu le plus désert de la montagne, et descendit dans une citerne sèche, où il continuait à louer Dieu. Au bout de cinq jours, les supérieurs, réprimandés par des visions, se repentirent de l'avoir

Digitized by Google

chassé ; ils l'envoyèrent chercher ; on le trouva et on le retira avec une corde. Quelque temps après, il s'en alla à Télanisse, bourgade située au pied d'une montagne près d'Antioche. Il y trouva une petite cabane, où il s'enferma pendant trois ans.

Alors il voulut imiter le jeûne de Moïse et d'Élie, et passer quarante jours sans manger. L'abbé Bassus était supérieur d'un monastère voisin, et avait l'inspection des prêtres de la campagne. Siméon le pria de murer sa porte avec de la terre, sans lui laisser rien dans sa cellule. Bassus lui dit que se donner la mort n'était pas une vertu, mais le plus grand de tous les crimes. « Mon Père, lui répondit Siméon, mettez là dix pains et un vase plein d'eau ; si j'ai besoin de nourriture, j'en prendrai. » Ainsi fut fait. Au bout de quarante jours, Bassus revint ; il ôta la terre dont la porte était bouchée, et, étant entré, il trouva tous les pains en leur entier, le vase encore plein d'eau et Siméon prosterné, sans voix, sans mouvement, sans respiration. Il demanda une éponge, dont il lui humecta la bouche, et il lui donna les divins mystères. En étant fortifié, il se leva et prit un peu de nourriture, c'est-à-dire des laitues, de la chicorée et des herbes semblables, qu'il mâchait et avalait peu à peu. Bassus, ravi de joie, retourna à son monastère, composé de plus de deux cents moines, et leur raconta cette merveille. Depuis ce temps, Siméon continua de jeûner ainsi tous les ans, quarante jours de suite, et il avait déjà passé vingt-huit ans de la sorte quand Théodoret l'écrivait. Il demeurait debout les premiers jours, ensuite il s'asseyait, continuant de prier, puis il demeurait étendu et demi-mort.

Après avoir passé trois ans dans cette cellule près de Télanisse, il monta sur le haut de la montagne, et fit faire une enceinte de murailles sans toit, dans laquelle il s'enferma, ayant une chaîne de fer de vingt coudées de long, attachée par un bout à une grosse pierre, et par l'autre à son pied droit, afin que quand il l'eût voulu, il n'eût pu sortir de cet espace. Là il s'occupait à la méditation des choses célestes. Mélèce, alors chorévêque d'Antioche, lui conseilla d'ôter cette chaîne, lui représentant que la volonté suffisait pour tenir le corps par des liens intellectuels. Siméon se rendit, et fit venir un forgeron qui détacha la chaîne.

Digitized by Google

La réputation de Siméon se répandant de tous côtés, on venait à lui, non-seulement du voisinage, mais de plusieurs journées de chemin. On lui amenait des paralytiques, on le priait de guérir diverses maladies. Ceux qui avaient reçu ce qu'ils demandaient, s'en retournaient avec joie, publiaient ses bienfaits : ce qui en attirait encore un plus grand nombre. Toutes sortes de nations y venaient en foule : des Ismaélites, des Perses, des Arméniens, des Ibériens, des Homérites et des Arabes les plus reculés. On y venait des extrémités d'Occident, d'Italie, de Gaule, d'Espagne, de la Grande-Bretagne. Sa réputation s'étendait jusqu'aux Éthiopiens et aux Scythes nomades. A Rome, elle était si grande, que les artisans avaient mis de petites images du Saint à l'entrée de toutes les boutiques, pour attirer sa protection. Théodoret atteste l'avoir entendu dire.

Siméon se sentait importuné de cette foule innombrable qui s'empressait autour de lui pour le toucher et tirer quelque bénédiction des peaux dont il était vêtu. Il lui paraissait difficile de souffrir ces honneurs excessifs, et pénible d'être toujours ainsi pressé : c'est ce qui le fit aviser de se tenir debout sur une colonne (en grec stylé ou stylos), d'où lui vient le nom de Stylite. L'an 423, il en fit faire une de six coudées de haut, sur laquelle il vécut quatre ans. Il en fit élever une de douze coudées, puis une troisième de vingt-deux. Il demeura treize ans tant sur l'une que sur l'autre. Les vingt-deux dernières année de sa vie, il les passa sur une quatrième colonne haute de quarante coudées. La colonne se terminait par une balustrade, formant une petite enceinte de trois pieds de diamètre : c'est là que Siméon se tenait debout, nuit et jour, hiver et été, exposé aux vents et à la pluie, à la neige et aux frimas.

Les moines du désert lui envoyèrent demander quelle était cette manière de vie si étrange, lui ordonnant de la quitter et de suivre le chemin battu de leurs pères. Ils avaient dit à leur envoyé : « S'il obéit volontiers, laissez-le vivre à sa manière ; s'il résiste et se montre esclave de sa propre volonté, tirez-le de la colonne par force. » L'envoyé étant arrivé et ayant déclaré à Siméon l'ordre des Pères, aussitôt il avança un pied pour des-

Digitized by Google

cendre. L'envoyé lui dit de demeurer et de prendre courage, attendu que son état venait de Dieu. Les moines d'Egypte, scandalisés aussi de cette nouveauté, envoyèrent lui dénoncer l'excommunication. Mais étant mieux informés de son mérite, ils communiquèrent de nouveau avec lui.

On s'étonnait alors, on s'étonne encore maintenant d'un genre de vie si extraordinairire ; on demande à quoi bon, et quelles pouvaient être les vues de la Providence. Les biographes contemporains de Siméon ont montré ces vues dans les résultats qu'il eut pour l'humanité et pour l'Église. Le prêtre Cosme en particulier nous fait connaître la vocation spéciale de Siméon. Deux fois le Prophète Elie lui apparut sur un char de feu, et lui recommanda fortement deux choses : le zèle pour l'Eglise et la défense des pauvres. « Aie soin, lui dit-il, que personne ne méprise le sacerdoce, mais que tout le monde obéisse aux ministres sacrés. Surtout aie soin des pauvres ; que les malheureux de toute espèce, les opprimés, les orphelins et les veuves sachent bien que jamais ton assistance ne leur manquera, mais que toujours tu seras leur père et leur défenseur. Prends garde de céder jamais aux menaces des préfets et des rois, ou de paraître ambitionner la faveur des riches. Reprends avec la même équité, et en public, le riche et le pauvre. Sois donc ferme et prêt à tout souffrir. Arme-toi de patience et de douceur, afin que jamais rien ne te fasse quitter ton devoir. » Après cet avertissement céleste, Siméon décupla ses austérités. Il souffrit entre autres, pendant neuf mois, d'un horrible ulcère au pied gauche. Tout le monde, et les prêtres, et les évêques, et l'empereur même par ses lettres, le priait de descendre de sa colonne jusqu'à ce qu'il fût guéri. Il y resta, quoique à cette douleur il s'en joignit encore plusieurs autres : et lorsqu'à la fin du carême, qu'il passa comme de coutume sans manger ni boire, on croyait le trouver mort, il se trouva miraculeusement guéri, et reçut la communion pascale des mains de l'évêque d'Antioche, Domnus, neveu et successeur de Jean [1].

Le Saint eut bientôt l'occasion de remplir son nouvel office.

[1] Voyez sa vie au 2 janvier.

Digitized by Google

Trois cents pauvres ouvriers d'Antioche vinrent au pied de sa colonne se plaindre du préfet de la ville. Leur corporation devait tous les ans teindre en rouge, pour la ville d'Antioche, un certain nombre de peaux. Le préfet homme cruel se mit en tête d'en exiger trois fois plus. Les ouvriers se voyant ruinés par cet impôt tyrannique, s'il devenait perpétuel, envoyèrent trois cents d'entre eux à Siméon, qui, touché de compassion, fit dire au préfet de ne point opprimer ces malheureux, mais de se contenter du tribut ordinaire. Le préfet se moqua du Saint, et menaça les ouvriers de les faire pourrir dans les cachots. Il n'en eut pas le temps. Les trois cents députés n'avaient pas encore quitté l'enceinte de Siméon, qu'on vint annoncer que le préfet, saisi d'une hydropisie soudaine, se roulait par terre dans d'effroyables douleurs ; bientôt arrivèrent des lettres où il suppliait le serviteur de Dieu d'avoir pitié de lui ; enfin, d'après ses instances, tous les prêtres de son gouvernement se rendirent au pied de la colonne pour prier le Saint de lui rendre la santé. Siméon répondit qu'il fallait remettre à Dieu cette affaire : en même temps il bénit de l'eau, et dit : « Si Dieu prévoit que cet homme, venant à guérir, se conduira mieux, dès qu'il en aura été aspergé, il sentira la grâce de Jésus-Christ ; mais si Dieu prévoit le contraire, je vous le prédis, le malade ne verra point cette eau. » On dépêcha un exprès, qui fit toute la diligence possible ; mais à peine entré dans la maison, il apprit que le préfet venait d'expirer dans d'horribles convulsions. Cet exemple répandit une terreur salutaire sur les méchants, et ranima l'espérance des opprimés [1].

Une reine d'Arabie avait un ministre qui tyrannisait les veuves et les orphelins, ainsi que tout le pays. Les habitants envoyèrent une ambassade à Siméon, qui envoya dire au ministre cruel : « Prends garde à te corriger des crimes dont on t'accuse, de peur qu'en ravissant le bien d'autrui tu ne perdes le tien. » Mais cet homme, bien loin d'acquiescer à cette remontrance, maltraita le messager qui la lui avait transmise. La punition ne tarda pas. Le messager n'était point encore parti, quand le ministre tomba

[1] Assemani, *Acta S. Simeon. Stylit.*, p. 311.

Digitized by Google

comme pétrifié, et expira en disant : « Seigneur Siméon, de grâce ayez pitié de moi [1]. »

Cependant on rapporta à Siméon que bien des personnes blâmaient ses avertissements et se plaignaient de ses importunes intercessions dans les causes des veuves, des orphelins et des autres malheureux. C'étaient des hommes qui craignant peu les jugements de Dieu, opprimaient le pauvre peuple. Il résolut alors de n'en plus rien faire, mais d'abandonner le tout à la Providence; il défendit à ses disciples d'admettre les plaignants dans son enceinte, du moins jusqu'à ce qu'il eût connu d'une manière plus précise la volonté de Dieu. Plusieurs qui survinrent furent donc obligés de s'en retourner avec chagrin. Bientôt il eut une vision, où il fut sévèrement réprimandé de sa faiblesse, et menacé de voir passer à un autre sa vocation et son autorité ; afin de réparer sa faute, on lui commanda de faire ce qui était en lui pour la défense des pauvres et des affligés, et d'en laisser le succès à Dieu.

Peu après, deux frères, encore jeunes, arrivèrent d'Antioche pour réclamer sa protection contre le comte d'Orient, homme très-cruel, qui les persécutait à cause d'une vieille inimitié contre leur père qui était mort. Siméon, qui avait été lié d'amitié avec le père, admonesta le comte en ces termes : « Ne faites point de mal à ces enfants, car ils sont à moi. » Le comte répondit que bien loin de leur vouloir du mal, il était prêt à lui rendre avec eux les plus humbles services. C'était une moquerie. Le carême approchait, où Siméon n'admettait personne dans son enceinte. Les jeunes gens étant revenus à la ville, le comte les fit arrêter, les menaça de sa prison s'ils ne se soumettaient à toutes ses exigences, et en informa dérisoirement le Saint par une lettre. Celui-ci lui répondit ces mots : « Je vous avertis une seconde fois ; ne faites point de mal à ces enfants de peur qu'il ne vous en arrive, que vous ne soyez vous-même traîné en justice, et qu'alors vous ne cherchiez en vain qui vous défende. » Le comte répliqua : « J'apprends que pendant ces quarante jours, vous fermez votre enceinte pour les passer en retraite. Vous me ferez grand plaisir

[1] Assemani, *Acta S. Simeon. Stylit.*, p. 343.

Digitized by Google

d'employer tout ce temps à me souhaiter du mal ; car si vous me souhaitez du bien, je ne veux pas qu'il m'arrive. » Siméon dit alors : « Le malheureux ! il a souhaité la malédiction au lieu de la bénédiction : « Dieu l'exaucera plus tôt qu'il ne pense. Le troisième jour de la première semaine du jeûne, deux jours après que Siméon se fût enfermé, le comte traversait sur un char la place publique, lorsque tout d'un coup il est arrêté par cinq officiers du palais, traîné la corde au cou devant le tribunal, où de nombreux accusateurs demandaient vengeance de ses nombreuses iniquités. Le maître de la cavalerie, qui avait reçu les ordres secrets de l'empereur, le condamna à une grosse amende et le fit jeter en prison. Alors il supplia humblement les deux jeunes gens d'intercéder pour lui auprès de Siméon, et de lui en obtenir des lettres pour l'empereur. Ils lui remontrèrent que c'était juste le temps où le Saint ne recevait personne ; que sans cela, il aurait sans doute traité son affaire avec l'empereur et les préfets du prétoire. Abandonné ainsi de tout le monde, le malheureux fut ignominieusement conduit par toutes les villes jusqu'à Constantinople, où l'empereur le priva de tous ses biens et le condamna à l'exil : il n'arriva pas même au lieu de son bannissement, mais périt misérablement en route [1].

Après de pareils événements, le concours des malheureux de toute espèce devint prodigieux. On réclamait l'intercession du Saint, non-seulement contre l'injustice des hommes, mais contre toute espèce de calamités. Ainsi le territoire d'Aphson étant ravagé par une multitude de rats qui s'attaquaient aux animaux mêmes, les habitants accoururent à Siméon. Il leur fit sentir d'abord que c'était une punition de leurs péchés, puis leur commanda d'emporter un peu de poussière d'auprès de sa colonne, d'en écrire trois croix dans chaque maison, et une aux quatre coins de leur ville, de célébrer les vigiles, avec le Saint-Sacrifice, pendant trois jours, et d'apaiser Dieu par leurs prières. Ils le firent, et, le troisième jour, on ne vit plus un seul de ces innombrables animaux [2].

[1] Assemani, *Acta S. Simeon. Stylit.*, p. 315. — [2] *Ibid.*, p. 318.



Digitized by Google

Au milieu de cette multitude d'hommes qui affluaient de toutes parts, Siméon était un apôtre toujours en chaire, et qui prêchait perpétuellement et les chrétiens et les païens. Aux premiers, il rappelait la perfection de l'Évangile, avec les moyens de se corriger de leurs défauts. Ainsi, pour les déshabituer de jurer par le nom de Dieu, il les engageait à jurer par le sien [1].

Plus d'une fois, à la suite de ses exhortations, une paroisse, une peuplade entière, prenait l'engagement par écrit d'y être fidèle. Nous en avons un exemple dans la lettre que lui écrivit la bourgade de Phanir. Elle est au nom du prêtre Cosme, des diacres, des lecteurs et de tout le peuple, avec ses magistrats; ils souscrivent tous unanimement aux préceptes qu'il leur a imposés, de sanctifier le dimanche et le vendredi; de n'avoir pas deux mesures, mais une seule qui soit juste; de ne pas outre-passer les limites de leur champ; de ne pas refuser le salaire aux ouvriers; de réduire à moitié l'intérêt du prêt; de rendre leur billet à ceux qui payent; de juger, suivant l'équité, la cause des petits et des grands; de n'avoir aucune déférence contre la justice, et de ne recevoir de présents contre qui que ce soit; de ne calomnier personne; de n'avoir aucun commerce avec les malfaiteurs et les voleurs; de réprimer les contempteurs des lois; de fréquenter assidûment l'Église. Que si quelqu'un ose violer ces règlements, ravir le bien d'autrui, opprimer les innocents, suborner les juges, prendre quelque chose aux orphelins, aux veuves, aux pauvres, ou enlever une femme, qu'il soit anathème! Car tout ce que vous nous avez prescrit, et que nous avons ratifié, nous voulons qu'on l'observe à l'avenir. Et ce que nous avons promis, nous jurons de le faire, nous le jurons par Dieu, et par son Christ, et par l'Esprit vivifiant le Sanctificateur, et par la victoire de nos seigneurs les empereurs. Si quelqu'un ose y contrevenir, qu'il soit anathème d'après votre parole; nous le réprimanderons, nous n'aurons point de communion avec lui, on ne recevra point son offrande à l'église, nous n'assisterons point à la sépulture des siens [2]. On voit par ce monument la salutaire influence de Siméon

[1] Bolland, 5 janvier. — [2] Assemani, *Acta S. Simeon. Stylit.*, p. 396.

Digitized by Google

sur ses contemporains. Le prêtre Cosme, qui lui adressa cette lettre signée de tout son peuple, est le même qui a écrit une vie du Saint.

Par ses prédications et ses miracles, Siméon convertissait en particulier des milliers et des myriades d'infidèles : Ibériens, Arméniens, Perses, Arabes, spécialement Arabes ismaélites. Ils venaient le voir en troupes de deux ou trois cents, quelquefois de mille, renonçaient à haute voix aux erreurs de leurs ancêtres, particulièrement au culte de Vénus, et brisaient leurs idoles en sa présence ; ils recevaient le Baptême, et apprenaient de sa bouche les lois suivant lesquelles ils devaient vivre. L'évêque Théodoret assista un jour à la conversion d'une peuplade d'Ismaélites. Il faillit même y être étouffé. Car Siméon leur ayant dit de lui demander la bénédiction épiscopale, ils coururent à lui avec un empressement sauvage ; les uns le tiraient par devant, les autres par derrière, les autres par les côtés ; les plus éloignés, montant sur les autres et allongeant les bras, le prenaient par la barbe ou par les vêtements ; il allait être écrasé, quand Siméon les écarta tous par ses cris [1].

Souvent au pied de sa colonne, les créanciers remettaient leurs dettes aux pauvres, les maîtres affranchissaient gratuitement leurs esclaves [2]. Lorsqu'à la fin du carême on rouvrait les portes de son enceinte, non-seulement la montagne de Télanisse, mais les montagnes des environs fourmillaient de peuples. Le voir de loin suffisait à un grand nombre de pécheurs et de pécheresses pour embrasser la pénitence et se retirer dans des monastères. On l'invoquait absent comme présent. Les nautoniers venaient lui rendre grâce de les avoir secourus dans la tempête et sauvés du naufrage [3]. Les chrétiens de Perse lui envoyaient des lettres et une ambassade pour lui rendre grâces d'avoir délivré de prison trois cent cinquante d'entre eux, et d'avoir fait cesser la persécution par la fin tragique du mage qui l'avait excitée [4]. Le roi de Perse même conçut pour le Saint la plus haute estime. Comme des ambassadeurs lui en parlaient, il s'informa curieusement

[1] Théod., p. 883. — [2] Aseemani, *Acta S. Simeon. Stylit.*, p. 345. — [3] *Ibid.*, p. 331-335. — [4] *Ibid.*, p. 329-332.

Digitized by Google

de sa manière de vie et de ses miracles. La reine son épouse demanda de l'huile qu'il eût bénite, et la reçut comme un grand présent. Tous les courtisans, malgré les calomnies des mages, prenaient soin de s'en instruire, et le nommaient un homme divin.

Au milieu de cette gloire, il était si humble qu'il se croyait le dernier des hommes. De facile accès, doux et agréable, il répondait à tout le monde, fût-ce un artisan, un paysan, un mendiant. Il disait à ceux qu'il avait délivrés de leurs maladies : « Si quelqu'un vous demande qui vous a guéris, dites que c'est Dieu; gardez-vous de parler de Siméon, autrement je vous avertis que vous retomberez dans votre mal. » Théodoret qui l'avait entretenu plusieurs fois, voyait bien la peine qu'on aurait à croire ces merveilles. C'est pourquoi il en parle ainsi : « Encore que j'aie pour témoins, s'il faut ainsi dire, tous les hommes vivants, je crains que mon récit ne paraisse à la postérité une fable entièrement destituée de vérité. Car ce qui se passe ici est au-dessus de l'humanité ; cependant les hommes ont coutume de mesurer ce qu'on leur dit par les forces de la nature, et si quelque chose en passe les bornes, cela paraît un mensonge à ceux qui ne connaissent pas les choses divines [1]. »

L'an 459, la ville d'Antioche éprouva un désastre effroyable.

C'était, au rapport d'un témoin oculaire, dans la nuit du 7 au 8 juin, dans la nuit du dimanche de la Pentecôte au lundi [2]. Le peuple venait de se livrer à des désordres et à des brutalités telles, qu'elles surpassaient de beaucoup la férocité des bêtes, suivant l'expression d'Evagre [3]. Tout à coup, vers la quatrième heure de la nuit, il se fait un si furieux tremblement de terre, qu'il renverse presque toute la ville d'Antioche, mais surtout la partie la plus riche et la plus peuplée. Plusieurs villes des environs eurent le même sort. Le refuge de tous les malheureux, à cette époque, était le grand saint Siméon Stylite. Il vit donc arriver auprès de sa colonne une infinité de peuple éploré, prêtres et laïques, portant des croix hautes, des flambeaux allumés et des encensoirs

[1] Théod., p. 877, 887. — [2] *Acta S. Simeon. Stylit.* Evod., Assemani, p. 404. *Romæ*, 1748. — [3] Liv. II, cap. XII.

Digitized by Google

fumants. Ce concours dura cinquante et un jours. La terreur était si grande, qu'on n'osait presque entrer dans les maisons ni travailler dans les champs. Ce n'était que deuil et gémissements. Le seul espoir de la multitude était Siméon. Elle était prête à tout ce qu'il commanderait.

Après ces cinquante et un jours de deuil, il y eut, au mois de juillet, une solennité très-grande : ce fut la dernière du bienheureux Siméon. Je ne crois pas, dit l'auteur de sa vie, témoin oculaire, que de mémoire d'homme il y eut assemblée aussi nombreuse ; il semblait que Dieu eût arraché de leur pays toutes les nations de l'univers pour les réunir dans un même lieu, afin de dire un dernier adieu à son bien-aimé serviteur. Lui, comme un père qui lègue ses dernières volontés à des enfants dociles, ayant fait venir les prêtres et les peuples, les consola d'abord, et ensuite les exhorta beaucoup à observer les commandements de Dieu. Il ajouta : « Maintenant, retournez chacun à vos demeures, et célébrez-y des vigiles chrétiennes pendant trois jours ; puis au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, allez sans crainte à vos affaires, et que les artisans reprennent chacun son travail : je ne doute pas que Dieu n'ait pitié de vous à l'avenir. » Ayant ainsi parlé, il les congédia tous.

Trente jours après leur départ, le 29 août, qui était un samedi, à la onzième heure, en présence de quelques-uns de ses disciples, le serviteur de Dieu fut pris subitement d'un mal qui, se communiquant par tout le corps, devint bientôt mortel. Du dimanche à la troisième férie, qui est le mardi, son état fut à peu près le même. Cependant il émanait de son corps une suavité et une variété d'odeurs incomparables. Enfin, la quatrième férie, mercredi 2 de septembre, à la neuvième heure, tous ses disciples étant présents, il en préposa deux aux autres, et les recommanda tous au Seigneur. Ensuite il se prosterna trois fois à genoux, et, s'étant relevé, il regardait le ciel. Comme un peuple nombreux lui criait de toute part : « Bénissez-nous, Seigneur ! » il porta ses regards vers les quatre parties du monde, et, élevant la main, il les bénit et les recommanda au Seigneur par trois fois, et aussitôt, élevant de nouveau les yeux au ciel et se frappant trois fois la poitrine, il

Digitized by Google

posa la tête sur l'épaule de son premier disciple, et expira. La multitude continuait à regarder son visage, sans savoir s'il était vivant ou mort. Un de ses disciples profita de ce temps d'incertitude pour faire prévenir secrètement l'évêque d'Antioche. On craignait que le peuple n'enlevât son corps. Par le même motif, ses disciples ne le descendirent pas de la colonne pour le mettre dans la châsse, mais montèrent la châsse sur la colonne même, en attendant le jour des funérailles.

La nouvelle de sa mort se répandit aussitôt par tout l'univers. Ce fut tout ensemble du deuil et de la joie. Les orphelins et les veuves demandaient au milieu des larmes et des sanglots : « Où vous trouverons-nous désormais, Siméon, vous, après Dieu, notre unique espoir ? » Ceux qui se voyaient opprimés par les puissants et privés de leurs biens, s'écriaient avec amertume : « Les plus malheureux des mortels, c'est maintenant que nous avons à craindre la rage et la gueule des loups ! Comment nous tirer de ces angoisses ? Quel secours invoquer ? Ah ! qui réveillera de son sommeil ce lion dont la voix formidable faisait trembler toutes les bêtes féroces ? » Les malades disaient en pleurant : « Où pourrons-nous aller, pour trouver un médecin pareil à vous, Siméon ; vous qui chassiez la maladie avant d'avoir vu le malade ? » Le clergé le regrettait, comme le ferme soutien de la foi et de la discipline. En même temps c'était de la joie de penser, qu'après une vie si sainte, il était couronné dans le ciel.

A ses funérailles, il y eut une multitude innombrable. Le patriarche d'Antioche, Martyrius, y vint avec plusieurs évêques. Ardabure, qui gouvernait l'Orient avec une puissance presque souveraine, y vint aussi avec vingt et un comtes, un grand nombre de tribuns ou généraux, suivis des troupes romaines. Les habitants d'Antioche lui avaient demandé d'avoir, dans leur ville, les reliques du Saint, pour leur tenir lieu des murailles qui étaient tombées. C'est avec cette pompe que ce corps fut porté, d'abord par les prêtres et les évêques depuis l'enceinte de la colonne jusqu'au premier village, l'espace de quatre milles ; ensuite, on le posa sur un char escorté par des gardes d'honneur, par les princes, par tous les magistrats de la ville, par les troupes

Digitized by Google

romaines et une multitude infinie de peuple. Au chant des hymnes, à l'éclat des flambeaux, se mêlait l'odeur des parfums que l'on brûlait sur le passage. Hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, plébéiens et nobles, désertaient les villes pour vénérer les reliques du Saint, et recevoir de lui comme sa dernière bénédiction. Le convoi dura cinq jours, la distance étant de quinze lieues. La seconde férie ou le lundi, on le sortit de l'enceinte, et la sixième férie ou le vendredi, il entra dans Antioche, où il fut placé dans la grande église. Un énergumène, qui avait été guéri sur son passage, l'y accompagna. Le patriarche et son clergé instituèrent un office quotidien en son honneur. Il se fit encore plus de miracles à son tombeau qu'il n'en avait fait pendant sa vie. L'empereur demanda aux habitants d'Antioche de transporter ses reliques à Constantinople. Mais ils le conjurèrent de les laisser dans leur ville, pour lui tenir lieu des murailles qui étaient tombées par le tremblement de terre : ce qui leur fut accordé. Tel est le récit du prêtre Cosme, témoin oculaire, qui, quinze ans après la mort de Siméon, acheva d'en écrire les Actes ou la Vie en syriaque.

Toutefois Baronius dit que saint Siméon ne mourut que le 5 janvier 460, la quatrième année de l'empire de Léon. On bâtit sur la montagne où il avait vécu un temple magnifique, au milieu duquel était sa sainte colonne, et, tous les ans, au jour de sa fête, il paraissait une étoile merveilleuse, qu'Evagrius le Scholastique témoigne avoir vue cent trente ans après, de même que le chef du Saint, encore couvert de sa peau et de ses cheveux.

## SAINT TÉLESPHORE,

PAPE ET MARTYR.

A la mort de saint Sixte, premier du nom, Pape et Martyr, Télesphore lui succéda sur la chaire de saint Pierre. Il était grec de nation et avait été anachorète. Sa grande sainteté et ses mérites le firent élire deux jours après le martyre de saint Sixte, en l'an 127.

Digitized by Google

Plusieurs hérétiques troublaient alors la sainte Église, et leur mauvaise vie faisait grand tort à la religion chrétienne. En les voyant adonnés à toutes sortes de débauches, quoiqu'ils prissent le nom de chrétiens, les païens pensaient que tous les fidèles leur ressemblaient. C'est pourquoi ils les avaient en horreur et les persécutaient comme gens indignes de vivre. Mais la vigilance et la piété de saint Télesphore, de saint Justin le Philosophe et d'autres saints personnages que Dieu suscita alors pour l'appui de son Église, éclairèrent les esprits ; les hérétiques furent découverts et les catholiques plus estimés.

Quelques-uns ont cru que saint Télesphore avait établi le jeûne du carême, mais il a été institué par les Apôtres, et il se pratiquait dans l'Église bien avant ce saint Pape.

C'est lui pourtant qui fit célébrer la Messe dans la nuit de Noël, et qui fit chanter l'hymne des Anges *Gloria in excelsis Deo*.

Il fut martyrisé au temps d'Antonin le Pieux, l'an de Notre-Seigneur 139, et il fut enterré au Vatican, auprès du corps du prince des Apôtres, après avoir gouverné l'Église onze ans et neuf mois moins trois jours. On célèbre sa fête le 5 janvier, qui fut le jour de son martyre [1].

[1] La persécution que Sulpice-Sévère appelle la quatrième, avait commencé en l'an 120, sous Adrien. C'est dans cette persécution qu'eurent lieu à Rome les martyres cruels de saint Eustache, de sa femme et de leurs enfants ; à Tivoli, de saint Gétule, de sainte Symphorose, sa femme, et de leurs sept fils, et ailleurs, en toutes les provinces de l'empire, les supplices d'une multitude de chrétiens marquants. Mais, en l'an 127, un disciple des Apôtres, à qui les historiens du temps donnent le titre d'Evêque des nations, parce qu'il suivait l'exemple de saint Paul, portant partout la bonne parole, saint Quadrat, homme instruit, éloquent et chrétien solide, rédigea une apologie de ses frères persécutés et la présenta lui-même à l'empereur Adrien. En même temps, saint Aristide, évêque d'Athènes, adressait au même prince une autre défense de la foi. Ces apologies frappèrent l'empereur, et comme quelques proconsuls honnêtes lui représentaient aussi qu'il était pénible de faire mourir les chrétiens lorsqu'ils n'avaient fait aucun crime, Adrien, touché un instant, fit cesser les persécutions.

On raconte même que, entraîné par l'exposé des deux apologistes, il passa un moment de l'aversion à la vénération pour Jésus-Christ, et qu'il délibéra s'il ne lui ferait pas élever des temples. Mais il était trop enfoncé dans les mystères sombres de la magie noire, et tellement souillé dans ses mœurs, qu'il oublia bien vite cette velléité.

Digitized by Google

## LES SAINTS MARTYRS DE LA THÉBAIDE.

Eusèbe nous a laissé du courage de ces Confesseurs de la foi, un tableau fait pour donner de la force aux chrétiens dans tous les siècles [1].

Il n'y a point de parole, dit-il, qui puisse exprimer ce que souffrirent les Martyrs de la Thébaïde, pendant la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien. On se servait de morceaux de pots de terre cassés, dont on faisait entrer les pointes dans toutes les parties de leur corps, qui en était misérablement déchiré. On suspendait les femmes par les pieds à un poteau fort élevé, après les y avoir guindées avec des poulies; spectacle honteux et inhumain.

On pliait deux branches d'arbres extrêmement fortes et d'une grosseur considérable, et on les faisait approcher l'une de l'autre à force de bras, par le moyen d'une machine, puis on liait les jambes du Martyr à l'une et à l'autre branche qu'on laissait ensuite reprendre leur situation naturelle, afin que, par l'effort qu'elles faisaient, elles séparassent en deux, avec une horrible violence, le corps qui y était attaché.

Qu'on ne croie pas, au reste, que ces sanglantes exécutions aient été rares et qu'elles aient bientôt cessé; elles ont été très-fréquentes, et elles ont duré plusieurs années. Tantôt c'étaient dix Martyrs, tantôt vingt, trente, soixante, quatre-vingts, qu'on faisait mourir ainsi en un jour. Hommes, femmes et enfants, tout passait indifféremment par les tourments. Moi-même, qui écris ceci, dans le temps où je demeurais en ces pays, j'en ai vu, en un seul jour, périr par le fer et par le feu un si grand nombre, qu'on en comptait plusieurs monceaux.

Le tranchant des coutelas, émoussé par tant de têtes qu'ils avaient abattues, refusaient de couper, et les bourreaux lassés étaient contraints de se relayer souvent pour reprendre haleine.

Avec quelle ardeur cependant, ces fervents chrétiens ne cou-

[1] Nous empruntons ces détails affreux aux *Actes sincères des Martyrs*, de Dom Thierry Ruinart, traduits par Drouet de Maupertuy.

Digitized by Google

raient-ils pas au martyre ! A peine le juge avait-il prononcé la sentence de mort contre quelques-uns, que d'autres prenaient aussitôt leur place et assiégeaient le tribunal, en s'écriant : « Nous aussi nous sommes chrétiens ! »

Tout cet appareil de supplices ne les étonnait pas ; ils regardaient sans émotion ces effroyables machines que la rage des tyrans avait inventées pour tourmenter ceux qui confesseraient Jésus-Christ, et rien n'était plus doux à l'oreille des chrétiens qu'un arrêt qui les condamnait à mourir pour leur Sauveur. La joie éclatait alors sur leurs visages, et leurs bouches s'ouvraient aux hymnes et aux cantiques d'actions de grâces, qu'ils ne cessaient de faire entendre qu'à leur dernier soupir.

Quoiqu'il y eût déjà près de six ans que la persécution était allumée, elle n'en était pas moins ardente. Les déserts, même les plus reculés, ne purent garantir les fidèles de la fureur des persécuteurs. Leurs émissaires pénétraient partout dans la Thébaïde, où une multitude innombrable de confesseurs s'était réfugiée comme dans un asile, et ils y retirèrent d'un lieu nommé Porphirite, à cause des carrières de marbre qu'on y avait ouvertes, quatre-vingt-dix-sept de ces Saints, avec quantité de femmes et d'enfants, qu'ils conduisirent au nouveau gouverneur de la Palestine. Comme toute cette sainte troupe confessait avec une généreuse fermeté un Dieu et un Jésus-Christ, Firmilien (c'était ce nouveau gouverneur, qui n'avait pas moins succédé à la cruauté d'Urbain qu'à sa charge), leur fit couper à tous, avec un rasoir rougi au feu, les nerfs du jarret gauche, et, après leur avoir fait crever l'œil droit avec un poinçon, il le leur fit cerner tout à l'entour jusqu'à la racine, où il fit appliquer le feu avec la pierre caustique ; il les relégua ensuite dans les mines de la province pour achever de les faire mourir de faim et de misère. On y envoya pareillement de jeunes hommes qui avaient été condamnés à combattre dans l'amphithéâtre avec le gantelet, et qui ne voulaient recevoir ni ce que l'empereur faisait distribuer chaque jour aux athlètes pour leur nourriture, ni s'exercer à ces combats inhumains...

Digitized by Google

## SAINT DEO-GRATIAS,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE.

Les Vandales, sortis du Nord, et conduits par leur roi Genséric, s'étant rendus les maîtres de l'Espagne, passèrent en Afrique, du temps de l'empereur Valentinien III. Ils professaient l'hérésie arienne et exerçaient de grandes cruautés contre les catholiques. La ville de Carthage tomba entre leurs mains au mois d'octobre de l'an 439; Genséric aussitôt chassa les évêques de leurs églises, et les riches de leurs maisons, après les avoir dépouillés de leurs biens. Ayant expulsé le saint évêque de Carthage Quodvult-Deus, qu'il fit exposer en mer sur un vaisseau à demi-brisé, avec la plupart de ses prêtres, il donna son église aux ariens. Elle demeura ainsi sans pasteur, jusqu'à ce qu'après une désolation de quatorze ans, Genséric, à la prière de l'empereur Valentinien permit qu'on lui donnât pour évêque un excellent prêtre nommé Deo-Gratias. Il fut sacré le 25 octobre 453. C'était un homme d'une sainteté de vie admirable, qui consola l'Église par ses actions, ses discours et l'exemple de ses vertus.

Deux ans après son élection, Dieu permit que Genséric prît la ville de Rome, qu'il pillât ce qu'il y restait des richesses de tant de royaumes qu'elle avait conquis, et qu'il emmenât la plus grande partie du peuple romain en captivité.

Cette multitude de prisonniers ayant abordé aux rivages de l'Afrique, les Vandales et les Maures se les partagèrent, et, selon la coutume des barbares, ils séparèrent sans aucune compassion les maris de leurs femmes, et les pères de leurs enfants. L'évêque Deo-Gratias, plein de charité et conduit par l'esprit de Dieu, employa pour les racheter tous les vases d'or et d'argent destinés au ministère des autels, et par ce moyen il rendit les femmes à leurs époux et les enfants à leurs mères.

Mais comme il ne se trouvait pas assez de maisons à Carthage pour loger une si grande quantité de captifs, il choisit pour cela deux églises qui étaient fort grandes, les fit garnir de lits, et eut

Digitized by Google

soin qu'on donnât chaque jour à ces pauvres gens ce qui leur était nécessaire pour vivre.

Plusieurs de ces infortunés étaient restés malades par suite de leur encombrement dans les vaisseaux, des agitations de la mer et des souffrances qui naissent d'une telle servitude; le saint Évêque allait à tous les instants les visiter et les consoler. Il menait avec lui des médecins, faisait porter à ces malheureux tous les secours dont ils avaient besoin et les leur faisait distribuer en sa présence.

Il ne se contentait pas de s'employer tout le jour à ces œuvres de charité; il allait encore la nuit, visiter les captifs dans leurs lits, sans que son extrême vieillesse et la faiblesse où il se trouvait arrivé le pût détourner de ces œuvres de miséricorde.

Les ariens en conçurent une telle envie, qu'ils se servirent de tous les moyens les plus violents que leur malignité put inventer, pour traverser le bien qu'il faisait, et il n'y eut point d'artifices qu'ils n'employassent pour le faire mourir. Mais Dieu prévint leur mauvaise volonté, et délivra son serviteur de leurs embûches en le retirant du monde, après un épiscopat de trois années et quelques mois. Sa mort fut pleurée par les captifs de Rome; et de son côté le peuple de Carthage avait tant d'amour et d'estime pour son saint Pasteur, qu'on n'eût pu l'empêcher de mettre son corps en pièces pour en avoir des reliques, si on ne l'eût secrètement enterré pendant que se faisaient les prières publiques.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Deo-Gratias, le 22 mars, mais on l'honorait à Carthage le 5 janvier, qui est le jour de sa mort.

---

## SAINT COUVOYON,

ABBÉ.

Couvoyon reçut le jour au village de Combsac, alors du diocèse de Rennes. Conon, son père, était d'une famille sénatoriale; il lui fit donner à Vannes une éducation digne de sa naissance. Le jeune homme fit de rapides progrès dans ses études, et il y acquit l'amour de la sainteté en même temps que le talent de la parole.

Digitized by Google

Dès son enfance, il s'occupait de la lecture et de la méditation des Livres saints. Réginaire, évêque de Vannes, l'admit dans son clergé, l'éleva aux dignités de théologal et d'archidiacre, et il vit à la manière dont le jeune Couvoyon s'acquittait de ses charges que son choix venait de Dieu.

Au bout de quelques années, en 823, cédant à son désir de la retraite, le descendant des sénateurs se retira dans la forêt de Redon avec cinq autres jeunes ecclésiastiques. Autorisé par Ratwir, seigneur du lieu, et par Roménoé qui gouvernait la Bretagne, il bâtit en 831, au confluent de la Vilaine et de l'Oust, quelques cellules et un oratoire qu'il dédia à saint Étienne, le premier Martyr. Saint Gerfroi, moine de Saint-Maur-sur-Loire, se joignit aux nouveaux habitants du désert et leur apprit, pendant deux ans, à suivre la règle de Saint-Benoît.

Couvoyon jeûnait et veillait fréquemment ; il lisait, écrivait ou travaillait de ses mains. Il instruisait ses frères, avec tout le zèle d'un vrai serviteur de Dieu. Il bâtit l'église de Saint-Sauveur de Redon, et il agrandit son monastère. Le petit troupeau s'augmenta considérablement par l'arrivée de plusieurs hommes pieux qui se mirent sous sa conduite.

Etant allé à Rome en 847, avec Susan, évêque de Vannes, et Félix, évêque de Quimper, pour demander au Souverain Pontife de mettre fin à la simonie de quelques prélats de la Bretagne, il obtint de Léon IV une partie des reliques de saint Marcellin, Pape et Martyr. D'autres églises lui cédèrent le corps de saint Mélair, martyr, et celui de saint Benoît de Marcérac, deux Saints bretons.

Mais ces trésors ne le mirent pas à l'abri de la fureur des Normands, qui envahissaient nos côtes. Une horde de ces barbares battue par une tempête, vint porter des offrandes à son église. Il leur fit donner des rafraîchissements et les exhorta à se convertir ; mais bientôt d'autres survinrent et contraignirent le Saint à abandonner sa demeure avec ses religieux.

Il alla bâtir, en 869, un nouveau monastère à Plélan, qui fut doté par Salomon III, et il le mit sous le patronage de Saint-Maixent ou Messens. Il ne s'occupa plus dès lors que de Dieu, à qui il remit son esprit le 5 janvier 872, âgé de quatre-vingts ans.

Digitized by Google

## SAINT GAUDENCE,

ARCHEVÊQUE DE GNESNE.

Saint Adalbert, archevêque de Prague, avait un frère bien-aimé, saint Gaudence, qui l'aidait dans ses travaux apostoliques. La ville et le diocèse de Prague étaient, au VI^e^ siècle, une contrée sauvage, peuplée en général d'idolâtres et de chrétiens grossiers dans leurs mœurs. Aux exhortations d'Adalbert et de Gaudence, ils murmuraient qu'ils ne voulaient pas d'évêques si parfaits. Les deux frères désolés allèrent à Rome en 989, et Adalbert, déposant la crosse et l'anneau, prit l'habit religieux des moines du Mont-Cassin. Mais le Pape, après lui avoir laissé quelque repos, le renvoya dans son diocèse.

Son frère Gaudence avait été nommé à son retour archevêque de Gnesne en Pologne, diocèse moins agité que celui de Prague. Au bout de quelque temps, il alla rejoindre Adalbert, que ses diocésains venaient de piller. Il le trouva au milieu d'une insurrection affreuse. Les deux frères durent s'éloigner encore ; ils passèrent dans la Prusse, qu'ils commencèrent à évangéliser. Adalbert, dont on verra la vie au 23 avril, y fut tué, à coups de lance, auprès de Dantzick, où il avait fait beaucoup de conversions ; saint Gaudence fut fait prisonnier avec un prêtre nommé Benedict, qui l'accompagnait. Il put cependant s'échapper et emporter le corps de son frère saint Adalbert, qu'il plaça dans sa cathédrale de Gnesne. On croit qu'il mourut en paix en l'an 1009, et on l'honore en Pologne le 5 janvier.

## SAINT GERLAC,

PÉNITENT.

La vie du bienheureux Gerlac, gentilhomme de Walkenberg, que nous appelons Fauquemont, dans le Limbourg, nous donne un exemple de conversion bien rare.

Digitized by Google

Il avait débuté dans la vie par de grandes chutes. Puis il s'était marié et, sans trop changer de conduite, il aimait vivement sa femme. Dieu, qu'il oubliait trop, lui enleva cet objet de ses plus chères affections.

Il apprit sa mort pendant un tournoi auquel il prenait part. Il comprit alors la vanité de ce monde et de cette vie, et déposant ses armes en présence de tous les chevaliers, il déclara qu'il ne servirait plus que Dieu. Il abandonna donc ses emplois et tous ses biens pour ne plus s'attacher qu'à Jésus-Christ.

Après quelques pèlerinages qu'il fit pieds nus, couvert d'un sac et d'un corselet de fer, il arriva à Rome, où il fit une confession générale de tous ses péchés aux pieds du Pape Eugène III. Pour satisfaire son ardent désir d'expier ses fautes, le Saint-Père lui donna comme pénitence l'obligation de servir sept ans les pauvres dans l'hôpital de Jérusalem.

Il partit aussitôt; et il fût demeuré là toute sa vie, si son humilité eût pu s'accommoder des égards qu'on lui témoignait, après qu'on eût découvert sa qualité de gentilhomme par quelques chevaliers qui l'avaient connu.

Il se réduisit alors à garder les troupeaux. Mais le Pape Adrien IV le renvoya aux Pays-Bas, afin que, par sa pénitence, il édifiât ceux qu'il avait autrefois scandalisés par ses débauches. Il s'y enferma dans le creux d'un chêne, et passa le reste de ses jours dans des austérités semblables à celles des anciens solitaires de la Thébaïde[1].

[1] M. André Van Hasselt, dans son *Pèlerinage au Manoir de Pauquemont*, rapporte ainsi la légende de saint Gerlac, d'après une tradition populaire :

« Voilà, vers Houtem, une chapelle bâtie, tout au bord du ruisseau, à l'endroit même où s'élevait autrefois le chêne de ce bon saint Gerlac. Gerlac était un chevalier renommé pour son courage et pour son adresse dans les exercices du corps. Un jour, il était allé à un tournoi et faisait, la lance au poing, les passes usitées dans les lices courtoises. Tous les yeux le suivaient avec cet intérêt que devait inspirer un homme de guerre montrant, en ces jeux pacifiques, de quels grands coups il serait capable en face de l'ennemi. Les yeux des dames surtout ne le quittaient pas, tant il y avait de grâce chevaleresque dans tous ses mouvements, de souplesse dans ses poses, d'agilité dans ses évolutions. Tout à coup on l'avait vu arrêter brusquement son cheval au moment

Digitized by Google

Il mourut le 5 janvier de l'an 1170. Son corps fut conservé au diocèse de Ruremonde dans une abbaye de religieuses, qu'on appelait dès lors les filles de saint Gerlac.

On rapporte que, lorsque vint l'heure de son passage, comme il était absolument seul et délaissé, saint Servais, qu'il avait fort honoré pendant sa vie, descendit des cieux avec un groupe d'Anges, lui apporta les derniers Sacrements et le conduisit au séjour où toutes les peines sont oubliées.

Dieu a opéré plusieurs miracles, à l'intercession de ce grand

même de le précipiter contre son adversaire, et jeter sa lance sur le sable et puis descendre des étriers et sortir de la lice sans que personne eût deviné le motif de cette retraite inattendue. Il s'en alla la tête baissée et les bras croisés sur sa poitrine. En tremblant, il franchit le seuil de son château, car il savait bien qu'une nouvelle sinistre viendrait au-devant de lui. En effet, la voix d'un valet lui dit :

« — Messire n'entrez pas ici, car votre cœur se brisera.

« Et il avançait toujours malgré l'avertissement du valet.

« — Messire, n'entrez pas ici, car la mort a visité votre maison.

« Et il ne s'arrêtait pas à cette parole qui eût dû être un coup de foudre pour lui.

« — Messire, n'entrez pas ici, car la mort est venue dans cette chambre.

« Et il franchit le seuil par où la mort avait passé.

« Et pas une larme ne coulait de ses yeux, et pas un soupir ne mourait sur ses lèvres. Mais une prière douloureuse gémissait au fond de sa poitrine, car il savait quelle victime était tombée dans sa maison, il savait quel deuil avait frappé sa famille, il savait quel trésor la tombe lui avait ravi, il savait que l'épouse de son choix s'était endormie de l'éternel sommeil. Une voix secrète, la voix mystérieuse du pressentiment, le lui avait dit tout bas à l'oreille au milieu de la joûte et tandis que tous les yeux étaient fixés sur lui avec admiration.

« Le châtelain imprima un baiser sur le front de la morte, puis la revêtit du linceul, puis la fit mettre en terre pieusement ; cela fait, il se dit :

« — Maintenant je veux vivre loin du monde, dans la prière et la solitude. Et il quitta le château natal et établit sa demeure, au bord de la Geule, dans le creux d'un chêne immense dont le temps n'avait laissé debout que la vaste écorce par où la sève montait encore aux quelques rameaux dont il était couronné. Là, il vécut longtemps priant et pleurant, jusqu'à ce qu'il s'endormit aussi dans la mort. La nuit où il sortit du milieu des vivants, des Anges chantèrent autour du vieux chêne et puis emportèrent son âme au ciel. Depuis sa mort, plus d'un miracle a signalé le lieu où il vécut retiré loin des hommes afin de ne vivre que pour Dieu. A l'endroit même où il expira et où le temps, ce rude destructeur, fit quelque temps après, crouler le tronc du chêne dans lequel habita le pieux solitaire, on a dressé une chapelle. Cette chapelle de

Digitized by Google

pénitent, dont on fait solennellement la fête le 5 janvier et le 1er juin, qui est l'anniversaire de la translation de ses reliques, ou le lundi avant la Pentecôte. Les Chanoines réguliers l'honorent le dimanche dans l'octave de l'Ascension [1].

## SAINT ANDRÉ DE VAUBRUN,

ABBÉ.

En l'an 1093, quelques religieux de Vallombreuse quittèrent l'Italie toujours agitée, et s'en vinrent chercher un asile dans le diocèse de Bourges. L'archevêque Audebert leur fit donner, par les chanoines de Saint-Cyr d'Issoudun, un vaste territoire. Ils y bâtirent une église et une abbaye, en quoi ils furent généreusement aidés par tous les seigneurs du voisinage; Frère André de Vaubrun, qui conduisait cette petite troupe, fut nommé premier abbé de cette maison à cause de sa sainteté et de son mérite.

Ce lieu qui s'appelait Chézal-Mâlin, prit dès lors le nom de Chézal-Benoît.

Sous la direction d'André de Vaubrun, l'abbaye s'accrut rapidement. Sa renommée s'agrandit encore après la mort du saint Abbé, qui eut lieu le 5 janvier de l'an 1100.

Quatre siècles plus tard, l'abbaye de Chézal-Benoît était la

Saint-Gerlac est un humble édifice, d'un caractère tout à fait particulier. L'intérieur est entièrement peint en rouge de brique; et sur les parois tout à l'entour se trouve représentée cette histoire du Saint. Au milieu de la petite église est dressée une sorte de catafalque, composé de quatre colonnes de chêne, dont la partie supérieure supporte une table sur laquelle est couchée une image en bois du chevalier Gerlac, les mains jointes, et revêtu de sa robe d'ermite. Sous cette table on ramasse la poussière qu'on balaye autour de l'église, et les bons villageois des environs, auprès desquels le Saint passe, depuis un temps immémorial, pour le protecteur le plus efficace des troupeaux, viennent par troupes en pèlerinage à sa chapelle enlever cette poussière, qu'ils sèment dans leurs étables pour garantir leurs bestiaux de maladie, ou pour leur rendre la santé. »

[1] Görres, dans sa *Mystique*, t. I, p. 286, raconte du bienheureux Gerlac un petit trait que voici : « Un jour qu'au milieu de l'hiver le bienheureux Gerlac nu-pieds traversait une forêt avec un autre chrétien, et que son compagnon, nu-pieds aussi, ne pouvait plus avancer à cause du froid, il lui conseilla de marcher sur les traces de ses pieds; et celui-ci ne ressentit plus le froid. »



Digitized by Google

maison mère d'une Congrégation, à laquelle se rattachaient beaucoup d'abbayes de Bénédictins. Elle se réunit en 1636 à la Congrégation de Saint-Maur, et saint André de Vaubrun, quoiqu'on sache peu de choses de sa vie, est une des gloires de l'Ordre de Saint-Benoît.

## SAINTE SYNCLÉTIQUE,

VIERGE.

Synclétique, d'origine macédonienne, naquit à Alexandrie d'Egypte, dans le siècle même où Dieu fit paraître saint Antoine, afin que les deux sexes eussent chacun leur modèle à suivre, dans le mépris que les chrétiens doivent avoir pour les choses du monde. Issue d'une famille noble, elle était extrêmement belle, d'un esprit bien cultivé, d'une incomparable pureté de mœurs. Elle possédait de grandes richesses. Aussi fut-elle recherchée par les meilleurs partis de la ville. Mais s'étant consacrée de bonne heure à Jésus-Christ, elle avait fait vœu dans son cœur de n'avoir jamais d'autre époux. Elle combattit constamment les tentatives que sa famille et ses parents firent de toutes parts, pour l'engager à entrer dans le monde, et Dieu, qui la comblait de ses grâces, la rendit toujours victorieuse.

Après la mort de ses parents, elle distribua tous ses biens aux pauvres et se retira dans un sépulcre bâti en forme de grotte, pour y apprendre à mourir, par la pensée continuelle de la mort. Là elle joignit les plus grandes austérités du corps à toutes les mortifications de l'esprit et du cœur, et s'efforça de se cacher à tous les regards humains. Mais Dieu ne permit pas qu'un si rare trésor demeurât ignoré. Il voulut faire de sa retraite une école de toutes les vertus chrétiennes, pour plusieurs vierges qui allèrent se ranger sous sa discipline, et qui reçurent d'elle l'exemple de l'humilité, de la pénitence et de l'abnégation de soi-même.

Au milieu des insignes faveurs dont le ciel l'avait comblée, Synclétique avait toujours conservé l'humilité la plus profonde. Dieu voulut l'éprouver encore par de grandes tribulations ; et à l'âge

Digitized by Google

de quatre-vingts ans, la Sainte fut en proie à une cruelle maladie de langueur et au feu lent d'une fièvre interne qui lui dévora les entrailles pendant plus de quarante mois. Elle montra dans la souffrance, un courage et une patience qui firent l'admiration de toutes ses sœurs.

Cette maladie fut suivie d'un horrible cancer qui lui mangea toutes les chairs du visage, et se répandit sur toutes les autres parties de son corps, d'où il s'exhalait une odeur si insupportable, que personne ne pouvait l'approcher sans brûler autour d'elle des parfums ou des herbes fortes. Synclétique était la seule que ce mal ne pouvait effrayer; et elle ne voulut pas souffrir qu'on y apportât aucun remède, persuadée que, se trouvant exercée comme Job, elle ne devait opposer au mal que sa parfaite résignation à la volonté de Dieu.

Elle vécut ainsi plusieurs mois sans prendre aucun repos; et quoique le cancer lui eût ôté l'usage de la parole, en lui rongeant une partie du palais et de la langue, elle n'en instruisait pas moins efficacement les personnes qui la voyaient, par l'exemple d'une patience si héroïque.

Après l'avoir comblée de mérites par ce nouveau genre de martyre, Dieu lui fit connaître que la fin de ses tourments et le moment heureux de sa récompense approchaient. Il voulut la consoler à la veille de sa mort, par un ravissement sensible, où elle crut se voir par avance au milieu des Anges et des Vierges saintes, qu'elle devait aller rejoindre dans le ciel; il lui donna les pressentiments de sa gloire prochaine, et l'environna d'une lumière éclatante, au milieu de laquelle elle sortit d'un monde qu'elle avait abandonné dès son enfance, pour retourner dans le sein de Dieu [1].

[1] Les Eglises d'Occident honorent la mémoire de sainte Synclétique le 5 janvier; les Eglises d'Orient la fêtent le 4 du même mois. Sa vie a été écrite par saint Athanase.

Digitized by Google

## SAINTE EMILIENNE,

VIERGE.

Sainte Emilienne était sœur de sainte Tharsille et tante de saint Grégoire le Grand. Elle naquit à Rome au VI^e^ siècle, et montra de bonne heure un grand désir de consacrer sa virginité à Jésus-Christ. Elle vécut donc dans la retraite avec Tharsille, sa sœur, vierge comme elle, et comme elle brûlant d'amour pour son Dieu.

Tharsille reçut la première les récompenses que Dieu réserve à ses Saints ; peu de temps après sa bienheureuse mort, elle apparut à sa sœur Emilienne, et lui dit que Dieu voulait qu'elles célébrassent ensemble dans le ciel la fête de l'Épiphanie. Emilienne tomba aussitôt légèrement malade ; le 5 janvier étant venu, elle rendit son âme à Dieu, et alla rejoindre sa sœur dans le séjour de la gloire.

## SAINTE TALIDE,

ABBESSE.

L'Égypte, au V^e^ siècle, était comme peuplée de moines, de solitaires, de pieuses maisons où jour et nuit la prière et les austérités faisaient violence au ciel. Dans la ville d'Antinoé, alors métropole de la première Thébaïde, maintenant humble village qui se souvient à peine de son nom, il y avait douze monastères de vierges chrétiennes, où se purifiaient ces âmes qui, dans la Jérusalem céleste, suivent l'Agneau partout où il va. Les soixante religieuses de l'un d'eux, avaient pour supérieure sainte Talide, que l'on nomme aussi sainte Aimée, et qui demeura pendant quatre-vingts ans dans la même maison, où elle sanctifia par ses exemples et ses enseignements, les vierges dont elle était la mère. On cite parmi ces filles de la chasteté l'une d'elles, appelée Taor, qui vécut trente ans sans changer d'habit, et qui, étant d'une beauté éblouissante, avait obtenu de l'abbesse la permission de ne voir jamais personne, mais elle était sans cesse devant Dieu.

Digitized by Google

## SAINTE APOLLINAIRE.

Apollinaire était fille d'Antème, consul qui eut le gouvernement de l'empire durant la minorité de l'empereur Théodose le Jeune, et fit vœu de rester vierge. Méprisant le monde et ses plaisirs, elle voulut ne vivre que pour Dieu. Elle quitta donc la ville de Constantinople pour visiter dans la Palestine tous les lieux qui rappellent les mystères de la rédemption. Puis, ne recherchant que la solitude, elle se retira dans une sorte de marécage isolé, où ses jours et ses nuits se passaient dans la prière et la contemplation. Elle y demeura quelques années, sans rien voir que le ciel. Ses habits se pourrirent et tombèrent en lambeaux, et sa peau devint dure comme l'écaille de la tortue, par les piqûres des mouches et par les ardeurs du soleil.

Alors une inspiration divine lui fit aller trouver saint Macaire d'Alexandrie et se présenter à lui sous le nom de Dorothée. Elle trouva au bord de son marais un pauvre habit d'homme, dont elle se revêtit. Macaire d'Alexandrie la reçut, et elle vécut parmi les solitaires de Scété, où elle fut le modèle des Pères.

Dieu ne fit connaître son nom et son sexe qu'à sa mort, qui eut lieu le 5 janvier, vers le milieu du v^e^ siècle; mais il honora le tombeau de sa servante par beaucoup de miracles.

## SAINTE EUPREXIE ET SAINTE THÉOGNIE.

Sainte Euprexie était une pieuse veuve qui vivait au III^e^ siècle dans la Sicile, avec sa fille sainte Théognie. Connues par leur sainteté et leur dévouement à l'Église, elles méritèrent que des amis qu'elles avaient à Rome leur envoyassent le corps de sainte Agrippine, leur compatriote, qui venait de gagner la palme du martyre dans la persécution de Valérien. Elles lui firent bâtir une chapelle dans leur domaine.

On ne voit pas que ces deux saintes, qui ne s'éloignèrent jamais de leur séjour à Mène, auprès de Syracuse, aient été persécutées pour la foi. On ignore en quelle année du III^e^ siècle

Digitized by Google

elles ont quitté ce monde ; mais on croit que ce fut vers l'année 280, et on les fête toutes les deux le 5 janvier.

## SAINTE ADELBERGE,

ABBESSE.

Adelberge, première abbesse des bénédictines de Saint-Mons, au diocèse de Verdun, vivait au XI^e^ siècle, et on lui donnait le surnom d'Ève. On ne sait presque rien de ses vertus, sinon qu'elle était très-vénérée de saint Odilon, abbé de Cluny. Dieu la retira de ce monde le 5 janvier de l'an 1057. Elle gouvernait son monastère depuis cinquante ans.

## LE BIENHEUREUX VINCENT DE LISBONNE,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Selon les historiens espagnols, Vincent, appelé de Lisbonne, du lieu de sa naissance, fut dans le XIV^e^ siècle une des grandes lumières de sa nation et de son Ordre. Il parut que la Providence le prit comme par la main, pour exécuter par son ministère ses desseins de miséricorde. La médiocre fortune de ses parents, qui n'avaient rien qui pût les distinguer, que leur religion et leur probité, ne les empêcha pas de le faire étudier, et de lui procurer toute l'éducation que méritaient les belles qualités dont la nature l'avait enrichi.

Pour éviter les écueils du siècle, Vincent se retira de bonne heure dans le couvent royal de Lisbonne, et ce fut encore un coup heureux de la Providence, que dans un temps où le relâchement avait commencé, ou commençait dès lors à s'introduire dans la plupart des maisons religieuses, le pieux jeune homme tombât entre les mains d'un serviteur de Dieu également sage, éclairé, régulier, capable de le former à la solide vertu, autant par la force de l'exemple que par l'instruction. Mais le Saint-Esprit, qui était son premier guide et son maître intérieur, lui apprenait toujours plus que les hommes, et cette divine lumière qui se répandait dans son esprit pour lui faire connaître la beauté de la vertu,

Digitized by Google

embrasait en même temps sa volonté pour lui faire aimer et pratiquer la loi du Seigneur, sans permettre que son courage fût jamais rebuté par les obstacles, ni sa ferveur ralentie par l'exemple des plus tièdes.

Le désir de se rendre utile à ses frères et à l'Église, fut un des motifs qui l'engagèrent à s'appliquer fortement à l'étude des lettres divines et humaines : il y réussit. Et déjà il avait annoncé avec fruit la parole du salut dans plusieurs villes de Portugal, lorsque, préférant le mérite de l'obéissance à son inclination particulière, il prit le bonnet de docteur dans l'université de Coïmbre. Ce degré d'honneur ne flatta pas sa vanité, mais il servit à lui donner un nouveau lustre dans les fonctions du saint ministère. Tous les moments du disciple de Jésus-Christ furent depuis partagés entre ses pratiques de pénitence et les exercices de charité. Occupé la nuit à prier, psalmodier, lire ou écrire, il employait la plus grande partie du jour à instruire le prochain, tantôt dans les écoles, plus souvent dans les chaires ou dans le confessionnal, car il se regardait comme redevable à tous, et il ne se refusait à personne.

On rapporte un fait fort singulier, que nous ne devons point passer sous silence, mais que nous ne voulons pas aussi garantir sur le seul témoignage de quelques auteurs modernes. Un jour que le serviteur de Dieu prêchait dans la paroisse de Saint-Nicolas à Lisbonne, il se trouva dans l'auditoire une pauvre femme (ancienne amie et voisine de la maison de ses parents) qui parut s'intéresser plus que tout autre aux justes louanges que tout le monde donnait comme à l'envie au mérite du prédicateur, à ses talents et à ses vertus. « Ne vous étonnez pas, dit-elle, en sortant de l'Église, si la grande réputation de ce saint homme me remplit de tant de joie ; la Providence a bien voulu se servir de moi pour lui sauver la vie et le faire chrétien, car je le reçus entre mes mains quand il vint au monde, et dans le danger de mort où je le vis, je lui donnai aussitôt le Baptême. »

Ces paroles ayant été rapportées au saint religieux, il fit appeler cette femme et la pria de lui raconter fidèlement le fait, surtout de quelle manière elle l'avait ondoyé. — Je me souviens fort

Digitized by Google

bien, répondit-elle avec beaucoup de simplicité, qu'en vous jetant de l'eau sur la tête je dis ces propres paroles : « Créature de Dieu, je te baptise et je te recommande à la bienheureuse Vierge Marie et à tous les Saints du Paradis. » Le Père lui demanda si après avoir dit « je te baptise, » elle n'avait pas ajouté : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. — Non, répondit-elle encore, je ne dis ni plus ni moins. Après cette naïve déclaration, Vincent de Lisbonne interrogea avec le même soin les anciens prêtres de la paroisse et ses propres parents pour en tirer quelque lumière; mais toutes ses recherches, bien loin de calmer son inquiétude, ne servirent qu'à l'augmenter, parce qu'on l'assura que, sur le témoignage qu'il avait été ondoyé au logis dans la forme ordinaire, le curé avait seulement ajouté les cérémonies de solennité lorsqu'on l'avait présenté à l'église.

Ce fait ayant été constaté autant qu'il le pouvait être, de l'avis de l'évêque de Lisbonne et des docteurs, Vincent, âgé alors de plus de trente ans, se fit baptiser et confirmer. Il renouvela ses vœux de Religion, entre les mains de son provincial et reçut tous les Ordres Sacrés avec sans doute une plus grande abondance de grâces, parce qu'il y apporta de plus grandes dispositions. Cette histoire, ajoute un écrivain français, était si fort répandue dans tout le royaume de Portugal, que le célèbre Louis de Grenade, qui écrivait deux siècles après, l'a rapportée dans son catéchisme au Symbole de la Foi [1].

Quoi qu'il en soit de ce fait particulier, que nous n'avons point lu dans les anciens auteurs espagnols, il est certain par leur témoignage, que la réputation et la sainteté de Vincent de Lisbonne, devenant tous les jours plus éclatantes, il continua pendant longtemps à rendre des services à l'Église et à son Ordre. Il composa plusieurs beaux ouvrages pour expliquer aux fidèles les vérités de l'Évangile, les secrets de la vie intérieure ou les règles de la morale et de la perfection chrétienne. Sous le règne de Don

[1] Le P. Feuillet cite le XXVII[e] chapitre du *Catéchisme de Grenade*, § quinzième. Mais ce XXVII[e] chapitre n'est divisé qu'en treize §§. Et j'avoue que je n'ai pu trouver, dans aucun livre de Grenade, l'histoire qu'on vient de rapporter.
(NOTE DU P. TOURON.)

Digitized by Google

Alphonse IV, de Pierre surnommé le Cruel et de Ferdinand Ier, pendant les troubles dont le royaume de Portugal fut agité, le Serviteur de Dieu ne cessa d'exhorter les peuples à la pénitence, et de prêcher fortement contre les violences, les usures, les injustices et les autres scandales qui attiraient la colère du Seigneur sur des têtes criminelles. Comme il remplissait avec un zèle infatigable tous les devoirs d'un homme apostolique, il en courut aussi les dangers, il en supporta les travaux, et il ne se laissa jamais ni intimider par les menaces, ni éblouir par les applaudissements.

Élu Provincial de Portugal et de Castille, il fut fait aussi Inquisiteur général de la Foi dans toute l'Espagne, et ce double emploi, si capable d'occuper plusieurs hommes, ne lui fit point interrompre ses prédications; c'était surtout dans ce saint ministère qu'il recueillait les fruits les plus abondants. L'évêque de Monopoli, dans son histoire de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, a parlé du succès que le Seigneur avait accordé à son zèle, pour extirper les hérésies, abolir les superstitions, introduire ou autoriser les louables pratiques de piété ou de religion. Mais on peut douter si avant le commencement du grand schisme de 1378, Vincent de Lisbonne remplissait déjà la charge de Provincial et d'Inquisiteur de la Foi, ou si ce ne fut que dans la suite qu'on le nomma à l'une et à l'autre. Le Père Échard, qui semble dire d'abord que le zélé Religieux avait été mis dans ces deux postes avant la naissance du schisme, témoigne dans la suite que cela n'est point certain. Il est vraisemblable que lorsque les royaumes de Castille et d'Aragon se furent déclarés pour Clément VII, les religieux de ces deux royaumes se donnèrent aussi un autre supérieur, et on nomma sans doute un autre Inquisiteur général, attaché au même Pontife. Le bienheureux Vincent de Lisbonne, qui obéissait au Pape Urbain VI, avec les autres sujets du roi de Portugal, se renfermant dès lors dans les bornes de ce royaume, ne porta pas plus loin sa juridiction, soit en qualité de Provincial soit dans celle d'Inquisiteur [1]. Les nouveaux troubles de Portugal et la guerre aussi

[1] Nous avons une bulle de Boniface IX, datée de Rome le 2 de décembre 1399, et adressée à Vincent de Lisbonne, à qui ce Pape commet le soin de

Digitized by Google

opiniâtre que sanglante qui s'alluma entre ce peuple et les Castillans, l'an 1383, favorisent encore ce sentiment.

Ferdinand Ier, après un règne de près de quarante-quatre ans, étant mort à Lisbonne le 20 octobre 1383, sans laisser d'héritier à sa couronne, le roi de Castille, dans le dessein de s'en rendre maître, au préjudice de Don Juan, frère légitime de Ferdinand Ier, fit arrêter ce prince qui ne s'était réfugié à Tolède que pour se dérober aux persécutions de la reine sa belle-sœur. Mais sa politique fut fatale et à lui-même et à son prisonnier, dont la naissance et le droit qu'il avait au trône faisaient tout le crime. Celui-ci, en perdant la liberté, perdit l'espérance et les moyens de faire valoir ses prétentions, et les nombreuses armées que celui-là mit sur pied, ne servirent qu'à faire connaître ses desseins ambitieux et à le couvrir de confusion. Les Portugais n'aimaient ni l'un ni l'autre de ces deux princes. Mais ils craignaient surtout le joug d'un monarque étranger. Leur haine naturelle pour les Castillans, l'honneur de la patrie et l'amour de la liberté leur faisaient désirer d'avoir un roi de leur nation. Ils prirent les armes, et sous la conduite du grand-maître d'Avis, après avoir essuyé pendant près de deux ans les bons et les mauvais succès de la guerre, ils triomphèrent enfin, avec une armée de douze mille hommes, de toutes les forces de la Castille. Les querelles des Castillans et des Portugais furent terminées par la célèbre bataille d'Aljubarrota, à l'occasion de laquelle les derniers ont institué une fête, qu'ils solennisent tous les ans à Lisbonne, avec beaucoup de pompe et de grandes réjouissances.

Cette victoire, remportée le quatorzième d'août 1385, affermit la couronne de Portugal sur la tête du grand-maître d'Avis, qui

veiller sur les démarches des hérétiques, et d'extirper l'hérésie, dans les royaumes de Portugal et d'Algarve. Il ajoute que ses vertus et ses mérites lui étaient connus, par le témoignage fidèle du roi don Jean, et de plusieurs autres illustres personnages : *Teque, quem ex carissimi in Christo Filii nostri Joannis regnorum prædictorum regis illustris, et multarum notabilium personarum nobis facta relatione fideli, ad hujusmodi officium sufficientem, et idoneum reputamus inquisitorem hæreticæ pravitatis in dictis regnis auctoritate apostolica... facimus, constituimus, etc, Datum, Romæ apud Sanctum Petrum IV nonas décembris, pontificatus nostri anno undecimo.* Bullar. Ord. t. II, p. 389.

Digitized by Google

avait été déjà proclamé roi, par la voix des peuples et les suffrages des seigneurs portugais. Le nouveau roi, appelé don Juan Ier, et surnommé *le Père de la patrie*, avait toutes les qualités d'un grand prince, quoiqu'il fût né simple particulier. Pendant quarante-huit ans qu'il régna, il se fit un plaisir de récompenser le mérite, et de favoriser les gens de bien. Mais personne n'eut plus de part à sa confiance que l'illustre Vincent de Lisbonne, que le monarque voulut avoir pour son prédicateur, son confesseur et l'un de ses conseillers [1].

Tous ces différens emplois, et celui dont il était encore chargé pour la conservation de la pureté de la foi, n'empêchèrent pas qu'une des principales attentions du serviteur de Dieu ne fût toujours de rétablir, ou d'augmenter la régularité dans toutes les maisons de sa province. Ses soins ne furent point inutiles, ni ses travaux sans fruit. Mais pour voir plus promptement le succès des desseins que le zèle lui inspirait, et contribuer au salut d'un plus grand nombre de personnes; il entreprit, sous la protection et par les libéralités du roi, la fondation de deux nouvelles maisons, l'une pour des religieuses de son Ordre, et l'autre pour des religieux : il fonda pour cela, le monastère de Saint-Sauveur à Lisbonne, et le couvent de Bemfique [2] à une petite distance de cette ville royale. Plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, à qui l'homme de Dieu avait déjà appris à mépriser les vanités du siècle et ses faux plaisirs pour mériter les biens solides de l'éternité, se retirèrent d'abord dans ces saintes retraites, et y firent revivre le premier esprit de leur Institut. La ferveur tout angélique, l'innocence, la piété, la bonne odeur de ces deux communautés, furent comme une semence précieuse, qui porta depuis des fruits de bénédiction

[1] « F. Vincentius de Olissipone, seu de Lisboa, a patria vulgo noncupatus, ibidemque ordinem amplexatus, sub Lusitaniæ regibus, Alphonso IV, Petro crudeli dicto, Ferdinando I, et Joanne I, claruit cui ultimo... a concionibus ordinarius, arcanisque conciliis, et confessionibus fuit, etc. » *Echard*, t. I, p. 748.

[2] Bemfique était une maison de plaisance des rois de Portugal : la piété de don Jean I, le porta à vouloir en faire un lieu de prière. Son saint confesseur remplit parfaitement les désirs de Sa Majesté : mais, ajoutent les auteurs espagnols, il ne voulut jamais accepter les sommes que le Prince voulait lui donner, pour doter ce couvent. *Souza, Lopez, Ferdin. de Castil.*

Digitized by Google

dans plusieurs provinces d'Espagne, mais particulièrement dans les autres couvents de Portugal, qui parurent se piquer d'une sainte émulation, pour imiter tout ce qui se pratiquait de bon dans la nouvelle maison de Bemfique [1].

Le pieux restaurateur de l'ancienne discipline était lui-même le modèle, et comme la règle vivante de toute la perfection, à laquelle il voulait porter ses religieux. L'humilité et la modestie relevaient le prix de ses autres vertus, et le rendaient toujours plus respectable à ses frères. Supérieur, et père de tous, par son âge, son rang, son mérite, il se considérait comme le serviteur de tous, toujours le premier à pratiquer ce qu'il y avait de pénible, ou de rebutant à la nature. Pour obtenir de la divine bonté l'affermissement, le progrès et la consommation de l'œuvre de Dieu, il redoublait la ferveur de ses prières, avec la rigueur de ses pénitences : et le Seigneur semblait augmenter à proportion le mérite et le nombre de ses disciples. Ceux qui ont dit que le bienheureux Vincent de Lisbonne faisait alors dans le royaume de Portugal, ce que faisait saint Vincent Ferrier dans celui de Valence, et ce qu'il continua depuis dans une grande partie du monde chrétien, ont fait en peu de mots l'éloge, et l'abrégé de la vie de ce parfait disciple de saint Dominique, qu'on ne vit jamais oisif dans le cloître, jamais dissipé à la cour, jamais rebuté dans les pénibles fonctions du ministère apostolique.

Sa patience parut dans les épreuves ; sa confiance et sa fermeté dans les obstacles qu'il eut à vaincre pour mettre la réforme dans quelques monastères ; son désintéressement et son esprit de pauvreté, dans le refus qu'il fit des biens temporels, dont le roi de Portugal voulait enrichir le couvent de Bemfique ; et sa charité n'éclata pas moins dans la manière dont il travailla à la conver-

[1] « Vir scilicet erat sermone potens et opere, qui non eruditionis modo sacrarumque luceret laude litterarum, sed fidei, religionisque, ac disciplinæ regularis plurimum æstuaret studio. Hanc enim ut assereret, et saltem apud Lusitanos suos instauraret, conventum de Bemfiqua, altero ad Olissiponem lapide, Joanne I rege largiente anno 1399 erexit ; adjunctisque sibi in idem consilium conspirantibus sodalibus pluribus, cum iis primævæ ordinis vitæ magnum edidit exemplum, quod et aliæ brevi Lusitaniæ nostræ domus æmulatæ sunt. » *Echard. ut sup.*

Digitized by Google

sion des pécheurs, ou des hérétiques; n'employant ordinairement envers les uns et les autres, que l'instruction, l'exemple et la douceur.

Vers la fin de l'an 1400, son souverain, don Jean Ier, le choisit pour son ambassadeur auprès du Saint-Siége. L'histoire ne nous a point appris le sujet de cette ambassade. Ce qu'il y a de certain c'est que l'âge du serviteur de Dieu, et sa santé usée par les travaux et par les grandes austérités, ne secondèrent point son zèle, aussi n'avait-il fait qu'une partie du voyage, lorsqu'il fut appelé au repos de l'éternité, le cinquième jour de janvier 1401. Le P. Echard, assure (après les historiens portugais) que Dieu fit éclater sa sainteté par des miracles, mais il doute si ce fut en allant à Rome, ou en revenant d'Italie qu'il finit ses jours [1]. Le pape Boniface IX, ignorait encore sa mort le 14 de juillet 1401 : cela paraît par le bref que sa Sainteté lui adressait, pour le féliciter du succès de ses travaux, et l'exhorter à faire dans quelques provinces d'Espagne, ce qu'il avait déjà fait dans le royaume de Portugal, pour ramener les hérétiques, ou les empêcher de corrompre la foi des fidèles. Ces lettres apostoliques se trouvent dans le second tome du Bullaire de l'ordre des FF. Prêcheurs, page 421.

Cependant le roi de Portugal, ayant appris la mort de ce saint Personnage, qu'il avait toujours respecté comme son confesseur et aimé comme son père, donna des marques publiques de sa douleur, et en même temps de son affection. Deux gentilshommes de sa Chambre furent envoyés, pour faire transporter le corps au couvent de Bemfique, avec ordre de lui faire rendre dans toutes les villes du royaume, où on passerait, tous les honneurs dûs à son mérite et à son caractère. Mais la reconnaissance, et la piété de ce religieux prince allant encore plus loin, il voulut que le

[1] « Cum vero is esset Vincentius, cujus solertiæ ac in agendis peritiæ plurimum poneret rex, ab eo Romam anno 1400 missus est, de gravioribus negotiis cum Bonifacio IX acturus : et cum jam senex esset laboribusque fractus, eo in itinere seu eundo, seu redeundo, diem obiit quinta januarii 1401, non sine sanctitatis opinione, vel etiam miraculorum fama. Ex loco ubi decesserat, quem annotare omiserunt scriptores ejus ætatis, corpus Beati viri Bemfidam transferri curavit Rex Lusitanus, etc. » *Echard*, t. I, p. 748.

Digitized by Google

clergé de Lisbonne, la noblesse, les magistrats et les principaux habitants de Lisbonne sortissent de la ville, pour recevoir le corps de cet ami de Dieu, et le conduire avec pompe jusqu'au couvent, où il fut inhumé dans un magnifique tombeau, sur lequel on grava cette longue épitaphe, qui contient son éloge, et le récit de ses principales actions :

« Ci gît Frère Vincent, de sainte mémoire, religieux de l'Ordre des FF. Prêcheurs, docteur en théologie, dont la doctrine et les rares vertus ont éclaté devant Dieu et devant les hommes. Plein de zèle, il a détruit les œuvres du démon dans ce diocèse, et dans plusieurs villes du royaume. Il a confondu les hérésies, dissipé les erreurs, et changé les coutumes profanes, en des pratiques de religion et de piété. Dieu l'a honoré de plusieurs grands miracles pendant sa vie, et après sa mort. Il a fondé deux couvents de son Ordre, pour y établir l'observance régulière, un de religieuses à Lisbonne, sous le nom de Saint-Sauveur, et celui de Bemfique. Il passa de cette vie à l'immortalité la veille de l'Epiphanie, en l'année 1401. » (Le P. Touron.)

## LE BIENHEUREUX ANGELRAMME,

ÉVÊQUE DE METZ.

Angelramme, dont les Messins dénaturent un peu le nom en l'appelant Angelran et même Agilrain, était un vertueux prêtre, qui, par ses mérites, sa science et sa mansuétude, conquit l'affection et la confiance de Charlemagne. Ce prince l'éleva sur le siége de Metz, lui obtint le pallium, et plus tard le fit abbé de Sénones pour récompenser sa charité, qui le dépouillait tous les jours en faveur des pauvres.

L'abbaye de Sénones, fondée par saint Gondelbert, soixante ans auparavant, était alors très-florissante. Mais les moines furent mécontents de recevoir un supérieur qu'ils n'avaient pas élu. Angelramme gagna leurs cœurs, en leur donnant le corps de saint Siméon, septième évêque de Metz, illustré par de nombreux miracles, ce qui fit de l'église de Sénones un pèlerinage très-fréquenté.

Digitized by Google

Evèque et abbé depuis l'an 766, le bienheureux Angelramme, céda en 785 son abbaye de Sénones, au vénérable Morgand, moine de Gorze, qui était agréé par les religieux. Il mourut le 5 janvier vers l'an 807. Il est honoré comme Saint dans plusieurs églises du diocèse de Metz.

## LE VÉNÉRABLE P. GONZALVE SYLVÉIRA,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Le P. Gonzalve, enfant d'une grande famille, naquit à Lisbonne, dans le temps où saint Ignace de Loyola, blessé à Pampelune, se consacrait à Dieu et projetait cette grande milice qui devait faire reculer l'hérésie.

Il entra chez les Jésuites, et en 1566 on le trouva assez mûr pour aller prêcher la foi aux infidèles, afin de gagner à l'Église des enfants qui pussent remplacer dans les phalange chrétiennes, ceux que Luther et ses imitateurs faisaient déserter.

Il alla dans l'Ethiopie et la Cafrerie, où il fit beaucoup de chrétiens. Il convertit et baptisa l'empereur du Monomotapa. Mais les mahométans qui étaient là en assez grand nombre s'en irritèrent; quelques-uns d'entr'eux, persuadèrent à ce prince que Gonzalve n'était qu'un magicien. Alors le souverain noir fit mettre à mort l'envoyé de Dieu, le 5 janvier 1571.

Pourtant il reconnut bientôt qu'on l'avait trompé et sa vengeance fut prompte; il fit étrangler les calomniateurs et resta chrétien; pauvre chrétien sans doute. Mais Dieu est bon.

## MICHÉE L'ANCIEN,

PROPHÈTE.

Josaphat, roi de Juda, qui était un prince religieux et craignant Dieu, étant allé avec ses troupes au secours d'Achab, roi d'Israël, qui faisait la guerre au roi de Syrie, lui dit qu'avant de se mettre en campagne, il fallait consulter la volonté du Seigneur. Achab, qui joignait l'idolâtrie à l'impiété, fit assembler ses prophètes, c'est-à-dire les prêtres de ses idoles, qui se trouvèrent au nombre

Digitized by Google

de quatre cents, et il leur demanda s'il devait marcher ou demeurer. Ils lui conseillèrent de marcher, et l'assurèrent que le Seigneur lui livrerait la ville de Ramoth-Galaad, qu'il avait dessein d'assiéger.

Josaphat eut du scrupule de cette démarche et demanda s'il n'y avait pas dans la contrée quelque prophète du Seigneur qu'on pût consulter. Le roi d'Israël lui dit qu'il restait près de là, un homme par lequel en effet on aurait pu consulter le Seigneur, mais qu'il haïssait cet homme qui ne lui avait jamais prophétisé rien de bon, et qui au reste n'annonçait que des malheurs. Cet homme s'appelait Michée, il était fils de Jemla. Josaphat, en remontrant qu'on devait parler autrement d'un homme qui avait le privilége d'être prophète du Seigneur, conseilla de le faire venir; Achab dépêcha aussitôt un eunuque à Michée.

Cependant les deux rois étaient assis dans la cour du palais, écoutant les prophètes de Baal qui prophétisaient devant eux. Sédécias, l'un de ces prophètes, s'était fait faire des cornes de fer, et disait au roi Achab qu'il battrait l'ennemi avec ces cornes, et qu'il renverserait la Syrie. Les autres lui prédisaient la même chose, chacun à sa manière.

L'eunuque qu'on avait envoyé pour faire venir Michée, lui raconta en chemin ce que tous ces prophètes avaient promis au roi; et comme tous lui avaient prédit un heureux succès, il lui recommanda de parler comme eux, et d'être favorable à Achab dans sa réponse. Michée lui répondit qu'il n'était pas permis de mentir à Dieu, et qu'ainsi il dirait au roi tout ce que le Seigneur lui avait inspiré.

Quand il fut arrivé, le roi Achab lui fit les mêmes demandes qu'il avait faites à ses prophètes. Michée lui répondit, mais par ironie, dans les mêmes termes que ses prophètes : « Allez, lui dit-il, marchez heureusement, et le Seigneur livrera la ville de Ramoth-Galaad entre les mains du roi. »

Ce prince, se doutant qu'il ne lui parlait pas sérieusement, le conjura au nom du Seigneur de ne lui parler que selon la vérité. Alors Michée lui dit :

« J'ai vu tout Israël dispersé dans les montagnes, comme des

Digitized by Google

brebis qui n'ont point de pasteur, et le Seigneur a dit : Ils n'ont point de chef ; que chacun retourne en paix dans sa maison. »

Le roi d'Israël à ces paroles dit à Josaphat : « Ne vous l'avais-je pas bien dit que cet homme ne me prophétise jamais rien de bon, et qu'il m'annonce toujours malheur ? »

Michée, inspiré du Seigneur, ajouta, en présence des deux rois : « J'ai vu le Seigneur assis sur son trône et environné de toute l'armée céleste, il disait : « Qui séduira Achab, pour lui persuader de marcher contre Ramoth, afin qu'il y périsse ? Comme chacun disait différemment ce qu'il en pensait, l'esprit séducteur s'avança et dit au Seigneur qu'il se chargeait de séduire Achab. — Comment feras-tu ? lui dit le Seigneur. L'esprit répondit : — J'irai mettre le mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. Le Seigneur dit : — Tu le séduiras en effet, et tu auras l'avantage sur lui. Vas donc, et fais comme tu le dis. Le Seigneur a donc mis aujourd'hui un esprit de mensonge dans la bouche de tous vos prophètes qui sont ici, et il a prononcé votre arrêt. »

En même temps Sédécias, l'un des prophètes d'Achab, s'approcha de Michée, lui donna un soufflet, et lui dit : « L'esprit du Seigneur m'aurait-il donc abandonné, et n'aurait-il parlé qu'à vous ? » Michée lui dit : « Vous le verrez, le jour où vous passerez de chambre en chambre pour vous cacher. »

Alors le roi d'Israël dit à ses gens de prendre Michée et de le renfermer dans une étroite prison, où il ordonna qu'on le nourrît du pain de douleur et de l'eau d'affliction jusqu'à ce qu'il fût revenu en paix.

Michée dit alors qu'il voulait passer pour faux prophète, si Achab revenait en paix, et il prit tout le peuple qui était présent en témoignage de la protestation qu'il en faisait.

Les deux rois marchèrent donc contre la ville de Ramoth au pays de Galaad, et le roi de Syrie étant venu s'opposer à eux avec une puissante armée, recommanda à tous ses officiers de ne chercher que la personne du roi d'Israël, et de n'en point attaquer d'autres. Achab en eut avis sans doute, car il se déguisa pour n'être point reconnu. Ce qui mit Josaphat en danger de sa vie, jusqu'à ce que sa voix eût fait reconnaître l'erreur de ceux qui le



Digitized by Google

poursuivaient, et le prenaient pour le roi d'Israël. Achab caché dans la mêlée reçut un coup de flèche dont il mourut le jour même sur le soir. Son corps fut porté à Samarie pour y être enseveli. On lava son chariot et les rênes de ses chevaux dans la piscine où les chiens léchèrent son sang, selon la parole du Seigneur prononcée par la bouche du Prophète.

## LA DÉVOTION A LA SAINTE ENFANCE DE JÉSUS.

La dévotion à la sainte enfance de Notre-Seigneur, que l'on fête principalement en ce mois, a pris naissance dans le diocèse d'Autun, au monastère des Carmélites de Beaune. Elle y fut établie le 5 janvier 1640, par la vénérable Sœur Marguerite du Saint-Sacrement. Pénétrée des plus tendres sentiments pour l'Enfant Jésus, elle fit construire dans son monastère une chapelle en son honneur, elle choisit neuf religieuses pour être en quelque sorte les servantes de l'Enfant divin ; elle dressa un calendrier de tous les mystères et de toutes les fêtes, où l'on peut honorer la sainte Famille. Elle composa aussi un office, des litanies, des hymnes et un grand nombre de prières convenables à cette dévotion.

Entre les villes voisines de Beaune qui se sont distinguées par leur empresement à honorer la Sainte-Enfance, nous devons citer Châlons-sur-Saône. Les Pères de l'Oratoire érigèrent en 1661, dans leur église, une confrérie de l'Enfant Jésus. Toutes les dames prirent soin d'embellir l'autel élevé sous cet auguste patronage. La solennité de cette dévotion avait lieu le 25 de chaque mois. On y chantait avec ferveur les litanies de la Sainte-Enfance, et le concours du peuple y était grand, ajoute le P. Perry [1].

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le P. Pouget, dans son Histoire des sanctuaires de la Mère de Dieu, raconte que les Carmes de Toulouse avaient dans leur église une chapelle de Notre-Dame-d'Espérance, où son auguste

[1] M. Péquénot dans son *Légendaire d'Autun.*

Digitized by Google

image était justement très-vénérée. Le savant bénédictin dom Vaissette rapporte à ce sujet une aventure de la nuit du 5 janvier, au temps où le roi Charles VI séjournait à Toulouse. Etant allé chasser le soir avec plusieurs seigneurs de sa suite, il se sépara d'eux, et bientôt la nuit étant devenue obscure, il s'égara et s'enfonça de plus en plus dans le bois, de manière qu'il ne pouvait aucunement reconnaître où il était. La peur l'envahit, et n'entendant aucun bruit, ne comptant sur aucun secours, il fit vœu, s'il échappait aux dangers qu'il redoutait, de donner son cheval à la chapelle de Notre-Dame-d'Espérance dans l'église des Carmes. Aussitôt les ténèbres s'éclaircirent, il laissa la bride sur le cou de son cheval, et en quelques instants il se trouva hors du bois.

Le lendemain il s'acquitta de son vœu, et fonda un ordre de chevalerie sous le nom de Notre-Dame-d'Espérance, ordre dont nos historiens n'ont pas parlé, quoique plusieurs grands personnages en aient fait partie.

L'offrande du cheval du roi était peinte dans une grande fresque au couvent des Carmélites de Toulouse. Le roi Charles VI y figurait entouré de sept seigneurs.

---

## MARTYROLOGE ROMAIN[1].

La Vigile de l'Epiphanie de Notre-Seigneur.

A Rome, saint Télesphore, pape, qui, après avoir beaucoup souffert pour la défense du nom de Jésus-Christ, parvint à la gloire du martyre sous Antonin le Pieux.

1 NONIS JANUARII.

Vigilia Epiphaniæ Domini. — Romæ, sancti Telesphori papæ, qui sub Antonino Pio post multos labores pro Christi confessione illustre martyrium duxit. — In Ægypto, commemoratio plurimorum sanctorum martyrum, qui in Thébaïde sub persecutione Diocletiani diverso tormentorum genere cæsi sunt. — Antiochiæ, sancti Simeonis monachi, qui in columna stans, multos annos vixit, unde et Stylitæ cognomen accepit; cujus vita et conversatio existit admirabilis. — In Anglia, sancti Eduardi regis, virtute castitatis et gratia miraculorum insignis; cujus festum ex decreto Innocentii papæ undecimi tertio idus octobris, quando ejus sacrum corpus translatum fuit, celebratur. — Alexandriæ, sanctæ

Digitized by Google

En Egypte, la commémoration de plusieurs saints Martyrs, qu'on fit mourir dans la Thébaïde par divers genres de tortures, durant la persécution de Dioclétien.

A Antioche, saint Siméon, solitaire, qui demeura plusieurs années debout sur une haute colonne, ce qui lui fit donner le nom de Stylite : toute sa vie ne fut qu'une longue suite de merveilles.

En Angleterre, saint Edouard, roi, illustre par sa chasteté et par le don des miracles. Sa fête est fixée au 13 octobre, jour de la translation de son corps.

A Alexandrie, sainte Synclétique, dont les belles actions ont été racontées par saint Athanase.

A Rome, sainte Emilienne, vierge, tante de saint Grégoire, pape, laquelle, invitée par sa sœur Tharsile, morte depuis peu de temps, passa en ce jour de la terre au ciel.

Le même jour, sainte Apollinaire, vierge.

**Additions des autres Martyrologes.**

Saint Théoïde, martyr très-honoré chez les Grecs.

Saint Saïs, martyr de la foi en Orient. Il fut précipité dans la mer.

A Cagliari, en Sardaigne, saint Théodore, martyr.

Saint Bétra, abbé des moines Catholiques, fêté en Ethiopie.

Saint Phostère, abbé en Orient. On lit dans sa légende, qu'il exerçait si charitablement l'hospitalité, que son Ange lui apportait chaque jour autant de petits pains qu'il avait d'hôtes.

Saint Rusticain, évêque de Brescia en Lombardie, mort le 5 janvier de l'an 585, appelé aussi Rusticien.

Le bienheureux Barnet ou Barnit, cité comme Saint par Ferrari et honoré en Irlande.

Saint Domnéon, martyr à Bergame sous Maximin.

Saint Edouard, roi d'Angleterre, fêté en quelques lieux le

Syncleticæ, cujus res præclare gestas sanctus Athanasius litterarum monumentis commendavit. — Romæ, sanctæ Æmilianæ virginis, amitæ sancti Gregorii papæ, quæ vocante Tharsilla sorore, quæ ad Deum præcesserat, hac ipsa die migravit ad Dominum. — Eodem die, sanctæ Apollinaris virginis.

Digitized by Google

5 janvier, se trouve généralement le 13 octobre, où le lecteur aura sa vie.

Saint Flamidien, martyr au pays des Hellènes, dans l'Espagne Tarragonaise, pendant la persécution de Maximien.

Saint Cythard, premier abbé de Vieux-Munster, ordre de Cîteaux. Henriquez le nomme comme fêté le 5 janvier.

Saint Jean l'Adiabène, martyr en Perse, dans la persécution de Sapor II, le 5 janvier 346.

Saint Alachrin, prieur du couvent de la Casa-Maria au diocèse de Véroli, en Italie. Ordre de Cîteaux.

Le vénérable André Goulaff, curé de Bernay, au diocèse d'Evreux, mort en odeur de sainteté, le 5 janvier 1703.

Saint Grégoire d'Alcride, qui florissait en Bithynie et qui mourut en l'an 820, le 5 janvier. Pour se mortifier et chasser les distractions, il récitait tous les jours le psautier, enfoncé dans une cuve pleine d'eau.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

René Bourjuge, prêtre du diocèse d'Angers, condamné à mort comme brigand de la Vendée, exécuté le 5 janvier 1794.

Antoine-Marie Bruyas, prêtre de l'Église primatiale de Saint-Jean de Lyon, condamné à mort comme prêtre réfractaire, exécuté à Lyon, le 5 janvier 1794.

Jacques David, curé des Forges au diocèse d'Angers, pris à la fin de 1793, par les soldats de la République et conduit à Angers devant la commission militaire, exécuté le 5 janvier 1794.

François Pelletier, curé de Sceaux au diocèse du Mans, près de la Ferté-Bernard, condamné à mort comme brigand de la Vendée, exécuté à Angers le 5 janvier 1794.

Pierre Trunel, curé de Crémieux en Dauphiné, pour avoir refusé le serment à la constitution civile du clergé, condamné à mort le 5 janvier 1794. Il avait soixante et onze ans.

Digitized by Google

# SIXIEME JOUR DE JANVIER

**L'Epiphanie de Notre-Seigneur. — Sainte Mâcre, vierge et martyre. — Saint Nilammon, solitaire. — Saint Julien, évêque de Bostra. — Sainte Benoite, martyre. — Saint Melaine, évêque de Rennes. — Saint Antimond, apôtre des Morins. — Saint Pierre de Doroverne, ou d'Ambleteuse. — Saint Erminold, abbé. — Le bienheureux Frédéric, prévôt de Saint-Vaast. — Le bienheureux Jean de Ribéra, évêque de Valence. — La bienheureuse Gertrude d'Osten. — Le bienheureux Luitprand-Vérula. — Le vénérable P. Venceslas Richter, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.**

## L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Le mot Epiphanie veut dire *manifestation*. On a donné ce nom à la fête de ce jour, où l'Église célèbre la mémoire de trois grands mystères par lesquels le Fils de Dieu fait homme a été manifesté aux hommes. Le premier de ces mystères est l'adoration des Mages; le second, le baptême de Jésus-Christ; le troisième, son premier miracle aux noces de Cana.

Quelque temps après la naissance de notre Seigneur à Bethléem, on vit arriver à Jérusalem des Mages, c'est-à-dire, des princes ou des rois, appelés Mages à cause de leur science et de leur sagesse[1]. Ils venaient de l'Orient, et ils demandaient où était le Roi

[1] Strabon parle de rois qui habitaient les deux bords de l'Euphrate; il dit aussi que toutes les villes de l'Arabie avaient un souverain particulier. Les Mages de l'Evangile étaient vraisemblablement quelques-uns de ces princes, d'autant plus que nous savons par Pline, qu'il y avait des Mages en Arabie. Ainsi, quoique l'Evangile ne leur donne pas le titre de rois, ils l'étaient vraisemblablement. Le long voyage qu'ils firent, l'encens qu'ils portèrent, les trésors qu'ils ouvrirent, la hardiesse avec laquelle ils dirent à Hérode que le Roi venait de naître; ces diverses circonstances indiquent des hommes élevés en dignité. — On peut donc leur donner les emblèmes de la royauté, comme les saints Pères leur en accordent le titre.

Digitized by Google

des Juifs nouvellement né, disant qu'ils avaient vu son étoile en Orient, et qu'ils étaient venus pour l'adorer. L'observation des astres était une de leurs études. Balaam, quinze cents ans auparavant, avait prédit qu'une Étoile sortirait de Jacob et qu'un Dominateur paraîtrait en Israël. Cette prophétie s'était conservée parmi ces peuples.

Dieu, voulant manifester l'incarnation de son Fils aux autres nations, dans la personne des Mages, qui étaient l'élite des Gentils, comme il l'avait manifestée aux Juifs dans la personne des bergers, avait fait paraître dans les airs cette étoile extraordinaire, qui n'était pas soumise aux lois réglées de la mécanique céleste, et qui annonçait l'accomplissement des mystérieuses paroles de Balaam [1]. Les Mages, conduits par cette lumière et par l'inspiration de la grâce, vinrent donc en Judée. L'arrivée et les questions de ces étrangers surprirent toute la ville de Jérusalem ; le trouble se répandit jusque dans la cour d'Hérode. Il assembla aussitôt les princes des prêtres et les docteurs pour s'informer d'eux où devait naître le Messie attendu. Ils lui répondirent qu'il devait naître à Bethléem de Juda, selon ce qui est écrit dans le prophète Michée : « Et toi, Bethléem de Juda, tu n'es pas la dernière de la tribu de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël. »

Alors Hérode, ayant fait venir les Mages en secret, et s'étant enquis d'eux soigneusement du temps où l'étoile leur avait apparu leur dit : « Allez à Bethléem ; informez-vous exactement de cet

[1] Si la nature s'étonnait de l'enfantement d'une Vierge, elle pouvait admirer un autre enfantement inouï, un nouvel astre qui s'élevait dans les cieux. De quelle matière aérienne est composé ce flambeau ? qui le porte dans le vide ? d'où lui vient son mouvement ? Est-ce un Ange qui le pousse ? se meut-il de lui-même ? Où est-il allé après avoir rempli sa mission ? Quelle était donc, dit saint Augustin, cette étoile qui n'avait jamais paru au milieu des astres, et que depuis on n'a pu y retrouver, qui se prêtait aux desseins de ceux auxquels elle servait de guide ? S'arrêtaient-ils, elle s'arrêtait ; poursuivaient-ils leur route, elle les précédait ; avaient-ils à gravir des montagnes, elle s'élevait ; descendaient-ils des vallons, elle s'abaissait ; entraient-ils dans une hôtellerie, elle restait stationnaire, et ne s'élançait qu'à leur départ. Que devons-nous admirer davantage, de cette étoile qui marque la route avec une fidélité si constante, ou de cette troupe de rois qui la suit avec tant de docilité ?... Drexelii, *Christus nascens*.

Digitized by Google

Enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer.

Ayant entendu ces paroles du roi, les mages partirent ; et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient reparut devant eux, et les conduisit, s'arrêtant sur le lieu où était l'Enfant. Ils entrèrent et ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa Mère. Se prosternant devant lui, ils l'adorèrent et lui offrirent de la myrrhe, de l'or et de l'encens, présents mystiques qui s'adressaient à l'humanité, à la royauté, à la divinité du saint Enfant.

Ils s'en retournèrent ensuite dans leur pays, mais par un autre chemin, parce qu'ils furent avertis en songe de ne pas aller retrouver Hérode, qui ne désirait savoir où était le roi des Juifs nouvellement né, que pour chercher à le faire mourir.

C'est là le premier mystère de ce jour que nous devons singulièrement honorer ; car c'est le jour de notre vocation. La joie qu'il a toujours inspirée a fait naître l'usage très-ancien de la fête des Rois, où les familles se réunissent en un petit festin. Songeons à ramener l'innocence dans ces réjouissances, et n'oublions pas que leur origine est chrétienne, que Dieu doit y présider, que le gâteau des Rois n'est béni qu'autant que les pauvres en ont leur part [1].

[1] Qu'il nous soit permis de citer ici une recherche de Feller sur les Mages. Ce nom qui veut dire Sages, désigne particulièrement les illustres seigneurs qui, conduits par un météore lumineux que l'Ecriture appelle une *étoile*, vinrent du fond de l'Orient adorer Jésus-Christ, troublèrent la cour d'Hérode par la recherche qu'ils firent de cet Enfant divin, et retournèrent dans leur patrie, après lui avoir rendu leurs hommages. On les appelle ordinairement *les trois Rois*. Claudien, poète payen, leur donne aussi ce nom, et désigne les présents symboliques qu'ils firent au Sauveur des hommes :

> Dant tibi Chaldæi prænuntia munera reges :
> Myrrham Homo, Rex aurum, suscipe thura Deus.

Ce passage est parfaitement conforme à ce qu'une ancienne tradition nous apprend sur ce sujet. Chalcidius, philosophe payen, dans son *Commentaire sur le Timée de Platon*, p. 219, fait mention de l'apparition de l'étoile miraculeuse qui conduisit les Mages à Bethléem. « Il y a, dit-il, une autre histoire plus digne de notre vénération religieuse, qui raconte l'apparition d'une étoile destinée à annoncer aux hommes, non des maladies ou quelque mortalité funeste, mais la venue d'un Dieu, uniquement descendu pour le salut et le bonheur du genre humain. Elle ajoute que cette étoile ayant été observée

Digitized by Google

Jésus, âgé d'environ trente ans, sortit de Nazareth, où il avait demeuré depuis son retour d'Égypte, soumis à sa mère et à saint Joseph, attendant en silence le temps d'exercer le ministère pour lequel il était descendu parmi les hommes. Il vint sur les bords du Jourdain et voulut recevoir le baptême de pénitence que prêchait son Précurseur. Saint Jean-Baptiste ne le connaissait pas auparavant; mais l'Esprit de Dieu, en l'envoyant baptiser dans l'eau, lui avait dit : — Celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre et s'arrêter, est celui qui baptise par le Saint-Esprit. — Ayant donc reconnu Jésus à ces marques, il ne put souffrir ce profond abaissement de Celui qui était la sainteté même, et il lui dit : — C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! — Mais Jésus lui répondit : — Laissez-moi faire ce que je fais, car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. Jean se rendit et baptisa Jésus. Pendant que Jésus était en prière, au sortir de l'eau, le ciel parut s'ouvrir; le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, et l'on entendit une voix du ciel qui disait : « Celui-là est mon Fils bien-aimé, l'objet de toutes mes complaisances. »

Jésus quitta les bords du Jourdain, et se retira, dans le

par des Chaldéens versés dans l'astronomie, sa route nocturne les conduisit à chercher le Dieu nouvellement né, et qu'ayant trouvé cet auguste Enfant, ils lui rendirent les hommages dus à un si grand Dieu. »

On donne ordinairement aux trois Mages les noms de *Gaspard*, *Melchior*, *Balthazar*, et l'on croit que parmi eux il y en avait un noir. La cathédrale de Cologne se glorifie de posséder les corps de ces premiers adorateurs de Jésus-Christ parmi les Gentils. Ils y furent apportés par l'empereur Frédéric-Barberousse après la prise de Milan. On croit que ces saints rois avaient été baptisés par l'Apôtre saint Thomas; et que leurs corps, recueillis par les premiers chrétiens, furent portés dans le quatrième siècle à Constantinople, d'où on les transféra plus tard à Milan. Le monument ou lypsanothèque qui renferme ces reliques, est d'une richesse extraordinaire et d'un grand travail. Le P. Crombach, jésuite, a écrit, en faveur de cette tradition de l'église de Cologne un grand volume in-folio : *Primitiæ gentium, sive Historia sanctorum trium Magorum*, Cologne, 1654. Le jour de l'Epiphanie, l'Eglise célèbre dans la personne des trois rois la vocation de toutes les nations à la foi de l'Evangile, comme l'on voit dans l'office de ce jour, composé des passages les plus lumineux et les plus touchants de l'ancien Testament, relatifs aux effets merveilleux du Christianisme, et à la réunion de tous les peuples sous la loi de Jésus-Christ.

Digitized by Google

désert, pour commencer sa mission par le jeûne et par la prière.

Jésus, comme on le voit dans le saint Évangile, ayant remporté la victoire sur l'esprit tentateur dans le désert, se choisit des disciples et se mit à prêcher la bonne nouvelle. Il fut alors invité avec sa Mère et ses disciples à des noces qui se faisaient à Cana, en Galilée; et il y alla. Vers la fin du repas, le vin manqua. La très-sainte Vierge, émue de charité pour les mariés, dit à Jésus : « Ils n'ont point de vin. » Jésus répondit doucement à sa Mère : « Qu'importe à vous et à moi [1] ? Mon heure n'est pas encore venue. » Marie néanmoins dit à ceux qui servaient : « Faites ce qu'il vous dira. »

Or, il y avait là six grandes urnes de pierre. Jésus dit donc aux serviteurs : « Emplissez d'eau les urnes; » ils les emplirent jusqu'aux bords. « Puisez, ajouta-t-il, et portez-en au maître d'hôtel. »

Dès que le maître d'hôtel en eut goûté, il appela l'époux et lui dit : « On sert ordinairement le bon vin d'abord, et quand les conviés ont beaucoup bu, on apporte le moindre; mais vous, vous avez fait le contraire; vous avez réservé votre meilleur vin pour la fin du repas. »

Ce fut là le premier miracle que fit Jésus, pour manifester sa gloire et se faire connaître à ses disciples, qui commencèrent à le croire vraiment le Messie promis par les Prophètes.

Voilà les trois mystères que l'on célèbre en ce jour [2]. Cette fête est une des plus anciennes dans l'Église, et elle a toujours été du nombre des cinq premières ou principales fêtes de l'année, qui sont Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, Noël et l'Épiphanie.

Tous les fidèles, autrefois, assistaient aux divins offices de la veille (c'est-à-dire de la nuit) et du jour de l'Épiphanie; et l'histoire rapporte que Julien l'Apostat, étant à Vienne, en Dauphiné, l'an 361, n'osa pas se dispenser ce jour-là de venir à l'église, quoiqu'il eût déjà renoncé dans son cœur à Jésus-Christ.

[1] La plupart des traducteurs ont rendu le *quid tibi et mihi, mulier*, par ces mots : *qu'y-a-il de commun entre vous et moi?* ce qui n'est pas le sens véritable.

[2] Saint Augustin ajoute à la fête de l'Epiphanie un quatrième miracle : celui que fit Notre-Seigneur en multipliant cinq pains et deux petits poissons dont cinq mille hommes furent rassasiés.

Digitized by Google

On voit encore dans plusieurs églises une marque éclatante de la solennité de cette fête : c'est l'annonce de Pâques qui se fait ce jour-là. Le diacre, après avoir lu l'Évangile de la Messe, annonce au peuple, à haute voix, quel jour on doit célébrer la Pâque du Seigneur ; usage qui vient sans doute de ce qu'entre les fêtes qui se rencontraient depuis le commencement de l'année ecclésiastique (c'est-à-dire, depuis le premier dimanche de l'Avent) jusqu'au jour de Pâques, l'Épiphanie était celle où le peuple fidèle s'assemblait en plus grand nombre dans le Lieu Saint.

Dans les églises d'Orient, d'Égypte et d'une partie de l'Afrique, en mémoire du baptême de Jésus-Christ, on baptisait solennellement les catéchumènes, la veille de l'Épiphanie, comme on faisait en Occident aux veilles de Pâques et de la Pentecôte.

L'Église continue d'honorer en ce jour les trois mystères dont nous avons parlé ; mais remettant au jour de l'octave la lecture de l'office particulier du baptême de Jésus-Christ, et au dimanche d'après, l'évangile des noces de Cana, elle s'occupe principalement aujourd'hui du mystère de l'adoration des Mages [1]. Ils étaient

[1] On lit dans saint Ephrem qu'après avoir vu les offrandes des Mages, Marie leur adressa la parole ; et l'entretien suivant eut lieu :

MARIE. — Puissants étrangers, à qui offrez-vous ces richesses ? pourquoi êtes-vous entrés dans cette pauvre retraite ? qui vous a fait quitter les pays de l'Aurore, pour venir déposer ces trésors aux pieds d'un Enfant ?

LES MAGES. — Mais cet Enfant, votre Fils, est le Roi du monde, et tout obéit à son empire.

MARIE. — Eh ! quel roi eut jamais une crèche pour berceau, pour demeure une étable ? Où sont le diadème et le trône de ce petit Enfant ? Que voyez-vous en lui qui annonce la royauté ?

LES MAGES. — Cet enfant, votre Fils, ô Vierge, est l'Ancien des jours, le Monarque des siècles. Il s'est fait petit, parce qu'il aime les petits et les pauvres : cependant les rois inclineront devant lui leurs couronnes et l'adoreront.

MARIE. — Comment ces mystères vous ont-ils été révélés aux extrémités du monde ? Qui vous a appelés du fond de l'Orient ?

LES MAGES. — Une étoile extraordinaire, plus grande que tous les autres astres, nous est apparue ; elle nous a annoncé que notre Roi venait de naître ; nous avons marché à sa lumière, c'est elle qui nous a conduits.

MARIE. — Nobles étrangers, ne parlez point en ce pays de royauté ni de grandeur ; Jérusalem est changée en un fleuve de sang ; tous les grands périssent. Je crains qu'Hérode, entendant parler d'un roi qui vient de naître, ne tire son glaive et ne coupe cette tendre fleur avant qu'elle ait porté son fruit de vie.

Digitized by Google

gentils, c'est-à-dire, idolâtres ; nous devons les regarder comme les prémices de la gentilité, que Dieu, par sa miséricorde, a appelés des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité. Ainsi, nous le répétons, ce jour est, à proprement parler, notre fête : les autres nous sont communes avec les Juifs convertis à la foi ; mais celle-ci est particulière à ceux qui, comme nous, sont gentils et idolâtres par leur origine.

Souvenons-nous donc aujourd'hui qu'il y a eu un temps où nous n'avions aucune part avec Jésus-Christ, aucune espérance des biens promis, et que Dieu, dont nous étions éloignés, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés, nous a prévenus et attirés à lui, en nous éclairant par la prédication de l'Évangile et par le don inestimable de la foi.

---

## SAINTE MACRE,

VIERGE ET MARTYRE.

Lorsque l'empereur Maximien Hercule persécutait l'Église chez nous, le préfet du prétoire Rictius Varus, nom que les vieux légendaires traduisent par Rictiovare, fit un grand nombre de martyrs dans la partie des Gaules qu'on appelait la Belgique et qui s'étendait jusqu'à la Seine. Il vint à Reims, et après avoir répandu dans cette ville le sang d'une multitude de chrétiens, il alla dans les bourgades voisines porter la mort à tous les fidèles qui refusaient de sacrifier aux idoles.

LES MAGES. — Ne craignez point, ô Vierge, la fureur d'Hérode ; votre Fils est au-dessus des puissants et des forts ; il renversera son trône pour fonder lui-même un empire éternel.

MARIE. — Sages étrangers, Dieu vous a fait connaître les secrètes merveilles de sa bonté ; avant la naissance de ce Fils, l'Ange du Seigneur m'a appris qui il est, et m'a dit que son règne n'aura point de fin.

LES MAGES. — Cet Ange est sans doute le même qui a conduit près de nous l'étoile miraculeuse, et qui nous a fait entendre sa voix.

MARIE. — Allez donc, glorieux fils de l'Orient, annoncer à votre patrie la naissance du Fils de Dieu.

LES MAGES. — O Vierge, puissent la bénédiction et la paix de votre Enfant divin nous accompagner dans notre retour vers les rivages de l'Aurore ! et, lorsque son empire sera manifesté au monde, puisse-t-il venir visiter notre pays !..

Digitized by Google

Sainte Mâcre vivait alors dans la retraite aux lieux où l'on voit maintenant la petite ville de Fismes, à l'extrémité du diocèse de Reims. C'était une très-pieuse vierge qui s'était consacrée à Jésus-Christ et qui sanctifiait tous les moments de sa vie solitaire par la prière et les austérités. Elle fut arrêtée par l'ordre de Rictiovare, qui, après avoir épuisé les promesses pour la séduire, la menaça de tortures et de mort si elle refusait de sacrifier à ses dieux. La voyant inébranlable, après l'avait fait battre très-rudement sur le chevalet, il la fit jeter dans un bûcher allumé. Heureuse de souffrir pour son Dieu, Mâcre, au milieu des flammes, chantait les louanges de Jésus-Christ, et le remerciait d'avoir permis qu'elle fût honorée des gloires du martyre.

Le persécuteur furieux d'une constance si héroïque, fit retirer la Sainte du bûcher, pour l'abattre et la réduire par d'autres supplices. Il lui fit couper les mamelles ; puis elle fut enfermée dans un cachot infect, d'où on la tira ensuite pour la rouler sur des tessons de pots cassés. C'est au milieu de ces horribles tourments qu'on multipliait, qu'elle rendit son âme à Dieu, élevant ses regards vers le ciel.

Cette mort glorieuse eut lieu le 6 janvier de l'an 287. Le corps de sainte Mâcre fut découvert au VIII^e^ siècle. Il est vénéré dans le diocèse de Reims.

Salazar, dans son Martyrologe espagnol, cite des autorités, entr'autres André Gilius, qui disent que sainte Mâcre était espagnole d'origine, ce que nous n'adoptons ni ne contestons. Il nous suffit de savoir qu'elle était chrétienne, et qu'elle brille parmi les Saints dans le ciel.

## SAINT NILAMMON,

SOLITAIRE.

Nilammon, qui jouit de la gloire des Bienheureux dans le ciel, serait peut-être inconnu ici-bas si Dieu n'eût pas dévoilé sa sainteté éminente par un fait extraordinaire qui nous donne une idée de la grandeur de l'épiscopat et des dangers qui l'environnent.

Il ne songeait qu'à se sanctifier dans une solitude écartée,

Digitized by Google

lorsque les habitants de la petite ville de Gères, en Égypte, à deux ou trois lieues de Péluse et de Damiette, ayant perdu leur évêque, vinrent l'enlever pour le mettre à sa place. C'était en l'an 403. On était occupé à vaincre sa résistance, lorsque Théophile, patriarche d'Alexandrie, revenant de Constantinople, fut poussé par un vent favorable au port de Gères.

Ayant reconnu la sainteté de Nilammon, il acquiesça aux instances qu'on lui fit, de leur donner ce juste pour pasteur. Il ne reçut aucune des excuses que lui allégua le solitaire ; et voyant qu'il ne pouvait, ni par raisonnements ni par prières, le résoudre à recevoir le fardeau de l'épiscopat, il lui accorda le reste du jour pour se décider, en lui disant qu'après cela il serait ordonné, malgré qu'il en eût.

Le lendemain Théophile l'alla trouver dans sa cellule, pour lui imposer les mains, et il fit encore tout ce qu'il put pour le persuader de se soumettre à la volonté de Dieu, qu'il croyait être visible dans celle de la multitude. Le Saint, toujours pénétré du sentiment qu'il avait de son indignité, allégua de nouveau toutes les raisons qui l'obligeaient à demeurer ferme dans son refus. Voyant que le Patriarche, sans l'écouter, se préparait à faire l'ordination, il le pria d'agréer au moins qu'auparavant ils se missent en prières ; ce qu'il fit et Théophile aussi. Les chrétiens qui sollicitaient le Saint pour leur évêque, priaient de leur côté, à la porte.

Au bout d'une heure Théophile se releva, croyant Nilammon toujours en prières. Le peuple au dehors l'appelait à haute voix, et comme il ne répondait pas, la foule entra. Elle trouva Nilammon mort.

La surprise que causa cet événement fut suivie bientôt de l'admiration que l'on eut pour cette grande vertu. Les habitants de Gères le prirent pour un témoignage évident de sainteté. Ils bâtirent sur son tombeau une chapelle en son honneur, et on y célébrait tous les ans le jour de sa mort avec beaucoup de solennité.

Ce culte lui fut donc rendu pour ce dernier fait de sa vie, qui est l'unique que Dieu ait voulu nous faire connaître pour nous

Digitized by Google

tenir lieu d'une grande instruction. Sa fête se faisait encore en Égypte longtemps après, et l'historien Nicéphore témoigne qu'on la célébrait toujours en Grèce et en Orient au XIV^e^ siècle, où il vivait.

## SAINT JULIEN,

### ÉVÊQUE DE BOSTRA.

Saint Julien, abbé d'un monastère de la Palestine, fut élevé, dans la seconde moitié du VI^e^ siècle, au siége épiscopal de Bostra ou Bostres, appelé ensuite Bosor, ancienne ville de refuge des Israélites. Cette ville était peuplée d'un mélange de chrétiens, de juifs et d'idolâtres, et on comptait sur le zèle de Julien pour étendre là le règne de Jésus-Christ.

Il se dévoua avec ardeur à porter le fardeau qu'on lui imposait, quoiqu'il effrayât son humilité. Il lutta avec courage d'abord contre l'idolâtrie. Mais les plus importants personnages de Bostra étaient idolâtres, et, vivant dans les orgies que permettaient leurs dieux, ils murmurèrent contre lui d'abord et ne négligèrent rien pour le troubler et l'effrayer par leurs menaces.

Le Saint ne s'écarta pas du chemin que lui traçait son zèle. On lui disait en vain qu'il exposait sa vie; il répondait avec saint Paul qu'il lui fallait combattre et que la mort était un gain.

Ses ennemis recoururent à un moyen qui devait le réduire au silence. Ils subornèrent son domestique et lui remirent le poison qu'ils avaient habilement préparé pour clore cette bouche qui condamnait leurs égarements. Le poison, dans la coupe du saint Évêque, se trouva le lendemain sur la table. Mais éclairé assurément par Celui qui est la lumière, il fit venir ceux qui avaient comploté sa mort; il leur dit, en prenant la coupe : « Il paraît qu'on veut me retirer du monde par le poison; eh bien! si Dieu le permet, je vais le prendre.

Il fit alors le signe de la Croix sur la coupe, en disant : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, » et il la vida toute d'un trait.

Les conjurés se jetèrent à ses pieds en lui demandant un par-

Digitized by Google

don qu'il leur accorda. Mais le poison fut paralysé ; et cette merveille, ou plus exactement ce miracle les convertit.

Il vécut de longues années encore et ne mourut que dans les premiers jours de l'an 591.

## SAINTE BENOITE,

MARTYRE.

Le Martyrologe romain place aujourd'hui la glorieuse mort d'une sainte dame chrétienne nommée Benoîte (*Benedicta*), qui gagna les palmes du martyre sous Julien l'Apostat, avec saint Priscillien et saint Prisque, tous deux prêtres de Rome. Apronien qui avait juré haine aux chrétiens, et qui, en raison de cette haine, était devenu l'un des ministres de Julien, fit décapiter les deux prêtres et avec eux la Sainte, à qui il ouvrit les portes du ciel.

Cette Sainte est honorée le 4 et le 6 janvier.

## SAINT MELAINE,

ÉVÊQUE DE RENNES.

Saint Melaine, né au diocèse de Vannes en Bretagne, de parents illustres, fut garanti dès ses plus jeunes années, de la corruption du siècle, par les soins que quelques évêques prirent de son éducation. Il passa de leur école dans un monastère où il se perfectionna en très-peu de temps. Dieu découvrit son mérite à saint Amand, septième évêque de Rennes, lorsqu'il était au lit de la mort, en lui faisant connaître que Melaine serait son successeur.

Le clergé et le peuple de Rennes furent instruits de cette révélation accordée à leur saint Évêque. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, ils allèrent enlever Melaine, qui ne croyait pas qu'on dût jamais traverser sa résolution de ne pas sortir de son monastère.

Il fut consacré malgré sa résistance et ses larmes, et la grâce de son ordination lui fit comprendre que Dieu était l'auteur de sa vocation.

Cette considération pourtant ne le guérit pas entièrement de la

Digitized by Google

frayeur qu'il avait éprouvée devant une charge si pénible. Mais elle lui donna la confiance que celui qui l'y avait appelé lui accorderait les secours nécessaires pour arriver à remplir tous ses devoirs. Il ne négligea rien pour mériter ces secours.

Sa réputation porta bientôt Clovis à réclamer ses conseils pour l'accroissement de la religion dans son royaume, ce qui fit regarder saint Melaine comme un nouvel apôtre de la France, avec saint Rémi de Reims. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à faire assembler le premier concile d'Orléans; il y défendit avec autant de courage que de lumière la pureté de la foi contre l'orgueil des hérétiques, et la nécessité de la discipline contre la corruption qui se glissait parmi quelques catholiques. Il détruisit presque entièrement l'idolâtrie dans l'étendue de son diocèse.

Il avait reçu de Dieu, avec une sagesse éminente, le don des miracles auquel il recourut pour abattre les incrédules. L'auteur de sa vie met au nombre des plus éclatants la résurrection d'un mort et la délivrance de quelques possédés. Il n'oublie pas de faire remarquer la peine qu'avait le Saint de voir que les esprits grossiers en attribuassent la gloire au serviteur, au lieu de la reporter au Maître.

Ses prédications et ses miracles auraient eu peu de force s'il n'avait toujours eu soin de les soutenir de l'exemple de ses vertus. Il représentait Jésus crucifié dans toute sa conduite, et ses mortifications continuelles faisaient voir qu'il était un parfait disciple de la Croix qu'il prêchait aux autres. Quoique les exercices continuels de sa pénitence et de sa charité le retinssent sur la terre, il avait toujours le cœur et l'esprit au ciel. Il mourut à Plesse, lieu de sa naissance, dans un monastère qu'il y avait bâti.

On ne sait pas combien de temps il vécut, mais on sait qu'il mourut l'an 531, le 6 janvier.

Son corps fut transporté à Rennes avec beaucoup de pompe. Les plus célèbres Évêques du voisinage se trouvèrent à ses funérailles, entre autres saint Aubin d'Angers, saint Victeur du Mans, saint Lô de Coutances et saint Marse de Nantes.

Dieu honora son tombeau de miracles qui donnèrent beaucoup d'étendue au culte religieux qu'on rendit à sa mémoire.



Digitized by Google

## SAINT ANTIMOND,

APOTRE DES MORINS.

Ce saint prêtre, disciple de saint Rémi, l'illustre évqêue de Reims, fut envoyé par lui dans le pays des Morins jusqu'alors idolâtres. Les Morins occupaient les contrées où sont maintenant Boulogne-sur-Mer, Saint-Omer et Ypres. Mais à la fin du v^e^ siècle, la ville principale des Morins était Térouane, que Charles-Quint détruisit complétement en 1563.

On a donné à saint Antimond le titre de missionnaire; celui d'évêque régionnaire lui convient mieux. Aussi Chastelain le met à la tête des évêques de Térouane; il croit, guidé par le bollandiste Ghesquière, qu'il vint au pays des Morins en 497, et qu'il y mourut en 518, après un épiscopat de vingt-et-un ans. Il était arrivé à Térouane, deux ans avant que saint Vaast vînt à Arras.

Le saint prêtre Antimond vivait dans un ermitage auprès de Reims, lorsque saint Rémi lui donna ses pouvoirs apostoliques, en lui disant : « Jusqu'ici vous avez fui le monde, désormais vous allez vous mesurer avec lui, le combattre et le dominer. »

On a remarqué que le nom d'Antimond, sous lequel ce bon Saint est honoré, lui a été donné par saint Rémi, en souvenir de l'éloignement qu'il avait eu jusque-là pour le monde.

Saint Antimond remplit dignement et heureusement toutes les fonctions d'un saint Évêque. Il releva près de Térouane un monastère qui avait été fondé par saint Victrice, évêque de Rouen. Ce prélat, au commencement du v^e^ siècle, avait semé les premiers germes de la foi chez les Morins, mais ce monastère avait été détruit par une invasion de barbares. Antimond bâtit aussi une église dans sa ville de Térouane, et il mourut plein de mérites devant Dieu, avec le bonheur d'avoir enraciné la foi dans un pays qui a donné beaucoup de Saints à l'Église.

Digitized by Google

## SAINT PIERRE DE DOROVERNE,

APPELÉ AUSSI PIERRE D'AMBLETEUSE.

Ce digne Saint, qui avait été disciple de saint Grégoire-le-Grand, menait à Rome la vie religieuse dans le monastère de Saint-André, où il avait pour abbé un saint personnage nommé Augustin. On sait qu'ayant vu vendre des Anglais prisonniers, Grégoire-le-Grand touché de compassion se décida à envoyer chez ce peuple une mission qui pût l'éclairer et le tirer de la barbarie. Le chef de cette mission fut Augustin, et le Pape lui donna pour second le moine Pierre, qui était à la fois pieux, instruit et courageux.

Il seconda avec succès les prédications de saint Augustin. Cette mission fut bénie, et un premier monastère avec son église fut bâti auprès de Cantorbéry. Il fut dédié sous le patronage de l'Apôtre saint Pierre, et le moine de Saint-André en fut le premier abbé. On l'appela aussitôt Pierre de Doroverne, parce que *Durovernum* était le nom du territoire où s'éleva le premier monastère de la Grande-Bretagne.

De nouveaux ecclésiastiques avaient été invités à venir agrandir les conquêtes de la mission. Mais leur nombre ne suffisant pas, le généreux abbé fut renvoyé en France où il devait rassembler encore quelques aides. C'était aux premiers jours de l'an 608. Sans doute que Pierre de Doroverne était mûr pour le ciel, car une tempête, qui s'éleva le 6 janvier, engloutit le navire qui le ramenait, et il termina ses jours dans la rade d'Ambleteuse, entre Boulogne et Marquise, au Pas-de-Calais.

Le vénérable Bède a loué les mérites et la sainteté du bienheureux Pierre de Doroverne, qu'on appelle aussi Pierre d'Ambleteuse.

## SAINT ERMINOLD,

ABBÉ.

Erminold, né de l'une des premières familles de la Souabe, fut confié de bonne heure par ses parents, au vénérable Guillaume,

Digitized by Google

abbé d'Hirschau. C'était un homme à la fois vertueux et instruit. Sous sa direction, Erminold fit de grands progrès dans les sciences sacrées et dans les vertus qu'elles inspirent.

Après ses études, il fit ses vœux et ne songea plus qu'à mener la vie d'un bon religieux. Aussi l'empereur Henri V, qui sut l'apprécier, le nomma vers l'an 1110, abbé de Lorche dans le Rhingau. Erminold avait un frère dans les armées de Henri. Ce prince lui dit un jour d'un ton gracieux : « Je viens de nommer votre frère à l'abbaye de Lorche, et j'espère que vous n'oublierez pas ce bienfait. » L'officier qui était sérieux fit un don à l'Empereur. Mais le Saint l'ayant appris, et croyant que l'empereur ne lui avait accordé l'abbaye qu'en vue de ce qu'il avait reçu, la résigna aussitôt, ne voulant pas conserver un bénéfice qu'il paraîtrait avoir obtenue par simonie; et il s'en retourna à Hirschau. Mais il y resta peu, car saint Othon, évêque de Bamberg, qui venait de fonder une abbaye à Prufening, demanda Erminold pour en être le supérieur. L'abbé d'Hirschau, quoique à regret, se sépara une seconde fois de son élève, et fit accompagner Erminold de quelques religieux, en l'envoyant prendre possession de sa nouvelle abbaye. Sa douceur, son affabilité, la sainteté de ses mœurs et sa prudence, lui attirèrent les cœurs et le respect de tous.

Cependant Henri V, qui était sous l'anathème, avait depuis quelque temps le désir de connaître le saint abbé qui lui avait donné une si grande preuve de désintéressement. Dans l'espérance de s'entretenir avec lui, il se rendit un jour à l'abbaye de Prufening, accompagné de toute sa cour. Il comptait bien qu'Erminold s'empresserait à venir avec toute sa communauté au-devant de son souverain : il se trompait. Erminold était trop dévoué au Saint-Siége, pour ne pas respecter la sentence d'excommunication lancée contre l'Empereur ; et quoique saint Othon, fondateur du monastère, accompagnât ce prince, le pieux Abbé ne put se résoudre à recevoir Henri avec les cérémonies d'usage. Il se présenta seul à la porte de l'abbaye et s'adressant à l'Empereur : « J'aurais été heureux, dit-il, de vous recevoir avec les honneurs dus à votre rang : mais je sais que l'Église vous a exclu de la communion chrétienne. »

Digitized by Google

Saint Othon lui répondit : « Nous ne sommes pas tenus d'éviter la présence de ceux dont l'excommunication ne nous est pas connue d'une manière certaine. — Pourrais-je l'ignorer, dit Erminold, lorsque du haut de la chaire j'ai dû l'annoncer aux miens? »

Henri n'insista pas. Admirant la fermeté de ce nouvel Ambroise, il se retira et imposa silence à ses courtisans qui cherchaient à l'aigrir contre Erminold.

Quelque temps après, l'empereur passait en vue de l'abbaye de Prufening ; ceux qui l'accompagnaient se mirent à rappeler l'affront qu'il avait reçu d'un moine, et offrirent d'envahir l'abbaye et de punir l'abbé de sa témérité. Henri leur défendit, sous peine d'encourir sa disgrâce, de faire la moindre insulte au saint Abbé qui avait fait son devoir.

Depuis lors tous les soins d'Erminold s'appliquèrent à bien asseoir la discipline dans son abbaye. Quoiqu'il chérît vivement ses religieux, lorsqu'il voyait quelques rebelles, il savait déployer une juste sévérité. Mais ses efforts ne purent parvenir à extirper tout à fait les vices qui désolaient son cœur. Quelques-uns même poussèrent la perversité jusqu'à attenter à sa vie.

Un jour, pendant que le Saint traversait un corridor obscur, un de ces malheureux se jeta sur lui, et lui asséna un coup si violent qu'il le renversa sans connaissance. Revenu à lui, Erminold ne proféra pas une seule plainte contre son assassin : il demanda même à la communauté de lui faire grâce, disant qu'il lui avait sans doute donné, sans le vouloir, quelque sujet de haine, et que d'ailleurs l'attentat que le ciel venait de permettre sur sa personne était un juste châtiment de ses fautes personnelles. Sa blessure se trouva mortelle, et le saint Abbé rendit son âme à Dieu le 6 janvier 1121, après avoir pardonné à son ennemi et reçu les Sacrements de l'Église, dans les sentiments de la foi la plus vive.

On l'enterra au milieu de l'église de l'abbaye, et Dieu glorifia son tombeau par plusieurs miracles [1].

[1] Cette vie et les deux suivantes sont extraites des additions à Godescard.

Digitized by Google

## LE BIENHEUREUX FRÉDÉRIC,

PRÉVOT DE SAINT-VAAST.

Le bienheureux Frédéric était fils de Godefroid, comte de Verdun, et de Mathilde, fille du duc de Saxe. Après la mort de son père, le comté de Verdun lui échut en partage. Formé à l'école de Jésus-Christ, il ne se laissa pas éblouir par le faste des grandeurs de la terre, et plus il se vit placé haut par sa naissance, plus il devint humble à ses yeux.

Son frère Adalbert II, évêque de Verdun, était mort en 997; Frédéric céda aux évêques de cette ville le comté de Verdun. Il alla ensuite visiter les Saints-Lieux de Jérusalem, et à son retour il passa par Reims. Là, de concert avec Richard, doyen de la cathédrale, ces deux religieux choisirent pour leur retraite le monastère de Saint-Vannes, à Verdun, dont l'abbé était un Irlandais de vie sainte, et de mœurs austères; il se nommait Fingan. Leur conduite fit reconnaître que c'était le Seigneur qui les avait amenés dans cette maison de prière. Un jour, le duc Godefroid, frère de Frédéric, étant venu le voir, le trouva à la cuisine, occupé à laver la vaisselle : « Quelle occupation pour un comte! lui dit-il avec dédain. — Vous avez raison, mon frère, répondit Frédéric; elle est bien au-dessus de moi, car qui suis-je pour rendre service à saint Pierre et à saint Vannes, patrons de cette maison [1] »

Richard, son ami, ayant été transféré à l'abbaye de Saint-Vaast, y établit prévôt Frédéric. C'est dans ces fonctions que la mort enleva le Bienheureux, le 6 janvier de l'an 1020. Richard fit transporter son corps à Saint-Vannes; Arras ne conserva que ses entrailles.

[1] Les envoyés du Pape Grégoire X trouvèrent aussi l'illustre saint Bonaventure remplissant ce même ministère d'humilité chrétienne, quand ils vinrent lui apporter le chapeau de cardinal. Ainsi, dans ces siècles de foi, le sentiment religieux portait la science et la grandeur à s'humilier profondément pour la glorification de Dieu et l'édification des hommes.

(NOTE DE M. L'ABBÉ DESTOMBES.)

Digitized by Google

## LE BIENHEUREUX JEAN DE RIBÉRA,

ÉVÊQUE DE VALENCE.

Jean de Ribéra naquit à Séville en 1532. Son père, duc d'Alcala, vice-roi de Naples, était un homme très-religieux; il donna tous ses soins à l'éducation de son fils, dont il voulait faire un chrétien fervent. Le jeune homme répondit aux intentions de son père, et montra beaucoup de zèle et d'aptitude. Il fut envoyé à l'université de Salamanque, puis à celle de Séville, où il conquit le bonnet de docteur.

Cependant Jean était aussi remarquable par la pureté de ses mœurs et la sincérité de ses sentiments religieux que par les progrès qu'il avait faits dans les sciences, et son père, étonné d'une vertu si ferme dans un âge si tendre, le vit avec joie diriger ses vues vers l'état ecclésiastique. Il fit donc ses études théologiques, et eut le bonheur de recevoir la prêtrise le 7 mai 1557.

Pénétré de la sainteté des fonctions qu'il allait remplir, il s'en acquitta avec une piété admirable. Souvent il croyait voir Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au Saint-Sacrifice, comme autrefois les Apôtres l'avaient vu conversant avec eux sur la terre : aussi faisait-il ses délices de la célébration des Saints Mystères. Sa science et sa piété lui méritèrent l'estime générale, et Philippe II, roi d'Espagne, le nomma au siége épiscopal de Badajoz. Il se défendit quelque temps d'accepter un fardeau si redoutable; il fallut que le Pape et son propre père l'y contraignissent en quelque sorte. Il obéit donc. Mais pendant qu'il cherchait dans la retraite et la prière à gagner les bénédictions du ciel, il fut nommé simultanément patriarche d'Antioche *in partibus infidelium*, par le Pape, et archevêque de Valence par le roi d'Espagne.

Le diocèse de Valence était alors dans un état fait pour exciter le zèle d'un pasteur plein de foi. Depuis l'expulsion des Maures, il était resté dans cette ville un grand nombre de familles musulmanes, auxquelles des traités garantissaient le libre exercice de leur culte; et c'étaient les plus riches et les plus puissantes. Les arts, l'industrie, le commerce, étaient presqu'entièrement entre

Digitized by Google

leurs mains. Aussi leur présence était, pour les chrétiens, un objet de scandale et pour les faibles un attrait à la séduction. On avait tenté de les convertir au Christianisme ; mais les voies de la persuasion n'avaient pas réussi, et le roi n'osait trop recourir à la force pour les expulser tout à fait. Ce fut dans ces conjectures que Philippe II se détermina à confier le gouvernement spirituel du diocèse de Valence à Jean de Ribera. Pie V, qui occupait alors la chaire de Saint-Pierre, applaudit au choix du monarque. Jean fut le seul qui se plaignit de sa translation.

A peine arrivé dans son diocèse, il s'occupa de la réforme des abus, et surtout de la réparation des maux que la foi et la piété souffraient de la présence des infidèles. La pluralité des femmes que leur religion autorisait, la dissolution de leurs mœurs, l'opulence dans laquelle ils vivaient presque tous, et l'habitude qu'ils avaient de faire travailler leurs esclaves le dimanche, tout cela avait introduit parmi les chrétiens beaucoup de relâchement et de grands désordres.

Jean opposa d'abord à la corruption générale tout ce qu'un zèle éclairé pouvait lui suggérer de salutaire. Aumônes, jeûnes, prières, instructions, visites pastorales : il ne négligea rien. Mais voyant qu'il n'obtenait que de faibles résultats, il demanda au conseil suprême de Castille, l'expulsion des Maures. Des raisons d'état s'opposaient à ce qu'on entrât dans ses vues ; mais il y mit tant de persévérance que Philippe III accorda enfin ce que Philippe II avait toujours refusé. Le conseil de Castille, après une mûre délibération, rendit, au mois de janvier 1610, un décret qui ordonnait à tous les Maures de sortir des terres d'Espagne dans le délai de trente jours.

Remarquons ici que les intentions du pieux prélat étaient pures, qu'il ne se proposait que la gloire de Dieu et le bien de la religion, qu'il adoucit autant qu'il était en lui et par tous les moyens que sa charité pouvait lui suggérer, le sort des exilés ; et qu'il eut la consolation d'en voir un grand nombre, touchés de la générosité de ses procédés et de l'intérêt qu'il leur témoignait, abjurer leurs opiniâtres erreurs, et embrasser enfin une religion qu'ils avaient jusque-là repoussée.

Digitized by Google

Philippe III, reconnaissant, fit accepter au Saint, malgré lui, la charge de vice-roi de la province de Valence ; et le saint Évêque s'acquitta des devoirs difficiles qu'elle lui imposait avec un rare esprit de justice et de modération ; ce qui ne l'empêcha pas d'être en butte à des calomnies odieuses. Mais c'est ce qui attend les vertus héroïques.

La ville de Valence lui dut l'établissement d'un magnifique collége, dit du *Corpus Christi*, dans l'enceinte duquel ont été formés les personnages les plus distingués. Les pauvres trouvaient toujours en lui un père, les malheureux un consolateur ; les veuves et les orphelins un protecteur, les fidèles de son diocèse un pasteur plein de tendresse. Sa charité embrassait l'humanité toute entière. Bien des fois on l'entendit s'écrier qu'il voudrait verser tout son sang pour la conversion des Juifs, des infidèles et des idolâtres !

Malgré ses nombreuses occupations, il consacrait plusieurs heures par jour à la prière et à la méditation. Il n'est pas étonnant que le Seigneur l'ait favorisé du don de prophétie. Les historiens lui attribuent plusieurs prédictions qui s'accomplirent, entre autres celle du désastre de la fameuse expédition navale que Philippe II avait envoyée contre l'Angleterre, et qui fut engloutie dans les flots.

Ribéra, chargé d'ans et de mérites, fut enlevé à son diocèse le 6 janvier 1611 à l'âge de quatre-vingts ans. Il a été béatifié par Pie VI, le 30 août 1796.

---

## LA BIENHEUREUSE GERTRUDE D'OSTEN.

A Delft, d'où la réforme qui a tout détruit, a chassé les béguinages, on a pourtant toujours en vénération la mémoire d'une sainte béguine, qui mourut en odeur de sainteté, le jour de l'Épiphanie de l'an 1358, sous le pontificat du Pape Innocent VI.

Pendant sa vie, le Pape Clément V et le concile de Vienne avaient condamné les béguinages allemands, dont les sœurs s'appelaient Bégardes et marchaient dans les sentiers de l'hérésie. Mais, comme ce décret inquiétait les vraies béguines, le Pape

Digitized by Google

Jean XXII déclara par une bulle, qu'il ne concernait pas les béguinages du Cambrésis, du pays de Liège et des Pays-Bas, composés de femmes vraiment pieuses et chères à l'Église.

La vénérable Gertrude d'Osten avait pour la Passion de Notre-Seigneur la dévotion la plus tendre ; et on conserve sans doute encore le Crucifix très-vénéré devant lequel elle eut plusieurs extases. Une de ses compagnes, la béguine Lietta, lui prédit dans le carême de 1339, la grâce extraordinaire qu'annonçaient ses fréquentes extases. Dans son humilité elle n'en voulait rien croire. Mais le jeudi saint de l'année 1340, comme elle priait très-émue devant son Crucifix, dans la nuit qui amenait le jour de la réparation, elle se sentit marquée des stigmates ; et depuis lors, sept fois le jour, aux sept heures canoniales, il coulait du sang de ses plaies. Ce prodige ne pouvait rester longtemps caché ; dès qu'on en eut connaissance au dehors, il se fit autour d'elle un tel concours, qu'elle avait peine à suivre ses exercices religieux.

Dans cet embarras qui la troublait, car elle craignait de succomber à quelque pensée de vanité, elle supplia son bien-aimé Sauveur de faire disparaître ces signes dont il l'avait honorée. Elle obtint cette grâce, mais au prix de grandes souffrances.

Après que les stigmates eurent disparu, elle eut toujours le cœur accablé. Elle supporta tout avec courage, et vécut jusqu'au 6 janvier 1358.

On lit dans Surius, qu'au moment où elle passait de ce monde dans les parvis éternels, un saint moine en Flandre vit deux Anges qui accompagnaient dans les plaines éthérées l'âme d'une Bienheureuse ; il demanda à ces Anges quelle était cette religieuse. Les Anges lui répondirent que ce n'était pas une religieuse cloîtrée, mais la sainte Béguine de Delft.

Il y avait aussi en ce temps, dans le béguinage de Delft, un grand nombre d'âmes d'élite, parmi lesquelles on distinguait surtout la vénérable Lietta, compagne de Gertrude d'Osten.

Digitized by Google

## LE BIENHEUREUX LUITPRAND-VERULA.

C'était un vertueux prêtre de Milan, qui vivait à une époque où la simonie et d'autres grands désordres dans le clergé et dans les maisons monastiques donnaient des scandales qui eussent étouffé la religion, si elle n'avait eu en Dieu un soutien inébranlable. Le bon prêtre montrait un saint zèle contre la simonie, et une juste indignation contre les mauvaises mœurs. Il allait trouver les coupables et les semonçait avec autant de charité que de douleur, en leur représentant les plaies qu'ils faisaient à leurs âmes.

Plusieurs des égarés furent ramenés par lui au devoir. Mais d'autres, qui étaient déjà possédés de l'ennemi de Dieu, se réunirent un jour contre lui et le mutilèrent de la manière la plus cruelle. Le saint Pape Grégoire VII, qui siégeait alors si dignement sur la chaire de Saint-Pierre, lui écrivit une lettre qui le consola ; on ajoute que ses plaies se guérirent à la prière du Pontife. Luitprand-Verula mourut le 6 janvier de l'an 1113.

## LE VÉNÉRABLE PÈRE WENCESLAS RICHTER,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Henri Wenceslas Richter, né dans la Moravie en 1653, entra à quinze ans dans la Compagnie de Jésus. Il y fit de si heureux progrès, qu'à l'âge de trente-deux ans il fut envoyé dans les missions d'Amérique. Il signala son zèle chez les sauvages qui habitaient les bords du fleuve des Amazones ; et ses efforts produisaient beaucoup de conversions, lorsqu'en 1696, après douze années de dévouement, il fut tué par quelques misérables que ses exhortations irritaient. Il a laissé de son apostolat des relations intéressantes et curieuses.

Digitized by Google

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Nous avons déjà remarqué que la plupart des fêtes de Notre-Seigneur sont aussi les fêtes de la bienheureuse Vierge Marie. Le salut et la rédemption n'ont été annoncés aux hommes qu'après qu'ils eurent été annoncés à la vierge Marie par l'Ange Gabriel. Notre-Seigneur s'est fait homme, mais dans le sein de la bienheureuse Marie. Il est allé visiter son Précurseur, porté par la Vierge Marie. Il est né de la Vierge Marie. Il a été circoncis dans les bras de Marie. Il a été adoré par les bergers et par les mages sur le sein de la Vierge Marie. Il a été présenté au temple par la bienheureuse Vierge Marie. Il est allé en Égypte, porté par la Vierge Marie. Il a été conduit à Jérusalem par la bienheureuse Vierge. Il a été recouvré parmi les docteurs par la très-sainte Vierge Marie. Il est allé aux noces de Cana avec la Vierge Marie. Il a fait son premier miracle, à la prière de la bienheureuse Vierge Marie.

Marie l'écoutait quand il instruisait les peuples. Quand est venue la douloureuse passion de Notre-Seigneur, Marie, qui en avait suivi les phases et qui avait accompagné son Fils sur le chemin de la Croix, est restée debout auprès de lui dans son abandon. Après sa mort, elle l'a enseveli. Quand il est ressuscité, elle l'a vu la première. Elle l'a vu monter au ciel. Elle a reçu avec les Apôtres le Saint-Esprit envoyé par son fils. Elle était auprès de lui, le jour de son Ascension.

Lorsque son Fils l'a fait enlever dans les cieux par ses Anges, il est venu au-devant d'elle et l'a couronnée.

Mais, outre ces fêtes capitales, il y a eu dans tous les jours de l'année quelque sujet de fête pour Marie. C'est ainsi qu'un jour de l'Epiphanie, de l'an 804, le Pape Léon III consacra, en présence de Charlemagne, l'église somptueuse que le grand empereur venait d'élever à Aix-la-Chapelle, sous le patronage de Marie, Mère de Dieu et notre Dame.

Digitized by Google

## MARTYROLOGE ROMAIN [1].

L'Épiphanie de Notre-Seigneur.

Au territoire de Reims, le martyre de sainte Macre, vierge qui, durant la persécution de Dioclétien, fut jetée dans le feu par l'ordre du président Rictiovare ; mais, n'en ayant reçu aucune atteinte, elle eut les mamelles coupées, et fut enfermée dans une affreuse prison ; ensuite, ayant été roulée sur des morceaux aigus de pots cassés et sur des charbons ardents, elle mourut en priant Dieu.

En Afrique, la mémoire de plusieurs saints martyrs qui furent attachés à des poteaux, et consumés par le feu, durant la persécution de Sévère.

A Rennes dans les Gaules, saint Melaine, évêque et confesseur, qui, après avoir fait des miracles innombrables, ne respirant que pour le ciel, passa de ce monde à la gloire éternelle.

A Florence, saint André Corsini, carme, évêque de Fiésole, célèbre par ses miracles ; il fut mis au nombre des Saints par le pape Urbain VIII ; on célèbre sa fête le quatrième jour de février.

A Gerres en Egypte, saint Nilammon, reclus, qui, lorsqu'on le traînait malgré lui pour l'élever à l'épiscopat, se mit en oraison, et rendit son âme à Dieu.

[1] OCTAVO IDUS JANUARII.

Epiphania Domini. — In territorio Rhemensi, Passio sanctæ Macræ virginis, quæ in persecutione Diocletiani, jubente Rictiovaro præside, cum in ignem esset præcipitata et permansisset illæsa, dehinc mamillis abscissis, et squalore carceris afflicta, super testas etiam acutissimas ac prunas volutata, orans migravit ad Dominum. — In Africa, commemoratio plurimorum sanctorum Martyrum, qui in persecutione Severi ad palum ligati, igne consumpti sunt. — Rhedonis in Gallia, sancti Melani episcopi et confessoris, qui post innumerabilium signa virtutum, jugiter cœlo intentus, gloriosus migravit a sæculo. — Florentiæ, sancti Andreæ Corsini Florentini carmelitæ, episcopi Fesulani, quem miraculis clarum Urbanus Octavus in sanctorum numerum retulit ; cujus festivitas pridie nonas februarii celebratur. — Geris in Ægypto, sancti Nilammonis reclusi, qui dum ad episcopatum traheretur invitus, in oratione spiritum Deo reddidit.

Digitized by Google

**Additions des autres martyrologes.**

A Famagouste, en Chypre, le décès de saint Pierre-Thomas, de l'Ordre des Carmes, et évêque de Constantinople qui, après plusieurs victoires remportées sur les ennemis de la Croix, après beaucoup de livres composés, et de miracles opérés, s'endormit dans le Seigneur au jour et à l'heure prédits par lui-même; sa fête se célèbre dans son Ordre le 14 et le 15 février, jour auquel nous raconterons sa vie.

La bienheureuse Paule Tinga, vierge de l'Ordre des Camaldules, chérie de la très-sainte Vierge; sortie de ce monde pour les cieux le 6 janvier 1368.

Le bienheureux Guy (Guido), évêque d'Auxerre, mort en odeur de sainteté le 6 janvier 961.

Ferrari cite aujourd'hui une sainte Basilisse, dont il ne sait rien. C'est peut-être celle du 9 janvier, hospitalière avec saint Julien.

Sainte Licière ou Licérie, comptée, dans les anciennes litanies du diocèse de Sens, au nombre des vierges martyres. Honorée le 6 janvier.

Saint Andronin, dont l'abbaye de Saint-Victor à Paris possédait des reliques.

Saint Honorius, saint Jules, saint Antonin, martyrs, dont fait mention le martyrologe de saint Jérôme.

Saint Petran, que l'on dit né à Poitiers en 465, marié dans l'Armorique en 489, se retira ensuite dans l'Irlande où il se fit moine, et où il mourut dans un grand âge, consommé en perfection.

Le bienheureux Latron, évêque de Laon, où il florissait au VI^e^ siècle, et dont Flodoard a constaté la sainteté.

A Cagliari, en Sardaigne, saint Pompéien, martyr.

Saint Laudon ou Landon, évêque de Reims, après avoir donné des preuves de haute sainteté et de grand mérite. Son épiscopat ne dura que quatre ans. Il mourut le 6 janvier 649, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre de l'abbaye où il s'était glorieusement fait connaître.

Digitized by Google

Saint Raymond de Pennafort est mort en ce jour. Mais à cause de la solennité de l'Epiphanie, sa fête est remise au 23 janvier.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

François Besson, prêtre né à saint Cirgue-de-Jourdane, au département du Cantal, emprisonné en 1793 pour refus de serment à l'iniquité, fut conduit à Bordeaux pour être déporté en 1794. En attendant, il fut enfermé dans un couvent devenu une prison, et mourut le 6 janvier 1795. Il avait cinquante-cinq ans.

Jean Lemaître, prêtre du diocèse de Saint-Malo, pour s'être refusé au serment révolutionnaire, fut arrêté près de Lancoet vers la fin de 1793, conduit aux prisons de Saint-Brieuc et condamné à mort le 6 janvier 1794.

Joseph-Etienne Morinière, prêtre du diocèse d'Angers. Il exerçait le saint Ministère à Saumur. Arrêté pour refus de serment, il fut condamné à mort comme brigand de la Vendée, le 5 janvier 1794 et exécuté le lendemain 6.

Avec lui fut exécuté, le même jour, Jacques-Charles Matthieu Ledoyen, prêtre du même diocèse d'Angers, vicaire de la paroisse de Contigné, près de Châteaugontier.

Digitized by Google

# SEPTIÈME JOUR DE JANVIER

Le retour d'Egypte. — Saint Lucien d'Antioche, martyr. — Saint Polyeucte, martyr. — Saint Valentin de Passau, évêque des Grisons et apôtre de Tyrol. — Saint Aldric, évêque du Mans. — Saint Théau ou Thiflon, disciple de saint Eloi. — Sainte Viergue. — Saint Canut, duc de Sleswig. — Saint Anastase, archevêque de Sens. — Saint Etienne de Baugé, évêque d'Autun. — Saint Nicétas, apôtre des Daces. — Le Bienheureux Vitikind. — Le Bienheureux Renaud de Montauban. — Le Bienheureux Ange de Pise, frère mineur. — Le vénérable Fr. Ambroise Fernandez, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — Le vénérable P. Louis de Blois, abbé de Liessies. — Le vénérable P. de Condren, second général de l'Oratoire. — Le martyre de Victoire Jourdain. — La croix de l'infante Isabelle. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

---

## LE RETOUR D'ÉGYPTE.

Nous empruntons ce récit aux méditations de saint Bonaventure sur la vie de Notre-Seigneur, — traduction de M. Lemaire-Esmangard.

« Jésus, Marie, Joseph reprennent donc la route de la Judée. Mais comment reviendra l'Enfant-Jésus dans un âge si tendre? car le retour me paraît encore plus difficile que l'arrivée. En effet, quand il s'enfuit en Égypte, il était si petit qu'on pouvait le porter; et maintenant il est trop grand pour être tenu entre les bras, et trop faible pour faire à pied une si longue route.

« Mais peut-être que l'un de ceux qui l'accompagnaient avec tant de bienveillance lui donna ou lui prêta quelque paisible animal sur lequel il pût monter? O tendre et aimable Enfant, Roi du ciel et de la terre! que les souffrances que vous avez endurées pour nous ont été grandes! qu'elles ont été précoces! David a bien prophétisé quand il vous fait dire : « Je suis pauvre et condamné aux douleurs dès ma jeunesse, etc. » *Psalm.*, LXXXVII.

Digitized by Google

Vous avez constamment soumis votre chair adorable aux plus grandes privations, aux plus accablantes fatigues et aux plus rudes afflictions ; par amour pour nous, vous vous êtes presque haï vous-même. Certes vos peines qui nous occupent en ce moment auraient seules dû suffire pour l'entière rédemption du monde.

« Prenez donc l'Enfant-Jésus, placez-le sur sa paisible monture ; conduisez-le attentivement ; et lorsqu'il voudra descendre, prenez-le avec joie entre vos bras, et tenez-le ainsi quelques instants, du moins jusqu'à l'arrivée de sa Mère, dont la marche, un peu plus lente, est aussi plus tardive. Alors l'Enfant se précipitera vers elle, et sa vue sera pour Marie un grand soulagement dans ses fatigues.

« Ainsi, ils cheminent et traversent le désert par lequel ils sont venus ; et dans cette route vous aurez souvent occasion de vous attendrir sur leur sort, car ils ont bien peu de repos. Voyez les lassitudes et les fatigues dont ils sont accablés, et le jour et la nuit. Parvenus presque à l'extrémité du désert, ils trouvèrent Jean-Baptiste qui avait déjà commencé à faire pénitence en ce lieu, quoiqu'il fût aussi encore enfant et qu'il ne fût coupable d'aucun péché. On assure que l'endroit du Jourdain où Jean administra son baptême est précisément celui que traversèrent les enfants d'Israël quand ils vinrent de l'Égypte dans le même désert, et que ce fut près de là que Jean fit pénitence. Il est donc possible que l'Enfant-Jésus l'y ait rencontré en revenant par le même endroit. Considérez avec quelle allégresse Jean-Baptiste reçut nos saints voyageurs ; comment, pendant leur court séjour en ce lieu, ils partagèrent avec lui une humble nourriture : enfin comment ils prirent congé de lui après avoir goûté les plus pures délices spirituelles.

« Pour vous, en arrivant comme en partant, fléchissez le genou devant saint Jean, baisez-lui les pieds, priez-le de vous bénir et recommandez-vous à lui ; car cet Enfant, dès son berceau, est le plus grand et le plus admirable des enfants des hommes. En effet, saint Jean fut le premier ermite, le principe et la voie de ceux qui veulent vivre religieusement ; sa virginité fut sans tache ; il



Digitized by Google

fut le premier des prédicateurs; plus que prophète; enfin il eut la gloire du martyre.

« Ensuite la Sainte Famille, après avoir passé le Jourdain, descendit chez Élisabeth, ce qui fut pour les uns et pour les autres un grand sujet de bonheur et de joie. Là, Joseph ayant appris qu'Archélaüs, fils d'Hérode, régnait en Judée, il en conçut de vives inquiétudes; et, sur l'avis qu'un Ange lui donna pendant son sommeil, il se retira avec sa famille en Galilée, dans la ville de Nazareth [1].

« Voilà donc Jésus revenu de l'Égypte. A son arrivée, les sœurs, les parents et les amis de Marie et de Joseph s'empressent de les visiter. La Sainte Famille se fixe en cette ville et y vit dans la pauvreté. Depuis cette époque jusqu'à celle où Jésus eut atteint sa douzième année, on ne sait rien autre chose de lui. »

---

## SAINT LUCIEN D'ANTIOCHE,

MARTYR [2].

Saint Lucien, dit d'Antioche, était de Samosate en Syrie. La mort lui ayant enlevé son père et sa mère, il distribua tous ses biens aux pauvres, afin de servir Dieu dans un plus parfait détachement des choses visibles. Il substitua l'étude de l'Écriture Sainte à celle de la rhétorique et de la philosophie, dans laquelle il avait fait les progrès les plus rapides, et choisit pour maître un nommé Macaire, qui enseignait alors avec réputation à Édesse. Devenu prêtre, il ne s'occupa plus qu'à porter les autres à la

[1] Les écrivains ecclésiastiques ne sont pas d'accord sur le temps que l'Enfant Jésus resta en Egypte. Il est certain qu'il y resta jusqu'à la mort d'Hérode, c'est-à-dire environ trois ans; et alors l'Ange du Seigneur apparut en songe à saint Joseph, et lui ordonna de ramener l'Enfant dans la terre d'Israël.

Ce jour est un de ceux de l'octave des Rois : octave qui égale les octaves de Pâques et de la Pentecôte, en ce que, durant l'octave des Rois, on ne fait aucune fête double, ou semi-double; ce qui fait qu'elle surpasse même celle de Noël, et toutes les autres octaves, où l'on fait des fêtes ou mémoires.

[2] Tiré de saint Chrysostome, t. II, p. 524, qui prononça son panégyrique à Antioche, le jour de sa fête; de saint Jérôme, *de Script.*, c. LXXVII; d'Eusèbe, lib. VIII, c. XIII, l. IX, c. VI, et de Rufin. Voyez Tillemont, t. V, p. 474, et le P Pagi, *ad an.* 311.

Digitized by Google

vertu par ses discours et par ses exemples. Il ne s'en tint pas là; persuadé qu'un prêtre est redevable à l'Église de l'emploi de ses talents, il entreprit de donner une nouvelle édition des Livres Saints, en corrigeant toutes les fautes qui s'étaient glissées dans le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament, soit par l'inexactitude des copistes, soit par la malice des hérétiques [1]. Cette nouvelle édition mérita une estime universelle, et fut d'un grand usage à saint Jérôme [2].

[1] Son travail sur l'Ancien Testament se borna, selon quelques-uns, à revoir le texte sur différentes copies des Septante, comparées ensemble; d'autres disent qu'il le corrigea sur l'hébreu, dont il avait une grande connaissance.

[2] Nous apprenons de saint Jérôme qu'il y avait anciennement trois célèbres éditions de la Bible grecque : celle de saint Lucien, reçue dans les églises d'Orient, depuis Constantinople jusqu'à Antioche; celle d'Hésychius, adoptée par les églises d'Alexandrie et d'Egypte; enfin, celle que saint Pamphile et Eusèbe avaient donnée d'après les Hexaples d'Origène, et dont on se servait en Palestine. Le même Père ajoute que l'édition de saint Lucien était la plus exacte, la mieux purgée des falsifications reprochées à Aquila, etc., et qu'en conséquence on l'appelait souvent dans un sens absolu, *la Bible des Septante*, ou *la Version commune*, Voyez saint Jérôme, *præfat in Paralip.*, *præfat in explic. Daniel.* et *ep. ad Suniam et Fretelam.* Euthymius dit encore que l'édition corrigée par saint Lucien était conforme au texte des Septante, et qu'on n'y lisait aucun passage interpolé. Tout le monde convient aujourd'hui, comme l'observe le savant M. Kenicott, en parlant de l'édition de saint Lucien, *diss.* II, p. 397, qu'elle a plus de conformité qu'aucune autre avec le vrai texte des Septante ou la Version commune; aussi les critiques mesurent-ils l'estime qu'on doit faire d'un manuscrit des Septante, sur le plus ou moins de conformité qu'il a avec l'édition de saint Lucien.

C'est ici le lieu de dire un mot des deux célèbres Mss. grecs du Vatican et d'Alexandrie, dont le dernier se garde dans le Muséum britannique. Ce sont les plus anciens que l'on connaisse, puisqu'on les croit du v^e^ siècle. Le premier fut imprimé en 1587, par l'ordre de Sixte V, mais avec des corrections faites d'après d'autres manuscrits. Cette édition est connue sous le nom de *Sixtine*. Lorsque Grabe publia le Mss. d'Alexandrie, il y fit aussi plusieurs corrections. Il est certain que les Mss. du Vatican et d'Alexandrie suivent en beaucoup d'endroits des versions différentes. Le second, comme l'a remarqué le P. Montfaucon, *prælim. diss. in Hexapla*, p. 43, s'accorde souvent avec les Hexaples, au lieu que le premier les suit rarement. La même remarque a été faite par Grabe, *Proleg.*, III vol., et par Blanchini dans ses *Vindiciæ vet. cod.* p. 256. Ce dernier a cité quarante-six exemples pour prouver que le Mss. du Vatican est le plus conforme à l'édition de saint Lucien; aussi plusieurs savants lui ont-ils donné la préférence sur celui d'Alexandrie. Voyez Walton, *Proleg.*; Masius, *præf. in Jos.*; Morin; Simon., l. II, c. III; Westein, *Proleg. in Nov. Testam. græc.*

Nous avons trois autres célèbres éditions de la Bible des Septante, l'une dite

Digitized by Google

On a soupçonné la foi de saint Lucien, à cause du témoignage désavantageux que rend de lui saint Alexandre, évêque d'Alexandrie [1]. Il dit, en effet, que Lucien vécut séparé de la communion de l'Église [2] sous trois évêques d'Antioche consécutifs; savoir : Domnus, Timée et Cyrille. Le motif de cette séparation était l'attachement que le Saint avait montré pour le parti de Paul de Samosate [3]. Mais il y a toute apparence qu'il avait été trompé, faute de pénétrer assez les dogmes impies d'un hérésiarque aussi artificieux. Du moins est-il certain qu'il mourut dans le sein de l'Église catholique [4].

d'*Angleterre*, parce qu'elle a été insérée dans la Polyglotte de Walton, imprimée en Angleterre; l'autre dite de *Complute*, parce qu'elle a été imprimée à Alcala (lat. *Complutum*) dans la Polyglotte du cardinal Ximenès, elle a reparu depuis dans la Polyglotte de Le Jay; la troisième dite de *Venise*, parce qu'elle a été imprimée dans la ville de ce nom par le fameux Alde. (Elle était autrefois beaucoup suivie en Allemagne.) Tous les critiques conviennent qu'il y a dans les deux dernières bien des choses empruntées de la version de Théodotion. La première mérite la préférence, selon Walton, Masius, Morin, Simon, etc. *Vid. loc. cit.*

[1] Théodoret, *Hist.*, l. I, c. IV.

[2] *Aposunagoros emeine.* Dom Ceillier, t. IV, p. 51, pense avec quelques autres critiques, que Lucien dont parle saint Alexandre, et qui avait été disciple de Paul de Samosate, était différent de notre Saint, puisque saint Alexandre ne lui donne les titres ni de prêtre, ni de martyr. Il faut ajouter à cela, qu'Eusèbe, saint Chrysostome et saint Jérôme ne disent point qu'il ait jamais été séparé de la communion de l'Eglise, ni qu'il soit tombé dans les erreurs de Paul de Samosate.

[3] Son hérésie avait été condamnée dans un concile tenu à Antioche en 269.

[4] Nous en avons la preuve dans un fragment d'une lettre qu'il écrivit à l'église d'Antioche. Ce fragment est dans la chronique d'Alexandrie, sous l'an 303. Les ariens se vantaient d'avoir saint Lucien pour père, prétendant qu'Arius avait reçu de lui sa doctrine impie. Mais on prouve que leur prétention était une pure calomnie: 1° par le silence de saint Athanase; 2° par l'éloge que saint Jérôme fait de saint Lucien et par le beau panégyrique que saint Chrysostome a composé en son honneur; 3° par le témoignage exprès d'un ancien livre *sur la Trinité*, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Athanase, *Dial.* III, t. II, p. 179; 4° par la confession de foi de saint Lucien lui-même, qui fut approuvée par quarante évêques assemblés à Antioche en 341, lesquels dirent qu'ils l'avaient trouvée écrite de la propre main de saint Lucien d'Antioche, martyr. L'hérésie de Paul de Samosate y est condamnée, et la divinité *du Verbe* établie. On la trouve dans saint Athanase, *de Synod.*, p. 735; dans saint Hilaire, *de Synodis*, p. 1108; dans Socrate, l. II, c. X, et dans Sozomène, *Hist.*, l. III, c. V. Il n'est pas possible de s'inscrire en faux contre l'existence de cette confession de foi que le concile d'Antioche produisit comme écrite de

Digitized by Google

Lucien, quoique prêtre d'Antioche, était à Nicomédie en 303, lorsque l'empereur Dioclétien y publia ses premiers édits contre la religion chrétienne : il fut du nombre de ceux qu'on arrêta pour la foi. Du fond de sa prison, il écrivit aux fidèles d'Antioche une lettre qui finissait ainsi : « Tous les martyrs vous saluent. Je vous apprends que le pape Anthime [1] a terminé sa course par le martyre [2]. » C'était en l'an 303 que le Saint parlait ainsi. Il faut qu'il soit resté neuf ans en prison, puisqu'au rapport d'Eusèbe, il ne reçut la couronne du martyre qu'après la mort de saint Pierre d'Alexandrie, arrivée en 311. Quoi qu'il en soit, on le conduisit enfin devant le tribunal du gouverneur, ou même de l'empereur [3] : il saisit cette occasion pour présenter au juge une savante apologie de la religion chrétienne.

Le juge ayant entendu le Saint confesser généreusement Jésus-Christ, le renvoya en prison, avec défense de lui donner aucune sorte de nourriture. Lorsqu'on l'eut fait jeûner longtemps, on lui servit des mets délicats qui avaient été offerts aux idoles ; mais il les refusa constamment, fondé sur cette maxime, qu'on ne peut manger ce qui a été offert aux idoles, s'il doit en résulter du scandale pour les faibles, et si les païens l'exigent comme un acte d'idolâtrie. Le Saint ayant été conduit une seconde fois devant le juge, il persista toujours dans la confession de Jésus-Christ. Ce fut en vain qu'on employa les tourments pour ébranler sa fermeté ; on ne put jamais tirer de lui que ces paroles : « Je suis chrétien. » C'était là les seules armes dont il se servait pour

la propre main de saint Lucien, autrement il faudrait accuser d'imposture un concile très-nombreux que saint Hilaire appelle une assemblée de saints. Mais supposons, par impossible, que le concile d'Antioche ne fût composé que de fourbes, la fraude aurait-elle pu réussir? Non, sans doute, elle aurait été découverte par autant de personnes qu'il y en avait qui connaissaient les écrits et la doctrine du Saint ; 5° enfin on prouve la pureté de la foi de saint Lucien, au moins sur la fin de sa vie, par l'autorité de l'Eglise qui l'a toujours compté parmi ses martyrs.

[1] C'était l'évêque de Nicomédie : le nom de pape était alors commun à tous les évêques.

[2] Ces paroles se lisent dans la chronique d'Alexandrie.

[3] Le mot grec *Archontos* dont Eusèbe se sert peut aussi bien s'entendre de l'empereur que du gouverneur.

Digitized by Google

vaincre, persuadé, dit saint Chrysostome, que dans un pareil combat ce n'est pas l'éloquence qui remporte la victoire, et que le moyen le plus sûr de triompher n'est pas de savoir bien parler, mais de savoir bien aimer. Quelques-uns disent qu'il fut remis en prison, et qu'il y mourut. Saint Chrysostome, qui devait être mieux informé que personne, nous assure qu'on le décapita. Rufin dit [1] qu'il fut égorgé secrètement dans la prison par l'ordre de Maximin, qui, à cause du peuple, n'osa le faire mourir publiquement. Nous lisons dans ses Actes qu'il fit plusieurs miracles, et et qu'étant lié et couché sur le dos dans la prison, il consacra les divins Mystères sur sa poitrine, et donna la communion aux fidèles qui étaient présents [2].

Il est constant, par le témoignage de saint Chrysostome et de quelques autres anciens auteurs, que le martyre de saint Lucien arriva le 7 janvier. Ce dut être en 312; car il souffrit durant la persécution de Maximin, laquelle finit par la publication de l'édit que Constantin et Licinius donnèrent en faveur des chrétiens vers le mois de novembre de la même année. Son corps, comme nous l'apprenons de saint Chrysostome, fut enterré au bourg de Drépane en Bithinie [3]. Peu de temps après, l'empereur Constantin-le-Grand fit bâtir en ce lieu une belle ville, qu'il appela Hélénople, du nom de sa mère, et qu'il exempta de toutes taxes, pour marquer combien il honorait la mémoire du saint Martyr. L'église d'Arles, fondée sur une ancienne tradition, prétend avoir les reliques de saint Lucien; elle croit que Charlemagne, auquel on les apporta de l'Orient, en fit faire la translation dans l'église qu'il bâtit en l'honneur du Saint dans la ville d'Arles [4].

(GODESCARD.)

[1] L. IX, c. VI, p. 149.

[2] Le même fait est rapporté par Philostorge, historien arien, l. II, c. XII.

[3] Son corps ayant été jeté dans la mer, avait été porté sur le rivage par un dauphin, et recueilli par un de ses disciples, à qui le Saint avait apparu.

[4] Du Saussais, *Mart. Gallic.*, t. I, p. 17. Chastelain, p. 114.

Digitized by Google

## SAINT POLYEUCTE,

MARTYR.

Saint Polyeucte est le premier et l'un des plus célèbres martyrs que l'Arménie ait donnés à Jésus-Christ. Il avait un commandement dans les troupes de l'armée romaine en quartier à Mélitine; il possédait là de grands biens et il avait épousé Pauline, fille du gouverneur. Elle lui avait donné un fils qui lui était cher. Vertueux quoique païen, Polyeucte avait des amis sincères, dont le plus dévoué s'appelait Néarque.

Néarque étant chrétien, gémissait de voir Polyeucte demeurer dans les ténèbres de l'idolâtrie. Sachant qu'une persécution éclatait contre l'Église, il développa si heureusement à son ami la foi chrétienne qu'il eut le bonheur de l'éclairer et de le convertir.

Lorsque la persécution s'ouvrit à Mélitine, Polyeucte qui était plein de ferveur, raconta à Néarque une vision qu'il avait eue, où Jésus-Christ lui apparaissait, lui ôtait les habits qui le couvraient et le revêtait d'une robe plus riche. Les deux amis virent là une annonce de martyre. C'était vers l'an 254. Polyeucte alla donc déclarer à ceux qui faisaient la recherche des chrétiens qu'il était chrétien lui-même. Il fut arrêté. Tous les raisonnements, toutes les promesses, toutes les menaces des païens ne le touchèrent pas. Il résista même aux cris, aux larmes, aux supplications de sa chère Pauline et de son fils, et il se vit soumis à des tourments affreux, qu'il supporta avec ce courage que Dieu seul peut donner.

Il avait résisté aux tendres prières de sa femme et de son fils. Les raisonnements et l'autorité de son beau-père Félix ne produisant pas plus d'effet que les efforts de ses proches et de ses amis, il fut condamné à perdre la tête. Polyeucte reçut cet arrêt et en loua Dieu comme d'une grâce signalée. La joie avec laquelle on le vit aller à la mort et les exhortations ardentes qu'il fit en chemin à ceux qui voulaient voir comment il supporterait son supplice, contribuèrent à la conversion de plusieurs des idolâtres qui en furent témoins. Il consomma très-glorieusement son martyre, sans que le peu d'espace qu'il y eut entre sa conversion et sa

Digitized by Google

mort lui eût donné le temps de recevoir d'autre baptême que celui de son sang.

Suivant une tradition dont le grand Corneille a profité dans son admirable tragédie de Polyeucte, Pauline aurait suivi tout en pleurs son mari jusqu'à son dernier moment, et le sang du Martyr ayant réjailli sur elle, elle s'écria :

« Et moi, je crois aussi ; je suis chrétienne ! »

Ce fait arrêta la persécution dans Mélitine ; et Néarque qui s'était flatté de l'espérance de mourir avec son ami, recueillit son sang dans un linge qu'il garda chez lui, jusqu'au 25 décembre, où il l'apporta dans la petite ville de Canarie pour y être honoré comme une relique précieuse. Il écrivit alors l'histoire du martyre de Polyeucte et la donna à son ami Timothée, en le priant de la faire lire dans les assemblées des fidèles, et de faire célébrer en même temps la fête de saint Polyeucte. Timothée en fit des copies et les distribua aux églises qui en faisaient la lecture le 10 janvier et le 25 décembre.

Les Grecs célébrèrent depuis la fête de ce Saint avec grande solennité le 9 janvier, persuadés que c'était là le jour de sa mort. Les anciens martyrologes des Latins en parlent, les plus sûrs au 7 janvier, d'autres au 10, d'autres encore au 13 février, où il est marqué au Martyrologe romain.

Dans le IVe siècle, il y avait à Mélitine une église célèbre de Saint-Polyeucte. Il y en avait une aussi à Constantinople, où ce qui faisait honorer surtout saint Polyeucte était la croyance qu'il punissait les parjures. On menait à son église ceux qui étaient soupçonnés de vol, et ils étaient entraînés par la crainte du pouvoir de ce Saint, à confesser leur faute, ou s'ils la niaient contre la vérité ils en étaient, dit-on, punis de Dieu.

En France, nos rois de la première race confirmaient leurs traités par le nom de saint Polyeucte, et le prenaient avec saint Hilaire et saint Martin pour juge et vengeur de celui qui romprait l'accord.

Digitized by Google

## SAINT VALENTIN DE PASSAU,

ÉVÊQUE DES GRISONS ET APOTRE DU TYROL.

Saint Valentin, selon les traditions les plus sûres, était d'origine anglaise. Son zèle pour la propagation de la Foi, l'entraîna dans les contrées où elle était peu répandue ou mal établie. Le Tyrol, et plus avant le pays des Germains lui promettant peu de succès, il se dit que sa mission était irrégulière et personnelle, et il partit pour Rome, où il désirait la bénédiction et les conseils du Vicaire de Jésus-Christ.

Le saint Pape Léon-le-Grand, qui siégeait alors sur la chaire de saint Pierre, approuva son dévouement et l'envoya dans la Rhétie, contrée de la Suisse qu'on a appelée depuis le pays des Grisons. C'était entre l'an 440 et l'an 445.

Valentin s'arrêta quelque temps à Passau, où ses prédications eurent d'abord peu de succès, et il crut devoir retourner à Rome. Saint Léon l'exhorta à ranimer son ardeur, lui conféra la dignité épiscopale et le renvoya à Passau. Valentin n'y fut pas plus heureux ; troublé alors de voir ses efforts et son zèle infructueux, il passa chez les Grisons. Sa parole, fécondée par la grâce, allait amener enfin des conversions. Il fut reçu avec une grande joie par les bons habitants de ces contrées qui, bien qu'un peu sauvages encore, embrassèrent à l'envi la religion chrétienne.

Des succès pareils l'attendaient dans le Tyrol, qu'il évangélisa ensuite. Les habitants de ces montagnes venaient à sa rencontre, l'écoutaient avec une pieuse avidité et recevaient avec bonheur le Baptême. Des pécheurs touchés par l'onction de ses conseils, condamnaient eux-mêmes leurs égarements et se soumettaient à la réparation et aux austérités de la pénitence.

Le saint évêque régionnaire, après avoir passé la journée dans ses pénibles travaux, se retirait la nuit dans une petite cellule qu'il avait fait construire et qu'on montre encore aux étrangers sous le nom de Chambre de saint Valentin. Là, il demandait à Dieu, par de ferventes prières, la conversion de tant d'âmes, pour le salut desquelles le sang de son Fils adorable avait été répandu.

Digitized by Google

Il savait, comme le dit saint Paul, que « celui qui plante et celui qui arrose ne sont rien, et que l'accroissement vient de Dieu. » Il fit de nombreuses conversions et fonda plusieurs communautés d'où sortirent de saints prêtres. Il mourut le 7 janvier, vers l'an 470. Son corps inhumé dans l'église de Maïs, fut transporté à Trente lors de l'invasion des Lombards, et ensuite à Passau, où on l'honore avec celui de saint Corbinien, évêque de Frisingue. Le Martyrologe romain en fait mention le 29 octobre.

---

## SAINT ALDRIC,

ÉVÊQUE DU MANS.

Saint Aldric était de la première noblesse de la Germanie, qui appartenait alors à la France. Son père était originaire de la Saxe, et sa mère de la Bavière. A l'âge de douze ans, son père le mena à la cour et le recommanda à Charlemagne et à son fils Louis-le-Débonnaire, à qui il se rendit très-agréable. Il charma aussi la cour par sa piété et son exactitude.

Mais à vingt-et-un ans il quitta le monde pour se rendre à Metz, où il reçut les Ordres sacrés.

Louis-le-Débonnaire, connaissant la grandeur de la perte qu'il avait faite, le rappela auprès de lui pour le faire son premier chapelain et son confesseur.

Quelque temps plus tard, l'Église du Mans le demanda pour évêque. L'Église du Mans était vacante alors. Louis consentit à regret à son départ, et il se rendit lui-même au Mans avec lui pour assister à son sacre qui eut lieu en 832.

Le Saint mit toute son application dès lors à bien gouverner son troupeau, à pacifier les différends, à entretenir la paix et l'union entre tous. Plus tard, des révoltes s'étant élevées contre Louis, Aldric demeura inviolablement attaché à son prince ; et les mauvais traitements qu'il essuya de la part des rebelles ne furent jamais capables de lui faire violer les serments de fidélité qu'il avait faits entre ses mains.

Il fut envoyé par lui auprès de Pépin, roi d'Aquitaine, pour

Digitized by Google

l'engager à restituer les biens que lui et ses sujets avaient usurpés sur les églises pendant les troubles du royaume.

Ce saint Évêque prenait un tel soin des pauvres, qu'on voyait bien qu'il était leur père. Il employait tout son bien et tout son crédit à les nourrir, à assister les veuves et les orphelins, à racheter les captifs, à faire réussir les entreprises qui se faisaient pour la gloire de Dieu, à pacifier les différends, à entretenir la paix et l'union entre tous. Il ne négligea pas non plus les choses extérieures du culte, ce qui parut principalement dans la construction, le rétablissement, la décoration des églises et des monastères de la ville et du diocèse du Mans.

La fidélité inviolable qu'il garda à son souverain légitime, et qu'il lui fit garder par son peuple, lui attira une persécution fâcheuse de la part des rebelles, dont les chefs étaient les enfants mêmes de l'empereur. Non contents de l'avoir chassé de son église et d'avoir pillé sa maison, ils le noircirent encore par de si atroces calomnies, que ne pouvant se défendre dans l'assemblée des prélats du royaume, dont les plus puissants étaient engagés dans le mauvais parti, il se crut obligé de recourir à l'autorité du Saint-Siége. Le Pape Grégoire IV, qui l'occupait alors, connaissant son innocence et son mérite, le prit sous sa protection, et pour empêcher ses envieux de se rendre ses juges, il se réserva de le juger, par un bref adressé à tous les évêques de l'Europe et daté de Culembourg le 8 juillet de l'an 834. Son rétablissement suivit celui de l'empereur Louis-le-Débonnaire. C'est à la suite de ces événements qu'il fit la translation des reliques de saint Julien et de quelques autres saints Évêques du Mans, dont il trouva les corps en 835.

Au synode de la Chapelle tenu le 6 février de l'an 836, il fut député avec Erchenrade, évêque de Paris, vers Pépin, roi d'Aquitaine, alors réconcilié avec l'empereur son père, et il le porta à restituer les biens que lui et les siens avaient usurpés sur les églises pendant les troubles du royaume.

Après la mort de Louis-le-Débonnaire, qui eut lieu le 25 juin de l'an 840, saint Aldric résolut de rester attaché au jeune roi Charles-le-Chauve, son prince légitime, et, sollicité par

Digitized by Google

les partisans de Lothaire, il aima mieux perdre ses biens et son siége que de manquer à aucun de ses devoirs. Il fut rétabli dès l'année suivante, par l'autorité de Charles, après la victoire que ce prince avait remportée sur son frère Lothaire, dans l'Auxerrois.

Depuis ce temps, Aldric employa le repos qu'on lui laissa, à diverses fondations de piété et à la réformation des mœurs dans son diocèse, sans laisser échapper aucune des occasions publiques qui se présentèrent, pour servir l'Église et l'État.

Dans tout le cours de sa vie, il eut une ardeur extraordinaire pour la prière, et une confiance toute particulière dans les secours que Dieu accorde par ce moyen. Sa mort arriva comme on le croit le 7 janvier de l'an 856, après environ vingt-quatre ans d'épiscopat. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Vincent, auprès de celui de ses deux prédécesseurs, selon qu'il l'avait ordonné, dans son testament, où il avait institué l'église de Saint-Julien sa principale héritière.

## SAINT THÉAU OU THILLON,

DISCIPLE DE SAINT ÉLOI.

Saint Thillon, que par corruption on appelle saint Théau en France et saint Tilmon en Flandre[1], naquit de parents idolâtres et barbares dans la Saxe, avant que la lumière de l'Évangile eût pénétré dans son pays. Sorti à peine de l'enfance, il fut enlevé de la maison paternelle par des brigands, qui l'emmenèrent en deçà du Rhin, et le vendirent dans les Pays-Bas. Sa captivité fut la cause de son bonheur, et il la regarda toujours depuis comme une faveur insigne du ciel.

Le premier effet de la miséricorde dont Dieu voulut le prévenir, c'est qu'il fut racheté parmi plusieurs autres par saint Eloi, qui, remarquant en lui d'assez belles dispositions, le prit en affection et l'envoya à l'abbaye de Solignac qu'il avait fondée dans le Limousin, pour y être élevé dans la piété et dans les lettres, sous la

[1] Et aussi saint Tillaine et même saint Hilloine.

Digitized by Google

discipline du saint abbé Rémacle. Quelque temps après, il le retira du cloître et le fit venir à Paris auprès de lui pour lui apprendre l'orfévrerie et pour l'employer aux ouvrages qu'il faisait. Théau mérita de plus en plus la bienveillance de son maître par sa vertu, par son intelligence et par son assiduité au travail.

Saint Éloi ayant été élu évêque de Noyon, Théau obtint de lui la permission de retourner à Solignac, où il suivit la règle de Luxeuil, établie par saint Colomban, avec tant d'édification, qu'il s'attira généralement l'estime et la vénération de tous les Frères. Son humilité ne put pas souffrir les honneurs qu'on rendait à sa vertu, surtout depuis que saint Éloi l'eut fait engager dans l'Ordre de prêtrise. C'est ce qui lui fit quitter ce monastère pour aller se cacher dans un désert de l'Auvergne, près de Mauriac, où il mena la vie austère des solitaires de la Thébaïde; toujours couvert d'un rude cilice, il ne vivait que de fruits crus, et d'herbes qu'il prenait après le coucher du soleil, et il ne mangeait du pain que deux ou trois fois la semaine.

Il ne put demeurer longtemps caché dans cette solitude, et quoiqu'elle parût inaccessible à cause des montagnes escarpées qui l'environnaient, il se vit bientôt accablé de visites et de pèlerinages. Il ne put empêcher qu'on eût recours à lui pour la guérison des malades et pour l'instruction des enfants et des gens de la campagne.

Saint Éloi, usant toujours sur lui de son autorité, le retira de sa solitude et le fit venir dans son diocèse de Noyon, pour l'employer aux missions évangéliques, et se faire aider par lui à convertir les Flamands. Dieu bénit tellement ses travaux et ses prédications, qu'il dissipa l'idolâtrie de tous les endroits où il porta le flambeau de la foi, de sorte que, aujourd'hui encore, les habitants de l'ancien comté d'Iseghem, entre Courtray et Roulers, regardent saint Théau comme leur apôtre.

Plusieurs années après la mort de saint Éloi, il revint dans le Limousin, où il passa encore quelque temps en qualité de simple religieux sans charge publique. Il se retira ensuite comme reclus dans une cellule que Gondebert, abbé de Solignac, lui fit bâtir près de son monastère. Là il reprit son ancien genre de vie avec

Digitized by Google

autant d'exercices de la pénitence et avec autant d'ardeur que si les années et les travaux apostoliques n'eussent pas épuisé ses forces. Il y acheva saintement sa carrière, et Dieu l'honora de miracles après sa mort, qui arriva vers l'an 702. Il était âgé de quatre-vingt-quatorze ans.

Divers savants le font abbé de Solignac, mais l'humilité du Saint et l'histoire du pays ne nous portent guère à croire qu'il l'ait jamais été.

Il ne reste à Solignac de ses reliques que quelques os à demi-brûlés, que l'on a sauvés du feu des huguenots [1].

## SAINTE KENTIGERNE,

VEUVE.

Kentigerne, était fille d'un prince irlandais et mère d'un grand missionnaire, saint Foïlan ou Félan, qui évangélisa les Gaules du Nord, à la fin du septième siècle. Ayant perdu son mari, et ses enfants l'ayant quittée pour entrer dans la vie ecclésiastique, elle suivit leur exemple et passa en Ecosse, où elle fit ses vœux dans un monastère. On rapporte qu'elle édifia ses sœurs par son humilité et sa vie pénitente. Elle mourut le 7 janvier de l'an 728, et on mit sous son patronage une église bâtie à Loc-Lomont, sur les côtes d'Irlande.

## SAINTE VIERGUE (VIRGANA).

Sainte Viergue naquit (suivant les notes justificatives des *Litanies des Saints du Poitou*, par Mgr de la Rocheposay), dans la paroisse de Sainte-Marie-de-Haut-Bois, au diocèse de Poitiers.

La légende populaire de cette Sainte offre une grande analogie avec celle de sainte Géneviève de Brabant. Victime comme elle d'une calomnie, retirée comme elle dans les bois, découverte par un pâtre qui s'imagina de suivre les traces d'une de ses vaches et qui la surprit donnant son lait à la pauvre solitaire, sainte

[1] Adrien Baillet.

Digitized by Google

Viergue put triompher enfin de ses ennemis, et mériter les honneurs dûs à sa vertu.

Ce qui paraît plus certain, c'est que, simple bergère, elle sut acquérir dans cette humble condition une telle sainteté, qu'après sa mort, l'église, devenue dépositaire de son tombeau justement révéré, prit le nom de la pieuse jeune fille, et s'appelle depuis *Sainte-Viergue.*

Ce tombeau, mutilé en 1793, existe encore, mais il est vide. On mêle la poussière de cette pierre avec l'eau d'une fontaine située dans le parc du château, pour être administrée en breuvage aux fièvreux.

Quant au corps de la Sainte, si on en croit du Saussais, il fut transporté à Metz dans l'église abbatiale de Saint-Vincent. On vénérait en effet dans cette église une Sainte du nom de Virginie, dont on possédait les reliques [1].

Sa fête est indiquée dans les Litanies poitevines au 7 janvier.

---

## SAINT CANUT,

DUC DE SLESWIG.

Saint Canut, duc de Sleswig, était le deuxième fils d'Éric le Bon, roi de Danemarck, et neveu de Nicolas, qui avait été élevé sur le trône au préjudice des enfants de ce dernier. Canut, sans ambition, vivait paisiblement, lorsque Henri, prince des Vandales, après avoir ravagé le Danemarck, se porta sur le duché de Sleswig, qu'il dévasta entièrement.

Touché de l'état misérable où ce duché était réduit, Canut sollicita et obtint la place de gouverneur de ce pays, que plusieurs avaient refusée. Il battit Henri, le força à la paix, et même s'at-

[1] Sainte Viergue se traduit en latin par *Virgana*; l'analogie entre ce nom et celui de *Virgina* a pu donner lieu à l'opinion de du Saussais. Quoi qu'il en soit, il résulte d'une communication due à la bienveillance de Mgr l'évêque de Metz, que l'église (aujourd'hui paroissiale) de Saint-Vincent de Metz ne possède plus rien des reliques de sainte Viergue qui y figuraient certainement autrefois, et dont l'authenticité avait été reconnue en 1642 par les visiteurs de la Congrégation de Saint-Vanne. Lettre du 5 janvier 1856. (*Vies des Saints du Poitou*, par M. de Chergé.)

Digitized by Google

tira son amitié, au point qu'à l'article de la mort, Henri le nomma tuteur de ses enfants, et remit le gouvernement de son royaume entre ses mains.

Canut régna quelques années avec la plus grande réputation, estimé, et aimé de tous les gens de bien ; mais ensuite son règne fut troublé par des dissensions qui s'élevèrent entre ses enfants et par la jalousie de Magnus, fils de Nicolas, auquel ses vertus et la supériorité de son mérite faisaient ombrage. Il parvint cependant, par sa conduite franche et loyale, à faire taire ses ennemis. Mais Magnus, qui avait juré sa perte, ne voyant pas d'autre moyen de s'en défaire, l'engagea à venir le trouver dans une forêt voisine, où il désirait l'entretenir. Ce prince trop confiant se rendit à cette invitation avec quatre personnes seulement et sans arme. A peine fut-il enfoncé dans le bois, que le traître Magnus, escorté d'une troupe de conjurés, fondit sur lui, le saisit par les cheveux, et lui coupa la tête, le 7 janvier 1131.

Ainsi périt un des plus grands hommes de ce siècle. Comme on craignait un soulèvement de la part du peuple, qui avait témoigné son indignation à la nouvelle de ce lâche assassinat, il fut enterré sans pompe et sans autre monument que celui qu'il s'était fait dans le cœur des Danois, qui vénèrent encore aujourd'hui sa mémoire. Il fut canonisé en 1171. Il ne doit pas être confondu avec saint Canut roi de Danemarck, marqué aujourd'hui au Martyrologe romain, et dont nous raconterons la vie le 19 janvier, jour où on en fait la fête.

Saint Canut, duc de Sleswig, laissait un fils qui devint roi de Danemarck en 1158. C'est Valdemar 1er, surnommé le Grand, à cause de ses vertus et de ses belles actions.

---

## SAINT ANASTASE,

### ARCHEVÊQUE DE SENS.

Archambaud de Troyes, de la maison des comtes de Champagne, sacré archevêque de Sens en 959, mourut le 29 août 968, et l'histoire a peu fait son éloge. Mais il fut remplacé par un prêtre de vie austère et mortifiée, qui occupa très-dignement le siége

Digitized by Google

archiépiscopal et qui fut béni de tous. Il s'appelait Anastase. En même temps que sa vertu était sans tache et sa science profonde, son abstinence égalait celle des anachorètes. Il fut sacré à Poigny près de Provins ; et entra dans sa ville épiscopale pour y être un modèle et un consolateur.

S'il était dur à lui-même, il était bon et tendre à tous. Sa charité pour les pauvres le dépouillait de tout, ce qui ne l'empêcha pas de faire bâtir l'église métropolitaine de Sens. Lorsqu'on lui représentait qu'il donnait tout et ne se réservait rien, il répondait : « Donner aux pauvres, c'est prêter à Dieu. »

Il ne siégea que huit ans et quelques mois, car il s'en alla au ciel le 7 janvier de l'an 978, regretté de tout son diocèse.

On l'enterra dans l'église du monastère de Saint-Pierre-le-Vif.

---

## LE BIENHEUREUX ÉTIENNE DE BAUGÉ,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Étienne de Baugé, enfant de grande famille, homme de grande vertu et de haut mérite, fut élevé en 1112 sur le siége épiscopal d'Autun. Dans les vingt-quatre années que dura son épiscopat, il s'enrichit de bonnes œuvres et d'innombrables actes de charité. Il fut ami de saint Bernard, et il écrivit un traité de l'Eucharistie qui a été imprimé dans la Bibliothèque des Pères. On y remarque que c'est lui qui, le premier, se servit du terme de transsubstantiation.

Il renonça à ses dignités et au monde pour achever ses jours dans la pauvreté, à l'exemple de Jésus-Christ. Il alla à Cluny, où il fut trois ans mêlé aux bons moines que dirigeait Pierre le Vénérable. C'est entre les mains de ce pieux abbé qu'il rendit son âme à Dieu le 7 janvier 1139. On l'enterra dans l'église de Cluny, avec cette épitaphe : *Ici repose celui qui fut la paix de l'Eglise et le père des pauvres.*



Digitized by Google

## SAINT NICÉTAS,

APOTRE DES DACES.

Nicétas[1], l'un des rares chrétiens de la Mœsie au IVe siècle, était né à Rémisciana. Nous ignorons où il étudia les sciences ecclésiastiques, mais comme il est allé deux fois à Rome, il est plus que probable que c'est de là, à son premier voyage, qu'il fut choisi pour évangéliser les Daces. Il fut sacré évêque de Rémisciana, sa ville natale, qui touchait à la Dacie, contrée qui fait aujourd'hui une assez grande partie de la Hongrie. Ses courses apostoliques le mirent en relation avec les Gètes, les Scythes, les Goths, les Huns, et d'autres peuplades barbares qui ne vivaient que de guerre et de pillage. Il fit de nombreuses conversions.

Saint Paulin de Nôle, qui le connut, dans les louanges qu'il lui donne, le compare aux premiers Apôtres, dont il avait, dit-il, le zèle et les vertus. En l'an 396, il retourna à Rome, où il avait besoin de consulter le saint Pape Sirice sur plusieurs points de discipline. En revenant de ce voyage, il alla visiter le tombeau de saint Félix, illustré par de nombreux miracles, et c'est là qu'il fit connaissance de saint Paulin de Nôle, avec qui il se lia d'une amitié qui dura toujours. Nicétas, dix ans après, avait mérité la récompense promise au bon serviteur, qu'il alla recevoir dans le ciel, le 7 janvier 406.

Ce qui suit est tiré de Rohrbacher.

Parmi les poèmes de saint Paulin, il y en a un assez considérable relatif à saint Nicétas, évêque des Daces, qui vint à Nôle en 397, et y célébra la fête de saint Félix. Paulin chante avec amour sa vertu et sa doctrine, qui étaient admirées des Romains eux-mêmes. Il l'accompagne de ses vœux sur la mer Adriatique. « Embarqué à Otrante, au milieu des chants chrétiens de plusieurs troupes de frères et de sœurs vierges, Nicétas, dit-il, entonnera lui-même sur le navire les psaumes de David, les nautoniers con-

[1] Chastelain, dans la table de son *Martyrologe*, l'appelle Nicée.

Digitized by Google

tinueront avec joie, et les énormes baleines entendront avec surprise répondre *Amen*. Débarqué sur les côtes de Macédoine, il traversera les champs de Philippes, la ville même de Tomi, jusqu'à ce qu'il arrive dans sa cité paternelle, où il sera reçu avec jubilation par la nombreuse assemblée des Frères. La joie se communique soudain aux froides contrées d'alentour. Car il a été donné à Nicétas d'accomplir ce qu'ont annoncé les Prophètes : de changer le loup en brebis, et de faire paître ensemble le bœuf et le lion. A sa voix le Scythe oublie sa férocité, les Gètes et les Daces accourent. Les Besses, jusqu'alors indomptables à la guerre et rebelles à toute servitude, se réjouissent maintenant d'obéir au vrai Seigneur. L'or qu'ils ramassaient autrefois dans les veine du mont Hémus, ils le transportent maintenant au ciel. Les montagnes qu'ils infestaient de leur brigandage, ils les protégent aujourd'hui peuplées de moines. Plus d'un, de bête féroce devenu un ange, sanctifie aujourd'hui, pieux et juste, le même antre qu'il ensanglantait autrefois larron. Tous ces barbares apprennent à chanter le Christ, et appellent Nicétas leur père [1]. » Quatre ans après, Nicétas revint encore à Nôle pour la fête de saint Félix. Paulin, qui l'appelle son père et son maître, le reçut avec d'autant plus de joie, qu'il s'attendait moins à le revoir ; car on parlait de guerre et de mouvements parmi les Goths [2].

Jusqu'à présent, continue Rohrbacher, on n'est pas d'accord si saint Nicétas évêque des Daces, et chanté par saint Paulin, est le même que saint Nicétas, évêque d'Aquilée, dont le cardinal Maï a retrouvé plusieurs écrits. Le premier, intitulé *Raison de la foi*, est une courte justification du symbole de Nicée sur la divinité du Verbe, contre l'hérésie arienne, qui attaquait alors la foi catholique ; dans cet opuscule, ainsi que dans les autres, saint Nicétas cite l'Ecriture-Sainte, non d'après la version Vulgate de saint Jérôme, mais d'après l'ancienne version italique. Le second écrit qui est plus long, traite *de la puissance ou personne du Saint-Esprit*, contre les Macédoniens, dont il signale aux fidèles les interrogations captieuses et les sophismes. Saint Nicétas prouve par l'An-

[1] Paulin, Poème 17. — [2] Poème 27.

Digitized by Google

cien et le Nouveau Testament que le Saint-Esprit est Dieu, qu'il procède du Père, qu'il est un même Dieu avec le Père et le Fils, et doit être adoré du même culte. Suit une courte explication des divers noms que l'Écriture donne à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans l'explication du symbole, adressée aux néophytes qui devaient sous peu recevoir le Baptême, saint Nicétas d'Aquilée dit entre autres ces paroles : « Après la confession de la bienheureuse Trinité, vous professez croire la sainte Église catholique. L'Église, qu'est-elle autre chose, sinon la congrégation de tous les Saints ? Car depuis le commencement du monde, soit les Patriarches, soit Abraham, Isaac et Jacob, soit les Prophètes, soit les Apôtres, soit les Martyrs, soit les autres justes du passé, du présent, de l'avenir, tous sont une même Église, parce que, sanctifiés par une même foi et une même conduite, marqués ou scellés du même esprit, ils sont devenus un même corps : corps dont le Christ est la tête, comme il est enseigné et écrit. Je dis plus : même les Anges, même les Vertus et les Puissances supérieures sont confédérés dans cette une et même Église. Car toutes choses ont été réconciliées dans le Christ, non-seulement les choses qui sont sur la terre, mais encore celles qui sont dans le Ciel. Croyez donc que dans cette une et même Église vous obtiendrez la communion des Saints. Sachez que cette Église unique, c'est l'Église catholique établie sur la terre ; vous devez retenir fermement sa communion; car il y a aussi d'autres Églises fausses, mais n'ayez rien de commun avec elles : comme celles des manichéens, des cataphryges, des marcionites, ou enfin d'autres hérétiques ou schismatiques ; parce que ces Églises ont cessé d'être saintes, attendu que, trompées par les doctrines des démons, elles croient autrement, elles agissent autrement que le Seigneur Jésus n'a commandé, et que les Apôtres n'ont enseigné par la tradition. »

Saint Nicétas termine par ces mots : « Cela étant ainsi, demeurez dans ce que vous avez appris et qui vous a été transmis. Retenez toujours ce pacte que vous avez fait avec le Seigneur, c'est-à-dire ce symbole que vous confessez devant les Anges et les hommes. Il y a peu de paroles, mais elles contiennent tous les

Digitized by Google

Mystères. C'est un abrégé qu'on a fait de toutes les Écritures, comme une couronne de perles précieuses ; afin que comme plusieurs fidèles ne savent pas lire, et que ceux qui savent ne peuvent lire les Écritures à cause de leurs occupations séculières, ils aient cependant tous une connaissance suffisante du salut. Enfin, nos bien-aimés, soit que vous vous reposiez ou que vous travailliez, que vous dormiez ou que vous veilliez, repassez cette salutaire conférence dans vos cœurs ; que votre esprit soit toujours dans le ciel, votre espérance dans la résurrection, votre désir dans la promesse. Portez toujours devant vous, avec confiance, la Croix du Christ et sa glorieuse Passion. Et chaque fois que l'ennemi ébranlera votre âme par la crainte, par l'avarice ou par la colère, répondez-lui avec menace : « J'ai renoncé et je renonce à toi, et à tes œuvres, et à tes anges ; parce que j'ai cru au Dieu vivant, et à son Christ ; signé de son esprit, j'ai appris à ne pas craindre même la mort. » De cette manière la main de Dieu vous défendra, l'Esprit du Christ conservera dans la sainteté votre entrée dans l'Église, dès maintenant et toujours. »

---

## LE BIENHEUREUX WITIKIND.

Le guerrier, qui a fait tant de bruit dans notre histoire, était un prince saxon que troublaient les conquêtes de Charlemagne, et qui soulevait continuellement contre lui ses compatriotes. Il faisait, dès que le souverain des Francs était parti de l'Allemagne, des incursions jusqu'au Rhin, ravageant tout et n'épargnant personne. Plusieurs fois Charlemagne l'avait vaincu ; mais au premier moment qui lui semblait favorable, il recommençait ses dévastations.

Fatigué de ces guerres horribles, Charlemagne envoya à Witikind un de ses seigneurs, chargé de lui faire des propositions de paix et d'union. Las sans doute aussi, le prince saxon vint trouver Charlemagne à sa résidence d'Attigny, en Champagne. Il y reçut du héros chrétien l'accueil le plus généreux, et la rudesse de l'enfant de la Saxe s'atténua devant la mansuétude de Charles. Il fit la paix. Charlemagne lui donna le vaste duché d'Angrie,

Digitized by Google

*Enghern* en Allemand, domaine qui occupe de la Westphalie les territoires compris entre l'Ems et le Weser. Il l'engagea ensuite à se faire instruire dans la religion chrétienne.

Witikind la trouva si belle et pleine de tant de clarté, qu'il se décida à se faire chrétien. On raconte à ce sujet un fait extraordinaire, que Gaillard, dans sa pauvre histoire de Charlemagne, a voulu annuler, comme si Dieu n'avait pas la permission de faire des miracles. Voici le fait :

Witikind, assistant à la messe de Pâques, pendant qu'il étudiait les dogmes chrétiens, vit l'empereur et les plus éminents personnages de sa cour s'approcher de la Sainte-Table ; et lorsqu'ils se relevèrent il s'écria : Je suis chrétien...

Aussitôt que la messe fut dite, Charlemagne alla à lui et lui demanda ce qui l'avait tant ému? — J'ai vu, répondit-il, quand vous receviez la sainte communion, j'ai vu, dans les mains du prêtre, sur chaque hostie, un bel Enfant qui souriait aux uns et qui semblait s'approcher de quelques autres avec répugnance...

— Que vous êtes heureux ! dit l'empereur alors. Vous avez vu ce que ni moi, ni nos prêtres, n'avons mérité de voir.

Ce même jour Witikind reçut le Baptême, et eut pour parrain Charlemagne. Peu après il partit pour s'établir dans son duché d'Angrie, emmenant avec lui l'évêque Erembert, avec une petite troupe de prêtres qui devaient semer la foi en Westphalie. Erembert s'établit à Minden ; et Witikind, conservant toujours sa ferveur, se fit lui-même l'apôtre de son duché. Il eut alors quelques ennemis, contre lesquels il lui fallut combattre ; et il fut tué dans une bataille par Gérold, duc de Souabe, le 7 janvier de l'an 810. Quelques martyrologes le nomment ce jour-là.

---

## LE BIENHEUREUX RENAUD DE MONTAUBAN,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Le bienheureux Renaud de Montauban, l'un des quatre fils d'Aymond, comte des Ardennes, si célèbres dans les romans de chevalerie, du cycle de Charlemagne, ne s'occupa pas toute sa vie des prouesses et des aventures. Il se retira du monde, jeune

Digitized by Google

encore et se fit moine à Cologne. Il défendit la foi, comme il avait défendu les intérêts de Charlemagne; et sans doute qu'il se fit des ennemis parmi les idolâtres, car Ferrari qui le place au 7 janvier, témoigne qu'il mourut martyr.

## LE BIENHEUREUX ANGE DE PISE,

FRÈRE MINEUR.

Frère Ange naquit à Pise, alors République, aujourd'hui ville de la Toscane, vers la fin du XII^e^ siècle. On n'a pas de notion certaine sur le rang que tenaient ses parents. Ayant entendu prêcher saint François d'Assise, il fut si profondément touché de ses discours, qu'il quitta le monde et suivit le saint Patriarche.

Au bout de peu de temps, saint François reconnut dans Frère Ange un grand zèle, joint à des mœurs très-pures, et au talent nécessaire pour annoncer la parole de Dieu : et il l'envoya en France, avec Frère Pacifique, travailler à la conversion des pécheurs.

Nous ne savons pas au juste en quelle année commença cette mission : mais nous apprenons qu'en 1217, Frère Ange bâtit à Paris, un couvent de son Ordre, dont il fut le premier gardien; ensuite il devint custode de la France : ce qui fait voir que, dès ce temps-là, les maisons de l'Ordre de Saint-François s'étaient déjà multipliées dans ce royaume.

Quand Frère Ange eut établi les Frères-Mineurs en France, il fut chargé de la mission d'Angleterre. Frère Albert de Pise et quelques autres religieux l'accompagnèrent, et ils y arrivèrent le 3 mai de l'année 1220. Henri III et les évêques anglais firent un accueil favorable aux missionnaires, et leur institut se répandit bientôt par tout le royaume.

Pour répondre aux désirs de ceux qui postulaient d'entrer dans le nouvel Ordre, ils établirent plusieurs maisons, où un grand nombre de personnes, parmi lesquelles on voyait des abbés, des moines, des docteurs et même des évêques, vivaient dans une exacte pratique de toutes les vertus.

Au temps où Frère Ange se trouva en Angleterre, il y avait de

Digitized by Google

pénibles divisions entre le roi et les grands du royaume. Henri III, qui connaissait le mérite et le désintéressement du saint religieux, le consulta, et se servit de ses conseils efficacement, pour rétablir la paix dans ses états, en faisant cesser les plaintes de ses barons.

Les voyages et les prédications continuelles de Frère Ange lui altérèrent insensiblement la santé ; et comblé des grâces du Seigneur, il mourut à Oxford l'an 1233, où on l'inhuma dans la sépulture commune. Plusieurs miracles s'étant opérés par son intercession, les religieux voulurent relever son corps pour le placer dans un lieu plus honorable ; mais en ouvrant son tombeau, on trouva que sa chair s'était changée en une liqueur d'une odeur semblable à celle du baume le plus précieux, dans laquelle nageaient ses os. Cet événement servit à confirmer l'opinion qu'on avait de sa sainteté, et on transporta ses reliques avec beaucoup de pompe dans le tombeau qu'on lui avait préparé, et qui n'aura pas manqué d'être détruit au temps de la réformation.

## LE VÉNÉRABLE FRÈRE AMBROISE FERNANDEZ,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Ambroise Fernandez, enfant du Portugal, allait chercher fortune en Orient, lorsqu'il fut jeté sur les côtes du Japon par une horrible tempête. Alors il renonça au monde et se fit admettre dans la Compagnie de Jésus, comme Frère coadjuteur. Il avait alors vingt-six ans. Après quarante-trois ans de vie religieuse, sans jamais s'être reposé des fatigues et des souffrances qu'il avait endurées dans cette mission, il mourut de faim et de misère dans l'horrible prison de Suzuta. Le Père Charles de Spinola, raconta au Père provincial les détails de cette bienheureuse mort, dans la lettre que voici :

« Beaucoup de graves motifs me pressent d'écrire à Votre Révérence l'heureux départ de notre vertueux vieillard Ambroise Fernandez. Tous furent émerveillés de le voir se dégager si aisément des liens de cette vie. Il mangeait très-difficilement et très-peu. Survint un froid si glacial, qu'il perdit la voix, le mouve-

Digitized by Google

ment et resta frappé d'une sorte d'apoplexie; on a eu quelque idée d'empoisonnement, à cause de la quantité de sang qu'il a vomi. Il expira vers minuit et resta si chaud, qu'il semblait plus vivant que les autres. Quoiqu'il se fût confessé et qu'il eût communié ce jour-là même, je lui demandai à haute voix s'il se repentait sincèrement de tous les péchés de sa vie? Il fit signe que oui, et je lui donnai l'absolution. Je lui demandai ensuite s'il mourait volontiers de faim pour l'amour de Jésus-Christ. Il put répondre : « Qu'il soit fait de moi ce qu'il plaît à Dieu. » Je lui demandai s'il voulait recevoir l'Extrême-Onction pour se fortifier dans ce dernier combat. Il prononça un dernier oui très-intelligiblement.

« Nous étions au milieu de la nuit. Le voyant toucher à son terme, je demandai par pitié une lumière aux soldats, afin de pouvoir lui administrer les saintes huiles. Je ne pus l'obtenir; alors je me décidai à allumer une mèche d'arquebuse, ce qui me donna le moyen de lui faire les onctions sacrées. Il s'en alla dans la demeure des Anges, comme nous le croyons, avec un visage angélique, accompagné du chant des psaumes et des litanies, et au milieu de ces bons religieux. Puis un d'eux qui faisait les fonctions de choriste de semaine, entonna le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, en actions de grâces. Tous pleuraient de joie autour de moi, ils me portaient envie d'avoir un compagnon martyr, qui était parti de ce monde, muni de tous les sacrements; ils espéraient que dans le Ciel, celui qui sur la terre avait été si aimable et si aimé, leur serait un intercesseur commun. Pour moi, mon heure n'est pas encore venue, j'ai grande confiance que la bonté divine ne la retardera pas, j'attends mon jugement, et ma condamnation capitale, dans deux ou trois jours... »

Ambroise Fernandez était né à Sisto dans l'évêché de Porto. Il s'était abrité contre les dangers du monde dans le port de la Religion par son entrée dans la Compagnie de Jésus, où il avait été reçu à l'âge de vingt-six ans, en 1577. Il y avait vécu quarante-trois ans.

Né en 1531, il mourut en 1620, âgé de soixante-neuf ans.

Digitized by Google

## LE VÉNÉRABLE PÈRE LOUIS DE BLOIS,

ABBÉ DE LIESSIES.

Ce vénérable religieux, si connu par ses ouvrages de piété [1], descendait des anciens comtes de Blois, du côté de son père, et des seigneurs de Barbançon, du côté de sa mère. Il était né en 1506, au château de Donstienne près de Beaumont en Hainaut, et il avait apporté en naissant une douceur de naturel incomparable, qui servit, avec la grâce dont Dieu l'avait prévenu, à conserver l'innocence de sa vie dans une intégrité toujours égale jusqu'à sa mort.

Il avait été envoyé dans son enfance à la cour de Charles-Quint, pour y être élevé parmi ses pages : mais une blessure reçue à la tête par un accident imprévu, fut l'occasion dont Dieu se servit pour le faire entièrement renoncer au monde, et ne se tenir attaché qu'à lui. Il choisit pour le lieu de sa retraite l'abbaye de Liessies en Hainaut ; et, après le noviciat, il fut envoyé, en 1522, à Louvain, par son abbé Egidius Gippe pour y faire ses humanités, et ensuite étudier la philosophie et la théologie.

Le même abbé le fit son vicaire à son retour. Pour reconnaître en quelque sorte les dons de Dieu qu'il admirait dans ce jeune religieux, il le fit retenir pour être son successeur, assuré qu'il rétablirait bientôt la discipline et l'esprit de l'Évangile dans son monastère, par ses exemples et par sa doctrine.

Dès que Louis se vit abbé par la mort d'Egidius, arrivée en 1530, il voulut réformer les abus qui avaient mis la maison de Liessies dans un relâchement scandaleux ; et il avait déjà ménagé, par sa prudence, sa douceur et son humilité, la conquête d'une partie des esprits les plus difficiles d'entre ses religieux. Mais les guerres survenues entre Charles-Quint et François Ier, traversèrent ses pieux projets, et dispersèrent de telle sorte sa commu-

[1] Les principaux sont : *le Miroir des Moines*, *la Règle de la Vie spirituelle le Paradis de l'Ame fidèle*, *l'Enchiridion des Enfants*, *l'Institution spirituelle*, et *le Trésor spirituel*.

Digitized by Google

nauté, qu'une partie se retira à Mons et l'autre à Ath, où il continua à jeter les commencements de sa réformation.

Etant retourné à Liessies, à la persuasion de Charles-Quint, et remarquant que ceux de ses religieux qui s'étaient retirés à Mons, effrayés et rebutés des rigueurs de sa règle, redoutaient de se remettre sous sa discipline, il y fit tous les adoucissements qu'il crut compatibles avec l'Evangile, afin de rendre le joug de Jésus-Christ plus facile. De sorte qu'après les avoir heureusement préparés par la lecture d'un livre de sa composition, intitulé : *Le Miroir des religieux*, qu'il leur avait donné, par une pieuse ruse, sous le nom feint de Dacryanus, comme si c'eût été l'ouvrage de quelques anciens Pères de l'Eglise, il leur fit recevoir sa règle, qui n'était dans le fond qu'une mitigation de celle de Saint-Benoît, tendant à la réformation intérieure par l'innocence des mœurs, beaucoup plus que par les austérités corporelles, à l'imitation de celle de Saint-Pacôme.

Le Saint-Siége approuva les statuts de cette réforme en l'an 1545 ; il les trouva rédigés avec tant de sagesse, qu'il voulut qu'ils servissent à tous les monastères où Louis de Blois fut convié par l'empereur Charles-Quint de rétablir l'ancien esprit de la religion.

C'est ainsi qu'il fit de la maison réformée de Liessies une école d'innocence et de sainteté, qu'il gouverna beaucoup plus encore par ses exemples que par ses préceptes.

Il mourut, en odeur de sainteté, le septième jour de janvier 1566 ; et ses ouvrages, pleins d'onction et de charme, continuent à consoler, et à soutenir les âmes qui cherchent à marcher dans les voies du salut.

---

## LE VÉNÉRABLE PÈRE DE CONDREN,

SECOND GÉNÉRAL DE L'ORATOIRE [1].

Louis-Charles de Condren naquit le 15 décembre 1588, à Vaubuin, près de Soissons, d'une famille qui comptait plus de cinq

[1] La plupart des faits qui composent cette notice sont tirés de la Vie imprimée du P. de Condren, par le P. Amelotte, Paris, 1643, in-4°, 1657, in-8°, et

Digitized by Google

cents ans de noblesse militaire. Avant qu'il vînt au monde, ses vertueux parents offrirent à Dieu ce premier fruit de leur union. En sortant du sein de sa mère, il demeura deux heures sans donner le moindre signe de vie, ce qui lui valut trois baptêmes sous condition : le premier, au moment de sa naissance, lorsqu'il paraissait encore dans un état de mort ; le second, par un prêtre qui survint à l'instant où l'on aperçut en lui quelque mouvement de vie produit par des gouttes d'eau qu'on lui jeta sur le visage, et le troisième à l'église, par le curé de la paroisse, qui craignit que dans le trouble des deux premiers baptêmes, le Sacrement n'eût pas été administré suivant les formes.

Son père, qui était gouverneur de Monceaux, oubliant promptement l'oblation qu'il avait faite à Dieu de son fils, le destina, dès le berceau, à la profession militaire. Dans cette vue, il ne le laissait entre les bras de sa nourrice que le temps nécessaire, et il le faisait ensuite porter par des soldats de la garnison, afin qu'il fût élevé au son des instruments militaires et au milieu du fracas des exercices de l'état bruyant qu'il se proposait de lui faire embrasser. L'enfant répondit parfaitement aux vues de son père, de sorte que, dès l'âge de sept ans, il annonça des inclinations martiales qui paraissaient si naturelles chez lui, qu'il eut depuis beaucoup de peine à s'en défaire. Malgré la dissipation d'un genre d'éducation si dangereux pour les mœurs, il se préserva des vices qui ne sont que trop communs parmi les jeunes gens destinés à figurer dans le monde. Quoique d'un caractère très-vif, il fut toujours extrêmement réservé dans ses discours et dans sa conduite, ne prenant aucune part aux petites querelles qui survenaient de temps en temps entre ses frères et ses sœurs, et montrant en toute occasion une telle prudence, qu'ils le prenaient toujours pour arbitre de leurs différends et s'en rapportaient à son jugement.

Après avoir fait ses premières études dans la maison paternelle, il alla les continuer au collége d'Harcourt, à Paris, où il mérita l'estime de ses maîtres par une gravité, une sagesse et une assi-

d'une autre Vie manuscrite composée par M. Masson, chanoine de Soissons, qui avait été son précepteur. Nous citerons au bas des pages les autres sources où nous puiserons.

Digitized by Google

duité à ses devoirs, qui le distinguaient de tous ses condisciples. Au sortir de son cours de philosophie, qu'il termina à l'âge de dix-sept ans, son goût pour l'étude ne fit que prendre de nouveaux accroissements : il passait les jours et les nuits à la lecture des philosophes et des historiens anciens et modernes, pour lesquels il avait une passion décidée, et des poètes, dont il apprenait par cœur les plus beaux morceaux. Cette étude ne lui faisait point perdre de vue celles des autres sciences relatives à l'état auquel il aspirait. Il avait fait même de très-grands progrès dans la tactique et le génie militaires. Enfin, il avait poussé ses connaissances jusqu'à l'astrologie judiciaire, dont on était encore infatué de son temps.

Pendant que le jeune de Condren suivait avec un brillant succès les exercices académiques par lesquels la noblesse se préparait à entrer dans la carrière militaire, il se sentit tout à coup pressé de la pensée de se consacrer à Dieu dans le service de son Église ; et cette pensée fit une telle impression sur son esprit, qu'il promit à l'instant de suivre la voie secrète qui lui marquait sa vocation. L'opposition qu'il éprouva de la part de son père ne fut pas capable de le détourner de ce dessein, vers lequel il dirigea en secret toutes ses études. Il y consacrait une partie des nuits, et, sous prétexte d'aller à la chasse pendant le jour, il s'enfonçait dans les bois pour les y continuer de manière à n'être pas aperçu par ceux qui auraient pu trahir son secret. S'il se montrait encore à la Cour et dans la société, c'était par pure bienséance et pour complaire à ses parents, sans prendre aucun goût aux plaisirs et aux divertissements du monde.

Pressé par son père d'aller se former en Hollande aux exercices de la profession militaire, il allégua ses fréquentes infirmités, par lesquelles la Providence semblait vouloir le détourner d'un état si pénible, et il le conjura avec tant d'instance de lui laisser la liberté de se consacrer entièrement à Dieu, auquel il l'avait lui-même voué, que M. de Condren cessa d'apporter des obstacles à une vocation si fortement caractérisée.

Durant son cours de théologie en Sorbonne, où ses talents ne brillaient pas moins que ses vertus, il fut attaqué d'une maladie

Digitized by Google

violente qui faisait désespérer de sa vie. M. de Gamaches, son professeur, en apprenant cette nouvelle, suspendit tout à coup sa leçon, et dit à ses élèves, les larmes aux yeux : « Levons nos mains et nos esprits au Ciel, afin qu'il plaise à Dieu de nous conserver le trésor de cette auguste Faculté, l'ange de cette école, le flambeau de cette maison, » et toute la classe se mit aussitôt en prières. Le règlement de vie qu'il s'était prescrit, pendant qu'il professait au collége du Plessis, pourrait encore aujourd'hui, à peu de chose près, fournir d'utiles instructions à ceux qui suivent la même carrière.

Après avoir été reçu de la maison et société de Sorbonne, il se retira, pendant une année, à la campagne, pour s'y préparer au sacerdoce, qui lui fut conféré en 1614. Cette haute dignité, jointe au grade de docteur auquel il fut admis l'année suivante, en lui imposant de plus importantes obligations, l'enflamma d'un nouveau zèle. Résolu dès lors de se consacrer entièrement à l'exercice du saint ministère, il renonça volontairement à son droit d'aînesse et à tout ce qu'il pouvait prétendre dans l'héritage de sa famille, ne s'étant réservé qu'une simple pension viagère, afin de se dégager de toutes les distractions qui auraient pu l'en détourner. Il vendit même jusqu'à ses livres pour soulager les indigents. Libre ainsi de tous soins temporels, il parut avec distinction dans les chaires de la capitale, alla dans les villages catéchiser les pauvres de la campagne et consoler les affligés ; les hôpitaux, les prisons, devinrent le théâtre de son zèle et de sa charité.

L'abbé de Condren, uniquement occupé du soin de son salut, méditait sérieusement le projet de se retirer dans quelque société religieuse, pour y vivre avec plus de recueillement que dans le monde, lorsque le Père de Bérulle, qu'il consulta sur sa vocation, l'attira en 1617 dans la Congrégation de l'Oratoire. Cet événement causa une grande sensation dans la maison de Sorbonne. On peut voir dans la *Vie du P. de Bérulle* tout le fracas que fit à ce sujet le docteur Duval, qui avait été le professeur du jeune de Condren, et qui le destinait à être son successeur dans sa chaire de théologie. Le pieux fondateur de la nouvelle Congrégation sentit tout le prix d'une telle conquête : « Il a plu à Dieu, écri-

Digitized by Google

vait-il, de nous donner M. de Condren, homme d'une très-grande considération, et des plus rares esprits que j'aie connus. » Il le prit pour son directeur, et toutes les fois qu'il passait devant sa chambre, il s'inclinait jusqu'à terre pour baiser les vestiges de ses pas : il admirait toutes les paroles qui sortaient de sa bouche, et souvent il se mettait à genoux pour les écrire lui-même.

Le P. de Condren possédait à un degré éminent les vertus et les talents propres à seconder les vues du saint fondateur de l'Oratoire. Il avait une érudition sacrée et profane très-étendue, et passait pour un des meilleurs théologiens de son temps. On admirait en lui un rare discernement des esprits, des mœurs douces, un caractère affable et des manières polies qui attiraient la confiance, l'art de faire passer dans les cœurs les sentiments de religion dont il était lui-même animé. Il donna des preuves de toutes ces qualités dans les différentes missions qui lui furent confiées auprès des évêques et des villes, pour traiter des divers établissements qu'on s'empressait de toutes parts de proposer à la Congrégation de l'Oratoire.

Il faisait chez lui des conférences de piété à plusieurs ecclésiastiques qu'il avait sous sa direction. On comptait dans ce nombre l'abbé de Caulet, depuis évêque de Pamiers, les abbés Donadieu et de Bassancour, dont le premier fut évêque de Cominges, et le second de Périgueux, où ils travaillèrent efficacement à la réforme du clergé de leurs diocèses respectifs ; M. Olier, fondateur de la Congrégation de Saint-Sulpice ; MM. Amelotte et de Bassancour, frère de l'évêque de Périgueux, qui entrèrent tous les deux dans l'Oratoire ; l'abbé du Ferrier, qui devint successivement grand vicaire de Rhodez, d'Alby et de Narbonne. Ces conférences faisaient sur eux la plus vive impression. Il leur recommandait surtout de s'attacher à la lecture de l'Écriture-Sainte, à celle des casuistes les plus concis, et de ne suivre leurs décisions qu'autant qu'elles seraient fondées sur l'autorité des papes, des conciles, et des saints docteurs. Il profita de la confiance qu'ils avaient en lui pour les envoyer faire des missions en Saintonge, à Amiens, à Caen, sous la conduite de M. Mainster, célèbre missionnaire d'alors. Ces missionnaires suivaient en tout les règles que leur

Digitized by Google

prescrivait le Père de Condren, et ne se conduisaient que par ses conseils. Dieu répandit d'abondantes bénédictions sur leurs travaux [1].

Nommé en 1624 supérieur de la maison de Saint-Magloire, il partagea tout son temps entre la conversion des hérétiques, dont il ramena un grand nombre au sein de l'Église, et la direction des âmes pour laquelle il avait reçu de Dieu un don tout particulier. « Il semble, disait à ce sujet M^me^ de Chantal, que Dieu avait donné François de Sales pour instruire les hommes, mais qu'il a rendu le Père de Condren capable d'instruire les Anges. » Sa réputation dans ce ministère était si généralement établie, même à la Cour, que lorsqu'on fit le procès criminel aux comtes de Bouteville et des Chapelles, Louis XIII le chargea d'aller les préparer à la mort. La commission était délicate, parce que ces illustres malheureux mettaient une certaine vanité à faire les esprits forts et à paraître au-dessus des craintes du sort qui les menaçait. Mais il se conduisit avec tant de douceur et de sagesse, qu'il réussit enfin à s'insinuer dans leur confiance, et à leur inspirer les sentiments d'une sincère componction. Il les accompagna lui-même à l'échafaud, conjointement avec M. de Coespéan, évêque de Nantes, et eut la consolation de les voir subir leur supplice avec une résignation vraiment chrétienne qui attendrit tous les spectateurs.

Parmi les grands personnages dont le père de Condren dirigea la conscience, Monsieur, frère du roi, doit tenir le premier rang. Marie de Médicis, qui voulait retirer son fils chéri du désordre dans lequel il vivait, et fixer sa légèreté naturelle, l'engagea à le prendre pour son confesseur. Il fallut tout l'ascendant du Père de Bérulle sur son esprit, pour le résoudre à se charger d'un tel fardeau. Il s'acquitta de cette commission difficile avec un zèle si charitable, que Monsieur lui conserva toujours sa confiance au milieu même de ses plus grands égarements.

Le Père de Condren le ramena plusieurs fois à ses devoirs envers le roi, et refusa un siége épiscopal que Richelieu lui offrait, en récompense de ses services. Il eut même la gloire de réussir

[1] Mém. mss. de l'abbé du Ferrier.

Digitized by Google

dans une occasion fort importante pour l'État, comme le cardinal de Richelieu en convient dans sa *Vie manuscrite*. « Lorsque le duc d'Orléans, dit-il, se fut retiré de la Cour, et qu'on craignait qu'il ne passât dans les pays étrangers, le Père de Condren moyenna une entrevue entre les deux frères, avec tant de dextérité et de soin, qu'il réussit, par la confiance qu'on avait en lui, dans une négociation où les plus habiles politiques avaient échoué. » Et comme le jour même il prit la poste pour se rendre à Paris, et se dérober aux compliments de la Cour, « qu'il coure tant qu'il voudra, ajoute le Cardinal ; il emporte avec lui l'honneur du succès de cette négociation. »

La réformation des mœurs du duc d'Orléans n'exerça pas moins la patience et la charité du Père de Condren, que ne l'avaient fait ses brouilleries avec la Cour. L'année qui suivit ce dernier accommodement, ce prince séduisit la fille du lieutenant-criminel de Tours. Dès que le confesseur en fut informé, son premier mouvement fut de renoncer à sa direction, et de refuser les appointements de cette place, sans que les sollicitations que Monsieur lui fit faire pour lui continuer ses soins charitables, pussent l'engager à reprendre cette pénible fonction. Mais le roi et le cardinal de Richelieu, craignant que Gaston ne tombât dans de plus grands égarements, et ne se jetât dans de nouveaux écarts, s'il était abandonné d'un guide qui avait tant d'ascendant sur son esprit, réussirent enfin, quoique avec beaucoup de peine, à triompher de sa résistance. Cette réconciliation eut d'heureux effets. Le prince parut désormais plus réglé dans ses mœurs, et sa complice se retira dans un couvent, où elle devint un modèle de pénitence et d'édification.

Pour ne pas interrompre l'histoire des rapports du Père de Condren avec le duc d'Orléans, nous avons été obligés de laisser en arrière celle de sa promotion au généralat de l'Oratoire et des événements qui l'accompagnèrent et la suivirent. Ce fut pendant son séjour en Lorraine, où il résidait auprès de Monsieur, que la congrégation perdit, en 1629, le Père de Bérulle. Les Pères de la Maison de Paris et de celles du voisinage de cette capitale, ayant sujet de craindre que le cardinal de Richelieu ne voulût les gêner



Digitized by Google

dans le choix d'un successeur, pour faire nommer quelqu'une de ses créatures, procédèrent à l'élection, sans attendre les députés des maisons éloignées. Dès que le Père de Condren eut appris que les suffrages s'étaient réunis en sa faveur, il s'empressa de faire valoir ce défaut de forme, pour se soustraire à l'honneur qu'on lui déférait; mais l'assemblée générale de 1631, qu'il avait convoquée pour faire procéder à une élection plus régulière, ne voulut point avoir égard à ses représentations, et confirma unanimement celle qui avait été faite de sa personne. L'assemblée de 1634, à laquelle il renvoya sa démission, après s'être retiré à la campagne, ne voulut pas même ouvrir la lettre qui la contenait, et chargea des députés de découvrir le lieu de sa retraite, afin de le ramener à son poste; et il ne lui fut pas possible de se refuser aux vœux et aux sollicitations affectueuses de tous ses confrères. Il fit depuis, en diverses occasions, des démarches réitérées pour faire agréer sa démission, mais son extrême humilité ne put jamais triompher du vif et tendre attachement qu'on ne cessa de lui témoigner.

Le Père de Condren le méritait pour la manière dont il se conduisit dans le gouvernement de la Congrégation. Il s'était fait un devoir de suivre en tout l'esprit et les traces du pieux fondateur de l'Oratoire, se regardant plutôt comme le serviteur de ses confrères, que comme leur supérieur; pressentant toujours le goût et les inclinations des sujets, et s'y conformant autant qu'il était possible; ne cherchant à faire le bien que par la confiance qu'il inspirait, comme cela convient dans le gouvernement d'un corps libre, où l'on aime à obéir sans dépendre, et où l'action de l'autorité doit toujours être tempérée par des formes qui ménagent l'amour-propre de ceux sur lesquels elle est exercée. Il joignait à cela une autre qualité bien précieuse : c'était de défendre avec courage les intérêts de ses confrères contre leurs persécuteurs, quand il était bien convaincu de leur innocence. Ainsi le cardinal de Richelieu ayant voulu l'obliger d'exclure de la Congrégation le Père Seguenot, auteur d'un ouvrage répréhensible, mais dont il s'était rétracté dès qu'on lui eut fait apercevoir ses erreurs, il refusa de sévir contre un homme de mérite qui, disait-il, s'était

Digitized by Google

exécuté lui-même de si bonne grâce. Le cardinal insista fortement, et d'un ton à vouloir être obéi. « Si le Père Seguenot vous paraît coupable, lui répondit-il avec fermeté, faites-lui faire son procès, et punissez-le vous-même; car pour moi, quoi qu'il m'en doive coûter, je ne punirai de ma vie une personne de l'innocence de qui je serai persuadé. »

Le Père de Condren aimait tendrement la Congrégation dont il était le chef; mais cet amour était exempt de toute ambition et de tout intérêt temporel pour elle. Ainsi, il refusa de demander des lettres patentes qu'il lui eût été facile d'obtenir pour confirmer la donation que les magistrats de Bordeaux avaient faite à l'Oratoire du collége de Guienne, ne voulant pas déplaire aux Jésuites qui possédaient une autre collége dans cette ville. C'est dans le même esprit qu'il contribua singulièrement à l'établissemeut de la Congrégation de Saint-Sulpice, quoiqu'elle eût de très-grands rapports avec celle de l'Oratoire, par la direction des séminaires, qui était le but de son institution. Il dirigea longtemps M. Olier, fondateur de cette Congrégation, qui se conduisait en tout par ses conseils, ainsi que les abbés de Caulet et du Ferrier, qu'il lui donna pour coadjuteurs dans cette œuvre, dont il avait lui-même formé le projet [1].

Son unique désir était de la faire servir d'une manière toute spéciale à propager la connaissance de Jésus-Christ, et à édifier son Église. Dans cette vue, il ne désirait point que les maisons possédassent de grands biens, de peur que les richesses n'inspirassent de l'orgueil à ses membres, et n'y introduisissent les mêmes relâchements et les mêmes scandales qu'elles avaient causés dans plusieurs Ordres religieux.

Ce fut sous le gouvernement du Père de Condren que la Congrégation de l'Oratoire commença à prendre une forme régulière par l'établissement des assemblées triennales, dont la première, comme on l'a vu, fut convoquée en 1631. Il y fit recevoir des statuts, rédiger des règlements, et passer en loi fondamentale que la Congrégation étant un institut purement ecclésiastique et sacer-

[1] *Vie de M. Olier.*

Digitized by Google

dotal, les sujets ne pourraient être obligés à aucun vœu solennel ni simple. En se démettant, dans une de ces assemblées, de la charge de supérieur et de visiteur général des Carmélites en France, attachée à celle de général de l'Oratoire, et qui avait excité tant de tracasseries à son prédécesseur, il fit décider que nul membre de la Congrégation ne pourrait, à l'avenir, accepter ladite charge, à peine d'être par là-même exclu du corps.

Le P. de Condren, après avoir gouverné sagement sa Congrégation pendant douze ans, encore plus par la confiance que ses confrères avaient en lui, que par l'autorité des Règles, succomba enfin sous le poids des infirmités dont il était depuis longtemps accablé. Il mourut saintement à Paris, le 7 janvier 1644. Le cardinal de Richelieu qui sentait combien les conseils du P. de Condren étaient puissants sur le cœur de Gaston d'Orléans, pour le maintenir dans ses écarts, et pour l'en retirer après qu'il s'y était laissé entraîner, lui avait envoyé ses propres médecins dans le cours de sa dernière maladie. Le prince alla lui-même recevoir ses dernières instructions à son lit de mort ; et elles restèrent tellement gravées dans son cœur, qu'elles influèrent utilement sur toute sa conduite pendant le reste de sa vie. Enfin Louis XIII, en apprenant la nouvelle de sa mort, dit qu'il venait de perdre le plus saint homme de son royaume, et le plus désintéressé. Ce monarque, sans égards pour les dernières intentions du Défunt, ordonna qu'on lui rendît les honneurs funèbres dus à ses vertus, à ses services et à sa dignité ; et la Reine, pénétrée des mêmes sentiments, chargea M. de Virazel, évêque de Saint-Brieuc, celui de ses prédicateurs qu'elle goûtait le plus, de prononcer son oraison funèbre. Sa réputation de sainteté était si généralement répandue, qu'il y eut un concours prodigieux de personnes de tous les rangs et de toutes les conditions à l'église de l'Oratoire, pour lui rendre les derniers devoirs, et contempler l'air de vie qui régnait encore sur son visage ; de sorte qu'on fut obligé pour satisfaire la dévotion publique, de le laisser exposé jusqu'à l'entrée de la nuit, quoique ses obsèques eussent été célébrées dès le matin.

Le P. de Condren, « dont le nom, dit Bossuet, inspirait la piété,

Digitized by Google

dont la mémoire a été douce à toute l'Église comme une composition de parfums[1], » fut le directeur le plus renommé de son temps. Il s'était fait un devoir de suivre dans le tribunal de la pénitence, les avis de saint Charles aux confesseurs ; il fut un des premiers à les faire connaître en France, et persuada si bien M. Godeau de leur excellence, que ce prélat les fit adopter par l'assemblée générale du clergé pour servir de règles aux pasteurs. Il avait pour principe de ne point se mêler des affaires temporelles de ses pénitents, et ne voulait pas même qu'ils l'en entretinssent. L'esprit de méditation dont il était habituellement animé, répandait sur son visage un air de recueillement et de gravité, qui lui attirait le respect de tous ceux qui le fréquentaient.

Son désintéressement résista constamment à l'épreuve des offres les plus séduisantes, à celles du chapeau de cardinal, des archevêchés de Reims et de Lyon ; ce qui fit dire au cardinal de Richelieu, qu'il savait l'art de gagner tous les hommes, mais qu'il ne savait par où prendre le P. de Condren, qui était hors d'atteinte de tout intérêt humain.

Louis XIII lui ayant témoigné le désir de le voir quelquefois à la cour, il n'y parut jamais sans y être mandé, disant à ceux qui lui en faisaient des reproches : « Nous autres prêtres, devons nous conduire à cet égard-là, comme faisaient les anciens solitaires qui, obligés d'aller à la cour des empereurs, pour des intérêts qui regardaient la gloire de Dieu, disparaissaient et se renfermaient au plus vite dans leur désert, dès que leur affaire était faite. »

Le P. de Condren avait reçu de la nature, un esprit vif, facile, propre à réussir dans toutes les sciences. Il parlait des différents objets des connaissances humaines qui avaient fait le sujet de ses études avec une clarté et une pénétration qui surprenaient tous ceux qui s'en entretenaient avec lui ; de sorte qu'il aurait pu se faire un nom distingué par ses talents, si sa modestie ne l'eût porté à les cacher aux yeux des hommes. Cette même modestie

[1] *Oraison funèbre du P. Bourgoing.*

Digitized by Google

l'empêcha de laisser imprimer, de son vivant, aucune de ses productions. Mais après sa mort, le P. Amelotte, son disciple, recueillit toutes celles qu'il put trouver. On a de lui des lettres, des ouvrages de piété, et des traités de controverse.

(VIE DU CARDINAL DE BÉRULLE.)

## LE MARTYRE DE VICTOIRE JOURDAIN.

Victoire Jourdain demeurait avec sa mère dans le bourg des Herbiers, près de Montaigu, et faisait l'admiration du monde par sa grande beauté, comme elle faisait la joie de l'Église par ses vertus et la pureté de son cœur. C'était au commencement de la révolution. Sa piété porta ombrage aux persécuteurs. Elle fut arrêtée, malgré sa jeunesse, avec sa mère et sa sœur, et conduite à Nantes, où l'exécrable Carrier les condamna toutes trois à être noyées.

On venait de précipiter dans la Loire la mère et la sœur de la jeune Victoire. Un soldat, épris de sa beauté, l'arrête et lui propose de la sauver, mais à des conditions qui effraient sa pureté virginale ; et aussitôt elle se jette elle-même dans la rivière, parmi les monceaux de cadavres. Ainsi elle fut martyre de la foi et de la pudeur, et reçut la double couronne dans les cieux, le 7 janvier 1794.

## LA CROIX DE L'INFANTE ISABELLE.

Nous avons cru pouvoir rapporter ici un fait emprunté à l'Histoire de la religion catholique dans le Brabant, par le P. Smet, de la Compagnie de Jésus, l'un des Bollandistes.

« Le 7 janvier de l'an 1650, le chapitre de Sainte-Gudule, à Bruxelles, reçut des mains de l'archiduc Léopold et de l'archevêque Jacques Boonen, comme exécuteur du testament de l'infante Isabelle, le trésor des précieuses reliques qu'avait amassées cette princesse. On les plaça dans la sacristie du Saint-Sacrement des Miracles. On y voyait, entre autres, une partie notable de la vraie Croix du Sauveur, rapportée par le comte de Hollande Flo-

Digitized by Google

rent III, de la Palestine, dans le temps des Croisades, et dont l'archevêque de Philippes, premier vicaire apostolique des Provinces-Unies, avait fait présent aux archiducs Albert et Isabelle.

« L'archevêque ordonna, à cette occasion, qu'on plaçât une hostie consacrée devant cette croix, afin que Jésus-Christ fût adoré sur le même bois où il est mort pour notre salut. »

---

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le vénérable Hugues (Ugo), de la noble famille de ce nom à Florence, avait une dévotion très-vive pour la très-sainte Vierge. Elle l'en récompensa en rendant la vie à son fils unique. Le miracle est rapporté par les Bollandistes, dans l'histoire de saint Jean Gualbert. Le seigneur Ugo se trouvant à la campagne, la nourrice qui était chargée de soigner son fils porta l'enfant vers la fin du jour dans une grange où des ouvriers battaient le grain. Elle le posa à l'écart, sans rien dire, sur un tas de paille, et s'en alla préoccupée d'autres soins. Les batteurs qui n'avaient pas vu ce qu'avait fait la nourrice, ayant le soir fini leur journée, portèrent dans une écurie leurs instruments de travail, ainsi que le tas de paille où se trouvait l'enfant endormi; ils jetèrent sur lui d'autres monceaux de litière, et la pauvre petite créature fut étouffée.

La nourrice s'en revint fort tard à la grange. Ne retrouvant plus le cher dépôt qu'elle y avait laissé, elle se reprocha l'imprudence qu'elle avait commise, et prévoyant le malheur qui était arrivé, dans le désespoir qui s'empara d'elle et devant la crainte que lui inspirait la colère de son maître, elle s'enfuit à Arezzo.

Cependant le pauvre père apprit que son fils avait disparu ; car on ne retrouvait plus la nourrice. Saisi de douleur, il fit vœu à la très-sainte Vierge et à saint Jean Gualbert de bâtir et de doter en leur honneur une église, s'ils lui faisaient retrouver vivant ou mort son cher enfant.

A peine avait-il prononcé ce vœu, qu'un de ses domestiques, en remuant la paille qu'il devait répandre comme litière dans les

Digitized by Google

étables et les écuries, entendit les vagissements d'un enfant. Surpris de ces cris, il prêta l'oreille, et après un peu de recherches il trouva le jeune Ugo, qui lui tendait les bras en souriant. Le brave homme le releva, et après l'avoir baisé tendrement, il le porta en toute hâte à son père, qui ne put contenir sa joie. Le pressant contre son sein : — Cher enfant, dit-il, comment m'avez-vous été rendu ? qui vous a nourri ? qui vous a sauvé ?

Par un nouveau miracle, l'enfant, qui jusque-là n'avait pas encore parlé, répondit : La bienheureuse Vierge Marie.

Après avoir dit ces mots, il ne parla plus avant le temps ordinaire aux enfants.

Ugo accomplit son vœu ; il fonda un monastère avec une église dédiée à Notre-Dame et à saint Jean Gualbert, et sa dévotion envers sa puissante Avocate s'affermit de plus en plus dans son cœur.

---

## MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Le retour d'Egypte de l'Enfant Jésus.

Le même jour, saint Lucien, martyr et prêtre de l'Église d'Antioche, qui, après s'être acquis une grande réputation de doctrine et d'éloquence, endura la mort à Nicomédie pour la foi de Jésus-

[1] SEPTIMO IDUS JANUARII.

Relatio pueri Jesu de Ægypto. — Eodem die, natalis beati Luciani Antiochenæ Ecclesiæ presbyteri et martyris, qui satis clarus doctrina et eloquentia, passus est Nicomediæ ob Christi confessionem in persecutione Galerii Maximiani, sepultusque est Helenopoli in Bithynia ; cujus laudes sanctus Joannes Chrysostomus celebravit. — Antiochiæ sancti Cleri diaconi, qui pro confessionis gloria septies tortus, ac diu in carcere maceratus, ad ultimum decollatus, martyrium consummavit. — In civitate Heraclea, sanctorum martyrum Felicis et Januarii. — Eodem die, sancti Juliani martyris. — In Dania, sancti Canuti regis et martyris ; ejus autem festivitas quartodecimo kalendas februarii celebratur. — Papiæ, sancti Crispini episcopi et confessoris. — In Dacia, sancti Nicetæ episcopi, qui feras et barbaras gentes Evangelii prædicatione mites reddidit ac mansuetas. — In Ægypto, beati Theodori monachi, qui tempore Constantini Magni floruit sanctitate, cujus meminit sanctus Athanasius in vita sancti Antonii. — Barcinonæ, sancti Raymundi de Pennafort, ordinis Prædicatorum, sanctitate et doctrina celebris ; festivus vero ejus dies decimo kalendas februarii recolitur.

Digitized by Google

Christ, durant la persécution de Galère-Maximien, et fut enterré à Hélénopolis en Bithynie : saint Jean Chrysostome a fait un discours à sa louange.

A Antioche, saint Cler, diacre, qui fut appliqué sept fois à la question, renfermé fort longtemps dans une étroite prison pour la défense de la vérité, eut enfin la tête tranchée, et accomplit ainsi son martyre.

A Héraclée, les saints Félix et Janvier, martyrs.

Le même jour, saint Julien, martyr.

En Danemarck, saint Canut, roi et martyr, dont on célèbre la fête le dix-neuvième jour de ce mois.

A Pavie, saint Crispin, évêque et confesseur.

En Dacie, saint Nicétas, évêque, qui, prêchant l'Évangile à des nations farouches et barbares, les rendit paisibles et traitables.

En Egypte, saint Théodore, moine, qui brilla par sa sainteté du temps de Constantin le Grand, et dont saint Athanase fait mention dans la Vie de saint Antoine.

A Barcelone, saint Raymond de Pennafort, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, célèbre pour son savoir et sa sainteté. On ne fait sa fête que le vingt-troisième jour de ce mois.

**Additions des autres Martyrologes.**

Saint Spolécosthène, martyr en Orient.

Saint Albert des Alberti, passa sa jeunesse en pèlerinages à Rome, à Venise, à Jérusalem, et acheva sa course dans un ermitage auprès de Sienne.

A Senlis, saint Santin, évêque.

Saint Julien, martyr sous Dioclétien en 304. (*Martyr. Rom.*)

Saint Julien de Godiano, diacre à Novare, cité ce jour dans le Martyrologe de Ferrari. Il vivait au v^e^ siècle.

Saint Théodore, moine de Nitrie, brilla sous Constantin le Grand, saint Athanase a fait l'éloge de ce pieux solitaire.

Saint Crispin, premier de ce nom, évêque de Pavie qui assista au concile de Milan, de l'an 451, et souscrivit avec les autres prélats la lettre du Concile au Pape saint Léon le Grand. Il mourut le 7 janvier 466. (*Martyr. Rom.*)

Digitized by Google

Saint Senateur, évêque de Vérone, mort en paix ce jour pendant la persécution de Dioclétien.

Saint Pelade (Palladius), successeur de saint Gallican sur le siége épiscopal d'Embrun, au milieu du vi^e^ siècle. A sa mort, qui eut lieu le 7 janvier, son corps fut transporté à Cardone dans la Catalogne.

Saint Dominique le Breton, succéda au vi^e^ siècle à saint Paterne sur le siége de Vannes.

Saint Valentin, évêque de Terano et deuxième de ce nom.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Pierre Duret, prêtre de Lyon, né en cette ville d'une famille ancienne, résidait en 1793 au séminaire vide de Saint-Irénée et n'exerçait aucune fonction ecclésiastique. Il n'en fut pas moins arrêté les derniers jours de 1793 et conduit devant la commission révolutionnaire de Lyon, qui le condamna à mort comme ci-devant prêtre. Il fut exécuté le 7 janvier 1794.

Jean-Baptiste Humbert, prêtre de l'Ordre des Trinitaires de la Rédemption des captifs, fut chassé de son cloître, et comme il n'avait pas fait le serment exigé par les ennemis de la foi, il fut emprisonné en 1797, déporté à la Guyane en 1798. Il y mourut de souffrances et de misères horribles, le 7 janvier 1799, âgé de quarante-neuf ans.

Julien Lemonnier, prêtre du diocèse d'Angers, ne fit point de serment et resta dans sa province, que protégeait l'armée catholique. Mais quand cette armée recula devant les revers, il fut arrêté, conduit au tribunal criminel du département de la Sarthe, condamné à mort le 7 janvier 1794, comme brigand de la Vendée et guillotiné le même jour.

Digitized by Google

# HUITIÈME JOUR DE JANVIER

**Saint Lucien et ses compagnons, apôtres de Beauvais. — Saint Severin, apôtre de la Norique. — Saint Apollinaire, évêque d'Hiéraple. — Sainte Gudule, vierge, patronne de Bruxelles. — Saint Patient, évêque de Metz. — Saint Hégémone, évêque d'Autun. — Saint Boniface, évêque de Coria. — Saint Nathalan, évêque d'Aberdeen. — Saint Vulsin, évêque de Sherburn. — Saint Garibalt, évêque de Ratisbonne. — Saint Erard, chorévêque. — Saint Torphine, évêque. — Sainte Pègue, vierge. — Sainte Adèle, comtesse de Flandres. — La bienheureuse Françoise, clarisse. — Le vénérable P. Jean de Brebeuf, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.**

## SAINT LUCIEN ET SES COMPAGNONS,

APOTRES DE BEAUVAIS.

Saint Lucien, d'une illustre famille de Rome, était fils du sénateur Lucius. Il fut converti et baptisé par saint Pierre, qu'il suivit en Orient, lorsque Claude chassa les Juifs de Rome. Après le martyre du Prince des Apôtres, saint Clément le choisit pour faire partie de la mission qu'il envoyait dans les Gaules, sous la conduite de saint Denis l'Aréopagite, et il fut chargé spécialement de prêcher l'Évangile aux peuples du Beauvaisis.

Les habitants des contrées que nous nommons aujourd'hui le Beauvaisis, dit M. l'abbé Maillard, vivaient dans la plus triste ignorance de Dieu, de leur origine et de leur avenir. Le pays était en grande partie couvert d'épaisses et vastes forêts, qui s'étendaient depuis la source de l'Oise jusqu'à sa jonction avec la Seine. Les vallées étaient des marais impraticables; les plaines, rares, peu étendues et mal cultivées. La chasse fournissait la nourriture et le vêtement à des peuplades grossières, qui se construisaient dans les bois de misérables cabanes; retraites inconnues, où ils

Digitized by Google

échappaient à l'épée du conquérant insatiable, mais aussi aux bienfaits de la civilisation et aux lumières de la vérité. Quelques villes s'élevaient le long des principaux cours d'eau et sur les plateaux découverts. C'étaient les centres du gouvernement, les boulevards qui protégeaient les contrées environnantes contre les armées ennemies. Mais c'étaient aussi les centres d'une corruption intellectuelle et morale, dont il serait difficile de se faire une idée.

Nos pères, crédules comme l'est toujours l'ignorance, adoraient plusieurs divinités immorales ou cruelles. On montre dans nos musées les statues grossières de Mercure, de Cérès, trouvées dans le département. On y voit aussi diverses sortes d'instruments employés dans des sacrifices affreux. On conserve en plusieurs localités des autels énormes, sur lesquelles étaient immolées par centaines de malheureuses victimes humaines, des prisonniers, des femmes, des enfants, pour apaiser de prétendus génies malfaisants et redoutés.

Les mœurs étaient aussi dépravées que les croyances étaient absurdes. Les monstruosités les plus révoltantes étaient autorisées par l'exemple des dieux.

Quand les Romains eurent enfin soumis la Gaule, ils y introduisirent le culte de toutes leurs divinités et les raffinements de leur honteuse dissolution morale, de sorte que Beauvais était asservi au joug, aux erreurs et aux vices de ses fiers dominateurs. Mais, par une disposition miséricordieuse de la Providence, la tyrannie des Romains ouvrait aux apôtres de l'Évangile les routes du monde entier. Le brave Corréus [1], venait de succomber sur les bords du Thérain [2]; le dernier rempart de la Gaule, Bratuspance [3], avait été pris et rasé, et notre fière patrie n'était plus qu'une petite province romaine, lorsque saint Clément jugea le moment favorable pour envoyer un des plus anciens disciples de

[1] Corréus, général gaulois.

[2] Thérain, petite rivière qui passe à Beauvais et se jette dans l'Oise près de Creil.

[3] Bratuspance, ancienne ville des Bellovaques; on croit qu'elle était peu éloignée de Breteuil, Oise.

Digitized by Google

saint Pierre instruire, édifier et consoler les nouveaux sujets de l'Empire.

Admirable sollicitude de l'Église romaine et de ses augustes Pontifes, pour le salut des âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu !

Depuis longtemps, Lucien attendait dans la retraite le moment heureux où il pourrait prouver à Dieu son amour par son zèle pour le salut de ses frères. Aussi, dès que le Souverain Pontife lui eut manifesté son dessein et lui eut conféré, avec la dignité épiscopale, la plénitude du sacerdoce, le nouvel Apôtre dit un dernier adieu à sa famille et partit sans retard pour sa lointaine mission. Pauvre de ce que le monde appelle ses biens, riche en science et en vertus, il quitta Rome, accompagné de deux fidèles disciples, le prêtre Maxien ou Maximien et le diacre Julien. Qu'ils sont beaux les pas de ces trois conquérants des âmes ! Ils ne vont pas ravager les provinces, verser le sang de leurs semblables et faire couler des torrents de larmes ; mais, la Croix dans une main et l'Évangile dans l'autre, ils vont enseigner à tous ceux qui pleurent le vrai moyen de sanctifier ici-bas leurs souffrances, pour en être récompensés au ciel.

Pour se rendre dans le fond de la Gaule, Lucien avait à traverser une grande partie de l'Italie ; il fit ce voyage en digne apôtre du Sauveur, annonçant par les bourgs et les villages la bonne nouvelle du salut. Il prêcha dans les environs de Parme, et les succès de sa parole furent si grands qu'ils éveillèrent les craintes et la colère des païens. Les magistrats le firent arrêter, mettre en prison et charger de fers ; mais les chrétiens obtinrent promptement sa délivrance, et il reprit sa marche vers le Beauvaisis.

Il convertit encore à Arles un nombre considérable d'idolâtres de toutes nations, que le commerce attirait dans ce port.

En arrivant dans le Beauvaisis, Lucien, à l'exemple de son divin Maître, s'adressa d'abord aux simples et aux petits. Continuellement occupés à pourvoir aux besoins de leurs familles, ces pauvres habitants des bois ne quittaient guère leurs forêts silencieuses. A de rares jours de fêtes ils se réunissaient sous l'épais

Digitized by Google

feuillage de quelque chêne séculaire; les druides, leurs prêtres, cueillaient avec une serpette d'or une branche chargée de gui, et l'offraient aux divinités du lieu; ou bien on immolait des animaux, et même des hommes sur les autels des idoles. Des chants, des danses, des superstitions de mille sortes amusaient la naïve crédulité de ces esprits ignorants. Leurs cérémonies religieuses, bien loin de les instruire, de corriger leurs défauts et de rendre leurs enfants meilleurs et plus soumis, ne servaient qu'à entretenir l'immoralité et la barbarie.

Lucien pénétra sans crainte dans l'ombre de toutes ces forêts antiques : il aborda les habitants, étonnés de sa présence, avec l'affabilité d'un ami sincère et désintéressé; il consola leurs douleurs, soulagea leurs souffrances, s'assit à leurs foyers, se plia à leurs usages, reconnut leurs goûts, devina leur caractère, étudia leur langage et se concilia leur affection par les charmes de sa vertu.

Devenu l'ami de tous, il exposa, dans un style à la portée de leur intelligence inculte, les vérités si nobles et si touchantes du dogme catholique. Bientôt l'ascendant de la vérité soumit l'esprit de ses auditeurs, comme sa charité lui avait gagné leurs cœurs; et la grâce, attirée par ses ferventes prières, fit fructifier la divine semence dans des âmes si habilement préparées. Bon nombre de nouveaux disciples de l'Évangile reçurent le Baptême et la Confirmation. Les deux compagnons du saint Apôtre secondaient heureusement son zèle. Le culte pur du vrai Dieu et les belles cérémonies de l'Église remplacèrent en plus d'un endroit les folies et les horreurs du paganisme.

La sainte conquête était commencée : pour l'étendre, il fallait attaquer l'erreur dans son centre, au sein de la ville, d'où elle dominait la province, comme la puissance militaire qui y commandait. Entreprise qui exigeait l'intrépidité du plus généreux dévouement.

Lucien s'approcha donc de Beauvais. Comme c'était une place forte, une garnison romaine l'occupait pour maintenir par la crainte les habitants plutôt soumis que domptés. Or, dans presque toutes les légions de l'Empire, le Christianisme comptait déjà

Digitized by Google

quelques disciples fervents. Quelle consolation ne durent pas goûter ces frères dispersés de la famille chrétienne, en recevant si loin de leurs foyers, les secours d'un ministre de la vraie religion!

Parmi eux et parmi les habitants du pays, la parole et les exemples de Lucien firent de nombreux prosélytes. Les cœurs les plus honnêtes et les esprits les plus droits embrassèrent les premiers la nouvelle croyance. D'autres s'unirent bientôt à eux et formèrent au sein de la cité une chrétienté fervente qui alimentait sa foi par l'usage fréquent des Sacrements, par la prière et par la pratique de toutes les œuvres de la charité active. De ce foyer principal la lumière de la vérité rayonna de proche en proche dans toutes les bourgades voisines. Le saint Apôtre se portait tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, répandant partout la divine semence, dont il confiait ensuite la culture à des ministres choisis et éprouvés.

Mais plus d'une fois les travaux du saint Apôtre furent interrompus par la colère des païens. Irrités des progrès de la nouvelle religion et de l'abandon de leurs fausses divinités, les prêtres idolâtres calomnièrent les chrétiens et leurs pasteurs. Les fidèles suspendaient alors leurs réunions, ou bien ils en déplaçaient le siége : les ministres s'éloignaient de leur troupeau.

Lucien ne devait pas tarder à recevoir la récompense de ses longues et glorieuses fatigues. Il y avait environ vingt-cinq ans qu'il était entré dans le Beauvaisis ; il l'avait parcouru dans tous les sens, prêchant de tous côtés la sainte doctrine, fondant des églises auxquelles il préposait des prêtres et des diacres. Les vertus si pures et si douces des chrétiens contrastaient heureusement avec la rudesse et la corruption des idolâtres, et attiraient chaque jour à la vérité de nouveaux disciples. La foi se propageait dans toutes les classes de la société. Les prêtres de l'ancien culte n'eurent pas de peine à le remarquer, au vide qui se fit autour de leurs autels. L'honneur de leurs dieux, leur considération personnelle, leur fortune enfin, étaient sérieusement compromis. Ils prirent donc, d'un commun accord, la défense de leurs temples et celle de leurs propres intérêts. Ils agirent puissamment auprès de

Digitized by Google

Julien, vicaire du préfet des Gaules. Ce magistrat remit en vigueur les édits qui proscrivaient la religion chrétienne, et condamnaient à mort ceux de ses partisans qui refuseraient de retourner au culte de leurs pères.

Lucien comprit toute la gravité du danger. Aussi, pour épargner à ses néophytes des souffrances et des tentations peut-être au-dessus de leur foi naissante, il sortit secrètement de Beauvais avec ses deux compagnons inséparables, Maximien et Julien. Tous trois remontèrent la rive droite du Thérain et se retirèrent sur une colline qui porte depuis longtemps le nom de Montmille. Mais le pieux empressement des fidèles à rechercher les exhortations du pasteur trahit bientôt le secret de son asile. Les soldats du gouverneur surprirent le saint Évêque dans une de ces pieuses réunions, et l'arrêtèrent avec Maximien et Julien. Ils enjoignirent d'abord à ceux-ci d'obéir aux ordres de l'Empereur, de renier Jésus-Christ et d'adorer les dieux du pays. Tous les deux répondirent avec calme qu'ils respectaient les décrets de l'Empereur, mais qu'ils obéissaient encore plus fidèlement à Dieu.

« Nous sommes chrétiens, ajoutèrent-ils, et nous ne pouvons adorer que Dieu seul. »

Jugés et condamnés aussitôt, ils eurent la tête tranchée sur le lieu même de leur arrestation. Lucien, sommé à son tour de renoncer Jésus-Christ, répondit avec dignité : « La proposition que vous osez me faire semblerait indiquer que vous ignorez qui je suis. Apprenez-le donc : Je suis chrétien. » Il prononçait sa sentence. Mais, à l'exemple de son divin Maître, il devait, avant d'être immolé, se voir soumis à l'humiliation du fouet. Il fut donc d'abord battu de verges, ensuite sa tête tomba sous le tranchant du glaive.

On croit qu'il fut martyrisé le 8 janvier, au commencement du IIe siècle, et qu'au moment de sa mort on vit une lumière admirable qui glaça d'effroi ses bourreaux, en même temps qu'une voix disait du ciel : « Courage, bon serviteur, qui n'as pas craint de répandre ton sang pour la gloire de mon nom, viens recevoir la couronne qui t'est promise. »

Il ne paraît pas qu'aucun des fidèles arrêtés en même temps

Digitized by Google

que les trois apôtres ait été mis à mort. Les magistrats se persuadèrent sans doute que le sang de ces trois victimes suffirait pour calmer du moins la haine des prêtres païens et pour empêcher le progrès de l'Évangile. Les corps de saint Maximien et de saint Julien furent enterrés sur le lieu de leur supplice ; celui de saint Lucien fut transporté avec respect sur une colline plus rapprochée de Beauvais, nommée depuis Notre-Dame du Thil, et il y fut inhumé. Une partie de ses vêtements, teints encore de son sang précieux, fut enfermée dans une petite caisse de plomb qui fut déposée à côté du corps.

Dès lors les chrétiens se réunirent en ce lieu pour prier, et ils y construisirent un oratoire. Des miracles nombreux attirèrent plus tard à Montmille et à Notre-Dame du Thil un grand concours de fidèles ; et le culte de saint Lucien, martyr, apôtre, et premier évêque du Beauvaisis, se répandit au loin dans les églises des Gaules, d'Espagne et d'Angleterre.

Une pieuse tradition raconte que saint Lucien, décapité, prit sa tête entre ses mains et sembla l'offrir en expiation pour les fidèles et pour ses persécuteurs. Les peintres chrétiens, en représentant le saint Martyr dans cette attitude, nous rappellent que, priant pour nous dans le ciel, il remet sans cesse sous les yeux de Dieu le supplice qu'il a enduré pour le salut de nos âmes.

Ce fut sans doute aussi pour conserver le souvenir de ce sacrifice héroïque que l'on donna le nom de Saint-Lucien à des roses d'un rouge pourpre, que l'on disait pousser d'elles-mêmes sur la terre jadis arrosée du sang des trois Martyrs [1].

[1] On lit, dans la vie de saint Eloi, que les corps de ces trois saints Martyrs furent découverts au VII^e^ siècle. On les gardait dans trois châsses enrichies d'or, qui furent fondues en 1794. Des saintes reliques livrées aux flammes par les profanateurs sacriléges, on ne put sauver que quelques ossements, conservés avec vénération dans la cathédrale de Beauvais ; on n'oublie pas que ces reliques étaient célèbres, dès le IX^e^ siècle, par les miracles que leur vertu opérait.



Digitized by Google

## SAINT SÉVERIN,

APOTRE DE LA NORIQUE.

Vers le milieu du v^e^ siècle, la Norique, qui comprenait la Bavière et l'Autriche actuelle, était comme la grande route des barbares pour l'Italie. Attila y avait passé. Près de là, dans la Pannonie, la Hongrie actuelle, ses fils s'étaient exterminés l'un l'autre par des guerres cruelles. Les garnisons romaines sur les frontières du Danube, n'étant plus entretenues dans la décadence de l'empire, disparaissaient peu à peu et laissaient l'entrée libre. Les Rugiens se considéraient à peu près comme alliés de Rome; mais, ainsi que les Romains, ils se voyaient attaqués par de nouveaux peuples, les Hérules, les Turcilinges, les Allemands. C'était une guerre universelle, à laquelle on ne prévoyait pas de fin. Partout des villes prises et ruinées, des populations emmenées en esclavage. Le refuge des peuples dans ces calamités fut un saint personnage nommé Séverin, dont la vie a été écrite avec beaucoup de candeur par Eugippe, un de ses disciples[1].

Il était venu dans la Norique par un ordre exprès de Dieu. Jamais on ne put savoir de quelle nation il était. Un prêtre d'Italie, d'une grande autorité, avec lequel il était familier, lui demanda un jour : « Saint maître, de quelle province Dieu a-t-il daigné vous envoyer à ce pays? » Séverin lui dit en riant : « Mais si vous me prenez pour un fugitif, préparez de quoi payer ceux qui viendront me redemander. D'ailleurs, ajouta-t-il en reprenant son sérieux, que sert-il à un serviteur de Dieu de dire de quel pays il est et de quelle famille, puisqu'en se taisant là-dessus, il peut plus saintement éviter la jactance? Si vous croyez que je désire sincèrement la patrie d'en haut, quel besoin y a-t-il que vous connaissiez ma patrie terrrestre? Sachez, au reste, que le même Dieu qui vous a fait prêtre, m'a ordonné de venir au milieu de ces hommes en péril. » Après cette réponse, jamais personne

[1] *Acta SS.*, 8 jan.

Digitized by Google

n'osa plus l'interroger à cet égard. Seulement, à la pureté de son latin, on jugea qu'il était de Rome ou du moins d'Italie ; et de quelques-unes de ces paroles, on conclut que par le désir de la perfection, il avait quitté sa patrie et s'était retiré dans les solitudes de l'Orient, d'où Dieu lui ordonna de venir au secours des peuples de la Norique. Enfin, au soin qu'il prenait de taire sa naissance, on peut croire légitimement qu'elle était illustre. Sa vie parmi ces pauvres peuplades était encore plus pauvre que celle du plus pauvre. Excepté les fêtes, il ne mangeait qu'après le soleil couché, et en carême, une fois la semaine. Il dormait tout vêtu sur un cilice étendu sur le pavé de son oratoire ; il marchait toujours nu-pieds, même lorsque le Danube était gelé.

Il parut d'abord dans la ville d'Astures, sur les confins de la Pannonie et de la Norique. Il y fut reçu par un vieillard qui était portier de l'Église, et se contenta d'abord de prêcher par l'exemple de sa vie, soutenant la profession de la foi catholique par de saintes œuvres. Mais un jour, s'adressant au prêtre, au clergé et au peuple du lieu, il les conjura avec beaucoup d'humilité, de travailler, par les jeûnes, les prières et les œuvres de miséricorde à détourner le dessein que les barbares avaient formé contre eux. Mais ces gens, livrés aux désirs de la chair, se mirent peu en peine de son exhortation. Revenu chez son hôte : « Je sors à l'instant, dit-il, d'une ville impénitente et qui périra bientôt. » Il s'en alla dans la ville la plus proche, nommée Comagène. Elle était remplie de barbares, qui, sous le titre d'alliés des Romains, en étaient néanmoins les maîtres, et y commettaient apparemment bien des violences, de sorte que le peuple se croyait perdu. Le Saint étant allé à l'église, dès qu'il y fut arrivé, les assura de la protection de Dieu, s'ils voulaient la mériter par les jeûnes, les prières, et les aumônes. Au même temps, le vieillard qui avait logé le Saint à Astures, vint en courant apporter la nouvelle que la ville était ruinée, et remercier le Saint de l'en avoir sauvé par ses mérites.

Ceux de Comagène, touchés par cette nouvelle, crurent ce que le Saint leur disait. Ils embrassèrent le jeûne et la pratique des

Digitized by Google

bonnes œuvres. Ils s'assemblèrent durant trois jours dans l'église, où ils purifiaient leurs fautes passées par leurs gémissements et leurs larmes. Mais le troisième jour, comme on célébrait l'office du soir, il se fit tout d'un coup un tremblement de terre ; les barbares qui demeuraient dans la ville en furent tellement épouvantés, qu'ils obligèrent les Romains à leur ouvrir promptement les portes. Ils sortirent ainsi et s'enfuirent, s'imaginant avoir l'ennemi à leurs trousses, prêt à les envelopper. Cette terreur s'augmentant par l'horreur de la nuit, ils tournèrent leurs épées contre eux-mêmes, et se tuèrent les uns les autres. Le peuple étant ainsi délivré de ses ennemis visibles, apprit de saint Séverin à combattre pour le ciel ses ennemis invisibles.

Dans le même temps, la ville de Faviane, que quelques-uns supposent être Vienne en Autriche, était affligée de la famine. Les habitants pensèrent que l'unique remède était de faire venir de Comagène l'homme de Dieu. S'y étant rendu, à leur prière, il leur dit : « C'est par les fruits de la pénitence que vous pourrez être délivrés de cette calamité de la faim. » Le peuple se montra docile. Bientôt le Saint apprit par révélation divine, qu'une certaine veuve nommée Procule avait caché beaucoup de blé. Il la fit venir, et lui dit devant tout le monde : « Pourquoi, vous qui êtes de race noble, vous êtes-vous faite esclave de l'avarice? Voici que le Seigneur a pitié de ses serviteurs, et vous, vous ne saurez que faire de votre bien mal acquis, si ce n'est de jeter votre blé dans le Danube, et de témoigner aux poissons l'humanité que vous avez refusée aux hommes. C'est pourquoi, secourez-vous vous-même plus encore que les pauvres, avec les biens que vous pensez garder, lorsque Jésus-Christ a faim. » Épouvantée de ces paroles, la femme s'empressa de distribuer ses provisions aux pauvres. Peu après, on vit arriver plusieurs bateaux chargés de grains, venant de la Rhétie ou du Tyrol, mais qui avaient été retenus dans l'Inn par les glaces.

Vers le même temps, une troupe de barbares pillèrent les environs de la ville. Les habitants vinrent s'en lamenter auprès de l'homme de Dieu. Il demanda au tribun Mamertin, combien il

Digitized by Google

avait de soldats pour poursuivre les brigands. « J'en ai très-peu, répondit le tribun, et c'est pourquoi je n'ose me battre avec une si grande multitude d'ennemis. Mais si Votre Révérence l'ordonne, quoique nous manquions d'armes, nous espérons vaincre par vos prières. » Le serviteur de Dieu lui dit : « Si vos soldats n'ont pas d'armes, les ennemis les armeront ; seulement partez bien vite au nom de Dieu, partez avec confiance ; par la miséricorde du Seigneur, le plus faible sera un héros : c'est le Seigneur qui combattra ; du reste amenez-moi sains et saufs tous les barbares que vous prendrez. » A deux mille pas de la ville, ils rencontrèrent les brigands, qui prirent aussitôt la fuite ; les soldats ramassèrent leurs armes, en saisirent quelques-uns et les amenèrent enchaînés au serviteur de Dieu. Il les fit délier, leur donna à manger et à boire, et ensuite leur dit : « Allez annoncer à vos complices de ne plus approcher d'ici ; car Dieu combat tellement pour ses serviteurs, que les ennemis leur apportent, non pas des blessures, mais des armes. »

Les vertus et les miracles de Séverin lui attirèrent la confiance et la vénération universelle, même des hérétiques barbares. Flaccitée, roi des Ruges, le consultait souvent et ne faisait rien sans son avis. Au commencement de son règne, se trouvant fort incommodé par le voisinage des Goths de Pannonie, il leur demanda passage pour se rendre en Italie. Comme ils le lui refusèrent, il resta persuadé qu'ils avaient dessein de le faire mourir. Il en témoigna ses craintes au Saint, qui lui dit : « Si la foi catholique nous unissait, vous auriez dû me consulter plutôt sur la vie éternelle ; mais puisque vous ne m'interrogez que sur la sécurité présente, qui nous est commune, écoutez. Vous n'avez rien à craindre de la multitude des Goths ni de leur inimitié ; car bientôt ils s'en iront et vous régnerez dans la prospérité. Seulement, n'oubliez pas les avis de mon humilité ; recherchez la paix, même avec les plus petits, et ne vous appuyez pas sur vos propres forces. » Tout arriva comme le Saint avait dit, et le roi termina tranquillement sa vie.

Son fils et son successeur, Félectée, qui s'appelait aussi Fava, conçut pour le Saint la même confiance. Mais il avait une femme

Digitized by Google

cruelle, nommée Gisa, qui faisait tout ses efforts pour le détourner de la clémence. Arienne furieuse, elle voulait faire rebaptiser des catholiques ; mais, par respect pour Séverin, son mari n'y consentit pas. Elle maltraitait les Romains, en faisait enlever quelquefois pour les réduire en esclavage. Un jour qu'elle en eut ainsi enlevé d'auprès de Faviane, Séverin la pria de les rendre à la liberté. Elle lui fit répondre en colère : « Occupez-vous de prier dans votre cellule, et laissez-nous faire de nos esclaves ce que nous voulons. » Il dit aussitôt : « J'ai confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'elle fera par nécessité ce qu'elle a refusé par mauvaise volonté. » L'accomplissement suivit de près. Il y avait des orfévres d'entre les barbares, qu'on tenait étroitement enfermés pour fabriquer les ornements et les bijoux du roi. Or, le jour même que la reine avait méprisé le serviteur de Dieu, le fils du roi, qui était encore tout jeune, entra dans l'atelier des orfévres. Aussitôt ils lui mirent une épée sur la poitrine et jurèrent que quiconque essayerait d'entrer avant de leur avoir promis avec serment leur liberté, ils égorgeraient d'abord l'enfant et puis s'égorgeraient eux-mêmes. A cette nouvelle, la méchante reine déchire ses vêtements, reconnaît à haute voix que c'est un châtiment dont Dieu la frappe pour avoir méprisé son serviteur ; elle renvoie en toute hâte les Romains qu'elle avait enlevés ce jour-là, et elle fait rendre la liberté aux orfévres, qui alors lui rendent son fils. Accompagnée de son mari, elle amène cet enfant à Séverin, reconnaît que c'est à ses prières qu'elle en doit la conservation, et promet de ne plus résister à ses ordres.

Outre la rédemption des captifs, c'était encore lui qui, dans toutes les villes et les châteaux, nourrissait et habillait presque tous les pauvres. Sa charité, à cet égard, était si admirable, que bien des habitants, quoique réduits eux-mêmes aux angoisses de la faim, donnaient cependant volontiers aux pauvres la dîme de leur récolte. Séverin exhorta par ses lettres tous les prêtres de la Norique à payer cette dîme pour les pauvres. Un jour que, par suite de cet usage, on lui avait apporté une grande quantité de vêtements, il demanda si ceux de la ville de Tiburn, qui paraît avoir été dans le Tyrol, en avaient également apporté. On lui répondit

Digitized by Google

qu'ils ne l'avaient pas encore fait, mais qu'ils le feraient bientôt. Le Saint prédit que, pour avoir différé leur offrande, ils seraient contraints de l'offrir aux barbares. En effet, peu après, la ville se trouvant assiégée par les Goths, ils furent réduits à capituler et à livrer entre autres, pour leur rançon, les vêtements qu'ils avaient différé d'envoyer au serviteur de Dieu. De même, les habitants de Lauréac, ville épiscopale située au confluent de l'Ems et du Danube, avaient différé de donner aux pauvres la dîme de leurs fruits, malgré les exhortations de saint Séverin. Tout d'un coup, lorsque les blés commençaient à jaunir, il y tomba une rouille qui menaçait de perdre toute la récolte. Les habitants effrayés, vinrent confesser aux pieds du Saint qu'ils avaient mérité ce châtiment. Quand il les vit ainsi repentants de leur faute, il leur ordonna un jeûne, après lequel une pluie douce sauva la moisson désespérée. Cet événement les rendit plus prompts à payer la dîme aux pauvres.

Saint Séverin avait établi entre autres un petit monastère près de Passau, au confluent de l'Inn et du Danube, les habitants de cette ville l'ayant supplié plusieurs fois de venir chez eux, principalement à cause des courses des Allemands, dont le roi Guibulde l'aimait et le respectait beaucoup. Un jour même, le roi vint exprès pour le voir. Le Saint alla au-devant de lui, de peur qu'il n'incommodât la ville par sa venue ; il lui parla même avec tant de fermeté, que le roi se mit à trembler, et qu'il avoua depuis à ses gens que jamais, il n'avait eu si peur. Guibulde lui ayant dit de demander tout ce qu'il voudrait, le Saint le pria d'empêcher sa nation de piller les terres des Romains, et de renvoyer gratuitement les captifs. Le roi lui dit d'envoyer quelqu'un, et Séverin envoya un diacre, qui en ramena soixante-dix, le roi ayant promis de renvoyer lui même les autres qu'il découvrirait dans sa province.

Plus tard, les habitants de Passau le prièrent d'aller trouver le roi des Ruges, pour leur obtenir la liberté du commerce. Il leur répondit : « Le temps approche où cette ville sera déserte et privée d'habitants comme tant d'autres. » Un mauvais railleur, c'était un prêtre, dit alors : « Allez toujours, saint homme, afin

Digitized by Google

qu'en votre absence nous cessions un peu nos jeûnes et nos veilles. » A ce propos impie, le Saint versa des larmes et s'embarqua sur le Danube, pour descendre à Faviane dans son grand monastère. A peine était-il parti, que Cunimund, roi des Suèves, surprit Passau, tua tout ce qui y était resté, en particulier le prêtre, qui se réfugia vainement dans le baptistère. Il avertit également les habitants de Juvave ou Salzbourg, de quitter leur ville promptement, qu'autrement ils périraient cette nuit-là même : et en effet la même nuit, les Hérules y entrèrent, y mirent tout à feu et à sang, et emmenèrent un grand nombre de captifs.

Les habitants de la ville de Quintane, fatigués des incursions des Allemands, quittèrent leur demeure et se réfugièrent à Passau. Les barbares vinrent les assiéger. Le pauvre peuple implora l'assistance de Séverin. Il se mit en prière, leur dit de marcher contre l'ennemi, qu'ils mirent en fuite. Après quoi il leur dit : « Venez avec moi à Lauréac ; quoiqu'il faille un jour abandonner Lauréac même, à cause de l'irruption des barbares, sortons toutefois d'ici au plus tôt. » Plusieurs le suivirent, quelques-uns restèrent ; mais dans la même semaine les Turcilinges ayant surpris Passau, égorgèrent les uns et emmenèrent les autres captifs.

A Lauréac, il avertit pendant trois jours l'évêque saint Constantin et tous les habitants, de rentrer dans la ville tous les vivres et de monter la garde sur les murs la troisième nuit, attendu que les barbares préparaient une surprise. Comme les éclaireurs envoyés à la découverte n'avaient pas aperçu d'ennemis, on avait de la peine à le croire : on veillait avec négligence. Les barbares qui s'étaient cachés dans les bois, en sortirent à la faveur des ténèbres, et s'approchaient de la ville en silence, lorsqu'une meule de foin, à laquelle quelqu'un mit le feu par mégarde, leur fit croire qu'ils étaient découverts ; ils se retirèrent, en pillant le peu qu'on avait négligé de rentrer dans la ville, et le lendemain on trouva au pied des murs les échelles qu'ils avaient apportées pour monter à l'assaut ; les habitants demandèrent alors pardon à Séverin, et reconnurent humblement que c'était à ses prières qu'ils devaient leur salut.

Digitized by Google

Féléthée, le roi des Ruges, ayant appris que les habitants de toutes les villes qui avaient échappé au glaive des barbares s'étaient réfugiés à Lauréac, sous la conduite du serviteur de Dieu, vint avec une armée pour les transporter dans les villes qui lui étaient tributaires. Cette nouvelle consterna tous les réfugiés : ils avaient à craindre de cette armée presque autant que des barbares ; ils supplièrent Séverin d'aller au-devant du roi, pour l'adoucir. Séverin marcha toute la nuit, et le matin rencontra le roi à vingt milles de Lauréac. Le roi, étonné, lui demanda la cause d'un voyage si fatigant. « La paix soit avec vous, excellent prince, répondit le Saint. Je viens, ambassadeur du Christ, demander la grâce de vos sujets. Rappelez-vous les bienfaits que votre père reconnaissait avoir reçus du ciel. Jamais, tout le temps de son règne, il ne fit rien sans me consulter. Docile à mes avis salutaires, il a joui de la prospérité. — Mais, dit le roi, je ne souffrirai point que ce peuple pour lequel vous intercédez devienne la proie des Allemands et des Turcilinges, puisque nous avons des villes et des châteaux où ils peuvent être répartis. — Prince, lui répondit avec assurance le Saint, est-ce donc votre glaive qui les a défendus jusqu'à présent contre les ravages des brigands? N'est-ce pas plutôt la protection de Dieu? Ne rejetez pas mon conseil : confiez-les à ma foi, de peur qu'ils ne soient plutôt ruinés que transportés, par la marche d'une si grande armée. J'ai confiance que mon Dieu, qui m'a fait assister à leurs calamités, me rendra capable de les transplanter moi-même. » Le roi, touché de ces paroles, se retira avec ses troupes ; et les Romains, que Séverin avait reçus en sa foi, sortirent tranquillement de Lauréac, et vécurent en bonne intelligence avec les Ruges. Le Saint, retiré dans son ancien monastère de Faviane, ne cessait d'avertir les peuples et de prédire l'avenir, assurant qu'ils émigreraient tous sur le sol romain sans perdre leur liberté. La prédiction s'accomplit quelque temps après la mort du Saint, par les soins d'Odoacre, auquel il avait prédit sa grandeur future.

Un jour que Séverin était retiré dans une cellule tout à fait solitaire, qu'il affectionnait beaucoup, et qui était à cinq milles de Faviane, quelques barbares, qui allaient en Italie, y arrivèrent

Digitized by Google

pour lui demander sa bénédiction. Parmi eux se trouvait un jeune homme d'une si grande taille, qu'il ne put se tenir debout dans la cellule. Il était pauvrement vêtu. Le Saint le voyant ainsi courbé en sa présence, lui prédit beaucoup de gloire, et répondit à ses adieux par ces mots : « Va en Italie, va : vêtu maintenant des plus viles peaux, tu distribueras bientôt des trésors à un grand nombre. » Ce jeune barbare était Odoacre, que la Providence destinait à mettre fin à l'empire romain en Occident, et à être roi d'Italie [1].

Saint Séverin tomba malade le 5 janvier 482. Il fit assembler ses disciples dans la nuit du 7 au 8 pour les exhorter à la prière, à la pénitence et aux autres vertus chrétiennes ; et après les avoir tous embrassés, il reçut le sacrement de l'Eucharistie, commença le psaume cent cinquante, et mourut à ce verset : « Louez le Seigneur dans ses Saints ; que tout esprit loue le Seigneur. » Il avait recommandé à ses disciples, lorsque arriverait la transmigration en Italie, de transporter son corps avec eux. Odoacre accomplit en 488 cette prédiction du Saint. Dans une expédition en Allemagne, il fit prisonniers le roi Féléthée et la reine Gisa, coupa la tête au premier, enferma en prison la seconde, et ramena en Italie tous les sujets de l'empire pour les soustraire aux vexations des barbares. Les disciples de saint Séverin levèrent donc son corps en 488, et le trouvèrent aussi entier que le jour de sa sépulture, quoiqu'il n'eût pas été embaumé. Sa translation fut accompagnée de plusieurs miracles. Elle avait bien plus l'apparence d'un triomphe que d'une retraite, par la pompe religieuse que produisait l'escorte de ceux qui quittaient le pays pour venir s'établir en Italie, et par le concours des villes et des villages par où l'on passait. Le corps fut déposé à Montfeltre en Ombrie, d'où il fut transféré, cinq ou six ans après, à Lucullano, entre Naples et Pouzzoles, par l'autorité du Pape saint Gélase. Enfin, en 910, il fut porté à Naples dans un monastère de Bénédictins, qui en prit le nom. (ROHRBACHER.)

[1] *Acta SS.*, 8 jan.

Digitized by Google

## SAINT APOLLINAIRE,

ÉVÊQUE D'HIÉRAPLE, ET APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE [1].

Claude Apollinaire, évêque d'Hiéraple en Phrygie, fut une des plus brillantes lumières du second siècle de l'Église. Nous ne savons presque rien du détail de ses actions ; mais l'éloge que les anciens auteurs [2] font de lui, ne permet pas de douter qu'il n'ait eu toutes les vertus qui caractérisent les saints évêques. Les hérétiques [3] trouvèrent toujours en lui un ennemi redoutable. Il composa de savants traités, où il réfutait sans réplique leurs systèmes impies ; et afin de leur ôter tout subterfuge, il montrait dans quelle secte de philosophes chacun d'eux avait puisé ses erreurs [4].

Le saint Pasteur, attendri sur les ravages que la persécution causait parmi son troupeau, ne se contenta point d'en gémir devant Dieu ; il osa prendre ouvertement la défense des chrétiens, dont le paganisme avait conjuré la perte entière. Il fit leur apologie, qu'il adressa à l'empereur Marc-Aurèle, vers l'an 177. Il détruisait dans cet ouvrage tous les prétextes dont les idolâtres couvraient leur injuste acharnement contre les disciples de Jésus-Christ ; il implorait ensuite la clémence du prince en faveur de ces derniers, qui avaient si bien servi l'empire par le secours de leurs prières. Il s'agissait de cette pluie miraculeuse obtenue du ciel par les chrétiens ; nous ne pouvons nous dispenser de dire quelque chose de ce grand événement.

L'empereur Marc-Aurèle, fatigué par la guerre qu'il lui fallait soutenir depuis longtemps contre les Quades, peuple de Germanie,

[1] Tiré d'Eusèbe, de Théodoret, de saint Jérome, etc. Voyez Tillemont, *Histoire ecclésiastique*, t. II, p. 492, et *Histoire des empereurs*, t. II, p. 369.

[2] Eusèbe, Théodoret, saint Jérôme, etc.

[3] Les principaux furent les encratites, disciples de Tatien, et les montanistes, aussi appelés *Cataphriges*. Les derniers commencèrent à paraître en Phrygie vers l'an 171. Tous les écrits de notre Saint sont perdus. L'antiquité en faisait un grand cas. Photius qui les avait lus, et qui était si capable d'en bien juger, les prisait beaucoup, tant pour le style que pour les choses. *Cod.* XIV,

[4] S. *Hieron.* ep. LXXXIII, ad Mag.

Digitized by Google

résolut d'y mettre fin, de manière à n'être plus inquiété à l'avenir. Il entra donc en campagne l'an 174 de Jésus-Christ, et le treizième de son règne, dans le dessein d'attaquer non-seulement les Quades, mais encore leurs alliés, et surtout les Marcomans [1]. Après quelques avantages remportés de part et d'autre, les barbares passèrent le Danube, et enfoncèrent les légions. Les Romains, pour se venger de cet affront, passèrent le fleuve à leur tour, surprirent leurs ennemis, et en firent un grand carnage. Ceux-ci, en se retirant, laissèrent un corps d'infanterie, soutenu de quelque cavalerie, pour tromper les Romains, et leur faire croire qu'ils avaient résolu de tenter un second combat en cet endroit. Les vainqueurs ne comprirent point que c'était un stratagème militaire; ils chargèrent vivement cette infanterie, qui fuyant selon l'ordre qu'elle en avait reçu, attira Marc-Aurèle sur des hauteurs, où il se trouva investi par des troupes innombrables qui avaient occupé les passages. Lorsque l'empereur eut connu le péril où il était, il se flatta de le surmonter par le courage de son armée, et attaqua les ennemis, malgré le désavantage des lieux. Les barbares se tinrent sur la défensive, et ne songèrent qu'à empêcher les Romains de sortir du lieu où ils étaient bloqués. Une chaleur violente causée par la réverbération des montagnes, l'aridité du lieu, la douleur des blessures, la soif, ne laissaient plus aux Romains ni force ni courage; ils ne pouvaient ni avancer, ni reculer, ni combattre; ils ne voyaient point de milieu entre être taillés en pièces, ou se rendre à discrétion. Cependant Marc-Aurèle allait de rang en rang, tâchant par ses discours d'encourager ses soldats consternés, et de relever leurs espérances par des vœux et des sacrifices qu'ils jugeaient fort inutiles dans la position où ils se trouvaient.

Ce fut alors que la douzième légion, presque toute composée de Chrétiens [2], *se mit à genoux pour prier selon la coutume des Chrétiens* [3]. Son dessein était de conjurer le vrai Dieu de faire éclater

[1] Ils habitaient une partie de la Bohême.

[2] Appelée *Mélitine*, d'une ville d'Arménie où elle avait eu longtemps ses quartiers.

[3] Ce sont les termes d'Eusèbe.

Digitized by Google

sa puissance. Les Quades, étonnés d'un tel spectacle, fondent sur le camp des Romains ; mais dans le moment même le ciel se couvre de nuages épais, et il tombe une pluie abondante. Les Romains, épuisés de soif, boivent et combattent en même temps. Il y en avait qui étant blessés buvaient leur propre sang avec l'eau qu'ils avaient reçue dans leurs casques. Cependant l'avantage était toujours du côté des barbares. Ils ne l'eurent pas longtemps ; car il s'éleva tout à coup un vent furieux, qui, leur poussant contre le visage une grosse grêle, accompagnée d'éclairs et de foudres, leur dérobait la vue des Romains. La frayeur se répandit parmi eux, et elle augmenta encore lorsqu'ils se virent renversés par terre ; ils prirent la fuite, et la déroute devint bientôt générale [1].

Une faveur aussi signalée, obtenue du Dieu des Chrétiens, méritait sans doute la reconnaissance de Marc-Aurèle. Il publia un édit, par lequel il était défendu, sous peine de mort, de citer les Chrétiens en justice, pour cause de religion [2]. Mais il n'eut point

[1] Porphyre et quelques autres payens regardaient cette victoire comme l'effet de la magie ; d'autres, tels que Dion Cassius, l. LXXI, l'attribuèrent aux dieux. Tous les auteurs chrétiens s'accordent à dire qu'elle fut un miracle obtenu par les prières de la légion mélitine. Saint Apollinaire, qui cite ce fait dans son Apologie, ajoute que l'empereur, par reconnaissance, donna à cette légion le surnom de *Fulminante*. Eusèbe, *Hist.*, l. V, c. v ; Tertullien, *Apol.*, c. v, l. *ad scap.*, c. IV ; saint Jérôme, *Chron.*, et saint Grégoire de Nysse, *Orat.* II, *de 40 Martyr.*, sont du même sentiment. Il paraît, par une inscription du temps de Trajan, que la douzième légion était appelée *Fulminante* avant ce miracle ; en ce cas-là Marc-Aurèle n'aurait fait que lui confirmer ce titre. Plusieurs habiles protestants ont écrit pour défendre la vérité du miracle dont il s'agit. Qu'on lise surtout une dissertation de M. Weston, imprimée en anglais en 1748. Après cela, les objections de le Clerc, *Hist. Eccl.*, p. 744, et de Moyle, paraîtront fort méprisables. On voit à Rome sur la colonne Antonine, la délivrance de Marc-Aurèle ; elle est représentée sous la figure d'un Jupiter pluvieux, c'est-à-dire, d'un vieillard qui vole dans les airs, ayant les bras étendus, et une longue barbe d'où la pluie semble distiller. Les Romains sont dans l'attitude de gens qui boivent et combattent tout à la fois. Les barbares renversés par terre avec leurs chevaux, paraissent seuls en butte à la violence de l'orage.

[2] L'empereur marquait que *par hasard il avait obtenu de la pluie par les prières des soldats chrétiens : Christianorum* FORTÉ *militum precationibus impetrato imbri* (Tertul. *Apol.* c. v ; Eusèbe, *Hist.* l. V, c. v). D'habiles critiques pensent que le mot *forté* n'exprime ici aucun doute, et qu'il ne signifie autre chose que *par hasard*. Marc-Aurèle eût craint de choquer les païens en parlant plus clairement. L'original de l'édit de ce prince existait encore lorsque Tertullien et

Digitized by Google

le courage d'abroger les lois qui antérieurement avaient été portées contre eux, ce qui fit qu'il y eut toujours des martyrs, même sous son régne [1]. Au reste, l'édit donné en faveur des chrétiens diminua beaucoup les persécutions très-vives qu'ils souffraient depuis sept ans, et que l'empereur avait lui-même excitées autant par un zèle superstitieux que par haine du Christianisme. Quelque temps après, le feu de la persécution se ralluma avec une grande violence. Ce fut alors que saint Apollinaire composa son apologie. Il y rappelait à l'empereur qu'il était redevable de l'empire et de la vie aux prières des Chrétiens. On ignore l'effet que produisit un ouvrage si solide ; il paraît toutefois que Marc-Aurèle le reçut favorablement, et qu'il arrêta encore en partie la fureur des ennemis du Christianisme : car saint Apollinaire continua de s'appliquer avec zèle au gouvernement de son Église, jusqu'au moment où il plut à Dieu de le retirer de ce monde. On ignore en quel temps il mourut ; mais il est probable que ce fut avant l'empereur Marc-Aurèle. Le martyrologe romain fait mémoire de lui le 8 janvier. (GODESCARD.)

## SAINTE GUDULE,

VIERGE, PATRONNE DE BRUXELLES.

Sainte Gudule, vierge brabançonne et patronne de Bruxelles, naquit vers l'an 650, au château de Ham, près du village de Morselle ou Moorzèle, dans le pays d'Alost. Elle était fille de sainte Amalberge et du comte Witger, nièce de Pepin de Landen, sœur de sainte Renelde et de sainte Pharaïlde, cousine de sainte

saint Jérôme écrivaient. Voyez saint Jérôme sur la chronique d'Eusèbe, à l'an 176 ; Tertullien, *loc. cit.* ; Mamachi, t. I, p. 366.

Nous avons encore une lettre de Marc-Aurèle au sénat sur ce sujet ; mais Scaliger, *Animadv. in Euseb.*, la rejette comme supposée. On l'a imprimée dans la nouvelle édition des œuvres de Marc-Aurèle, donnée par Rob. Fowlis en 1748.

[1] Témoin saint Apollone et les martyrs de Lyon. Quelle inconséquence dans la conduite de Marc-Aurèle ! On punissait de mort les accusateurs des chrétiens, et l'on répandait le sang de ces derniers. L'empereur Trajan dans sa fameuse lettre à Pline le Jeune, avait défendu de même que l'on accusât les chrétiens, et il ordonnait qu'on les punît lorsqu'ils seraient dénoncés. Tertullien a démontré l'injustice d'un tel procédé par un dilemme sans réplique.

Digitized by Google

Valdetrude, de sainte Aldegonde et de sainte Gertrude. Cette dernière était de plus sa marraine.

Elle fut élevée très-jeune dans le monastère de Nivelles, dont sainte Gertrude était la première abbesse. Après la mort de cette Sainte, Gudule rentra dans la maison du comte Witger son père ; mais elle y mena une vie plus retirée. Sévère pour elle-même et indulgente pour les autres, elle pratiquait en secret les austérités des anachorètes, et se privait des choses les plus nécessaires aux usages habituels de la vie, pour étendre davantage ses aumônes.

Souvent, dit-on, elle allait de nuit prier à la chapelle du Saint-Sauveur, qui est aujourd'hui l'église paroissiale de Morselle ; elle y passait plusieurs heures en oraison. On raconte que, par une sombre matinée d'hiver, le diable, un jour, voulant troubler ces pieux pèlerinages, éteignit la chandelle que la servante portait devant Gudule, dans une petite lanterne, et que la Sainte la ralluma miraculeusement par une courte prière. Quelques-uns ajoutent qu'elle fut en cela secourue par un Ange. C'est ce trait que représente, dans l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles, le tableau de Coxie, placé dans le croisillon qui fait face à l'autel du Saint-Sacrement. Le diable éteint la chandelle de la Sainte avec un soufflet.

On dit encore que Gudule, dont la beauté fut remarquable, se voyant poursuivie par un jeune seigneur épris d'elle, se réfugia contre une colonne qui s'ouvrit pour la recevoir et la sauva.

Quoi qu'il en soit, dans les contrées où les croyances se glacent, si la froide philosophie rit de ces merveilles, elle ne pourra cependant refuser son admiration à deux grandes vertus qui brillaient dans Gudule, je veux dire l'humilité et l'aumône. Modeste et bonne, Gudule était appelée la mère des pauvres. Son riche patrimoine leur était distribué tous les jours.

Un jour revenant de la chapelle, qui était son lieu de prédilection, Gudule rencontra une pauvre mère qui portait sur le bras un enfant tout rachitique ; elle en eut grande pitié : se jetant à deux genoux en terre, elle s'écria, les yeux tournés au ciel : « Seigneur, daignez écouter la prière de votre servante ; ne considérez pas le nombre et la grandeur de mes péchés, mais seule-

Digitized by Google

ment votre miséricorde ; guérissez ce pauvre enfant, et réjouissez-nous ainsi, en mettant la joie au cœur de deux de vos créatures. » Sa prière achevée, elle se lève, prend avec une intime confiance l'enfant dans ses bras, et quand il rentra dans ceux de la mère, il était plein de santé.

Un autre jour, que la Sainte priait dans sa chambre, une femme, couverte d'une lèpre hideuse, confiante dans ses mérites et dans sa bonté, osa pénétrer jusqu'à elle ; là, se jetant par terre, les larmes aux yeux, elle la conjura d'avoir compassion de son misérable état, de lui obtenir la guérison de son horrible maladie. Gudule, touchée de sa misère, se retourna doucement vers elle, et lui dit : « Ayez bon courage, Hérenfride ; quand Dieu frappe, c'est pour sauver. » Puis, levant ses regards au ciel : « Dieu, s'écria-t-elle, qui avez guéri Naaman par le prophète Elisée, ne pouvez-vous aussi guérir cette pauvre femme? Exaucez-la, Seigneur, et rendez-lui la santé. » Hérenfride se trouva subitement et parfaitement guérie.

Sainte Gudule portait elle-même des aliments à ceux qui avaient faim, des secours à ceux qui étaient malades, des consolations à ceux qui étaient en prison, des vêtements à ceux qui étaient nus. Il n'y avait plus de malheureux autour d'elle. Sa charité, comme l'œil de la Providence, étendait partout, dans un cercle d'amour, ses regards bienfaisants. Ses richesses semblaient sous ses mains se multiplier pour l'aumône.

Après une vie si noble et si sainte, Gudule, comblée de mérites et de bonnes œuvres, passa de ce monde au séjour des Saints le 8 janvier 712, dans le château de Ham. Tous les pauvres la pleurèrent. Il y eut à son convoi un concours immense ; et Dieu y fit éclater sa sainteté par beaucoup de prodiges.

Pendant que l'on conduisait sa dépouille à l'église de Morselle, les traditions rapportent qu'un arbre poussa des feuilles et des fleurs, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver ; et quand le corps de la vierge vénérée fut déposé dans la chapelle du Saint-Sauveur, l'on arracha cet arbre et on le planta devant la porte du lieu saint, où il fut longtemps révéré.

Nous ne ferons pas le récit des nombreux miracles que ses his-

Digitized by Google

toriens rapportent ici avec admiration. Ce qui édifiait nos pères troublerait peut-être leurs enfants.

Charlemagne, qui était parent de sainte Gudule, dans un de ses voyages en Belgique visita son tombeau, l'orna de riches présents, et fonda à Morselle une abbaye de religieuses à qui il donna de grands biens.

Au milieu du IXe siècle, pendant ces invasions des Normands où la plupart des monastères furent saccagés, les restes de sainte Gudule furent transportés à la forteresse de Chièvremont, dans le pays de Liége.

Le couvent de Morselle se releva après le départ des hommes du nord; le corps de la Sainte y fut rapporté. Mais au milieu du désordre où de sanglantes guerres avaient jeté le pays, un baron puissant, qu'on nomme Wennemar, chassa les religieuses de Morselle et s'empara des biens que leur avait donnés Charlemagne. Son fils Ermenfrède recueillit comme un héritage ce vol sacrilége, dont il ne restitua que le corps de sainte Gudule, qui fut transporté à Bruxelles le 6 juillet 978.

Ce présent, si cher à la bonne ville, fut dû aux actives démarches de Charles de France, frère du roi Lothaire, duc de Lotharingie, qui habitait Bruxelles. Descendant de Charlemagne, il honorait la Sainte; il fit mettre ses reliques dans l'église de Saint-Géry, et donna des terres à Molenbeek, afin que le précieux corps fût conservé avec plus de décence et d'éclat.

Sainte Gudule fut regardée dès lors comme patronne de Bruxelles, que protégeait déjà saint Géry.

L'archange saint Michel avait sur le Molenberg ou Mont-des-Moulins (ainsi nommé parce qu'on y voyait beaucoup de moulins à vent ornés de peintures bizarres) une petite église qui tombait en ruines. Lambert Ier, comte de Louvain et de Bruxelles, la fit rebâtir; elle fut consacrée le 16 novembre 1047; et comme les reliques de sainte Gudule étaient négligées dans l'église de Saint-Géry, on les transféra en grande pompe dans le nouveau temple, qui fut dédié à saint Michel Archange et à la Sainte le 14 septembre 1048. L'église de Bruxelles en célèbre la commémoration. — Lambert II y fonda un chapitre de douze chanoines.



Digitized by Google

Le 6 juin 1579, pendant les troubles qui désolaient la Belgique, cette église fut entièrement saccagée par les calvinistes; les reliques de la sainte Patronne furent dispersées, et il ne fut plus possible de les retrouver.

## SAINT PATIENT,

ÉVÊQUE DE METZ.

Saint Patient, quatrième évêque de Metz, fut élevé à ce siége tout à la fin du IIIe siècle. Il succédait à saint Félix. C'est lui qui fonda à Metz une église destinée à devenir une abbaye célèbre. Il l'avait dédiée d'abord aux douze Apôtres, mais le peuple ne l'appela bientôt que l'église de Saint-Jean l'Évangéliste, parce que c'était la statue de ce Saint qui avait la place d'honneur.

Trois de nos rois, Clovis, Chilpéric et Dagobert firent à cette maison de grandes libéralités. Les enfants des plus grands seigneurs y étaient élevés. Pepin-le-Gros y fit transporter les reliques de saint Arnoul, dont il était parent; et alors, peu à peu, on appela cette maison de prières l'abbaye de Saint-Arnoul. Elle devint très-considérable.

Saint Patient, riche de bonnes œuvres, fut rappelé de ce monde le 8 janvier 346. Il eut sa tombe dans l'église qu'il avait bâtie; on releva ses reliques en 1193, pour les placer dans une châsse à côté du maître-autel.

## SAINT HÉGÉMONE,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

L'Église d'Autun honore en ce jour un saint Évêque dont la vie est presque entièrement inconnue. Voici tout ce que l'histoire nous a transmis à son sujet.

Saint Hégémone (appelé aussi quelquefois Eugénien) succéda à saint Cassien. Usuard, qui vivait sous Charles-le-Chauve, lui donne la qualité de martyr. Le bréviaire, imprimé à Autun dans le siècle dernier, le place dans les litanies parmi les saints évêques, sans lui assigner d'office particulier. Ce saint Prélat se

Digitized by Google

rendit recommandable par sa piété et par sa science. Il donna, pendant son épiscopat qui fut d'environ vingt ans, de grands exemples de toutes les vertus, et remplit avec une admirable exactitude tous les devoirs d'un bon pasteur. Il mourut vers l'an 374.

Remarquons ici que les lois impériales donnaient à nos évêques le titre de *défenseurs de la cité*. On avait le droit dans certains cas, même temporels, de préférer leur décision à celle du lieutenant de l'empereur ou du comte d'Autun. Ce beau privilége se maintint et s'accrut dans les siècles suivants. Saint Grégoire de Tours nous apprend que les comtes de nos provinces ne pouvaient juger les sujets qui préféraient recourir au tribunal de l'évêque. La vie de saint Léger prouve que nos Prélats avaient une grande part au gouvernement de la ville. La population gallo-romaine en particulier, était, sous les rois francs, plutôt gouvernée par les évêques que par les comtes. Aussi l'Église, dans l'office de nos pontifes, leur applique-t-elle ces paroles des Livres Saints : « Dieu l'a établi son héritier pour répandre la sagesse dans nos cœurs et pour juger son peuple selon la justice [1]. »

## SAINT BONIFACE,

ÉVÊQUE DE CORIA.

Boniface, né d'une puissante famille des Goths catholiques en Espagne, après avoir étudié les sciences et les lettres, apprit la théologie et reçut les Ordres sacrés. Son mérite étant rehaussé par d'éclatantes vertus, il se vit élevé par les suffrages de tous, au siége de Coria dans l'Estramadure.

Il assista en 671 au quatrième concile de Tolède, que présidait saint Isidore, et où l'on décréta soixante-quinze canons qui affermirent la foi catholique en Espagne.

Il assista cinq ans après au sixième concile de la même ville. Il en souscrivit, quoique très-malade, les décisions, le 7 janvier 676, et il mourut le lendemain.

[1] *Légendaire d'Autun*, par M. l'abbé Péquégnot.

Digitized by Google

Le bienheureux Eugène, archevêque de Tolède, accompagné de tous les prélats et de tous les seigneurs, déposa son corps dans l'église de Sainte-Justa, où sa tombe fut honorée de beaucoup de miracles.

## SAINT NATHALAN,

ÉVÊQUE D'ABERDEEN.

Ce saint homme était très-versé dans la connaissance des lettres sacrées et profanes. Persuadé que la culture des lettres s'alliait parfaitement avec la vie contemplative, il y consacra tous les moments qu'il ne passait pas dans l'exercice actuel de la prière. Il était si intérieur, qu'au milieu même de son travail il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu. Un pèlerinage qu'il fit à Rome l'ayant fait connaître au Pape, il fut nommé par lui évêque d'Aberdeen. La conduite que mena Nathalan justifia ce choix. Des aumônes immenses le firent regarder à juste titre comme le père des pauvres. Son genre de vie était fort dur, et, à l'exemple du grand Apôtre, il ne subsistait que du travail de ses mains. L'Écosse, qui le compte parmi ses apôtres, fut préservée par ses soins du venin du pélagianisme. Il mourut en 452, et fut enterré dans l'église de Tullicht Bothelim, qu'il avait fondée, ainsi que celle de Hill. Ses reliques, célèbres par un grand nombre de miracles, y ont été vénérées jusqu'à l'établissement de la prétendue réforme.

Voyez King, les chroniques de Dumferling, et le bréviaire d'Aberdeen, au 8 janvier. (GODESCARD.)

## SAINT VULSIN,

ÉVÊQUE DE SHERBURN.

Vulsin, né à Londres d'une famille très-considérée, fut consacré dès son enfance à Jésus-Christ, par ses pieux parents. Il étudia dans la pensée d'accomplir les vœux de sa mère et de ne vivre que pour Dieu. Saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, le prit en affection et le nomma abbé de Thorney, abbaye appelée depuis

Digitized by Google

Westminster. Il dirigea si sagement et si saintement ses douze moines, que saint Dunstan le croyant appelé à l'épiscopat, le recommanda à la ville de Sherburn, dans le Dorsetshire, où il fut élu évêque. Il se montra digne d'un poste si élevé, et après avoir gouverné, édifié et sanctifié son troupeau, il fut appelé au repos éternel, le 8 janvier de l'an 973.

Le siége épiscopal de Sherburn a été réuni à celui de Salisbury sous Guillaume-le-Conquérant, et Sherburn, dès lors, ne fut plus qu'un bourg.

## SAINT GARIBALT,

ÉVÊQUE DE RATISBONNE.

Saint Garibalt, l'un des missionnaires qui accompagnaient le grand apôtre de l'Allemagne saint Boniface, fut élevé par lui à l'épiscopat; et d'abord il parcourut les contrées qui lui étaient assignées comme évêque régionnaire, puis saint Boniface l'établit évêque de Ratisbonne.

Il ne put avoir d'abord pour cathédrale que l'église de l'abbaye de Saint-Émerand, dont les moines composèrent son clergé. C'était vers l'an 723. Saint Garibalt mourut en 752, ayant fait d'innombrables conversions à Ratisbonne et dans ce grand diocèse [1].

Un autre Saint du même nom, mourut en 867 évêque de Bergame. Il avait reçu de Charlemagne beaucoup de grâces et de diplômes honorables. Les Italiens l'appellent saint Garibaldi, comme les peuples du diocèse de Ratisbonne appelaient le leur saint Garibaldus. Nous ne saurions dire quel jour est fêté saint Garibaldi dans le Bergamasque.

[1] La cathédrale de Ratisbonne, dédiée à saint Etienne, ne fut bâtie que sous l'épiscopat de saint Adewin, troisième successeur de saint Garibalt à Ratisbonne. Cet autre Saint, dont nous ne savons rien de plus, obtint pour cette construction l'aide de Charlemagne, qui pendant l'épiscopat de saint Adewin, assembla à Ratisbonne en 792 un concile où l'on condamna les erreurs de Félix d'Urgel, qui prétendait que Jésus-Christ n'était que le Fils adoptif de Dieu. Félix d'Urgel y comparut, et semblant éclairé, il se rendit à Rome, où il abjura son erreur dans l'église de Saint-Pierre. Mais il revint peu après à son hérésie, dans laquelle on croit qu'il mourut. Saint Adewin mourut en 814, peu de jours avant Charlemagne.

Digitized by Google

## SAINT ÉRARD,

CHORÉVÊQUE.

Érard était frère de saint Hidulphe, évêque de Trèves. Tous deux étaient issus d'une noble famille chrétienne de Ratisbonne, et vivaient dans la première moitié du VII^e^ siècle. Tous deux se retirèrent aux environs de Trèves, dans une solitude, où ils se préparèrent par une longue et pieuse retraite, à recevoir les Ordres. Saint Hidulphe fut élu par la ville de Trèves, pour en être évêque; et peu de temps après, Érard fut institué chorévêque, pour Ratisbonne et la Bavière.

Il tint sur les fonts baptismaux, avec son frère Hidulphe, une fille d'Adalric, duc d'Alsace, et l'un des plus grands personnages de ces contrées. Cette petite fille était née aveugle. Mais par une grâce de Dieu, qui la destinait à de grandes choses, elle recouvra la vue en recevant le baptême.

Cette enfant signalée par ce miracle devint sainte Odile, patronne de l'Alsace, où elle est fêtée le 13 décembre.

Saint Érard mourut le 8 janvier, dans la dernière année du VII^e^ siècle.

## SAINT TORPHIME,

ÉVÊQUE NORVÉGIEN.

Un peu avant l'été de l'an 1283, au monastère de Doest auprès de Bruges, un vieillard vénérable, succombant à la fatigue et à des peines cruelles, demandait l'hospitalité à la maison de Dieu. C'était le pieux Torphime, évêque de Hammer dans la Norwège. Il y avait planté la foi et lutté avec charité contre les adorateurs d'Odin; il s'était fait ainsi des persécuteurs, qui s'attaquèrent un jour à son église et la ruinèrent. Comme il voulait s'y opposer, il fut enlevé par les païens, dépouillé de tout et jeté dans un navire délabré.

Après un voyage pénible, Torphime débarqua près de Bruges; il fut reçu avec amour dans la sainte maison de Doest, où l'on eut

Digitized by Google

le plus grand soin de ce vénérable confesseur de la foi, pendant les trente-sept semaines qu'il vécut encore. Il mourut le 8 janvier de l'an 1284, et fut inhumé dans le monastère. En creusant pour sa sépulture, on sentit bientôt s'exhaler une odeur très-suave, et on découvrit le tombeau d'un autre Saint : Pierre, évêque de Roschild, dans le Danemark, qui, s'étant croisé pour la conquête du Saint-Sépulcre, était mort en chemin dans ce même monastère.

Nous ne le connaissons que par cette circonstance.

## SAINTE PÈGUE (PEGA),

VIERGE.

Sainte Pègue, naquit vers l'an 670, d'une noble famille anglaise qui se disait sortie du sang des rois de Mercie. Ce royaume n'était déjà plus qu'une grande province. Pègue était sœur de saint Guthlac. Comme lui, elle quitta le monde pour mener une vie pénitente et retirée, dans une solitude du comté de Northampton, et le lieu où elle s'est sanctifiée a depuis porté son nom.

Son frère, dont la retraite était à quatre lieues de la sienne, étant mort en 714, elle se décida à satisfaire un pieux désir qui l'occupait depuis longtemps; c'était le pèlerinage des Saints-Lieux à Rome. Elle avait bâti une église qui s'appelle Peagkirk (église de Sainte-Pègue), et qui devint le centre d'un village.

Arrivée à Rome, elle acheva de se sanctifier pour aller à Dieu. Elle mourut dans la Ville Sainte, le 8 janvier 719, et Ordéric-Vital dit qu'il s'opéra des miracles, par la vertu de ses reliques, que Rome conservait avec respect.

## SAINTE ADÈLE,

COMTESSE DE FLANDRE.

Adèle était l'épouse du comte de Flandre Baudouin V dit le Pieux. La cour de Flandre alors faisait l'admiration de tous les chrétiens; on trouvait dans la comtesse souveraine et dans son époux des modèles de toutes les vertus. Mais en 1067, Baudouin, ce prince bien-aimé, fut rappelé à Dieu.

Digitized by Google

Devenue veuve, Adèle remplit le vœu qu'elle avait fait d'aller en pèlerinage aux tombeaux des saints Apôtres ; et décidée à embrasser la vie monastique, elle reçut le voile à Rome, des mains du Pape Alexandre II.

Elle avait fondé à Messènes, qu'on prononce Messines, auprès d'Ypres, un monastère de bénédictines où elle s'était promis de finir ses jours. Elle obtint du Pape le corps de saint Sidronius, martyrisé à Rome sous Aurélien. Elle rapporta ce trésor à l'église de Messines, où il est honoré le 3 juillet et le 8 septembre ; et elle passa le reste de sa vie au milieu de ses sœurs les chères Bénédictines, à qui elle ne donna que de saints exemples. Sa mort eut lieu le 8 janvier d'une année que nous ne pouvons préciser.

Une autre sainte Adèle, fille de Dagobert II, est fêtée le 24 décembre. Une troisième Adèle est honorée en Italie, où elle était abbesse de Palassole. Une quatrième sainte Adèle fut mère de saint Trond ; elle est fêtée avec son fils le 23 novembre.

## LA BIENHEUREUSE FRANÇOISE,

CLARISSE.

Françoise apporta dans l'Ordre de Sainte-Claire toutes les dispositions qui peuvent contribuer à former une parfaite religieuse, excepté la sobriété. Pour réprimer son penchant à la gourmandise, elle employa efficacement les jeûnes et les répéta si fréquemment qu'elle se délivra enfin de cette triste passion. D'ailleurs elle posséda dans un degré éminent les vertus d'humilité et d'obéissance, remplissant avec joie les plus bas offices de la communauté et se mettant en devoir d'agir au moindre signe de ses supérieures.

Dans la suite, elle se livra à tous les genres d'austérités, et porta l'amour de la prière si loin, qu'elle ne l'interrompait pas en travaillant. Aussitôt que ses devoirs étaient remplis, elle continuait de prier à genoux devant un Crucifix qui avait parlé autrefois à saint François, au rapport de ses historiens. Elle passait des nuits entières dans ce pieux exercice, et pour qu'on ne s'en aperçût pas, elle avait dressé un petit grabat près du sanctuaire

Digitized by Google

et se jetait dessus lorsqu'elle entendait éveiller les religieuses pour Matines.

On rapporte que Françoise ayant prédit le temps de sa mort, ajouta qu'elle ne serait pas enterrée dans le cimetière commun du monastère, mais dans un lieu particulier qu'elle ne désigna pas, et qu'en effet, lors de sa mort arrivée en 1440, des circonstances particulières ayant obligé de lui donner la sépulture auprès de l'église de Saint-Georges d'Assises, on vit des rosiers croître et bientôt fleurir sur son tombeau, quoique ce fût au milieu de l'hiver; l'annaliste observe que ces rosiers s'étaient conservés jusqu'à son temps.

---

## LE VÉNÉRABLE PÈRE JEAN DE BREBEUF,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, CONFESSEUR DE LA FOI.

Jean de Brebeuf, dont la famille était noble et chrétienne, naquit à Bayeux en 1593 et fut élevé chez les Jésuites. Après ses études ordinaires, devenu jésuite lui-même, il professa avec distinction dans plusieurs colléges de son Ordre. Il fut envoyé en 1625 aux Missions du Canada, où il éclaira et convertit plus de sept mille sauvages iroquois.

Puis il passa chez les Hurons, pour leur prêcher aussi l'Évangile. Il savait qu'il s'exposait à de grands dangers, parce que les Hurons étaient les ennemis implacables des Iroquois, mais la crainte ne pouvait entrer dans son cœur. Il avait appris la langue des Hurons et il était accompagné du père Lallemant, son confrère, qui la parlait aussi. Ils furent encouragés dans leur espoir en voyant quelques-uns de ces sauvages demander le Baptême. Mais si ce n'était pas un piége des Hurons, c'était une ruse de Satan. Un jour, les deux enfants de saint Ignace de Loyola se virent entourés d'une bande de sinistre aspect. On les lia, on les entoura, puis comme par raillerie du saint Baptême, on leur versa de l'eau bouillante sur la tête; après quoi on les jeta sur un brasier où on les brûla à petit feu.

Ce martyre eut lieu en janvier 1649, et la patience des deux

Digitized by Google

saints religieux dans ce cruel supplice, toucha plusieurs de ces barbares qui se convertirent [1].

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Muzarelli raconte qu'en ce jour 8 janvier, la pieuse Sœur Marie Raggi, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, fut favorisée d'une grâce signalée par la glorieuse Vierge Marie.

Cette bonne Sœur se préparait à aller recevoir la communion des mains de son confesseur, devant l'autel de la très-sainte Vierge, lorsqu'elle fut arrêtée tout à coup par des douleurs si vives qu'il lui fut impossible de faire un pas. Comme elle gémissait au milieu de ses cruelles souffrances, Marie lui apparut et la guérit, puis, restant quelques instants auprès d'elle, l'auguste Vierge lui annonça qu'elle mourrait dans douze ans, la nuit de ce même jour; ce qui répandit dans son cœur une grande joie et la plus vive consolation.

On remarque dans la vie de cette bonne Sœur, qu'elle fut visitée par la Mère de Dieu, plusieurs fois encore, lorsqu'elle était accablée par les douleurs et les infirmités; car Marie se plaît à consoler ceux qui souffrent; et c'est pourquoi l'Église l'appelle la Consolatrice des Affligés.

## MARTYROLOGE ROMAIN [2].

A Beauvais en France, les saints martyrs Lucien, prêtre, Maximien et Julien. Les deux derniers furent d'abord mis à mort par le glaive des persécuteurs. Saint Lucien, qui était venu dans

[1] Le P. de Brebeuf était l'oncle du poète qui a traduit la *Pharsale* de Lucain. Il avait composé un catéchisme dans la langue des Hurons, que Champlain a fait imprimer à la suite de ses voyages au Canada.

[2] SEXTO IDUS JANUARII.

Bellovaci in Galliis, sanctorum martyrum Luciani presbyteri, Maximiani et Juliani, quorum duo ultimi a persecutoribus gladio perempti sunt; beatus autem Lucianus qui cum sancto Dionysio in Galliam venerat, post nimiam cædem, cum Christi nomen viva voce confiteri non timuisset, priorum sententiam et ipse excepit. — Item sancti Eugeniani martyris. — In Libya, sanctorum mar-

Digitized by Google

les Gaules avec saint Denys, persévérant à confesser de vive voix le nom de Jésus-Christ, et ne cessant point de le faire après avoir été cruellement flagellé, fut condamné au même supplice que ses compagnons.

Le même jour, saint Eugénien, martyr.

En Lybie, les saints martyrs Théophile, diacre, et Hellade, qui d'abord déchirés à coups de fouet, puis piqués avec des têts aigus de pots cassés, furent enfin jetés dans le feu, où ils rendirent leur âme à Dieu.

A Venise, saint Laurent Justinien, confesseur et premier patriarche de cette ville, canonisé par le pape Alexandre VIII, illustre par les excellents dons de la science du ciel, et par la sagesse incomparable dont Dieu l'avait rempli. On fait encore mention de lui le cinquième jour de septembre.

A Hiérapolis en Asie, saint Apollinaire, évêque, qui brilla par sa sainteté et sa doctrine sous le règne de Marc-Antonin Vérus.

A Naples, saint Séverin, évêque, frère de saint Victorin, martyr; après avoir opéré beaucoup de miracles, il mourut en paix, plein de vertus et de mérites.

A Pavie, saint Maxime, évêque et confesseur.

A Metz, saint Patient, évêque.

En Allemagne, vers les confins de la Bavière, de la Carinthie et de l'Autriche, saint Séverin, abbé, qui prêcha l'Évangile aux peuples de cette contrée, connue autrefois sous le nom de Norique, et en fut appelé l'Apôtre. Son corps ayant été miraculeusement

tyrum Theophili diaconi et Helladii; qui primo laniati, ac testulis peracutis compuncti, demum in ignem conjecti, animas Deo reddiderunt. — Venetiis, depositio beati Laurentii Justiniani confessoris, primi ejusdem urbis Patriarchæ, quem doctrinâ et supernis divinæ sapientiæ charismatibus copiosissime repletum Alexander Octavus in Sanctorum numerum retulit; de quo etiam nonis septembris. — Hierapoli in Asia, sancti Apollinaris episcopi, qui sub Marco Antonino Vero sanctitate atque doctrina floruit. — Neapoli in Campania, natalis sancti Severini episcopi, fratris beati Victorini martyris, qui post multarum virtutum perpetrationem, plenus sanctitate quievit. — Papiæ, sancti Maximi episcopi et confessoris. — Metis, sancti Patientis episcopi. — Eodem die apud Noricos, sancti Severini abbatis, qui apud eam gentem Evangelium propagavit, et Noricorum dictus est Apostolus : ejus corpus ad Lucullanum prope Neapolim divinitus delatum, inde postea ad monasterium sancti Severini translatum est.

Digitized by Google

porté à Lucullano, près de Naples, fut de là transféré dans le monastère qui porte son nom.

### Additions des autres martyrologes.

Les saints martyrs Claude, Carbunan, Tibudien et Plani, martyrisés à Terano en Ombrie, en l'an 270, pour avoir ménagé les chrétiens.

Saint Volusien, évêque de Terni en Ombrie. Il florissait au commencement du IVe siècle.

Saint Maxime, évêque de Pavie, dont parle le Martyrologe romain, succéda à saint Épiphane en 497, il assista à plusieurs conciles assemblés à Rome, et mourut en 511.

Saint Baudouin, archidiacre de Laon, fils de saint Blandin et de sainte Salaberge, regardé comme martyr, parce qu'il fut assassiné ce jour de l'an 667, par des misérables que l'on a crus agents d'Ébroïn, et qu'il défendait contre eux les droits de son Église.

Saint Arcous ou Arconce (Arcontius), évêque de Viviers, massacré aussi par des scélérats, pour avoir défendu avec zèle les libertés de son Église. Son corps, qui était conservé dans l'église de Saint-Vincent alors cathédrale de Viviers, a été brûlé au XVIe siècle par les calvinistes, avec celui de saint Aule, autre évêque de Viviers.

Saint Cartère, prêtre et martyr à Césarée. Il souffrit le 8 janvier 304, sous Dioclétien.

Saint Émilien l'Homologète.

Sainte Dominique (Dominica), récluse à Constantinople, où elle mourut vers la fin du Ve siècle. Fêtée le 8 janvier.

Saint Georges le Cozébite, moine de l'île de Chypre au VIe siècle, honoré ce jour comme confesseur de la foi.

Sainte Ernate (Ergnata), religieuse irlandaise honorée ce jour.

Saint Quod-vult-Deus. Sa vie est au 26 octobre.

Décès du bienheureux Pierre Aldobrandin, appelé aussi saint Pierre Ignée, dont la fête est remise au 8 février.

Saint Ratitès, martyr à Sirmich.

Le prophète Séméïas, qui figure au IIIe livre des Rois dans

Digitized by Google

la sainte Bible. Il défendit à Roboam, roi de Juda, de la part du Seigneur, de faire la guerre aux tribus qui s'étaient séparées de lui ; et il fut écouté. Il est honoré le 8 janvier.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

François Lacour, prêtre du diocèse de Montauban, qui ne fit pas le serment impie et resta en France. Il fut arrêté à Montauban à la fin de 1793, et condamné à mort comme réfractaire, le 8 janvier 1794, par le tribunal criminel du département du Lot.

Jean-Baptiste Raclot, curé de la paroisse de Thivet au diocèse de Langres, fut arrêté, s'échappa et sortit de France ; il rentra plus tard dans la paroisse de Montigny au département des Vosges ; pris alors, il fut condamné à mort comme émigré rentré, par le tribunal criminel de Mirecourt, le 8 janvier 1794.

Pierre Alagnon, prêtre du diocèse de Cahors, condamné à la déportation pour refus de serment à la constitution civile du clergé, en 1792 ; il trouva le moyen de revenir dans son pays, en 1796, fut déporté de nouveau à la Guyane en 1798, mourut dans la traversée et fut jeté à la mer, dans les premiers jours de janvier.

Digitized by Google

# NEUVIÈME JOUR DE JANVIER

Saint Julien, martyr, et sainte Basilisse, vierge. — Sainte Marcienne, vierge et martyre. — Saint Pierre de Sébaste. — Saint Adrien de Nérida, abbé. — Saint Britwald, archevêque de Cantorbéry. — Saint Félan ou Foëland. — Saint Vaning. — Saint Mauronce. — Saint Erthinode, martyr. — Saint Honoré, martyr en Poitou. — Le Bienheureux Philippe Berruyer, archevêque de Bourges. — Le Bienheureux André de Spolète, martyr. — Sainte Pascasie, martyre. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

## S^t^ JULIEN, MARTYR, ET S^te^ BASILISSE, VIERGE [1].

Au commencement du IV^e^ siècle, la persécution ayant été déclarée contre les chrétiens, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien, un déluge de sang inonda les contrées soumises aux Romains. Le monde n'avait pas encore été épuisé par toutes ses guerres aussi violemment qu'il le fut par celle que les empereurs impies déclarèrent aux chrétiens.

On assure que dans la seule Egypte, il y eut plus de cent quarante-quatre mille Martyrs en moins d'un an, et sept cent mille bannis pour la même cause. Dans ce temps horrible Dieu fit éclater un admirable exemple de la plus haute perfection chrétienne.

Il y avait à Antioche, un jeune homme de haute qualité et fort riche, nommé Julien : il était fils unique, et ses parents, qui étaient chrétiens, et que la piété distinguait plus encore que leurs grandes richesses, n'avaient rien oublié pour lui donner une éducation sainte. La grâce dont le ciel l'avait prévenu dès le berceau avait laissé peu à faire à l'éducation. On eût dit que la piété était née avec lui, elle avait prévenu du moins l'âge de raison ; et tous ses penchants n'étaient que pour les délassements

[1] Tiré du P. Croiset.

Digitized by Google

pieux, dès sa première enfance. Un naturel si heureux le rendait encore plus cher à ses parents, en même temps que la modestie, la pudeur peinte sur son front, le rendaient aimable à tout le monde. Comme il avait l'esprit excellent, il fit en peu de temps de grands progrès dans les lettres ; mais il en faisait encore tous les jours de plus admirables dans la science des Saints. Ses Actes disent que de douze à quinze ans, on ne remarquait en lui rien de jeune que son âge. Son assiduité à la prière, et à la lecture des livres de piété, le plaisir qu'il trouvait à passer dans l'église, le temps même destiné aux plus honnêtes divertissements, le goût qu'il trouvait à tous ses petits exercices de dévotion, tout le détournait de ce que le monde lui offrait de plus séduisant.

Rien n'avait fait tant d'impression sur son esprit et sur son cœur, que ces paroles que saint Paul a écrites aux Corinthiens : « Que ceux qui usent des choses de ce monde soient comme s'ils n'en usaient pas, car la figure de ce monde passe. » Cette vérité le frappa si fort, que quoiqu'il n'eût pas encore dix-huit ans, quoiqu'il se vît l'héritier de grands biens, et qu'ayant de l'esprit, étant bien fait et en position de se promettre le plus avantageux établissement avec tous les charmes que le monde fait espérer à ceux qui le servent, il résolut de ne servir jamais d'autre maître que Dieu, et de n'ambitionner que les biens et les joies qu'il donne à ses fidèles. Pour fixer davantage cette généreuse résolution, il fit vœu de chasteté perpétuelle.

Il goûtait à loisir ces douceurs spirituelles qui accompagnent toujours les grands actes de religion, et que Dieu répand si abondamment dans les âmes pures, lorsque ses parents, qui ne soupçonnaient pas son engagement, pensèrent à le marier. La première proposition qu'ils lui en firent l'alarma. Il représenta d'abord qu'il était trop jeune pour songer à les quitter, que le bonheur de vivre avec eux l'empêchait de prendre aucun parti, et que rien ne pouvait les obliger à augmenter sitôt leur famille. Ses raisons ne furent pas écoutées. On lui dit qu'ayant dix-huit ans il était en âge de se marier, que ce serait une douce consolation pour eux de le voir établi, qu'un enfant aussi sage et aussi soumis que lui devait se rendre aux désirs de ses parents, et que leur volonté en

Digitized by Google

ce point ne pouvait qu'être conforme à celle de Dieu, qui autorisait le mariage.

Le jeune homme ne savait ce que c'était que contredire ses parents. Il sentit s'élever en lui un violent combat entre le vœu qu'il avait fait à Dieu et l'obéissance. Il pria qu'on lui donnât du moins quelques jours pour consulter le Seigneur, afin de ne rien précipiter dans une affaire si grave. On ne put lui refuser une demande si chrétienne et si juste. Et lui, plein de confiance en la bonté de Dieu, ne cessa jour et nuit de le prier : « Vous savez, ô mon Dieu, disait-il, que depuis que vous m'avez fait la grâce de vous connaître, je n'ai pas cessé de vous aimer ; mon cœur ne saurait souffrir un partage. C'est vous, Seigneur, qui m'avez inspiré cet ardent amour de la chasteté, vous y avez mis le sceau par le vœu que je vous en ai fait, comment pourriez-vous souffrir qu'il fût violé ? Cependant vous m'ordonnez d'obéir à mes parents, apprenez-moi comment je pourrais remplir ce double devoir. »

Une prière si fervente, ne pouvait manquer d'être exaucée. Julien s'assoupit, et il eut dans son sommeil une vision qui, en le comblant de la plus douce consolation, le rassura dans sa perplexité et dissipa toutes ses craintes. Le Sauveur lui apparut, et lui faisant connaître qu'il agréait son vœu, il le fortifia merveilleusement dans sa première résolution, en lui disant : « Obéissez, mon fils, à vos parents, je vous ai choisi une épouse, le lien qui vous liera n'affaiblira pas le nœud qui vous lie à moi, je régnerai dans vos cœurs. Le feu du divin amour que j'y entretiendrai les préservera de toute faiblesse, et après avoir inspiré l'amour de la chasteté autour de vous, vous viendrez augmenter ma cour dans la Jérusalem céleste, votre épouse au rang des Vierges, et vous dans celui des Martyrs. »

Le Saint s'étant éveillé, se sentit un courage et une nouvelle ferveur qu'il ne connaissait pas encore, et après avoir remercié Dieu de la grâce qu'il lui faisait, il alla saluer son père et sa mère et, d'un air serein, il leur dit : « Je viens vous annoncer que je suis prêt à faire ce qui vous plaît ; et puisqu'on peut se sanctifier dans le mariage, j'espère que l'épouse que vous me choisi-

Digitized by Google

rez augmentera la paix dans notre famille, et me servira d'exemple. »

Cette réponse réjouit son père et sa mère. Ils cherchèrent une jeune fille qui pût convenir à un si vertueux époux ; et Basilisse fut choisie. C'était une jeune chrétienne qui avait toutes les qualités propres à rendre un mariage heureux. C'était de plus un parti sortable, pour les qualités, les richesses et la sainteté. Elle avait été élevée dans la piété sincère, et sa beauté reflétait la vertu. Les propositions de part et d'autre, n'eurent pas plutôt été faites, que le mariage fut conclu. Les noces se firent avec un peu d'éclat, mais ce furent des noces chrétiennes, où tout respirait une joie pure.

Le soir Julien et Basilisse, retirés dans leur appartement, se communiquèrent les vœux qu'ils avaient faits l'un et l'autre, de mener la vie des vierges. Saint Julien, répandant son cœur devant Dieu, le remerciait d'accomplir ainsi sa promesse, et la jeune épouse éprouvait les mêmes sentiments. Leurs Actes disent qu'alors le lieu où ils étaient s'embauma de célestes odeurs, et qu'environnés de lumières le Seigneur et la très-sainte Vierge apparurent avec un cortége d'Anges aux deux époux et leur dirent que leur vœu était agréé et que bientôt ils seraient couronnés dans les parvis éternels.

Peu de temps après, les parents de Julien et de Basilisse étant morts et les laissant héritiers de riches successions, ils résolurent de vendre tous leurs biens et d'en distribuer le prix aux pauvres. Déchargés des biens de la terre, ils ne pensèrent plus qu'à s'enrichir des biens du ciel. Ils se séparèrent d'habitation et fondèrent deux hospices, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Julien dont la réputation s'était répandue bien loin, vit venir à lui un grand nombre de jeunes hommes, qui ne pouvant aller dans le désert, vinrent se mettre sous sa conduite, et il se forma dans son hospice, une espèce de communauté religieuse, occupée à soigner les malades et les pauvres et à chanter les louanges du Seigneur. On voyait des gens de tout âge et de toute condition, venir demander à Julien un règlement de vie, et il se forma une sainte société de près de dix mille personnes, disent les mêmes



Digitized by Google

Actes de ce Saint, qui vivaient chez eux dans le dépouillement de toutes choses, et ne cédaient presqu'en rien aux austères solitaires et aux plus parfaits religieux.

Les femmes, aussi empressées pour leur salut et charmées aussi des grands exemples de vertu que leur donnait Basilisse, vinrent se ranger sous sa conduite, et elle devint en peu de temps la Mère spirituelle d'une nombreuse communauté.

On ne peut dire les grands biens que firent dans Antioche et dans toute la province ces deux grands Saints, non-seulement en arrachant tant de païens aux abîmes de l'idolâtrie, mais en retirant aussi du commerce du démon beaucoup de fidèles pour les élever dans une vie pénitente, et pour les rendre imitateurs de leur vertu.

Les chrétiens jouissaient depuis quelque temps d'un peu de calme, lorsque Maximin-Galère ayant été fait empereur, avec Sévère, l'an 305, et ayant eu pour partage l'Orient, il exerça des cruautés inouies contre les chrétiens, et sa persécution fut une des plus horribles. Julien et Basilisse eurent grand soin de fortifier leurs hôtes et leurs élèves contre les terreurs qu'inspirait le tyran, ils redoublèrent leurs jeûnes, leurs prières et leurs austérités, ils ne cessaient de préparer leurs disciples au combat et de les encourager, par la vue de la récompense qui devait être le prix de leur victoire.

Basilisse étant une nuit en prière, Dieu lui fit connaître que son époux Julien souffrirait de terribles supplices pour la gloire de son nom, et qu'il remporterait la palme; que pour elle embrasée aussi du désir du martyre, elle en aurait tout le mérite, sans en souffrir les rigueurs; qu'elle mourrait bientôt en paix, après que toutes ses filles auraient été reçues dans le ciel au nombre des Vierges. Cette révélation la combla de joie, elle en fit part d'abord à Julien et à toutes ses chères compagnes.

L'événement vérifia la révélation. Toutes ces jeunes vierges, en très-grand nombre, moururent saintement en moins de six mois, après quoi, elle-même Basilisse s'endormit en paix, dans la joie du Seigneur, sans perdre néanmoins les fruits du martyre.

Julien réservé par la Providence pour rendre témoignage de sa

Digitized by Google

foi, attendait tous les jours l'heureux moment d'entrer dans la lice. Son désir fut bientôt satisfait.

Marcien, homme cruel, altéré du sang des chrétiens, fut envoyé à Antioche pour y exterminer les disciples de Jésus-Christ. La première démarche qu'il fit fut de défendre aux chrétiens d'acheter, ni de vendre, non pas même de puiser de l'eau, ni de faire moudre du blé, qu'auparavant ils n'eussent encensé de petites idoles, qui étaient dans les marchés, et à tous les coins des rues. Ayant appris que Julien était le plus considérable des chrétiens, et qu'il entretenait plusieurs fidèles dans la ferveur du christianisme, il ordonna qu'on se saisît de lui. L'ayant fait comparaître à son tribunal, il fut si irrité de sa hardiesse et de la générosité avec laquelle le saint Confesseur fit publiquement profession de sa foi, qu'il ordonna sur l'heure qu'on mît le feu aux quatre coins de la maison où ses disciples étaient assemblés. Tous furent martyrisés dans cet incendie.

Julien, tressaillant de joie à la nouvelle du glorieux martyre de ses disciples, comparut de nouveau devant Marcien. Sa joie, sa constance, son intrépidité à la vue de tous les plus affreux instruments de supplices, irritèrent le tyran. Il eut beau employer les caresses et les menaces : tout fut incapable d'ébranler la foi du Martyr. Il fut déchiré à grands coups de fouets ; et durant cette grêle de coups, un des bourreaux creva l'œil d'un des principaux officiers, qui s'était trop approché du Martyr. Julien, saisissant l'occasion de faire triompher la religion, au milieu même des tourments, offrit à l'officier de le guérir, au nom de Jésus-Christ, ce que ne pouvaient pas faire toutes ses idoles. Les démons alors furent contraints à s'écrier du fond de leurs images, qu'ils étaient vaincus par Julien : cependant le Saint fit le signe de la Croix sur l'œil, et à l'instant l'officier fut guéri, sans qu'il parût la moindre cicatrice. Ce miracle fit tant d'impression sur le cœur et sur l'esprit de cet homme, qu'il s'écria sur-le-champ : « Il n'y a de vrai Dieu, que le Dieu des chrétiens. » Et sa confession fut récompensée sur l'heure de la couronne du martyre.

La victoire que le Saint venait de remporter sur les démons irrita le juge : pour affaiblir, du moins dans l'esprit du peuple, la

Digitized by Google

haute idée que ce miracle pouvait donner de la vertu du Saint, il ordonna qu'on le chargeât de chaînes, et que le faisant parcourir toutes les rues de la ville, on lui fît souffrir un nouveau supplice à tous les carrefours. Comme les jeunes gens couraient en foule pour voir ce spectacle, le fils de Marcien, nommé Celse, eut la même curiosité, mais ayant aperçu une troupe de jeunes hommes d'une beauté et d'un éclat qui éblouissaient, lesquels accompagnaient le saint Martyr, tenant chacun une couronne qu'ils mettaient sur la tête du Saint à la fin de chaque supplice, le petit Celse fut si frappé de cette merveille, que fendant la presse, il alla se jeter aux pieds du Saint, criant qu'il n'y avait de vrai que le Dieu des chrétiens et priant instamment le Saint de le recevoir pour son disciple.

Marcien, averti de ces prodiges, entra en fureur; et n'ayant pas pu ramener son fils aux idoles, il le fit jeter avec le Saint dans une basse fosse. Une lumière céleste éclaira tout à coup ce lieu si obscur et convertit vingt soldats qui gardaient les prisonniers, lesquels furent baptisés la même nuit avec Celse.

L'empereur averti de ce qui se passait, ordonna à Marcien de faire mourir incessamment tous ces chrétiens, sans épargner son fils, s'il persistait à être rebelle. La tendresse de père combattant avec la cruauté du tyran, Marcien crut que le moyen de sauver la vie à son fils, c'était de l'effrayer par un des plus cruels supplices. Il ordonne qu'on précipite dans une chaudière d'huile bouillante tous les Martyrs, et que Celse souffre le même supplice. Dans le temps qu'on préparait les cuves, des gentils passent par ce lieu-là, portant en terre un corps mort. Marcien fait arrêter le convoi et ordonne à Julien de ressusciter le cadavre, se flattant que l'impossibilité du miracle ferait apostasier du moins Celse son fils. Saint Julien, plein de confiance, fait le signe de la Croix sur le mort, et lui commande au nom de Jésus-Christ de revenir à la vie ; et à l'instant le mort se relève et par un double miracle, la première parole qu'il prononce, c'est qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens, que les divinités des païens sont des fables, et puis, se jetant aux pieds du Saint, il le prie de le recevoir au nombre des chrétiens.

Digitized by Google

Une merveille si éclatante rendit furieux Marcien, que la crainte de perdre son emploi et sa dignité avait aveuglé, mais elle convertit bien des païens.

Ne pouvant souffrir plus longtemps devant ses yeux un fils qu'il aimait, et à qui il était obligé d'ôter la vie par le dernier supplice, il commanda qu'on ramenât en prison les chrétiens, dont le nombre croissait à toutes les heures, et il chargea sa femme de tâcher, par toutes sortes de voies, de ramener à ses dieux Celse leur fils.

Or, par un prodige de la miséricorde du Seigneur, le fruit de cette dernière tentative auprès du fils fut la conversion de la mère. Elle alla dans la prison, bien résolue de gagner le jeune homme et de le faire revenir à ses anciennes superstitions ; mais le généreux enfant, confesseur de Jésus-Christ, parla à sa mère avec tant de force et d'onction, qu'éclairée et sollicitée par la grâce de Jésus-Christ, elle demanda aussitôt le Baptême ; elle le reçut à l'heure même avec tous ceux que la résurrection du mort avait convertis.

Cette nouvelle jeta Marcien dans le dernier désespoir ; il ordonna qu'on fît mourir sur-le-champ tous ces chrétiens, sans épargner son fils, ni sa femme. L'ordre fut exécuté ; quelques-uns furent brûlés vifs; saint Julien, la femme de Marcien et son fils eurent la tête tranchée. C'était, selon les plus anciens martyrologes, le 9 janvier de l'an 313.

La vénération due à ces saints Martyrs fut d'abord universelle dans le monde chrétien. On éleva à Dieu des oratoires ou des églises à leur honneur, et les noms de saint Julien et de sainte Basilisse devinrent célèbres.

Le triomphe de ces héros chrétiens fut la fin de la persécution. Marcien mourut misérablement peu de temps après. Maximin II ayant perdu la bataille contre Licinius, finit ses jours par une maladie étrange. Il sentait un feu intérieur qui le dévorait, de sorte qu'ayant perdu les yeux, il ne lui restait, comme dit Eusèbe, que les os et la peau, qui avait l'air d'un sépulcre où il était enseveli tout vivant; et c'est ainsi qu'il mourut à Tharse, vers l'an 313.

Digitized by Google

## SAINTE MARCIENNE,

VIERGE ET MARTYRE.

La bienheureuse Marcienne, vierge d'une grande beauté et issue d'une famille noble, naquit dans la ville de Rusuccur, en Mauritanie, et se consacra dès son enfance au Dieu tout-puissant. Méprisant les richesses et les vanités du monde, elle se rendit à Césarée, capitale de la province, où, pour mieux garder la chasteté, elle vivait renfermée dans une étroite cellule, évitant les agréments et les dangers que présente le commerce du monde. Un jour cependant, elle sortit pour visiter la ville, et, inconnue de tous, se mêla à la foule nombreuse qui parcourait sans cesse les rues de la cité. Arrivée près de la porte Typasitane, elle vit au milieu de la place une statue de Diane faite d'un marbre précieux, sous les pieds de laquelle une fontaine jaillissait dans un magnifique bassin de pierre. La bienheureuse Marcienne ne put souffrir que cette idole restât plus longtemps debout. Elle la frappa violemment, fit tomber d'abord la tête, et renversa ensuite le tronc mutilé de la statue qui se brisa sur le pavé.

A cette vue, tous les citoyens irrités de l'injure faite à leur déesse, s'attroupèrent autour de la vierge, la saisirent, la frappèrent avec fureur, et couvrirent de plaies livides ses membres délicats. Mais réfléchissant ensuite qu'elle pouvait être assez âgée pour qu'on la fît périr juridiquement, ils la traînèrent avec violence, sans cesser de la frapper, jusqu'au tribunal du juge.

Alors les bourreaux la saisirent et firent les apprêts de la torture. Mais elle, avant même que l'interrogatoire fût commencé, confessa hautement sa foi et flétrit énergiquement l'erreur de ces idolâtres. « Gardez-vous, leur dit-elle, de rendre hommage à ces dieux de bois, de marbre, d'argent et d'or, ou de toute autre espèce de métal. Vos dieux ont été faits de la main des hommes; et les hommes eux-mêmes qui les ont faits les adorent. Convertissez-vous au Dieu vivant qui est le créateur de toutes choses; méprisez les vains simulacres des fausses divinités; car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. »

Digitized by Google

Le juge, irrité d'un si ferme langage, fit souffleter la vierge par les questionnaires, et commanda qu'elle fût enfermée dans le lieu où s'exerçaient les gladiateurs. « Qu'elle leur soit livrée, dit-il; et qu'elle serve de jouet à l'un d'entre eux ou même à plusieurs, afin que son corps et son âme soient punis en même temps par la perte de cette vertu, sur laquelle elle paraît fonder son orgueil et son obstination. » Or la bienheureuse Marcienne, tandis qu'on la conduisait dans cette ignoble prison, faisait paraître une grande joie; car elle ne craignait rien de la fureur des hommes, elle qui avait mis sa chasteté sous la garde de Dieu. Elle fut livrée pour la première nuit à un des gladiateurs nommé Flamméus; mais quand tout s'endormit aux environs, elle, sans se laisser aller au sommeil, priait ardemment le Seigneur de protéger son innocence. Flamméus vient au milieu des ténèbres : il cherche en vain le lit de Marcienne : une haute et solide muraille de pierre vient de s'élever miraculeusement entre lui et la vierge, il tâtonne jusqu'au lendemain matin, sans pouvoir trouver aucune issue qui lui permette d'avancer. Le jour étant venu, il demanda pardon avec larmes à la vierge, et la pria instamment d'obtenir de Dieu pour lui la grâce d'être mis hors du rang des gladiateurs. La Sainte lui répondit avec bonté : « Le Seigneur mon Dieu, qui a préservé de toute atteinte la pureté de sa servante, te donnera la liberté le jour même où je recevrai la couronne. »

Le jour suivant, il n'était question partout que du prodige par lequel Marcienne avait été préservée. Le bruit en parvint jusqu'aux oreilles du juge, qui, rempli de colère, ordonna que la nuit suivante un autre prendrait la place de Flamméus. Mais, cette fois encore, le même miracle se renouvela en faveur de la vierge de Jésus-Christ. La troisième nuit, on la livra à un gladiateur connu entre tous par sa violence et sa cruauté, homme de race barbare, dont le noir visage et les membres vigoureux semblaient propres à inspirer l'effroi. Mais lui aussi fut arrêté tout à coup par ce mur infranchissable que la puissance du Seigneur faisait naître autour de la vierge; il ne put donc en aucune manière exécuter son brutal dessein; en sorte que le juge

Digitized by Google

lui-même, effrayé par l'évidence de l'intervention divine, s'abstint désormais de toute autre tentative de ce genre.

La Sainte, assurée du secours de Dieu, se prépara dès lors d'une manière plus prochaine à souffrir le martyre. Un jour qu'on avait amené un nouveau gladiateur, les autres l'exerçaient au combat avec des armes inoffensives dans l'arène qui était jointe à leur maison. Dans leur cruauté, ils prirent la Sainte pour but de leurs coups, et ils montraient au nouveau venu où il fallait frapper pour faire une blessure mortelle, lorsque d'une maison voisine où demeurait un chef de synagogue, la fille de cet homme avec plusieurs autres juifs firent entendre des blasphèmes affreux contre Dieu, et des insultes grossières contre la vierge du Christ. Elle fut contrainte intérieurement de rendre une sentence prophétique contre ceux qui l'insultaient si lâchement. « Cette maison, dit-elle, sera détruite par le feu du ciel : il n'en demeurera pas pierre sur pierre ; et jamais il ne sera possible de la relever. »

Enfin le 5 des ides de janvier fut le jour de la consommation de son martyre, qu'elle désirait depuis si longtemps. Le matin, comme les gladiateurs descendaient tout armés dans l'arène pour le combat, Flamméus, selon la promesse de la vierge, fut rendu à la liberté par le suffrage du peuple réuni dans l'amphithéâtre. Mais aussitôt cette multitude, qui s'était rassemblée de tous côtés pour les jeux, demanda à grands cris que Marcienne fût exposée aux bêtes. Elle fut amenée et liée à un poteau. Puis on lâcha dans l'arène un lion furieux qui s'élança d'abord contre elle avec rage, se dressa sur les pattes de derrière, et lui posa celles de devant sur la poitrine ; mais aussitôt se calmant, dès qu'il eut flairé le corps de la vierge, il se laissa retomber à l'instant, et s'éloigna sans lui faire aucun mal. Le peuple, saisi d'admiration, voulait que la fidèle servante du Christ fût mise en liberté ; mais aussitôt Budarius avec sa famille et une foule d'autres juifs, poussant des cris séditieux, exigèrent du magistrat qu'il fît lancer contre Marcienne un taureau indompté. Cette bête féroce s'élance le front baissé contre la vierge et lui enfonce une de ses cornes dans le sein ; le sang jaillit avec force, et la vierge, s'affaissant sur elle-

Digitized by Google

même, tombe évanouie. On la relève néanmoins et par une compassion perfide, on la traîne à l'intérieur des portes, on étanche le sang de sa blessure ; mais ce n'est que pour la ramener et l'attacher une troisième fois au poteau fatal. Alors, animée d'une joie céleste, elle s'écrie : « O Christ, je te vois, je te suis, reçois l'âme de ta servante : tu as été avec moi dans la prison : tu as daigné préserver de toute atteinte ma pureté. » Le juge s'irrite de plus en plus : il ordonne de lancer contre la Sainte un léopard d'une taille effrayante, qui d'un bond s'élance sur elle, et d'une seule morsure la met en pièces. Ainsi l'âme de la glorieuse martyre sortit de son corps pour monter aussitôt au ciel.

Au même instant la maison de l'impie Budarius fut incendiée par la foudre. Lui-même y périt, avec tous ceux de sa race qui avaient blasphémé contre Dieu et contre la vierge du Christ. Souvent depuis on tenta de rebâtir cette maison, sans pouvoir jamais y réussir ; car ceux qui voulaient y porter des pierres étaient à l'instant frappés de mort. Ainsi se vérifie encore aujourd'hui la sentence portée par la bienheureuse Marcienne contre ces impies. Quant à elle, elle a passé de l'arène du combat au trône de la gloire, de la terre au ciel, où elle vit à jamais dans la société des Anges.

(Bénédictins de Solesmes.)

---

## SAINT PIERRE DE SÉBASTE.

Pierre, né vers l'an 319, sortait d'une famille de Saints. Il était le dixième et dernier enfant de saint Basile et de sainte Emmélie, le frère de saint Basile le Grand et de saint Grégoire de Nysse. Il perdit son père peu après sa naissance.

Dès qu'il eut quitté sa nourrice, sa sœur, sainte Macrine, qui était l'aînée de toute la famille et qui s'était consacrée à la vie religieuse, se chargea de son éducation ; elle lui tint lieu de père et de mère et de précepteur. Elle ne voulut point qu'il étudiât les sciences profanes, qu'elle regardait comme inutiles à son salut ; elle s'appliqua uniquement à l'instruire des devoirs de la religion et à former Jésus-Christ en lui.

Digitized by Google

Dieu avait donné à Pierre un bon esprit, des inclinations heureuses, et la plus grande aptitude à tout, même aux ouvrages des mains. Sainte Macrine sut mettre en œuvre tant de belles qualités de l'esprit et du cœur; elle lui réglait son temps et partageait ses exercices avec tant de sagesse, qu'elle ne lui laissait pas un moment qui ne fût mis à profit. Pierre, de son côté, se prêtait avec une docilité admirable aux vues toutes chrétiennes de sa vertueuse sœur, et il fit de tels progrès dans la science des choses divines et dans la piété, qu'il ne parut pas inférieur en ce point au grand saint Basile, son frère, quoiqu'il fût d'ailleurs moins savant et moins éloquent que lui.

Après avoir passé sa première jeunesse dans une grande innocence sous les yeux de sa sœur, il acheva de se former à la vie spirituelle dans le monastère que saint Basile avait fondé assez près de celui que gouvernait sainte Macrine; il fut même jugé digne d'en prendre la conduite, lorsque saint Basile le quitta pour aller remplir les fonctions de prêtre à Césarée. Il y recevait les pauvres avec une charité empressée. Le grand nombre même ne l'embarrassa aucunement durant une famine qui affligea les provinces du Pont et de la Cappadoce. Sa foi et sa charité, qui le rendaient ingénieux, lui firent trouver les moyens de nourrir tous les malheureux qui venaient à lui.

Saint Basile, son frère, devenu évêque de Césarée, l'ordonna prêtre. Il n'en continua pas moins de gouverner son monastère pendant quelques années. Ce fut dans ce temps-là que sainte Emmélie, sa mère, mourut entre ses bras, après lui avoir donné, aussi bien qu'à sainte Macrine, une bénédiction toute spéciale. Cette bienheureuse mère, sur le point de rendre l'esprit, recommandait à Dieu chacun de ses enfants absents; mais lorsqu'elle étendit les mains sur Pierre et sur Macrine, qui étaient aux deux côtés de son lit, elle les offrit à Dieu, le pria de les sanctifier en considérant qu'ils étaient à lui formellement, Macrine comme les prémices, et Pierre comme la dîme de la famille.

Pierre vécut dans son monastère, ne désirant pas autre chose que le bonheur de servir Dieu. Mais en l'an 380, Eustache, qui occupait le siége de Sébaste en Arménie et qui l'avait infecté

Digitized by Google

d'arianisme, fut expulsé, par la mort, de ce monde qu'il troublait; et Pierre fut élu pour le remplacer.

Il trouva ce diocèse dans l'état le plus déplorable. L'arianisme, publiquement enseigné par Eustache, avait troublé les consciences et les mœurs. Il fallut tout le zèle de Pierre pour relever la vraie foi sur les ruines de l'erreur. Il y parvint par des travaux incessants.

Il ne s'absenta un peu de temps de son diocèse que pour aller, en 381, au concile général de Constantinople où l'on condamna les Macédoniens. Cette autre hérésie avait eu pour chef Macedonius qui, évêque de Constantinople en 332, s'était détaché des ariens pour se faire le chef d'une secte nouvelle. Il niait la divinité du Saint-Esprit, en qui il ne voyait qu'une créature. C'était, disait-il, un Ange, mais supérieur à tous les autres. Marathone, évêque de Nicomédie, s'était uni à lui. Aussi on appelait ces sectaires macédoniens, et aussi *pneumatomaques*, c'est-à-dire ennemis du Saint-Esprit. Cette hérésie s'éteignit sous l'anathème.

Saint Pierre de Sébaste, après avoir triomphé de l'arianisme dans son diocèse, alla recevoir aux cieux la couronne en 386 ou 387, car l'année n'est pas bien assurée. Mais il eut un culte public en Arménie, aussitôt après sa mort; et sa fête a toujours été fixée au 9 janvier.

---

## SAINT ADRIEN DE NÉRIDA,

ABBÉ.

Saint Adrien, africain de naissance, fut d'abord abbé de Nérida, ou Niridan, près de Naples. Le Pape Vitalien, qui lui connaissait une grande science de l'Écriture-Sainte et une expérience consommée, le choisit pour remplacer saint Deusdedit, archevêque de Cantorbéry. L'humble religieux représenta au Souverain Pontife qu'il serait plus avantageux à l'Eglise d'élire saint Théodore [1], parce qu'il était beaucoup plus capable que lui de remplir

[1] C'était un simple moine qui gouverna saintement le siége de Cantorbéry. L'Eglise l'honore le 19 septembre.

Digitized by Google

les devoirs d'une charge aussi importante. Vitalien y consentit, mais à la condition qu'Adrien aiderait Théodore de ses conseils, et qu'il porterait une partie du fardeau.

Les deux Saints passèrent par la France pour aller en Angleterre. Ebroïn, alors maire du palais, donna des ordres pour arrêter Adrien, dans la crainte que l'empereur d'Orient ne l'eût envoyé pour appuyer ses prétentions sur les royaumes de l'Occident ou qu'il n'allât ménager en Angleterre quelques alliances contre les intérêts de la France.

Théodore s'embarqua au printemps de l'année 669, après avoir passé l'hiver en France. Mais Adrien fut obligé d'y rester plus d'un an, avant d'obtenir du ministre les permissions nécessaires à la continuation de son voyage.

Théodore fit Adrien abbé du monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul, près de Cantorbéry. Il s'y montra très-zélé pour l'étude des saintes lettres, et pour tous les exercices de piété qui pouvaient mener ses religieux à la perfection. Il mourut le 9 janvier 710, après avoir édifié trente-neuf ans l'Angleterre par ses vertus, et l'avoir éclairée par sa doctrine. Le moine Joscelin, cité par Guillaume de Malmesbury, dit qu'il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau [1].

---

## SAINT BRITWALD,

### ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Britwald, dont nos traducteurs français ont fait Brivaud, né vers le milieu du VII^e^ siècle, fut élevé dans le monastère de Glastenbury, dont son mérite le fit nommer Abbé. Mais effrayé d'un si grand fardeau, il se démit de cette dignité et se retira dans le petit monastère de Riculf, où il put satisfaire son goût pour la vie obscure et l'étude de l'Écriture-Sainte.

Son humilité ne le sauva pas des honneurs. A la mort de Théodore dont nous venons de parler, il fut élevé par le Pape au siége de Cantorbéry.

[1] Emprunté à Godescard.

Digitized by Google

Sa vénération pour le Saint auquel il succédait, lui imposait de grands devoirs. Il assembla plusieurs conciles dans lesquels il donna des preuves de sa science et de son zèle pour la gloire de Dieu. Il présida celui de Nestrefeld, dans lequel il fit opposition à saint Wilfrid, abbé de Ripon. Mais il fut éclairé sur les torts qu'on attribuait à ce pieux Abbé et se réconcilia avec lui. Il édifia constamment par ses vertus son peuple et son clergé ; et il alla jouir du repos éternel, le 7 janvier de l'an 731. Cependant on ne le fête que le 9.

Il avait occupé trente-neuf ans le siége épiscopal de Cantorbéry. Il fut enterré dans sa cathédrale, dédiée aux saints Apôtres Pierre et Paul.

---

## SAINT FÉLAN, OU FOELAN.

Saint Félan, né en Ecosse, d'une famille chrétienne, puisa l'amour de la vertu dans les instructions et dans les exemples de Fériach, son père, et de sainte Kentigerne, sa mère. Tous les avantages que lui promettait une naissance distinguée et une fortune brillante, ne furent pas capables de le retenir dans le monde. Il se retira dans un monastère voisin de la ville de Saint-André, là il reçut l'habit des mains d'un saint Abbé nommé Mund [1]. L'amour de la solitude lui fit passer plusieurs années dans une cellule bâtie à quelque distance du monastère, que gouvernait Mund ; et on eut beaucoup de peine à l'en tirer lorsqu'à la mort de son abbé on l'eut choisi pour être élevé à sa place.

Sa vertu, exposée au grand jour, brilla d'un éclat plus vif, ce qui l'affligea, et au bout de peu de temps il se démit de sa dignité d'Abbé pour se retirer chez Congan, son oncle maternel, dans un lieu appelé Sirácht, au comté de Fife.

Secondé par sept autres personnages pieux, il y bâtit une église, auprès de laquelle il mena longtemps une vie toute sainte, et il fut alors favorisé du don des miracles.

[1] Mund, honoré le 15 avril en Ecosse. En latin *Mundus*.

Digitized by Google

Il mourut dans le VII^e^ siècle. On l'enterra à Straphilline, où ses reliques ont toujours été honorées. Son nom est célèbre dans les anciens calendriers d'Écosse et d'Irlande.

Les historiens de l'Écosse attribuent à saint Félan la victoire complète que Robert Bruce, qui l'invoquait, remporta sur les Anglais à Bannocborn près de Sterling. Les vaincus furent si maltraités, que leur roi Edouard II, fut réduit à passer la Tweed dans une barque où il n'y avait qu'une personne avec lui. — On ne doit pas confondre ce Saint avec saint Finan, évêque de Lindisfarne.

## SAINT VANING.

Saint Vaning, issu d'une des premières familles de la Normandie, vivait du temps de saint Vandrille et de saint Ouen. Ses parents, qui possédaient de grands biens, lui donnèrent une éducation convenable à sa naissance, mais en même temps sérieusement chrétienne; et ils le conduisirent à la cour de Clovis II. Ce prince lui trouva tant de probité et de talents, qu'il le fit un des ministres de son royaume. Un poste de cette importance ne diminua rien de l'humilité profonde de Vaning : il sut admirablement concilier les exercices d'une piété chrétienne, avec les travaux immenses d'un des premiers emplois de l'État.

Quoique très-occupé des affaires publiques, Vaning trouvait toujours le temps de satisfaire à ses exercices de piété. Il avait surtout une très-grande dévotion à la très-sainte Vierge, et il allait souvent lui offrir ses vœux aux autels que la piété des fidèles avait consacrés à Dieu sous ses auspices. L'usage qu'il faisait de ses revenus immenses, était d'en employer une partie en aumônes et une partie à construire des monastères. Il n'avait rien tant à cœur que de rassembler des âmes qui se donnaient à Dieu, pour chanter jour et nuit ses louanges. Il aida saint Vandrille à bâtir le monastère qui porte son nom, et il confia à ce saint Abbé l'éducation de son fils Désidérat.

Quelques vertus que pratiquât Vaning à la cour, il craignait toujours d'y trouver des obstacles à son salut, et, pour y travailler

Digitized by Google

avec plus de sûreté, il obtint la permission de se retirer dans sa terre de Fécamp. Là, aidé des pieux conseils de saint Ouen, il fonda, en faveur de saintes filles, cette ancienne abbaye de Fécamp, qu'il dota richement et qui fut une pépinière de Bénédictines.

Sa grande occupation était la prière et le soin des pauvres. Il recevait avec bonté tous ceux qui étaient persécutés. Il rendit les plus charitables services à saint Léger, qui avait été exilé à Fécamp.

Saint Vaning parvenu à un âge très-avancé et sentant approcher le moment de sa mort, redoubla de zèle pour s'y préparer, et il mourut comme il avait vécu, dans la pratique des plus éminentes vertus, le 9 janvier de l'an 688.

Le corps de ce bon Saint a été transporté, dans les invasions normandes, à Ham, en Picardie.

---

## SAINT MAURONCE.

Dans le VII^e^ siècle, un monastère remplaça l'ermitage de Saint-Florent-le-Vieux au mont Glonne, sur le bord de la Loire, dans le comté de Nantes; et cet asile de la science eut pour premier Abbé saint Mauronce qui brilla par une admirable humilité et par une pureté angélique. Il avait pour ami saint Hermeland, qui avait fondé à quelques lieues de là, à l'île d'Indret, dans la Loire, une autre communauté de religieux sous le nom de Saint-Florent-le-Neuf. Or, une nuit que saint Hermeland veillait et priait, il vit l'âme de son vertueux ami Mauronce délivrée des liens du corps et portée au ciel par des Anges.

Il assembla ses religieux, leur annonça cette heureuse nouvelle et leur ordonna de recommander à Dieu le départ de Mauronce pour l'éternelle Patrie.

Toute la communauté ne savait comment, dans son île, leur supérieur avait pu apprendre cet événement. Le lendemain un messager apporta la nouvelle du trépas du Bienheureux. Il fut inhumé dans l'église, auprès du tombeau de saint Florent. Ses reliques furent plus tard élevées sur les autels.

Digitized by Google

Trois anciens calendriers de ce lieu mettent sa mort au 9 janvier 720. Il fut le second patron de Saint-Florent-le-Vieux.

Saint Hermeland est honoré le 25 novembre.

---

## SAINT ERTHINODE,

MARTYR.

Saint Erthinode naquit à Tolède d'une illustre famille de Goths catholiques, dans la seconde moitié du VII^e^ siècle. Après ses études, il embrassa la vie monastique sous la règle de Saint-Augustin.

En ce temps Witiza, roi des Wisigoths d'Espagne, régnait, disent les historiens, avec une sorte de férocité; « n'ayant aucun égard pour ses peuples, aucun respect pour la religion, il semblait réunir en lui les cruautés et les turpitudes de Néron et d'Héliogabale. » Aussi les mœurs publiques étaient-elles entièrement corrompues.

En voyant le peuple et les grands, à l'exemple du roi, se plonger dans la débauche, Erthinode crut que son devoir était de les avertir du danger qu'ils couraient; car il savait que la bonté de Dieu était lasse et que le trône des Goths allait s'écrouler. Il se mit donc à prêcher la pénitence. Mais le peuple et les seigneurs, et le roi lui-même, fermèrent l'oreille à ses menaces et se moquèrent de ses solennels avertissements. Malgré ces railleries, le saint Religieux ne se tut pas et ne ménagea aucun désordre; en sorte que bientôt, soit par ordre du roi Witiza, soit par les excitations des courtisans, soit par l'irritation du peuple lui-même livré à tous les désordres, il fut assailli un jour par une multitude furieuse qui le massacra. Son corps meurtri et défiguré fut inhumé dans son monastère, où Dieu l'honora de plusieurs miracles, et quand l'Espagne eut été délivrée des Goths, les Chrétiens lui élevèrent à Tolède un monument, en témoignage du culte qu'ils lui rendaient.

Salazar, dans son martyrologe espagnol, marque saint Erthinode au 9 janvier, sous les dernières années de Witiza, qui mourut en l'an 710.

Digitized by Google

# SAINT HONORÉ,

MARTYR EN POITOU.

Honoré naquit sur la fin du XIIIe siècle, à Buzançais dans le diocèse de Bourges. Élevé par des parents vertueux et fermement chrétiens, il suivit l'état de son père, qui était marchand de bestiaux, et il acquit une assez grande fortune : mais il ne s'en servit que pour exercer la charité envers les pauvres. Il leur donnait tout son superflu, ou bien encore il l'employait à doter des jeunes gens vertueux, qui n'auraient pu s'établir convenablement sans ce secours.

« Honoré multipliait ses œuvres de piété, ses dons charitables, ses bienfaits. Prêtant sans intérêts aux ouvriers gênés, acquittant leurs dettes, réparant leurs pertes ; il profitait de l'occasion de ces services pour parler à tous du Dieu qui les lui inspirait, et sa parole, rendue plus éloquente par la reconnaissance due à ses actes faisait de saintes conquêtes [1]. »

Un jour qu'il revenait de voyage, il s'aperçut que ses domestiques avaient commis un vol, et il leur en fit de graves reproches. — Mais ceux-ci outrés de ses justes remontrances le tuèrent près de Thénezay, en haine surtout de ses sentiments religieux.

A l'enlèvement de son corps, il s'opéra plusieurs prodiges ; et sur la demande des fidèles de Thénezay, l'Église de ce lieu lui fut dédiée. Sa fête s'y est toujours célébrée le 9 janvier, ainsi qu'à Buzançais, lieu de sa naissance qui l'a pris pour patron et pour protecteur.

Le culte de saint Honoré s'établit aussitôt dans le Poitou et dans le Berry. De fréquents pèlerinages eurent lieu à Thénezay, et l'on vit s'introduire dans les deux provinces la coutume d'invoquer le Saint contre les fièvres, et aussi quand il s'agissait d'un mariage à contracter. Les soins touchants d'Honoré à favoriser pendant sa vie les unions chrétiennes inspiraient ainsi à de

[1] M. de Chergé, *Vies des Saints du Poitou.* Ce qui n'est pas guillemeté est de Mgr Doney, évêque de Montauban.



Digitized by Google

pieux parents la pensée de placer sous ses auspices le bonheur de leurs enfants.

Le lieu qui avait été sanctifié par la mort d'Honoré fut aussi l'objet du concours des fidèles, et près de la fontaine du meurtre [1] une chapelle expiatoire fut élevée par le seigneur de Thénezay. Cette chapelle devint le but de processions solennelles ; mais elle fut détruite par la Révolution ; avec elle a disparu la fontaine qui avait procuré de merveilleuses guérisons. Elle s'est tarie quand la piété qui aurait dû l'alimenter s'est desséchée [2].

La tête de saint Honoré, que l'on appelle aussi saint Honoire (Honorius), resta à Thénezay où on la conserve : son corps envoyé à Buzançais fut brûlé et ses cendres jetées aux vents en 1562, par les Calvinistes iconoclastes. Un seul os, échappé dans le transport de l'église au bûcher, s'était conservé jusqu'à la Révolution, pendant laquelle il a disparu.

Saint Honoré est le patron des marchands de bestiaux.

---

## SAINT PHILIPPE BERRUYER,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Philippe Berruyer, appelé Saint par quelques auteurs et Bienheureux par d'autres, était neveu de saint Guillaume, archevêque de Bourges. Il sortait d'une ancienne famille du Nivernais par son père, et d'une maison non moins illustre par sa mère. On peut dire de sa famille ce qu'on a remarqué dans celle de saint Basile, qu'elle était composée de Saints. Il était né à Tours vers la fin du XII[e] siècle, et s'étant porté dès son enfance, par un mouvement de l'Esprit de Dieu, à l'état ecclésiastique, de préférence à la profession des armes, il fut fait premièrement chanoine, puis archidiacre de Tours, ville dont il refusa ensuite l'archevêché par modestie : car il comprenait l'importance et les dangers d'un si haut ministère. Ayant longtemps édifié cette Église par ses vertus et ses prédications, il se vit contraint d'accepter l'évêché d'Orléans, et quatorze ans après, l'archevêché de Bourges. Il parut dans

[1] A un quart de lieue de Thénezay.
[2] M. de Chergé, *Vies des Saints du Poitou.*

Digitized by Google

toutes les situations de sa vie, comme un modèle achevé pour le clergé. Il donna partout des preuves éclatantes de son intégrité, de sa charité, de son humilité et de son détachement. Son abstinence était continuelle ; ordinairement il ne vivait que de pain et d'eau, nourrissant tous les jours et servant à sa table treize pauvres en l'honneur de Jésus-Christ et de ses Apôtres.

Il vécut toujours dans une pureté inviolable, il rétablit la discipline par la réformation des mœurs et par les exercices de piété. Il fut toujours le protecteur des orphelins, des veuves, le père des pauvres, le pacificateur des dissensions, sacrifiant en toute rencontre ses intérêts, ses biens, son repos et sa santé même à la conservation du troupeau de Jésus-Christ, dont la garde lui avait été confiée.

Il mourut comblé de mérites et riche de bonnes œuvres, le 9 janvier de l'an 1261 ; et l'on sait que Dieu voulut bien manifester sa sainteté après sa mort par divers miracles. Néanmoins il n'est pas invoqué publiquement, quoique sa mémoire soit en vénération partout, mais principalement à Tours, à Orléans, à Bourges et à Paris, où il a fait la consécration de l'église inférieure de la Sainte-Chapelle.

## LE BIENHEUREUX ANDRÉ DE SPOLÈTE,

MARTYR.

Ce Bienheureux, après avoir pris part aux guerres des Gibelins et des Guelfes, se convertit à Dieu, dégoûté du monde par les excès dont il le voyait souillé. Il entra dans l'Ordre des Frères Mineurs, chez qui il fut un modèle de pénitence. Mais voulant expier plus durement les fautes de sa première jeunesse, il demanda et obtint la permission d'aller prêcher l'Évangile et combattre le mahométisme chez les infidèles. Il s'embarqua, et le navire qui l'emportait s'étant avancé dans un port de la Corse alors désolée par la peste, il y descendit. Il s'y occupa sans relâche à soigner les pestiférés, à consoler les mourants. Il y séjourna jusqu'à l'extinction de l'épidémie. Après quoi il partit sur un navire qui allait à Fez.

Digitized by Google

Aussitôt arrivé dans cette ville, il se mit à prêcher la parole de Dieu et à tonner contre les doctrines de Mahomet. C'était chercher le martyre, d'autant plus qu'il convertissait beaucoup de Musulmans et soutenait le petit nombre de chrétiens qui étaient tolérés dans la ville. Il fut dénoncé et arrêté. Comme il ne reniait pas sa foi, on dressa un grand bûcher sur lequel il monta, et dès qu'on y eut mis le feu, se rappelant les trois saints Enfants dans la fournaise, il chanta les louanges de Dieu au milieu des flammes. Ce courage et cette force irritèrent les Musulmans, qui lui lancèrent des pierres et hâtèrent sa mort. Quand le bûcher s'éteignit enfin, quelques chrétiens cherchèrent ce qui pouvait rester de ses reliques. La reine Catherine de Portugal, épouse de Jean III, reçut un de ses pieds, dont les os brûlés ne s'étaient pas séparés, et l'enchâssa dans la chapelle de son palais, où il est vénéré.

## SAINTE PASCASIE,

MARTYRE.

Pascasie souffrit le martyre à Dijon, sous Marc-Aurèle ; et ses reliques conservées dans les lieux où elle avait triomphé devinrent bientôt l'objet d'un pèlerinage renommé. Saint Grégoire de Tours raconte que lui-même a été guéri au tombeau de sainte Pascasie, d'un très-grand mal qu'il avait aux yeux.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

En ce jour de l'année 1600, dans l'église de Quintin, petite ville bretonne du département des Côtes-du-Nord, le feu prit à une heure du matin dans la sacristie, y fit beaucoup de dégâts, fondit quelques vases sacrés et brûla complétement le coffre de bois ciselé où était gardée une relique insigne : la Ceinture de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu. Mais le feu laissa cette relique intacte, ce qui fut consigné dans un procès-verbal d'enquête.

La fête de saint Julien et de sainte Basilisse, nous permet de rappeler un fait tiré de leurs Actes, publiés par les Bollandistes :

Digitized by Google

c'est que les deux saints Époux, après avoir fait le vœu de vivre comme des Anges, furent visités par Notre-Seigneur et sa Mère très-auguste, qui leur montrèrent leurs noms déjà inscrits dans le livre de vie.

En ce jour encore, à Rome, on va en pèlerinage à la basilique de Sainte-Marie-du-Transtévère, bâtie en l'an 224 devant la source d'huile qui coula tout un jour à la naissance de l'Enfant Jésus.

---

### MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Antioche, la fête de saint Julien, martyr, et de sainte Basilisse, vierge, sa femme, qui passèrent à une vie plus heureuse sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Basilisse, ayant gardé la virginité avec son mari, finit tranquillement ses jours. Quant à Julien, après qu'on eût brûlé un grand nombre de prêtres et de ministres de l'Église, qui s'étaient réfugiés chez lui pour éviter la cruauté de la persécution, il souffrit de très-rigoureuses tortures et fut décapité suivant l'arrêt du président Marcien. Avec lui périrent Antoine, prêtre, Anastase, que Julien ressuscita et rendit participant de la grâce de Jésus-Christ; Celse, jeune enfant, et Marcionille sa mère, avec sept frères, et plusieurs autres de leurs compagnons.

[1] QUINTO IDUS JANUARII.

Antiochiæ sub Diocletiano et Maximiano, natalis sanctorum Juliani martyris, et Basilissæ virginis uxoris ejus, quæ cum viro suo virginitate servata, in pace vitam finivit : Julianus vero (postquam multitudo sacerdotum et ministrorum Ecclesiæ Christi, quæ propter immanitatem persecutionis ad eos confugerat, igne cremata est) Marciani præsidis jussu plurimis tormentis cruciatus, capitalem sententiam accepit; cum quo etiam Antonius presbyter, et Anastasius, quem ipse Julianus a morte suscitatum, gratiæ Christi participem fecerat; et Celsus puer una cum matre sua Marcionilla, ac septem fratres, aliique plurimi passi sunt. — In Mauritania Cæsariensi, sanctæ Marcianæ virginis, quæ bestiis tradita martyrium consummavit. — Smyrnæ, sanctorum martyrum Vitalis, Revocati, et Fortunati. — In Africa, sanctorum martyrum Epicteti, Jucundi, Secundi, Vitalis, Felicis, et aliorum septem. — Sebastæ in Armenia, sancti Petri episcopi, fratris sancti Basilii Magni. — Anconæ, sancti Marcellini episcopi, qui urbem illam (ut sanctus Gregorius scribit) divina virtute ab incendio liberavit.

Digitized by Google

Dans la Mauritanie Césarienne, sainte Marcienne, vierge, qui, ayant été exposée aux bêtes, parvint à la gloire du martyre.

A Smyrne, les saints martyrs Vital, Révocat et Fortunat.

En Afrique, les saints Epictète, Jucond, Second, Vital, Félix et sept autres saints Martyrs.

A Sébaste en Arménie, saint Pierre, évêque, frère de saint Basile le Grand.

A Ancône, saint Marcellin, évêque, qui, par la grâce de Dieu, préserva cette ville d'un grand incendie, suivant le témoignage de saint Grégoire.

**Additions des autres martyrologes.**

Saint Artaxe, martyr par le feu, en Afrique avec plusieurs autres l'an 203, sous l'empereur Sévère.

Sainte Meraèle, appelée aussi Emroïde, martyre en Ethiopie.

Le Bienheureux Antoine Fatali, évêque d'Ancône mort en 1484. Son corps s'est conservé intact dans sa cathédrale.

Saint Pierre de Pontigny, moine de Cadouin, cité dans le Ménologe de Citeaux ; il florissait au XII^e^ siècle.

Saint Arsalès ou Arsalède, honoré chez les Coptes.

Saint Keindin (Quintilianus), martyr en Flandre, cité par Chastelain dans son Martyrologe et marqué au Trésor de l'Intercession des Saints.

Le vénérable Théobald, l'une des gloires de l'Ordre de Citeaux, mentionné dans le légendaire d'Autun. Aussi distingué par son éloquence et par l'intrépidité de ses mœurs, que par ses mérites devant Dieu, il fut inhumé auprès des Saints de l'Ordre. XIII^e^ siècle.

Saint Eustrace, supérieur au IX^e^ siècle du monastère d'Augare près de Nicomédie.

Saint Luaire (Luarius), prêtre des premiers siècles, vénéré en Espagne, mais dont on sait très-peu de chose.

Les Martyrologes espagnols mentionnent le 9 janvier les quarante martyrs de Saragosse, dont l'époque et les noms sont incertains.

Digitized by Google

L'*Hagiologium italicum* mentionne aujourd'hui la bienheureuse Julie Della Rena, recluse à Certaldo en Toscane. Mais on la fête plus généralement, depuis le Pape Pie VII, le 20 décembre.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Joseph Paignon de Chantegrand, prêtre chanoine de la collégiale de Saint-Yrieix au diocèse de Limoges, resta dans sa paroisse et ne fit pas le serment qu'on exigeait à la constitution civile du clergé, condamnée par le Saint-Siége. Il fut conduit à Rochefort en 1793. Il y resta longtemps en prison, attendant sa déportation avec beaucoup d'autres. Mais il mourut le 9 janvier à l'âge de trente-neuf ans.

Noel Crépel, prêtre du diocèse de Saint-Malo, refusa le serment schismatique en 1791 et s'en alla se cacher dans le bourg ou village de Médérac en Bretagne. Il s'y croyait oublié, lorsque, d'une colonne mobile de républicains qui passait là, un soldat le reconnut, lui tira un coup de fusil et l'acheva en lui fendant la tête d'un coup de sabre, le 9 janvier 1796.

François-Gilbert Chouillaguet, Frère Mineur Capucin, fut condamné à mort comme hostile à la République, par la commission révolutionnaire de Lyon, et guillotiné le 9 janvier 1794.

Digitized by Google

# DIXIÈME JOUR DE JANVIER

Saint Paul, premier ermite. — Saint Agathon, pape. — Saint Guillaume, archevêque de Bourges. — Saint Marcien de Constantinople. — Saint Domitien, évêque de Mélitine. — Saint Ratien. — Saint Jean Camille, dit Jean le Bon, archevêque de Milan. — Saint Nicanor, diacre. — Saint Pierre Urséolo, doge de Venise, bénédictin. — Sainte Tècle et sainte Justine. — Sainte Sethried, abbesse de Farmoutier. — Le Bienheureux Gonçalez ou Gonzalve d'Amaranthe, frère prêcheur. — Le Bienheureux Simon de Collazone, frère mineur. — Le Bienheureux Egidio, frère mineur, — Le vénérable serviteur de Dieu Thibault IV, comte de Blois et de Champagne. — Le vénérable serviteur de Dieu Jean Deckers, de la Compagnie de Jésus. — Le vénérable serviteur de Dieu Jean de Saint-Jérôme. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

## SAINT PAUL,

PREMIER ERMITE.

Au temps où Décius et Valérien persécutaient l'Église, lorsque le Pape Corneille à Rome et saint Cyprien à Carthage répandaient généreusement leur sang, cette cruelle tempête dépeupla plusieurs Églises dans l'Égypte et dans la Thébaïde. Le plus grand désir des chrétiens était alors d'avoir la tête tranchée pour la confession du nom de Jésus-Christ. Mais la malice de leurs ennemis les rendait ingénieux à inventer des supplices qui leur donnassent une longue mort, parce qu'ils voulaient tuer leurs âmes et non pas leurs corps.

Alors, Paul, n'étant âgé que de quinze ans et n'ayant plus ni père ni mère, mais seulement une sœur déjà mariée, se trouva maître d'une grande succession. Il était de la Basse-Thébaïde. On l'estimait comme fort savant dans les lettres grecques et égyptiennes; on admirait son naturel doux; son cœur était plein d'un grand amour de Dieu. La persécution éclatant de tous côtés, il se retira à l'écart dans une maison des champs assez éloignée. Mais à quoi ne pousse pas l'amour détestable des richesses? Son beau-

Digitized by Google

frère, pour être mis en possession de ses biens, se décida à dénoncer et à découvrir celui qu'il était obligé de cacher; et ni les larmes de sa femme, ni les devoirs d'une si étroite alliance, ni la crainte de Dieu, qui, du haut du ciel, regarde toutes nos actions, ne furent capables de le détourner d'un si grand crime. La cruauté qui l'y portait se couvrait même d'un prétexte de religion.

Le jeune homme, qui marchait dans un esprit de sagesse, ayant appris un tel dessein, se résolut à céder volontairement ce qu'on voulait lui arracher par d'odieuses violences; il s'enfuit dans les déserts, parmi les montagnes, pour y attendre que la persécution eût cessé. Il s'y enfonça d'abord peu à peu, puis davantage, et, continuant à s'éloigner toujours, il trouva enfin une crête pierreuse, au pied de laquelle on découvrait une grande caverne dont l'entrée était fermée par une pierre. L'ayant ôtée pour y entrer, et regardant attentivement de tous côtés, par cet instinct naturel qui porte l'homme à désirer de connaître les choses cachées, il aperçut au-dedans une sorte de vestibule, qu'un vieux palmier avait formé de ses branches, en les étendant et les entrelaçant les unes dans les autres; là, il ne voyait rien que le ciel au-dessus de lui. Il y avait en ce même lieu une source d'eau limpide, qui paraissait former un ruisseau; mais cette eau pure, après avoir coulé quelques pas, se perdait et s'engloutissait dans la même terre qui l'avait produite. Le jeune homme vit aussi, aux endroits de la montagne les plus difficiles à atteindre, de petites cases où l'on avait laissé des burins, des enclumes, des marteaux et d'autres ustensiles dont on s'était autrefois servi pour faire de la monnaie.

Concevant de l'affection pour cette demeure, qu'il considérait comme lui ayant été présentée de la main de Dieu, Paul s'y arrêta; et il y passa toute sa vie, dans les douceurs de l'oraison et dans la paix de la solitude. Le palmier dont j'ai parlé lui fournissait tout ce qui lui était nécessaire pour sa nourriture et son vêtement; ce qui ne doit point passer pour impossible, puisque je prends à témoins Jésus-Christ et ses Anges, que dans cette partie du désert, qui de la Syrie tient aux terres des Sarrasins, j'ai vu, dit saint Jérôme, auteur de ce récit, des solitaires, dont l'un, re-

Digitized by Google

tiré là depuis trente ans, ne vivait que de pain d'orge et d'eau bourbeuse; et un autre, enfermé dans une vieille caverne, se nourrissait de cinq figues par jour.

Je ne doute pas néanmoins que le fait de Paul ne semble incroyable aux personnes qui manquent de foi; car il n'y a que ceux qui croient à qui de telles choses soient possibles.

Mais pour revenir au récit que j'avais commencé, le bienheureux Paul, depuis cent treize ans dans sa retraite, menait sur la terre une vie toute céleste. Saint Antoine, âgé alors de quatre-vingt-dix ans (comme il se plaisait à le répéter), demeurait dans une autre solitude. Or il lui vint en pensée que nul autre que lui n'avait mené dans le désert la vie d'un parfait et véritable solitaire; mais la nuit, pendant son sommeil, il lui fut révélé en songe, qu'un autre ermite, plus enfoncé que lui dans le désert, était beaucoup plus parfait, et qu'il devait au plus tôt l'aller visiter.

Dès la pointe du jour, Antoine, ce vénérable vieillard, soutenant son corps faible et exténué sur un bâton qui lui servait aussi à assurer ses pas, se mit en marche sans savoir où il allait; et déjà le soleil, arrivé à son midi, avait échauffé l'air de telle sorte qu'il paraissait tout enflammé, sans que néanmoins Antoine se pût résoudre à suspendre son voyage, disant en lui-même :

« Je me confie en mon Dieu, et je ne doute point qu'il ne me fasse voir son serviteur, ainsi qu'il me l'a promis. »

Comme il achevait ces paroles, il vit un homme qui avait dans sa partie inférieure le corps d'un cheval; il semblait être de ceux que les poètes nomment hippocentaures. Aussitôt qu'il l'avait aperçu, il avait armé son front du signe salutaire de la Croix; il lui cria :

— Holà ! en quel lieu demeure ici le serviteur de Dieu ?

Le monstre, marmotant alors je ne sais quoi de barbare, et entrecoupant ses paroles plutôt qu'il ne les proférait distinctement, s'efforça de faire sortir une voix douce de ses lèvres hérissées; il étendit la main droite, désignant le chemin que désirait Antoine; puis, s'enfuyant, il traversa avec une incroyable vitesse toute une vaste campagne, et s'évanouit aux yeux du saint vieillard, qu'il avait extrêmement surpris de son aspect. Le diable, pour épou-

Digitized by Google

vanter le Saint avait-il pris cette figure? ou les déserts si fertiles en monstres, avaient-ils produit celui-là? je ne saurais en rien assurer.

Antoine, en pensant avec étonnement à ce qu'il venait de voir, continua son chemin; et peu après qu'il eut repris sa marche, il aperçut, dans un vallon pierreux, un très-petit homme, qui avait le nez crochu, des cornes au front et des pieds de chèvre. Ce nouveau spectacle ayant augmenté son admiration, il eut recours de nouveau, comme un fidèle soldat de Jésus-Christ, aux armes de la foi et de l'espérance. Mais l'être inconnu, comme preuve de bon vouloir, lui offrit des dattes pour le nourrir durant son voyage. Le Saint s'arrêta et lui demanda ce qu'il était? il répondit : « Je suis mortel, et l'un des habitants des déserts que les païens, qui se laissent emporter à diverses erreurs, adorent sous le nom de faunes et de satyres; je vous suis envoyé comme ambassadeur par ceux de mon espèce, et nous vous supplions tous de prier pour nous celui qui est également notre Dieu, lequel nous avons su être venu pour le salut du monde, et dont le nom et l'histoire se sont répandus par toute la terre. »

A ces paroles, le sage vieillard sentit son visage trempé de larmes que l'excès de sa joie lui faisait répandre, et qui étaient les marques évidentes de ce qui se passait dans son cœur; car il se réjouissait de la gloire de Jésus-Christ et de la ruine des triomphes du diable. Il admirait en même temps comment il avait pu entendre le langage de cet être difforme et se faire entendre de lui. Frappant la terre avec son bâton, il disait :

— Malheur à toi, Alexandrie, qui adores des monstres comme tes dieux; malheur à toi, ville adultère, qui es devenue la retraite des démons répandus en toutes les parties du monde! Comment t'excuseras-tu maintenant? les bêtes parlent des grandeurs de Jésus-Christ, et tu rends à des bêtes les honneurs et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul.

A peine avait-il fini ces paroles, que l'animal léger s'enfuit, avec autant de vitesse que s'il avait eu des ailes. Et s'il se trouve quelqu'un à qui de telles choses paraissent incroyables et qui fassent difficulté d'y ajouter foi, ils en pourront avoir un autre

Digitized by Google

exemple, dont tout le monde a été témoin, et qui est arrivé sous le règne de Constance. Un homme de cette même sorte ayant été mené vivant à Alexandrie, fut vu avec admiration de tout le peuple; étant mort, son corps, après avoir été salé, de crainte que la chaleur de l'été ne le corrompît, fut porté à Antioche où l'empereur désirait le voir.

Antoine, continuant à marcher dans le chemin où il s'était engagé, n'y rencontrait que la piste des bêtes sauvages et le vaste silence du désert. Il ne savait encore ni ce qu'il devait faire, ni de quel côté il devait se diriger.

Le second jour s'était écoulé depuis qu'il était parti; et il devait en passer un troisième, pour acquérir dans cette épreuve l'entière confiance de ne pouvoir être abandonné de Jésus-Christ. Il consacra toute la seconde nuit à l'oraison; et à peine le jour commençait-il à poindre, qu'il aperçut de loin une louve. Altérée de soif, elle se glissait au pied d'une montagne, le long de sa pente. Il la suivit des yeux; lorsqu'elle se fut éloignée, il s'approcha d'une caverne qui était sous la montagne, et voulant en reconnaître l'intérieur, il s'épuisa en efforts inutiles, parce que l'obscurité était si grande, que ses yeux ne pouvaient rien distinguer. Mais, comme dit l'Écriture, le parfait amour bannit la crainte. Après s'être un peu arrêté pour reprendre haleine, le saint vieillard pénétra sans peur dans cet antre, s'avançant peu à peu et faisant de fréquentes pauses pour écouter s'il n'entendait aucun bruit. Enfin, à travers l'horreur de ces affreuses ténèbres, il aperçut dans le lointain une lumière. Il s'avança avec plus d'ardeur. Comme il marchait sur des cailloux, il fit du bruit. Cette lumière venait de la demeure de Paul. L'ermite vénérable, entendant des pas, tira sur lui la porte de sa cellule, qui était ouverte, et la ferma au verrou.

Antoine, se jetant contre terre sur le seuil, y demeura jusqu'à l'heure de sexte (qui est le milieu du jour) et plus longtemps encore, conjurant sans cesse le saint vieillard de lui ouvrir, et lui disant :

— Vous savez qui je suis, d'où je viens, et le sujet qui m'amène. J'avoue que je ne suis pas digne de vous voir; mais je ne parti-

Digitized by Google

rai pas néanmoins d'ici, jusqu'à ce que j'aie eu ce bonheur. Est-il possible que, ne refusant pas aux bêtes l'entrée de votre caverne, vous la refusiez aux hommes? Je vous ai cherché, je vous ai trouvé, et je frappe à votre porte afin qu'elle me soit ouverte. Que si je ne puis obtenir cette grâce, je suis résolu de mourir en la sollicitant; et j'espère qu'au moins vous aurez assez de charité pour m'ensevelir.

— Personne, lui dit Paul, ne supplie en menaçant et ne mêle les injures aux larmes. Ne vous étonnez donc pas si je ne veux pas vous recevoir, puisque vous dites n'être venu ici que pour mourir?

Sur ces paroles, Paul, en souriant, lui ouvrit la porte; et s'étant embrassés plusieurs fois, ils se saluèrent, en se nommant tous deux par leurs propres noms. Ils rendirent ensemble grâces à Dieu, et après s'être donné le saint baiser, Paul s'étant assis auprès d'Antoine, lui parla de cette sorte :

— Vous voyez celui que vous avez cherché avec tant de peine; c'est un corps flétri par la vieillesse, une tête couverte de cheveux blancs tout souillés, un homme qui se voit sur le point d'être réduit en poussière. Mais puisque la charité ne trouve rien de difficile, dites-moi, je vous supplie, comment va le monde. Fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes? Quel est celui qui règne aujourd'hui? Et se trouve-t-il encore des hommes assez aveuglés par l'erreur pour adorer les démons?

Comme ils s'entretenaient de la sorte, ils virent un corbeau qui, après s'être reposé sur une branche d'arbre, vint doucement de là portant dans son bec un pain qu'il posa à terre devant eux. Aussitôt qu'il se fut envolé, Paul commença à dire :

— Voyez comme Dieu, véritablement tout bon et tout miséricordieux, nous a envoyé à dîner. Il y a déjà soixante ans que je reçois chaque jour, de cette sorte, la moitié d'un pain. Mais depuis que vous êtes arrivé, Jésus-Christ, doublant ma portion, nous envoie un pain entier, pour faire voir ainsi le soin qu'il daigne prendre de ceux qui combattent pour son service.

Ayant tous deux rendu grâces à Dieu, ils s'assirent au bord de la fontaine, aussi claire que le cristal; et comme ils voulaient se

Digitized by Google

déférer l'un à l'autre l'honneur de rompre le pain, cette dispute dura presque jusqu'à l'heure des vêpres. Paul insistant sur ce que l'hospitalité et la coutume l'obligeaient à cette civilité, et Antoine la refusant à cause de l'avantage que l'âge de Paul lui donnait sur lui, ils résolurent enfin que chacun de son côté, prenant le pain et le tirant à soi, en retiendrait la portion qui lui demeurerait entre les mains. Après avoir mangé, se baissant sur la fontaine et mettant leur bouche sur l'eau limpide, ils en burent chacun un peu; puis offrant à Dieu un sacrifice de louanges, ils passèrent toute la nuit en prières.

Le jour étant venu, Paul parla ainsi à Antoine :

— Il y a longtemps, mon frère, que je savais votre séjour en ce désert. Il y a longtemps que Dieu m'avait promis que vous consacreriez comme moi votre vie à son service. Mais parce que l'heure de notre heureux sommeil est arrivée, et qu'ayant toujours désiré avec ardeur d'être délivré de ce corps mortel pour m'unir à Jésus-Christ, il ne me reste plus, après avoir achevé ma course, que de recevoir la couronne de justice, Notre-Seigneur vous a envoyé pour couvrir de terre ce pauvre corps, ou plutôt pour rendre la terre à la terre.

A ces paroles, Antoine, en pleurs et jetant de longs soupirs, conjura son hôte de ne le point abandonner, ou de demander à Dieu qu'il lui tînt compagnie en ce dernier voyage. A quoi Paul répondit :

— Vous ne devez pas désirer ce qui vous est le plus avantageux, mais ce qui est le plus utile à votre prochain. Il n'y a point de doute que ce ne vous fût un extrême bonheur d'être déchargé du fardeau pesant de cette chair pour suivre l'Agneau sans tache. Mais il importe au bien de vos frères d'être encore instruits par votre exemple. Je vous supplie donc, si ce n'est pas pour vous trop d'incommodité, d'aller chercher le manteau que l'évêque Athanase vous a donné, et de l'apporter pour m'ensevelir.

Or, quand le bienheureux Paul lui faisait cette prière, ce n'était pas qu'il se souciât beaucoup que son corps fût plutôt enseveli que de demeurer nu, puisqu'il devait être réduit en pourriture, lui qui, depuis tant d'années, n'était revêtu que de feuilles de

Digitized by Google

palmier entrelacées, mais afin qu'étant éloigné de lui, il ressentît avec moins de violence, l'extrême douleur qu'il recevrait de sa mort.

Antoine fut rempli d'un merveilleux étonnement de ce qu'il lui venait de dire de saint Athanase, et du manteau que ce Saint lui avait donné. Et comme s'il eût vu Jésus-Christ dans Paul, il adora Dieu résidant dans le cœur de ce saint Solitaire; il n'osa rien lui répliquer. Mais pleurant et sans dire une seule parole, après lui avoir baisé les yeux et les mains, il reprit le chemin de son monastère. Quoique son esprit ardent fît faire à son corps accablé une diligence plus grande que son âge ne le pouvait permettre, il s'accusait néanmoins de marcher trop lentement. Enfin, après avoir achevé ce long chemin, il arriva épuisé de fatigue et tout hors d'haleine à son monastère.

Deux de ses disciples, qui le servaient depuis plusieurs années, accoururent au-devant de lui et lui dirent :

— Mon père, où avez-vous demeuré depuis si longtemps ?

Il leur répondit :

— Malheur à moi, misérable pécheur, qui porte si indignement le nom de solitaire ! J'ai vu Élie, j'ai vu Jean dans le désert; et pour parler selon la vérité, j'ai vu Paul dans un paradis.

Sans en dire davantage et se frappant la poitrine, il tira le manteau de sa cellule. Ses disciples le suppliaient de les informer plus particulièrement de ce que c'était, il leur répondit :

— Il y a temps de parler et temps de se taire.

Et sortant ainsi de la maison, sans prendre aucune nourriture, il s'en retourna par le même chemin, ayant le cœur rempli de Paul, brûlant d'ardeur de le revoir, l'ayant toujours devant les yeux et dans l'esprit, parce qu'il craignait, ainsi qu'il arriva, que le saint vieillard en son absence ne rendît son âme à Dieu.

Le lendemain, au point du jour, lorsqu'il y avait déjà trois heures qu'il était en chemin, il vit, au milieu des troupes étincelantes des Anges du ciel, et parmi les chœurs des Prophètes et des Apôtres, Paul éclatant d'une blancheur pure et lumineuse : il s'élevait dans le ciel. Soudain, se jetant le visage contre terre, Antoine se couvrit la tête de sable et s'écria en pleurant :

Digitized by Google

— Paul, pourquoi m'abandonnez-vous ainsi ? pourquoi partez-vous ainsi sans me donner le loisir de vous dire adieu ? Vous ayant connu si tard, faut-il que vous me quittiez si tôt ?

Le bienheureux Antoine racontait depuis, qu'il acheva avec tant de vitesse ce qui lui restait de chemin, qu'il lui semblait qu'il eût des ailes. Étant entré dans la caverne, il vit le corps mort du Saint, qui avait les genoux en terre, la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il était encore vivant et qu'il priait ; il se mit à côté de lui en prières. Mais ne l'entendant pas soupirer, comme il avait coutume de faire en priant, il se jeta à son cou pour lui donner un triste baiser ; et il reconnut que, dans une posture si pieuse, le corps du Saint, tout mort qu'il était, priait encore le Dieu immortel, devant qui toutes choses sont vivantes.

Il enveloppa donc ce corps, le tira dehors, chantant des hymnes et des psaumes, selon la tradition de l'Église catholique. Mais il se trouva fort inquiet de n'avoir rien pour creuser la terre et faire une fosse. En songeant avec chagrin qu'il n'avait aucun moyen d'ensevelir le Saint, il disait :

— Si je retourne au monastère, il me faut trois jours pour en revenir, et si je demeure ici, je ne pourrai rien. Ne vaut-il pas pas mieux que je meure, et que, suivant votre vaillant soldat, ô Seigneur Jésus-Christ, mon cher Maître, je rende auprès de lui les derniers soupirs ?

Pendant qu'il parlait ainsi en lui-même, il vit deux lions, qui, sortant du fond du désert, faisaient flotter leurs longues crinières sur leurs épaules. Ils lui donnèrent d'abord de la frayeur ; mais élevant son esprit à Dieu, il demeura aussi tranquille que si c'eût été des colombes. Ils vinrent au bienheureux vieillard, s'arrêtèrent devant lui, et le flattant de leurs queues, ils se couchèrent à ses pieds ; puis ils jetèrent de grands rugissements, pour lui témoigner qu'ils pleuraient Paul de la manière qu'ils le pouvaient. Ils se mirent ensuite à gratter la terre avec leurs ongles tout près de là, et jetant à l'envi le sable de côté et d'autre, ils firent une fosse capable de recevoir le corps d'un homme. Aussitôt après, comme s'ils eussent demandé la récompense de leur

Digitized by Google

travail, ils revinrent en remuant les oreilles et la tête inclinée devant Antoine, et ils lui léchèrent les pieds et les mains. Antoine reconnut que les deux lions lui demandaient sa bénédiction. Soudain, rendant des louanges infinies à Jésus-Christ, de ce que même les animaux privés de raison avaient quelque sentiment de la puissance divine, il dit :

— Seigneur, sans la volonté duquel non-seulement le plus petit oiseau ne peut perdre la vie, mais il ne tombe pas même une seule feuille des arbres, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire.

Et après ces mots, leur faisant signe de la main, il leur enjoignit de se retirer.

Lorsqu'ils furent partis, il courba ses épaules affaiblies par la vieillesse, sous le fardeau de ce saint corps ; l'ayant porté dans la fosse, il jeta du sable dessus, pour l'enterrer selon la coutume de l'Église.

Le jour suivant étant venu, le pieux héritier de Paul ne voulut rien perdre de la succession de celui qui était mort sans faire de testament ; il prit pour lui la tunique qu'il avait tissue de ses propres mains, avec des feuilles de palmier, de la même sorte que l'on fait des paniers d'osier. Et s'en retournant alors à son monastère, il raconta en détail à ses disciples tout ce qui lui était arrivé.

Aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte, il ne manquait jamais de se revêtir de la tunique du bienheureux Paul.

Je ne saurais m'empêcher, en terminant le récit de cette histoire, de demander à ceux qui ont tant de bien qu'ils n'en savent pas le compte, qui bâtissent des palais de marbre, qui enferment dans un seul collier de diamants ou de perles, le prix de plusieurs riches héritages, ce qui a jamais manqué à ce vieillard tout nu ?

Vous buvez dans des coupes de pierres précieuses, et lui, avec le creux de sa main, satisfaisait aux besoins de la nature. Vous vous parez avec des robes tissues d'or, et lui n'eut pas même le plus vil habit que puisse porter le moindre de vos esclaves. Mais par un changement étrange, le Paradis a été ouvert à cet homme



Digitized by Google

si pauvre ; et vous, avec votre magnificence, vous serez précipités dans les flammes éternelles.

Tout nu qu'il était, il a conservé cette robe blanche dont Jésus-Christ l'avait revêtu au baptême ; et vous, avec ces habits somptueux, vous l'avez perdue. Paul, n'étant couvert que d'une humble poussière, se relèvera un jour pour ressusciter dans la gloire ; et ces tombeaux si superbes qui vous renferment aujourd'hui ne vous empêcheront pas de brûler misérablement avec vos richesses [1].

## SAINT AGATHON,

PAPE.

Saint Agathon, sicilien de naissance, fut ordonné Pape, à la mort de Donus, le 26 juin 679, et tint le Saint-Siége deux ans, six mois et quatorze jours. Il était si bon et si doux qu'il charmait tout le monde. L'an 680, il présida, par ses légats, au sixième concile œcuménique, qui se tint à Constantinople, et, suivant les lettres du Pape, condamna l'hérésie du monothélisme ou d'une seule volonté en Jésus-Christ. La foi nous enseigne que Jésus-Christ, étant à la fois Dieu et homme, a deux natures, la nature divine et la nature humaine, et par conséquent aussi deux volontés, une volonté divine et une volonté humaine. Certains hérétiques d'Orient, parmi eux plusieurs évêques de Constantinople, niaient cette vérité de la foi, et ne voulaient admettre qu'une volonté. L'empereur Constantin Pogonat pria le Pape d'envoyer des légats en Orient avec des lettres, pour réunir les esprits dans la vraie doctrine de l'Église. Le saint Pape Agathon acquiesça volontiers à cette prière de l'empereur.

Le 27 mars 780, il tint lui-même à Rome un concile de cent vingt-cinq évêques, où il nomma ses légats, et écrivit deux lettres à l'empereur, ou plutôt aux empereurs Constantin, Héraclius et Tibère ; car les trois frères avaient le titre d'augustes. La première est en son nom seul ; la seconde est en son nom et au nom

[1] Traduit de saint Jérôme.

Digitized by Google

de toutes les Églises d'Occident. Celle qu'il écrit en son propre nom est un traité complet et détaillé de la question, et par là même un peu longue. D'une douceur et d'une modestie qui charmaient tout le monde, saint Agathon se montre tel dans sa lettre. Il parle de lui avec beaucoup d'humilité, des empereurs avec beaucoup d'affection, les appelant ses bien-aimés seigneurs et fils. Il les remercie avec effusion de cœur de la consolation qu'ils lui ont fait éprouver dans ses afflictions et ses maladies presque continuelles. Il s'est empressé de satisfaire à leurs pieux désirs. Il leur envoie trois évêques, deux prêtres, un diacre et un sous-diacre de l'Eglise romaine, avec un prêtre de l'Église de Ravenne et plusieurs moines. Il les envoie, non pour la confiance qu'il a en leur savoir, mais pour obéir aux ordres de l'empereur. « Car, dit-il, chez des hommes qui vivent au milieu des nations barbares, et qui gagnent à grand'peine leur nourriture chaque jour par le travail corporel, comment pourrait-on trouver la science parfaite des Écritures? Seulement nous gardons avec simplicité de cœur la foi que nos Pères nous ont laissée, demandant à Dieu, comme notre plus grand bien, de conserver et le sens et les paroles de leurs décisions, sans rien ajouter, ni diminuer, ni changer. Nous avons donné à ces députés quelques passages des saints Pères que cette Église reçoit, avec leurs livres mêmes, pour vous les présenter quand vous l'ordonnerez, et vous expliquer la foi de cette Église apostolique, votre Mère spirituelle, non par l'éloquence séculière dont ils sont dépourvus, mais par la sincérité de la foi que nous avons apprise dès le berceau. En conséquence, nous les autorisons à satisfaire Votre Majesté, mais seulement d'après ce qui leur est enjoint, sans entreprendre de rien ajouter, diminuer ni changer, exposant avec sincérité la tradition de ce Siége apostolique, telle qu'elle a été définie par nos prédécesseurs. Nous supplions Votre Mansuétude de les écouter favorablement, suivant sa bienveillante promesse. »

Quand l'excellent Pape Agathon parle si humblement du savoir de ses légats, il ne faut pas oublier qu'à cette époque-là même les Papes envoyaient jusqu'en Angleterre des hommes d'un profond savoir, avec les livres et tout ce qu'il fallait pour exciter, chez

Digitized by Google

les peuples naguère barbares, le goût des lettres, des arts et des sciences. Si les saints Papes de cette époque n'en parlent pas, c'est à l'histoire, c'est à l'Europe reconnaissante d'en parler. La lettre même de saint Agathon, quoique longue, n'est pas d'un style méprisable. Les choses se suivent avec ordre, les raisonnements sont justes, les expressions claires, quoique nous n'en ayons peut-être point le texte original. Il règne partout une modestie, une candeur qui disposent à la persuasion. Il fallait peut-être tout cela pour désarmer la fausse science, la science sophistique et prétentieuse des Grecs, surtout dans un moment où ils allaient voir condamner cinq ou six de leurs patriarches.

Ensuite le saint Pape, suivant la tradition des Apôtres, des Pontifes apostoliques et des conciles généraux, expose la foi sur la Trinité et sur l'Incarnation, principalement par rapport à la question des deux volontés, sur laquelle il dit nettement que les trois Personnes divines n'ayant qu'une nature, n'ont aussi qu'une volonté, mais qu'en Jésus-Christ, comme il y a deux natures, il y a deux volontés et deux opérations. « Telle est la doctrine apostolique que notre protecteur le bienheureux Pierre nous a transmise, non pour qu'elle soit renfermée sous le boisseau, mais pour qu'elle retentisse dans tout l'univers avec plus d'éclat qu'une trompette ; car la confession que Pierre a faite de la vérité lui a été révélée du Père, et, en récompense, il a été déclaré bienheureux par le Seigneur. Ce même Pierre a reçu du Sauveur de tous, et par une triple recommandation, les brebis spirituelles de l'Église à paître ; et par l'assistance de ce même Pierre, cette Église apostolique, qui est la sienne, ne s'est jamais détournée de la voie de la vérité dans quelque partie d'erreur que ce soit. Aussi toute l'Église catholique, et les conciles généraux ont toujours embrassé fidèlement et suivi en tout l'autorité de cette Église apostolique, comme étant l'autorité du Prince même des Apôtres. Nous vous envoyons donc la règle de la vraie foi, qui, soit dans la prospérité, soit dans l'adversité, a été conservée et défendue courageusement par la Mère spirituelle de votre empire, l'Église apostolique du Christ, laquelle, par la grâce de Dieu tout-puissant, ne sera jamais convaincue de s'être écartée du

Digitized by Google

sentier de la tradition apostolique, ni n'a jamais succombé à la dépravation des nouveautés hérétiques ; mais telle qu'elle a reçu la foi de ses fondateurs, les Princes des Apôtres, telle elle l'a conservée sans tache, selon la promesse que le Sauveur a faite au Prince de ses disciples dans les sacrés Évangiles : « Pierre, Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne vienne point à défaillir ; lors donc que tu seras converti, affermis tes frères. » Que Votre Majesté considère donc que c'est le Seigneur et le Sauveur, dont la foi est un don, qui a promis que la foi de Pierre ne défaillirait point, et qui lui a recommandé d'y affermir ses frères. C'est ce que tous les Pontifes apostoliques, prédécesseurs de ma faible personne, ont toujours fait courageusement, comme tout le monde sait. Quelque minime que je sois, je veux les imiter pour accomplir mon ministère ; car malheur à moi, si je viens à taire la vérité qu'ils ont prêchée! que dirais-je au tribunal du Christ ? que dirais-je pour moi? que dirais-je pour les âmes qui me sont confiées et dont je dois rendre compte ? Aussi, du moment que les évêques de Constantinople s'efforcèrent d'introduire la nouveauté hérétique dans l'Église immaculée du Christ, mes prédécesseurs, d'apostolique mémoire, n'ont point cessé de les exhorter, de les avertir, de les conjurer de se désister de ce dogme hérétique, du moins en se taisant. »

Saint Agathon prouve la distinction des deux volontés par les passages de l'Ecriture expliqués par les Pères. Il y joint la définition du concile de Chalcédoine et celle du cinquième concile. Il continue sa preuve par la tradition, cite plusieurs passages des Pères grecs en original, et des Pères latins traduits en grec ; de saint Grégoire de Nazianze, et saint Grégoire de Nysse, de saint Jean Chrysostôme, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Hilaire, de saint Athanase, de saint Denys l'Aréopagite, de saint Ambroise, de saint Léon. Il fait l'application de tous ces passages et ajoute : « On pourrait y joindre ceux qui ont combattu pour le concile de Chalcédoine, savoir : Jean, évêque de Scythopolis, Euloge d'Alexandrie, Ephrem et Anastase d'Antioche. »

Pour compléter la réfutation de l'erreur, il rapporte les passages des anciens hérétiques, qui ont soutenu qu'il n'y avait en

Digitized by Google

Jésus-Christ qu'une opération et une volonté. « Il faut donc, conclut-il, employer toutes les forces pour délivrer la sainte Eglise de Dieu, la Mère de votre empire, des égarements de pareils docteurs, et faire en sorte que tous les pontifes, tous les prêtres, tous les clercs et tous les peuples confessent unanimement avec nous la foi orthodoxe fondée sur la Pierre ferme de cette Eglise, du bienheureux Pierre, Eglise qui, par la grâce et le secours même du Prince des Apôtres, demeure pure de toute erreur. »

Cette lettre, ainsi que la seconde, qui est dans le même sens, ayant été lue au concile de Constantinople assemblé en novembre 780, tous les évêques s'y accordèrent. Domitien de Prusiade s'exprima en ces termes : « Les lettres adressées à notre seigneur l'empereur par notre Père Agathon, le très-saint Archevêque du Siége apostolique et suprême de l'ancienne Rome, je les reçois et je les embrasse comme dictées par l'Esprit-Saint, par la bouche du bienheureux Pierre, Prince des Apôtres, et écrites par le doigt du trois fois bienheureux Pape Agathon. » Enfin le concile tout entier dit à l'empereur en la dernière séance : « Le Chef suprême des Apôtres combattait avec nous; car nous avions pour nous encourager son imitateur, le successeur de sa chaire, illustrant par ses lettres le mystère de Dieu. Car, ô prince! l'ancienne Rome vous a offert une confession écrite de Dieu même, et une lettre de l'Occident a ramené le jour de la doctrine. L'encre y paraissait, mais Pierre parlait par Agathon. » La lettre par laquelle le concile priait ce bon Pape de confirmer ce qu'il venait de faire, ne le trouva plus en vie. Agathon mourut le 10 janvier 782, et eut pour successeur saint Léon II. (ROHRBACHER.)

## SAINT GUILLAUME,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Guillaume sortait de l'illustre famille des comtes de Nevers. Le soin de son éducation fut confié à son oncle Guillaume, archidiacre de Soissons, que l'austérité de sa vie faisait surnommer l'Ermite. Cet habile maître lui apprit de bonne heure à mépriser

Digitized by Google

les richesses et les grandeurs périssables du monde, à en détester les plaisirs, et à craindre le poison qu'ils cachent sous un appât séduisant. Guillaume répondit parfaitement aux vues de son oncle, il n'avait d'ardeur que pour l'étude et les exercices de la piété. Il s'engagea dans l'état ecclésiastique, et fut successivement chanoine de Soissons et de Paris. Mais comme le dégoût du monde croissait en lui de plus en plus, il résolut de le quitter entièrement, et de se retirer dans la solitude. Il choisit celle de Grandmont, et y vécut dans la pratique des plus grandes austérités de la pénitence. Une contestation survenue entre les religieux de chœur et les frères convers, ayant ensuite troublé la paix dont il jouissait, il passa dans l'Ordre de Cîteaux, qui répandait alors de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ. Il fit profession dans l'abbaye de Pontigny, où il devint bientôt un modèle accompli de la perfection monastique. Après avoir été quelque temps prieur de cette maison, il fut élu abbé de Fontaine-Jean [1], puis de Châlis [2], près de Senlis. Loin de se prévaloir de sa place, il se regardait comme le dernier des frères. Il vivait dans une mortification absolue de ses sens et de ses inclinations : aussi mérita-t-il d'obtenir de Dieu une admirable pureté de cœur, et le don de prière au degré le plus éminent. Il joignait à une merveilleuse simplicité, de grandes lumières qu'il puisait dans la plus sublime oraison. On découvrait à la sérénité de son visage, le calme intérieur de son âme, et malgré toutes ses austérités, il ne perdit jamais cette sainte gaieté qui prête tant de charmes à la vertu.

Pendant que notre Saint goûtait les douceurs de la retraite, la mort enleva Henri de Sully, archevêque de Bourges, au mois de septembre 1199. Le clergé ne pouvant s'accorder sur le choix d'un successeur, députa vers Eudes, évêque de Paris et frère du prélat défunt, pour le prier de venir l'aider dans une affaire si importante. Eudes, à son arrivée, trouva que l'on proposait trois abbés

[1] Dans le diocèse de Sens. Ce monastère était une filiation de Pontigny. Il avait été fondé en 1124, par Pierre de Courtenay, fils de Louis le Gros.

[2] Ce monastère, beaucoup plus nombreux que le précédent, était aussi une filiation de Pontigny. Louis le Gros l'avait fondé en 1136, un peu avant sa mort.

Digitized by Google

de Cîteaux pour candidats, et qu'on s'en rapportait à lui pour choisir l'un des trois. Un de ces candidats était saint Guillaume de Châlis. Eudes remit l'affaire au lendemain, alla dire la messe dans une église de la très-sainte Vierge, mit sous la nappe de l'autel trois billets cachetés, où étaient écrits les noms des trois abbés. Il était assisté de deux hommes distingués par leur science et par leur vertu, dont l'un fut depuis archevêque de Tours et l'autre évêque de Meaux. L'évêque de Paris, ayant achevé la messe, se prosterna avec eux, priant le Seigneur de faire connaître son choix : puis il prit sur l'autel un des trois billets, et, l'ayant ouvert, il y trouva le nom de l'abbé Guillaume. Il ne le dit qu'à ses deux assistants; mais dans le moment même les chanoines de la cathédrale s'étant assemblés, lui envoyèrent demander instamment l'abbé Guillaume. L'Evêque extrêmement surpris, loua Dieu et publia l'élection devant le peuple, qui s'était assemblé en grand nombre. C'était le 23 novembre 1199.

Saint Guillaume apprit d'abord la nouvelle de son élection par le bruit public, et fut sensiblement affligé, craignant de quitter le repos de la solitude pour se charger du gouvernement d'une telle Église. C'est pourquoi, quand les députés de Bourges vinrent le prier de consentir à son élection, il répondit humblement qu'il n'était pas à lui-même, mais qu'il avait un supérieur, auquel il devait obéir suivant les constitutions de l'Ordre. Aussitôt on lui remit, contre son espérance, la lettre de l'abbé de Cîteaux, qui lui mandait de ne pas résister à la volonté de Dieu et à sa vocation. A cela se joignit l'ordre du cardinal Pierre de Capoue, légat apostolique en France.

Saint Guillaume quitta donc sa chère solitude, mais en versant un torrent de larmes. Il prit la route de Bourges, où il fut reçu comme un ange envoyé du ciel, et sacré, en présence de tous les évêques de la province, par Elie, archevêque de Bordeaux. Son premier soin fut de régler son extérieur, aussi bien que son intérieur, sur les maximes de l'Évangile; car il était persuadé que tout homme, et principalement un évêque, doit commencer par établir en lui-même le règne de Jésus-Christ. Il redoubla ses austérités, parce qu'il avait à expier, disait-il, et ses propres péchés

Digitized by Google

et ceux de son peuple. Il garda son habit monastique, sous lequel il portait continuellement un cilice. Ses vêtements étaient les mêmes en hiver et en été. Il s'interdit pour toujours l'usage de la viande, quoiqu'il en fît servir aux étrangers qui mangeaient avec lui.

La sollicitude du saint archevêque embrassait indistinctement tout son troupeau ; mais il s'intéressait d'une manière particulière en faveur de ceux dont les besoins spirituels et corporels lui étaient connus. « C'est pour ceux-ci, disait-il, que j'ai été spécialement envoyé à Bourges. » Les pécheurs pénitents trouvaient en lui un père rempli de douceur et de tendresse ; quant aux pécheurs endurcis, il leur opposait une fermeté inflexible, sans vouloir toutefois employer contre eux les moyens de rigueur alors en usage.

Il trouva dans toute l'Église gallicane la coutume d'imposer aux excommuniés, en leur donnant l'absolution, des amendes pécuniaires, outre la satisfaction canonique, sous prétexte de les préserver des rechutes, au moins par un motif d'intérêt. Cette coutume déplaisait au saint Prélat. Toutefois il se trouvait des hommes de grand nom qui lui conseillaient de la suivre, et de donner aux pauvres l'argent qui viendrait de ces amendes, s'il ne voulait en profiter lui-même. Il trouva un moyen, pour ne pas suivre cette coutume et ne pas toutefois scandaliser ceux qui la suivaient, en condamnant ouvertement leur conduite. Quand il donnait l'absolution aux excommuniés, il leur faisait donner caution de payer l'amende ; et, pour les tenir dans le devoir, il les menaçait souvent de l'exiger, mais il ne l'exigeait jamais.

Il résista de même à ceux qui lui conseillaient de poursuivre par les armes les méchants incorrigibles, afin de procurer la paix à l'Église : on lui alléguait l'exemple des Pères du pays, et la coutume qu'ils y avaient établie. Il prit du temps pour délibérer et prier Dieu sur ce sujet ; mais il ne put jamais se résoudre à répandre du sang, ravager des terres et enlever du butin. Toutefois, pour n'avoir pas l'air de condamner témérairement la coutume, il promit de la suivre. Il entreprit en effet de combattre les ennemis, non par le fer et le feu, mais par les armes spirituelles.

Digitized by Google

Il appelait en particulier les plus opiniâtres, leur faisait les plus vives réprimandes, les menaçait de tous les feux de l'enfer ; en même temps, pour rendre ses exhortations plus efficaces, il priait, jeûnait, veillait assidûment pour eux. Son espérance ne fut pas trompée. Au grand étonnement du public, les loups devenaient des agneaux, les persécuteurs des amis ; ceux qui le méprisaient jusqu'alors, non-seulement l'appelèrent archevêque, mais le saint archevêque, et lui témoignèrent une docilité filiale. Ceux qui demeuraient dans leur endurcissement étaient regardés des autres comme des réprouvés. Sa sainte vie lui conciliait tous les cœurs. On s'estimait heureux de recevoir de lui des ordres, d'être honoré de sa bénédiction, ou même de toucher le bord de son vêtement.

Quelques personnes puissantes prirent occasion de sa douceur pour attenter aux droits de l'Église de Bourges ; ils se flattaient que le Saint n'aurait point le courage de leur résister ; mais ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir de leur erreur. Guillaume, au risque de perdre ses revenus, défendit vigoureusement les droits de son Église, même contre le roi Philippe-Auguste, que des courtisans avaient prévenu. Il eut aussi des contradictions à essuyer de la part de son chapitre et de quelques membres de son clergé ; il en triompha par sa fermeté, et encore plus par sa profonde humilité. Le roi, ayant reconnu qu'il avait été trompé, devint l'ami du saint Archevêque ; les clercs indociles se repentirent de leur faute, et en devinrent des enfants d'autant plus affectionnés à leur père[1].

Saint Guillaume était lié d'une tendre et sainte amitié avec Geoffroi, archevêque de Tours, et Eudes de Sully, évêque de Paris. Ils se visitaient de temps à autre, pour s'entretenir du soin des âmes et du gouvernement des Églises. Guillaume eut une extrême douleur de perdre ses deux amis en 1208, le premier au mois d'avril, le second deux mois et demi après. Il ne leur survécut pas longtemps.

L'an 1208, le Pape Innocent III, ayant épuisé les voies de la

[1] *Acta SS.*, 10 jan.

Digitized by Google

douceur à l'égard des manichéens du Languedoc, fit prêcher une croisade contre eux. Saint Guillaume, ayant lu les lettres apostoliques à son peuple, prit lui-même le premier la Croix, et exhorta les assistants, avec beaucoup de zèle, à suivre son exemple. Ils s'y engagèrent de grand cœur. Mais le saint Archevêque n'eut pas le temps d'accomplir son vœu; car il mourut comme il se disposait à partir.

Il avait la fièvre, lorsque le cinquième jour de janvier 1209, veille de l'Epiphanie, il prêcha à son peuple, comme pour lui faire ses derniers adieux, dans l'église métropolitaine de Bourges. La fièvre en augmenta considérablement; d'autant plus qu'il parlait tête nue, exposé au vent et par un grand froid. La maladie croissant toujours, il demanda l'Extrême-Onction et ensuite le saint Viatique. Pour le recevoir avec plus de respect, il se leva de son lit, alla au-devant, se mit à genoux, fondant en larmes, pria longtemps prosterné sur le pavé, les bras étendus en croix; puis il reçut le corps du Sauveur avec beaucoup d'humilité et de larmes. C'était le cinquième jour de sa maladie. La nuit suivante sentant sa fin approcher, il voulut anticiper les nocturnes, qu'il avait coutume de dire à minuit. Ayant donc fait le signe de la Croix sur ses lèvres et sur sa poitrine, à peine put-il prononcer *Domine labia*, il ne put continuer. Les assistants achevèrent. Alors il fit signe qu'on le mît à terre. On étendit de la cendre et on le coucha dessus, revêtu du cilice qu'il portait secrètement; et, peu de temps après, il rendit l'esprit. C'était le 10 janvier, jour auquel l'Église honore sa mémoire. Il avait choisi sa sépulture à l'abbaye d'où il avait été tiré; mais ni son clergé, ni son peuple ne voulurent y consentir, et il fut enterré à Saint-Etienne de Bourges. Il avait fait plusieurs miracles de son vivant, et il s'en fit encore un grand nombre à son tombeau. Saint Guillaume de Bourges, dont il existe trois Vies écrites par des auteurs contemporains, fut canonisé en 1218 par le Pape Honorius III.

Quelque temps après, l'abbaye de Châlis obtint un os du bras de saint Guillaume, qu'elle honore encore aujourd'hui. En 1399, les chanoines de Bourges donnèrent une côte du même Saint à

Digitized by Google

l'église du collége de Navarre à Paris. L'université de cette ville lui rend un culte particulier, comme au patron de la nation de France. En 1562, les huguenots brûlèrent son corps que l'on gardait dans la cathédrale de Bourges, et jetèrent ses cendres au vent. Saint Guillaume est honoré dans plusieurs églises de France, quoique son nom ne soit point dans le Martyrologe romain. La comtesse Mathilde sa nièce avait tant de respect pour sa mémoire, qu'elle donna à l'église de Bourges plusieurs terres situées dans le Nivernais [1]. (GODESCARD ET ROHRBACHER.)

## SAINT MARCIEN DE CONSTANTINOPLE.

Saint Marcien naquit à Constantinople de parents originaires de Rome, et alliés à la famille impériale des Théodose. On le vit, à l'exemple de saint Jean-Baptiste, consacrer à Dieu ses premières années par le jeûne, les veilles et la prière. Sa charité pour les pauvres avait quelque chose d'extraordinaire : il faisait couler secrètement dans leur sein des aumônes considérables. Tout le temps qu'il ne passait pas avec eux, il le donnait à la retraite et à l'oraison.

Anatole, archevêque de Constantinople, qui connaissait son éminente sainteté, crut qu'il était avantageux à l'Église de l'attacher au service des autels. Il l'ordonna donc prêtre, sans avoir égard à l'opposition que voulut faire l'humilité du Saint. Ceci arriva dans la seconde moitié du v^e^ siècle.

Le nouveau prêtre regarda le sacerdoce comme une obligation encore plus étroite de tendre à la perfection évangélique. Son

[1] C'est ici le lieu de dire un mot du bienheureux Guillaume l'oncle et sans doute le parrain de saint Guillaume archevêque de Bourges, qui fut quelque temps son disciple. En le faisant avancer dans l'étude des Saintes Ecritures et dans les voies qui mènent à Dieu, Guillaume s'était sanctifié lui-même. Ne soupirant qu'après le ciel, il avait renoncé aux dignités de la terre. Archidiacre de Soissons, il quitta tout pour se faire ermite et ne plus s'occuper que de la vie éternelle. Il sortit de ce monde à la fin du XII^e^ siècle, entouré de vénération, et on unit son souvenir à celui de son saint Elève. Nous avons vu hier, dans la vie du bienheureux Philippe Berruyer, que cette pieuse famille illustra le siége de Bourges jusque dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle.

Digitized by Google

plus grand plaisir était d'instruire les pauvres et de fournir à leurs besoins corporels. Quant à lui, il menait une vie très-austère.

Quelques personnages qui trouvaient dans sa conduite la condamnation de leurs cupidités, formèrent l'horrible projet de noircir sa réputation ; ils l'accusèrent d'un rigorisme outré, et même d'hérésie. Marcien ne leur opposa que la douceur et le silence. Avec ces seules armes il triompha de la calomnie, sa vertu sortit plus brillante que jamais des nuages dont on avait voulu l'obscurcir, et lorsque le patriarche Gennade le fit grand économe de l'Église de Constantinople, le clergé et le peuple applaudirent à ce choix. Rien ne prouva mieux le zèle dont le Saint était dévoré pour la Maison de Dieu, que la magnificence avec laquelle il bâtit et répara un grand nombre d'églises. Ce zèle ne se bornait pas à la décence du culte extérieur, il embrassait encore la pureté de la foi. Les ariens confondus en firent l'expérience ainsi que plusieurs autres hérétiques.

Saint Marcien devint célèbre par un grand nombre de miracles opérés avant et après sa mort, qui arriva vers la fin du v^e^ siècle.

Son nom est marqué au 10 janvier dans les Menées et dans le Martyrologe Romain [1].

## SAINT DOMITIEN,

ÉVÊQUE DE MÉLITINE.

Saint Domitien vivait du temps de l'empereur Maurice, qui régna vingt ans (de 582 à 602). Il était même parent de ce grand prince, dont il partageait la piété et le dévouement à l'Eglise.

Ses vertus et son mérite le firent nommer évêque de Mélitine, dans la petite Arménie. Il s'occupait à instruire son troupeau, lorsque l'empereur Maurice l'envoya auprès de Chosroès II, roi des Perses, pour l'aider, par ses conseils et son appui, à remonter sur son trône, dont ses sujets l'avaient chassé. Domitien prit à

[1] Emprunté à Godescard.

Digitized by Google

cœur cette mission, car en secondant efficacement les efforts que faisait le roi de Perse pour recouvrer sa couronne, il travaillait à la conversion de ce prince, qui adorait le soleil et qui se croyait un prodige de science, parce qu'il savait un peu de grec et qu'il lisait Aristote. Mais l'évêque de Mélitine finit par reconnaître qu'il ne parviendrait jamais à éclairer ce prince orgueilleux.

Comme le bruit s'était répandu en Occident que le roi de Perse s'était fait chrétien, avec la reine et plusieurs milliers de Persans, Domitien manda le contraire au Pape saint Grégoire le Grand, avec lequel il était étroitement lié d'affection. Il reconnaît avec humilité que ni l'industrie de celui qui plante, ni l'empressement de celui qui arrose ne peuvent rien et que Dieu laisse l'orgueil dans l'endurcissement.

Le saint Pape, plein d'estime pour sa vertu, le consola par une lettre où il lui fit espérer de la part du ciel une aussi ample récompense de ses travaux évangéliques, que s'il eût converti le roi et toute la cour de Perse. On voit par cette même lettre que les deux Saints avaient ensemble des habitudes communes sur l'étude et l'intelligence des Saintes-Ecritures, nonobstant leur éloignement, et que les lumières de Domitien étaient un secours pour le grand Pape.

Revenu de Constantinople, Domitien y vécut avec un esprit aussi dégagé et un cœur aussi pur, que s'il se fût retiré dans le fond d'une solitude. Il fut autant le directeur de la conscience de l'empereur Maurice que le ministre de sa puissance, et il employa tout son crédit, qui était grand auprès de ce prince, à faire maintenir la discipline de l'Église, à protéger la veuve et l'orphelin, à faire subsister les pauvres, à fonder beaucoup d'établissements de piété, sans rien négliger des soins qu'il devait à son Église de Mélitine.

Maurice attaqué d'une maladie dangereuse en la quinzième année de son règne, avait déclaré Domitien exécuteur de son testament, tuteur des princes ses enfants [1], et régent de l'empire pendant leur minorité. Mais Domitien mourut dès le commence-

[1] C'est ce qui l'a fait nommer Domitien le Tuteur.

Digitized by Google

ment du VII^e siècle. On transporta son corps à Mélitine, avec une grande pompe religieuse, et on ne cessa pas de célébrer tous les ans sa mémoire dans l'église patriarcale de Sainte-Sophie à Constantinople. Dieu fit connaître sa sainteté par plusieurs miracles.

## SAINT RATIEN.

Le ciel suscita Ratien dans le V^e siècle, pour guider les bretons par son exemple dans les voies du salut. Disciple de saint Guénolé, il fut un vivant modèle de cette charité dont la pratique est l'accomplissement de toute la loi.

Il aima Dieu plus que tout au monde : pour lui plaire, il employa utilement toutes les années de sa vie. Il acquit des connaissances et des vertus. Il suivit sa vocation sans écouter la chair et le sang. Il se consacra à Dieu et s'attacha sans cesse à lui gagner des cœurs. Prières, instructions, exemples, il réunit tout ce qui pouvait faire persévérer les bons et convertir les méchants.

Brûlant du désir d'être tout entier à Dieu, il obtint de quitter l'abbaye de Landévènec, où il était fervent religieux, pour s'ensevelir dans la solitude. Là, rival des Anges, il passait ses jours à aimer, à prier, à bénir le Seigneur. Toute son âme était continuellement au ciel.

Il porta sa tendresse pour le prochain jusqu'au dévouement le plus complet. Non content d'éclairer, d'édifier et de consoler, il usait de tout son pouvoir auprès de Dieu à en obtenir des bienfaits pour tout le monde. De son ermitage, il attirait par ses vœux et par ses mérites une foule de grâces.

Dans une circonstance critique, où tant d'autres ne songeaient qu'à leurs propres périls, Ratien offrit sa vie pour sauver tous ceux qui étaient menacés. Une cruelle contagion désolait la Bretagne et semblait la vouloir convertir en un désert. — Mon Dieu, s'écriait le généreux Ratien, me voici prêt à mourir pour mes frères ; et le ciel, apaisé par ce charitable désir, épargna celui qui le formait et tous ceux pour qui il s'offrait.

Ratien eut pour lui-même une charité bien ordonnée. Il soumit

Digitized by Google

son corps à son âme, et son âme à Dieu. Il travailla sans cesse à pratiquer cette recommandation de Notre-Seigneur : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. Le disciple de saint Guénolé sut aller au bonheur en faisant des heureux.

## SAINT JEAN CAMILLE, DIT JEAN LE BON,

ARCHEVÊQUE DE MILAN.

Autharis, roi des Lombards, étant mort en l'an 590, Théodelinde, sa veuve, conserva le gouvernement du royaume, dont la capitale était Milan. Mais son peuple l'ayant supplié de prendre un autre époux, afin d'avoir un successeur, elle jeta les yeux sur Agilulfe, duc de Turin, et en l'épousant, elle lui mit la couronne sur la tête.

Elle lui rendit un autre bon office, beaucoup plus important pour lui et pour la nation des Lombards, en les retirant de l'arianisme, pour les faire rentrer dans le sein de l'Église catholique.

Quelques années les affermirent. Mais bientôt certains évêques de l'Istrie, séparés du centre romain, par des publications hérétiques qu'on appelait *les trois Chapitres* et qui renouvelaient, avec des variations, les erreurs d'Eutychès et d'autres esprits turbulents, ne négligèrent rien pour engager Théodelinde dans leur schisme. Le saint Pape Grégoire le Grand, effrayé de ces tentatives et craignant que celle qui avait retiré les Lombards de l'hérésie arienne ne les rejetât dans le schisme par son exemple, lui députa sur-le-champ un ecclésiastique qu'il affectionnait vivement, à cause de ses vertus et de sa science. C'était un enfant de la Gaule Cisalpine, et il se nommait Jean Camille.

La reine des Lombards le reçut avec la plus grande considération, tant à cause de son mérite reconnu qu'à cause du Souverain Pontife dont il était l'envoyé. La mission de Jean Camille réussit complétement, la reine et tout le pays lombard se maintinrent dans l'unité. Bien plus l'Archevêque de Milan étant mort peu après, la reine et le clergé, avec l'approbation de saint Grégoire le Grand, élevèrent le saint négociateur sur le siége archiépis-

Digitized by Google

copal de saint Ambroise. Dès lors, secondé par Jean, évêque de Bergame, dont la sainteté était connue, Jean Camille combattit et détruisit les dissidences qui égaraient les esprits et troublaient cette partie de l'Italie.

Il s'était si attaché au peuple et si secourable aux malheureux, que sa mansuétude et sa charité le faisaient appeler généralement par tout le monde, non plus Jean Camille, mais Jean le Bon.

Il assista, dit-on, au concile de Latran, ouvert en 649, et mourut dix ans après, le 2 ou le 10 janvier [1]. Il est marqué au Martyrologe romain en ce dernier jour.

---

## SAINT NICANOR,

DIACRE.

On sait que les Apôtres, ne pouvant suffire à leurs travaux, élurent pour le service des pauvres, sept Diacres, comme on le voit au chapitre VI des Actes. Ces élus furent Etienne, le premier martyr, Philippe, qui baptisa l'eunuque de la reine d'Ethiopie ; Prochore, qui devint évêque de Nicomédie ; Nicanor, que l'Église fête aujourd'hui ; Timon, qui devint évêque de Bostra en Arabie ; Parmenas, qui accompagna sainte Marthe en Provence ; et Nicolas, sur lequel des déserteurs de la foi voulurent appuyer leur hérésie.

Or de ces sept Diacres, nous savons très-peu de choses, et ce qu'on a pu recueillir de Nicanor, c'est qu'il était de l'île de Chypre, que s'étant rendu admirable par la grandeur de sa foi et par l'éminence de ses vertus, lorsqu'il vit l'Église naissante persécutée à Jérusalem, il alla prêcher l'Évangile dans sa patrie, où il est honoré le 10 janvier. Suivant quelques documents il aurait été martyr, suivant d'autres il mourut en paix vers l'an 76.

[1] Un autre saint Jean le Bon (de Mantoue) est honoré le 23 octobre.



Digitized by Google

## SAINT PIERRE URSÉOLO,

DOGE DE VENISE, BÉNÉDICTIN.

Pierre Urséolo, d'une famille patricienne de Venise, vécut dans la vertu dès ses jeunes années. Il avait un tel amour pour saint Marc, le patron et le protecteur de la République, que lorsqu'il put disposer de sa fortune il fit bâtir dans l'opulente métropole de Venise une chapelle bien close où il fit transférer secrètement le corps du saint Évangéliste pour éviter le malheur d'un enlèvement.

Il fut proclamé doge de Venise en l'an 976. Comme il devait cette élévation aux ennemis de son prédécesseur, il n'accepta qu'à regret la dignité qu'on lui imposait, et désirant la vie calme des religieux, il consulta saint Romuald, saint Marin, et saint Guérin, qui lui conseillèrent de mettre fin aux scrupules qui le troublaient en se retirant dans un monastère.

Il déposa sa démission, qu'on ne devait produire qu'à un jour fixé, et prétextant un voyage à la campagne, il partit pour la Catalogne, avec ses trois conseillers.

Il arriva à l'abbaye de Saint-Michel de Cusan, de l'Ordre de Saint-Benoît, et en y entrant il prit l'habit monastique. C'était en l'année 978. Il retrouva là le bonheur et persévéra avec progrès dans la sainteté jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 10 janvier 997. Clément XII a fixé sa fête au 14 janvier.

## SAINTE TÈCLE ET SAINTE JUSTINE.

Tècle était fille de sainte Isidora, honorée dès les premiers siècles en Sicile pour le zèle qu'elle avait déployé dans la propagation de la foi chrétienne. Elle habitait Lentini et marchait dans la voie que lui avait tracée sa mère. Elle était secondée par Justine, sa cousine. Elle recevait les chrétiens poursuivis, ensevelissait les Martyrs et se dévouait à tous les actes de charité. Elle avait été affligée pendant six ans d'une paralysie, et trois chrétiens poursuivis, saint Alphe, saint Philadelphe et saint Cyrin, à

Digitized by Google

qui elle avait donné un refuge dans sa maison, l'avaient guérie ; ce qui redoubla son zèle. Ces trois Saints ayant été découverts et conduits au martyre, sous le président Tertulle, elle recueillit leurs corps et les ensevelit avec vénération. Elle cacha ensuite son évêque Néophyte et un évêque du Péloponèse nommé Agathon ; et lorsque ces deux prélats eurent regagné Rome, elle annonça elle-même les Saintes vérités de la foi dans sa contrée ; elle acquit ainsi plusieurs âmes à Jésus-Christ. Elle bâtit aussi des églises et fit d'un temple des idoles un sanctuaire à la Mère de Dieu. Justine l'aidait en toutes ses bonnes œuvres. Ces deux Saintes sont honorées le 10 janvier.

## SAINTE SETHRIDE,

ABBESSE DE FAREMOUTIER.

Sethride ou Sédride, née en Angleterre vers le milieu du VII^e^ siècle, était fille de sainte Héreswide. Dès sa plus tendre jeunesse elle témoigna un ardent désir de mener la vie des vierges chrétiennes et de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Sainte Héreswide sa mère, approuvant ces pieuses résolutions, obtint qu'on envoyât Sethride au monastère de Faremoutier, qui florissait dans cette partie de la France nommée depuis la Brie parisienne.

Après avoir édifié cette maison de prières par ses vertus et sa sainteté, elle fut, à la mort de sainte Fare, élue abbesse de ce couvent célèbre ; et depuis l'an 655 jusqu'à sa mort, dont nous ignorons la date, elle conduisit les vierges qu'elle dirigeait dans les voies de la perfection, plus encore par ses exemples admirables que par ses leçons.

Le vénérable Bède a fait l'éloge de son humilité profonde, de sa piété ardente, et de sa charité infatigable. On place généralement sa fête au 10 janvier.

Digitized by Google

## LE B. GONÇALEZ OU GONZALVE D'AMARANTHE,

FRÈRE PRÊCHEUR.

De tous les auteurs portugais qui ont écrit l'histoire du bienheureux Gonçalez d'Amaranthe, Diego est celui qui semble l'avoir fait avec le plus de soin, d'ordre et d'exactitude. Ce fut l'illustre archevêque de Brague, don Barthélemy des Martyrs, qui l'avait engagé à ce travail, et qui lui avait peut-être fourni les mémoires, par conséquent plusieurs siècles après la mort du Serviteur de Dieu, dont la sainteté éclatait déjà dans le Portugal vers le commencement du XIIIe siècle.

Gonçalez, appelé d'Amaranthe, naquit l'an 1187, dans la paroisse de Saint-Sauveur, du diocèse de Brague, entre les rivières de Duro et du Min, dont les eaux rendent le pays si fertile, et si délicieux, que les écrivains portugais ne craignent pas de le comparer au Paradis terrestre.

Dès sa plus tendre jeunesse, toutes ses inclinations parurent le porter à la vertu, à la modestie, aux saintes pratiques de la religion. Et ses parents, dont la piété donnait un nouveau lustre au rang qu'ils tenaient dans le pays, n'oublièrent rien pour perfectionner de si heureux commencements, autant par les exemples domestiques et leurs attentions, que par les soins d'un digne ecclésiastique qu'ils lui donnèrent pour maître. Un peu plus avancé en âge, et déjà instruit dans les belles-lettres, on le mit sous la discipline de l'Archevêque de Brague, dont le palais épiscopal était une école de vertu et de science ecclésiastique, où se formaient ceux qu'on destinait au service des autels et à la conduite des âmes. Le caractère d'esprit et de cœur du jeune Gonçalez, sa docilité et l'innocence de ses mœurs, lui concilièrent bientôt l'estime du Prélat. Et ses progrès, aussi rapides dans l'étude que dans la piété, portèrent l'Archevêque à l'attacher pour toujours à l'Église par les saints Ordres.

En croissant en dignité, Gonçalez croissait aussi en sagesse et en ferveur. Actif, circonspect, vigilant, il ne négligeait aucun de ses devoirs. Il savait prévenir les désirs de ses supérieurs, et ne

Digitized by Google

parlait jamais de ses égaux, que pour faire remarquer leurs vertus ou louer leurs bonnes qualités. La charité lui cachait leurs défauts ou lui apprenait à les cacher aux autres. Une modestie, qui ne pouvait se démentir, parce qu'elle était fondée sur les bas sentiments qu'il avait de lui-même, le mit à couvert des traits de l'envie, et ses collègues virent sans jalousie les attentions particulières de l'Archevêque en sa faveur. Persuadés qu'il méritait toutes les marques de confiance qu'on lui donnait, ils n'en étaient point blessés. Le Prélat, après l'avoir quelque temps éprouvé dans les fonctions de lévite, l'éleva avec plaisir à la dignité du sacerdoce, et commença à partager avec lui les soins de son Église. Celle de Saint-Pélage, une des plus considérables paroisses du diocèse de Brague, étant alors vacante, le Primat crut faire un riche présent à cette cure abbatiale, en lui donnant pour pasteur un homme formé de sa main, et d'une vertu éprouvée. Gonçalez n'avait point prévenu par ses désirs le choix de l'Évêque : il ne voulut pas aussi résister à ses volontés : il accepta en tremblant un bénéfice honorable, dont les gros revenus excitaient la cupidité de plusieurs ; mais qui ne pouvait flatter par cet endroit le fidèle ministre de Jésus-Christ. Il ne s'était dévoué au service divin que dans un esprit de sacrifice, et avec cette droiture d'intention que saint Paul recommande à tous ceux que Dieu appelle à un si auguste ministère.

Toute la suite de sa vie fut une preuve de son désintéressement et du zèle dont il était embrasé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Afin de rendre ses soins, sa vigilance et ses instructions plus efficaces, Gonçalez se proposa d'abord de régler de telle sorte sa personne et sa maison, que l'une et l'autre pût servir de modèle à tous ses paroissiens. Il ajouta de nouvelles mortifications à ses premières pratiques de piété. Déjà accoutumé à faire, de l'exercice de l'oraison, ses plus chastes délices, il rendit ses prières d'autant plus ferventes, ou plus continuelles, qu'il ne pensait point être obligé de prier pour lui seul, mais pour les besoins de tous ceux que la Providence avait confiés à sa conduite. Modeste dans ses habits, pauvre dans ses meubles, plus que frugal dans sa table, il n'amassait point de richesses pour soutenir

Digitized by Google

ou augmenter l'éclat de sa famille. Tout ce qu'il retranchait à ses plaisirs et souvent à ses besoins, il le distribuait avec une sainte profusion aux pauvres de sa paroisse ou le destinait à l'exercice de l'hospitalité. Sa charité industrieuse savait découvrir les nécessités qu'on avait peine de manifester. Quelque attentif qu'il fût à rompre le pain de la parole à un peuple, dont il eut bientôt gagné la confiance et mérité l'affection, c'était toujours moins par ses discours, que par ses exemples, qu'il aimait à persuader toutes les vérités qu'il prêchait.

Rigide observateur des Canons et des saintes règles de la pénitence, on ne le vit jamais ni lâche, ni complaisant pour dissimuler ou excuser ce que la loi de Dieu condamne. Il reprenait les pécheurs sans aigreur, et il ne flattait jamais ceux qui cherchent dans leur rang de frivoles prétextes que la religion ne connaît point. Mais en même temps affable aux petits et rempli de tendresse pour les affligés, il les recevait toujours avec douceur, et les écoutait avec patience, les instruisait avec bonté, et les consolait dans toutes leurs peines. En partageant avec eux les afflictions, il leur apprenait à les rendre méritoires par leur soumission aux ordres du ciel. L'orphelin, la veuve et l'indigent trouvaient en lui le cœur d'un père, la sollicitude d'un Pasteur, et un consolateur charitable qui pouvait dire à la lettre ce qu'un ancien Patriarche disait de lui-même : « J'ai été l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ; celui qui était prêt de périr, me comblait de bénédictions ; et je remplissais de consolation le cœur de la veuve. »

Tel est le portrait que les historiens de la nation ont fait du pieux Abbé de Saint-Pélage. Il n'y avait que peu d'années qu'il conduisait cette paroisse, et déjà il en avait banni l'ignorance, le scandale, les procès, les inimitiés. Ceux qui avaient quelque différend à démêler, persuadés que la probité de leur Pasteur n'était pas moindre que ses lumières, acceptaient volontiers, ils cherchaient même sa médiation et ne se plaignaient jamais de sa décision. Le bonheur de ces peuples eût été parfait, s'ils eussent possédé longtemps un Pasteur que Dieu leur avait accordé dans sa miséricorde. Cette consolation leur fut refusée. L'attrait particu-

Digitized by Google

lier de ce saint homme était de méditer assidûment les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les mystères de sa Passion. Cette méditation, qui occupait son cœur encore plus que son esprit, lui fit concevoir un si violent désir de visiter les Lieux Saints, qu'il résolut enfin de passer les mers, et d'aller arroser de ses larmes la terre que l'Homme-Dieu avait arrosée de son sang. Les besoins d'un peuple qu'il aimait tendrement, et dont il était toujours sincèrement aimé, semblaient s'opposer à son inclination. Instruit de ses devoirs de Pasteur, et ne pouvant ignorer les justes désirs des fidèles, il combattit longtemps contre lui-même. Après bien des prières et des pénitences pour mériter de connaître la volonté de Dieu, toujours pressé de je ne sais quel mouvement de tout quitter, pour se rendre dans la Palestine, il se détermina à exposer humblement sa situation à l'Archevêque de Brague, et d'en passer par ce qu'il déciderait. Celui-ci, sans vouloir accepter sa démission, lui permit de contenter sa piété. Il exigea seulement que le pieux Abbé laissât à sa place un homme capable de la remplir, c'est-à-dire, un Vicaire, dont on connût déjà la vie irréprochable, la capacité et le zèle pour le salut des âmes.

Gonçalez avait dans l'état ecclésiastique un neveu qu'il avait lui-même élevé avec beaucoup de soin, et longtemps éprouvé. Il crut voir en sa personne toutes les qualités propres à mériter sa confiance, l'estime des fidèles et l'approbation du Prélat. Dès qu'il eut jeté les yeux sur lui, sans expliquer encore ses desseins, il redoubla son attention à le former à la solide piété, à l'instruire de tous les devoirs d'un bon Pasteur, à éclairer de plus près sa conduite et à bien reconnaître quel fonds on pouvait faire sur les vertus qui paraissaient en lui. Les saintes actions et surtout les œuvres de charité que le vertueux Curé avait coutume de faire en secret, n'ayant que Dieu seul pour témoin, il commença à les pratiquer ordinairement en présence de ce neveu, par le seul désir de lui apprendre par son exemple, ce qu'il devrait faire lui-même, lorsqu'il occuperait la place qu'on lui destinait. Ayant ainsi pris toutes les précautions que la prudence inspirait, et qu'il jugeait nécessaires pour ne point exposer son troupeau à la

Digitized by Google

cruauté d'un loup ou à l'avarice d'un mercenaire, Gonçalez déclara enfin à son neveu ce qu'il méditait depuis longtemps. En lui remettant la conduite de sa paroisse, pendant qu'il en serait absent, il lui recommanda la vigilance, le zèle, la frugalité, la modestie, et plus que tout, le soin et l'amour des pauvres. « C'est, lui dit-il, sous les yeux de Dieu et en présence de Jésus-Christ, que je vous parle. Celui qui connaît nos pensées comme nos actions, sait que ce n'est point parce que vous m'êtes uni par le sang que je vous préfère à plusieurs vertueux ecclésiastiques sur la fidélité desquels je pouvais me reposer. Vous ne m'êtes cher, que parce que je vous crois agréable à Dieu, zélé pour ses intérêts, plein d'amour pour l'Église et sincèrement résolu de sacrifier votre repos au salut du prochain. Ces heureuses dispositions, qui m'ont paru en vous depuis votre enfance, ont déjà produit de bons fruits, et la grâce du Sauveur, je l'espère, vous en fera porter encore de plus abondants. Témoin depuis longtemps, et compagnon de mes travaux, continuez avec une nouvelle ferveur ce que vous avez commencé. Désormais vous marcherez sans guide, mais la lumière de Dieu vous conduira, sa grâce sera votre force, sa main votre soutien. Seulement défiez-vous de vous-même, craignez le Seigneur, instruisez son peuple et ne négligez aucune de vos obligations. Usez avec actions de grâces des revenus de la paroisse, selon vos besoins et les règles de l'Église; distribuez tout le reste aux pauvres. Vous êtes leur père, l'économe de leur patrimoine, ne leur fermez jamais ni vos mains ni votre maison. Souvenez-vous dans toutes les occasions des avertissements, ou des exemples que je vous ai donnés, et ne vous montrez pas indigne de cette marque de confiance que je vous donne aujourd'hui, en vous remettant le soin de ce que j'ai de plus cher au monde. C'est mon troupeau et le vôtre que je vous recommande. »

Le jeune ecclésiastique reçut avec docilité ces sages instructions. Il promit tout. Gonçalez lui donna sa bénédiction, l'embrassa tendrement et se mit en chemin. Cet esprit de pénitence et de religion, qui lui faisait entreprendre un si long voyage, le soutint parmi toutes les fatigues qu'il eut à essuyer. Mais pour ajouter à ses pratiques de mortification celle de l'humilité, il vou-

Digitized by Google

lut dépendre de la charité des fidèles, et dans cet équipage de pauvre, il mendia son pain, alla d'abord à Rome où il visita les tombeaux des saints Apôtres, se rendit ensuite à Venise et de là passa en Syrie. Les conquêtes des Croisés dans la Palestine, et le traité de Trèves, conclu l'an 1228 entre le sultan d'Égypte et l'empereur Frédéric II, facilitaient aux chrétiens le voyage de la Terre Sainte. Le pieux Curé profita de cette liberté pour voir Nazareth, Béthléem, Jérusalem, les célèbres montagnes du Carmel et du Thabor. Et dans tous ces différents endroits, il fit un séjour proportionné aux sentiments de sa tendre dévotion. Mais tandis que dans la contemplation des saints Mystères, il se livrait aux rigueurs de la pénitence et retraçait sur son corps ce que le Fils de Dieu a voulu souffrir dans sa chair, son vicaire, dans la paroisse de Saint-Pélage, tenait une conduite bien opposée à ses devoirs et à ses promesses.

Soit que la régularité qu'on avait autrefois admirée dans ce jeune ecclésiastique ne fût que l'effet de la contrainte ou d'une profonde hypocrisie, soit que l'éloignement du saint Abbé, la liberté de disposer de grands revenus, la compagnie ou les mauvais conseils de quelques libertins, eussent été pour lui une tentation contre laquelle il ne fut pas assez en garde, on le vit changer tout à coup de conduite. Et ce changement éclata avec scandale. Toute sa vie ne fut plus qu'une longue suite de prévarications et une odeur de mort pour les fidèles qu'il était obligé d'instruire et d'édifier. Les pauvres, les malades, les orphelins, sans secours ni consolation, voyaient tous les jours leur patrimoine employé à nourrir des chevaux, des chiens de chasse, des oiseaux de proie ou des personnes d'une réputation fort équivoque. L'indigne ministre, si peu semblable à son oncle, ne s'arrêta pas encore là. Pour se délivrer une bonne fois d'un reste de crainte, qui ne lui permettait d'être scélérat qu'à demi, il chercha les moyens de surprendre la religion de son Évêque, et de s'assurer pour toujours la possession d'un bénéfice qui ne lui appartenait point. Aidé ou conduit peut-être par les compagnons de ses débauches, il fit d'abord courir le bruit de la mort du saint Abbé. Bientôt après il supposa des lettres écrites de Syrie qui en certi-

Digitized by Google

flaient la vérité et paraissaient en circonstancier si exactement les particularités, que les gens de bien en furent les dupes. L'archevêque de Bragne lui-même ne se défia ni de cet artifice, ni des témoignages avantageux que certaines gens lui rendirent en faveur du vicaire de Saint-Pélage. Peut-être s'imagina-t-il retrouver dans le neveu quelque chose de ce qu'il avait tant estimé dans la personne de l'oncle. En un mot, il le pourvut de la cure qui avait le titre d'abbaye, et lui en fit expédier toutes les provisions.

L'usurpateur ainsi arrivé au terme de ses désirs, parut dès lors tout ce qu'il était. Les désordres affreux qui régnaient en même temps dans toutes les provinces du Portugal, les guerres civiles qui déchiraient le royaume, la faiblesse du roi don Sanche II, et l'ambition de ses favoris, les factions des grands, le mécontentement général des peuples et les révolutions dont parle Mariana dans son XIII[e] livre de l'*Histoire d'Espagne*, tout cela donnait aux plus méchants la hardiesse de tout entreprendre et la liberté de tout faire sans craindre la sévérité des lois, qu'on pouvait mépriser impunément. Le nouveau Curé de Saint-Pélage aurait, ce semble, rougi de n'être pas plus méchant que les autres. Sa vie toujours plus licencieuse faisait répandre bien des larmes et rendait la douleur des fidèles d'autant plus vive, qu'ils n'espéraient plus revoir leur bon Pasteur, dont ils ne cessaient de pleurer la perte. Celui-ci cependant, après une absence de treize ou quatorze années, s'avançait lentement vers son église, rempli de la plus vive reconnaissance pour toutes les faveurs qu'il avait reçues du Ciel, dans le lieu même où s'est opéré le mystère de notre Rédemption. Mais il ignorait encore tous les maux, dont il avait été en quelque manière la cause innocente, et qu'il s'imputa dans la suite.

Il est certain que l'infidélité du ministre à qui il avait confié le troupeau dont la Providence l'avait lui-même chargé, ne pouvait être pour lui qu'un grand sujet d'humiliation et de crainte. Et cet exemple lui prouvait bien fortement la juste nécessité de la résidence, si expressément recommandée par les saints Canons, si conforme à l'ancienne discipline de l'Église et à son esprit qui est toujours le même. Sans condamner ici la conduite de plusieurs

Digitized by Google

illustres personnages, qui dans le XIIIe siècle ne se faisaient point un scrupule de quitter leurs Églises, leurs peuples et leurs diocèses pour entreprendre de longs voyages de piété, nous pouvons dire qu'il est toujours plus sûr de préférer l'accomplissement des devoirs communs à une dévotion particulière, quelque louable qu'elle paraisse d'ailleurs. Mais les Saints, tant qu'ils vivent sur la terre, ne sont ni impeccables ni infaillibles : ils peuvent toujours se tromper et être trompés. Si le pieux Curé de Saint-Pélage, malgré la pureté de ses intentions et toutes les mesures qu'il avait prises, ne peut être excusé d'avoir fait une faute en s'éloignant pour si longtemps de son troupeau, le Seigneur la lui fit expier par la pénitence, et il se servit pour cela du ministère même de la personne qui avait été mise à sa place.

Les grandes austérités du Serviteur de Dieu, l'âge, les fatigues d'un voyage également long et pénible, les pauvres haillons dont il était couvert, tout cela pouvait bien le rendre d'abord méconnaissable dans sa propre maison. Le nouveau Curé le méconnut en effet, lorsqu'il le vit, ou du moins il affecta de le méconnaître. Bien loin de l'accueillir avec honneur, comme son bienfaiteur et son père, il ne le regarda qu'avec mépris, lui parla avec dureté, lui ordonna de se retirer incessamment, s'il ne voulait être châtié comme un imposteur, et il ne rougit pas d'ajouter les coups aux menaces et aux injures. Le saint homme ainsi traité, mais moins indigné de ce cruel traitement que du triste état où il voyait sa maison et sa paroisse, ne pouvant plus retenir ni ses larmes, ni l'ardeur de son zèle, fit à son indigne neveu une correction pleine de charité : « Est-ce là, mon fils, lui dit-il, le prix de tous les soins que j'ai pris de votre éducation ? Est-ce là l'usage que vous faites des biens du Crucifix, des revenus de l'Église ? Où est la charité que vous exercez envers les pauvres, les membres de Jésus-Christ ? Je vous les avais si souvent et si particulièrement recommandés ! Si vous avez été capable d'oublier en même temps mes bienfaits et vos promesses, pourquoi vous oubliez-vous vous-même jusqu'à faire de votre maison un lieu de débauche, jusqu'à faire servir le bien des pauvres à flatter votre luxe, à entretenir un grand nombre de chevaux, ou à nourrir cette meute de chiens

Digitized by Google

que je vois ici? Assurément ce ne sont pas des actions dignes d'un Pasteur, ni des exemples que je vous ai donnés ! »

Quand une fois on a secoué le joug du Seigneur, ou qu'on a éloigné de soi le souvenir et la crainte de ses jugements, pour se livrer sans remords à de brutales passions, les corrections les plus salutaires ne font guère impression sur le cœur. Celles du saint Abbé ne servirent qu'à enflammer davantage la colère de son neveu, qui, ne voulant pas s'humilier, et ne pouvant répondre autrement à de trop justes reproches, continua à frapper sans pitié celui qui avait le courage de le reprendre. Et pour l'obliger de fuir et de se taire, il s'avisa enfin de lâcher ses chiens contre lui. L'épreuve était rude, mais les leçons de patience, que Gonçalez pendant tant d'années avait étudiées sur le Calvaire, lui apprirent à imiter en cette occasion la douceur et l'humilité de l'Homme-Dieu. Il le remercia de ce qu'il l'avait trouvé digne de souffrir quelque chose pour son amour. Et donnant toute l'étendue à sa charité, il ne pensa qu'à rendre le bien pour le mal, en demandant à Dieu la conversion d'un pécheur, qui pensait si peu à se convertir.

Dans ces dispositions, se croyant déchargé d'un bénéfice, dont il avait toujours redouté le poids, et résolu d'éviter un plus grand éclat, il sortit de la paroisse de Saint-Pélage, sans se plaindre ni à ses anciens paroissiens, ni à l'archevêque de Brague. Bien éloigné de vouloir rentrer par les voies de la justice dans l'administration de sa cure, il aurait regardé comme un grand bonheur pour lui-même, s'il eût eu la consolation de la voir entre de meilleures mains. Son unique parti fut d'abandonner ses intérêts, ou plutôt ceux de ses paroissiens, aux soins de la Providence, qui sait tirer le bien du mal : et tournant tous ses désirs vers la solitude, il se proposa de sanctifier sa retraite par les travaux de la pénitence.

A trois lieues de la rivière de Duro, vers le Septentrion, sur les confins de la province, que les Portugais appellent *Tra-los-Montes*, on trouve un lieu solitaire, ou une sorte de désert, coupé par la rivière de Tamaga. Ce lieu, nommé Amaranthe, fut celui que le disciple de Jésus-Christ choisit pour sa retraite. Il y bâtit

Digitized by Google

un pauvre hermitage, c'est-à-dire, une petite cellule et une chapelle, qu'il consacra en l'honneur de la très-sainte Mère de Dieu, sa glorieuse Protectrice. Là, occupé de la lecture et du travail des mains, il passait les nuits en oraison, chantait l'Office divin, et dans la suite il y célébra les saints Mystères. La vie tout angélique qu'il menait dans son désert, toujours uni à Dieu, et travaillant tous les jours à mourir à lui-même, lui rappelait l'agréable souvenir des consolations intérieures dont il avait été favorisé sur le Calvaire.

Mais pour ne point séparer des douceurs de la contemplation, les fonctions de l'homme apostolique, après avoir prié et médité, il allait catéchiser, prêcher, et instruire les peuples de la campagne, ou des villages voisins. L'odeur de sa sainteté, et la bénédiction que le Ciel répandait sur ses travaux, le firent considérer comme un homme envoyé de Dieu, pour conduire dans le chemin du salut tous ceux qui se rendaient dociles à ses instructions, également touchantes et familières. Les habitants de tous les pays d'alentour avaient besoin d'un tel secours. Depuis longtemps ils manquaient d'instruction et d'exemple : mais ils avaient l'avantage de connaître leurs besoins. Aussi le recevaient-ils toujours avec respect et avec joie. Bientôt après, pour lui épargner une partie du travail, ils commencèrent de se rendre en foule auprès de l'hermitage : les uns, pour se recommander aux prières du pieux Solitaire ; les autres, pour recevoir ses instructions, et profiter de ses leçons de charité, d'humilité et de patience. A mesure que l'éclat de ses vertus et sa réputation s'étendait au loin, on venait des endroits les plus reculés pour le consulter. On lui faisait des aumônes considérables, qu'il distribuait aussitôt aux pauvres, afin de rendre ses instructions plus profitables, en les consacrant par la charité. Ce concours des peuples n'était jamais un sujet de trouble, de vanité, ou de dissipation, pour un homme exercé depuis longtemps dans la pratique des plus solides vertus. Et les fidèles, que l'Esprit du Seigneur lui amenait, se retiraient toujours remplis de consolation, tout embrasés de l'amour céleste et pénétrés des vérités du salut.

Gonçalez servait ainsi gratuitement l'Eglise et le prochain.

Digitized by Google

Solitaire, et homme apostolique, dans le silence de la retraite il apprenait à converser avec Dieu, et à faire aimer sa loi à tous ceux qui venaient le consulter. Mais aspirant toujours à un état plus parfait, il crut qu'après avoir renoncé au monde, et à tout ce qui aurait pu l'y attacher, il marcherait plus sûrement dans les voies de la perfection, s'il se mettait lui-même sous les lois de l'obéissance, par le sacrifice de sa propre volonté. La prière et le jeûne étaient les moyens qu'il avait coutume d'employer pour connaître ce que Dieu demandait de lui. Il redoubla l'un et l'autre; et s'adressa avec une humble confiance à la Mère de miséricorde, après Jésus-Christ, son refuge ordinaire. Sa prière fut exaucée. Un sentiment intérieur, qui bannit le doute de son esprit, lui persuada que le Ciel l'appelait à l'Ordre des Frères Prêcheurs, dont il remplissait déjà les fonctions, et pratiquait presque toute la Règle, avant de s'y être engagé par des vœux.

Gonçalez d'Amaranthe (car c'est ainsi qu'on l'appela depuis) sortit donc de son hermitage, pour aller où la Providence le conduirait : et ce fut au couvent de Guimanarès qu'il se présenta. S'il est vrai, comme le remarque Bollandus après deux auteurs espagnols, que l'illustre Pierre Gonçalez, ou saint Telme, était alors Supérieur de cette communauté, la rencontre ne pouvait être plus heureuse pour l'un et pour l'autre. Les amis de Dieu se connaissent bientôt; et la sainte amitié qui se forme entre eux, n'a pas besoin d'épreuve pour être parfaite. La charité avec laquelle le postulant fut reçu de ce sage Supérieur, et l'union édifiante qu'il remarqua parmi tous ses Religieux, lui furent une nouvelle assurance que le Seigneur avait conduit ses pas. Il demanda avec humilité l'habit de l'Ordre; on le lui accorda; et ce fut avec les plus tendres sentiments de reconnaissance qu'il le reçut. Suivant les maximes des Saints, qui travaillent toujours à se perfectionner, comme si chaque jour ils commençaient de penser à leur salut, il s'appliqua particulièrement à imiter ce qu'il remarquait de parfait dans chacun de ses Frères.

Un des soins du nouveau Religieux, était de se tenir caché, et de jouir dans le silence des visites de son Dieu. Aimant à n'être regardé que comme un pécheur, indigne de vivre dans la compa-

Digitized by Google

gnie des Saints, il ne parlait jamais de ce qu'il avait été, ou de ce qu'il avait fait jusqu'alors. Mais ce modeste silence ne fit qu'augmenter l'idée qu'on s'était déjà formée de sa haute piété. Pour être le dernier venu, il ne paraissait pas moins exercé dans la pratique des vertus religieuses, que les plus avancés. Sa ferveur, sa prompte obéissance, une douceur inaltérable et un recueillement continuel arrêtaient sur lui les regards de ses Frères. Ils ne tardèrent pas à connaître le présent que le Ciel venait de leur faire. Sous le dehors simple et négligé du novice, ils aperçurent le don de Dieu, les vertus, et les talents dont la Grâce l'avait enrichi. D'ailleurs, la ville de Guimanarès n'étant qu'à trois lieues de Brague, Gonçalez ne pouvait longtemps se cacher.

Son Prieur, déjà instruit de ses mérites et informé ensuite de tout ce qu'il avait fait pour la gloire de Dieu, soit dans la paroisse de Saint-Pélage, soit dans le petit désert d'Amaranthe, reçut avec plaisir ses vœux après l'année de probation. Et pour contribuer au salut des peuples, dont il avait été l'Apôtre, on le renvoya avec un compagnon à son ancien hermitage, qui fut dès lors dépendant de l'Ordre de Saint-Dominique. Gonçalez ayant repris avec une nouvelle ferveur l'exercice de la prédication, les Fidèles recommencèrent aussi, non-seulement à l'écouter avec docilité, lorsqu'il leur portait la parole du salut, mais à le venir chercher comme auparavant dans la solitude. Pour retirer des fruits plus abondants de ses discours, et de ses exemples, les uns le suivaient dans les missions, qu'il faisait dans le pays ; et les autres voulurent avoir leur demeure auprès de la sienne. Dans ce lieu, autrefois si désert, on commença à bâtir de petits logements tout autour de la chapelle, où l'Homme de Dieu avait coutume de faire ses prières et ses instructions. L'exemple des uns fut suivi par les autres : en peu de temps on vit des rues, et des places de l'un et de l'autre côté du fleuve. Telle fut l'origine de la ville d'Amaranthe, sur la rivière de Tamaga, qui la partage en deux.

Le passage de cette rivière, fort large en certains endroits, et extrêmement rapide en d'autres, ne pouvait être que difficile et quelquefois dangereux, surtout pendant l'hiver. Plusieurs avaient eu le malheur d'y faire naufrage, et les autres souffraient impa-

Digitized by Google

tiemment que cet obstacle les privât une partie de l'année du secours spirituel, qu'ils auraient trouvé auprès du Serviteur de Dieu. Gonçalez ne fut point insensible à leurs peines : mais le remède n'était pas facile à trouver. La construction d'un pont sur une grande rivière ne pouvait être, ce semble, l'entreprise d'un peuple aussi pauvre que l'était celui qui venait de s'établir à Amaranthe. Et ce dessein paraissait convenir encore moins à un Religieux particulier, uniquement occupé de la prédication ou de la prière, et accoutumé à vivre du travail de ses mains. Ce fut lui cependant qui forma ce projet ; et la difficulté de l'exécution ne put le rebuter. Animé de zèle pour le bien public, et pressé de la charité de Jésus-Christ en faveur d'un peuple docile qu'il portait dans son sein, Gonçalez d'Amaranthe pensa sérieusement au moyen de faire construire sur la rivière de Tamaga un pont de pierre, pour unir les deux parties du bourg et faciliter aux habitants un passage qui leur était devenu nécessaire, et pour leur commerce, et pour leur instruction.

La confiance du Saint en inspira aux Fidèles, parce qu'ils ne doutaient point qu'il ne fût conduit en toutes choses par l'Esprit de Dieu. Dès qu'on lui vit mettre la main à l'œuvre (car il fut le premier à donner l'exemple) on se fit un devoir de l'aider et de travailler sous ses yeux. Pendant que les uns préparaient le lieu destiné pour cette grande entreprise, les autres se partageaient entre eux le reste du travail. Ceux-ci abattaient de grands arbres, ceux-là allaient chercher bien loin des pierres, qui pouvaient servir à leur dessein. Les moins pauvres contribuaient volontiers de leurs petites facultés pour le salaire des ouvriers. Enfin le Seigneur bénissant la charité de son Serviteur et le zèle persévérant du peuple, malgré des difficultés sans nombre et contre l'attente de plusieurs, on vint à bout d'élever et de perfectionner un pont aussi commode, solide et régulier qu'il était nécessaire.

Il ne fut pas difficile d'y reconnaître le doigt de Dieu, qui en avait inspiré le dessein et qui, pour en favoriser l'exécution, aplanit les plus grandes difficultés, écarta les obstacles, et fit naître des ressources, souvent d'une manière qui ne parut pas naturelle. Les historiens de la nation racontent en effet plusieurs

Digitized by Google

merveilles, qui donnèrent un nouvel éclat à la sainteté du disciple de Jésus-Christ et qui servirent en même temps à soutenir jusqu'à la fin, la confiance du peuple [1], aussi facile à se décourager dans la suite des grandes entreprises, que prompt à les commencer, avant que d'en avoir prévu toutes les difficultés. Nous regrettons de passer ici sous silence tout ce détail de prodiges, que le lecteur peut voir dans le premier tome des Actes des Saints. Il nous suffira de remarquer que dans les plus grandes crues d'eau, qui semblaient quelquefois menacer ce pont d'une prochaine ruine, on en a toujours attribué la conservation à la protection du bienheureux Gonçalez, dont les gens du pays continuent encore aujourd'hui à réclamer l'intercession dans le péril.

Pendant tout le temps qu'on s'était occupé à un travail, qui intéressait si fort le public, notre Saint, sans abandonner l'exercice de la prédication, ne s'était guères éloigné d'Amaranthe, se contentant les jours de fête d'annoncer la parole de Dieu, ou dans le lieu, ou dans les villages voisins. Mais l'ardeur de son zèle le porta dans la suite à aller chercher plus loin une nouvelle moisson, afin d'augmenter toujours le nombre des conversions que Dieu n'accordait pas moins au mérite de ses prières, qu'à la force de ses discours. Ses courses apostoliques n'étaient jamais sans quelque fruit. Et il rentrait le plus souvent ou le plus tôt qu'il pouvait dans sa chère retraite d'Amaranthe, pour y rendre ses actions de grâces à la divine Bonté, et s'y préparer à de nouveaux travaux. Sa ferveur animait celle du compagnon de ses fatigues. Tous deux marchant de concert dans les sentiers de la perfection, travaillaient comme à l'envi, à se rendre toujours plus agréables à Dieu, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et religieuses.

Cette alternative de solitude et de prédication, de prière et de

[1] « Interdum etiam opere jam fervente, ipsemet Sanctus propriis manibus lapides magnæ molis evellens, solus ad structuram faciliter admovebat, atque non modica circumspicientium admiratione portabat. Tunc omnes, clarum in hoc facto mirifico cernentes miraculum, ædificium illud superbissimum futurum, quod secundum eorum opinionem vires superabat similes, fauste et perfecte finitum fore jam confidebant. » *Ap. Bollan.*, p. 646, n. 31.



Digitized by Google

travail, faisait toute la force de l'un et de l'autre. Elle remplit tous les moments du bienheureux Gonçalez jusqu'à celui de sa mort, qui arriva le dixième jour de janvier 1259, dans la soixante-douzième année de son âge. Le diocèse de Brague, ou plutôt tout le royaume de Portugal, mais particulièrement les peuples d'Amaranthe, pleurèrent sincèrement la perte qu'ils venaient de faire, par la mort de cet ami de Dieu, leur Père et leur Apôtre. On commença dès lors à faire des vœux à son tombeau, à y conduire, ou porter les malades, et à solliciter les faveurs du ciel, par l'intercession d'un Saint, dont la gloire éclatait par de fréquentes guérisons. Cette dévotion, et le concours des peuples ont toujours continué sans diminution jusqu'à nos jours. Les Portugais, dit un écrivain de cette nation, ont coutume deux fois l'année de se rendre à Amaranthe, avec la même confiance, et le même empressement, qu'ils vont visiter l'église de Saint-Jacques à Compostelle [1].

Don Jean III, roi de Portugal, voulant favoriser la piété des fidèles, et marquer sa dévotion envers le Saint, fit bâtir avec une magnificence royale, un grand monastère dans le même lieu en faveur des Frères Prêcheurs : ses lettres patentes sont de l'an 1540. Le même prince et après lui le roi don Sébastien, et les évêques du royaume, ont souvent sollicité la canonisation du Bienheureux auprès des Papes, surtout de Jules III et de Pie IV. Ce dernier par une bulle de l'an 1560, permit à tout le clergé séculier et régulier, dans toutes les provinces et domaines du roi de Portugal, soit en Europe, soit en Asie, de faire publiquement l'office de saint Gonçalez d'Amaranthe. Et Clément X, par son bref du dixième de juillet 1671, a étendu encore ce culte à toutes les maisons de l'Ordre de Saint-Dominique. (TOURON.)

« [1] Tanta vero est devotione cultus, tantus confluentis ad sepulchrum ejus populi concursus, præcipue tempore veris, ut per nullam illius interamnis regionis viam quispiam possit transire, quin voventes obvios habeat, aut audiat turmatim incedentes... qui omnes devotionis ergo Amaranthum frequentius quam Compostellam non tam multum distantem petunt. In octavis vero Pentecostes, in quibus divi Gundizalvi præcipua celebratur solemnitas, vel potius iteratur, propter viatorum opportuniorem commoditatem, triginta circiter hominum millia a curiosis scrutatoribus quotannis numerantur. » *Ap. Boll.*, p. 649, n. 47.

Digitized by Google

## LE BIENHEUREUX SIMON DE COLLAZONE,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Simon, fils du comte de Collazone, en Italie, embrassa l'Ordre de Saint-François à Sainte-Marie-des-Anges en 1210. Il avait assez d'érudition pour son siècle : mais ce fut surtout par son exactitude à remplir les devoirs de son état, qu'il s'acquit l'estime et la confiance de ses frères. Ils l'élurent d'abord provincial de la Marche, et ensuite de la province religieuse, dite de Saint-François.

Il gouverna ces deux provinces avec beaucoup de prudence et de sagesse, et rendit de grands services à l'Ordre naissant, dans lequel il attira le comte de Collazone, son père, ses frères et plusieurs de ses parents. Sa mère, ses sœurs et ses nièces embrassèrent l'Ordre de Sainte-Claire, qui fut établi peu après la vocation de Simon en 1212.

Après avoir édifié l'Ordre de Saint-François pendant l'espace de trente années, par la pratique de toutes les vertus civiles et religieuses, il mourut en grande réputation de sainteté, à Spolète, dans le cours de l'an 1240, et fut enterré dans l'église des Conventuels de cette ville.

La multitude de miracles qu'on attribuait à Simon, engagea les Papes Grégoire IX et Innocent IV à en faire informer par les évêques de Gubbio et de Spolète et l'abbé de Férentilla, et des actes qu'ils en ont dressés, il résulte certainement que ce Bienheureux a ressuscité un enfant noyé au courant du moulin de Spolète ; qu'il a préservé de la mort deux enfants tombés dans un puits ; qu'il a rendu la vue à vingt-deux aveugles ; l'ouïe à treize sourds ; la parole à onze muets ; l'usage des membres à pareil nombre d'estropiés ; qu'il a fait revenir trois fous à leur bon sens ; qu'il a délivré plusieurs possédés ; enfin qu'il a guéri quelques personnes de maladies dangereuses et incurables[1].

[1] Tiré du P. Fulgence Férot.

Digitized by Google

## LE BIENHEUREUX EGIDIO,

FRÈRE MINEUR.

Né dans la Basilicata, au royaume de Naples, ce Bienheureux s'appelait d'abord Bernardino : il prit le nom d'Egidio, en entrant en religion. Dans sa jeunesse, comme il était pauvre, il labourait et cultivait les champs d'un honnête bourgeois. Ses travaux ayant lieu auprès d'un couvent de Frères Mineurs, il allait tous les jours à leur messe et se plaisait tellement dans l'église qu'il avait grand'peine à s'en arracher. Sa piété lui gagna les cœurs des bons moines, qui l'admirent parmi eux. Il devint bientôt par ses austérités, ses ardentes prières et par toute sa vie, un modèle de sainteté. Il avait obtenu pour cellule une étroite caverne où il vivait tout en Dieu, qui développa largement son intelligence et le glorifia par le don de prophétie et de miracles.

Parvenu à l'âge de soixante-quinze ans, il s'endormit dans le Seigneur, le 10 janvier de l'an 1518. Son tombeau fut illustré de plusieurs faits miraculeux, et son corps, levé de terre six ans après pour être placé dans une chapelle qu'on lui érigeait, fut trouvé aussi intact, aussi frais et aussi flexible, qu'au moment de sa mort.

## LE VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU THIBAULT IV,

COMTE DE BLOIS ET DE CHAMPAGNE, DE L'ORDRE DE CITEAUX.

Les exemples d'une mère vertueuse portèrent Thibault IV, comte de Blois et de Champagne, à vivre si chrétiennement qu'il mérita le surnom de Saint. L'historien Bernier a pu dire de lui, « qu'il avait de grandes qualités, entre lesquelles sa charité se fit particulièrement connaître ; car, sans parler de ses pieuses fondations, un chroniqueur rapporte qu'il donna un jour jusqu'à son habit et son manteau, avec des circonstances merveilleusement propres à édifier les lecteurs. » Saint Bernard raconte aussi « qu'il engagea, pendant une famine, jusqu'à un vase précieux, n'ayant plus rien autre chose à donner. Il n'oublia pas les églises

Digitized by Google

de Saint-Calais, de Bourgmoyen, de Saint-Solenne, et il confirma les donations que ses prédécesseurs leur avaient faites. »

Ce pieux seigneur se croisa avec le roi Louis-le-Jeune. Cette cérémonie, où la religion bénissait la bravoure, eut lieu dans l'église abbatiale de Vézelay (1146), et mit le sceau à une réconciliation préparée par les démarches et les instances persuasives de saint Bernard.

Sur la fin de ses jours, Thibault, suivant une touchante coutume du moyen âge, prit l'habit religieux à Clairvaux ; c'est là qu'il mourut entre les bras de saint Bernard, son guide spirituel.

Tel était alors l'humble dénoûment des plus hautes existences : les grands de la terre, parvenus au terme de leur carrière brillante, recherchaient le cilice et la cendre, pour expier, dans les austérités de la pénitence, les fautes d'une vie de dissipation et parfois de désordre. Le comte Thibault n'avait sans doute nul besoin de ce remède suprême, car il ne s'était jamais éloigné de Dieu ; la piété seule, et non le remords, le conduisit dans une retraite qui devait le rapprocher du ciel, objet constant de ses aspirations [1].

---

## LE VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU JEAN DECKERS,

### DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS [2].

Ce vénérable personnage, dont la vie entière fut consacrée au bien des âmes, naquit dans la ville d'Hazebrouck le 27 décembre 1560. Il étudia la philosophie à Douai, sous le célèbre Lessius, et édifia l'université par des témoignages éclatants de vertu. Dieu le récompensa en lui inspirant la pensée d'embrasser la vie religieuse. Il se rendit pour cet effet à Rome, où le P. Aquaviva le reçut dans la Compagnie de Jésus : de là il alla à Naples faire son noviciat et suivre les cours de théologie. Rappelé à Rome par ses supérieurs, il fut ordonné prêtre et envoyé en Belgique, pour être

[1] Cette notice a été écrite par M. A. Dupré, bibliothécaire de la ville de Blois, dans sa *Vie des Saints* de ce diocèse.

[2] Emprunté au pieux abbé Destombes dans ses *Vies du Cambrésis*.

Digitized by Google

employé dans l'enseignement. Le P. Jean Deckers professa d'abord la philosophie et la théologie à l'université de Douai, puis à celle de Louvain ; après quoi ses supérieurs lui ordonnèrent de partir pour la province de Styrie, en Autriche, où il devint chancelier de l'université de Gratz. Le P. Alegambe, dans sa *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*, dit en parlant du révérend P. Deckers, que c'était un religieux très-remarquable par sa science dans la Sainte-Ecriture et la théologie, par son éloquence et son érudition. « Mais, continue le Ménologe de la Compagnie, tous ces avantages n'étaient rien en comparaison des dons de la grâce dont le Seigneur l'avait favorisé. En regardant ce Père, on croyait voir la modestie et la charité personnifiées. Dès son entrée en religion, le Seigneur lui accorda le don des larmes. L'amour divin embrasait tellement son cœur pendant ses oraisons, que ne pouvant en contenir les flammes, il était obligé de l'épancher en soupirs et en gémissements. Quoiqu'il fût continuellement occupé à étudier ou à composer des matières difficiles, sèches et arides par elles-mêmes, cette dévotion sensible et tendre n'éprouva aucune altération pendant les quarante ans qu'il vécut dans la Compagnie. Elle avait sa source dans le Saint-Sacrement; il le visitait fréquemment, et il préférait célébrer la sainte Messe au Maître-Autel, à cause de la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le tabernacle. Le P. Deckers était un religieux d'une profonde humilité, d'une obéissance parfaite, d'une régularité exemplaire, et d'une mortification telle qu'il lui arrivait de passer plusieurs jours sans prendre de nourriture. Lorsque, dans sa dernière maladie, il eut reçu les derniers secours de l'Église, il adressa souvent cette prière à Notre-Seigneur : *Veni, Domine Jesu, veni*, venez, Seigneur Jésus, venez. Il expira après avoir ajouté cette autre parole, « *venio*, je viens, » comme si Notre-Seigneur, exauçant sa prière, l'eût appelé à lui. » Cette bienheureuse mort arriva à Gratz le 10 janvier 1619 ; le P. Deckers était alors âgé de cinquante-neuf ans [1].

[1] Ce savant religieux a laissé un grand nombre d'ouvrages écrits en latin. Nous signalons les suivants : 1° *Exercice de la piété chrétienne*; 2° *Table chronologique depuis la prise de Jérusalem par Pompée, jusqu'à la destruction de la*

Digitized by Google

## LE V. SERVITEUR DE DIEU JEAN DE S^t^-JÉROME.

Jean Gautheron, né à Chalon-sur-Saône, d'une famille honorable, fit si chrétiennement ses études, que ses exemples maintinrent ses condisciples dans les voies de la vertu et y ramenèrent doucement ceux qui s'en écartaient. Lorsqu'il eut fini ses cours et qu'il songeait à la position qu'il devait prendre pour aller à Dieu, il se trouva que Jean de la Barrière venait de réformer son abbaye des Feuillants en Languedoc ; il se rendit à cette maison de prières et fut si touché de la sainteté qu'il y admira qu'il ne chercha pas d'autre asile. Il y fut reçu et prit le nom de Jean de Saint-Jérôme. Son noviciat le sépara du monde, qui ne fut plus rien pour lui. On l'honora du sacerdoce ; et il fut établi prieur du monastère de son Ordre qui s'ouvrit à Paris sous Henri III.

Il fit le pèlerinage de Rome, et là il apprit que Turin était alors affligée d'une peste si horrible que les malades étaient pour la plupart abandonnés. Jean y courut et se mit à soigner les pestiférés, sans délai, sans crainte et sans relâche. Quand l'épidémie fut vaincue, il gagna Rome, où le Pape Clément VIII le prit pour son confesseur, et l'établit vicaire général de sa Congrégation pour toute l'Italie.

Ce saint Religieux mourut à Rome le 10 janvier 1620. Le peuple de la Ville sainte vint honorer son corps, dont le visage était encore souriant, et se partager sa robe comme une relique vénérée.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Autrefois, en ce jour, pèlerinage à Notre-Dame-des-Guides, église de Constantinople, où l'on conservait un fuseau de la très-

*ville et du temple*, par Titus, in-4° ; 3° *Vérification de l'année de la naissance et de la mort du Sauveur*, in-4° ; 4° un autre ouvrage plus détaillé sur le même sujet, mais qui n'a jamais été imprimé : il est conservé en manuscrit à Gratz et à Louvain. M. de Ram, dans sa notice sur le P. Jean Deckers, donne la série de tous ces écrits du savant Jésuite.

Digitized by Google

sainte Vierge, et d'autres reliques insignes. Dans la soirée de ce même jour, le bienheureux Thomas de Cori, religieux de l'Ordre de Saint-François, étant sur son lit de mort, tenait son Crucifix d'une main et de l'autre une image de la très-sainte Vierge, avec lesquels il paraissait s'entretenir. Tout à coup Frère Ange-de-la-Tour, qui le gardait, vit la chambre remplie d'une grande lumière et aperçut le Bienheureux à genoux, suspendu en l'air de deux pieds environ au-dessus de son lit. Il regardait l'image de la très-sainte Vierge et disait : « Ma Mère, il me reste peu de temps. » La lumière disparut, mais il se répandit dans la cellule une odeur très-suave. Alors le Bienheureux annonça l'heure à laquelle Dieu l'appellerait à lui le lendemain, et à laquelle il mourut en effet, les yeux tendrement attachés sur l'image de la bonne Vierge.

---

### MARTYROLOGE ROMAIN [1].

En Chypre, saint Nicanor, l'un des sept premiers diacres, qui, s'étant rendu admirable par l'éminence de sa foi et de sa vertu, mérita une couronne immortelle de gloire.

A Rome, saint Agathon, pape, qui après avoir brillé par sa piété et sa science, mourut en paix.

A Bourges, saint Guillaume, archevêque et confesseur, illustre par ses miracles et ses vertus ; il fut canonisé par le Pape Honorius III.

A Milan, saint Jean le Bon, évêque et confesseur.

Dans la Thébaïde, le décès de saint Paul, premier ermite, qui,

[1] QUARTO IDUS JANUARII.

In Cypro, beati Nicanoris diaconi de septem primis, qui gratia fidei et virtute admirandus gloriosissime coronatus est. — Romæ, sancti Agathonis papæ qui sanctitate et doctrina conspicuus quievit in pace. — Mediolani, sancti Joannis Boni episcopi et confessoris. — In Thebaïde, natalis beati Pauli primi eremitæ, qui a sextodecimo ætatis suæ anno usque ad centesimum decimum tertium solus in eremo permansit; cujus animam inter Apostolorum et Prophetarum choros ad cœlum ferri ab Angelis sanctus Antonius vidit. Ejus autem dies festus decimo octavo kalendas februarii celebratur. — Constantinopoli, sancti Marciani presbyteri. — In monasterio Cuxanenti natalis sancti Petri Urseoli confessoris, antea Venetiarum Ducis, et deinde Monachi Ordinis sancti Benedicti, pietate et virtutibus clari, cujus festum recolitur decimo nono kalendas februarii.

Digitized by Google

n'ayant encore que seize ans, demeura seul dans un désert jusqu'à la cent-treizième année de son âge. Saint Antoine vit son âme que les Anges portaient au ciel au milieu d'une troupe nombreuse d'Apôtres et de Prophètes. On ne célèbre sa fête que le quinzième jour de ce mois.

A Constantinople, saint Marcien, prêtre.

Au monastère de Cusan, saint Pierre Urseolo, d'abord doge de Venise, ensuite religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, et remarquable par sa piété et ses vertus. On célèbre sa fête le 14 de ce mois.

**Additions des autres martyrologes.**

Saint Ald (Aldus), confesseur à Pavie, où son corps est conservé dans l'église de Saint-Michel.

Saint Pétrone, évêque de Die en Dauphiné, mort en 463. Il a eu pour successeur saint Marcel, son frère.

Sainte Anne de Beth-Séleucie, vierge chrétienne, condamnée au martyre pour avoir refusé d'adorer le soleil, dans la persécution du roi Sapor II, au milieu du IVe siècle.

Saint Vitalien, martyr en Afrique, avec plusieurs autres chrétiens.

Saint Vaury ou Valery (Valericus), solitaire allemand, qui vivait dans un ermitage au diocèse de Limoges.

Saint Eupsyque, évêque de Thyanes, honoré chez les Grecs le 10 janvier. Il assistait en 325 au célèbre concile de Nicée.

Saint Valère, honoré aujourd'hui en Espagne, est cité en France le 28 de ce mois.

Le Bienheureux Bénincasa, de l'Ordre de Saint-Benoît, abbé de Cava, au pays de Naples.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Thomas Collin, prêtre du diocèse de Séez, ayant refusé en 1791 le serment constitutionnel, fut, le 10 janvier 1794, fusillé à Saint-Malo par une commission militaire.

Jeanne Vanmine, religieuse au diocèse d'Angers, fut arrêtée en 1793, conduite à Saint-Malo comme contre-révolutionnaire,

Digitized by Google

jugée par une commission militaire et guillotinée le 10 janvier 1794.

Pierre Blancvillain, prêtre du diocèse d'Angers, condamné à mort par la même commission militaire, exécuté le même jour.

Charles Merlin, prêtre de l'église primatiale de Saint-Jean de Lyon, ayant refusé le serment, fut guillotiné à Lyon le 10 janvier 1794.

Jean-Marie Genouillac, Chartreux prêtre à Angers, resta dans sa ville après la suppression de son cloître, fut arrêté aux derniers jours de 1793 et conduit à Saint-Malo, où le 10 janvier il fut condamné à mort et exécuté le même jour.

Digitized by Google

# ONZIÈME JOUR DE JANVIER

**Saint Théodose le Cénobiarque. — Saint Hygin pape et martyr. — Saint Palémon. — Saint Théodose d'Antioche, ou le Chevelu. — Saint Salve ou Sauve, évêque d'Amiens. — Les saints Martyrs d'Occismor. — Saint Leuces, évêque de Brindes. — Saint Probien, évêque de Bourges. — Saint Egwin, évêque de Worcester. — Saint Tethvin, moine de Redon. — Sainte Euphrasie la Mère. — Saint Honoré de Pavie. — Le Bienheureux David, frère mineur. — Le Bienheureux Thomas de Cori, frère mineur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.**

---

## SAINT THEODOSE LE CÉNOBIARQUE.

Saint Théodose, surnommé le Cénobiarque, pour le distinguer de saint Théodose d'Antioche, naquit à Margariazze, village de Cappadoce, vers l'an 423, sous l'empire de Théodose le Jeune. Son père, nommé Procerèse, et sa mère Eulogie, étaient d'excellents chrétiens, qui le reçurent de la Providence comme un don de Dieu, selon la signification de son nom. Ils l'élevèrent avec un grand soin dans la piété, et eurent la consolation de le voir croître sous leurs yeux en mérite et en vertu.

Dès sa jeunesse son âme ne goûtait que les choses de Dieu, et ne soupirait qu'après la solitude. Il fut pourtant admis dans le clergé et ordonné lecteur, et cet office l'obligeant de lire plus assidûment les Saintes Écritures, il en acquit une grande connaissance, et eut une facilité admirable d'en développer le sens ; mais plus il en nourrissait son âme, plus les vérités qu'elles renferment y faisaient de profondes impressions, qui le dégageaient davantage des choses de la terre, et le pressaient de tout quitter pour acquérir la perfection évangélique.

L'exemple d'Abraham, qui sortit de son pays pour suivre la voix de Dieu, le sollicitait à quitter le sien ; et le désir de marcher à la suite de Jésus-Christ par la voie étroite, le portait à la vie

Digitized by Google

religieuse. Il fut quelque temps occupé de ces pensées, et fit de longues prières pour connaître la volonté de Dieu, lui disant souvent dans son cœur : « Mettez-moi, Seigneur, dans le chemin où vous me voulez, afin que je marche dans la vérité. » Enfin, il résolut d'aller à Jérusalem visiter les Saints Lieux, dans l'intention d'y acquérir de nouvelles lumières, pour choisir ensuite l'état de vie que Dieu lui ferait connaître.

Ses désirs furent exaucés avant même qu'il y arrivât, et saint Siméon le Stylite lui révéla les desseins que Dieu avait sur lui. Ce Saint était sur une colonne en spectacle aux Anges et aux hommes par sa vie miraculeuse, et Théodose passant par le territoire d'Antioche, profita de cette occasion pour le voir et pour recevoir ses instructions et sa bénédiction. Saint Siméon l'aperçut du haut de sa colonne à mesure qu'il en approchait, et l'appelant par son nom, il lui cria : « Théodose, homme de Dieu, soyez le bien-venu. » Il fut extrêmement surpris de s'entendre nommer par le Saint qu'il n'avait jamais vu ; de sorte que saisi de respect et de crainte, il se prosterna le visage contre terre ; mais le Saint le fit monter sur sa colonne, l'embrassa tendrement, lui prédit tout ce qui lui arriverait dans la suite, et surtout qu'il serait pasteur d'un grand nombre de brebis spirituelles, et qu'il les garantirait par ses soins des fureurs du loup infernal.

Ces prédictions, qu'il écouta dans un esprit de foi, le confirmèrent dans un pieux dessein. Il sortit d'auprès du Saint plein de confiance en ses promesses et en ses prières, et poursuivit son chemin le cœur comblé de joie et embrasé d'une sainte ardeur. Après avoir visité à Jérusalem, dont Juvénal était alors évêque, les Lieux consacrés par les vestiges du Sauveur du monde, il délibéra quelque temps s'il embrasserait une vie tout à fait solitaire, ou s'il entrerait dans un monastère pour y vivre avec plusieurs. Ce dernier état lui parut plus sûr, à cause de sa faiblesse et de son défaut d'expérience. « Car, disait-il, ne serait-ce pas une témérité ou plutôt une folie, dans un soldat qui ne ferait que d'être engagé dans la milice, de sortir de son rang pour se jeter au milieu des ennemis? Comment donc, n'étant pas encore

Digitized by Google

formé dans la milice spirituelle, aurais-je la témérité de m'exposer à lutter seul dans la solitude contre les puissances des ténèbres ? Il convient bien mieux que j'apprenne auparavant la manière de les combattre des saints Pères qui en ont l'expérience, jusqu'à ce qu'étant suffisamment dressé par leurs instructions, je puisse recueillir les fruits de leurs leçons dans le silence du désert. »

Il y avait alors dans un coin de la tour de David, un saint reclus nommé Longin, qui avait vieilli dans les travaux de la pénitence, et joignait aux vertus monastiques des lumières admirables pour la conduite des âmes. Sa réputation était grande, et ce fut sous sa discipline que Théodose vint se mettre, pour s'instruire parfaitement des devoirs de l'état qu'il voulait embrasser. Il trouva en lui tout ce qu'il pouvait désirer pour son avancement spirituel, et s'y attacha avec tant de confiance, que, ne mettant point de bornes à sa docilité, il fit en peu de temps des progrès qui remplirent de joie le cœur de cet excellent maître.

Tandis qu'il goûtait sous sa direction tous les avantages de l'obéissance religieuse, et que Longin comptait aussi l'avoir auprès de soi pour le reste de ses jours, une pieuse dame, nommée Icélie, qui avait consacré ses richesses à la religion, et avait bâti une église en l'honneur de la très-sainte Vierge, sur le chemin de Bethléem, vint prier ce saint vieillard de lui donner son disciple pour en avoir la direction. Il ne se rendit qu'après en avoir été pressé jusqu'à l'importunité ; et Théodose, qui avait fait profession de lui obéir en tout, s'y soumit aussi, quoique avec beaucoup de répugnance, ayant de la peine à se séparer d'un maître à qui il était uni par les liens de la confiance et de la reconnaissance, et par les avantages spirituels, que son âme trouvait auprès de lui.

Il fit paraître tant de vertu dans ce nouveau ministère, qu'il était un sujet d'admiration pour tout le monde. Mais son humilité ne pouvant souffrir d'être obligé de commander ceux qui étaient destinés sous lui au service de cette église, et encore moins les marques d'estime et de vénération que sa réputation lui attirait, il prit le parti de la quitter, et se retira dans une caverne

Digitized by Google

où l'on tenait par tradition que les Mages avaient passé la nuit pour dérober leur marche au roi Hérode, lorsqu'ils retournaient à leur pays, après avoir adoré le Saint-Enfant Jésus.

La vie qu'il entreprit dans ce lieu fut céleste. Il y immola son corps à la pénitence et y dévoua son esprit et son cœur à la prière et aux ardeurs de la charité. Il ne se nourrissait que de fruits ou d'herbes sauvages ou de légumes trempés dans l'eau, encore n'en prenait-il que fort sobrement et seulement autant qu'il en fallait pour empêcher que son corps ne succombât sous la rigueur de l'abstinence : régime qu'il soutint pendant plus de trente ans, sans manger une seule fois durant tout ce temps, un morceau de pain. Mais, tandis qu'il matait sa chair par un jeûne si austère, il donnait à son âme tout l'essor d'une sainte ferveur, passant les nuits entières debout dans la contemplation ou dans le chant des psaumes et des cantiques, répandant tantôt des larmes de componction, et tantôt goûtant ces délices ineffables que Dieu fait sentir par sa miséricorde aux âmes embrasées des ardeurs brûlantes de son saint amour. Ainsi, dit son historien, tandis qu'il atténuait le corps par la pénitence, il engraissait son âme par une prière continuelle, et on pouvait le comparer à cet arbre dont parle le Prophète, qui est planté le long du courant des eaux, et qui donne dans son temps des fruits en abondance. Il ajoute qu'il n'observa pas cette vie si austère pour réprimer seulement les passions de la jeunesse, mais qu'il la pratiqua jusqu'à la fin de sa course, qui fut très-longue, comme nous le dirons dans la suite ; de sorte que son âme fut à l'égard de son corps, comme seraient deux compagnons embarqués dans un même vaisseau, qui ne cessent de tenir la même route que quand ils arrivent heureusement au port.

Quoique tous les préceptes divins, ajoute-t-il, lui fussent chers et précieux et qu'il s'efforçât de les observer parfaitement, il envisageait avec une attention particulière, et tâchait d'accomplir avec la fidélité la plus exacte, la suprême loi de la charité, à l'imitation de l'apôtre saint Paul, qui en a été un si parfait modèle.

Nous devons regarder comme un effet que cette reine des ver-

Digitized by Google

tus produisit dans son cœur, le sacrifice qu'il fit de son attrait pour le repos et le silence, en faveur de ceux qui vinrent se joindre à lui et le choisirent pour leur conducteur dans la voie du salut. Ils ne furent d'abord que six ou sept, et il s'appliqua à leur inspirer les mêmes sentiments d'aversion pour les délices de la terre, et d'amour pour les travaux de la pénitence, dont il était pénétré lui-même, et qui l'avaient préparé aux plus éminentes vertus. Comme il était persuadé que la pensée de la mort était un moyen efficace pour former en eux ces saintes dispositions, il leur ordonna un jour de préparer un tombeau qui leur serait commun, afin que l'ayant souvent devant les yeux, ils s'entretinssent plus facilement de la fin dernière. Lorsque le tombeau fut achevé et qu'il était sur le bord pour le considérer, ayant tous ses disciples auprès de lui, il leur dit d'un air mêlé de joie et de gravité : « Voilà la fosse préparée, qui en fera la dédicace ? » Un d'entre eux, nommé Basile, qui était prêtre, touché du désir de s'aller unir à Dieu, et sans doute par un saint pressentiment de ce qui lui devait arriver, se mit à genoux et lui dit : « Mon père, donnez-moi votre bénédiction ; ce sera moi qui en ferai la dédicace. » Le Saint éclairé d'en haut, connut qu'il disait vrai et fut très-satisfait de l'y voir disposé.

Dès ce moment on ne considéra plus Basile comme étant de ce monde. On fit pour lui les prières qu'on était accoutumé de faire pour les morts, le troisième, le neuvième et le quarantième jour après leur décès ; et sur la fin du quarantième jour, ce religieux, sans fièvre, sans douleur de tête, sans aucun autre sentiment de maladie, s'endormit doucement au Seigneur. On conserva depuis la mémoire de cet événement, et dans le XII^e^ siècle on montrait encore l'endroit où il avait été enterré. C'est ce que témoigna Jean Phocas, qui fit le voyage de la Terre-Sainte dans ce temps-là.

Dieu ajouta un nouveau miracle à celui-ci. Saint Théodose vit Basile pendant les quarante jours qui suivirent sa mort, se joindre aux autres religieux au temps de la psalmodie, et chanter avec eux les louanges du Seigneur. Il n'y eut d'abord que lui qui le vit. Aétius, un de ses disciples et celui qui était le plus fidèle

Digitized by Google

imitateur de ses vertus, entendait sa voix mais ne le voyait point. Il le désirait beaucoup, et il supplia le saint Abbé de lui obtenir de Dieu cette grâce. Elle lui fut accordée la nuit d'après; car Basile ayant paru comme auparavant pour chanter avec les autres Frères, saint Théodose pria le Seigneur d'ouvrir les yeux à Aétius afin qu'il le pût voir; et celui-ci apercevant Basile dans ce moment, courut aussitôt à lui pour l'embrasser, mais il disparut en disant d'une voix qui fut entendue de tous : « Dieu vous garde, mes Pères et mes Frères, vous ne me verrez plus désormais. » Ainsi, dit l'écrivain de la vie de notre Saint, se vérifia cet oracle du Sauveur du monde : « Celui qui croit en moi vivra, quoiqu'il soit mort. » *Joan.*, XI.

Ce premier témoignage que Dieu donna de la vertu de saint Théodose à ses disciples, fut suivi d'un second qui servit à les confirmer toujours plus dans l'idée qu'ils avaient déjà de sa sainteté, et à exciter davantage leur confiance. C'était la veille du saint jour de Pâques, et il n'y avait aucune provision dans le monastère, ni même du pain pour consacrer le lendemain à la messe. Ces bons religieux en étaient extrêmement en peine, craignant d'être privés du Saint-Sacrifice en un jour si solennel, ce qui leur était encore plus affligeant que d'être privés de la nourriture corporelle. Ils le lui témoignèrent et il leur dit : « Ayons soin, mes frères, de préparer tout ce qu'il faut pour la sainte table, et Dieu pourvoira au reste. » En effet, avant que le soleil fût couché, il vint un homme avec deux mulets chargés de provisions qu'il leur remit, et dont ils eurent pour se nourrir jusqu'à la Pentecôte; mais ce qui fut encore un plus grand sujet de joie pour eux, c'est qu'il apporta aussi du pain pour le Saint-Sacrifice.

Une autre fois Dieu leur fit sentir les effets de sa Providence d'une manière qui ne fut pas moins admirable. Il y avait dans ces quartiers un homme riche qui distribuait de grandes aumônes aux monastères, mais n'en faisait point de part à celui de notre Saint. Ses disciples lui dirent qu'il convenait de lui faire connaître leur pauvreté, afin qu'ils pussent participer comme les autres à ses largesses. Mais saint Théodose, qui se confiait plus en la Providence de Dieu qu'en la charité des hommes, ne voulut

Digitized by Google

point se rendre à leurs avis. Ils éprouvèrent bientôt que Dieu prenait plus de soin d'eux qu'ils n'auraient pu l'espérer de ses créatures ; car, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, un homme qui menait un mulet chargé de provisions, passant devant son monastère dans l'intention d'aller à un autre, l'animal s'arrêta sans qu'il pût le faire avancer d'un seul pas ; de sorte que, lassé de le frapper et de le tirer, il le laissa enfin marcher à son gré, et l'animal alla droit au monastère du Saint, où l'homme étant entré et ayant vu la pauvreté de ces religieux, reconnut que c'était par un coup du Ciel que sa bête s'y était arrêtée, et leur donna toute la charge qu'elle portait.

Le nombre de ses disciples était monté jusqu'à douze, mais peu de temps après il augmenta considérablement, et sa grotte ne pouvant plus les contenir, il fallut penser à construire un monastère dans les formes. Quoiqu'il ne manquât pas de zèle, il ne put se voir chargé de tant de gens sans que son cœur en souffrît. D'une part il se représentait les douceurs de la vie solitaire qu'il avait menée auparavant et les consolations qu'il y goûtait ; de l'autre, l'exemple de Jésus-Christ qui avait vécu avec ses disciples pour la gloire de son Père céleste, le touchait et le portait à n'en point refuser. Il se sentait ainsi comme attiré par les doux charmes de la retraite et par la charité qu'il devait au prochain, ce qui le préoccupait beaucoup.

Enfin, il prit le parti de s'abandonner entièrement à la Providence du Seigneur qui lui envoyait ces religieux pour les conduire, espérant qu'en prenant soin d'eux selon sa volonté, il ne perdrait point l'esprit de son état au milieu des sollicitudes inséparables de son ministère, puisque ce n'est pas tant la solitude du corps que la tranquillité de l'âme par sa soumission aux ordres de Dieu, qui fait le véritable religieux.

Cependant il était à délibérer en quel endroit il bâtirait son monastère, et il pria Dieu de le lui faire connaître par quelque signe sensible. Dans cette intention il prit l'encensoir, y mit des charbons sans feu et de l'encens, et se transporta en différents endroits du désert qu'il croyait les plus propres à son dessein, espérant que Dieu ferait allumer miraculeusement les charbons



Digitized by Google

dans celui qu'il aurait choisi, pour y être servi par ses religieux. Après qu'il en eut parcouru plusieurs sans effet, étant revenu à peu de distance de sa grotte, il vit tout à coup la flamme s'allumer dans l'encensoir, et la fumée de l'encens s'élever avec elle, et ne pouvant plus douter de la volonté de Dieu, il commença à jeter dans ce lieu les fondements d'un monastère, qui devint bientôt célèbre et le plus considérable de la Palestine.

Sa réputation, ou pour mieux dire, Dieu, qui voulait se servir de lui pour la sanctification d'une infinité d'âmes, y attira des personnes de toutes les conditions et de toutes les parties du monde ; les unes engagées dans les magistratures et les dignités du siècle ; les autres dans la profession des armes ; d'autres dans le trafic, et d'autres qui s'étaient appliquées aux sciences humaines, mais qui toutes regardant les avantages du monde comme passagers et pleins d'illusion, se rassemblèrent de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, pour se soumettre humblement à sa discipline, et marcher sous sa direction dans la voie du salut.

Un si vaste corps formé de tant de nations, de caractères et de conditions différentes, supposait dans saint Théodose des talents supérieurs pour le conduire. Mais s'il n'avait pas cultivé les sciences profanes, ni l'art de gouverner selon les règles de la politique mondaine, il était éclairé et guidé par l'esprit de Dieu ; et l'ordre admirable qui régna par ses soins et sa vigilance dans sa nombreuse communauté, en fut une preuve bien sensible. Il y établit d'abord l'exercice de tous les arts nécessaires à la vie, soit pour tenir lieu à ses religieux d'occupation et de pratique de pénitence, soit afin que trouvant dans l'enceinte du monastère tout ce dont ils avaient besoin, ils ne fussent pas obligés de sortir pour le chercher ailleurs, et qu'ils se conservassent mieux dans la sainteté de leur état.

Il bâtit trois églises, dont une fut pour ceux qui parlaient la langue grecque ; l'autre pour les Arméniens, sous lesquels étaient compris ceux qui parlaient le persan et l'arabe ; une autre pour les Besses ou Européens, qui venaient de la Thrace ou de la Mésie, et qui parlaient la langue esclavone et rhunique. C'était

Digitized by Google

dans ces différentes églises que chaque nation louait Dieu en sa langue naturelle, chantait des psaumes, priait sept fois le jour et s'acquittait ainsi de l'office canonial. On y célébrait aussi la messe des catéchumènes, qui consistait dans la partie de la messe qui précède l'offertoire ; mais après la lecture de l'Évangile, tous se réunissaient dans l'église des Grecs, qui était la principale, pour y participer aux saints Mystères. Il y a apparence qu'on s'y servait de la liturgie de saint Basile ; car outre que saint Théodose l'avait apprise en Cappadoce, l'historien de sa vie remarque qu'il avait une vénération singulière pour ce saint Docteur ; qu'il avait gravé dans son esprit ses excellentes règles ; qu'il lisait ses ouvrages avec un plaisir singulier, et tâchait de conformer ses mœurs aux siennes, et même d'imiter sa manière de s'exprimer dans les instructions qu'il donnait à ses religieux.

Quelques solitaires, poussés d'une ferveur indiscrète et présomptueuse, s'étaient retirés dans des montagnes et des cavernes pour y vivre en anachorètes, et l'avaient entrepris par une folle confiance en leurs propres forces, s'attribuant à eux-mêmes ce qu'ils croyaient faire de bien, sans considérer que l'homme ne peut rien faire d'utile pour son salut s'il n'est éclairé et soutenu par la grâce de Jésus-Christ. Dieu punit leur témérité « en livrant leur corps au démon, afin que leur âme fût sauvée, » I *Cor.*, v, comme dit le saint Apôtre, et permit à cet ennemi invisible de les tourmenter. Dans un état si déplorable, ils eurent recours au Saint, qui, touché de compassion, les reçut avec une bonté paternelle, bâtit pour eux un monastère avec une chapelle, ne leur permettant point de paraître dans les autres églises, de peur que, dans les accès de leur mal, ils n'y troublassent l'office divin, et pourvut à tous leurs besoins spirituels et temporels avec une charité admirable. Il en prenait même un plus grand soin que des autres, et les visitait fréquemment pour les consoler dans leur affliction et les porter à prendre leur peine dans un esprit de pénitence, leur représentant qu'il valait bien mieux porter en cette vie la peine de leur faute que d'en souffrir dans l'autre d'incomparablement plus rigoureuses. Il en délivra quelques-uns par ses prières, et exhorta les autres à prendre courage et à mettre à

Digitized by Google

profit ce qu'ils souffraient par une humble patience, parce que, leur disait-il, ils ne devaient pas tant désirer d'être délivrés de leur mal, que de le souffrir avec une constance généreuse, qui leur rendrait leur état méritoire.

Quant à ses religieux, il leur faisait souvent des exhortations également douces et puissantes ; soit pour les porter à combattre courageusement les tentations et les passions, soit pour les animer à s'avancer dans la vertu. Nous avons dit, avec son historien, qu'il ne s'était pas appliqué à lire les auteurs profanes, ainsi il n'empruntait rien de leur éloquence dans ses exhortations ; mais l'Esprit de Dieu qui l'animait lui prêtait son onction et sa force, et il était bien rare qu'on lui résistât. Il exhortait surtout ses religieux à profiter du temps de cette vie pour s'avancer dans la perfection, de peur que la mort ne les surprenant sans avoir travaillé, il n'y eût plus de temps pour eux et qu'ils ne s'attirassent un jugement de colère.

« Je vous conjure, leur disait-il, mes Frères, par la charité de Jésus-Christ, qui a bien voulu donner sa vie pour nous délivrer de la mort du péché, de commencer tout de bon de prendre soin de vos âmes. Entrons dans des sentiments d'un sincère repentir pour le temps que nous avons perdu par le passé, dans la vanité et l'inutilité. Combattons à l'avenir pour la gloire de notre Dieu et de son adorable Fils. Ne restons pas dans une paresse criminelle, qui nous porte toujours à différer au lendemain de travailler, au lieu de profiter du jour présent. C'est un artifice de notre ennemi, qui ne cherche qu'à nous séduire et nous exclure du banquet céleste, en nous empêchant de faire les bonnes œuvres par lesquelles on mérite d'y entrer. Il ne sera plus temps alors de pleurer si nous négligeons de le faire utilement dans cette vie. Nos larmes ne nous serviraient de rien au milieu des peines que nous souffririons, et nous ne serions plus reçus à la pénitence.

« Voici donc le temps favorable et les jours de salut. C'est à présent le temps de la pénitence, après lequel viendra celui de la récompense. C'est à présent qu'il faut travailler pour recevoir ensuite le salaire. C'est le temps de la souffrance pour mériter d'être ensuite consolé. Dans cette vie Dieu veut bien aider de sa

Digitized by Google

grâce ceux qui se convertissent sincèrement à lui. Mais dans l'autre il exercera la sévérité de sa justice, et sera un juge aussi inexorable dans l'examen qu'il fera de nos pensées, de nos paroles et de nos actions, qu'il a été miséricordieux envers nous. Nous pouvons profiter à présent de sa patience ; mais si nous en abusons, nous serons forcés de reconnaître l'équité de ses jugements, lorsque rendant à chacun selon ses œuvres, au grand jour où il nous jugera tous, il appellera les uns à la vie éternelle et les autres aux supplices éternels. Qu'attendrions-nous donc, mes frères, d'être fidèles à Jésus-Christ qui nous appelle au royaume céleste? Resterons-nous dans notre assoupissement et dans notre lâcheté habituelle, au lieu de travailler à acquérir la perfection évangélique? Hélas! si cela va ainsi, que deviendrons-nous et comment pourrons-nous soutenir ce jour si terrible des vengeances divines, où tandis que les bons, placés à la droite du Sauveur par le mérite de leurs saintes œuvres, entreront dans son royaume avec lui, ceux qui auront les mains vides seront séparés de lui pour être précipités dans un gouffre de feu et dans des ténèbres éternelles, où on n'entendra que pleurs et que grincements de dents? Mais quel est notre aveuglement et combien il est déplorable! Nous disons tous que nous aspirons au royaume céleste, et cependant nous ne faisons rien pour le mériter. Prétendons-nous partager ce royaume avec ceux qui travaillent efficacement à éviter le péché et à combattre contre lui, tandis que, quand il s'agit d'exécuter les ordres du Seigneur, nous ne voulons pas nous faire violence? »

Telles étaient les vérités salutaires que cet excellent supérieur tâchait d'inculquer dans l'esprit de ses religieux, pour les animer à la componction et aux saints combats contre eux-mêmes, et à s'avancer dans la vertu. Il joignait aussi à ce zèle une discrétion et une charité tendre et compatissante, qui le rendait sensible à tous les maux spirituels et temporels de ses frères et de son prochain en général. Mais ce qu'on ne pouvait assez admirer, c'est que dans le gouvernement d'un si grand nombre de religieux de tant de conditions, de pays et de caractères différents, il agissait avec tant de discernement et de prudence, que, s'accom-

Digitized by Google

modant à la portée de chacun, il se faisait si bien aimer et craindre en même temps, qu'on aimait plus sa sévérité qu'on ne la craignait, parce qu'il l'employait si à propos quand le salut des âmes l'y obligeait, qu'on ne pouvait n'y point reconnaître la pureté de ses intentions et de son zèle, et que ce n'était jamais par humeur ni par autorité qu'il corrigeait, mais pour la gloire de Dieu et leur avantage. Il n'était rien de si admirable, que de voir quelquefois ce grand homme aux pieds de ceux que les remontrances ordinaires ne touchaient pas assez, vaincre leurs résistances par son humilité, et les forcer pour ainsi dire, de plier sous le joug de l'obéissance, en les conjurant dans cet état de suppliant, de lui accorder comme une grâce ce qu'ils devaient à Dieu et à leur propre salut.

Il semble même dans plusieurs rencontres avoir porté sa charité, si douce et compatissante, jusqu'à l'excès, si l'on ne consulte que la sagesse humaine. Mais il était aisé d'y reconnaître celle de Jésus-Christ par les bénédictions dont Dieu l'accompagnait, et les effets merveilleux qu'elle produisait dans les cœurs les plus indociles. Cela parut bien par le changement d'un de ses religieux qu'il avait été contraint de séparer de la communion des autres pour quelque faute considérable. Bien loin de subir la pénitence que le Saint se proposait de lui inspirer par sa juste sévérité, cet indocile, plus sensible à la confusion qu'à sa faute, s'éleva contre lui et eut même l'insolence de l'excommunier à son tour. Le Saint, touché jusqu'au fond du cœur de le voir rejeter comme un frénétique le remède qu'il lui présentait en médecin charitable de son âme, ne consulta point l'autorité qu'il avait sur lui, ni l'indignation que son impudence lui pouvait naturellement inspirer ; mais jetant les yeux sur Jésus-Christ, qui s'est anéanti pour l'amour des pécheurs jusqu'à se couvrir de l'apparence du péché, il voulut subir lui-même à l'extérieur cette fausse et injuste excommunication ; ce qui couvrit ce disciple rebelle d'une si grande confusion, qu'il rentra en lui-même, s'humilia à l'exemple de son maître et se soumit à tout ce qu'il voulut exiger de lui. Ainsi la condescendance du Saint eut plus de force pour le vaincre que s'il avait employé toute celle de son autorité, et en s'inclinant par

Digitized by Google

humilité sur celui qui était tombé, il le releva bien plus efficacement de sa chute.

Nous venons de dire que sa charité s'étendait sur son prochain en général. Ce n'était pas seulement en sentiment et en paroles, mais en effets réels et par des œuvres. Son historien nous représente son monastère comme l'asile commun de tous les malheureux, et son cœur comme un port où tous ceux qui souffraient trouvaient leur soulagement et leur ressource. Il n'en était point qui ne fût reçu chez lui avec toutes les marques et tous les secours que la charité la plus compatissante peut présenter. Il bâtit quatre infirmeries : une pour ses religieux malades, une autre pour les religieux, ou usés de vieillesse, ou plus cassés par les travaux de leurs austérités que par leur grand âge ; une troisième pour les séculiers d'une condition un peu qualifiée ; et une autre pour les gens d'une condition plus basse. Une dame fort pieuse admirant sa prodigieuse charité, voulut la seconder en lui fournissant de quoi bâtir une cinquième infirmerie. Elle fit plus encore, car elle donna ses enfants et tout son bien au monastère, et s'y donna elle-même ; ce qui fait voir qu'on construisit aussi un monastère pour les personnes de son sexe, où la mère de notre Saint embrassa la vie religieuse, et devint sa fille spirituelle en vivant sous sa direction.

C'était dans ces différentes infirmeries que la charité de saint Théodose se portait à des soins prodigieux et des actes véritablement héroïques. C'était là qu'elle triomphait des plus grandes répugnances de la nature, et que les maladies les plus difficiles et les maux les plus rebutants étaient les objets de sa plus tendre compassion, et qu'il servait Jésus-Christ dans ses membres souffrants avec une attention et une affection inconcevable. Ses religieux témoignèrent d'abord quelque répugnance à servir ces malades, dont plusieurs étaient couverts d'ulcères et très-dégoûtants, mais son exemple leur donna du courage, et ils s'y portèrent depuis avec le même zèle dont il était animé.

Enfin, dit son historien, non-seulement son monastère était comme un port assuré pour tous les affligés, il était encore comme une boutique de remèdes salutaires pour tous leurs maux,

Digitized by Google

comme une maison qui leur était commune avec ses religieux, et dont on eût dit que les biens leur appartenaient autant qu'à eux. Qu'ajouterons-nous de plus? Les malades, les faméliques, les pèlerins, les pauvres passants, ceux qui n'avaient pas même de quoi se couvrir, tous sans exception étaient secourus selon leurs besoins. Il donnait aux uns des remèdes, aux autres des habits, à d'autres des aliments; et c'était à un si grand nombre de personnes que ceux qui étaient destinés pour y pourvoir sous ses ordres, ont avoué qu'en certains jours ils avaient dressé plus de cent tables.

Mais où est-ce que cet homme d'une charité si extraordinaire pouvait trouver des ressources pour donner avec tant de profusion? C'est ici où l'on peut connaître la grandeur de sa foi et de sa confiance envers Dieu, et combien ses libéralités lui furent agréables. Son trésor était celui de la divine Providence; il y puisa bien plus que dans le secours des créatures. Ce trésor céleste lui fut toujours ouvert, même d'une manière miraculeuse, et jamais la Providence paternelle de Dieu ne lui manqua au besoin.

Dans un temps de famine dont la province était affligée, il s'assembla, aux approches de Pâques, un nombre si prodigieux de pauvres à son monastère, que ceux qui étaient destinés pour leur distribuer les aumônes, voyant cette multitude, jugèrent d'abord que ce qu'ils avaient préparé n'y pourrait jamais suffire. Ils crurent donc qu'il fallait régler les choses de façon que s'ils ne pouvaient en avoir assez pour les rassasier tous, ils pussent du moins, en donnant moins à chacun, faire en sorte que tous eussent quelque chose. Ils prirent la balance et réglèrent le poids du pain qu'ils avaient à distribuer, non selon le besoin, mais selon le nombre qu'ils étaient, et ils fermèrent les portes du monastère pour n'être pas accablés par la foule, et pour distribuer sans confusion ce qu'ils ne pouvaient donner qu'avec économie. Mais saint Théodose étant survenu, ordonna qu'on ouvrît les portes, qu'on laissât entrer tout le monde en liberté, qu'on mît des tables et qu'on donnât à tous libéralement et autant qu'il en fallait pour les rassasier. Ses disciples, convaincus de sa sainteté,

Digitized by Google

ne doutèrent plus que Dieu ne secondât sa charité par quelque prodige. Ils obéirent aveuglément à ses ordres. Ils le firent même avec une sainte joie ; et ils eurent la consolation de voir le pain qu'ils distribuaient se multiplier dans leurs mains, les corbeilles rester toujours pleines à mesure qu'ils les vidaient, et qu'enfin il leur en resta plus qu'ils n'en avaient distribué.

Le même miracle fut renouvelé d'une manière également visible et éclatante, dans une fête de la très-sainte Vierge, qui avait attiré un nombre extraordinaire de personnes au monastère. Les provisions qu'on y avait alors, étaient si petites et si peu proportionnées à cette multitude de gens, qu'à peine pouvait-on mettre un pain sur chaque table ; cependant le pain se multiplia à mesure que les économes le distribuèrent ; non-seulement tous furent rassasiés, ils en portèrent encore chacun chez eux, et il en resta dans le monastère pour nourrir abondamment les religieux.

Mais ne pourrons-nous pas mettre au nombre des prodiges cette égalité d'âme que saint Théodose conservait au milieu de tant d'occupations dissipantes, et cet esprit de recueillement qui se soutint toujours en lui sans qu'il se ralentît par les soins auxquels il était livré ? « Quel homme ! dit son historien. On le voyait tout aux autres et en même temps tout à lui-même ; aussi tranquille au milieu des affaires dont il était chargé, que s'il eût été seul dans le désert ; et toujours dans une même assiette, soit qu'il fût obligé de converser avec beaucoup de monde, soit qu'il en fût séparé. Attentif sur les autres par sa charité, et sur lui-même par sa vigilance religieuse, en travaillant avec un zèle infatigable à assister spirituellement et corporellement le prochain, il ne perdait pas de vue ce qu'il devait à son âme ; et il savait si bien allier ces deux choses, que c'était en lui une même action, et d'aider les autres à se sanctifier et de se sanctifier lui-même. »

Un des principaux moyens qu'il employait pour se soutenir dans cet esprit intérieur, était la lecture assidue des Livres saints. Ce fut là l'étude de toute sa vie. Il s'y appliquait avec la même ardeur, le même goût, la même onction dans la fin de ses jours, comme au commencement ; et il y puisait ce fonds intarissable

Digitized by Google

d'instructions qu'il communiquait aux autres avec tant de profit, et dont il se remplissait lui-même pour sa propre édification; ainsi la parole de Dieu nourrissait son âme, et son âme engraissée, pour ainsi dire, de cette divine manne, la faisait pleuvoir, comme un autre Moïse, sur ses religieux, et les en nourrissait à leur tour.

Son zèle pour le service divin, et surtout pour la psalmodie, ne se ralentit jamais, même dans sa vieillesse. Lorsque ses infirmités ou son grand âge ne lui permirent plus d'assister la nuit aux matines avec les autres, il ne laissait pas de veiller, afin qu'on les récitât avec tout le respect et la décence convenables. Il nommait celui qui devait entonner et conduire le chant, et celui qui devait faire la lecture tandis que les autres étaient assis, voulant que tout fût réglé de façon qu'on n'y fît rien de répréhensible par défaut de prévoyance. Il s'était aussi réservé ce soin afin que s'il n'avait pas la consolation de prier dans ce temps-là comme les autres, il pût veiller seul dans sa cellule, et ne fût pas privé de la pratique de cet exercice de pénitence, si ordinaire aux moines de ce temps. C'est la remarque particulière que fait l'historien de sa vie.

Après que cet auteur a marqué les avis que ce Saint donnait à ses religieux pour les animer à la pratique des vertus, et que nous avons rapportés en partie, il parle de sa vigilance pour les conserver dans la pureté de la foi, soit en empêchant que la contagion des hérétiques acéphales ne se glissât parmi eux, soit en leur montrant par sa fermeté, celle qu'ils devaient avoir eux-mêmes dans ce temps orageux, où l'empereur Anastase persécutait l'Église et protégeait ces hérétiques. Nous en avons parlé assez au long dans la vie de saint Sabas; notre Saint, qui lui était étroitement uni, combattit de concert avec lui pour la foi de l'Église, et ils furent ensemble comme un même rempart, qui servit de défense non-seulement aux solitaires, mais encore à tous les fidèles de la Palestine.

L'empereur Anastase, tout dévoué aux ennemis du concile de Chalcédoine, employait les différents moyens qu'il pouvait imaginer pour corrompre les orthodoxes. Il flattait les uns, il menaçait

Digitized by Google

les autres; il y en avait qu'il tâchait de gagner par des largesses, et ce fut de ce dernier artifice qu'il usa d'abord pour séduire ce grand Saint; car comme il savait que sa charité envers les pauvres et les affligés le portait à les secourir de tout son pouvoir, il prit ce prétexte pour lui envoyer une somme considérable, espérant le séduire par cette libéralité. Le Saint ne voulut pas la refuser de peur qu'il ne s'en offensât, comme d'un mépris fait à sa dignité impériale : son intention fut encore en l'acceptant de punir son avarice, car ce prince avait aussi ce vice avec beaucoup d'autres; mais pénétrant parfaitement ses intentions cachées sous ces dehors spécieux de charité, il assembla les religieux de différents monastères, et les avertit de se préparer à combattre pour la foi, et de l'imiter dans la constance dont il leur allait donner l'exemple.

Quelque temps après, il vint des officiers d'Anastase, qui le pressèrent beaucoup de se déclarer sur les matières de controverse, se flattant que les bienfaits de ce prince pourraient gagner quelque chose sur son cœur en faveur de ses sentiments; mais ils le trouvèrent bien éloigné d'y condescendre. Il écrivit même une longue lettre à l'empereur contre les raisons des acéphales, dont son historien ne nous a conservé que la fin, et voici comment il y parle : « Puisqu'on nous propose, ô empereur, de déshonorer notre foi et notre vie en suivant les erreurs des acéphales, ou de mourir glorieusement en soutenant les dogmes des saints Pères, sachez que nous préférons mourir. Nous sommes si éloignés d'adhérer aux nouveautés de ces hérétiques, que non-seulement nous nous tiendrons constamment dans la foi des Pères qui nous ont précédés, mais encore nous rejetterons avec horreur et nous prononcerons anathème contre ceux qui sont d'un sentiment contraire, et que, quelque violence qu'on emploie, nous ne communiquerons jamais avec un acéphale. Dieu nous préserve, ô Jésus, roi de gloire! qu'un tel malheur nous arrive jamais. Oui, ô empereur! nous prenons à témoin le Dieu qui préside à toute vérité, ou pour mieux dire, qui est lui-même la vérité suprême, et que les hérétiques attaquent aujourd'hui par leurs blasphèmes, que nous résisterons jusqu'à l'effusion de notre sang; car si tout

Digitized by Google

bon citoyen doit donner sa vie pour la patrie, ce que nous ferions nous-mêmes s'il était nécessaire, à combien plus forte raison la donnerons-nous pour la défense de la foi, qui est le salut de notre âme? Nous souffrirons plutôt que les saints Lieux soient consumés par le feu, que de soutenir des sentiments qui lui soient contraires; car à quoi bon les appeler saints, si on les déshonorait en même temps par les impiétés de l'hérésie?

« Nous ne souffrirons jamais qu'on attaque la foi, encore moins tiendrons-nous un langage qui lui soit contraire; cette foi que les conciles œcuméniques nous ont apprise : le concile de Nicée, contre Arius; le second de Constantinople, contre Macédonius; le troisième d'Ephèse, contre Nestorius; et en dernier lieu le quatrième de Chalcédoine, qui a suivi fidèlement la doctrine des autres, et par lequel le malheureux et exécrable Eutychès a été mis hors de l'Église, avec Nestorius et tous ceux qui les ont suivis dans leurs erreurs, et où la doctrine apostolique a été confirmée. Qu'on allume le feu, qu'on prépare l'épée, qu'on nous menace des plus cruels supplices, et s'il est possible qu'on veuille nous faire mourir, non pas une fois, mais un nombre innombrable de fois, nous ne trahirons jamais notre religion, et nous ne souffrirons point qu'on méprise honteusement la doctrine des saints Pères. Nous attestons ici les travaux qu'ils ont soufferts pour le soutien de la foi. Cette foi demeurera ferme et immuable dans nos cœurs, et dans les cœurs de ceux qui voudront être fidèles à Dieu et nous suivre. Nous prions ce Dieu souverain qu'il vous donne sa paix, qui surpasse toutes nos pensées, et qu'il protége et dirige votre empire! »

L'historien de ce Saint ne pouvait donner une plus belle preuve de la fermeté de son zèle pour le soutien de la foi catholique, que ce fragment de sa lettre. Le Saint l'avait sans doute concertée avec saint Sabas, qui, comme nous l'avons dit dans sa vie, écrivit à Anastase avec la même force, et où l'on trouve même quelques-unes de ses expressions.

L'empereur, soit par dissimulation, soit pour quelqu'autre motif, n'en parut pas offensé. Au contraire, il lui fit l'honneur de lui répondre, l'appelant un homme de Dieu, et il lui marqua qu'il n'était

Digitized by Google

pas l'auteur de ces innovations; qu'il était fâché des contestations qui troublaient l'Église; que les deux partis qui les entretenaient tâchaient de l'attirer chacun de leur côté; que dans ces agitations, il croyait qu'il était mieux pour lui de n'y prendre aucune part, et de demeurer comme immobile au milieu du trouble; que le silence était le plus convenable; que tout le mal venait des clercs et des moines qui voulaient pénétrer des vérités incompréhensibles, et traiter les mystères de la religion comme si ce n'était pas des mystères, qu'on doit plutôt adorer en se taisant qu'en cherchant à les approfondir. Il conclut en lui recommandant de prier le Seigneur qu'il fasse cesser ces divisions et rendre la paix aux églises.

Le Saint en lui écrivant lui avait envoyé des eulogies, et l'empereur lui marque dans sa lettre qu'elles lui avaient été fort agréables. Il s'adoucit même un peu envers les catholiques, mais il ne demeura pas toujours dans cette disposition; et comme s'il eût eu du regret d'avoir eu des sentiments d'équité, il ne tarda pas de renouveler la persécution, et fit publier de nouvelles ordonnances contre les défenseurs du concile de Chalcédoine. Le scandale éclata plus que jamais. Plusieurs catholiques cédèrent par faiblesse à son autorité et se joignirent aux hérétiques, soit de croyance ou du moins de communion. D'autres, irrésolus sur le parti qu'ils devaient prendre, attendirent que saint Théodose se déclarât. Il le fit avec éclat; car, comme nous l'avons dit dans la vie de saint Sabas, après avoir retiré Jean de Jérusalem du parti des acéphales, qui l'avaient mis sur ce siége en la place du patriarche Élie, et l'avoir encouragé à se déclarer ouvertement pour la foi catholique, ce qu'il fit en chaire le jour de saint Étienne dans l'église de ce Saint, en présence du gouverneur, des officiers de l'empereur et d'un peuple innombrable, ayant saint Sabas et saint Théodose à ses côtés; après, dis-je, tout cela, saint Théodose monta seul en chaire, et faisant signe de la main qu'on l'écoutât en silence, il prononça à haute voix ces paroles : « Si quelqu'un ne reçoit pas les quatre saints Conciles comme les quatre Evangélistes, qu'il soit anathème. » Tout le monde fut dans un merveilleux étonnement, comme si un Ange eût parlé. L'admira-

Digitized by Google

tion rendit les bouches muettes. Le Saint descendit ensuite et traversa la foule, où chacun le contemplait en silence, et comme si ce qu'ils venaient de voir était plutôt un songe qu'une réalité; et le fruit de cette sainte et généreuse liberté fut que les décrets, ou du moins les noms de ces quatre conciles furent écrits dans les sacrés dyptiques.

Il ne se contenta pas de cette déclaration. Il alla par les villes et les bourgs, où il affermit ceux qui chancelaient, en raména d'autres qui s'étaient égarés, confirma ceux qui étaient demeurés fidèles, seconda le zèle de ceux qui défendaient la religion, combattit vigoureusement partout les hérétiques, et expliqua à tous la doctrine de l'Église.

L'empereur Anastase fut extrêmement irrité de tout ce qui s'était passé au sujet de Jean de Jérusalem, et fit sentir à notre Saint en particulier l'effet de sa colère en l'envoyant en exil. Il s'y était préparé et le regarda comme une faveur du Ciel, s'estimant trop heureux d'être banni pour la foi de Jésus-Christ, lui qui était tout disposé à sacrifier sa vie. Mais son exil ne fut pas long, et la mort d'Anastase, qui arriva peu de temps après, lui laissa la liberté de retourner dans son monastère.

Dieu voulut justifier la fermeté de son zèle par le don des miracles dont il l'honora. Une femme affligée d'un cancer fut guérie sur-le-champ en touchant son habit. Deux autres qui n'avaient pu mettre au monde que des enfants morts, obtinrent par ses prières d'accoucher heureusement. Il empêcha des sauterelles de ravager une campagne où elles s'étaient répandues, et fit par la force de son oraison qu'elles s'arrêtèrent à des ronces et ne nuisirent point au grain. Une autre fois aussi il fit périr ces insectes avec de l'huile qu'il avait bénie. Il délivra des mariniers du naufrage, en leur apparaissant dans la tempête; et d'autres qui, étant en danger d'être dévorés par des bêtes sauvages, implorèrent son secours seulement en prononçant son nom. Chéric, comte d'Orient, qui joignait une grande piété à une grande valeur, devant aller combattre les Perses, se rendit auparavant au monastère du Saint et le pria de lui donner son cilice. Il s'en servit comme d'une cuirasse; et lorsqu'il fut en présence des ennemis, il le vit devant

Digitized by Google

lui pour diriger ses opérations, lui montrant ceux qu'il devait attaquer et ceux qu'il devait laisser, jusqu'au moment où la terreur ayant saisi les barbares, ils furent entièrement défaits. Il prédit aussi le tremblement de terre qui renversa la ville d'Antioche ; car une nuit ayant ordonné à celui qui avait soin de frapper à la porte des Frères pour les appeler à l'office, de le faire quoiqu'il ne fût pas encore temps, tous étant assemblés il leur dit : « Prions, mes Pères, prions, je vois que la colère de Dieu éclate du côté de l'Orient. » Ils répondirent tous qu'ils ne voyaient rien de semblable ; mais six ou sept jours après ils apprirent ce terrible tremblement de terre dont les historiens ont beaucoup parlé, et qu'on met en 526.

Cet homme incomparable, après avoir imité la foi d'Abraham, dit son historien, en quittant sa patrie et tout ce qu'il avait de plus cher dans le monde pour suivre la voix de Dieu, après avoir imité l'obéissance d'Isaac par celle qu'il rendit à ses pères spirituels, après avoir imité l'innocence de mœurs de Jacob, ainsi que la solitude et la pénitence de saint Jean-Baptiste, la ferveur ardente de saint Pierre et les travaux de saint Paul, devint encore la fidèle copie de Job par sa patience héroïque dans le cours d'une longue et douloureuse maladie, qui le conduisit enfin au tombeau. Il demeura un an entier livré sur sa pauvre couche à des douleurs excessives. Elles étaient si violentes qu'on ne pouvait le voir sans en être touché jusqu'au fond de l'âme. Elles le desséchèrent si fort, qu'il ressemblait à un squelette. On ne pouvait comprendre comment dans une extrême vieillesse il pouvait résister à des maux que des jeunes gens bien robustes auraient eu de la peine à soutenir. Il les endurait pourtant avec une douceur d'esprit et une soumission à la volonté de Dieu, dont on était aussi touché que de l'excès de ses souffrances. Un bon vieillard le considérant dans cet état de douleur, lui dit de prier Dieu qu'il daignât la modérer. Mais le Saint le regardant, non pas avec cet air doux et affable qu'il avait accoutumé, mais plutôt comme pour se plaindre à lui du conseil qu'il lui donnait, lui répondit : « Hélas, mon Père, pourquoi me parlez-vous ainsi ? j'en ai bien eu souvent la pensée, mais je l'ai rejetée comme une suggestion

Digitized by Google

du démon, plutôt que comme un bon sentiment. Je dois considérer qu'ayant réussi pendant ma vie dans toutes mes entreprises, et acquis de la réputation et de la gloire, c'est mon plus grand avantage d'être affligé et de souffrir avant que de sortir de ce monde, de peur que dans l'autre je ne sois privé des consolations qui nous sont promises, et qu'on ne me dise comme Abraham au mauvais riche : « Souvenez-vous que vous avez reçu votre récompense et votre bonheur durant votre vie. » *Luc.*, XVI.

Il conserva dans cet état la même force d'esprit, la même tranquillité d'âme, la même onction dans ses discours et la même ardeur amoureuse pour la parole de Dieu. Tous ceux qui l'assistaient en étaient témoins ; et ils remarquèrent encore qu'il remuait les lèvres durant son sommeil comme un homme qui prie, et que dès qu'il s'éveillait il récitait doucement des psaumes et des cantiques.

Ses religieux ne le quittaient point, se succédant en grand nombre les uns aux autres. Ils fondaient tous en larmes, considérant qu'ils perdaient en lui un excellent Père, qu'ils aimaient tendrement et dont ils savaient qu'ils étaient tendrement aimés. Il n'en était point, dit son historien, qui n'eût préféré de mourir avec lui, plutôt que de le voir mourir. Il était au milieu d'eux comme Jacob expirant au milieu de ses enfants, les instruisant et leur prédisant par une lumière céleste plusieurs choses qui devaient leur arriver dans la suite. Il les exhorta avec beaucoup de douceur et de piété à persévérer dans leur état, à combattre courageusement le démon, à souffrir avec une invincible patience les tentations qu'il leur susciterait, à obéir aux supérieurs qui gouverneraient le monastère après lui. « Si le troupeau augmente après ma mort, leur dit-il, et devient toujours meilleur, espérez que les prédictions avantageuses que je vous ai faites auront leur effet. Mais s'il n'en est pas ainsi, je ne puis vous répondre des suites. »

Trois évêques se trouvèrent à sa mort, et mêlèrent leurs larmes à celles de ses religieux. Dieu lui avait fait connaître le moment de son décès trois jours auparavant. Il le voyait approcher avec une sainte allégresse ; et tandis que ces prélats et tous ceux

Digitized by Google

qui l'environnaient étaient percés de douleur, il ne témoignait que de la joie d'aller s'unir à son Dieu. Car, dit son historien, les assistants allaient être privés de celui qu'ils chérissaient, et en étaient dans la désolation ; et il allait entrer dans les tabernacles du Père céleste, et son cœur se dilatait de consolation. Ceux-là regardaient sa mort comme le commencement de beaucoup de peines qu'ils auraient à souffrir par la privation de sa présence ; et lui considérait sa mort comme la fin de toutes les peines qu'il avait eues dans la vie. Enfin, il leva les mains au ciel et remua les lèvres comme pour prier, ce qui fit juger à ceux qui le voyaient qu'il entrait en colloque avec Dieu dans une sainte extase ; quelque temps après, il croisa modestement ses mains sur sa poitrine, et remit son âme généreuse et si redoutable aux démons, entre les mains de son Créateur, l'an de Jésus-Christ 529; il était dans la cent sixième année de son âge.

Dieu manifesta aussitôt sa sainteté par un miracle insigne. Un habitant d'Alexandrie nommé Étienne, possédé depuis plusieurs années d'un malin esprit, qui par intervalle le tourmentait cruellement, avait eu souvent recours à ses prières durant sa vie pour en être délivré, mais cela avait été sans effet. Il se flattait pourtant toujours qu'enfin il lui obtiendrait de Dieu cette grâce, mais quand il le vit mort, il perdit toute espérance et en fut inconsolable. Dans cet état de désolation il alla se jeter sur le cercueil du Saint, et embrassa ses précieuses reliques ; il protesta qu'il aimait mieux qu'on l'ensevelît avec lui, que de vivre avec le cruel hôte qui le faisait tant souffrir. Dans ce moment le démon l'arracha d'auprès du saint corps, le renversa par terre, comme s'il eût voulu le mettre en pièces, pour faire voir à tous les assistants quelle est sa fureur contre les hommes, et que ce n'était que par la violence d'une force supérieure qu'il abandonnait celui-ci ; et il sortit ainsi de son corps, le laissant dans une santé parfaite.

Le bruit de ce miracle, qui se fit en présence d'un grand nombre de témoins, se répandit aussitôt avec celui de sa mort. Pierre, alors patriarche de Jérusalem, se rendit à son monastère, suivi de plusieurs évêques, pour assister à ses funérailles. Il y accourut aussi des moines de toutes parts et un nombre infini de



Digitized by Google

personnes séculières, chacun s'empressant de toucher son saint corps, d'emporter quelque peu de ses cheveux ou de son habit, ou du moins d'avoir la consolation de le voir. La foule était si grande qu'on fut obligé de différer de l'ensevelir, pour donner à tout le monde le loisir de satisfaire sa dévotion, jusqu'à ce qu'enfin y ayant moins de presse, on en profita pour le déposer en terre ; ce qu'on fit, non pas pour le cacher, mais pour le conserver comme un riche trésor à la piété des fidèles. Son historien assure qu'il se fit quantité de miracles à son tombeau. (MARIN.)

## SAINT HYGIN,

PAPE ET MARYR.

Hygin, né à Athènes et fils d'un philosophe, était un chrétien savant, sage et pieux. C'était dans le second siècle de l'Église. Il se trouvait à Rome, lorsque saint Télesphore, le neuvième Pape, fut enlevé de ce monde par le martyre, le 5 janvier de l'an 152, Antonin le Pieux étant empereur. En dépit des éloges qu'on a donnés à cet homme, son règne fut horrible pour les chrétiens, que les payens regardaient comme des magiciens, des sacrilèges ennemis de leurs dieux, et qu'ils traitaient sans pitié sous prétexte d'apaiser leurs idoles.

L'Église se trouvait donc cruellement persécutée, lorsque saint Hygin, sept jours après la mort de saint Télesphore, fut élu pour lui succéder sur la chaire de saint Pierre. Valentinien et Cerdon et d'autres hérétiques encore semblaient s'unir aux idolâtres pour entraver l'Église. Ils feignaient d'abord d'être catholiques soumis au Saint-Siege, et ils s'insinuaient avec leurs erreurs parmi les fidèles. Mais Hygin les démasqua et exhorta les fidèles à demeurer constants dans la foi enseignée par les Princes des Apôtres saint Pierre et saint Paul et consacrée par leur sang.

Il écrivit à ce sujet quelques épîtres; on nous en a conservé deux, dont l'une est adressée à tous les chrétiens. Il y expose dans sa vérité le mystère de l'Incarnation que les hérétiques entendaient mal. L'autre s'adresse aux Athéniens, ses compatriotes ; il les exhorte à s'exercer aux actes de vertu, et les informe

Digitized by Google

de la manière exacte d'administrer les Sacrements et de faire le service divin. Il expose les fonctions, dans l'Église, du portier, du lecteur, de l'exorciste, de l'acolyte, du sous-diacre et du diacre, et il fait comprendre comment les moindres détails de nos Mystères doivent être respectés. Il règle les cérémonies avec lesquelles on doit consacrer le saint Chrême ; il ordonne qu'il n'y ait qu'un parrain et une marraine au Baptême, il établit comment le métropolitain doit procéder contre un évêque son subordonné, et répand d'autres lumières très-saintes.

Après avoir gouverné l'Église de Dieu, selon le livre des Pontifes romains, quatre ans, trois mois et quatre jours, saint Hygin fut aussi martyrisé pour Jésus-Christ le onze janvier de l'an 156, sous l'empire d'Antonin le Pieux. Il avait donné trois fois les saints Ordres à quinze prêtres, à cinq diacres et à six évêques. Son corps fut enseveli au Vatican, près du corps de saint Pierre et des autres Pontifes ses prédécesseurs et l'Église catholique fait sa commémoration le jour même de son martyre.

## SAINT PALÉMON,

ABBÉ.

Saint Palémon s'était retiré dans un désert de la Thébaïde, où il vivait seul, lorsque saint Pacôme vint le prier de le recevoir auprès de lui. Il représenta au jeune homme tout ce qu'il crut le plus capable de le rebuter, et de le faire changer de dessein. « Je vis ici, lui dit-il, dans une mortification continuelle ; je ne mange que du pain et du sel, je ne fais aucun usage de vin, ni d'huile. Je passe la plus grande partie de la nuit à chanter les psaumes, ou à méditer l'Écriture-Sainte, et souvent il m'arrive de la passer tout entière sans dormir. »

La délicatesse du jeune Pacôme parut ébranlée à ce récit. Cependant Jésus-Christ l'encouragea, et saint Palémon reconnut en lui tant de ferveur qu'il le reçut. Il prit un soin extrême de ce novice, qu'il instruisait assidûment de tous les devoirs de la vie solitaire, et dont la docilité répondait à ses enseignements.

Un jour de Pâques, il lui ordonna de préparer le repas ; mais s'apercevant que saint Pacôme avait mêlé un peu d'huile avec du

Digitized by Google

sel à cause de la solennité, il dit en répandant des larmes : « Pourrais-je manger de l'huile, après que mon Maître a été crucifié? » Et Pacôme, avec toutes ses instances, ne put l'obliger à faire autrement qu'à son ordinaire.

Saint Palémon au bout de quelque temps quitta sa cellule et vint habiter avec saint Pacôme le désert de Tabenne. Son extrême vieillesse et ses austérités l'avaient très-affaibli et réduit à de grandes infirmités. Par complaisance pour quelques solitaires, il diminua quelque chose des rigueurs de sa pénitence, mais comme cette condescendance avait fait voir son peu d'opiniâtreté à ses sentiments, il montra ensuite qu'il n'en voulait pas profiter pour flatter sa mollesse. Il mourut entre les bras de saint Pacôme, qui marcha sur ses traces.

---

## SAINT THÉODOSE D'ANTIOCHE OU LE CHEVELU.

Saint Théodose le Chevelu, natif d'Antioche, vint au monde près d'un siècle avant saint Théodose le Cénobiarque dont nous avons raconté la vie.

Lorsqu'il commença à se connaître, il ne voulut retenir de tous les avantages qu'il avait reçus dans le monde, que les fruits de la belle et pieuse éducation que ses parents lui avaient donnée. Il méprisa et abandonna les richesses de sa famille, et quitta ses proches et ses amis pour suivre Jésus-Christ dans les déserts.

Il se retira sur une montagne de Cilicie, couverte de bois, où il n'avait pas d'autre compagnie que celle des animaux sauvages. Il y vécut dans une pénitence presqu'incroyable. Il ne put néanmoins y demeurer longtemps caché, ni se défendre de recevoir un grand nombre de disciples que sa réputation lui avait attirés. Il partagea leur temps comme il avait fait le sien, le donnant au travail des mains, à la prière et à la contemplation.

Comme il fallait peu de chose pour leur entretien, à cause de l'abstinence continuelle où il les élevait, il eut de quoi exercer l'hospitalité et faire de grandes aumônes de ce que produisait leur travail. Ce qui le fit regarder comme le père des pauvres.

Il ne prescrivait rien de difficile à ses disciples, qu'il ne leur en

Digitized by Google

donnât l'exemple d'abord. Autant il avait été traité délicatement dans son enfance chez ses parents, autant maltraitait-il son corps dans la suite, par les austérités, et il négligea son extérieur jusqu'à laisser croître ses cheveux qui lui tombaient aux talons, se contentant de les lier autour de la ceinture.

C'est ce qui l'a fait appeler le Chevelu.

Le crédit qu'il avait auprès de Dieu, et qui se faisait sentir par les grâces extraordinaires qu'il recevait du ciel, lui attira la confiance non-seulement des peuples de la Cilicie et de la Syrie, mais aussi des étrangers, qui sur le bruit de sa sainteté et de ses miracles, réclamaient son assistance de fort loin. Ce qui arrivait principalement à ceux qui se trouvaient en quelques dangers sur les mers du Levant. Les peuples même les plus barbares donnèrent des marques de la vénération qu'ils avaient pour lui, et ils eurent toujours grand soin d'épargner son monastère et ses dépendances.

Néanmoins les évêques, craignant que l'avarice ne portât à la fin ces bandes qu'on appelait les Isaures, à l'emmener comme ils avaient emmené deux de leurs confrères pour lesquels il avait fallu payer de très-grosses rançons, l'obligèrent à se retirer dans Antioche, pour y être plus en sûreté. Il obéit et il vécut là comme il avait vécu dans sa solitude, trouvant Dieu partout, jusqu'au jour où il alla l'adorer plus pleinement au ciel par une mort heureuse. Elle arriva le 11 janvier, vers l'an 412.

On rendit des honneurs extraordinaires à ses funérailles, et son corps eut dans l'église des Saints-Martyrs, le même tombeau que celui de saint Aphraate et celui de saint Julien Sabas, avec lequel il avait autrefois demeuré quelque temps.

---

## SAINT SALVE OU SAUVE,

### ÉVÊQUE D'AMIENS.

Saint Salve, évêque d'Amiens, que le vulgaire appelle saint Sauve, est quelquefois confondu avec saint Salve d'Alby et saint Salvius d'Angoulême. Il mena dans sa jeunesse une vie un peu mondaine. Mais Dieu l'ayant éclairé, il conçut tant de mépris et

Digitized by Google

d'aversion pour les dissipations de ce monde, qu'il le quitta, dans le temps même où la fortune lui souriait le plus. Il distribua ses biens aux pauvres, et se retira dans un monastère qu'il fit bâtir sous le patronage de la très-sainte Vierge et de saint Pierre.

Il y avait, dit-on, plusieurs années qu'il s'exerçait là dans les jeûnes, les veilles, la prière, le service des pauvres et des malades, lorsqu'il fut question de donner un successeur à saint Honoré, évêque d'Amiens. Saint Aichar, évêque de Noyon, ayant été chargé par le roi Thierry, fils de Childebert, de veiller à l'élection d'un digne personnage, crut qu'il fallait s'adresser uniquement à Dieu pour le lui demander, et après un jeûne de trois jours qui avait été ordonné publiquement, on jugea que la volonté divine se déclarait pour le pieux et dévoué Salve.

Il fallut lui faire beaucoup de violence pour l'arracher de sa solitude. Mais lorsqu'on lui eut fait comprendre que Dieu lui-même voulait le charger du fardeau de l'épiscopat, il en reçut le poids avec tant de sagesse, de vigilance, de zèle et de charité, qu'il justifia le choix qu'on avait fait de lui.

L'éclat de ses vertus le fit bientôt connaître à la cour, et le roi Thierry voulut l'avoir dans son conseil. Le don des miracles dont la bonté de Dieu l'avait appuyé, donna encore un nouveau lustre à sa sainteté, ce qui parut principalement après sa mort, qui eut lieu le 28 octobre de l'an 715.

Son corps fut transporté, quelques siècles après, de l'église de Notre-Dame d'Amiens à Montreuil-sur-Mer, où on lui a toujours rendu, depuis, un culte particulier, et sans doute que le 11 janvier qui est le jour de sa fête, fut celui de cette translation.

Il y a sur saint Sauve ou Salve, des légendes qui se rattachent à saint Salve ou Salvy, évêque d'Albi : quelques-uns attribuent à tort ces légendes à saint Salve d'Amiens. On les trouvera à la vie de saint Salvy d'Alby, le 10 septembre.

Digitized by Google

## LES SAINTS MARTYRS D'OCCISMOR.

C'est ici non une histoire bien assise, mais une tradition respectable, que nous rapportons parce qu'elle a toujours été en grand crédit chez les Bretons.

On raconte qu'aux premiers temps de l'ère chrétienne, au IIIe ou IVe siècle, il y avait dans le territoire que domine à présent la petite ville de Plouneventer, dans le département du Finistère, une cité assez importante qu'on appelait Occismor. Elle était habitée par des Romains qui avaient fui les persécutions, et qui étaient tous bons et fidèles chrétiens. Ils avaient pour les gouverner une sainte femme, en qui ils voyaient leur reine et qu'ils appelaient Thérèse.

Les voisins en parlant de cette ville la nommaient *la sainte Cité* et ses habitants *le monde de perfection.*

Des idolâtres survinrent et voulurent détruire la paix et l'union dont on jouissait dans cette pieuse ville. Ils attaquèrent les habitants d'Occismor, les chassèrent de leur cité et remportèrent sur eux une grande victoire. Le combat avait été si désastreux, que le sang des Occismes avait rougi toutes les eaux, et que le champ du combat avait reçu le nom de Lande des Peines.

Cependant l'armée sainte n'avait pas été entièrement détruite. Il en restait quelques débris qui se retirèrent dans la terre de Rivoaré, en Bas-Léon, et là, vaincus de nouveau par la multitude des barbares, ils consommèrent dans une autre bataille leur sacrifice à la foi de Jésus-Christ. Ces martyrs reposent dans le cimetière de Laurivoaré.

Les Occismes avaient laissé après eux des monuments non équivoques de leur amour pour la religion, dans ce grand nombre de Croix qu'on retrouvait encore en 1789, sur le sol de leur ancienne patrie.

La tradition, citée par M. de Kerdanet, rapporte encore que les premiers évêques de Léon, pleins de respect pour cette terre sainte, y avaient fixé quelque temps leur séjour.

Outre le cimetière commun de la paroisse de Laurivoaré, il en

Digitized by Google

est un autre dans lequel on n'enterre plus et dont l'entrée n'est permise que les jours de pardons ou de fêtes patronales. Il n'est même alors permis d'y pénétrer que tête et pieds nus, parce que selon la tradition les 7777 saints Martyrs de la religion chrétienne y sont inhumés.

Ce cimetière est enclos d'un mur bas, un peu plus élevé du côté de l'Occident, et formé, de ce côté-là, d'arcades grossières, au milieu desquelles est un porche, qui abrite une statue de la très-sainte Vierge.

Dans cet enclos, un vaste emplacement carré, pavé de dalles de pierres de formes irrégulières, est encadré par une espèce de pavé de marbre noir. Sous ces dalles, dit-on, reposent les 7777 Saints. Et M. de Frémenville, dans ses *Antiquités du Finistère*, dit à ce propos, que la sottise ignorante peut seule mépriser et rejeter entièrement la tradition qui concerne ces Martyrs. Qu'était-ce donc que ces Saints? Un peuple entier habitant la terre de Rivoaré, et qui nouvellement converti au christianisme, a été dans une bataille massacré et détruit par une peuplade encore païenne qui habitait un canton voisin.

Cambry, qui n'était pas trop crédule, qui même ne l'était pas assez, ajoute sur ce sujet : « La tradition est à Laurivoaré, qu'il s'est livré là une grande bataille. On y trouve un cimetière nommé le cimetière des Saints ou des Sept mille [1]. »

En 1664, Alexandre VII approuva la Confrérie de tous les Saints de Laurivoaré.

En 1839, M. Ilion, curé alors de Laurivoaré, écrivait : « Une tradition immémoriale en ce pays et dans tout l'ancien évêché de Léon, porte à croire que le cimetière de Laurivoaré contient les reliques de plusieurs saints Martyrs. Ce cimetière des Saints est enclavé dans celui de la paroisse, entouré d'un mur; et personne n'y entre sans se dépouiller de sa chaussure. Je puis vous certifier que l'on voit tous les jours des pèlerins venir de tous côtés visiter ce cimetière. »

[1] Voyage dans le Finistère.

Digitized by Google

## SAINT LEUCE (LEUCIUS),

ÉVÊQUE DE BRINDES.

Saint Leuce fut un des apôtres de la Péninsule italique. Son culte était très-populaire à Brindes, au IVe et au Ve siècle. Mais nous ne savons guère de lui que ce que nous apprend une hymne de son office, hymne que les Bollandistes nous ont conservée. Elle se chante le 11 janvier, jour de sa fête. « Voici enfin le jour vivement désiré, où Leuce, notre Patriarche, est allé plein d'allégresse se présenter à Dieu. Illustré par ses mérites et par ses miracles, c'est lui qui nous a purifiés par le Baptême et qui a repoussé loin de nous les erreurs. Radieux de sainteté, en nous prêchant les voies qu'a tracées le Seigneur, il rendait la santé aux malades et il a ressuscité des morts. Enfants de Brindes, vous avez plusieurs titres d'honneur, mais le plus éclatant et le meilleur, c'est pour vous le patronage de saint Leuce. »

## SAINT PROBIEN,

ÉVÊQUE DE BOURGES.

Ce saint Évêque était un enfant de Poitiers, riche de science et de vertus et qui fut élu, comme c'était l'usage alors, par le clergé et le peuple de Bourges, pour succéder à saint Désiré, dont on lira la vie au mois de mai. C'est lui qui établit saint Auguste, que le peuple appelle saint Août, Abbé du monastère de Saint-Symphorien, près de Bourges [1]. Il assista en 551 et en 557 au deuxième et au troisième conciles de Paris. Secondé par saint Auguste ou Août, il découvrit le corps de saint Ursin, premier évêque de Bourges. Il en fit la translation dans l'église de Saint-Symphorien, qui prit dès lors le nom d'église de Saint-Ursin. L'illustre évêque de Paris, saint Germain, assistait, dit-on, à cette fête religieuse.

Saint Probien, dont saint Grégoire de Tours a fait l'éloge dans son livre de la *Gloire des Confesseurs*, a été loué aussi par saint

[1] Fêté le 7 octobre.

Digitized by Google

Fortunat, dans son *Histoire de saint Germain de Paris*. Il ne siégea que huit ans à Bourges. Ayant voulu faire le pèlerinage de Rome, il y mourut et fut inhumé dans l'église de Saint-Laurent-hors-des-murs.

Successeur d'un Saint, il fut remplacé par un autre, saint Félix, qui est honoré le 1er janvier.

---

## SAINT EGWIN,

ÉVÊQUE DE WORCESTER.

Egwin naquit au VIIe siècle, du noble sang des rois de Mercie. On sait que la Mercie était alors l'un des sept royaumes d'Angleterre qu'on appelait l'Heptarchie. Il eut le bonheur et la grâce de se consacrer à Dieu et à la très-sainte Vierge dès ses plus jeunes années. Ses vertus, à mesure qu'il grandissait, prenaient de l'éclat sans qu'il s'en enorgueillit; et, en même temps qu'il faisait de bonnes études, on remarquait aussi qu'il avançait à grands pas dans les voies de la sainteté.

Il ne faisait aucun acte sans prier la très-sainte Vierge de le bénir; et il n'avait aucun succès sans l'en remercier.

Après avoir passé par les divers degrés qui mènent au sacerdoce, il se vit ordonné prêtre et eut la joie de dire sa première messe le 25 mars de l'an 690. Ce jour fut choisi par lui, parce qu'il était le plus glorieux pour la très-sainte Vierge.

Deux ans après, il fut élevé sur le siége épiscopal de Worcester. Dès lors, la généreuse liberté avec laquelle il reprenait les vices, lui suscita, de la part de plusieurs pécheurs endurcis, des hostilités formidables. Pour laisser à ces égarés le temps de rentrer dans le calme, il fit le pèlerinage de Rome. Il resta deux ans dans cette ville, fut béni et encouragé par le Pape saint Sergius, premier du nom, et visita tous les sanctuaires où la Mère de Dieu est vénérée.

A son retour, il fut reçu avec joie par tout son diocèse, et trouva la colère de ses ennemis un peu assoupie. Alors, avec l'aide de son parent Kenred, roi de Mercie, il fonda, dans son diocèse,

Digitized by Google

la célèbre abbaye d'Eversham, et en cela il obéissait à une inspiration de la très-sainte Vierge.

On voit, dans les Actes des Bénédictins, que le pieux Egwin, priant un jour la Mère de Dieu, dans une petite chapelle isolée au bord de l'Avon, l'auguste Vierge lui apparut et lui demanda de fonder là un monastère de vierges chrétiennes. Heureux d'accomplir un désir de Marie, il fit, de la petite chapelle où l'apparition l'avait comblé de joie, une belle église où Dieu fut longtemps béni. L'abbaye d'Eversham brilla jusqu'aux jours où Henri VIII fit la guerre à la foi catholique.

Ce saint Évêque mourut le 30 décembre 717, et fut inhumé dans une église qu'il avait élevée à la très-sainte Vierge. La translation de ses reliques se fit, dit-on, le 11 janvier 1183.

---

## SAINT TETHVIN,

MOINE DE REDON.

Saint Tethvin (Tethvinus et non pas Tethviüs), n'était que simple clerc, quand Dieu daigna l'appeler à la retraite. Il fut un des cinq premiers disciples de saint Couvoyon. Il édifia la communauté naissante de Redon, par son détachement des créatures et son application aux choses célestes. Il triompha des tentations par la prière et par une abstinence étonnante. Le Seigneur le récompensa de sa fidélité en lui accordant beaucoup de grâces. Le premier usage que le charitable ecclésiastique en fit, fut de guérir un serviteur du monastère.

La patience de Tethvin fut mise à une rude et longue épreuve. Il fut paralysé et presque muet pendant les cinq dernières années de son exil sur la terre, et nous reproduisons avec plaisir l'éloge que font de lui les hagiographes, d'après les Actes des Bénédictins :

« Tethvin, religieux à Redon, au diocèse de Vannes, donna l'exemple d'une patience inaltérable au milieu des souffrances. Après avoir passé toute sa vie au service de Dieu et à la pratique des bonnes œuvres, il fut attaqué d'une maladie très-douloureuse, qui lui ôta l'usage de ses membres. Jamais il ne donna le moindre

Digitized by Google

signe d'impatience, ni ne fit entendre la moindre plainte. Il trouvait une douceur inexprimable à prononcer le divin nom de Jésus, il lui offrait continuellement ses douleurs et ses peines.

« Ayant, sur la fin de sa vie, perdu l'usage de la parole, il demanda par signes qu'on plaçât un Crucifix en face de son lit, et il ne se lassait pas de contempler les plaies du Sauveur ; il puisait dans ces saintes méditations une force d'âme extraordinaire.

« Une de ses plus grandes privations était de ne pouvoir plus chanter les louanges de Dieu, ayant eu, pendant toute sa vie, un grand amour pour la sainte psalmodie. Ses souffrances durèrent cinq années, pendant lesquelles il ne cessa pas un instant d'être un sujet d'édification pour ses frères. Il mourut vers la fin du IX^e^ siècle. »

## SAINTE EUPHRASIE LA MÈRE.

Euphrasie ou Eupraxie était parente de l'empereur Théodose le Grand. Elle reçut, dans son opulente famille, l'éducation la plus chrétienne et n'eut sous les yeux, dans son enfance, que des exemples de vertus.

On la maria toute jeune à un riche seigneur nommé Antigone, parent aussi de l'empereur, auprès duquel il avait un poste éminent. C'était un digne et ferme chrétien. Il partageait l'ardente piété de sa jeune épouse ; il s'associa à ses œuvres de charité, et on les vit avec admiration distribuer en aumônes leur immense fortune.

Les deux époux n'avaient qu'un même cœur ; ils ne vivaient que pour Dieu et pour les pauvres, et n'ambitionnaient d'autre bonheur que celui qui attend dans le ciel les âmes dévouées.

Au bout d'une année de mariage, il leur naquit une fille que l'on nomma Euphrasie comme sa mère, et qui comme elle devint une Sainte. Après cette grâce que Dieu leur faisait, Antigone et Euphrasie s'engagèrent mutuellement à vivre désormais dans la chasteté ; et le mari, au bout d'un an, devança sa femme dans les cieux (381).

Théodose se déclara aussitôt le protecteur de la veuve et de sa fille. De brillants seigneurs, qui ne savaient pas l'engagement

Digitized by Google

que la pieuse Euphrasie avait pris devant Dieu, recherchèrent sa main, séduits par ses grâces, ses vertus et ses richesses. Mais elle déclara à tous qu'elle voulait se sanctifier dans la vie des veuves chrétiennes; et, pour se soustraire aux importunités, elle quitta sans bruit Constantinople et gagna l'Égypte. Elle avait dans ce pays de grands biens.

Elle y demeura quelques années, occupée de l'éducation de sa fille et de ses bonnes œuvres, dont elle soulageait tous les monastères. Elle visita la Thébaïde, emmenant partout avec elle sa chère enfant, qui ne voyait que lieux bénis et saintes âmes, et qui fut bien frappée d'une maison de religieuses où cent trente vierges vivaient dans une concorde inouïe et dans une pauvreté résignée, avec un courage plein de joie. La mère et la fille se fixèrent auprès de ce couvent. La mère pria les vierges de recommander vivement à Dieu son mari; et elle leur offrit, de sa fortune, des revenus annuels qui pouvaient éloigner de leur cœur tout souci. Mais ces saintes filles, en s'engageant aux prières qu'Euphrasie leur demandait, répondirent à son offre généreuse qu'elles avaient choisi la pauvreté et qu'elles voulaient vivre et mourir pauvres. Elles acceptèrent seulement de l'huile pour la lampe de leur chapelle et de l'encens pour leur autel.

La jeune Euphrasie, qui n'avait qu'un cœur avec sa mère, était arrivée à l'âge de neuf ans; mais la solide piété rend précoce. Elle témoigna l'ardent désir de vivre avec les cent trente servantes de Dieu; et sa mère, voyant là une vocation réelle, la donna à Jésus-Christ dans cette douce maison. La pieuse mère ne prit pas le voile; mais elle vivait avec la même abnégation que les compagnes de sa fille.

Elle ne devait pas survivre longtemps à cette séparation; ses travaux, sa charité, ses jeûnes l'épuisaient. Un an après l'entrée de sa fille dans le monastère, elle bénit sa chère enfant et lui donna ses dernières instructions; elle sentait son âme se séparer de sa dépouille mortelle; elle s'envola dans la vraie patrie au commencement de l'année 391.

Les uns la fêtent avec son fidèle Antigone en ce jour, d'autres le 13 avril et le 4 mars.

Digitized by Google

## SAINTE HONORÉE DE PAVIE.

Honorée était la plus jeune des quatre sœurs de saint Épiphane, évêque de Pavie. Venue au monde en des jours où l'Italie était presque toujours envahie et saccagée par les barbares, elle vit sa ville ruinée et son peuple sous le joug des Hérules. Elle fut elle-même emmenée captive avec ses sœurs par les soldats d'Odoacre, qui les privèrent de leur liberté, mais qui pourtant les respectèrent à cause de leur noblesse.

Quand la paix succéda pour un temps à ces revers, Épiphane, rétabli sur son siége, parvint à délivrer ses sœurs de leur esclavage, et il leur donna le voile. Dès lors elles menèrent la vie religieuse dans une grande perfection. Liberate mourut la première le 16 janvier 495, Lumineuse le 9 mai 496, Honorée le 11 janvier de l'an 500, Spéciosa le 18 juin de l'an 510.

Leur mémoire est vénérée à Pavie.

## LE BIENHEUREUX DAVID,

FRÈRE MINEUR.

On ignore le temps de la naissance du bienheureux David, et quels étaient ses parents. On conjecture que c'étaient des gens aisés, à en juger par l'excellente éducation qu'ils lui donnèrent. Ses grandes connaissances dans les lettres divines et humaines firent de lui un prédicateur célèbre dans son temps, et ses discours avaient d'autant plus d'efficacité, que sa sainte doctrine était soutenue par l'exemple continuel d'une vie irréprochable.

On a dit de plusieurs ouvrages qu'a laissés le bienheureux David, et qui ont fait passer son nom à la postérité, qu'ils étaient comparables aux méditations de saint Augustin, aux ouvrages de saint Bernard, de saint Bonaventure, et à ceux de Gerson, chancelier de l'Université de Paris. En effet, sa profonde érudition et sa piété s'y font également admirer.

David parut dans le monde peu de temps après saint François d'Assise, dont il avait embrassé l'Institut. Au terme d'une vie

Digitized by Google

innocente, dont on sait très-peu de détails, il mourut saintement en l'année 1272, à Augsbourg, lieu de sa naissance. Il y repose et il y est honoré pour ses miracles.

## LE BIENHEUREUX THOMAS DE CORI,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Thomas naquit à Cori, dans l'État pontifical, le 4 Juin 1655, de Noël Placidi et d'Angèle Cardilli, et il reçut au baptême les noms de François-Antoine. Après avoir commencé ses études auprès du chanoine Melita, il les acheva sur les montagnes en gardant le troupeau de son père. A la mort de ses parents, il partagea entre ses sœurs le peu qu'ils avaient, et entra dans l'Ordre de Saint-François, où il prit le nom de Frère Thomas. Le 8 février 1678, il fit sa profession au couvent d'Orviéto; il passa ensuite au couvent du Paradis, près de Viterbe, pour y étudier la philosophie et la théologie. Il dit sa première messe à Vellétri. L'estime que l'on avait pour lui était déjà si grande, qu'à l'âge de vingt-huit ans on le destina à être second maître des novices.

Quelques années après, le Général des Frères-Mineurs de la Régulière Observance ayant établi qu'il y aurait un couvent de retraite, ou *Ritiro*, dans chaque province de l'Ordre, choisit pour la Province Romaine un petit monastère des montagnes de la Sabine qui avait été donné autrefois à saint François par les enfants de saint Benoît. Il était tel que saint François les aimait, entouré d'arbres touffus et de bouquets de bois, perdu dans les rochers, à trois lieues de Subiaco, à une demi-lieue de Civitella, et couronné de monts solitaires. Un grand nombre de ses religieux s'y étaient distingués autrefois par leurs vertus; et aucun lieu n'était plus propre pour y professer la pauvreté et y pratiquer les rigueurs de la pénitence. Le chœur, très-étroit, n'avait que des bancs sans appuis pour les bras; les cellules n'avaient qu'un misérable petit lit, une chaise et une petite table. Aussi, dès que le bienheureux Thomas de Cori sut que le Général avait choisi le couvent de Civitella, pour en faire le *Ritiro* de la Province Ro-

Digitized by Google

maine, il demanda à s'y rendre, et y arriva d'Orviéto, n'emportant avec lui que son bréviaire. Il y fut reçu avec une grande joie par les bons religieux qui allaient entreprendre de mener une vie plus austère, et qui savaient trouver en lui le modèle de toutes les vertus qu'ils voulaient pratiquer. Et, en effet, quoiqu'il n'eût pas été nommé gardien tout d'abord, c'est à ses exemples et à ses conseils, puis à la sagesse de sa direction, qu'on dut le succès de cette réforme et les heureux fruits qu'elle porta.

Voici le règlement qu'on établit, et que le Bienheureux, qui en était le véritable auteur, fit approuver en 1706, après une expérience de vingt années.

Tous les jours, on se levait à minuit précis pour dire les Matines au chœur, même en hiver où le froid est très-vif dans ces montagnes couvertes de neige. L'Office devait être récité lentement et avec une grande modestie. Il y avait dans la journée deux heures et demie d'oraison mentale. Après la Messe, dont l'intention était toujours appliquée aux bienfaiteurs et aux religieux défunts, on se mettait au confessionnal, d'où l'on ne devait sortir qu'après avoir entendu tous les pénitents. Outre les jeûnes ordinaires de l'Église et de l'Ordre, on faisait le carême de l'Épiphanie selon le conseil de saint François, et la vigile de toutes les fêtes de Notre-Dame, du séraphique Patriarche et de saint Antoine de Padoue. Ces jours-là, on mangeait à genoux un peu de pain avec des herbes et des fruits, sans aucun mets substantiel ; pieuse coutume qui passa dans la suite en beaucoup d'autres couvents de la Province Romaine. Rarement on servait de la viande. Partout et toujours on gardait un rigoureux silence, et principalement au réfectoire, où chacun lisait à son tour un livre de piété. Nul ne pouvait entrer dans le cloître, si ce n'est les religieux et les personnes de distinction. Quand un religieux étranger arrivait au couvent, on lui lavait les pieds en récitant des psaumes et d'autres prières. Trois fois par semaine, on se disciplinait et on faisait la coulpe, s'agenouillant devant le supérieur pour avouer ses fautes et ses défauts et en recevoir pénitence. Pendant les exercices spirituels, qui chaque année duraient huit jours, usage excellent et qui s'est répandu dans tous les couvents de l'Ordre,

Digitized by Google

le recueillement était plus parfait, le silence plus rigoureux, et les austérités plus nombreuses, car chaque nuit les religieux se donnaient la discipline. La ferveur ainsi ranimée rendait des forces à ceux qu'une vie si pénible eût pu fatiguer, et à la longue décourager : on reprenait avec une nouvelle joie le difficile chemin de la perfection, jusqu'à ce que la mort arrivât, et avec elle la récompense.

Toutefois ce ne fut pas sans quelque résistance, ni sans obstacle que le Bienheureux y fit entrer ses compagnons. On trouva d'abord la récitation de l'Office divin trop lente, le silence trop gênant, l'oraison trop longue, et la nourriture insuffisante. Le peuple, et surtout les bandits qui infestaient ces montagnes et cherchaient un refuge au couvent, s'irritèrent de n'y pouvoir plus entrer. Les habitants du pays, à qui l'on donnait d'ailleurs une cordiale hospitalité, comprirent facilement les motifs pour lesquels l'accès du cloître leur était interdit; mais les bandits prétendirent rester de force dans un asile où ils étaient en sûreté, à cause des grands bois qui l'environnaient : il fallut toute la fermeté et le courage du Bienheureux pour les en éloigner. Souvent ils le menacèrent et l'insultèrent : il en triompha pourtant, et rendit au couvent sa tranquillité. Que pouvait craindre un homme qui faisait chaque jour à Dieu le sacrifice de sa vie, par les mortifications et les fatigues qu'il s'imposait? Dès le commencement, il avait regardé la mort, que ses cilices, ses chaînes de fer, ses disciplines, ses jeûnes au pain et à l'eau, et les plaies de son corps rendaient imminente, et l'ayant trouvée douce et désirable comme l'entrée du ciel, il ne s'en était plus inquiété, laissant à Dieu le soin de hâter ou de ralentir sa vie, selon qu'il conviendrait à ses desseins. Rien ne l'effrayait donc; et ne cherchant plus à sauver sa vie, il se portait à tout ce qui était du devoir sans aucun souci du péril. La nuit, il se traînait au chœur avec d'effroyables plaies aux jambes, lesquelles pénétraient jusqu'à l'os. Après la sainte Messe, à laquelle il se préparait par de longues oraisons et de sanglantes disciplines, il entrait au confessionnal et y restait quelquefois jusqu'au soir. S'il était libre, il prenait la besace, allait à la quête et revenait chargé au delà de



Digitized by Google

ses forces. Quand il était Gardien il faisait sa coulpe à son vicaire; et quand il se voulait punir de quelque manquement, il se couchait à la porte du réfectoire afin qu'on le foulât aux pieds. Sa nourriture ordinaire était un peu de pain et de légumes ; une tasse et demie d'eau lui suffisait; et s'il y ajoutait un peu de vin, à peine l'eau en était teinte. Toujours prêt aux plus humbles offices il balayait le couvent, la cuisine, lavait la vaisselle, faisait la lessive, nettoyait les draps les plus sales, coupait et portait le bois : avec cela, toujours gai et souriant, plein de prudence, de modération, de bons conseils. De si grands exemples et de si douces paroles eurent à la fin raison des premières répugnances de ses compagnons; ils eurent honte de manquer de courage en voyant cet homme intrépide, et se mirent bravement à sa suite : aussi en fit-il des Saints.

Il leur apprit d'abord l'humilité, qui est la base et la garde des autres vertus. Quoiqu'ils menassent une vie si austère, il leur défendit expressément de prendre aucun titre nouveau, soit de Réformé, de Récollet, ni même de Retraitant, c'est-à-dire de membre d'un couvent de Retraite, et il ne voulut pas qu'on changeât rien à la forme ordinaire des habits dans l'Observance. Si l'on faisait pénitence, c'est qu'étant de grands pécheurs, on avait grand besoin de faire pénitence. Pour lui, il se déclarait ouvertement le plus misérable pécheur qu'il y eût, et il parlait ordinairement de soi en termes si méprisants que le Gardien fut obligé de les lui interdire; mais il ne pouvait l'empêcher de venir lui demander pardon au réfectoire, quand il avait cassé quelque plat en lavant la vaisselle, et d'en porter les morceaux suspendus à son cou. Un jour qu'il s'humiliait de la sorte, on l'appela au confessionnal : il y alla tel qu'il était, et revint au réfectoire demander la pénitence qu'il avait méritée. Souvent il baisait les pieds des religieux; si quelque prêtre arrivait au couvent, il se prosternait à ses pieds et les lui baisait; s'il rencontrait un prêtre dans la rue, il le saluait humblement et lui baisait la main. Pourtant il était prêtre aussi, et un si digne prêtre que ses confesseurs ont dit n'avoir jamais trouvé en ses manquements de matière à l'absolution; mais il connaissait la dignité sacerdotale, et il se

Digitized by Google

connaissait, voyant clairement toutes les inclinations basses et viles qui sont dans le cœur de l'homme, en sorte qu'il n'y avait pas d'humiliation qui ne lui parût trop douce pour sa perverse nature. C'est le fondement de l'humilité des Saints qui, loin de comprimer leur cœur, le dilate et l'élève : car plus ils voient leur penchant au mal, plus ils admirent la tendresse avec laquelle Dieu les aime, et n'ayant pas assez de mépris pour soi, ils n'ont jamais assez de reconnaissance et d'amour pour la bonté divine.

Cette tendresse de Dieu pour ses créatures inspirait au Bienheureux une foi en la Providence qui lui faisait refuser toutes les aumônes, dès qu'elles dépassaient les besoins journaliers du couvent. « C'est à Dieu de se souvenir de nous, disait-il souvent à ses religieux ; il ne faut pas lui lier les mains en montrant de sollicitude. » Pourtant Dieu semblait les oublier quelquefois ; alors voyant ses religieux affligés et mécontents, il les encourageait et les consolait par ces paroles du Psalmiste : « Jette en Dieu la pensée, et il te nourrira ; » *Jacta cogitationem tuam in Domino, et ipse te enutriet* (Psalm. LIV, 23). Et en effet Dieu les nourrissait lui-même : au moment où l'on se mettait à table, des gens du pays, poussés par un mouvement intérieur auquel ils ne pouvaient résister, apportaient au couvent les provisions de pain ou de vin qui manquaient.

Quand il était Gardien, le Bienheureux voulait qu'on reçût tous les pauvres qui se présentaient. « Mais il n'y aura pas assez de pain, disait le portier.

— N'importe, répondait-il, faites-les entrer tous, Dieu y pourvoiera. » Et Dieu y pourvoyait, soit en suscitant des bienfaiteurs, soit en multipliant le peu de pain qu'il y avait. Un jour d'hiver, la neige couvrant toutes les montagnes, on n'avait pu faire la quête, et le pain vint à manquer. On l'en avertit un peu avant le dîner. « Eh bien, reprit-il vivement, il faut se confier en Dieu et recourir à lui. » Les religieux se mirent en oraison, et pendant qu'ils priaient on apporta une abondante provision de pain.

Cette confiance en Dieu ne diminuait pas sa reconnaissance pour les bienfaiteurs du couvent. Il disait à ses religieux : « Nous vivons à l'auberge, il nous faut payer ce que nous mangeons.

Digitized by Google

Mes frères, nous mangeons les péchés du peuple : prions donc souvent pour ceux qui nous nourrissent; et obtenons-leur le pardon de leurs péchés. » Touchant motif de la pauvreté volontaire! Dieu qui a institué les Ordres religieux en la personne de son Fils, a voulu qu'il vécût d'aumône afin d'être en quelque sorte obligé à plus de bienveillance et de miséricorde envers ceux qui le nourrissaient. Et c'est pourquoi l'Ordre de Saint-François lui est si cher; car vivant des bienfaits du peuple, il oblige ce bon Père, qui ne cherche qu'à pardonner, à montrer plus d'indulgence envers les pécheurs. Lorsque la justice veut qu'il les punisse, la reconnaissance retient son bras. « Frapperais-je, dit le Seigneur, ceux qui nourrissent mes enfants ? » Il attend donc ; et les prières avec la patience et la pénitence des fils de saint François achevant de désarmer sa colère, il pardonne enfin. Heureux le peuple qui, possédant de tels serviteurs de Dieu, comprend la grandeur des services qu'ils lui rendent en se vouant aux humiliations et aux privations de la pauvreté, afin que nous puissions pratiquer envers eux les paroles de Notre-Seigneur : « De votre argent d'iniquité, faites-vous des amis qui, au jour où tout vous manquera, vous reçoivent dans les tabernacles éternels. « *Luc.*, XVI, 9.

La pauvreté des Frères Mineurs n'est donc pas seulement un acte de foi en la Providence, mais un précieux moyen de salut pour beaucoup d'âmes, lequel serait perdu si les Frères Mineurs n'avaient plus besoin d'aumônes. Sans doute ils seraient utiles encore par la prière, la prédication, la pénitence; mais combien de pécheurs ne pourraient plus dire à Dieu : « Seigneur, je vous donnai du pain et du vin, et je vous reçus dans ma maison, quand j'étais sur la terre, et maintenant que me voilà dénué de tout, me fermerez-vous le ciel ? » De là le soin avec lequel la bonté divine a ranimé de siècle en siècle dans l'Ordre de Saint-François l'amour de la pauvreté. Les Saints savaient bien que c'était une porte de la miséricorde, et ils s'efforçaient de la tenir toujours ouverte : de là aussi l'importance qu'ils attachaient aux moindres détails sur le parfait détachement des biens de ce monde. Le Bienheureux portait un pauvre habit rapiécé; il ne

Digitized by Google

voulait rien avoir à lui dans sa cellule ; il ramassait les bouts de papier et s'en servait pour écrire : c'était un vrai pauvre, et il fit de vrais pauvres. Pourtant un de ses meilleurs disciples, le vénérable Théophile de Corté, étant Gardien du couvent, crut nécessaire d'avoir des bâtiments plus vastes, afin sans doute de mieux exercer l'hospitalité envers les bienfaiteurs ; tant la voie de la pauvreté est étroite ! mais le Bienheureux obtint qu'on les fît abattre, et ainsi on rentra dans les chemins de l'humilité. Plus tard, le vénérable Théophile de Corté fonda à son tour des couvents de Retraite, notamment dans la Toscane et dans la Corse, qui était son pays, et il fit profiter l'Ordre des leçons qu'il avait reçues de son illustre maître.

Il est vrai que le Bienheureux ne les épargnait pas. Il voulait qu'on prît pour modèle saint Pierre d'Alcantara, ce héros du renoncement et de la pénitence ; et chaque soir il réunissait ses religieux dans l'église pour en réciter le *Répons* avant de se livrer au repos. Au chœur, il exigeait qu'on priât lentement et avec attention ; il répétait souvent : « C'est en vain que la langue travaille, si le cœur ne prie pas ; » *si cor non orat, in vanum lingua laborat.* Un jour qu'il se rendait de la sacristie à l'autel, entendant réciter l'Office plus vite qu'il ne convenait, il ne put s'empêcher de crier qu'on allât plus doucement. Il veillait à ce qu'on gardât le silence ; et un Religieux l'ayant rompu pour lui demander à se confesser, il lui dit de se prosterner désormais quand il voudrait renouveler sa demande. Malgré cette sévérité pour l'observance de la règle, il réprimandait avec tant de bonté, qu'on se soumettait sans peine. Il était d'ailleurs plein de prévenance et d'attention pour ses religieux ; il les soignait comme une mère quand ils étaient malades. Il alla une fois à Rome chercher un remède que le médecin avait prescrit pour deux d'entre eux, et il eut la joie de voir que ce remède les avait guéris.

Ainsi, peu à peu, les Religieux s'habituèrent à la règle : ils étaient pleins de courage et contre leurs défauts et contre les peines ordinaires de la vie. Préparés à tout, rien ne les effrayait, quand il s'agissait de leur salut ou du salut des âmes. « Je m'étonne, disait le Bienheureux, qu'un Religieux de Saint-François

Digitized by Google

ait peur de la mort. » Il fit de cette première génération des hommes intrépides qui, la plupart, quittèrent l'Europe pour porter la foi dans l'immense empire de la Chine, où l'un d'eux gagna la palme du martyre. Leur départ l'attrista, parce qu'il ne pouvait les suivre; mais Dieu le consola en lui envoyant d'autres religieux à former à la sainteté, car dans la province romaine et dans le reste de l'Italie, on savait qu'au couvent de Civitella on vivait moins comme des hommes que comme des Anges. De tous côtés, on demandait aux Supérieurs de l'Ordre à en faire partie, de sorte qu'on se résolut à fonder un semblable couvent de retraite à Palombara, petite ville de la Sabine qui est à sept ou huit lieues de Rome.

En 1703, le Bienheureux fut donc nommé Gardien du couvent de Saint-François près de Palombara, afin d'y établir les règles du Ritiro. Il commença par faire porter au couvent de Tivoli l'argenterie dont on se servait à l'église. Il abandonna ensuite à la ville deux prés, qui élargissaient trop la clôture, et dans la partie qu'il conserva, il fit couper tous les oliviers qui produisaient l'huile du couvent. Les habitants de Palombara essayèrent d'abord de s'y opposer; et quand plus tard les Religieux vinrent pour la quête de l'huile, ils leur en firent de vifs reproches. Le Bienheureux y alla lui-même; il leur expliqua qu'on ne pourrait être pauvre et avoir des revenus, soit en argent, soit en fruits; mais ils ne le voulurent pas comprendre. Les aumônes diminuèrent; les religieux souffrirent et se fussent découragés si le Bienheureux ne les eût soutenus. Enfin des Pères de la Mission étant venus prêcher à Palombara, ils parvinrent à convaincre le peuple que la règle de Saint-François prohibait toute espèce de possessions. Ce fut le seul orage qui troubla cette fondation. Les habitants reconnurent bientôt que la pauvreté était une source de grâces, en voyant toutes les vertus qu'on pratiquait au Ritiro. C'est en effet de Palombara et de Civitella que sortirent la plupart des Religieux de l'Observance qui, au XVIII^e^ siècle, illustrèrent leur Ordre par leurs travaux, leurs exemples, leurs miracles : ainsi le Père Boyvin qui était français, et qui mourut en odeur de sainteté à l'Aracœli peu de mois après son bienheureux

Digitized by Google

Maître (le 22 décembre 1729); le Père Jean-François d'Acquapendente qui mourut dans le même couvent le 16 avril de l'année suivante; le Père Marc-Antoine de Bergame et le Père Jean-Pacini Casabasciana qui tous deux moururent à Palombara, l'un en 1736 (le 20 mai) et l'autre en 1742 (le 8 mai). Il y en eut encore plusieurs autres, dont le temps nous révélera la gloire, en faisant connaître les actes recueillis pour leur canonisation. Ces saints Religieux, répandus dans les divers couvents d'Italie, y rétablirent la ferveur de la pauvreté, ou y accrurent les rigueurs volontaires de la pénitence. Si la régulière Observance produisit à cette malheureuse époque tant de fleurs de sainteté, je ne crains pas de dire qu'elle le dut en grande partie aux leçons et aux exemples du Bienheureux Thomas de Cori, et aux admirables vertus de ses disciples. Cette première partie du XVIII^e^ siècle fut vraiment pour elle bien glorieuse; car, outre de savants hommes comme Ferraris et Bianchi, elle possédait encore de grands Missionnaires comme le P. Jean-Baptiste, le P. Gabriel, le P. Hilaire de Corse, le P. Clément de Rome; et c'est aussi à l'école du Bienheureux qu'ils s'étaient formés.

En 1706, malgré les instances des habitants de Palombara qui voulaient le retenir au milieu d'eux, il était revenu à sa chère solitude de Civitella, d'où pendant plus de vingt années encore il ne cessa pas d'évangéliser les peuples de ces montagnes. A l'Avent et au Carême il partait, par le froid, par la neige, et prêchait deux et trois fois chaque jour. Il parlait simplement, afin que les plus ignorants le pussent comprendre, mais il disait des choses si belles et si touchantes qu'il ravissait tous les cœurs. Un prédicateur célèbre qui l'entendit, avouait que l'étude et l'art ne pouvaient arriver jusque-là, et que c'était une inspiration de l'Esprit-Saint. Cependant le Bienheureux n'avait pas négligé l'étude; il avait même enseigné avec beaucoup de soin la théologie morale aux Religieux qu'il destinait à la prédication; mais l'amour de Dieu surtout le rendait éloquent. Il aimait Dieu avec une telle ardeur que son corps même devenait tout lumineux, ou s'élevait de terre quand il disait la messe. Un jour qu'il distribuait la sainte Communion, ne pouvant résister à ce feu divin, il tomba

Digitized by Google

en extase et s'éleva tout d'un coup jusqu'à la voûte de l'église, tenant d'une main le saint Ciboire et de l'autre son Seigneur qui l'attirait à lui. Peu après, il descendit doucement et continua de donner la sainte Eucharistie avec un visage empreint d'une sainte joie. Une autre fois qu'il prêchait de l'autel à Civitella, on vit son corps s'élever de plusieurs pouces au-dessus du marche-pied ; son visage était tout en feu, et il sortait de ses lèvres des paroles ardentes, qui firent fondre en larmes tout son auditoire.

Il opéra de si grandes conversions dans ces montagnes qu'on l'en a appelé l'Apôtre. Les bandits mêmes ne pouvaient résister à ses instances. Il réconciliait les plus vieux ennemis. Une femme, dont on avait assassiné le mari, refusant de pardonner, il vint s'agenouiller devant elle et lui demanda grâce au nom de Celui qui avait pardonné sur la Croix. Quand elle vit à ses pieds ce saint vieillard ayant une corde au cou comme un criminel, elle pleura et pardonna. Chaque année il faisait la quête de l'huile, mais au lieu de parcourir les maisons, il se mettait au confessionnal, où beaucoup de personnes venaient aussitôt s'adresser à lui, car il voyait tous les secrets des cœurs et donnait une force divine pour triompher des plus dangereuses tentations. De la sorte, il dirigeait en chaque pays un grand nombre de fidèles qui, en récompense de sa charité, portaient au couvent l'huile dont on avait besoin ; s'ils oubliaient quelque péché, il le leur rappelait ; et si le démon leur tendait quelque piége, il les en avertissait. Après quarante années de travaux, il en avait fait des chrétiens de la primitive Eglise, qui ne craignaient pas de demander pardon à Dieu et au peuple des scandales qu'ils avaient donnés, et qui par cette courageuse pénitence recouvraient l'estime et l'affection de leurs concitoyens.

Le Bienheureux les aimait de toute son âme : quand ils étaient malades, il les visitait et les soignait, et il les assistait à la mort avec une paternelle tendresse. Rien ne l'arrêtait, ni la difficulté des chemins, ni la nuit, ni la neige et la glace, afin que ses enfants eussent la consolation de mourir dans ses bras. Si la mort les devait surprendre, il les en prévenait doucement : « Courage, disait-il, savez-vous le grand voyage que vous allez faire pour

Digitized by Google

aller en Paradis? « La dernière fois qu'il dîna avec le curé de Cori, en sortant de table il lui prit la main : « Adieu, lui dit-il, car nous ne nous reverrons plus qu'au ciel. » Son ami mourut en effet le mois suivant.

Un jour qu'il visitait le curé de Gérano, après lui avoir, selon sa coutume, baisé respectueusement la main, il lui dit : « Bonne nouvelle et bon courage, Seigneur don Blaise, nous ferons sous peu un voyage qui nous mènera tous deux au port : vous le premier, et moi après. » Le bon prêtre le comprit ; il se prépara à paraître devant Dieu, et à quelques mois de là, il mourut. Le Bienheureux le suivit bientôt. Le 4 janvier 1729, il fut pris de la fièvre ; le lendemain, qui était la veille de l'Épiphanie, il alla un peu mieux ; il put descendre à l'église et confesser ses pénitents toujours très-nombreux. Ce fut une dernière consolation que le Seigneur lui accorda. Le soir, la fièvre revint avec plus de violence. Le Gardien, le voyant dangereusement malade, le fit transporter dans une cellule plus grande, car la sienne était toute petite. Le Bienheureux, malgré ses souffrances, était gai ; quand on lui parlait de son mal, il disait en souriant : « Oh ! cette maladie ne peut pas se passer comme les autres. » Il savait en effet que le temps était arrivé. Il se confessa plusieurs fois, et le 10 au matin il demanda le saint Viatique. Quand les Religieux, qui accompagnaient le Très-Saint Sacrement, approchèrent de sa cellule, il dit, en levant la main vers la porte : « Retirez-vous, mauvais princes, laissez entrer Jésus-Christ. » Puis s'étant agenouillé, son corps se souleva au-dessus de son lit pour recevoir son Seigneur. Avant qu'on lui donnât la sainte Eucharistie, il demanda pardon au Gardien et à tous les Religieux, et recommanda à leurs instantes prières « ce pauvre pécheur, Frère Thomas de Cori, qui les avait si souvent scandalisés. »

Après que les Religieux se furent retirés, Frère Ange-de-la-Tour qui le gardait, voulut savoir à quels princes il avait parlé lorsqu'on lui apportait le saint Viatique. « C'était, lui dit-il, une foule de démons qui venaient me troubler sous la forme de princes et de grands seigneurs ; mais je ne crois pas qu'ils osent revenir, car maintenant je suis avec Jésus-Christ. »

Digitized by Google

Il mourut le lendemain, 11 janvier 1729, à l'âge de soixante-treize ans, après avoir porté l'habit religieux pendant cinquante-deux ans, dont il avait passé plus de quarante dans les couvents de Retraite. Il fut béatifié par Pie VI en 1785. (E. DARAS).

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Les Bollandistes rapportent dans la vie de saint Egwin, que l'on honore aujourd'hui, une apparition de la très-sainte Vierge dans la forêt d'Evesham.

La très-sainte Vierge voulait du Bienheureux Egwin, une église qui lui fût consacrée. Pour cela, elle se servit d'un humble berger qui était au service d'Egwin.

Un jour que ce berger faisait paître les brebis de son maître, il mena son troupeau dans une grande forêt, et se mit à prier. Comme il priait de tout son cœur, il vit paraître devant lui une dame d'un aspect éblouissant, accompagnée de deux Vierges toutes gracieuses, mais moins éclatantes. Il tomba à genoux. Les deux compagnes de la belle dame chantaient des chants célestes; et le berger saisi de crainte se mit à reculer; puis, laissant là son troupeau, il courut annoncer à son évêque les merveilles qu'il avait vues de ses yeux.

Egwin, tout ému de ce rapport, alla le lendemain à l'endroit de la forêt où son berger avait eu sa vision. Il était accompagné de trois de ses prêtres. Lorsqu'il aperçut de loin le lieu où le prodige s'était montré, il les pria de s'arrêter et de l'attendre. Et arrivé à l'endroit précis que le berger lui avait bien désigné, il tomba à genoux, bénissant Dieu et invoquant Marie.

Presque aussitôt les trois dames qui avaient apparu la veille, frappèrent si vivement ses regards que son cœur en fut tout ravi. Il remarqua pourtant que la dame qui était au milieu était beaucoup plus splendide que les deux autres, et que l'air autour d'elle était embaumé. Il comprit que cette dame si imposante et à la fois si gracieuse était certainement la Vierge Marie.

Elle étendit devant ses yeux sa main droite qui portait une petite Croix, et elle lui fit, avec cette Croix, un signe qui lui indi-

Digitized by Google

quait comme béni l'endroit où elle était arrêtée ; puis elle disparut ainsi que ses deux compagnes.

Le Saint comprit qu'en ce même lieu Dieu voulait qu'une église fût consacrée à sa sainte Mère. Egwin en traça le plan sur-le-champ. Puis il rejoignit les trois prêtres qut l'attendaient, et, dès le lendemain, il amena là des ouvriers.

Au bout d'un an, l'église fut élevée et consacrée par le bon évêque, qui ne manqua jamais d'y venir prier tous les samedis, jusqu'à sa mort.

---

## MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Rome, saint Hygin, Pape, qui accomplit glorieusement son martyre, durant la persécution d'Antonin.

En Afrique, saint Salve, martyr. Saint Augustin prêcha au peuple de Carthage le jour de sa fête.

A Alexandrie, les saints Martyrs Pierre, Sévère et Leuce.

A Fermo dans la Marche d'Ancône, saint Alexandre, évêque et martyr.

A Amiens, saint Salve, évêque et martyr.

A Brindes, saint Leuce, évêque et confesseur.

A Marisse, village de Cappadoce, saint Théodose, dit le Cénobiarque, qui mourut en paix, après avoir beaucoup souffert pour la défense de la foi catholique.

Dans la Thébaïde, saint Palémon, abbé, qui fut le maître de saint Pacôme.

A Castel-Saint-Elie, près du mont Saint-Sylvestre, saint Anas-

1 TERTIO IDUS JANUARII.

Romæ, natalis sancti Hygini papæ, qui in persecutione Antonini gloriose martyrium consummavit. — In Africa, beati Salvii martyris, in cujus die natali sanctus Augustinus sermonem habuit ad populum Carthaginensem. — Alexandriæ, sanctorum martyrum Petri, Severi, et Leucii. — Firmi in Piceno, sancti Alexandri episcopi et martyris. — Ambiani, sancti Salvii episcopi et martyris. — Brundusii, sancti Leucii episcopi et confessoris. — In Cappadocia in vico Magariasso, sancti Theodosii cœnobiarchæ, qui multa pro fide catholica passus, in pace tandem quievit. — In Thebaïde, sancti Palæmonis abbatis, magistri sancti Pachomii. — Suppentoniæ apud montem Soractem, sancti Anastasii monachi et sociorum, qui divinitus vocati migraverunt ad Dominum. — Papiæ, sanctæ Honoratæ virginis.

Digitized by Google

tase, moine, et ses compagnons, qui, appelés par une voix divine, entrèrent dans la joie du Seigneur.

A Pavie, sainte Honorée, vierge.

### Additions des autres Martyrologes.

En Espagne, saint Augence et ses compagnons Donat, Augustin, Salve, Félix, Flore, Zémine, Pacius, Pausalin, Eugène, Etienne, Morosite, Philon, Félicité, Cyriaque, Ebiciaire, Castole, et sept autres, qui moururent pour la foi et gagnèrent le Ciel par de cruels supplices.

A Saint-Vincent sur le Volturne, près du mont Cassin, saint Taton ou Tason, abbé: il était neveu de saint Paldo, premier abbé de Saint-Vincent. On trouvera quelques détails sur sa vie, le 11 octobre, dans celle de saint Paldo.

Saint Daniel, surnommé le Misogène, parce qu'il fuyait les femmes, honoré en Ethiopie.

Saint Hortense (Hortensius), évêque, sans autre désignation.

Saint Boadin, abbé en Irlande.

Saint Philothée, martyr en Égypte.

A Tournai, saint Polyeucte, saint Candidien et saint Philorome, martyrs.

A Alexandrie d'Egypte, saint Vital, moine.

### Martyrologe de la dernière persécution.

Julien-François Minier, curé à Limersel près de Redon. N'ayant pas fait le serment révolutionnaire, il fut arrêté, conduit à Vannes, condamné à mort et guillotiné le 11 janvier 1794.

Nicephore Judic, prêtre du diocèse de Nantes, arrêté pour la même cause, dans les derniers jours de l'année 1793, et conduit à Savenay avec un autre jeune ecclésiastique fut, comme son compagnon, condamné à mort par une commission militaire qui les fit fusiller tous les deux le 11 janvier 1794.

Digitized by Google

# DOUZIÈME JOUR DE JANVIER

Saint Arcadius, martyr. — Saint Tygrius et saint Eutrope, martyrs. — Saint Benoit Biscop, abbé en Angleterre. — Saint Aelred, abbé de Rieval. — Sainte Tatienne, vierge et martyre. — Sainte Césarie, vierge. — Saint Jean II, évêque de Ravenne. — Saint Ferréol ou Frejus, évêque de Grenoble, martyr. — Le Bienheureux Gerfroy. — La Bienheureuse Lucie de Valcadare. — La Vénérable Mère Marguerite Bourgeois, vierge, fondatrice de la congrégation des Filles de Notre-Dame. — Le Vénérable évêque Pons de Villars. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

## SAINT ARCADIUS,

MARTYR.

Saint Arcadius, Arcadio en Espagne, Arcade chez nous, était né d'une opulente famille espagnole, au 1er siècle de l'Église. Il était chrétien, et sa patrie était la ville qu'on appelle maintenant Ossuna, dans l'Andalousie ; c'est là qu'il souffrit le martyre pour Jésus-Christ.

La persécution commencée par Domitien, fut renouvelée sous le règne de Trajan, les gouverneurs romains faisaient une guerre implacable aux fidèles, surtout en Espagne. On y recherchait les chrétiens de maison en maison, et tous ceux qu'on pouvait découvrir étaient traînés au supplice.

Arcadius, pour mettre sa foi en sûreté, abandonna sa demeure et alla se cacher dans une solitude écartée ; il y servait Dieu dans les veilles, les jeûnes et la prière. Les persécuteurs étant entrés dans sa maison, y trouvèrent un de ses parents, que le gouverneur fit jeter en prison, jusqu'à ce qu'il eût déclaré le lieu qui recélait Arcadius. Le Saint ayant appris cette iniquité, sortit aussitôt de sa retraite, et alla se présenter au gouverneur.

— Si c'est à cause de moi que vous retenez mon parent prisonnier, dit-il, je viens me remettre moi-même entre vos mains, pour

Digitized by Google

vous déclarer ce que vous voulez savoir, et ce qu'il ne peut pas vous apprendre. Relâchez-le donc maintenant.

Le gouverneur dit à Arcadius qu'il pardonnait à son parent, et qu'il lui pardonnerait à lui aussi, s'il voulait sacrifier aux dieux.

« Qu'osez-vous me proposer, reprit Arcadius. Connaissez-vous les chrétiens, et croyez-vous que la crainte de la mort soit capable de leur faire trahir leur devoir? Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. Inventez tel supplice qu'il vous plaira, jamais je ne serai infidèle à mon Dieu. »

Le juge irrité s'arrêta pour imaginer quelque supplice extraordinaire; car les ongles de fer, les cordes plombées et le chevalet ne lui parurent point suffisants pour assouvir sa rage. Il rompit enfin le silence, en disant aux bourreaux : « Saisissez cet impie, faites-lui voir, faites-lui désirer la mort, sans qu'il puisse l'obtenir de longtemps. Coupez les jointures de ses membres l'une après l'autre, et cela avec tant de lenteur, qu'il apprenne ce que c'est que d'abandonner les dieux de ses ancêtres, pour adorer une divinité inconnue. » A peine eut-il cessé de parler, que les bourreaux traînèrent Arcadius au lieu ou plusieurs autres victimes avaient déjà été égorgées pour le nom de Jésus-Christ. Le Saint y étant arrivé, lève les yeux au ciel dont il implore le secours, puis présente le cou dans la persuasion qu'on allait lui trancher la tête. Mais les bourreaux, en exécution des ordres qu'ils avaient reçus, lui coupent successivement les jointures des doigts, des bras et des épaules; ils le font ensuite coucher sur le dos, et lui coupent aussi les doigts des pieds, les jambes et les cuisses. Le Martyr donnait ses membres les uns après les autres, témoignant une patience héroïque pendant cette barbare exécution. Sa langue qu'on avait oublié de couper, prononçait souvent ces paroles : « Seigneur, enseignez-moi votre sagesse. » La vue de son corps qui n'était plus qu'un tronc baigné de sang, tirait les larmes des yeux de tous les assistants. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer une constance dont il n'y avait pas d'exemple, et ils avouaient que le principe en était divin.

Digitized by Google

Cependant Arcadius, qui vivait encore, offrait à Dieu ses membres épars çà et là. « Heureux membres, disait-il, c'est à présent que vous m'êtes chers, puisque vous appartenez véritablement à mon Dieu, auquel vous avez été offerts en sacrifice. Et vous, ajouta-t-il, en s'adressant au peuple, vous qui avez été spectateurs de cette sanglante tragédie, apprenez que tous les tourments ne sont rien pour celui qui envisage une couronne éternelle. Vos dieux ne sont pas des dieux, renoncez donc à leur culte sacrilége. Il n'y a point d'autre Dieu que celui pour lequel je souffre et je meurs : lui seul me console et me soutient dans l'état où vous me voyez. Mourir pour lui, c'est vivre ; souffrir pour lui, c'est être dans les délices. Pour récompense du peu que j'endure, je vais recevoir une vie immortelle, qui m'unira à lui pour toujours. » Et il expira doucement le 12 janvier de l'an 111. Les païens ne purent refuser leur admiration à un tel courage. Les chrétiens, ranimés par cet héroïque exemple, recueillirent ses membres épars, qu'ils inhumèrent avec honneur. Les Espagnols ont fait des hymnes et des poèmes pour célébrer son martyre.

## SAINT TYGRIUS ET SAINT EUTROPE,

MARTYRS [1].

Le hasard de la naissance semblait avoir à jamais séparé ces deux saints personnages qu'a réunis la défense des mêmes intérêts, et la gloire d'un commun martyre.

Tygrius était né parmi les barbares qui conquirent l'empire Romain. Ayant été fait prisonnier dans sa jeunesse, il fut vendu comme esclave à un homme riche et puissant de Constantinople qui lui donna la liberté, en récompense du zèle qu'il avait mis à le servir. Sa piété et ses vertus le firent alors entrer dans l'état ecclésiastique, et l'élevèrent au sacerdoce. Tygrius était d'une si grande douceur et d'une piété si fervente, qu'il s'attira en peu de temps l'estime et l'affection du clergé et du peuple de Constanti-

[1] Voyez Socrate et Sozomène, *Hist. Eccl.* — Les différents auteurs qui ont écrit sur saint Jean Chrysostome. — Baillet, au 12 janvier, etc.

Digitized by Google

nople. Saint Jean Chrysostome sut apprécier aussi sa vertu rare, lui donna sa confiance et vécut avec lui dans une amitié très-étroite.

Cette honorable amitié exposa Tygrius aux persécutions des ennemis du saint Patriarche, et lorsque Théophile d'Alexandrie rassembla, dans un faubourg de Chalcédoine, le fameux conciliabule du *Chêne*, qui condamna d'une manière si inique et si odieuse cet éloquent docteur de l'Église, il fut lui-même cité à comparaître devant ces juges passionnés et prévaricateurs, et condamné comme un des partisans les plus dévoués de Jean Chrysostome.

Eutrope, lecteur de l'Eglise de Constantinople, appartenait à l'une des familles patriciennes de cette ville. C'était un jeune homme d'une complexion fort délicate, qui avait reçu une éducation distinguée, et qui s'était déjà fait remarquer par la sainteté de sa vie quand l'occasion se présenta pour lui de déployer une fermeté et un courage invincibles aux plus cruels supplices.

A l'époque où saint Chrysostome fut chassé pour la seconde fois de Constantinople, le feu prit, on ne sait par quel accident, à l'église patriarcale de Sainte-Sophie, et à la salle où s'assemblait le sénat. Le gouverneur de la ville, Optat, qui était encore païen, fut charmé de trouver, dans cet événement fortuit, un prétexte de sévir contre ces hommes qui par leurs vertus et leurs lumières attiraient chaque jour de nouveaux prosélytes à la religion de Jésus-Christ, et leur suscita, à cette occasion, des persécutions violentes que la faiblesse des enfants du grand et pieux Théodose était incapable de réprimer.

Le lecteur Eutrope et le prêtre Tygrius, coupables l'un et l'autre d'un zèle trop ardent pour la religion et de trop de dévouement au patriarche banni, furent des premiers arrêtés.

On commença par mettre Eutrope à la torture pour le forcer à révéler les auteurs de l'incendie. Mais cette cruauté ne servit qu'à faire éclater, dans la personne de ce frêle jeune homme, la puissance de Celui qui sait par les instruments les plus faibles confondre ce qu'il y a de plus fort. Optat le fit d'abord battre de

Digitized by Google

verges, puis on lui déchira le visage et tous les membres avec des ongles de fer ; enfin son corps entier ne devint qu'une plaie, sur laquelle on promena des torches ardentes pour rendre la douleur plus vive et plus sensible. Eutrope souffrit ces traitements atroces avec une admirable fermeté ; rien ne put abattre son courage, et il continua à réclamer hautement, au milieu des supplices, en faveur de la justice et de la vérité indignement violées dans la cause du saint Évêque. Ses ennemis, confus d'un héroïsme auquel ils étaient loin de s'attendre, le firent transporter dans une prison, où il expira des suites de ses blessures. Pallade prétend cependant qu'il mourut sur le théâtre même de son supplice, aux yeux de tout le peuple frémissant d'indignation. Quoi qu'il en soit, peu de temps après la mort tragique d'Eutrope, le Seigneur attesta par plusieurs miracles la sainteté de ce glorieux Martyr.

Optat fit ensuite appeler le prêtre Tygrius ; on le dépouilla d'abord de ses vêtements et on le battit cruellement de verges. Ce supplice n'ayant pu lui arracher le nom des auteurs de l'incendie qu'il ignorait, le gouverneur le fit étendre sur un chevalet, et on lui tira les pieds et les mains avec tant de violence, que son corps en fut disloqué. Toutefois il survécut à cet affreux tourment ; mais ayant été plus tard condamné au bannissement pour n'avoir pas voulu communiquer avec Arsace, patriarche intrus de Constantinople, il fut transporté en Mésopotamie. On ignore les dernières particularités de sa vie, ainsi que le genre et l'époque précise de sa mort ; mais l'Église ne laisse pas que de l'honorer comme martyr. Elle célèbre sa fête le 12 janvier, avec celle de saint Eutrope. (Mgr Doney.)

## SAINT BENOIT BISCOP [1],

ABBÉ EN ANGLETERRE.

La noblesse de sa naissance lui fit obtenir une place distinguée parmi les officiers d'Oswi, roi de Northumberland. Ce prince, qui

[1] Son vrai nom était Biscop Baducing, comme on le voit par Eddius-Stéphen, dans la *Vie de saint Wilfrid*.



Digitized by Google

l'aimait, prit plaisir à le combler de biens et d'honneurs. Il est très-difficile qu'un jeune seigneur qui ne trouve que des charmes dans le monde, n'y attache pas son cœur : mais Benoît connaissait trop bien le vide et la fragilité de toutes les choses sensibles, pour les juger dignes de ses affections, aussi n'eut-il que du mépris pour elles. Le désir qu'il avait de vivre uniquement pour Dieu, s'accrut à un point, qu'on le vit à l'âge de vingt-cinq ans, quitter la cour et le commerce des hommes. Sa dévotion le porta d'abord à faire le voyage de Rome. De retour dans sa patrie, il ne s'occupa plus que de l'étude de l'Écriture-Sainte, et des autres exercices de la piété chrétienne. Quelque temps après, Alcfrid, fils du roi Oswi, eut envie de visiter les tombeaux des Apôtres saint Pierre et saint Paul ; il pria le Saint de l'accompagner : mais son pèlerinage n'ayant pu avoir lieu à cause de l'opposition de son père, Benoît partit seul pour Rome. Son dessein était de s'y perfectionner de plus en plus dans la science du salut.

En revenant d'Italie, il passa par le célèbre monastère de Lérins, où il prit l'habit religieux. Il y vécut deux ans dans l'observation la plus exacte de la discipline régulière : ensuite il retourna à Rome, d'où le Pape Vitalien l'envoya en Angleterre avec saint Théodore, élu archevêque de Cantorbéry. Il fut chargé du gouvernement du monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul, qui n'était pas éloigné de cette ville ; il s'en démit bientôt après en faveur de saint Adrien, qui avait accompagné aussi saint Théodore. Son séjour dans le royaume de Kent fut d'environ deux ans. Sa vénération pour saint Théodore et saint Adrien, était singulière ; il les regardait comme ses maîtres, il étudia sous leur conduite l'Écriture-Sainte et les différents devoirs de la vie monastique.

Benoît crut devoir faire un quatrième voyage à Rome, afin d'acquérir de nouvelles lumières sur la discipline de l'Église, et sur les diverses constitutions monastiques : ce fut ce qui l'engagea à rester un temps assez considérable en plusieurs endroits de l'Italie. Avant de repasser en Angleterre, il se procura un certain nombre de livres bien choisis, avec des reliques et des tableaux de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et de différents

Digitized by Google

Saints. Lorsqu'il fut revenu dans le Northumberland, il fonda le monastère de Weremouth [1] par un effet des libéralités du pieux Egfrid, fils et successeur d'Oswi [2]. Les bâtiments destinés aux usages des religieux ayant été achevés, il alla chercher en France des ouvriers capables de construire une église de pierre dans le goût de celles qu'il avait vues à Rome [3]. Il emmena aussi des vitriers, parce que l'usage des vitres était encore inconnu en Angleterre. Un cinquième voyage qu'il fit à Rome le mit en état de former une nouvelle collection de bons livres, et surtout des écrits des saints Pères. Il apporta aussi de nouvelles reliques et plusieurs tableaux de piété.

Cependant les moines de Saint-Pierre de Weremouth édifiaient le royaume par l'éclat de leurs vertus, et répandaient de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ. Egfrid, qui n'avait d'autre désir que de multiplier le nombre des vrais serviteurs de Dieu, donna de nouveaux fonds de terre au Saint, qui bâtit le monastère de Jarrow sous l'invocation de saint Paul [4]. Ces deux monastère n'en faisaient pour ainsi dire, qu'un seul, et saint Benoît avait le gouvernement de l'un et de l'autre. Chaque communauté ne laissait pas d'avoir son abbé particulier qui veillait à l'observation de la règle. L'établissement de ces supérieurs subalternes était devenu nécessaire, parce que les voyages et les diverses occupations du Saint ne lui permettaient pas de tout faire par lui-même [5].

[1] Ainsi nommé, parce qu'il était sur le bord de la Were. Il fut bâti l'an 674, sous le nom de Saint-Pierre.

[2] Egfrid donna au saint 70 hydes ou familles de terre. Le mot saxon *hyde* signifiait la quantité de terre qu'une charrue pouvait labourer par an, ou qui suffisait à l'entretien d'une famille.

[3] Les bâtiments de pierre avaient été jusque-là fort rares en Angleterre : l'église même de Lindisfarne était de bois, et couverte de chaume; elle resta dans cet état jusqu'à l'évêque Eadbert, qui en revêtit le toit et les murailles de plaques de plomb. Voyez Bède, *Hist.*, l. III, c. XXV.

[4] A six milles de Weremouth. Il fut bâti vers l'an 677. Il était anciennement appelé Girwy.

[5] Les abbayes de Weremouth et de Jarrow furent détruites par les Danois. On les rétablit en partie. Elles existaient encore sous le titre de prieurés, lorsque les monastères d'Angleterre furent détruits l'an 37e du règne de Henri VIII. Ces deux prieurés étaient soumis à l'abbaye de Durham depuis l'an

Digitized by Google

Benoît avait un grand zèle pour la décoration du Lieu saint ; il en donna des preuves en ornant de tableaux les églises de ces deux monastères. Ceux qu'il mit à Weremouth représentaient la très-sainte Vierge, les douze Apôtres, l'histoire évangélique, et les visions mystérieuses de l'Apocalypse. On voyait dans ceux de Jarrow plusieurs sujets tirés de l'Écriture-Sainte ; et ils étaient disposés de manière qu'ils montraient les rapports des deux Testaments, et que les figures étaient expliquées par la réalité. Par exemple, Jésus-Christ chargé de la croix sur laquelle il allait consommer son sacrifice, contrastait avec Isaac portant le bois qui devait servir à son immolation. Nous avons dit que notre Saint avait apporté ces tableaux de Rome ; mais que lui eût servi de se procurer de quoi embellir des temples matériels, s'il eût négligé la décence du culte extérieur? Il pria donc le Pape Agathon de lui permettre d'emmener avec lui Jean, abbé de Saint-Martin, et archi-chantre[1] de l'église Saint-Pierre. Il le plaça dans l'abbaye de Weremouth, afin qu'il enseignât parfaitement à ses moines le chant grégorien, et qu'il les instruisît à fond des cérémonies dont l'Église romaine se servait dans la célébration de l'office Divin.

Le Saint comptait parmi ces religieux un de ses parents, nommé Easterwin, qui, comme lui, avait autrefois vécu à la cour de Northumberland. Il le fit abbé avant d'entreprendre son dernier voyage de Rome : son choix ne pouvait mieux tomber. Easterwin était un homme qui possédait toutes les qualités nécessaires à un supérieur, et entr'autres, une piété tendre, une humilité profonde, une douceur inaltérable. Comme il mourut[2] pendant l'absence de saint Benoît, les moines choisirent pour le remplacer, le diacre saint Sigfrid, qui ne survécut pas de beaucoup à son élection ; car au bout de quelque temps il fut enlevé de ce monde par une maladie de langueur qui lui fit souffrir les

1003. Voyez Matthieu de Wesminster, ad an. 703, le *Monasticon Anglic.*, t. I, p. 41, 96, et 384 ; Leland, *Collections*, vol. II, p. 348, et vol. III, p. 42 ; Wilkins, *Conc. Britan.*, t. I, p. 63 ; Bède, *Vit. Abbatum* ; Tanner, *Notitia Monastica*.

[1] *Præcantor.*

[2] Le 6 mars, à l'âge de 36 ans. Il n'avait été que quatre ans abbé.

Digitized by Google

douleurs les plus aiguës. Ce fut par son conseil que saint Benoît, deux mois avant sa mort, élut saint Géolfrid abbé des deux monastères.

Les trois dernières années de la vie du Saint ne furent plus qu'un tissu d'infirmités. Une cruelle paralysie qui l'avait privé de l'usage de ses membres, le contraignit enfin à garder le lit. Lorsqu'il fut dans l'impossibilité d'assister à l'office canonial, quelques moines, partagés en deux chœurs, venaient chanter à côté de lui les psaumes de chaque heure du jour ou de la nuit; il s'unissait à eux autant qu'il lui était possible, mêlant même sa faible voix avec les leurs. Son esprit ne s'occupait que de Dieu, et de la perfection de ses disciples qu'il exhortait fréquemment à observer leur règle avec exactitude. « Mes enfants, leur disait-il, n'allez pas regarder comme une invention de mon esprit les constitutions que je vous ai données. Après avoir visité dix-sept monastères bien disciplinés, dont j'ai tâché de connaître parfaitement les lois et les usages, j'ai formé un recueil de toutes les règles qui m'ont paru les meilleures; c'est ce recueil que je vous ai donné. » Benoît qui sentait augmenter sa faiblesse, demanda le saint-viatique, et mourut peu de temps après l'avoir reçu, le 12 janvier 690. On transféra ses reliques à l'abbaye de Thorney en 970[1]. Les moines de Glastenbury prétendaient en avoir une partie[2]. Le Martyrologe romain nomme saint Benoît Biscop en ce jour. Les Bénédictins anglais l'honorent comme un de leurs patrons.

Voyez la vie du Saint dans l'histoire des premiers abbés de Weremouth, écrite par Bède, et publiée à Dublin par Jacques Ware, en 1664. (GODESCARD.)

---

## SAINT AELRED.

ABBÉ DE RIEVAL OU RIDAL DANS LA PROVINCE D'YORCK.

Aelred naquit en 1109, dans la partie septentrionale de l'Angleterre. Ceux dont il reçut le jour étaient distingués dans le monde

[1] Malmesb., *de Pontif Angl.*, l. IV.

[2] *Monasticum Anglic.*, t. I, p. 4; Jean de Glasteubury, *Histor. Glastemb.*

Digitized by Google

par la noblesse de leur extraction. Ils prirent un soin extrême de l'éducation de leur fils, qui répondit parfaitement à leurs vues. Sa réputation l'ayant fait connaître à David, roi d'Ecosse, ce prince religieux voulut se l'attacher, en lui confiant le gouvernement de son palais. Aelfred remplit cette charge avec une supériorité qui lui attira l'estime du prince et de tous les courtisans. La corruption du monde ne put gagner jusqu'à son âme : incapable d'être ébloui par l'éclat des grandeurs passagères, il conserva toujours l'humilité, cette vertu favorite de Jésus-Christ, sans laquelle il n'y a point de vrai chrétien. Il possédait encore dans un degré éminent cette douceur qui selon l'esprit de l'Evangile, est inséparable de l'humilité : un ou deux traits fourniront la preuve de ce que nous avançons.

Un jour qu'une personne de qualité lui faisait des reproches injurieux en présence du roi, il l'écouta avec patience, puis la remercia de la charité qu'elle avait de l'avertir de ses fautes. Cette conduite fit tant d'impression sur son ennemi, qu'il lui demanda pardon aussitôt. Une autre fois étant occupé à discuter quelque matière, il fut interrompu par quelqu'un de la compagnie, qui l'accabla d'invectives : il les reçut avec un profond silence, et reprit ensuite le fil de son discours, sans témoigner la moindre émotion. Quelle humilité ! quelle douceur ne fallut-il pas pour vaincre des tentations aussi délicates !

Aelred sentait en lui un ardent désir de quitter le monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu : mais les charmes de l'amitié auxquels il était fort sensible, l'y retinrent encore quelque temps. Cependant, à force de réfléchir que la mort le séparerait tôt ou tard de ceux qu'il chérissait le plus tendrement, il s'accusa de lâcheté, et prit enfin la généreuse résolution de briser ces liens, quoiqu'ils lui fussent infiniment plus agréables que tous les autres plaisirs de la vie. Voici de quelle manière il décrit la situation de son âme au milieu des combats que la nature livrait à la grâce : « Ceux qui ne me regardaient que par l'éclat extérieur qui m'environnait, et qui jugeaient de ma situation sans connaître ce qui se passait au dedans de moi, ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : O que le sort de cet homme est digne d'en-

Digitized by Google

vie! ô qu'il est heureux! Mais ils ne voyaient pas l'accablement de mon esprit; ils ne savaient pas que la plaie profonde de mon cœur me causait mille tourments, et qu'il m'était impossible de supporter l'infection de mes péchés. » Il ajoute, en parlant du temps où il résolut de renoncer au monde : « Ce fut alors, ô mon Dieu! que je connus par expérience le plaisir ineffable qui se trouve dans votre service, et que je goûtai cette aimable paix qui en est la compagne inséparable [1]. »

Le Saint, pour se dégager de plus en plus de tout attachement au siècle, quitta l'Ecosse, et se rendit à Rieval, où il embrassa l'institut de Cîteaux, sous la conduite de Guillaume, disciple de saint Bernard, et premier abbé de ce monastère [2]. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il prit l'habit. On eût dit que la ferveur fortifiait son corps naturellement faible et délicat, tant il montrait de joie dans la pratique des plus grandes austérités. La prière et les lectures pieuses emportaient presque tout son temps : les ardeurs de l'amour divin embrasaient tellement son cœur, qu'il ne trouvait rien que de doux dans ce qui contrarie le plus les inclinations de la nature. « Ce joug, s'écriait-il, ne m'accable point, « il ne fait qu'élever mon âme; ce fardeau est léger, et n'a rien « de pesant [3]. » Il parle avec une sorte de transport de la divine charité; et l'on doit juger, par ses exclamations fréquentes et toutes de feu, que son occupation la plus ordinaire et la plus agréable était de produire des actes de cette vertu. Ecoutons-le [4] : « Puisse votre voix, ô bon Jésus, se faire entendre à mes oreilles « afin que mon cœur apprenne à vous aimer, afin que mon es-

[1] *Spec.*, l. I, c. 28.

[2] Il avait été fondé, en 1122, par un seigneur nommé Gautier Especke. Il était situé près d'Helmesley dans le comté d'Yorck. Le lieu où il fut bâti a pris depuis le nom de River. Il est dans le doyenné de Ridal. Rastell, auteur d'une chronique citée par Héarne, dit que Rieval fut le premier monastère de Cisterciens en Angleterre. Il se trompe; car il est certain que ces religieux s'établirent d'abord à Waverley dans la province de Surrey. Ce fut Guillaume Giffard, évêque de Winchester, qui leur fonda un monastère. Saint Bernard vivait encore, puisqu'il ne mourut que vers l'an 1152. Voyez les annales de Waverley, publiées par Gale; Tanner, p. 539; *Monasticum Anglic.*, t. I, p. 727; Brown Willis, *Histoire des Abbayes*, t. II, p. 282.

[3] *Spec.*, l. I, c. VI. — [4] *Spec.*, l. I, c. I.

Digitized by Google

prit vous aime, afin que toutes les puissances, et, pour ainsi dire, les entrailles de mon âme et la moëlle de mon cœur soient toutes pénétrées du feu de votre amour ; afin que toutes mes affections puissent vous embrasser, vous qui êtes mon unique bien, ma joie et mes délices ! Qu'est-ce que l'amour, ô mon Dieu ? C'est, si je ne me trompe, ce plaisir ineffable de l'âme, qui est d'autant plus doux, qu'il est plus pur ; d'autant plus sensible, qu'il est plus ardent. Celui qui vous aime, vous possède ; et il vous possède à proportion de ce qu'il vous aime, parce que vous êtes amour. C'est là ce torrent de volupté dont vous enivrez vos élus, en les transformant en vous par votre amour. »

Comme notre Saint avait fait d'excellentes études dans sa jeunesse, et qu'il était doué d'un goût exquis, il sentait mieux que personne toutes les beautés des anciens auteurs. De là, ce plaisir qu'il avait autrefois trouvé dans la lecture des ouvrages de Cicéron. Mais il ne fut pas plutôt consacré à Dieu dans la retraite, que tous les livres profanes lui parurent insipides et ennuyeux : c'est qu'il n'y voyait ni le saint nom de Jésus, ni la parole de Dieu ; il nous en assure lui-même dans la préface de son livre, intitulé *l'Amitié spirituelle*.

La seule vue des Religieux qui se distinguaient par leur ferveur piquait Aelred d'une sainte émulation. Un d'entre eux, nommé Simon, fixa particulièrement son attention ; l'amour de la pénitence l'avait fait renoncer aux avantages que lui promettaient dans le monde une naissance illustre, des biens immenses, les plus rares talents de l'esprit, et tous les agréments du corps. On le voyait toujours recueilli et absorbé en Dieu. Son exactitude à garder le silence était extraordinaire. Il ne parlait que rarement, toujours en peu de mots, et jamais qu'à ses supérieurs ; encore fallait-il des raisons bien pressantes pour l'y déterminer. Son extérieur toutefois n'avait rien que de doux, d'agréable et d'édifiant. Voici le témoignage que lui rend Aelred : « La vue seule de son humilité confondait mon orgueil, et me faisait rougir de l'immortification de mes sens. La loi du silence qui s'observe parmi nous m'empêcha de lui parler de propos délibéré ; mais un mot m'étant échappé une fois par inadvertance, je m'aperçus, à

Digitized by Google

l'air de son visage, du déplaisir que cette infraction de la loi lui avait causé. Je me jetai à ses pieds, et il m'y laissa quelque temps pour expier ma faute : je me la suis toujours reprochée, et jamais je n'ai pu me la pardonner [1]. » Ce saint Religieux ne se démentit point pendant les huit années qu'il passa dans le monastère de Rieval ; il y mourut l'an 1142, en prononçant ces paroles : « Seigneur, mon Dieu, je chanterai éternellement votre miséricorde, votre miséricorde, votre miséricorde ! »

Cette même année, Aelred fut élu, malgré lui, abbé de Revesby dans le comté de Lincoln [2], et on l'obligea l'année suivante de prendre le gouvernement de l'abbaye de Rieval, où il y avait alors trois cents moines. Il décrit ainsi leur manière de vivre. « Ils ne buvaient que de l'eau, ne mangeaient que des choses fort communes, et en très-petite quantité ; ils dormaient peu, encore ne le faisaient-ils que sur des planches ; ils s'exerçaient à des travaux durs et pénibles ; ils portaient de pesants fardeaux, sans craindre la fatigue, et allaient partout où l'on voulait les conduire. Le repos et les amusements leur étaient inconnus. A toutes ces pratiques, ils joignaient un silence rigoureux ; ils ne parlaient qu'à leurs supérieurs, et seulement quand la nécessité l'exigeait ; ils détestaient les disputes et les procès [3]. » Le Saint parle encore de cette paix et de cette charité qui les unissaient ensemble par les liens les plus doux. Il s'exprime sur cet article de la manière la plus touchante : on voit que les termes lui manquent pour donner une idée de la joie que lui causait la vue de chacun de ses religieux.

On offrit à notre Saint plusieurs évêchés ; mais son humilité et son amour pour la solitude les lui firent tous refuser. Son unique plaisir était de vaquer à l'exercice de la prière, et de s'entretenir dans la ferveur par de pieuses lectures. Venait-il à tomber dans la sécheresse, il ouvrait les divines Écritures, et aussitôt son âme était toute pénétrée des lumières de l'Esprit-Saint ; ses yeux

[1] *Spec.*, l. I, c. ult.

[2] Le monastère de Revesby, de l'Ordre de Citeaux, venait d'être fondé par Guillaume, comte de Lincoln.

[3] L. II, c. XXVII.

Digitized by Google

se baignaient de larmes, et son cœur ressentait les plus vives impressions de l'amour divin. Nous citerons pour achever de caractériser le Saint, les paroles d'un célèbre abbé du même Ordre[1]. « Quelle vie fut jamais plus pure que celle d'Aelred? Qui fut plus circonspect dans ses discours? Les paroles qui sortaient de sa bouche avaient la douceur du miel; son corps était faible et languissant, mais son âme était forte et vigoureuse. Semblable à l'Épouse des cantiques, il languissait dans l'attente des biens éternels : son cœur était comme un autel sacré, sur lequel il offrait continuellement à Dieu le feu de son amour, la mortification de sa chair et l'ardeur de ses brûlants désirs... Sous un corps maigre et décharné, il cachait une âme engraissée de l'onction et des douceurs de la grâce; de là cette joie ineffable avec laquelle il louait Dieu... Il souffrait patiemment ceux qui l'importunaient, et ne se rendait jamais importun à personne... Il écoutait volontiers les autres, et ne se pressait point trop de répondre à ceux qui le consultaient. On ne le vit jamais en colère; ses paroles et ses actions portaient la douce empreinte de cette onction et de cette paix dont son âme était remplie. »

Saint Aelred mourut en 1166, à l'âge de cinquante-sept ans; il y en avait vingt-deux qu'il était abbé. Le chapitre général tenu à Cîteaux en 1250, le mit au nombre des Saints de l'Ordre, comme nous l'apprenons de Henriquez et de l'auteur des additions au martyrologe cistercien. Le même Chapitre ordonna qu'on ferait solennellement sa fête le 12 janvier, jour de sa mort, et c'est en ce jour qu'elle est marquée dans le ménologe de Cîteaux; mais on la trouve au 2 de mars dans le nouveau martyrologe que Benoît XIV a publié à l'usage de cet ordre. On y lit[2] un bel éloge du savoir, de l'innocence, de l'humilité et de la patience de saint Aelred. Le même Pape ajoute que Dieu couronna les vertus de son serviteur par le don de prophétie et par celui des miracles[3].

[1] C'est Gilbert de Oillandia, abbé d'un monastère dans le comté de Lincoln. Il mourut en 1200.

[2] P. 304.

[3] Nous avons de saint Aelred des ouvrages ascétiques et des ouvrages historiques. Ceux du second genre sont : 1° *Descriptio belli Stantardii sub Stephano*

Digitized by Google

Voyez les ouvrages du Saint, imprimés à Douai en 1631, et surtout son *Miroir de la Charité*. On trouve les mêmes ouvrages dans la bibliothèque de Cîteaux, t. V, et dans celle des Pères. Voyez aussi les notes de Héarne sur Guillaume de Newbrige, qui dédia à notre Saint le premier livre de son histoire, t. III, p. 1 ; la vie de saint Aelred dans Capgrave ; *les Annales de Cîteaux*, par Henriquez, t. II, p. 421, et l'*Histoire de Cîteaux*, par dom Le Nain, t. II, p. 217. (GODESCARD.)

## SAINTE TATIENNE,

VIERGE ET MARTYRE.

Tatienne était une jeune romaine, qui avait voué au Seigneur Jésus une inviolable fidélité. Dans la persécution, qui continuait çà et là par la malice des gouverneurs païens, sous le règne d'Alexandre Sévère, malgré les dispositions favorables de cet empereur, dont la mère était chrétienne, cette généreuse vierge fut arrêtée à cause de sa foi, et conduite au tribunal du préfet Ulpien, ennemi féroce de notre sainte religion.

Cet impie essaya d'abord, par des caresses perfides et de séduisantes promesses, d'ébranler la fidélité de sa victime ; mais il s'adressait à une âme vraiment romaine et inaccessible à ses ruses. Voyant ses promesses inutiles, le juge en colère se mit à lui faire des menaces terribles, qui vinrent échouer aussi contre cette âme intrépide. Alors il la fit traîner de force à un temple, pour l'y contraindre à offrir de l'encens aux idoles.

*rege*, an 1138. 2° *Genealogia regum Angliæ*. 3° *De vita sancti Eduardi Confes.* 4° *Hist., de Sanctimoniali de Warthum.* On les trouve dans la collection des historiens anglais, donnée par Selden et Gale. Les ouvrages ascétiques sont : 1° *Sermones de tempore et de sanctis.* 2° *Sermones* 31 *in Isaiam.* 3° *Speculum charitatis*, lib. III, *cum compedio ejusdem.* 4° *De spirituali amicitia*, l. III. 5° *Tractatus de puero Jesu duodenni.* Ils ont été imprimés à Douai en 1631, dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans celle de Cîteaux, t. V, p. 16 et seq. Le livre intitulé : *Regula ad inclusas Aelredi abbatis*, est dans le recueil des règles donné par Holstenius. Il y a encore d'autres ouvrages ascétiques de saint Aelred parmi les manuscrits de la bibliothèque de Cotton à Londres, et de celle de Bodley à Oxford. Voyez Tanner, *de Scriptoribus Britan.*, et Oudin, t. II, p. 1486.

Digitized by Google

Arrivée au temple, Tatienne se jette à genoux et s'écrie, dans l'ardeur de sa foi : « Gloire à vous seul, ô Jésus, Fils du Dieu vivant ! Que ce peuple connaisse qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Celui qui règne au Ciel, et qui est le Créateur del'univers. Exaucez-moi, votre indigne servante, anéantissez cette idole, et faites-en voir ainsi la vanité. » Dieu exauça la prière de sa servante fidèle : l'idole ébranlée tomba de sa base et se brisa en mille pièces. Témoin de la scène, le farouche Ulpien se sauvait épouvanté. La vierge triomphante l'arrêta, en lui disant : « Mais pourquoi fuir ? Va donc au secours de ton dieu. » Furieux de cette insulte, il se retourne et fait impitoyablement souffleter celle qui vient ainsi d'outrager les dieux de l'Empire.

La jeune fille, sous les coups, priait pour ses bourreaux et semblait comme impassible. Tout à coup une voix du Ciel se fait entendre : « Ne craignez point, vierge bien-aimée ; je serai toujours avec vous ! » Les bourreaux, émerveillés, se jettent à genoux aux pieds de l'intrépide chrétienne, la conjurant de leur dire ce qu'ils devaient faire pour être sauvés. « Croyez en un seul Dieu, et en Jésus-Christ, son Fils unique. » Ils s'écrièrent : « Nous y croyons. » Ulpien, dans un transport de rage, fit saisir ces nouveaux chrétiens, les fit appliquer au chevalet, et tourmenter d'une affreuse manière. Ils demeurèrent inébranlables dans leur constance ; le préfet les fit décapiter, et ces fervents néophytes furent ainsi baptisés dans leur sang.

La vierge fut jetée en un sombre cachot, d'où on la tira le lendemain pour la présenter de nouveau à son juge. Ulpien lui dit de quitter sa magie et de sacrifier aux dieux, au lieu de renverser leurs images. « Jamais je ne sacrifierai aux démons. » A ce refus absolu, Tatienne fut dépouillée de tous ses vêtements, et sa chair fut mise en lambeaux à coups de rasoirs ; puis on l'attacha rudement à quatre pieux, et on déchargea sur son corps virginal une grêle effroyable de coups de fouets ; après quoi on la rejeta en prison, couverte de plaies, sans aucun secours.

Le lendemain, la trouvant intrépide en ses résolutions, le féroce Ulpien ordonna de la livrer aux bêtes. Un lion, lâché de sa cage, s'élance sur la jeune victime pour la dévorer ; mais fasciné par

Digitized by Google

un pouvoir invisible, cet animal sent tomber sa furie; il vient flairer la chair innocente de la vierge pure, et se couche paisiblement à ses pieds. Et Tatienne s'écriait : « Je vous aime, ô mon Dieu; je vous aime de toutes les forces de mon âme, ô vous qui êtes ma force et mon refuge : soyez ma défense. » Le peuple, ému de ce spectacle, se mit à demander la délivrance de la victime. Alors Ulpien lui cria : « Adorez le grand Jupiter ! » — « Quoi ! s'écria-t-elle, que j'adore un misérable qui brûle maintenant dans les enfers ? » Entendant cet outrage à son idole, le tyran la fit saisir de nouveau, dépouiller de ses habits, suspendre par les cheveux, déchirer avec des peignes et des ongles d'acier, enfin jeter dans un bûcher en flammes.

Les flammes respectèrent l'innocence : la vierge se trouva dans ce brasier comme dans un bain rafraîchissant et délicieux, et sa voix chantait, au milieu des ardeurs du feu, les cantiques divins. Ulpien, entêté de ses idées de magie, se persuada de plus en plus qu'il avait affaire à une magicienne puissante; il lui fit donc raser les cheveux, pour lui enlever sa puissance magique, et il prononça contre elle une sentence qui la condamnait à être décapitée.

Tatienne, triomphante, fut conduite hors des murs de la ville, où le bourreau lui abattit la tête d'un coup de sabre, le 12 janvier 227. A ce moment suprême, une voix lui cria du ciel : « Tatienne, vous avez bravement combattu; venez au repos éternel ! » (CHAPIA, curé de Vitel.)

## SAINTE CÉSARIE.

Césarie, sœur de saint Césaire, évêque d'Arles, naquit dans le territoire de Châlons-sur-Saône, de parents distingués par leur piété et leur noblesse, avant le siége d'Arles par les Burgondes. En 508, Césaire bâtissait près de la ville un monastère de vierges. L'édifice était avancé et le saint évêque ne dédaignait pas d'y travailler de ses propres mains. Mais il eut la douleur de le voir ruiné par les assiégeants qui en enlevaient les matériaux. Ce contre-temps ne le rebuta pas. Il reprit sa construction aus-

Digitized by Google

sitôt que le siége fut levé, et il bâtit pour ce monastère une église avec deux chapelles : la nef dédiée à la très-sainte Vierge, les chapelles à saint Martin et à saint Jean.

Aussitôt que les bâtiments furent achevés, Césaire rappela sa sœur qui, dans un couvent voisin de Marseille, pratiquait ce qu'elle devait enseigner aux autres. Elle prit possession de la nouvelle abbaye de Saint-Jean [1], avec trois de ses compagnes. Bientôt un grand nombre de vierges vinrent se ranger sous sa conduite.

Saint Césaire composa pour elles une règle qui paraît dictée par l'esprit de piété et de discrétion. Il dit, dans la préface, qu'entre plusieurs règlements en usage, il a choisi ceux qui lui ont paru les plus convenables à des vierges chrétiennes. La clôture était perpétuelle et si rigoureuse qu'il n'était jamais permis à aucune religieuse de sortir du monastère, ni même d'entrer dans la basilique extérieure. On y éprouvait les novices une année entière avant la prise d'habit. Elles devaient renoncer à leurs biens ou en disposer avant leur admission. Aucune Sœur, pas même l'abbesse, ne pouvait avoir de servantes. Le travail de chaque religieuse était prescrit par la supérieure. Tout était prévu dans cette règle, l'office divin, les heures de travail, la nourriture, les vêtements, les jeûnes particuliers, et l'on y reconnaît une grande analogie avec les usages de nos monastères cloîtrés.

Saint Césaire voulut que l'abbesse n'y pût rien changer. Le Pape Hormisdas l'approuva, déclara le monastère exempt de la juridiction épiscopale, et confirma les donations qui lui furent faites. Les sages règlements de l'évêque d'Arles, soutenus de l'exemple de l'Abbesse, rendirent en peu de temps cette communauté nombreuse et florissante.

Sainte Césarie précéda dans le Ciel son illustre frère, qui mourut l'an 542. Elle avait fait faire pour elle et pour chacune de ses sœurs des cercueils de pierre, rangés symétriquement dans la basilique. C'était en présence de sa dernière demeure qu'elle se

[1] On l'appela au siècle suivant l'abbaye de Saint-Césaire.

Digitized by Google

préparait, avec la prudence des Vierges sages, à l'avénement de l'Époux céleste.

Sainte Césarie mourut le 12 janvier de l'an 530.

## SAINT JEAN, IIe DU NOM,

ÉVÊQUE DE RAVENNE.

Saint Jean, deuxième de ce nom sur le siége de Ravenne, en fut le vingt-quatrième évêque. C'était un homme d'une grande sainteté, très-révéré pour ses vertus, sa science et les succès que Dieu lui accordait dans le ministère. Aussi il fut élu d'une voix unanime. Il succédait à saint Pierre Chrysologue, docteur de l'Église, à Ravenne. Quoique moins célèbre, Jean II le remplaça dignement. On en eut la preuve en l'an 451.

Jean n'était que depuis peu de jours sur le siége de Ravenne, lorsqu'Attila, roi des Huns, arriva avec ses bandes sous les murs de Ravenne qu'il voulait piller et ruiner, comme il avait saccagé tant d'autres villes. Le bon Évêque alla aussitôt à sa rencontre et lui parla de telle sorte que le *Fléau de Dieu*, touché ou effrayé, respecta complétement la ville. Aussi le saint Pape Léon le Grand, lui écrivit une lettre où il le combla de louanges.

Jean II mourut en 482, après plus de trente ans d'épiscopat. Il est honoré le 12 janvier.

## SAINT FERRÉOL OU FRÉJUS,

ÉVÊQUE DE GRENOBLE, MARTYR.

Saint Ferréol, appelé aussi Fréjus et Fergeole, est compté comme le quatorzième évêque de Grenoble. Mais on ne trouve sur lui rien de certain. Seulement M. Albert Dubois, ancien magistrat, qui a écrit une vie très-estimée de saint Hugues, dit dans une notice sur les évêques de Grenoble, quelques mots que voici :

« La légende de saint Ferjus, porte que ce saint évêque, ayant voulu prêcher à tous la divinité du Verbe, s'était rendu à cet effet sur la montagne d'Essonne (aujourd'hui le mont Rachais, près de la Tronche) et qu'il y avait été suivi par une grande foule

Digitized by Google

de peuple, parmi laquelle se trouvaient beaucoup de païens et d'idolâtres. Mais loin de se convertir, ces impies se révoltèrent contre le prédicateur apostolique, le massacrèrent et le jetèrent dans un four. »

Des critiques ont attaqué cette légende que l'abbé Barthélemy regardait comme apocryphe. M. Albert Dubois la défend contre leurs objections qu'il trouve faibles, et ajoute :

« Le plus ancien bréviaire du diocèse rapporte le martyre de saint Ferjus et contient son office. Nous remarquerons d'ailleurs que l'église de saint Ferjus à la Tronche, où probablement a eu lieu le martyre, est d'une haute antiquité, et que l'existence de ce monument vient à l'appui de la tradition constante du martyre de saint Ferjus. »

On fixe au 12 janvier la fête de ce Saint. On est incertain de l'année. Mais Boson, son successeur, vivait encore en 685.

---

## LE BIENHEUREUX GERFROY.

Gerfroy, dont nous ignorons l'origine, mais à qui des martyrologes ont donné le titre de Saint, florissait au commencement du IXe siècle. Il avait pris l'habit religieux dans l'Ordre de Saint-Benoît, au monastère de Saint-Maur-sur-Loire. Le désir de marcher plus complétement dans les voies de la perfection, le porta à vivre solitaire dans la forêt de Lanouée, en Bretagne. Il y resta vingt ans, évitant tout rapport avec le monde.

Frappé enfin de ce que lui racontaient quelques rares visiteurs du monastère, fondé en 832 par saint Convoyon, il laissa son ermitage à son disciple Fivitin, et s'en alla à Vannes demander à un saint prêtre qu'il connaissait, ce qu'il fallait croire des éloges qu'on faisait du monastère de saint Convoyon. Ce prêtre l'ayant confirmé dans la bonne opinion qu'il s'en faisait, il alla trouver le Saint, qui le reçut avec joie et le chargea de diriger ses disciples dans la règle de saint Benoît.

Il resta deux ans dans cette pieuse maison, et après lui avoir rendu les services qu'elle attendait de lui, il rentra dans son

Digitized by Google

monastère de saint Maur-sur-Loire, où il termina ses jours dans l'obéissance, dont il savait le prix. Sa mort eut lieu en ce jour, vers l'an 840.

## LA BIENHEUREUSE LUCIE DE VALCADARE.

La légende de cette Sainte est fort singulière, et elle étonnera toujours ceux qui ne croient pas que Dieu puisse faire des miracles. On pense qu'elle était de l'Ordre de Saint-Dominique. Quoiqu'il en soit, Antoine d'Averoult cite à son propos ce qu'il a lu dans les chroniques des Frères-Prêcheurs, à savoir que cette jeune religieuse était riche de vertus, mais aussi d'une beauté éblouissante. Elle avait surtout les plus beaux yeux du monde. Un jeune homme qui la vit se passionna pour elle à tel point qu'il remuait le ciel et la terre pour faire rompre ses vœux et l'épouser. Le bruit de cette passion vint aux oreilles de la jeune Vierge qui demanda ce qui en elle lui plaisait tant. On lui dit que c'étaient ses yeux. Aussitôt elle se les arracha et les lui envoya sur un plateau, espérant que cette plaie qu'elle se faisait le guérirait d'une passion insensée.

On ajoute qu'il fut si vivement frappé d'un tel acte, qu'il renonça au monde et se retira dans un monastère. Antoine d'Averoult ajoute que Celui qui peut tout, rendit à la jeune Vierge les yeux qu'elle lui avait sacrifiés.

La bienheureuse Lucie de Valcadare a toujours été depuis invoquée pour les maux des yeux, et dans ses images on la représente tenant un plat où sont ses yeux.

La bienheureuse Lucie de Valcadare, qui est honorée le 12 janvier, mourut en 1530.

## LA VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE BOURGEOYS,

VIERGE, FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DES FILLES DE NOTRE-DAME.

Née à Troyes, en Champagne, le 17 avril 1620, d'une famille dont la vertu était à peu près la seule richesse, Marguerite fut élevée dans la piété. Malheureusement elle vint à perdre sa mère,



Digitized by Google

et, seule et sans guide, elle ne résista pas toujours aux séductions de la vanité et des parures. Toute pure d'ailleurs, elle y céda comme ses compagnes, jusqu'à l'âge de vingt ans. A une procession du Rosaire, ses yeux étant tombés sur la statue de la Reine des Anges, Marie lui apparut d'une éblouissante beauté, qui la ravit, et son cœur se trouva tout changé par la grâce.

Dès ce moment la jeune Marguerite se retira du monde, pour se donner toute au service de Dieu. S'étant affiliée à la Congrégation des religieuses de Notre-Dame, elle y devint bientôt un modèle de conduite pour ses compagnes, qui la choisirent pour en être la préfète, pendant douze ans. Dans l'intervalle son père vint à mourir : après l'avoir soigné pieusement pendant sa maladie, elle eut le courage et la tendre charité de l'ensevelir de ses propres mains, ne voulant pas céder à d'autres ce soin suprême. Laissée entièrement à elle-même, cette âme pure se donna uniquement à son Dieu, qui l'inonda de ses grâces et de ses consolations. Notre-Seigneur se montra à elle dans l'Eucharistie, sous la forme d'un enfant d'une incomparable beauté. Cette vue acheva de l'enlever au monde et à elle-même.

C'était le moment où le Ciel allait lui demander un immense sacrifice. M. de Maisonneuve fondait la colonie de Montréal, au Canada ; la Mère Louise, religieuse de Notre-Dame, sa sœur, brûlait du désir d'aller convertir les sauvages ; n'ayant pu le faire, elle indiqua Marguerite, raconta sa vie angélique, et n'omit rien pour montrer les inappréciables avantages qu'on pouvait tirer d'une personne de cette trempe et de ce mérite. Le gouverneur désira l'emmener ; mais comment partir, sans même une compagne, pour un pays si éloigné ? Marguerite désira une preuve de la volonté du Ciel, et cette preuve ne lui fut pas refusée. Comme elle était dans sa chambre, un matin, bien éveillée, une grande Dame, vêtue d'une robe blanche, lui apparut et lui dit : « Va, ma fille, va ; je ne t'abandonnerai point. » Elle connut que c'était la très-sainte Vierge ; ce qui la détermina, et lui donna un courage à vaincre toutes les difficultés.

Pleine de confiance en Dieu, la pieuse fille résolut de partir. Elle sortit de Troyes, sans sou ni maille, se disant : « Si c'est la vo-

Digitized by Google

lonté du Seigneur, je n'ai besoin d'aucune chose. » Son généreux cœur lui avait fait distribuer aux pauvres tout l'argent qu'elle avait. Elle arriva ainsi à Paris, où rien ne lui manqua; puis à Nantes, où une accablante incertitude vint s'emparer de son âme : c'était le moment décisif; il fallait s'embarquer. A qui s'adresser? elle entre dans une église, où se trouvait exposé le très-saint Sacrement, et se prosterne aux pieds de son divin Sauveur, répandant son cœur en une grande abondance de larmes. Le Sauveur a entendu la prière de son humble servante, qui se trouve tout à coup inondée d'une joie céleste; son esprit, éclairé d'une vive lumière, connaît sans ambiguité les desseins de Dieu; sa résolution est prise de persévérer dans sa route, et d'aller au Canada.

Arrivée à Montréal, Marguerite s'occupa de la maison du gouverneur, qui vivait comme un fervent religieux, et qui, recherchant uniquement la gloire de Dieu, réglait sa colonie comme un monastère. Plus tard elle ouvrit une école et y réussit à merveille. Elle retourna en France, en ramena des compagnes; et avec elles, et quelques filles de la colonie, elle forma la Congrégation des Filles séculières de Notre-Dame. M^lle^ Bourgeoys, sous le nom de sœur du Saint-Sacrement, devint une vraie providence pour toutes les jeunes personnes nées ou amenées à Montréal : elle fut pour toutes une véritable mère, étant leur modèle, leur gardienne et leur appui. Quel bien n'opère pas une âme ardente et pure, livrée aux inspirations de la grâce?

Mais cette âme, animée du zèle apostolique, avait pris sa demeure sur la Croix, et portait dans son corps la mortification de Jésus-Christ : sans cesse elle accomplissait dans sa chair « ce qui manque de la Passion du Sauveur, » pour la sanctification de l'Église naissante du Canada. L'austère Sœur mangeait peu, ne buvait que de l'eau, et jamais assez pour étancher sa soif. Son lit ordinaire était le plancher, avec un billot pour chevet; jamais elle ne s'approchait du feu, même en hiver. Son corps, souvent déchiré par de rudes disciplines, était chargé d'un cilice, et sa tête serrée dans un bonnet hérissé de pointes d'épingles. A ces austérités Marguerite joignait d'ardentes prières; toutes les nuits

Digitized by Google

son sommeil était interrompu par plusieurs heures d'oraison.

Quand la grande œuvre des écoles se trouva instituée en 1676, l'humble Sœur, se jugeant incapable et indigne, voulut engager ses compagnes à se choisir une autre supérieure ; mais elles n'eurent garde de le faire. Cependant, plus tard, en 1698, la bonne Sœur, devenue vieille, se prosterna aux genoux de son Évêque, en présence de ses filles, pour lui demander la faveur d'être exclue de toute espèce de charges, afin de pouvoir achever sa vie dans l'obéissance ; et cela fut enfin accordé à son humilité.

Des peines accablantes étaient venues fondre sur son âme depuis plusieurs années. Dieu voulait achever de la sanctifier par un nouveau genre d'épreuves, et lui avait retiré toutes ses grâces sensibles, la réduisant à un état désolant d'obscurité et de sécheresse intérieure : ce pauvre cœur croyait n'avoir plus aucun amour pour lui. Quand elle cessa d'être supérieure, ses peines cessèrent, et le Ciel lui rendit ses faveurs. Elle vécut deux ans encore, donnant à ses Sœurs l'exemple de toutes les vertus religieuses ; les aidant de ses écrits, pleins de l'Esprit de Dieu, et des conseils de sa vieille expérience. Marguerite termina sa carrière angélique le 12 janvier 1700. On vit accourir à ses obsèques une foule immense de la ville et de la campagne : ses restes mortels furent l'objet d'une vénération profonde, et on attribua bientôt à son intercession diverses guérisons miraculeuses.

(CHAPIA, curé de Vitel.)

---

## LE VÉNÉRABLE ÉVÊQUE PONCE DE VILLARS.

A Autun et à Mâcon, on révère la mémoire du vénérable Ponce de Thoiria de Villars, évêque de Mâcon, sacré le 12 janvier 1200, mort le 12 janvier 1220, à la Chartreuse de Montmerle. Le savant M. Péquégnot, dans son *Légendaire d'Autun*, cite l'éloge que font de ce prélat les annales des Chartreux :

« Il débuta dans sa dignité épiscopale, par d'admirables exemples de charité et par de pieuses exhortations. Pour tous, il fut un modèle parfait de sainteté. Il combla de présents les temples de Jésus-Christ, et voulut que les pasteurs des églises sui-

Digitized by Google

vissent exactement toutes les règles prescrites pour la célébration de l'Office divin. Visites pastorales, instructions, conseils, avertissements, ce pieux évêque n'omit rien et supporta même les plus grandes fatigues pour former son clergé et son peuple à la pratique de la véritable piété. »

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage le 12 janvier, dans Rome, à Sainte-Marie *in via lata*, église bâtie sur le lieu où saint Paul emprisonné a écrit ses lettres aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Hébreux, à Philémon et à Timothée.

A Besançon, visite à Notre-Dame de la Mer, ainsi nommée parce qu'elle a été apportée par les flots sur les rivages d'Italie, et amenée en Franche-Comté par le vénérable Ménetrier, chanoine de la cathédrale de Besançon.

A Paris, ce même jour, de l'année 1837, a été établie et fondée l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires pour la conversion des pécheurs. Approuvée et bénie par le Saint-Siége, elle s'est rapidement répandue dans tous les pays chrétiens. Son fondateur était le vénérable curé Dufriche des Genettes, grand serviteur de la Mère de Dieu, qui a obtenu par elle les plus nombreuses et les plus étonnantes conversions.

## MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Rome, sainte Tatienne, martyre, qui, sous l'empereur Alexandre, fut déchirée avec des ongles et des peignes de fer, exposée aux bêtes, et jetée dans le feu, mais qui, n'ayant reçu

[1] PRIDIE IDUS JANUARII.

Romæ, sanctæ Tatianæ martyris, quæ sub Alexandro imperatore uncis atque pectinibus laniata, bestiis exposita, et in ignem projecta, sed nil læsa, gladio demum percussa migravit in cælum. — In Achaïa, sancti Satyri Martyris, qui ante quoddam idolum transiens, cum exsufflasset in illud, signans sibi frontem, statim idolum corruit; ob quam causam decollatus est. — Eodem die, sancti Arcadii martyris, genere et miraculis clari. — In Africa, sanctorum martyrum

Digitized by Google

aucune atteinte, périt enfin par le glaive, et fut admise dans la gloire du Seigneur.

En Achaïe, saint Satyre, martyr, qui passant devant une idole et soufflant dessus, en imprimant sur son front le signe de la Croix, la fit aussitôt tomber par terre, et pour cela fut décapité.

Le même jour saint Arcade, martyr, illustre par sa naissance et par ses miracles.

En Afrique, les saints Zotique, Rogat, Modeste, Castule, et quarante soldats, martyrs.

A Constantinople, les saints Tigre, prêtre, et Eutrope, lecteur, qui souffrirent la mort du temps de l'empereur Arcadius.

A Tivoli, saint Zotique, martyr.

A Éphèse, quarante-deux saints moines, qui, ayant été cruellement tourmentés pour la défense des saintes images sous Constantin Copronyme, parvinrent enfin à la gloire du martyre.

A Ravenne, saint Jean, évêque et confesseur.

A Vérone, saint Probe, évêque.

En Angleterre, saint Benoît-Biscop, abbé et confesseur.

**Additions des autres martyrologes.**

Saint Batalan, martyr, sur les confins de l'Égypte et de l'Éthiopie.

Saint Cumein, confesseur, honoré à Druin-Druith, en Irlande.

Saint Cyriaque, martyr, en Achaïe.

Saint Dumathée, honoré chez les Grecs et chez les Éthiopiens.

La bienheureuse Hersende, abbesse, et la bienheureuse Pétronille, prieure à l'abbaye de Fontevrault.

En Aragon, saint Victorien, abbé d'Asane, qui avant sa retraite édifia les peuples de Provence et de Languedoc par de grands exemples de vertu.

Zotici, Rogati, Modesti, Castuli, et coronæ militum quadraginta. — Constantinopoli, sanctorum Tigri presbyteri et Eutropii lectoris, qui Arcadii imperatoris tempore passi sunt. — Tibure, sancti Zotici martyris. — Ephesi, passio sanctorum quadraginta duorum monachorum, qui ob cultum sanctarum imaginum sub Constantino Copronymo sævissime cruciati martyrium compleverunt. — Ravennæ, sancti Joannis episcopi et confessoris. — Veronæ, sancti Probi episcopi. — In Anglia, sancti Benedicti abbatis et confessoris.

Digitized by Google

Saint Juvence, IIe du nom, évêque de Pavie, mort en l'an 403.

Saint Laïdgenne, moine à Cluainfert-Molua, en Irlande, mort en l'an 660.

Saint Maxime, évêque de Taormina, en Sicile.

Saint Merce (Meortius), martyr en Afrique.

Saint Michel de Cusan, très-honoré en Espagne.

Saint Probe, évêque de Vérone.

Saint Moscent, honoré en ce jour comme martyr.

Saint Léon, évêque d'Ardona, dans la Pouille.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Claude de Lorme, curé d'une paroisse rurale du Forez, ne fit pas le serment schismatique de 1791, fut arrêté aux derniers jours de 1793, traîné à Lyon à l'âge de soixante ans, et guillotiné le 12 janvier 1794.

Pierre Petiteau, prêtre du diocèse de Nantes, n'ayant pas fait le serment du schisme, fut conduit aux Sables-d'Olonne, jugé par une commission militaire, condamné comme brigand de la Vendée, et mis à mort le 12 janvier 1794.

Claude Dumas, prêtre de Lyon, attaché à la paroisse de Saint-Jean, accusé du même grief que les précédents, fut condamné à mort comme fanatique, et exécuté le 12 janvier 1794.

Digitized by Google

# TREIZIÈME JOUR DE JANVIER

**Octave de l'Epiphanie. — Saint Hilaire, évêque de Poitiers, docteur de l'Eglise. — Saint Agrèce, évêque de Trèves. — Saint Arysdaguès, évêque en Arménie. — Saint Potit, martyr. — Saint Léonce, de Cappadoce. — Saint Kentiguern, évêque de Glascow. — Saint Gumesinde et saint Servus-Dei. — Le Bienheureux Bernon, fondateur de l'abbaye de Cluny. — Le Bienheureux Hildemar, ermite. — Le Bienheureux Engelger. — Le Bienheureux Geoffroy de Cappenberg. — Le Bienheureux Césaire de Spire, frère mineur. — Le Bienheureux Stanislas de Hugin, frère mineur. — Le Vénérable Amolon, évêque de Lyon. — Le Vénérable Joosse de Huguesoone, martyr. — Sainte Véronique de Milan ou de Binasco. — Sainte Néomaie ou Néomadie. — La Bienheureuse Yvette, recluse. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.**

---

## L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

Dès le temps de Charlemagne, on comptait le jour de cette octave au nombre des fêtes d'obligation où l'on faisait cesser le travail des mains et les affaires du palais. On le voit dans le recueil des Capitulaires, fait sous Louis le Débonnaire par l'abbé Ansegise. Néanmoins cette observation ne fut ni générale ni de longue durée, et en Angleterre, au XIII^e^ siècle, l'octave de l'Épiphanie n'était plus que de la troisième classe des fêtes, c'est-à-dire du nombre de celles où la messe était d'obligation, mais où le travail des champs était permis après le service divin.

Quoique cette obligation ait entièrement cessé depuis ce temps, l'octave de l'Epiphanie a toujours conservé son premier rang, et la même dignité qu'auparavant dans l'Église. Elle n'y est inférieure qu'à celles de Pâques et de la Pentecôte, qui n'admettent aucune autre fête Elle ne cède à aucune fête de Saints, quelque solennelle qu'elle puisse être, fût-ce même celles des Patrons, des Titulaires, ou de la dédicace des églises particulières, parce que

Digitized by Google

c'est moins l'octave d'une fête, selon quelques auteurs, qu'une fête nouvelle et d'une observation indispensable.

L'Église grecque ne célèbre le jour de l'octave de l'Épiphanie que le 15 janvier, comme on le remarque dans les Menées. C'était l'usage des orientaux de ne faire l'ouverture de leurs octaves que le lendemain de leur fête, et de ne les clore que le neuvième jour d'après.

L'empereur Théodose le Jeune avait tant de vénération pour toute l'octave des Rois, qu'il ordonna d'en faire une espèce de fête dans l'empire, en étendant jusqu'au dernier jour la défense de plaider, déjà établie pour les jours précédents depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie.

Il y a eu même des temps, dans l'Église romaine, où les trois premiers jours d'après l'Épiphanie étaient fêtés comme ceux d'après Pâques et la Pentecôte, avec des stations marquées en trois églises de la ville sainte.

---

## SAINT HILAIRE,

ÉVÊQUE DE POITIERS, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Saint Hilaire, que l'on peut appeler l'Athanase de l'Occident, naquit à Poitiers, d'une des premières familles de la ville. Il étudia pendant sa jeunesse les lettres humaines, avec un succès qui répondit à la beauté de son génie [1]. Il fit surtout de grands progrès dans l'éloquence, où il se proposa Quintilien pour modèle [2]. Dieu qui le destinait à la défense de son Église, voulut qu'il se rendît habile dans l'art de persuader; mais Hilaire était bien éloigné d'avoir ses vues. Il paraît même qu'il avait été élevé dans les ténèbres du paganisme. La droiture de son cœur et la pénétration de son esprit, lui firent bientôt reconnaître les fables de la théologie païenne. Il faut l'entendre rapporter les motifs de sa conversion.

« Comme je cherchais, dit-il, en quoi consiste le bonheur de l'homme, je jugeai que ce ne pouvait être dans les deux choses

[1] Fortunat, *Vita Hilar.* — [2] Hieron., *Ep.* 83 *ad Manum.*

Digitized by Google

que les hommes estiment communément le plus, le repos et l'opulence, parce que ce bonheur peut nous être commun avec les bêtes [1]. » Il réfute ensuite quelques autres opinions sur la béatitude de l'homme ; et après avoir dit qu'il a reconnu que l'homme n'a pas été créé par un Dieu immortel, précisément pour mourir, il ajoute [2] : « Mon esprit conçut donc une vive ardeur de connaître ce Dieu à qui il se devait tout entier, et en la bonté duquel il pût, comme dans un port assuré, se reposer au milieu des tempêtes de cette vie. Car il y avait diverses opinions sur la divinité : les uns introduisant de nombreuses familles de dieux, et admettant la diversité des sexes ; les autres reconnaissant des dieux supérieurs et des dieux inférieurs.... Je fus aisément convaincu que la diversité de sexe ne convenait nullement à une nature toute-puissante et incorruptible ; que tout ce qui est divin, est éternel, et qu'il ne peut y avoir qu'un Dieu [3]... Plein de ces pensées, je tombai sur les livres que la religion des Hébreux enseigne avoir été composés par Moïse et par les Prophètes ; et j'y lus avec admiration ces paroles si propres à nous donner l'idée de l'incompréhensibilité de Dieu : « Je suis celui qui suis ; Celui qui est [4], m'a envoyé vers vous (*Exod.*, III, 14)... » et cet autre passage : « il tient le ciel dans sa main, et il y renferme la terre (*Isa.*, L, 12). » Saint Hilaire ajoute que la lecture des Évangiles, et surtout le commencement de celui de saint Jean, acheva de lui donner la connaissance de Dieu et de son Fils ; qu'il embrassa avec joie la doctrine de ce mystère, et qu'il fut appelé par la foi à une nouvelle naissance.

Ainsi détrompé des erreurs du monde, il le fut bientôt de ses vanités ; il trouvait dans les Saintes-Ecritures une manne cachée qui lui fit perdre le goût des études profanes, et des délices du siècle [5]. Il donnait à cette lecture tout le temps qu'il pouvait dérober aux soins de sa famille ; car il était engagé dans le mariage,

[1] Hilar., l. I, *de Trin.*, n. 1. — [2] *Ibid.*, n. 3. — [3] *Ibid.* n. 5.

[4] Ces paroles, *Celui qui est*, ne sont proprement que l'interprétation du mot hébreu JEHOVA, ce nom de Dieu si sacré, que les Juifs par respect, n'osaient le prononcer, même en lisant l'Ecriture. Ils y substituaient le mot *Adonaï*, Seigneur. L'auteur de la Vulgate a aussi rendu *Jehova* par *Dominus*.

[5] Hilar., l. I, *de Trin.*, n. 12.

Digitized by Google

et avait une fille nommée Abra. Mais l'intégrité de ses mœurs répondit toujours à celle de sa croyance. Sa foi était son plus précieux trésor ; il la conservait avec tant de vigilance, qu'il évitait tout commerce avec les hérétiques [1]. Non-seulement il ne les recevait pas à sa table ; mais il ne croyait pas même qu'il lui fût permis de les saluer, lorsqu'il les rencontrait. Il n'était encore que laïque, qu'il faisait déjà l'office de pasteur, en exhortant les uns à la vertu, et en prêchant aux autres la foi de la Trinité.

Après la mort de saint Maixent, évêque de Poitiers [2], les vertus et les talents d'Hilaire le firent élire d'un consentement unanime vers l'an 353. Il parut bientôt que la Providence l'avait élevé à cette dignité, pour l'opposer comme un mur d'airain à tous les efforts de l'hérésie. C'était le temps où l'empereur Constance exilait tous les évêques qui ne voulaient pas souscrire à la condamnation de saint Athanase. On les obligeait à comparaître devant les tribunaux, pour y rendre compte de leur croyance ; et là, on leur disait : « Souscrivez, ou quittez vos Eglises ; car l'empereur l'a ordonné [3]. » Sur la résistance des évêques, on les dépouillait de leurs biens, et on les emprisonnait. On maltraitait les laïques qui prenaient leur défense ; et comme on perd en quelque sorte toute pudeur en perdant la foi, on ne rougissait pas de dépouiller et de frapper publiquement de verges les vierges chrétiennes qui demeuraient attachées à la foi de Nicée. Saturnin d'Arles, un des plus fourbes et des plus méchants hommes de son parti, était le principal auteur de ces violences [4]. Outre son hérésie, il était coupable de plusieurs crimes ; mais il suffisait de faire profession de la nouvelle secte, pour trouver l'impunité, et souvent même pour jouir de la réputation de Saint. C'est jusqu'où l'on a vu aller dans tous les siècles le fanatisme de l'erreur.

[1] Fortunat, l. I, *Vita Hilar.*, n. 3.

[2] MM. de Sainte-Marthe placent saint Maixent le cinquième évêque après saint Hilaire, c'est-à-dire qu'ils le mettent presque un siècle après saint Maximin de Trèves, dont ils disent cependant qu'il était frère. On ne sait rien de bien certain sur les premiers évêques de Poitiers. Les plus célèbres parmi ceux qui ont précédé saint Hilaire, furent saint Agon et saint Justin.

[3] Athan., *Hist. Arian., ad monac.*; Hilar., *ad Const.*, l. I. — [4] Sev. Sulp., l. II.

Digitized by Google

Saint Hilaire n'oublia rien dans ces temps orageux pour soutenir la constance des évêques des Gaules, et pour réveiller le zèle de ceux qui croyaient pouvoir garder le silence dans un si grand danger de la religion. Ce saint Évêque, et les autres de la Gaule, qui pour la plupart étaient demeurés fidèles, ne craignirent pas de faire un éclat qu'ils jugèrent nécessaire. Ils eurent, en 355, le courage de publier tous ensemble un décret, par lequel ils déclaraient excommuniés Saturnin, avec Ursace et Valens [1], évêques ariens qui dirigeaient la persécution. Voici comment saint Hilaire parle de cet acte : « Prévoyant longtemps auparavant l'extrême péril de la Foi, après l'exil de Paulin, d'Eusèbe, de Lucifer et de Denys [2], je me séparai avec les évêques des Gaules de la communion de Saturnin, d'Ursace et de Valens, laissant à leurs adhérents la liberté de venir à résipiscence, afin de montrer par là notre amour pour la paix, et de retrancher cependant du corps les principaux membres dont la corruption pouvait l'infecter. » Saint Hilaire savait à quoi l'exposait cette démarche contre les chefs du parti ; mais il est des circonstances où c'est montrer de la lâcheté, que de chercher à paraître prudent.

Ce saint Évêque osa porter jusqu'au trône de l'empereur les plaintes des Catholiques, et faire entendre à ce prince persécuteur la voix de la vérité qu'il s'efforçait d'opprimer. Les Barbares ayant passé le Rhin en cette même année 355, pour faire des excursions dans les Gaules, et Sylvain, qui avait été envoyé pour les réprimer, ayant pris la pourpre à Cologne, on tâcha de rendre suspecte à Constance la fidélité des Gaulois attachés à la foi de Nicée. Il fut d'autant plus aisé d'y réussir, que Constance savait que les Catholiques n'avaient pas sujet d'aimer son gouvernement. Saint Hilaire saisit cette occasion pour lui adresser une remontrance aussi ferme que respectueuse contre les entreprises des juges laïcs. Il la présenta tant en son nom, qu'au nom des autres évêques auxquels sans doute il la fit signer.

[1] Hil., l. *in Const.*, n. 2.

[2] Paulin était évêque de Trèves, Eusèbe de Verceil, Lucifer de Cagliari, et Denys de Milan.

Digitized by Google

« Seigneur, très-heureux empereur, lui dit-il, votre bonté naturelle nous fait espérer que nous obtiendrons ce que nous prenons la liberté de vous demander [1]. Nous vous conjurons, avec larmes, de faire cesser les outrages intolérables que l'on fait aux Églises catholiques, et les cruelles persécutions qu'elles ont à souffrir de la part même de nos frères. Que votre clémence ordonne que les juges et les gouverneurs des provinces, qui ne sont chargés que des affaires publiques, n'aient plus la présomption ni la témérité de juger des causes ecclésiastiques, et d'employer les menaces et les tourments pour vaincre le courage qu'inspire l'innocence... Vous devez entendre la voix de ceux qui s'écrient : Je suis Catholique, je ne veux point être héretique : je suis chrétien et non pas arien, et j'aime mieux perdre la vie que d'altérer la pureté de ma foi, pour obéir à la puissance d'un homme sans autorité dans l'Eglise... N'est-il pas juste que ceux qui craignent le Seigneur et ses jugements puissent s'attacher aux évêques qui conservent la charité, et qui désirent une paix sincère? La vérité et l'erreur ne peuvent pas plus s'allier ensemble que la lumière et les ténèbres. Grand Prince, si ces raisons, ainsi que nous l'espérons, intéressent votre bonté en notre faveur, défendez aux magistrats d'accorder leur protection à de pernicieux hérétiques. »

Saint Hilaire parle ensuite des soupçons qu'on avait jetés dans l'esprit de Constance. « Que la malignité et l'envie se taisent, dit-il, il n'y a aucune apparence, je ne dis pas de sédition, mais même de murmure. Tout est tranquille, tout est dans le respect. » Il ajoute : « Nous vous conjurons aussi de renvoyer à leurs Églises les dignes évêques qui sont retenus en exil dans des lieux déserts, afin que la joie et la liberté nous soient rendues avec eux. » Il emploie les plus vives couleurs pour peindre à Constance les rigueurs de la persécution qu'il faisait. « Si l'on exerçait dit-il, ces violences en faveur de la vraie foi, l'humanité des évêques s'y opposerait... Mais que prétend-on aujourd'hui? On met en œuvre les fers et les supplices pour forcer, dit-on, les pré-

[1] Hilarii *Libell. ad Const.*

Digitized by Google

lats de craindre Dieu. Les cachots sont pleins d'évêques ; et le peuple est obligé de garder ces confesseurs enchaînés. On dépouille les vierges pour les appliquer à la torture ; et ces corps consacrés à Dieu, sont exposés publiquement aux yeux impudiques des profanes pour leur servir de spectacle. C'est ainsi qu'on voudrait contraindre tout le monde, non d'être chrétien, mais d'être arien. On entraîne l'empereur lui-même dans l'erreur... On demande que les prétendus coupables soient appliqués à la question ; on implore l'autorité des tribunaux et celle du prince... et toutes ces violences qui n'ont pu encore pervertir le peuple, ne font pas rougir ceux qui les emploient ! »

Il paraît que nous n'avons pas la fin de cette remontrance, si digne de la vigueur épiscopale. On ne sait pas quelle impression elle fit sur l'esprit de Constance. On peut croire qu'elle engagea ce prince à porter la loi qu'il publia cette année pour ordonner que les causes des évêques ne seraient jugées que par des évêques. Mais il est certain qu'elle n'adoucit pas son esprit ; et saint Hilaire éprouva lui-même bientôt après la rigueur de la persécution, dont il avait eu le courage de se plaindre à celui qui en était l'auteur [1].

Saturnin d'Arles ne pouvait lui pardonner de l'avoir démasqué en se séparant solennellement de sa communion. Il concerta avec Valens et Ursace les moyens de s'en venger, et il fit assembler, l'année suivante, un concile à Béziers, où apparemment il présida.

Saint Hilaire qu'on voulait perdre, y fut cité ; il s'y rendit accompagné de plusieurs évêques de la Gaule. Il n'espérait pas y faire triompher la vérité, mais il voulait lui rendre un glorieux témoignage, et il espérait avoir l'honneur de souffrir pour elle [2]. Il offrit d'abord de dévoiler l'erreur en plein concile, d'en faire connaître les partisans, et de prouver par témoins leur culpabilité. La faction, qui connaissait l'érudition et l'éloquence du saint Doc-

[1] Cod. Theod., *Leg.* 12 *de episc. et cl.*

[2] L. *in Const.*, n. 2. et lib. *de Synodis*, n. 2.

Digitized by Google

teur, craignait de se voir publiquement confondue. On ne lui répondit que par des accusations contre sa personne, telles que l'hérésie est toujours prête à en intenter contre ceux qui la combattent. Son zèle et sa foi étaient tout son crime. Mais on chercha d'autres prétextes ; et l'esprit d'erreur, fonds inépuisable de calomnies, en trouva sans peine.

Saturnin d'Arles écrivit aussitôt à Constance une relation artificieuse de ce qui s'était passé dans le concile contre Hilaire. Cet empereur avait envoyé dans les Gaules sur la fin de l'année précédente, avec la qualité de césar, le prince Julien, son cousin, surnommé dans la suite l'Apostat. Julien fut témoin en cette occasion des violences des ariens ; et il paraît qu'il prit la défense d'Hilaire, puisque le saint Évêque dit que son exil fut un outrage fait à l'autorité du nouveau césar. Mais les ariens s'adressèrent à Constance, et sur les calomnieux rapports qu'ils lui firent, ils obtinrent aisément un décret qui bannissait Hilaire en Phrygie [1].

Rhodane de Toulouse fut en même temps exilé dans la même province. C'était un évêque d'un naturel doux et facile, qui ne vainquit pas tant par ses forces, dit Sulpice-Sévère, que par la compagnie d'Hilaire [2]. Mais l'amitié et les conseils de ce généreux défenseur de la foi, le soutinrent contre les caresses et les menaces des ariens ; et il eut le bonheur de mourir dans son exil pour la foi. Après son bannissement, son troupeau fut en proie à la fureur des loups. Les clercs de Toulouse furent frappés à coups de bâton, les diacres furent meurtris avec des balles de plomb, *et l'on osa*, dit saint Hilaire, *porter la main sur le Christ même : les Saints entendent ce que je dis* [3]. Ces dernières paroles du saint Docteur font juger qu'il parle des profanations commises contre le corps adorable de Jésus-Christ [4] dans le Sacrement de nos autels. On reconnaît à ces violences le caractère d'une hérésie protégée.

Le zèle et la vraie foi ne furent point bannis de l'Église des

[1] L. II, *ad Const.*, n.1. — [2] Sever. Sulp., l. II. — [3] Hilar., l. *contra Constant.*, n. 11.

[4] Quand les saints Pères parlaient en termes couverts de nos adorables mystères, ils avaient coutume d'ajouter, *norunt fideles*; les Saints, les Fidèles entendent.

Digitized by Google

Gaules avec ces deux évêques : leur exil n'ébranla nullement la constance des autres prélats ; et tous les artifices de Saturnin ne purent les engager à le recevoir dans leur communion. Ils s'unirent même plus étroitement avec saint Hilaire, qui, tout absent qu'il était, gouvernait toujours son Église par ses prêtres [1].

Ce que souffrait pour la foi ce généreux défenseur de la divinité de Jésus-Christ, ne servait qu'à donner plus d'autorité et plus de vivacité à son zèle. Il profita du premier loisir qu'il trouva dans son exil, pour achever son excellent ouvrage sur la Trinité, qui a mérité les éloges de toute l'antiquité, et qui est en effet digne du saint Docteur. On y sent presque partout cette sublimité de génie, cette rapidité et cette force qui renverse et qui entraîne, et qui a fait nommer saint Hilaire par saint Jérôme, *le Rhône de l'éloquence latine* [2]. Nous en rapporterons ici quelques traits. Voici comment il parle des victoires que l'Église remporte sur toutes les hérésies.

« La force de la vérité est si grande, dit-il, que tout ce qu'on fait pour l'attaquer ne sert qu'à l'éclaircir. Elle est immuable par sa nature ; et les attaques qu'on lui livre, ne servent qu'à lui donner une nouvelle fermeté. Car c'est le propre de l'Église, de n'être jamais plus victorieuse, que quand elle est plus vivement combattue ; plus connue, que quand on la calomnie ; plus puissante, que quand on l'abandonne [3]. Cette Mère tendre voudrait que tous demeurassent dans son sein, et souhaiterait n'être pas obligée d'en rejeter ceux qui s'en rendent indignes. Mais quand les hérétiques se séparent d'elle, ou qu'elle les en sépare, si elle perd d'un côté l'occasion de procurer leur salut, elle gagne de l'autre, en faisant mieux sentir par-là le bonheur qu'il y a de lui être uni..... On la connaît non-seulement par sa doctrine, mais encore par celle de ses ennemis, dont elle combat seule toutes les erreurs. Toutes les hérésies attaquent l'Église ; et en l'attaquant elles se vainquent mutuellement. Mais ce n'est point pour elles-mêmes qu'elles vainquent, les victoires qu'elles remportent

[1] Hilar., l. II, *ad Const.*, n. 2. — [2] Hieron., *præf.* in II lib., *Comment. in ep. ad Galat.* — [3] *De Trinit.*, l. VII, n. 4, nov. edit.

Digitized by Google

les unes sur les autres, sont le triomphe de l'Église. » Il fait voir ensuite comment Sabellius, en combattant l'impiété d'Arius, et comment Arius, en combattant celle de Sabellius et de Pothin, combattent l'un et l'autre pour l'Église, qui seule triomphe.

On retrouve presque partout la même force ; mais la sublimité du sujet et l'élévation du style d'Hilaire, qui est monté, dit saint Jérôme, *sur un cothurne gaulois* [1], ont répandu de l'obscurité sur quelques endroits de cet ouvrage. Il y a surtout dans le dixième livre quelques expressions qui semblent dire que le corps de Jésus-Christ n'a pas été formé de la chair de la très-sainte Vierge et que Jésus-Christ a été exempt de tout sentiment de crainte et de douleur. Ce sont des taches que des critiques ont prétendu découvrir dans ce grand ouvrage. Mais pour justifier saint Hilaire de ces reproches, il ne faut que rapprocher ces endroits obscurs de ceux où il enseigne clairement le dogme catholique sur les articles en question.

Il y a lieu de croire que le saint Docteur avait commencé cet ouvrage dans sa patrie ; mais il ne l'acheva que dans son exil, et l'envoya de là à ses confrères les évêques des Gaules. « Tout exilés que nous sommes, dit-il, nous parlerons par ces livres ; et la parole de Dieu, qu'on ne peut retenir captive, fera partout de saintes excursions [2]. » Il ajoute, qu'il ne se plaint pas de son bannissement, qu'il s'en réjouit plutôt dans le Seigneur.

Cependant la joie qu'il avait de souffrir pour la défense de la foi, était bien tempérée par la douleur que lui causait la triste situation des Églises d'Orient, et par l'inquiétude où il était sur l'état de celles des Gaules, depuis son éloignement. Il avait écrit plusieurs fois aux évêques de la Gaule pour les précautionner contre l'erreur, et les animer à la défense de la foi. Il fut sensiblement affligé de n'en point recevoir de réponse. Sa douleur augmenta, lorsqu'il apprit en Orient la chute d'Osius, évêque de Cordoue. Ce grand homme, triste exemple de la fragilité humaine, après avoir confessé la foi devant les tyrans pendant la persécution de Dioclétien, après l'avoir

[1] Ep. L, *ad Paulin.*, nova edit., t. III. — [2] Lib. I, n. 4.



Digitized by Google

défendue avec tant de zèle contre les ariens au concile de Nicée, dont il dicta lui-même le symbole, après avoir résisté si longtemps et avec tant de fermeté aux violences de Constance, avait consenti enfin à l'âge de plus de cent ans, à souscrire le second formulaire de Sirmich[1]. Hilaire craignit alors plus que jamais pour les Gaules ; mais il fut bientôt rassuré.

L'empereur ne doutant pas que l'exemple d'un homme aussi célèbre qu'Osius n'entraînât tout l'Occident, fit envoyer ce second formulaire dans la Gaule, avec ordre à tous les évêques de le signer. Mais quelque estime qu'ils eussent pour Osius, ils ne le prirent pas pour la règle de leur foi, suivant ce beau mot de Tertullien : « Nous ne jugeons pas de la foi par les personnes, mais des personnes, par la foi. » (L. *de Prescript.*) Ils savaient d'ailleurs les violences et les tourments qu'on avait fait souffrir à ce vénérable vieillard, pour extorquer de lui cette souscription.

Ils s'assemblèrent donc en concile[2] avant la fête de Pâques de l'an 368 ; et loin de recevoir ce formulaire impie, qui prescrivait également la consubstantialité et le semblable en substance, et où d'ailleurs l'impiété arienne se montrait à découvert, ils eurent le courage de le condamner. Ils envoyèrent ces actes à saint Hilaire, persuadés qu'ils ne pouvaient mieux le consoler de son exil, qu'en lui donnant des preuves de leur fermeté. Plusieurs d'entre eux y joignirent des lettres particulières pour le saint Confesseur, où ils le priaient de les instruire de la foi des évêques orientaux.

Saint Hilaire leur répondit par le livre qu'il intitula *des Synodes*, où il rapporte les différentes professions de foi que les Orientaux avaient publiées depuis le concile de Nicée ; à savoir : la seconde de Sirmich qu'il rejette comme impie, celle d'Ancyre, celle d'Antioche, et celle du faux concile de Sardique, et la première de

[1] Dans ce formulaire on défendait également de dire l'*homoousion*, et l'*homoiousion*, et l'on confessait que le Père était plus grand que le Fils en honneur, en dignité, en majesté et en gloire.

[2] On ne sait pas le lieu de ce concile ; mais saint Hilaire nous en apprend l'époque, en disant qu'il se tint un peu avant celui d'Ancyre, pour examiner la même formule.

Digitized by Google

Sirmich. Dans l'examen qu'il fait de ces formules, il montre partout un esprit de paix et de conciliation. Il excuse l'*homoiousion*, c'est-à-dire, *le semblable en substance*, et marque que ce terme est susceptible d'un bon sens [1], puisqu'une chose ne peut être semblable en substance à une autre, à moins qu'elle ne soit de la même substance [2]. Il adressa cet écrit aux évêques de la première et de la seconde Germanie, de la première et de la seconde Belgique, de la première et de la seconde Lyonnaise [3], de l'Aquitaine, de la Novempopulanie, aux prêtres et au clergé de Toulouse dans la province Narbonnaise, et aux évêques de Bretagne : ce qui montre que les évêques de cette île étaient dans les mêmes sentiments que ceux des Gaules.

Le soin des affaires de l'Église ne fit pas oublier à saint Hilaire celui de sa famille. Il écrivit vers le même temps une lettre en réponse à sa fille Abra [4]. Il l'exhorte en termes figurés et allégoriques à consacrer à Dieu sa virginité. Il lui recommande surtout la modestie dans ses vêtements : c'est dans une fille chrétienne l'indice et la gardienne de la pudeur. Si on la presse de porter des habits précieux, il veut qu'elle réponde : « La laine de ma brebis me suffit ; je me contente de sa couleur naturelle..... Ces pierreries ne feraient que me charger et que m'embarrasser, moi qui attends une pierre précieuse infiniment plus belle et plus estimable [5]. » Il lui envoie aussi deux hymnes [6], qu'il avait composées dans son exil.

Après le triste concile de Rimini, l'empereur en fit assembler

[1] Quelques catholiques ayant trouvé mauvais que saint Hilaire eût justifié l'*homoiousion*, il répondit qu'en disant que cette expression avait un bon sens, il avait assez fait entendre qu'elle en avait un mauvais : *Attendat quare dixerim similis substantiæ piam intelligentiam, nisi quia intelligerem et impiam.* (Hil., *Ep. apolog.*)

[2] Hilar., *de Syn.*, n. 72; nov. edit., p. 1190 et n. 77, p. 1198

[3] Il n'y avait encore alors que deux provinces Lyonnaises, dont Lyon et Rouen étaient les métropoles.

[4] Quelques auteurs la nomment Apra. Elle est honorée dans le Poitou sous le nom de sainte Abre.

[5] Hilar., *Ep.*, nov. edit., p. 1212.

[6] Saint Jérôme dit que saint Hilaire composa un livre d'hymnes; et le quatrième concile de Tolède recommande de les chanter dans l'église.

Digitized by Google

un autre à Séleucie sur la fin de septembre de la même année 359. La Providence, qui veille toujours à la défense de la foi, voulut que saint Hilaire y assistât. Il n'y avait pas d'ordre particulier de l'empereur, de l'y faire aller : mais le vicaire d'Asie ayant reçu un ordre général d'y envoyer les évêques, crut que saint Hilaire y était compris. L'opinion que l'on avait conçue de sa sainteté dans ces terres étrangères parut avec éclat par les honneurs qu'on lui rendit sur sa route.

Le saint évêque étant entré un jour de dimanche dans l'église d'un bourg qui était sur le chemin, une fille païenne, nommée Florence, s'écria à haute voix, que le serviteur de Dieu venait d'arriver ; et fendant la presse, elle alla se prosterner à ses pieds, le priant de faire le signe de la Croix sur son front. Le père et la mère de cette fille imitèrent son exemple, et Hilaire les baptisa. Florence, par reconnaissance, le suivit à son retour dans les Gaules ; et elle est honorée comme Sainte à Poitiers, le 1er décembre.

Saint Hilaire fut reçu avec distinction à Séleucie, et s'attira l'attention de toute l'assemblée. On lui demanda d'abord quelle était la croyance des Gaulois sur la Trinité ; car les ariens les avaient rendus suspects de sabellianisme aux Orientaux. Il déclara que la foi des évêques des Gaules et la sienne, n'était autre que la foi de Nicée, et après qu'il eut dissipé ces soupçons, il fut admis dans le concile. « J'y trouvai, dit-il, que cent-cinq évêques défendaient l'*homoiousion*, c'est-à-dire, le semblable en substance, dix-neuf, l'*anomoiousion*, c'est-à-dire, le dissemblable en substance; et que les seuls évêques égyptiens, dont il faut excepter l'évêque intrus[1] d'Alexandrie, soutenaient avec courage l'*homoiousion*,

[1] Cet évêque intrus était Georges d'Alexandrie, que les ariens avaient mis à la place de saint Athanase. Il s'y rendit si odieux par ses violences, que les païens en délivrèrent les catholiques sous Julien, en lui faisant souffrir une mort qui pourrait paraître cruelle, si les crimes de ce méchant homme laissaient quelque lieu à la compassion. Un écrivain hérétique (*Isaac Ponthan.*) a cependant eu l'audace d'avancer que le célèbre saint Georges, honoré dans l'Eglise, est ce faux patriarche arien, qui par une erreur intolérable a été canonisé comme martyr par les catholiques. Il faut que l'esprit de secte donne lieu au penchant pour la calomnie, puisqu'il en a fait inventer une si grossière. Ne

Digitized by Google

c'est-à-dire, la consubstantialité[1]. » Il se joignit à ces derniers, sans se séparer des premiers, dont il paraît que plusieurs étaient catholiques.

Il y a lieu de croire qu'il n'assista qu'à la première séance. Les impiétés des anomœens y firent horreur à tous les autres évêques. On y récita publiquement les blasphèmes qu'Eudoxe d'Antioche avait prêchés : que si Dieu avait un fils, il fallait qu'il eût aussi une femme. Sur quoi saint Hilaire s'écrie : « Que mes oreilles sont malheureuses, d'avoir entendu proférer cette funeste parole! un homme parler ainsi de Dieu ! un évêque prêcher ainsi de Jésus-Christ[2] ! » Les acaciens, c'est-à-dire les anomœens, s'étaient retirés du concile le second jour. Ceux qui soutenaient le *semblable en substance*, s'assemblèrent, et confirmèrent la formule d'Antioche. Le troisième jour, les acaciens étant entrés au concile firent une profession de foi, par laquelle ils condamnaient la consubstantialité, la ressemblance en substance, et en apparence la dissemblance ; et ils envoyèrent un évêque de leur parti, pour sonder là-dessus les sentiments d'Hilaire[3]. Le saint Docteur, qui voulait dévoiler ces mystères d'iniquité, fit semblant d'ignorer ce qui s'était passé, et lui demanda comment ils pouvaient, sans contradiction, condamner la consubstantialité, la ressemblance et la dissemblance. Il répondit que le Fils n'était pas semblable à Dieu, mais à son Père. Saint Hilaire ayant dit que cette réponse lui paraissait encore plus obscure que la question, l'anomœen fut obligé de découvrir tout le venin de son hérésie, en disant que le Fils serait semblable au Père, parce que le Père aurait prétendu faire une créature qui voulût les mêmes choses que lui, et qu'ainsi il serait plutôt Fils de la volonté que de la divinité : mais qu'il serait dissemblable à Dieu, parce qu'il ne serait ni Dieu, ni de Dieu[4]. Saint Hilaire frémit d'horreur en entendant ces blasphèmes, et il avait peine à croire que des évêques en fussent capables.

savait-il pas, cet auteur, que le culte de saint Georges était établi en Orient dès le temps du grand Constantin?

[1] Hilarius, l. *contra Const.*, n. 12. — [2] Hilar., *ibid.*, n. 13.

[3] Hilar., n. 14, p. 1249. — [4] *Ibid.*

Digitized by Google

Après quelques incidents et quelques délais, les chefs des acaciens, et Acace lui-même, furent déposés par le concile. Ils partirent aussitôt pour s'en plaindre à l'empereur. L'autre partie du concile envoya dix députés à ce prince. Hilaire se joignit à eux, et se rendit à Constantinople, pour savoir ce qu'il plairait à l'empereur d'ordonner de lui. Les acaciens, qui avaient d'abord prévenu Constance, furent ensuite obligés de condamner les blasphèmes d'Eudoxe et d'Aetius. Mais les nouveaux députés de Rimini, qui étaient presque tous ariens, étant arrivés à Constantinople, se joignirent aux acaciens, malgré les remontrances des autres évêques. L'empereur qui avait ordonné aux Orientaux de souscrire la formule de Rimini, fit tenir, à ce sujet, un nouveau concile par les évêques qui étaient à Constantinople. Mais il éprouva qu'il en coûte plus à un prince pour établir l'hérésie, que pour la détruire.

Saint Hilaire voyant alors de près le péril imminent où était la religion, présenta un mémoire à Constance pour la défense de la foi, et pour sa propre justification. Il y parle à l'empereur, avec une liberté digne d'un confesseur de Jésus-Christ. « Je suis évêque, lui dit-il, et tout exilé que je suis, je demeure dans la communion de toutes les Églises et de tous les évêques des Gaules, et j'accorde encore la communion de mon Église par le ministère de mes prêtres. Mon exil n'est pas la punition de quelque crime que j'aie commis ; c'est l'effet des fausses relations que des hommes impies vous ont faites du concile de Béziers. J'ai dans la personne de mon seigneur Julien, votre César, un témoin de l'outrage qui m'a été fait. Mon bannissement lui a été plus injurieux qu'à moi : car on en a encore les lettres de Votre Piété ; et la fausseté de tout ce qui a procuré mon éloignement, est reconnue. L'auteur [1] de cette intrigue est dans cette ville. Je suis prêt à vous montrer que vous avez été surpris, et qu'on s'est moqué de votre césar ; et si l'on me convainc d'avoir fait quelque chose indigne, je ne dis pas seulement de la sainteté d'un évêque

[1] Saint Hilaire parle de Saturnin d'Arles, qui s'était rendu à Constantinople après le concile de Rimini.

Digitized by Google

mais même de la probité d'un laïque, je ne redemande point les fonctions de l'épiscopat, je m'offre de vieillir dans les exercices de la pénitence, comme le dernier du peuple [1].

« Mais j'ai aujourd'hui à vous entretenir d'une affaire importante. Effrayé, d'un côté, du danger où je vois le monde chrétien, et pénétré de la crainte des jugements de Dieu, qui punirait dans un évêque un coupable silence ; pressé de l'autre, par mon zèle pour mon salut, et encore plus pour le vôtre, et pour celui de tous les hommes, je veux vous faire connaître la foi que vous désirez d'apprendre des évêques, et que personne n'a le courage de vous enseigner [2]. »

Le saint Docteur, entrant ensuite en matière, rappelle la multiplicité et la diversité de tant de nouvelles professions de foi qu'on publie tous les jours. *C'est*, dit-il, *la foi des temps, plutôt que la foi des Évangiles* [3]. « Nous savons tous, continue-t-il, que depuis le concile de Nicée, on ne fait autre chose que de composer des formules de foi. Tandis qu'on chicane sur les mots, qu'on dispute sur les sens ambigus, que les partis s'échauffent ; tandis que l'un dit anathème à l'autre, presque tous ont cessé d'être à Jésus-Christ... [4]. Combien la foi de l'an passé n'a-t-elle pas changé ! D'abord on supprime l'*homoïousion* (c'est-à-dire le consubstantiel), ensuite on ordonne de le prêcher de nouveau ; un peu après, on tolère et on excuse le mot de *substance*, dont les Pères se sont servis. Enfin, non-seulement on ne l'excuse plus, mais on le condamne... Où en sommes-nous donc ?... Nous faisons tous les ans et tous les mois de nouvelles professions de foi.

« Je ne vous demande qu'une seule grâce, Seigneur [5], daignez m'entendre sur les Saintes Écritures, en présence du concile qui est aujourd'hui divisé sur la foi ; que je sois auprès de vous l'interprète de Jésus-Christ mon maître, que je vous instruise par ses propres paroles, moi qui ai l'honneur d'être son exilé et son évêque. Les vases de terre renferment quelquefois de précieux trésors... Prince, vous cherchez la foi : apprenez-la, non des nou-

[1] Lib. II, *ad Const.*, n. 2. — [2] *Ibid.*, n. 6. — [3] *Ibid.*, n. 6. — [4] *Ibid.*, n. 5. — [5] *Ibid.*, n. 8.

Digitized by Google

velles formules, mais des Livres divins ; et sachez qu'elle peut avoir été donnée à l'Occident, d'où plusieurs viendront s'asseoir dans le royaume céleste avec Abraham, Isaac et Jacob. Souvenez-vous que cette foi n'est pas une question de philosophie, mais la doctrine de l'Évangile. Au reste, ce n'est pas tant pour moi que je vous demande audience, que pour vous, et pour les Églises du Seigneur. Car j'ai la foi au dedans de moi ; je n'ai pas besoin de formulaire. Je m'en tiens à ce que j'ai reçu ; et je ne change pas ce qui est de Dieu. »

Les Acaciens qui craignaient de se commettre avec un adversaire aussi formidable qu'Hilaire, n'eurent garde d'accepter le défi qu'il leur faisait ; et une requête si sage et si pleine de zèle ne servit qu'à faire connaître que rien ne pouvait plus détromper Constance. Ce prince, dont la foi était le jouet de la passion des ariens et des semi-ariens, qui le dominaient tour à tour, continuait de persécuter les catholiques ; ce n'était que là-dessus qu'il ne variait point. Après avoir fait recevoir la formule de Rimini dans son nouveau concile de Constantinople, il expédia des ordres pour le faire signer aux évêques d'Orient, et donna plein pouvoir à Valens et à Ursace, pour y obliger ceux d'Italie.

Saint Hilaire, voyant le mal s'accroître par les remèdes qu'il avait tâché d'y apporter, ne crut plus devoir garder d'inutiles ménagements à l'égard de l'empereur. Il composa un écrit pour démasquer les impiétés de ce prince. Le saint docteur commence cet ouvrage d'une manière bien capable de donner une idée de la grandeur du péril où était la religion.

« Il est temps de parler, dit-il, parce que le temps de se taire est passé. Qu'on attende bientôt Jésus-Christ, car l'Antechrist domine. Que les pasteurs lèvent la voix, car les mercenaires se sont enfuis. Mourons pour nos ouailles, car les voleurs sont entrés dans la bergerie... Courons au martyre. Garder plus longtemps le silence, ce ne serait plus modération, ce serait lâcheté et défiance ; il n'y a pas moins de danger à se taire toujours qu'à ne se taire jamais [1]. »

[1] Lib. *contra Const.*, n. 1.

Digitized by Google

Saint Hilaire regrette le temps des Néron et des Dèce, où il eût pu combattre contre des persécuteurs déclarés, et non contre un ennemi artificieux qui ne frappe pas mais qui flatte; qui confesse Jésus-Christ pour le renier, qui procure l'unité pour augmenter la division; qui bâtit les murailles des églises pour en détruire la foi.

« Si j'avance quelque fausseté, dit-il, que je sois regardé comme un infâme calomniateur; mais s'il est manifeste que je ne publie que la vérité, je ne passe pas les bornes d'une sainte et apostolique liberté, surtout en ne parlant qu'après avoir gardé si longtemps le silence [1]. » Le saint Évêque justifie la liberté de ses reproches par l'exemple des Machabées, et il continue ainsi : « Je vous dis, ô Constance, ce que j'aurais dis aux Néron, aux Dèce, aux Maximien. Vous combattez contre Dieu, vous sévissez contre l'Église, vous persécutez les Saints, vous haïssez les prédicateurs de Jésus-Christ; vous êtes le tyran non plus de l'état, mais de la religion. Voilà ce qui vous est commun avec ces persécuteurs; écoutez ce qui vous est propre [2].

« Vous feignez d'être chrétien, et vous êtes un nouvel ennemi de Jésus-Christ; vous devancez l'Antechrist, et vous opérez le mystère de ses iniquités. Vous ne cessez de faire des formules de foi, et vous vivez contre la foi. Vous donnez les évêchés à vos partisans; vous chassez les bons Évêques, pour en substituer de mauvais; vous emprisonnez les ministres du Seigneur, et vous rangez vos armées, pour inspirer de la terreur à l'Église. Vous contraignez les Occidentaux d'autoriser l'impiété, vous les tenez enfermés dans une ville, vous les épouvantez par vos menaces, vous les tourmentez par la faim et par les rigueurs de l'hiver. Vous entretenez par vos artifices les divisions de l'Orient. Et en exerçant tant de cruautés, vous n'avez pas l'odieux de faire des martyrs. C'est un nouveau genre de triomphe que vous remportez sur le démon même; vous persécutez, sans répandre de sang : nous devons plus à votre cruauté, qu'à Néron, à Dèce, à Maximien [3]... Le sang des fidèles a coulé alors de toutes parts... Mais

[1] Lib. *contra Const.*, n. 6. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*, n. 8.

Digitized by Google

vous, plus méchant et plus cruel que ces tyrans, vous tempérez tellement les maux de la persécution, que ceux qui tombent, n'ont point d'excuse, et que ceux qui confessent la Foi, n'ont pas la gloire du martyre. »

Et ensuite : « Loup ravissant, nous voyons votre peau de brebis. Vous ornez le sanctuaire de l'or de la république ; vous donnez à Dieu des biens que vous avez enlevés aux églises, ou qui sont le fruit de vos exactions [1]. Vous recevez les évêques avec le baiser par lequel Jésus-Christ a été trahi. Vous baissez la tête pour recevoir leur bénédiction, afin de fouler aux pieds leur foi. Vous les faites manger avec vous, pour les rendre semblables à Judas, qui se leva de table pour aller vendre son Maître. Vous leur remettez la capitation, que Jésus-Christ paya pour éviter le scandale. Voilà la peau de brebis qui vous couvre ; voyons les actions de loup. »

Pour les faire connaître, saint Hilaire expose d'une manière pathétique toutes les cruautés que Constance avait fait commettre à Alexandrie, à Rome, à Milan et à Toulouse. Il ajoute : « Cet empereur, qui, selon ses artifices ordinaires, veut couvrir ses projets iniques et insensés d'une apparence de justice et de raison, dit (en rejetant l'homoiousion) : Je ne veux pas d'un terme nouveau qui n'est pas dans l'Écriture. Mais à qui appartient-il de commander là-dessus aux évêques, et de leur prescrire la foi qu'ils doivent prêcher ? Répondez-moi vous-même. Serait-ce parler sensément que de dire : Je ne veux pas de nouveaux antidotes contre de nouveaux poisons, de nouvelles guerres contre de nouveaux ennemis, ni de nouvelles précautions contre de nouvelles embûches ? »

Enfin, en reprochant à Constance les variations de son parti, il lui dit ce qui peut servir à confondre tous les hérétiques : « Il vous est arrivé, ce qui arrive aux architectes ignorants, à qui leurs propres ouvrages déplaisent : vous ne faites que bâtir et que détruire [2]. » On a pu voir dans les reproches du saint docteur, quels honneurs les empereurs rendaient alors aux évêques.

[1] Lib. *contra Const.*, n. 10. — [2] *Ibid.*, n. 23.

Digitized by Google

Saint Hilaire composa cet écrit, comme il le dit, cinq ans après l'exil de Paulin, d'Eusèbe, de Lucifer et de Denys, c'est-à-dire l'an 360 [1], lorsque Constance vivait encore. Mais peut-être ne devint-il bien public qu'après la mort de ce prince.

Le généreux confesseur de Jésus-Christ avait commencé dans son exil un autre ouvrage plus important, qui contenait des mémoires pour l'histoire des conciles de Rimini et de Séleucie. Il voulait par là précautionner les évêques contre les nouveaux ordres que l'empereur venait d'expédier pour la souscription de la formule de Rimini, mais les Acaciens ne lui donnèrent pas le temps de mettre la dernière main à cet ouvrage. La présence d'un homme avec qui ils n'avaient osé entrer en dispute, malgré le défi public qu'il leur en avait fait, était pour eux un reproche continuel, et une conviction de leur faiblesse. Ils prirent des mesures pour le faire éloigner [2]. Ils le peignirent à l'empereur comme le perturbateur de l'Orient, et l'auteur de toutes les divisions de l'épiscopat; et le prince à qui Hilaire, de son côté, demandait justice de ses accusateurs, consentit qu'il retournât en Occident, sans néanmoins révoquer les ordres qu'il avait donnés pour son exil, afin de ne paraître pas avoir reconnu son innocence. Ainsi le zèle d'Hilaire et la malignité de ses ennemis, qui furent les causes de son exil, devinrent celles de son retour. Il partit en toute hâte de Constantinople, pour voler au secours de la Gaule. Il passa par Rome, où il prit sans doute des mesures avec le Pape Libère, pour guérir les plaies que le concile de Rimini avait faites à l'Église.

Il est plus aisé de juger, que d'exprimer avec quels sentiments la Gaule reçut Hilaire, et pour me servir de l'expression de saint Jérôme, avec quelle tendresse elle embrassa ce héros qui revenait du combat [3]. Chacun croyait avoir retrouvé en lui son père, et même sa patrie ; parce que, durant son absence, elle avait

[1] Saint Paulin fut exilé l'an 353; mais Eusèbe et les autres ne le furent qu'en 355. Saint Jérôme a cru que saint Hilaire n'avait composé cet écrit contre Constance qu'après la mort de ce prince. Qu'aurait-il servi d'écrire pour précautionner les fidèles contre un persécuteur qui n'existait plus?

[2] Sev. Sulp., l. II, p. 144. — [3] Hieron., *Dialog. contra Lucif.*

Digitized by Google

paru à tous comme un lieu d'exil [1]. L'arrivée de saint Martin à Poitiers donna une nouvelle consolation à saint Hilaire. Il revit avec joie ce fidèle disciple, dont il avait connu tout le mérite dès avant son exil, et ressuscita le fils d'une pauvre femme qui pleurait à ses pieds.

Ce saint Évêque qui faisait des miracles pour rendre la vie aux enfants des autres, en fit un, si nous en croyons le saint Fortunat, pour avancer la mort de sa fille Abra. Lui ayant parlé peu de temps après son retour, des infinies perfections de l'Époux qu'elle avait choisi, il lui demanda si elle ne désirait pas de le voir, et de s'unir au plus tôt à lui. Comme elle lui répondit que c'était l'unique objet de ses désirs, il se mit en prières, et Abra, expirant sur-le-champ sans aucune douleur, comme une victime de l'amour divin, alla jouir des chastes embrassements de l'Époux des Vierges [2]. On l'honore le 13 décembre.

La mère d'Abra vivait encore : elle envia une mort si heureuse et pria saint Hilaire de la délivrer aussi des misères du siècle. Il ne put lui refuser sa demande, et par ses prières, il obtint qu'elle allât avant lui prendre possession du royaume céleste.

Saint Hilaire, ainsi dégagé des liens qui l'attachaient encore à sa famille, s'appliqua avec plus de liberté aux affaires de la religion, qui étaient en une étrange confusion dans les Gaules depuis le concile de Rimini. Les triomphes des ariens, après ce concile, avaient ouvert les yeux à ceux des évêques qui s'y étaient laissé tromper. « Ces prélats, dit saint Jérôme, voyant qu'on les accusait d'hérésie, dont ils sentaient en leur conscience qu'ils n'étaient pas coupables, couraient de tous côtés en prenant à témoin le Corps de Jésus-Christ, et ce qu'il y a de plus saintd ans l'Église, qu'ils n'avaient pas eu le moindre soupçon du mal dans leur profession de foi. « Nous avons cru, disaient-ils, que le sens s'accordait avec les paroles [3]... La bonne opinion que nous avons eue des méchants, nous a trompés [4]. » Mais se contentant de

[1] Fortun., *Vita Hilar.*, l. I, n. 11. — [2] *Ibid.*, n. 13. — [3] Hieronym., *Dial. advers. Lucif.*, t. IV, nov. edit., p. 301.

[4] Ce texte de saint Jérôme suffit pour montrer que la plupart des évêques, qui avaient souscrit la formule de Rimini, n'étaient pas ariens, et par conséquent

Digitized by Google

gémir de leur faute, ils n'avaient encore fait aucun acte public pour en réparer le scandale. L'arrivée de saint Hilaire dans les Gaules ranima leur courage. La plupart des évêques qui n'étaient pas tombés, étaient d'avis de se séparer de communion d'avec ceux qui avaient eu la faiblesse de recevoir le concile de Rimini [1]. Mais le saint docteur jugea qu'il fallait traiter le mal avec douceur, et qu'il était plus à propos d'exciter par la clémence les coupables au repentir et à la réparation de leur faute. Il tint à ce sujet dans les Gaules plusieurs conciles où ces évêques, reconnaissant le venin de la formule artificieuse qui leur en avait imposé, condamnèrent ce qui s'était fait à Rimini, et ratifièrent la foi de Nicée. Saturnin d'Arles et Paterne de Périgueux furent déposés dans l'un de ces conciles et chassés de leurs siéges. Saturnin, outre son hérésie, y fut convaincu de plusieurs crimes énormes. On peut croire que ce fut alors qu'on déposa aussi Germésile de Besançon pour son attachement au parti arien. On pardonna aux autres. Ainsi l'Église des Gaules fut purgée du mauvais levain de l'arianisme, qui avait causé de si violentes fermentations. Le calme fut rétabli ; et « il passa pour constant, dit Sulpice-Sévère, que les Gaules furent redevables au seul Hilaire d'avoir été délivrées de l'hérésie [2]. »

Des évêques orientaux, catholiques ou demi-ariens [3], qui avaient connu le zèle et la foi d'Hilaire, lui écrivirent vers le même temps pour s'appuyer de l'autorité des évêques des Gaules, contre ceux qui supprimaient le terme de « consubstantiel » et

que, dans ces temps de troubles, le plus grand nombre des évêques n'étaient pas tombés dans l'erreur, comme les novateurs voudraient le persuader pour autoriser leur petit nombre.

[1] Sulp. Sev., l. II, p. 145. — [2] *Ibid.* p. 145.

[3] Il n'est pas aisé de décider si les évêques orientaux, qui se contentaient du terme *homoiousion*, étaient catholiques. Saint Hilaire excuse cette expression et loue ces Prélats dans son livre des *Synodes* ; mais quand on lui en fit des reproches, il répondit : *Non eos veram fidem, sed spem revocandæ veræ fidei attulisse dixi.* Pour concilier ce saint Docteur avec lui-même, nous croyons qu'une partie de ces évêques, en admettant l'*homoiousion*, cachaient sous ce terme le venin de l'hérésie, ce qui les fit nommer demi-ariens ; mais que les autres y donnaient le sens que saint Hilaire nomme *piam intelligentiam.* Il serait aisé de montrer par là que les évêques ariens ne firent pas le plus grand nombre, même en Orient.

Digitized by Google

celui de « semblable en substance. » Saint Hilaire, pour leur faire une réponse plus authentique, fit assembler à Paris, environ l'an 361, un concile, dont nous avons la lettre synodale en réponse à celle des évêques d'Orient. Si saint Hilaire qui nous l'a conservée, ne présida pas ce concile, on ne peut douter qu'il n'en ait été l'âme.

Après avoir apaisé dans les Gaules les troubles causés par le concile de Rimini, il passa en Italie pour le même sujet. Il y travaillait avec succès à la réunion des esprits, lorsque Eusèbe de Verceil, arrivant de son exil, l'an 363, vint joindre ses travaux aux siens [1]. Ces deux grands hommes, les deux plus éclatantes lumières de l'Occident, dissipèrent aisément les ténèbres où l'erreur se cachait encore, et agirent de concert pour rétablir la paix. Mais la gloire du succès fut particulièrement due à Hilaire, parce qu'en même temps qu'il convainquait les esprits par son érudition, il gagnait les cœurs par sa douceur et par sa bonté [2].

Lucifer de Cagliari n'approuvait pas la charité indulgente et les sages ménagements dont usait saint Hilaire. Il voulait, au contraire, qu'on déposât tous les évêques qui avaient montré quelque faiblesse [3]. Ce fut là le sujet du schisme et de la chute de cet évêque [4]. C'était un de ces hommes naturellement austères, qui ne pardonnent rien, ni à eux-mêmes, ni aux autres. Confesseur généreux de la Foi, il avait montré pour sa défense une éloquence vive, mais trop âcre; un zèle courageux et ardent, mais trop amer. En quoi il suivait la sévérité de son naturel; car nos vertus ont presque toujours quelque alliage de nos défauts. Lucifer écrivit même contre le livre des *Synodes* de saint Hilaire, où il trouvait mauvais qu'il eût excusé l'*homoiousion*, c'est-à-dire le semblable en substance. Saint Hilaire se justifia, en expliquant quelques endroits où Lucifer n'avait pas bien pris sa pensée [5]. Du reste, il crut que sa conduite serait la meilleure apologie.

[1] Ruffin., *Hist.*, l. I, c. XXX. — [2] *Ibid.*, l. I, c. XXXI. — [3] Marcellin. et Faustin., *in Libell. precum.*

[4] D'habiles critiques ont écrit pour justifier du schisme Lucifer, qui est honoré comme saint à Cagliari le 20 mai. Il est certain que ses disciples furent plus coupables que lui.

[5] Hilar., nov. ed., p. 1205.

Digitized by Google

En effet, il fit bientôt voir que la charité envers ceux qui étant tombés par surprise, reconnaissaient humblement leur faute, devenait une fermeté inflexible à l'égard des novateurs, qui se montraient fourbes et opiniâtres dans l'erreur. C'est ce qu'éprouva Auxence de Milan. Hilaire n'ayant pu le convertir, s'appliqua à le démasquer, et à faire connaître au troupeau ce loup caché dans la bergerie. Il y réussit ; et la plupart des catholiques de Milan refusèrent de communiquer avec leur évêque.

L'empereur Valentinien étant arrivé dans cette ville en 364, Auxence se plaignit à lui de ce que Hilaire mettait le trouble et la division dans son Église, en le décriant auprès de son peuple comme un arien, quoiqu'il confessât Jésus-Christ, vrai fils de Dieu, et engendré avant tous les temps. L'empereur, qui aimait la paix, et qui ne voulait pas commencer son règne par chasser les évêques de leurs siéges, fut bien aise de croire Auxence catholique. Il communiqua même avec lui, pour engager, par son exemple, le peuple de Milan à la même démarche. Ce prince fit plus : il publia un décret par lequel il défendait que personne ne fût désormais si hardi, que de troubler l'Église de Milan, en rendant suspecte la foi d'Auxence.

Saint Hilaire ne crut pas que le danger de la religion lui permît d'obéir à ce décret. Il savait que pour établir l'unité, il faut commencer par mettre à couvert la vérité. Il présenta donc un mémoire à l'empereur, pour lui faire connaître qu'Auxence n'avait pas les sentiments qu'il pensait, que c'était au contraire, un ennemi et un blasphémateur de Jésus-Christ. Valentinien, frappé des raisons du saint Évêque, ordonna que lui et Auxence seraient entendus dans le palais, en présence de dix évêques et de quelques officiers de sa maison [1].

Auxence commença par proposer des fins de non-recevoir, et des chicanes comme dans le barreau. Il prétendit qu'Hilaire, ayant été autrefois condamné par Saturnin d'Arles, ne devait point paraître dans cette assemblée au rang des évêques. Mais on jugea qu'il ne s'agissait point de ces formalités, et qu'il fallait

[1] Hilar., *contra Auxentium*, n. 7, p. 1267.

Digitized by Google

traiter de la foi, comme l'empereur l'avait ordonné. Auxence, pressé par un adversaire qui le poursuivait dans tous les faux-fuyants de l'erreur, ne put lui échapper par les équivoques si ordinaires aux ariens. Il fallut dans l'intérêt de la secte, avoir recours au mensonge et au parjure. Cet évêque, sans cesser d'être hérétique, fit donc effrontément une profession de foi catholique; et il déclara qu'il croyait le Fils de Dieu de la même substance et la même divinité que le Père. On fut satisfait de cette profession; et de peur qu'Auxence ne s'en dédît, on eut soin de la rédiger par écrit. Saint Hilaire, qui s'en défiait toujours, composa une relation de ce qui s'était passé à cette conférence, et la fit présenter à l'empereur, par le questeur qui y avait assisté de la part de ce prince.

Auxence adressa de son côté aux deux empereurs Valentinien et Valens une profession de foi captieuse, et conçue en d'autres termes que ceux dont on était convenu.

Valentinien donna dans le piége, et continua de croire Auxence catholique. Mais ce prince avait beau se cacher le mal auquel il ne voulait pas remédier, Hilaire ne cessait de crier que cette fausse paix était pernicieuse à l'Église, qu'on trahissait la foi, et qu'on se moquait de Dieu et des hommes. L'empereur qui regardait comme son propre ouvrage cette paix de l'Église, conclue dans le palais, donna ordre au saint Évêque de sortir de Milan. Il obéit, mais il n'abandonna pas la cause de la foi. Il publia un écrit contre Auxence, où il dévoile ses artifices, et montre le danger de la prétendue paix, qu'on s'applaudissait d'avoir donnée à l'Église. « Rien n'est plus beau, dit-il, que le nom de la paix et de la réunion : mais qui ne sait qu'il n'y a que l'unité de l'Église fondée sur les Évangiles, qui produise la paix de Jésus-Christ, cette paix qu'il a si instamment recommandée à ses disciples en les quittant? Nous avons tâché, mes chers frères, de la trouver, de la rétablir et de la conserver; mais les péchés de notre siècle et les précurseurs de l'Antechrist ne l'ont pas permis. Ils se vantent de leur paix, c'est-à-dire de leur accord dans l'impiété; en quoi ils se montrent plutôt les ministres de l'Antechrist que des évêques de Jésus-Christ. »

Digitized by Google

Ensuite le saint Docteur, après s'être plaint avec toute la force de son éloquence, de ce qu'on a recours à la puissance séculière pour gouverner l'Église [1], fait remarquer que les novateurs, qui ont intérêt à n'être point connus, se font un langage nouveau pour cacher leurs dogmes. « D'où il arrive, dit-il, que sous des évêques ariens, les peuples demeurent encore catholiques ; parce qu'ils se persuadent que l'on doit croire comme ils voient que l'on s'exprime. Ils entendent dire que Jésus-Christ est Dieu ; et ils le croient comme on le dit. Ils entendent dire qu'il est Fils de Dieu ; et ils croient qu'étant Fils de Dieu, il est vrai Dieu. Ils entendent dire *avant le temps*, et ils croient que cela signifie *toujours*. Les oreilles du peuple sont plus saintes que les cœurs des évêques [2]. »

Enfin saint Hilaire, après avoir découvert les fourberies d'Auxence dans sa profession de foi, exhorte les catholiques à se séparer de lui, et à ne point préférer les murailles de l'église dont il est en possession, à la vraie unité de l'Église. Il finit, en disant : « Qu'il assemble maintenant contre moi tant de conciles qu'il lui plaira, qu'il me déclare hérétique par des affiches publiques, comme il a déjà fait si souvent, qu'il excite contre moi toute la colère des puissances ; il ne me sera jamais qu'un démon, parce que c'est un arien : et je ne souhaiterai jamais la paix avec personne, qu'avec ceux qui, selon les décrets de Nicée, anathématisent les ariens, et confessent que Jésus-Christ est vrai Dieu. »

Saint Hilaire, après avoir publié cet écrit sur la fin de l'an 364, se retira dans les Gaules, où il goûta enfin une paix d'autant plus précieuse, qu'elle était le fruit de tant de combats. Il sanctifia ce repos par de nouveaux travaux pour l'instruction de son peuple. Car il y a lieu de croire que ce fut alors qu'il composa quelques-uns de ses commentaires sur l'Écriture. Il s'occupait même dans ses heures de loisirs à transcrire des livres ; et l'on conserve dans l'église de Tours un exemplaire des saints Évangiles, qu'on croit avoir été écrit de sa main. Ce saint Évêque mourut à Poi-

[1] Lib. *contra Auxentium*, n. 3 et 4. — [2] *Ibid.*, n. 6.



Digitized by Google

tiers, le 13 janvier de l'an 367 [1], renommé dans tout le monde chrétien pour la sainteté de sa vie, pour l'éloquence et l'érudition de ses ouvrages, et pour les victoires qu'il avait remportées sur les ennemis de Jésus-Christ.

Son culte fut si célèbre [2], que dans quelques anciens Sacramentaires son nom est inséré au canon de la Messe après celui des Martyrs. (LONGUEVAL.)

---

NOTICE DES OUVRAGES DE SAINT HILAIRE.

Les écrits qui nous restent de saint Hilaire sont : 1° *Des Commentaires sur les Psaumes*. Ils ne furent composés qu'après les livres de la Trinité, puisque ceux-ci sont cités dans l'explication du psaume LXVII. Cela n'a pas empêché qu'on ne les ait mis les premiers, à cause du respect qui est dû à nos Saintes Écritures. Le saint Docteur s'applique à développer également la lettre et l'esprit des psaumes, tenant un juste milieu entre ceux qui, ne s'arrêtant qu'au sens littéral et purement historique, croyaient n'en devoir point chercher d'autre, et ceux qui rapportant tout à Jésus-Christ, s'imaginaient que les psaumes n'avaient point de sens propre et littéral. Il paraît qu'il avait expliqué tout le Psautier ; mais dom Constant ne put recueillir qu'une partie de cet ouvrage dans son édition des œuvres de saint Hilaire, qui parut à Paris en 1693. Dans celle que le marquis Scipion Maffei donna à Vérone en 1730, on trouve, outre plusieurs variantes, quelques fragments de commentaires sur les psaumes, que l'on croit être de ce Père, et qui n'avaient point été connus de l'éditeur de Paris. En 1733, dom Martène publia, d'après un manuscrit d'Anchin,

[1] Les savants ne conviennent ni du jour, ni de l'année de la mort de saint Hilaire. Quelques-uns la mettent le 13 de janvier, l'an 368 ; d'autres le premier de novembre l'an 367 ; et plusieurs, le 13 de janvier de la même année ; mais on trouve dans l'ouvrage historique de saint Hilaire une lettre d'un conciliabule de Pannonie, datée du 18 décembre, l'an 366. Or, si saint Hilaire était mort le 13 de janvier suivant, il ne serait guère probable qu'il eût déjà reçu cette pièce. On peut répondre que c'est là une des additions qui ont été faites à cet ouvrage.

[2] Nous parlerons des reliques de saint Hilaire au 26 juin.

Digitized by Google

de nouveaux commentaires de saint Hilaire sur quelques autres psaumes. Voyez son *Amplissima monumentorum collectio*, t. IX, p. 55.

2° *Les commentaires sur l'Evangile selon saint Matthieu.* Ce fut le premier ouvrage de saint Hilaire. Il se servit en le composant, du travail d'Origène, dont il cite plusieurs passages : mais il insiste moins que ce Père sur le sens allégorique. Notre saint Docteur est un des premiers Pères de l'Église latine qui aient entrepris de commenter l'Écriture, puisque ce genre de travail était inconnu en Occident avant Rétice d'Autun et saint Victorin de Passaw, qui écrivaient au commencement du IVe siècle. Il faut pourtant observer que ce dernier écrivait en grec. Les commentaires dont nous parlons renferment d'excellentes instructions sur toutes les vertus chrétiennes, et principalement sur la charité, le jeûne et la prière.

3° *Les douze Livres sur la Trinité*, composés durant l'exil de saint Hilaire en Phrygie, entre les années 356 et 359. Il est prouvé dans le premier livre, que l'homme ne peut trouver sa félicité qu'en Dieu, et que la révélation est l'unique moyen que nous ayons de connaître la nature Divine. Dans les livres suivants, le saint Docteur établit le mystère de la Trinité, et réfute les diverses objections des hérétiques qui l'attaquaient. Les anciens faisaient un si grand cas de cet ouvrage, qu'ils le mettaient à la tête de ceux qu'il fallait lire pour se confirmer dans la foi de la Trinité, se précautionner contre les piéges de l'hérésie, en découvrir les ruses, etc. Ils en ont loué l'éloquence et approuvé la doctrine. Voyez Cassiodore, l. I, *Institut. divin.*, c. XVI ; Rufin, l. I, *Hist.*, c. XXXI; saint Jérôme, *Ep.* VII *ad Lætam*; Sozomène, c. XIV, etc.

4° *Le Livre des Synodes*, intitulé aussi quelquefois *de la Foi des Orientaux*, fut composé à la fin de l'an 358, ou au commencement de l'an 359. C'est comme un avertissement que saint Hilaire donne aux évêques des Gaules et de la Grande-Bretagne, touchant les conciles qui devaient se tenir à Rimini et à Ancyre. On peut diviser ce livre en trois parties. Dans la première le saint Docteur loue les évêques des Gaules sur l'intégrité de leur foi, qui

Digitized by Google

les avait portés à ne pas communiquer avec les ariens, et à condamner la seconde formule de Sirmium. Il prévient dans la seconde les abus qu'on aurait pu faire des termes de *consubstantiel* et de *semblable en substance*. Dans la troisième, il loue les députés du concile d'Ancyre, pour s'être opposés à l'impiété de Sirmium, et pour avoir obligé ceux qui en étaient les auteurs à se rétracter; puis il réfute les raisons qu'apportaient ceux qui avaient dressé la formule de Sirmium, pour se justifier de ce qu'ils avaient rejeté les termes de *consubstantiel* et de *semblable en substance*. Saint Jérôme faisait tant de cas du livre *des Synodes* de saint Hilaire, qu'il le copia de sa propre main étant à Trèves. Cet ouvrage fournit de grands éclaircissements pour l'histoire de l'arianisme, et l'on conçoit, en le lisant, la plus haute idée de celui qui en est l'auteur.

5° *La Lettre de saint Hilaire à sa fille*. Nous en avons parlé dans la vie du Saint, ainsi que de ses hymnes.

6° *Les Livres à Constance*. Le premier, composé au plus tard au commencement de l'an 356, est écrit en forme de requête apologétique, tendant à ce que l'empereur accordât aux catholiques la liberté d'exercer leur religion avec leurs évêques. Le second est aussi une requête. Saint Hilaire la présenta à Constance en 360, étant à Constantinople, où les Acaciens tenaient un concile. Il demande à l'empereur la permission de justifier la foi catholique, même en sa présence.

7° *Le Livre contre Constance*. Le but du Saint était moins d'invectiver contre l'empereur, que de défendre la foi catholique; et si l'on trouve dans cet ouvrage des expressions qui paraissent dures, on doit moins les attribuer à un zèle outré, qu'à un ardent amour pour la vérité.

8° *Le Livre contre Auxence*, composé avant l'an 367. Saint Hilaire y découvre tous les artifices d'Auxence, évêque arien de Milan.

9° *Le Livre des Fragments* qui nous restent de l'histoire que saint Hilaire avait faite des conciles de Rimini et de Séleucie, fournirait des matériaux très importants à ceux qui voudraient écrire sur l'arianisme.

Digitized by Google

Il se trouve quelques endroits obscurs dans les ouvrages de saint Hilaire ; mais cette obscurité n'est pas telle qu'on pourrait d'abord se l'imaginer, comme nous l'avons observé dans la vie de notre Saint. Il a toujours été regardé comme un savant évêque, comme un excellent docteur, comme un astre brillant que Dieu fit paraître dans un temps où les portes de l'enfer semblaient être sur le point de prévaloir contre l'Église, comme un homme très-éloquent, qui, par la force de ses raisonnements, la beauté de ses pensées, l'onction de ses discours, se rend tout à la fois maître de l'esprit et du cœur. De là vient que saint Jérôme le compare au Rhône, qui par la rapidité de ses eaux, entraîne tout ce qu'il rencontre : *Hilarius latinæ eloquentiæ Rhodanus.* (Hieron., *in* II *lib. Comm. ad Galat.*)

Les éditions les plus estimées des œuvres de saint Hilaire, sont celles de dom Constant, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et du marquis Scipion Maffei. La première parut à Paris en 1693, et la seconde à Vérone en 1730.

---

## SAINT AGRÈCE,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Sainte Hélène, l'auguste mère de Constantin le Grand, s'intéressait vivement aux progrès de la religion chrétienne dans les Gaules. En l'an du salut 314, elle pria saint Sylvestre, qui venait d'être élevé sur la chaire de Saint-Pierre, d'envoyer à Trèves un successeur à saint Florentin ; car ce siége était important. Il avait à lutter contre l'idolâtrie encore très-vivace, et en même temps contre l'arianisme et d'autres hérésies. Le saint Pape assigna ce poste à un savant prêtre nommé Agrèce.

Plein de zèle et de science, Agrèce, en se rendant au siége qui lui était assigné, s'arrêta à Arles, où il prit part au concile célèbre que Constantin avait convoqué (le concile de l'an 314). On y fit des canons très-salutaires. On y condamna les donatistes, fanatiques anathématisés déjà depuis deux ans par le Pape Miltiade. On sait qu'ils cherchaient violemment des partisans de leurs rigueurs et qu'ils employaient les coups de bâton, pour

Digitized by Google

amener dans leur secte les Catholiques fidèles. Ils furent donc si solennellement condamnés par ce grand concile d'Arles, qu'ils ne se relevèrent pas de cet arrêt.

Trèves et les contrées du Bas-Rhin comptaient déjà beaucoup de Chrétiens. Mais les idolâtres y végétaient encore en plus grand nombre, et des Ariens s'insinuaient parmi les chrétiens pour y semer l'arianisme, qui ne reconnaissait pas la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Agrèce eut beaucoup à combattre; mais ses vertus et ses miracles que la bonté de Dieu accordait à ses prières, lui soumirent les cœurs, et il fit entrer dans le bercail, dont Jésus-Christ est le bon pasteur, presque tous les habitants des bords du Rhin et de la Moselle. Il mourut, après dix-huit ans d'épiscopat, et laissa son siége à son disciple saint Maximin.

On honore saint Agrèce le 13 janvier.

---

## SAINT ARYSDAGUÈS,

ÉVÊQUE EN ARMÉNIE.

Saint Arysdaguès était le second fils de saint Grégoire l'Illuminateur; il naquit à Césarée de Cappadoce dans le dernier tiers du IIIe siècle. Élevé par son père et protégé par le roi Tiridate qui avait reçu la foi, il prêcha l'Évangile dans les Arménies : sacré évêque de Diospontum, il dut à son zèle et à sa piété un grand nombre de conversions qui persévérèrent. Il fonda plusieurs monastères, bâtit deux églises, assista en l'an 325 au concile de Nicée et fit entrer dans la communion romaine une multitude de ses compatriotes.

Mais lorsqu'il évangélisait la Sophène, province de l'Arménie qui se rapproche de la Mésopotamie, il y trouva dans Archélaüs, gouverneur de cette province, un ennemi des Chrétiens. Ce misérable, qui était resté payen et cruel, fit mettre à mort l'héroïque Arisdaguès. Son martyre eut lieu le 13 janvier de l'an 339.

Digitized by Google

## SAINT POTIT,

MARTYR.

Potit, en italien Potito et Potitus en latin, né à Cagliari en Sardaigne, vers la fin du I^er^ siècle, eut le bonheur, étant encore enfant, de connaître et d'embrasser la foi chrétienne. En l'apprenant, son père, qui n'adorait que des idoles, s'irrita, mit l'enfant en prison et le menaça de grands châtiments s'il ne renonçait pas à Jésus-Christ. Mais Potit, priant pour son père, lui exposa si bien les dogmes chrétiens, qu'il le convertit. Puis voyant qu'il n'était entouré que de payens, il s'enfuit de son pays et se retira sur une montage dans la solitude. De là, ayant évité plusieurs piéges que le démon lui tendait, il gagna la ville de Nursie (Norcia), où la femme d'un sénateur se trouvait accablée de cette horrible lèpre qu'on appelait l'éléphantiasis. Le sénateur désolé s'appelait Agathon. Potit pria pour la malade et la guérit par le signe de la Croix. Ce miracle gagna au christianisme Agathon et sa famille.

Le bruit de cette guérison se répandit bientôt jusqu'à Rome, où la fille de l'empereur Antonin, appelée Agnès, était possédée d'un de ces démons qui font les énergumènes. On fit venir Potit, qui la délivra. Mais les témoins de ce prodige l'attribuant à la magie, on somma le jeune chrétien d'adorer les dieux de l'empire, et on le mena devant une idole, que sa prière réduisit en poussière. « Vous voyez bien, s'écria la foule, que c'est un magicien! » On l'attacha au chevalet, on lui brûla les flancs, on lui arracha les ongles; et pendant ces divers supplices, il chantait les louanges de Dieu. Enfin on le livra à d'autres bourreaux, qui l'emmenèrent à Ascoli, où ils lui coupèrent la tête.

Ses reliques, sauvées par les chrétiens, furent ensevelies dans l'église de la Trinité à Torcola.

## SAINT LÉONCE DE CAPPADOCE.

Saint Léonce, très-considéré dans l'Eglise d'Orient, pour sa doctrine et sa sainteté, fut élevé sur le siége épiscopal de Césarée

Digitized by Google

en Cappadoce, à l'aurore du IVe siècle, en un temps où la Religion avait à souffrir des derniers efforts des persécuteurs payens, et où elle devait se défendre contre l'hérésie arienne qui attaquait la divinité de Jésus-Christ.

Dès les débuts de son épiscopat, Léonce signala son zèle dans les travaux apostoliques qu'il entreprit pour la foi sous les empereurs Maximin et Licinius et par les victoires que remportèrent plusieurs Martyrs qui combattaient à son exemple.

La Cappadoce ayant des bornes trop étroites pour suffire à la charité que Dieu entretenait dans son cœur, il étendit son zèle et sa vigilance principalement sur l'Arménie ; et il travailla heureusement à la conversion du roi Tiridate et des peuples de son royaume, auxquels il donna pour apôtre et pour évêque un fervent chrétien nommé Grégoire, qu'il avait converti et formé au saint ministère.

Quand la persécution s'arrêta, il lui fallut réparer les brèches que les ennemis de la foi avaient faites à l'Église par la faiblesse et les lâchetés de plusieurs qui avaient reculé devant les tourments. Léonce fut un des premiers évêques qui s'assemblèrent à Ancyre dans la Galatie pour fixer la pénitence de ceux qui étaient tombés. Il y montra le même esprit qui avait autrefois conduit le saint Pape Corneille, saint Cyprien de Carthage et saint Grégoire le Thaumaturge, au siècle précédent, en pareilles conjonctures. On tint un sage milieu entre la rigueur et la trop grande facilité dans les règlements que l'on y fit pour les différentes mesures qu'on devait suivre avec les pécheurs, selon les degrés de leurs chutes.

Saint Léonce assista encore à d'autres conciles, mais particulièrement à celui de Nicée, qui représentait toute l'Église contre l'hérésie d'Arius. Il fit, en y allant, une conquête utile et glorieuse par la conversion de Grégoire, qui fut depuis évêque de Nazianze et père de l'illustre docteur du même nom.

Quoiqu'il eût très-dignement soutenu la cause du Fils de Dieu dans le concile de Nicée, et qu'il y eût fortement combattu l'impiété arienne en toute rencontre, il ne put échapper aux atteintes de la calomnie. Les hérétiques mêmes qu'il combattait, voulant

Digitized by Google

se donner quelque crédit, semaient le bruit que cet Évêque d'un si grand poids et d'un mérite si universellement reconnu favorisait en secret leurs opinions. Léonce, sachant que Jésus-Christ avait été accusé d'intelligence avec les démons, dans le temps même qu'il leur faisait la guerre et qu'il les chassait, ne pouvait pas trouver étrange qu'on traitât le serviteur comme on avait traité le Maître. Mais saint Athanase le justifia solennellement, en le mettant au nombre des hommes apostoliques dont la foi devait servir de règle assurée à tous les fidèles.

Ayant conservé jusqu'à la fin la pureté de la vraie doctrine et la sainteté des mœurs, Léonce, riche des services qu'il avait rendus à l'Église, les couronna par une mort conforme à sa vie.

On a dit de la plupart des saints Évêques du premier concile de Nicée, dont plusieurs avaient confessé le nom de Jésus-Christ devant les persécuteurs et souffert pour la foi, que leur corps après leur mort n'avait pas éprouvé la corruption du tombeau. Georges, que d'autres nomment Grégoire, prêtre de Césarée, qui vit de ses yeux le corps de saint Léonce trois cents ans après sa mort, nous assure qu'il était encore tout entier, avec ses cheveux et ses ongles, dans l'église de Saint-Hésyque, où il avait été enterré, et qu'il sortait de ce corps si saint une odeur plus agréable que tous les parfums.

On croit être en possession de ses précieuses reliques à Metz, où on lui rend un culte particulier. On raconte que la translation en a été faite, d'abord de Césarée à Vicence en Lombardie, au temps de l'empereur Othon, et de là à Metz. Sigebert de Gemblours fixe cette translation à l'an 970.

---

## SAINT KENTIGERN,

### ÉVÊQUE DE GLASCOW.

Saint Kentigern (que l'on désigne quelquefois, comme on le verra, par le nom de saint Mungho), qui fut évêque de Glascow, en Écosse, et qui est toujours vénéré dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne, était issu du sang royal des Pictes. Il

Digitized by Google

naquit vers l'an 516. On le mit dès sa plus tendre jeunesse sous la conduite de saint Servan, évêque et abbé de Culros, dans le voisinage du comté de Fife. Ce Saint lui inspira de grands sentiments de douceur et de piété. La pureté de ses mœurs et ses autres vertus le rendirent très-cher à son maître et à tous ceux qui le connaissaient, ce qui lui fit donner le surnom de Mungho, ou Mongho (dans la langue du pays, ce mot signifiait *le bien-aimé*).

Après ses études terminées, il se retira dans un lieu isolé, où il mena la vie austère des Cénobites, mais il fut obligé de quitter sa solitude, parce que le clergé et le peuple de la contrée le demandèrent instamment pour leur évêque.

Après qu'on l'eut sacré, il établit son siége à Glascow, qui dès lors devint une ville importante. Il y attira un grand nombre de personnages pieux, qui retracèrent la vie des premiers chrétiens de Jérusalem. Son diocèse très-vaste et en même temps peu instruit, donna beaucoup d'exercice à son zèle et à sa patience. Afin d'y répandre de plus en plus la lumière de l'Évangile, il en faisait souvent la visite, et toujours à pied. Les payens éclairés renonçaient en foule à leurs superstitions, et venaient demander le Baptême.

Le saint Pasteur ne se borna pas à la ruine de l'idolâtrie; il sut encore préserver son troupeau du venin du pélagianisme, qui avait déjà jeté de profondes racines en Ecosse.

On ne sera pas surpris du succès prodigieux qu'eurent les travaux apostoliques de Kentigern, si l'on sait qu'il était homme de prière. Non content de réciter chaque jour tout l'office, il y ajoutait plusieurs autres pratiques de piété, de manière que son âme n'était jamais distraite de la présence de Dieu. Sans cesse il se mortifiait par des jeûnes et par d'autres austérités.

Il s'éloignait du commerce des hommes pendant le carême, et il allait passer ce saint temps dans la solitude, où il ne s'entretenait qu'avec le Ciel. Enfin, on voyait revivre en lui toutes les vertus des Apôtres. — Aussi Dieu le favorisa-t-il, comme eux, du don des miracles.

Ce bon Saint, qui brûlait du désir d'étendre le royaume de

Digitized by Google

Jésus-Christ, inspira les sentiments dont il était animé à plusieurs de ses disciples. Il les envoya prêcher la foi au nord de l'Ecosse, dans les îles d'Orkney, dans la Norwége et dans l'Islande.

Il est nécessaire, pour l'intelligence de ce qui nous reste à raconter, de dire un mot de l'ancien gouvernement des Pictes méridionaux ; il tenait en quelques détails de l'aristocratie. Le pays était partagé entre plusieurs petits seigneurs, qui avaient le droit de se faire la guerre les uns aux autres : ils obéissaient pourtant tous à un monarque souverain, lequel faisait ordinairement sa résidence dans la ville d'Alcluid, aujourd'hui Dunbriton. Les États de ce monarque comprenaient non-seulement le pays des Pictes méridionaux, mais encore celui des Combres ou Combriens, lequel s'étendait au sud, depuis le mur des Pictes jusqu'à la Ribble, dans la province de Lancastre.

Le pieux roi Rydderch-Haël, parent et protecteur du saint Évêque, ayant été détroné par l'impie Morcant, Kentigern fut obligé de se réfugier chez les Bretons du pays de Galles : il se fixa auprès de saint David à Ménévie ; il s'en sépara quelque temps après pour aller fonder un monastère au confluent des rivières d'Elwy et de Cluid. Il paraît qu'il y vivait encore à la mort de saint David, arrivée en 546, ou peut-être en 544, le premier jour de mars, qui était cette année un mardi.

L'école que saint Kentigern établit dans son monastère, devint fort célèbre ; il s'y forma un grand nombre de sujets, aussi recommandables par leurs vertus que par leur science.

Cependant Rydderch fut rétabli sur son trône après la mort de l'usurpateur Morcant. Le saint Évêque profita de cette circonstance pour retourner dans son diocèse, vers l'an 560. Cinq ans après, il eut une conférence avec saint Colomb, qui commençait à prêcher l'Évangile aux Pictes septentrionaux. Ces peuples avaient déjà quelque connaissance de Jésus-Christ, parce que Kentigern leur avait envoyé des missionnaires, tirés du nombre de ses disciples.

Rydderch et deux de ses successeurs eurent une entière confiance en saint Kentigern. Ils n'entreprenaient rien sans le consulter ; ils l'aidaient de toute leur autorité dans la propagation

Digitized by Google

de l'Évangile et dans la réformation des mœurs : aussi méritèrent-ils que le Ciel préservât leurs États de la fureur des Saxons [1].

Saint Kentigern mourut en 601, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il fut enterré dans la cathédrale de Glascow, dont il était le premier patron. Son tombeau y a toujours été en grande vénération jusqu'à l'établissement si désastreux du calvinisme en Ecosse [2].

---

## SAINT GUMESINDE ET SAINT SERVUS-DEI,

MARTYRS.

L'Espagne, au IXe siècle, était un des pays les plus bouleversés de l'Europe. Les Français occupaient la Catalogne, les Normands pillaient l'Andalousie, Ramire était roi de Léon et des Asturies ; Abdérame II avec les Musulmans régnait à Cordoue, et on le nommait le Victorieux, quoiqu'il eût été battu deux fois par Ramire. Mais sa qualité la plus marquée était sa haine des Chrétiens. Il avait permis à tout musulman de tuer sans enquête tout chrétien qui parlerait mal de Mahomet et du Coran, et en l'an 831, il organisa une persécution contre les Chrétiens, qui se crurent retombés dans l'époque sinistre de Dioclétien.

Dans ces cruelles circonstances, deux enfants de Tolède, qui s'étaient fixés dans le Cordouan où ils habitaient la campagne, indignés des poursuites que subissaient les chrétiens, vinrent à la ville pour obtenir du tyran un peu de paix, et s'ils n'y parvenaient pas, pour gagner la couronne par le martyre. L'un de ces

[1] Saint Kentigern jouissait d'une très-grande célébrité dans le nord de l'Angleterre et M. le comte de Douher, qui le remarque dans son curieux et précieux *Dictionnaire des Légendes*, publié par M. l'abbé Migne, ajoute :

« Une légende fort répandue en Ecosse raconte qu'une femme avait laissé tomber son anneau conjugal dans la Clyde ; son mari, soupçonnant qu'elle l'avait donné à quelque amant, se montra dévoré de jalousie. La femme alla se jeter aux genoux de saint Kentigern, le suppliant de rendre manifeste sa fidélité. Le Saint se mit en prière ; et un saumon vint rapporter, du fond du fleuve, l'anneau perdu. »

D'autres légendes précieuses, publiées par Pinkerton, à très-peu d'exemplaires, ne sont pas à notre disposition.

[2] Emprunté à Godescard.

Digitized by Google

deux chrétiens se nommait Gumesinde ; il était prêtre. L'autre s'appelait Servus-Dei, et il était moine. Tous deux prêchaient ou soutenaient la foi dans les villages et les hameaux soumis au persécuteur. Leur espoir de l'adoucir n'eut pas de succès. Mais ils eurent le bonheur d'être couronnés tous deux par un glorieux martyre, le 13 janvier de l'an 852.

Abdérame II mourut peu après cette même année, foudroyé par une apoplexie ; et la persécution continua.

Saint Euloge de Cordoue, qui a écrit [1] l'histoire des deux martyrs, Gumesinde et Servus-Dei, devait, un peu plus tard, être martyr comme eux.

## LE BIENHEUREUX BERNON,

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE CLUNY.

Bernon était né de l'une des plus illustres familles de la Bourgogne, vers le milieu du IXe siècle. Il quitta de bonne heure le monde et ses splendeurs vaines pour embrasser la vie monastique. Tout enfant il s'était promis de se donner à Dieu.

Témoin des vertus d'un abbé de Glanfeuil qui avait trouvé asile dans la maison de son père, pendant les invasions des Normands, il s'en alla en Poitou chez les moines de Saint-Savin, qui le trouvèrent si avancé dans les voies de la perfection, qu'ils l'adjoignirent à des religieux choisis qui allaient relever l'abbaye de Saint-Martin-lès-Autun. On croit que c'est dans cette abbaye qu'il fit son noviciat et prit l'habit monastique. On l'envoya de là fonder l'abbaye de Gigny, dans le Lyonnais, et il devint abbé de Baume, au diocèse de Besançon, en 894.

Quelque temps après, avec l'aide généreuse de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, il fonda, à cinq lieues de Mâcon, l'abbaye de Cluny, destinée à devenir si célèbre ; et il en fut le premier abbé. Il était alors à la tête de cinq communautés, où il avait rétabli la réforme, selon la règle de Saint-Benoît d'Aniane ; et il conservait le gouvernement de toutes ces communautés, ne vou-

[1] En son *Mémorial des Saints* de son temps, qu'on peut voir dans l'*Hispania illustrata*, au IVe vol.

Digitized by Google

lant se démettre d'aucune, jusqu'à ce qu'il y vît régner la discipline dans toute sa pureté.

Un de ses disciples, saint Odon, avait reçu l'habit sous sa direction, en 909, après un noviciat qui faisait bien espérer de lui. Bernon le prenait pour son compagnon dans toutes ses visites; lorsqu'il le jugea assez mûr pour gouverner à son tour, il vint s'établir avec lui à Cluny ; en l'an 926, après avoir pourvu à ses autres maisons, il se démit de l'abbaye de Cluny en faveur d'Odon, et il ne s'occupa plus que de se préparer à la mort, qui s'approchait vite.

Il alla, riche de bonnes œuvres, rendre compte à Dieu de son administration, le 13 janvier de l'an 927, accompagné des prières de toutes les communautés qu'il avait bénies.

## LE BIENHEUREUX HILDEMAR,

ERMITE.

Peu après la bataille d'Hastings, qui, le 14 octobre de l'an 1066, donna le royaume d'Angleterre à Guillaume le Conquérant, ce premier roi anglais de race normande, appela, de toutes les contrées, des hommes doctes et pieux pour diriger les nombreuses abbayes qui existaient alors chez les Anglais. Deux prêtres chrétiens, pleins de science et de zèle, Hildemar ou Hildemer, enfant de Tournay, et son ami Conon, que l'on croit venu de la Germanie, s'embarquèrent et se présentèrent au Conquérant. Guillaume et Mathilde, son épouse, les choisirent sur-le-champ pour leurs chapelains.

Mais le séjour du palais ne pouvait plaire à ces âmes saintes, qui voulaient se consacrer au service de Dieu en travaillant à la sanctification des masses. Ils ne tardèrent donc pas à quitter l'Angleterre pour chercher un lieu plus propice. Ils rentrèrent en France et la Providence leur fit rencontrer un chrétien, nommé Roger, qui comme eux, voulait ne vivre que pour Dieu et pour le soin des âmes. Il les conduisit dans la forêt d'Arouaise, située à ce qu'on croit, entre Bapaume et Corbie.

Cette forêt était la retraite d'un grand nombre de voleurs; ils

Digitized by Google

avaient eu longtemps pour chef un insigne brigand qu'on nommait Béranger. Depuis bien des années, ce nom était l'effroi de tout le pays. Souvent, quand les voleurs avaient saisi quelque voyageur, ils le conduisaient devant un tronc d'arbre, dans lequel un de leurs compagnons s'était caché. Ce dernier prononçait quelques paroles en imitant le ton de voix terrible de Béranger, et forçait le malheureux à donner pour sa délivrance une somme considérable, dont il n'était permis de rien diminuer.

Tel était le lieu où se retirèrent les trois saints personnages Conon, Hildemar et Roger. Le désir de sauver leurs âmes, leur charité pour les malheureux que la cupidité des voleurs arrêtait, l'espoir même de rappeler ceux-ci à de meilleurs sentiments, tout se réunissait pour les encourager dans l'accomplissement de leur pieux dessein.

Là donc où le péché avait abondé, la grâce allait abonder à son tour.

Ce fut vers l'an 1090, qu'ils jetèrent les fondements de leurs cellules et de leur oratoire : ils le dédièrent à la Sainte-Trinité, sous le patronage de saint Nicolas. Les reliques de ce Saint, apportées vers cette même époque à Bari, en Italie, au milieu de prodiges de toute nature, rendaient ce nom très-célèbre dans toute la chrétienté. Le toit et les parois de la cellule n'étaient formés que d'arbrisseaux et de feuillage, et c'est sous cet abri si faible que les trois pieux solitaires commencèrent à faire retentir les louanges de Dieu, dans les lieux où retentissaient auparavant les cris des voleurs et de leurs victimes. Mais nulle crainte n'était capable d'arrêter ces hommes de dévouement pour qui la mort eût été un gain. Ils avaient, comme il est dit dans les Saintes Écritures, cette confiance en Dieu qui rend le juste semblable au lion. D'ailleurs une pensée d'apostolat se présentait à leur esprit, et ils espéraient que peu à peu ils adouciraient les mœurs farouches des habitants de ces bois et les rendraient plus humains et plus chrétiens.

Dans le principe, la petite communauté à laquelle s'étaient associés quelques frères, fut gouvernée par un prévôt. Hildemar est signalé le premier dans le Catalogue rapporté par la *Gallia*

Digitized by Google

*Christiana*. Mais Conon dut bientôt se charger lui-même de la direction de cette communauté naissante, en attendant que la Providence l'appelât à rendre à l'Église d'éminents services sur un théâtre plus élevé.

Hildemar et Roger furent assassinés, en l'année 1097, par un des malfaiteurs dont la forêt était remplie. Ce misérable, déguisé en clerc, était venu demander une place parmi les disciples du bienheureux Hildemar, afin de se consacrer, disait-il, au service de Dieu. Loup caché sous la peau de l'agneau, il pénétra ainsi dans la société des Saints pour y porter la désolation et la mort. Un jour, il abattit sans vie à ses pieds le vénérable Roger et fit au bienheureux Hildemar une blessure profonde à la tête. Le Bienheureux n'en mourut pas aussitôt; mais depuis ce moment il ne fit plus que languir, tout en demandant à Dieu le pardon de son meurtrier. Il priait sans cesse pour lui, et il lui eût volontiers donné, s'il l'avait pu, le baiser de paix. C'est dans ces sentiments qu'il mourut le 13 janvier de l'année 1097.

Aussi humble qu'il était pénitent et détaché de toutes les choses de ce monde, Hildemar avait refusé quelque temps auparavant une fonction très-honorable qu'on lui avait offerte dans le diocèse de Soissons.

Son corps fut inhumé dans la naissante abbaye d'Arrouaise, et Conon, un peu plus tard, fit construire un oratoire au-dessus de son tombeau. Sur la pierre tumulaire qui le recouvrait, on lisait cette inscription :

*Celui que recouvre cette pierre, a été l'ornement de ce lieu,*
*Hildemar fonda cette demeure et arrosa d'une pluie*
*Salutaire ces champs autrefois arides. Percé*
*A la tête par le fer d'un infâme larron, il tomba,*
*Emportant la couronne du martyre. Aux*
*Ides de janvier, Dieu lui donna la vie sans fin*
*Le repos sans travail, le jour sans nuit.*
*Saint Hildemar, prêtre ermite, priez pour nous* [1].

[1] Extrait de la savante *Vie des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

Digitized by Google

## LE BIENHEUREUX ENGELGER.

Engelger, enfant de la pieuse Bretagne, s'unit au bienheureux Robert d'Arbrissel, et le seconda dans le bien qu'il fit à l'Ouest de la France.

Lorsque le maître et les disciples se séparèrent pour fonder des établissements, Engelger se retira dans la forêt de Fougères, au diocèse de Rennes. Il y fut le chef d'une petite congrégation. Il dirigeait là une troupe de solitaires, et il évangélisait si bien les peuples, qu'il produisait de grands fruits de salut.

Le démon lui suscita des ennemis qui le dénoncèrent à saint Marbode, évêque de Rennes; et on voit, dans les lettres que le prélat lui écrivit, que le Bienheureux avait le mal en horreur et menait une très-sainte vie, mais qu'on lui reprochait d'administrer les Sacrements et de prêcher sans mission.

Bientôt pourtant, mieux informé, saint Marbode applaudit à son ardeur pour sauver les âmes, et le bienheureux Engelger, après une vie sainte, mourut en paix vers l'an 1108.

## LE BIENHEUREUX GODEFROID DE CAPPENBERG.

Godefroid, comte de Cappenberg en Westphalie, au diocèse de Munster, était un seigneur de la plus haute noblesse. Par son père, il descendait de Charlemagne, par sa mère des empereurs allemands de la maison de Souabe. Mais il estimait bien plus les exemples de vertus qu'il trouvait dans sa famille, où l'on professait le christianisme dans l'innocence et la simplicité du cœur, vertus dues aux soins qu'y avait apportés le bienheureux Herman son grand-père, dont la sainteté brillait par ses miracles.

Ayant reçu de la nature une douceur extraordinaire, un cœur docile avec un génie aisé et une inclination merveilleuse au bien, Godefroid eut peu de peine à se former dans la vertu. Il fit paraître sa piété, sa sagesse et son amour pour la justice, dans la



Digitized by Google

profession des armes comme dans son commerce avec le monde. La grâce de Jésus-Christ le tenant ainsi détaché des affections du siècle, il se fortifia de plus en plus dans le dégoût qu'il avait du monde. En 1221, il prit la résolution de l'abandonner, ne pouvant plus résister à Dieu qui l'appelait à lui et qui se servit du ministère de saint Norbert pour achever l'œuvre de sa conversion.

Il ne fut satisfait qu'après qu'il eut procuré le même avantage à sa femme, à son frère, à sa sœur, et à diverses personnes avec lesquelles il était lié par le sang ou par l'amitié. Il les porta à renoncer généreusement au monde, et par son exemple et par ses exhortations. Il distribua tous ses grands biens aux pauvres, ne réservant de tous ses héritages que cinq de ses maisons, avec celle de Cappenberg qu'il voulut consacrer à Dieu. Il en fit autant de monastères de l'Ordre de Prémontré, que saint Norbert venait tout récemment d'établir.

Après ce dépouillement, il ne songea plus qu'à porter sa croix et à suivre Jésus-Christ. S'étant renfermé dans son nouveau monastère de Cappenberg, avec son frère et les autres personnes qui l'avaient suivi dans sa conversion, il devint bientôt pour eux un modèle de la perfection religieuse. Il ne vécut plus que de pain et d'eau. Il ne se produisait que pour exercer sa charité envers les pauvres et les malades, servant les uns et les autres avec humilité et avec zèle.

Deux ans après s'être ainsi exercé dans Cappenberg (en 1224), il prit l'habit religieux avec son frère. Aussitôt saint Norbert l'envoya dans sa nouvelle maison de Prémontré, pour y animer par ses exemples un corps qui ne faisait que de se former.

Dix-huit ou vingt mois après (en 1126), saint Norbert se voyant élu archevêque de Magdebourg, voulut avoir près de lui Godefroid pour se soutenir de ses conseils et de ses exemples. Godefroid préférant l'obéissance à tous les projets qu'il avait eus de s'ensevelir dans la retraite, partit aussitôt pour aller trouver son supérieur. Mais il voulut passer par Ilmstadt (ou Eloffstadt), en Wetteravie, l'une de ses maisons qu'il avait converties en monastères, à cinq lieues de Francfort. Là il demanda à Dieu d'être délivré des misères de la vie avec tant d'instances, qu'il fut enfin exaucé

Digitized by Google

après une maladie de quelques jours. Il mourut dans la trentième année de sa vie, le jeudi 13 janvier 1127.

Vingt-et-un ans après, son frère Othon voulut faire le transfert de son corps à Cappenberg, comme il le lui avait recommandé en mourant. Mais ses disciples d'Ilmstadt obtinrent qu'on leur en laissât la moitié [1].

Et partout dans ces contrées le bienheureux Godefroid de Cappenberg est resté vénéré.

---

## LE BIENHEUREUX CÉSAIRE DE SPIRE,

FRÈRE MINEUR [2].

Touché par les prédications de frère Élie, Césaire forma la résolution d'embrasser la règle de Saint-François, dont il fut dans la suite le zélé défenseur et même le martyr.

Il était prêtre et prédicateur célèbre avant d'entrer dans l'Ordre. L'Allemagne étant sa patrie, il en savait parfaitement la langue et les divers idiomes dont le peuple fait usage. Ces qualités, jointes à une éminente vertu, le firent choisir par saint François, pour aller en Allemagne, reprendre les missions qu'on avait été forcé d'abandonner, faute de parler et d'entendre le langage du pays.

Le choix des Religieux qui devaient faire partie de cette mission, fut laissé à Césaire, que saint François en établit le supérieur. Ils furent distribués dans les couvents de Lombardie, jusqu'à ce que tout ce qui était nécessaire pour le voyage fût disposé.

Le rendez-vous était à Trente; les missionnaires y arrivèrent sur la fin de septembre et furent parfaitement bien reçus de l'Évêque de cette ville, qui les retint quinze jours auprès de lui. Césaire, instruit par ce Prélat des besoins de son Église, lui laissa quelques-uns de ses Frères, et poursuivit sa route avec les autres.

Épuisés par la fatigue et la disette, ils arrivèrent à Augsbourg

[1] Tiré d'Adrien Baillet.

[2] Par le Père Fulgence Férot.

Digitized by Google

et reçurent un très-bon accueil de la part du clergé et de l'Évêque, dont le neveu leur prêta même sa maison, pour y établir leurs logements. Ces démonstrations d'affection et de respect de la part des premières personnes de la ville, les firent estimer et vénérer du reste des citoyens.

Quelque temps après son arrivée, Césaire tint un chapitre, pour déterminer la distribution de ses religieux en Allemagne ; puis il les y dispersa. Dans toutes les villes où ils prêchèrent, ils le firent avec tant de fruit, que l'on vit dès lors un couvent de Frères Mineurs dans chacune.

Césaire visitait les différentes missions, et par ses discours et ses exemples, donnant plus de poids aux vérités que ses Frères avaient annoncées, il confirma ainsi les peuples dans la pratique du bien, que les premiers prédicateurs avaient recommandée.

La vie édifiante que menaient ces Religieux leur procura un grand nombre de sujets. Cette augmentation obligea le Supérieur à tenir encore un chapitre à Worms. Quand il l'eut terminé et qu'il eut mis les affaires en état de se passer de sa présence, il retourna à Rome, pour y revoir saint François, qui le reçut avec les plus grandes marques d'affection, et se réjouit du succès dont le Ciel avait couronné ses travaux et son zèle pour l'avancement de la religion et la gloire de l'Ordre.

Saint François étant mort, Frère Élie, toujours livré aux conseils d'une prudence mondaine, qui lui suggérait que peu de personnes étaient capables de suivre exactement l'institution du saint Patriarche, entreprit de nouveau d'y introduire le relâchement. Beaucoup de religieux et des puissances ecclésiastiques et séculières favorisaient son parti. Son habileté dans les affaires et ses manières pleines d'aménité, le grossissaient tous les jours. Mais les zélateurs de l'observance lui résistaient avec courage, se sentant fortifiés par Césaire, homme aussi pieux que savant, qui était à leur tête.

Ces amateurs sincères de la règle de leur Père, s'adressèrent d'abord à Élie qui les écouta paisiblement, et les laissa dans de bonnes espérances. Cependant il alla se jeter aux pieds du Pape et lui dit : « Nous avons quelques Frères simples et ignorants qui

Digitized by Google

n'en sont pas moins en grande estime, même au dehors, parce qu'ils ont été disciples et compagnons de saint François : ils sont attachés à leurs sentiments et comme s'ils n'avaient pas de supérieur, ils vont de côté et d'autre, enseignant des pratiques singulières, au préjudice de la religion. J'ai cru être obligé en conscience d'en avertir le Saint Père. »

Le Pape, prévenu de la sorte, donna à Élie d'amples pouvoirs, pour réprimer ces prétendus séditieux. Élie donc, de retour à Assise, commença à persécuter les Césairiens : ainsi nommait-il ceux qui lui étaient opposés. Il en exila quelques-uns, en mit d'autres en prison, et de ce nombre fut Césaire, auquel il fit mettre les fers aux pieds et aux mains.

Dans la suite, on ôta les fers à ce saint religieux, mais il continua d'être renfermé pendant les années 1237 et 1238.

Au commencement de 1239, trouvant un jour la porte de sa prison ouverte, il en sortit pour prendre l'air par un grand froid : le Frère-lai qui le gardait, homme dur et violent, croyant qu'il voulait fuir, courut sur lui avec un bâton et l'en frappa si rudement à la tête, qu'il mourut sur la place, en priant pour son bourreau et pour Frère Élie qui l'avait si maltraité.

Cet accident fut révélé au Pape, qui dans un ravissement vit l'âme de Césaire, accompagnée d'une multitude d'Anges, qui montait au Ciel. Or l'un de ces Esprits déclara au Pontife que le zélé Religieux avait été martyrisé par ses Frères, parce qu'il soutenait la cause de son Institut ; que le Seigneur lui en demanderait compte ; que sa facilité à croire Élie était cause que les vrais professeurs de l'Évangile étaient maltraités. Le Pape, vivement frappé de la menace contenue dans cette révélation, donna des ordres pour faire examiner la vie et les miracles de Césaire, et procéder à sa canonisation. Mais la mort qui le surprit, l'empêcha d'effectuer ce louable dessein, dont l'inexécution n'empêche cependant pas les fidèles de rendre à la mémoire de ce Bienheureux toute la vénération qui lui est due.

Digitized by Google

## LE BIENHEUREUX STANISLAS DE HUGIN,

FRÈRE MINEUR.

Le bienheureux Stanislas de Hugin, sans doute appelé ainsi du lieu de sa naissance, était Polonais. Il reçut l'habit de Saint-François des mains de saint Jean de Capistran, qu'il regarda et respecta comme son père, tant qu'il vécut, et dont il s'efforça de suivre les traces. Sa charité envers les pauvres et les malades le portait à les rechercher tant qu'il en eut les forces, il allait dans les hôpitaux et rendait aux infirmes tous les secours dont il était capable, ajoutant à ses soins de pieuses exhortations.

Stanislas de Hugin mourut dans de grands sentiments de piété au couvent de Saint-François, de Wil, en Pologne, où il a été inhumé dans le cours de l'an 1462.

On rapporte que depuis sa mort, un démon forcé par la puissance des exorcismes, a confessé par l'organe d'un possédé, qu'au moment où ce religieux allait expirer, une troupe de malins esprits s'était rassemblée autour de lui pour tâcher de le faire tomber, et de lui faire perdre le fruit de ses pieux travaux : mais que l'ardeur de l'amour divin, qui sortait de la bouche du mourant comme d'une fournaise, les avait contraints de lâcher prise et de se retirer.

Il fut enterré chez les religieux de Saint-François, où il est honoré comme un médiateur, par l'entremise duquel on obtient ce qu'on demande à Dieu avec foi, et son tombeau est fréquenté non-seulement par les habitants, mais encore par les étrangers qui viennent de fort loin implorer son assistance.

## LE VÉNÉRABLE AMOLON,

ÉVÊQUE DE LYON.

Amolon succéda à saint Agobard sur le siége de Lyon en 840, et il mourut en 852. Il fut aimé du roi Charles le Chauve et du Pape Léon IV. Il est auteur de quelques opuscules sur la grâce et la prédestination, qui se trouvent dans les tomes XIII et XIV de

Digitized by Google

la *Bibliothèque des Pères* et dans l'appendice aux *Œuvres d'Agobard* par Baluze. On trouve aussi au même endroit sa lettre à Theuthbalde évêque de Langres. Il mandait à ce prélat d'ôter de l'église et d'enterrer décemment certaines reliques dont on ne pouvait constater l'authenticité. Il appuyait ce qu'il disait sur la conduite que saint Martin avait tenue en pareil cas, et sur le décret du Pape Gélase.

Quant aux prétendus miracles de quelques femmes qui tombaient en convulsions et qui souffraient en présence de ces reliques, il disait qu'il fallait les rejeter et les mépriser. Les vrais miracles, ajoute-t-il, rendent souvent la santé aux malades, mais ils ne l'ôtent jamais : réflexion applicable aux jongleries et aux prestiges dont la secte janséniste a prétendu faire chez nous des œuvres divines.

Amolon avait pris quelque temps la défense de Gotescalc, qui devançait Calvin en prêchant la prédestination innée et absolue ; et il tâcha de l'excuser dans les commencements, ne le connaissant pas; mais il rejeta toujours les erreurs que l'on condamnait en lui et que l'égaré n'abandonnait pas. Plusieurs Martyrologes lui donnent le titre de Saint.

---

## LE VÉNÉRABLE JOSSE DE HUGHESOONE [1],

MARTYR AVEC SES DEUX VICAIRES.

Dans les derniers jours de décembre 1567, des sectaires connus sous le nom de *Gueux des bois* se répandirent dans la partie de la Flandre qui appartenait à l'ancien diocèse d'Ypres et y commirent toutes sortes de violences. Les églises, les couvents et les propriétés des catholiques, rien n'était sacré pour eux. Une bande de ces malfaiteurs ayant attaqué le village de Renighelst, firent prisonniers le curé Josse de Hughesoone et ses deux vicaires, Robert Ryspoort et Jacques Panneet. Après avoir pillé ou détruit tout ce que renfermaient l'église et le presbytère, ils accablèrent de mauvais traitements leurs trois victimes, les chargèrent de

[1] De Hughesoone, en flamand, veut dire *le fils de Hugues*.

Digitized by Google

chaînes et les traînèrent de village en village jusque dans un bois près de Bailleul. Là les trois prêtres catholiques, épuisés par la faim, furent soumis à un jugement dérisoire, dans lequel le président de la bande tenta tous les moyens pour les forcer d'apostasier. Enfin, après leur avoir fait subir les plus cruelles tortures, ils leur coupèrent la tête et s'éloignèrent. Ce ne fut que le 19 janvier que les restes ensanglantés des trois martyrs furent découverts et recueillis pieusement par les fidèles. On les ensevelit avec solennité dans cette même église de Reninghelst le 25 du même mois, et on plaça sur leur tombe une inscription qui exalte leur inébranlable constance.

Une chronique du temps rappelle encore que vers la même époque, sept autres curés, ainsi que le mayeur de Bailleul, furent mis à mort, dans les mêmes lieux, par les mêmes hérétiques, en haine de la religion catholique [1].

---

## SAINTE VÉRONIQUE DE MILAN,

### APPELÉE AUSSI VÉRONIQUE DE BINASCO.

Véronique naquit auprès de Milan, dans le village de Binasco, en 1445. Ses parents n'avaient pour toute fortune que le travail de leurs mains. Mais s'ils n'étaient pas riches, ils avaient en récompense la crainte de Dieu, qui est le premier des trésors.

Dans cette honnête pauvreté, Véronique ne put apprendre à lire ; ce qui ne l'empêcha pas de connaître et de servir Dieu pour ainsi dire dès le berceau. Elle avait continuellement sous les yeux des exemples domestiques qui gravèrent dans son cœur l'amour de la vertu. L'exercice de la prière faisait ses plus chères délices ; et elle écoutait si avidement les instructions familières qu'on a coutume de faire aux enfants, que Dieu la combla de grâces qui la mirent en état de méditer les mystères et les vérités saintes de la religion. Les devoirs de sa piété ne nuisaient point à ceux de son humble état ; elle travaillait avec une ardeur toujours soutenue ; elle obéissait à ses parents et à ses maîtres jusque dans

[1] Emprunté à M. l'abbé Destombes et à M. l'abbé de Ram.

Digitized by Google

les moindres choses ; elle prévenait ses compagnes par toutes sortes d'obligeance et se regardait comme la dernière d'entre elles.

L'attrait qu'elle avait pour la vie religieuse la conduisit chez les Augustines de Sainte-Marthe de Milan, où l'on suivait une règle fort austère ; elle y reçut le voile, après une préparation de trois ans ; et elle devint le modèle de ses sœurs, par sa ferveur dans tous les exercices, par son exactitude à observer tous les points de la règle, par sa fidélité dans les plus petites choses, par sa soumission absolue à la volonté de ses supérieurs. Elle mourut en 1497, pleine de mérites devant Dieu [1].

## SAINTE NÉOMAIE OU NÉOMADIE.

Cette Sainte, appelée Néomaie, Néomoie, Néomadie et Néomoise, est très-populaire à Poitiers. « Sa gloire, dit M. l'abbé Auber dans ses *Vies des Saints de Poitiers*, sa gloire plus connue de Dieu que des hommes, n'est pas tant dans les grandes choses qu'elle a pu faire que dans les simples vertus qu'elle a su aimer. Née d'une famille qui conserva longtemps l'illustration de son nom dans le Poitou, où il ne semble éteint que depuis deux cents ans, elle paraît l'avoir honorée par une rare piété, dès le commencement du v^e^ siècle. Tout porte à croire qu'elle naquit à Baussay, petite localité de la paroisse de Mouterre-Silly, dans le Loudunais. Ces détails, puisés aux plus anciennes traditions de l'Église de Poitiers, sont à peu près tout ce qu'on a de certain sur la vie de cette sainte. »

[1] Les Bollandistes, que nous citerons encore à propos de cette grande Sainte, dans l'article final de ce jour (*Mémoire de la très-sainte Vierge*) rapportent que la bienheureuse Véronique de Milan ou de Binasco, a été honorée plus d'une fois de la vision de Jésus Enfant. Elle le vit aux fêtes de Noël, environné d'Anges, au moment de la communion ; et elle vit en même temps, au-dessus du calice, une lumière merveilleuse qu'elle ne put définir. Dans un autre temps elle put admirer, en une série de visions de ce genre, toute la suite de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, depuis le voyage de Joseph et de Marie à Bethléem jusqu'à l'Ascension. Cette Sainte, comme sainte Geneviève, avait le don des larmes à un point que le lieu où elle priait en était tout trempé.

Digitized by Google

M. A. Dupré, bibliothécaire de la ville de Blois, parle d'une autre Sainte de ce nom, qui est la patronne des bergers, et qu'on honore près de Blois.

« Cette bergère, d'une rare beauté, demeurait à Sambin (à quatre lieues sud de Blois) ; plusieurs amis importants la courtisaient contre son gré. Désirant à tout prix se soustraire à leurs poursuites, elle pria Dieu de l'affliger dans son corps. Le Seigneur exauça ses vœux, car un de ses pieds devint tout difforme, et cette difformité la délivra des obsessions qu'elle voulait éviter.

« Un jour cette sainte fille, voyant que ses troupeaux souffraient de la soif, implora le ciel en leur faveur ; puis, frappant la terre de sa houlette, elle fit jaillir une source abondante. Cette fontaine merveilleuse, qui porte le nom de Sainte-Néomoise, existe à une demi-lieue du bourg de Sambin, et jamais on ne l'a vue se tarir ni se troubler ; telle est du moins la tradition populaire.

« Malgré l'affaiblissement progressif de ces antiques croyances, sainte Néomoise est restée jusqu'ici en vénération à Sambin et aux environs. Dans l'église paroissiale, on la voit représentée avec son pied déformé. Chaque année, les bergers du pays font célébrer en son honneur une messe votive, afin d'obtenir sa protection pour eux et pour leurs bestiaux. Cette coutume religieuse s'observe au cours du mois de janvier, peu de temps après la fête de sainte Geneviève, cette autre villageoise qui a répandu tant de gloire sur la plus humble des conditions. »

M. Ch. de Chergé, dans ses *Vies des Saints du Poitou*, nous apprend qu'il y a dans le diocèse de Poitiers une église et huit chapelles dédiées à sainte Néomoie. Il mentionne les miracles où elle a rendu la santé à plusieurs malades, et il ajoute :

« Cette Sainte était plus spécialement invoquée pour l'épilepsie, ce mal terrible et repoussant qui frappe trop souvent des générations entières sans que la science puisse y opposer un remède efficace. »

Digitized by Google

## LA BIENHEUREUSE YVETTE,

RÉCLUSE.

On vénère à Huy, l'une des gracieuses villes du diocèse de Liége, une pieuse recluse dont la vie fut bien simple, quoique très-héroïque. Après quelques années d'un heureux mariage où Dieu présidait à tout, elle eut la douleur de perdre son mari. Craignant qu'il n'eût quelques fautes à expier, elle ne se contenta pas de prier pour lui, elle voulut enrichir son âme de bonnes œuvres, et pour cela elle se consacra au secours des abandonnés. Elle se fit la servante des lépreux et des autres pauvres malades ; et pendant dix années elle ne fit pas autre chose que de les soigner comme soigne une mère. Elle n'avait pas eu d'autres enfants.

Au terme de ces dix années où elle n'avait pas eu une seule nuit de repos, épuisée de fatigue, elle céda aux conseils de son confesseur, qui lui recommandait le soin d'elle-même, surtout de son âme qu'elle avait rendue agréable à Dieu. Pour cela, ne voulant plus rentrer dans le monde, elle s'enferma dans une cellule adhérente à l'église de Huy et ne vécut plus que dans la prière et les douces méditations.

Elle passa trente ans de la sorte, après lesquels, âgée de soixante-six ans, elle s'en alla dans les cieux, le 13 janvier de l'an 1228.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

On vénère aujourd'hui à Seidnaïa, qui n'est qu'à six lieues de Damas, la sainte image de Marie devant laquelle priait saint Jean Damascène et de qui il obtint, comme on peut le voir dans sa vie, un miracle insigne[1]. Ce saint pèlerinage est signalé par tant de merveilles que Baillet lui-même, dont la foi était restreinte, ne peut s'empêcher de l'admirer. « Les Arabes, les Juifs, les Sarra-

[1] Voyez, dans les *Légendes de la très-sainte Vierge*, la légende de *la main coupée*.

Digitized by Google

sins et les autres infidèles, dit-il, s'unissent aux chrétiens pour rendre un culte à cette sainte image, et ils ont recours à elle pour la guérison de leurs maux. »

Citons encore ici une preuve de la bonté de la très-sainte Vierge, envers ceux qui l'honorent. Les Bollandistes racontent de la bienheureuse Véronique de Binasco, que, toujours occupée de travaux manuels, elle ne pouvait, dans la pauvre maison de ses parents, apprendre à lire, que pendant la nuit. Mais cette étude, pour laquelle elle n'avait pas d'aide, la troublait sans succès. Elle se recommandait donc à Marie et elle la suppliait de vouloir bien l'aider à apprendre ses lettres. Un soir Marie lui apparut, et elle en fut si effrayée qu'elle se prosterna. — Ne craignez rien, mon enfant, lui dit la Vierge auguste ; il vous suffit de connaître trois lettres : la première est blanche, la seconde est noire, la troisième est rouge. Véronique osa demander ce que signifiaient ces trois lettres ? Marie lui expliqua que la lettre blanche signifiait la pureté de cœur, la noire la compassion pour les pécheurs, et la rouge enfin, le souvenir de la Passion de Jésus-Christ. Etudiez chaque jour ces trois lettres, ajouta la très-sainte Vierge, peu importe que vous connaissiez les autres. Ayant dit ces mots, elle disparut, laissant imprimé dans l'esprit de Véronique ce divin enseignement qui lui servit de règle pour tout le reste de sa vie.

---

## MARTYROLOGE ROMAIN [1].

L'octave de l'Epiphanie de Notre-Seigneur.

A Rome, sur la voie Lavicane, quarante soldats, sous l'empereur Gallien, méritèrent la couronne éternelle pour avoir confessé la vraie foi.

1 IDIBUS JANUARII.

Octava Epiphaniæ Domini. — Romæ via Lavicana, coronæ sanctorum Militum Quadraginta, quas sub Gallieno imperatore pro confessione veræ fidei percipere meruerunt. — In Sardinia, sancti Potiti martyris, qui sub Antonino imperatore et Gelasio præside multa passus, demum gladio martyrium consecutus est. — Singidoni in Mysia superiori, sanctorum martyrum Hermyli et

Digitized by Google

En Sardaigne, saint Pôtit, martyr, qui avait beaucoup souffert sous l'empereur Antonin et le président Gélase, obtint, en périssant par le glaive, la palme du martyre.

A Singidon, dans la haute Mysie, les saints Hermyle et Stratonique, martyrs, qui après avoir enduré de cruels tourments sous l'empire de Licinius, furent jetés dans le Danube.

A Cordoue, les saints martyrs Gumesinde, prêtre, et Servus-Dei, moine.

A Poitiers, le décès de saint Hilaire, évêque et confesseur, qui, exilé pendant quatre ans en Phrygie, pour la foi catholique, qu'il défendit avec courage, entre autres miracles, ressuscita un mort. On ne célèbre sa fête que le jour suivant.

A Césarée en Cappadoce, saint Léonce, évêque, qui combattit fortement contre les Gentils sous Licinius, et contre les ariens sous le grand Constantin.

A Trèves, saint Agrèce, évêque.

Au monastère de Vergy, saint Vivent, confesseur.

A Amasée, dans la province du Pont, sainte Glaphyre, vierge.

A Milan, dans le monastère de Sainte-Marthe, la bienheureuse Véronique de Binasco, vierge, de l'Ordre de Saint-Augustin.

**Additions des autres martyrologes.**

A Reims, le bienheureux décès de saint Remi, évêque de cette ville, qui baptisa Clovis. Il est fêté le 1er octobre, anniversaire de la translation de ses reliques.

Stratonici, qui post sæva tormenta sub Licinio imperatore, in Istrum flumen demersi sunt. — Cordubæ, sanctorum martyrum Gumesindi presbyteri, et Servidei monachi. — Pictavis in Gallia, natalis sancti Hilarii episcopi et confessoris, qui ob catholicam fidem, quam strenue propugnavit, quadrienno apud Phrygiam relegatus, inter alia miracula mortuum suscitavit : ejus autem festivitas sequenti die celebratur. — Cæsareæ in Cappadocia, sancti Leontii episcopi, qui sub Licinio adversus Gentiles, et sub Constantino adversus Arianos plurimum decertavit. — Treviris, sancti Agritii episcopi. — In Versiaco monasterio sancti Viventii confessoris. — Amasea in Ponto, sanctæ Glaphyræ virginis. — Mediolani in Cœnobio sanctæ Marthæ, beatæ Veronicæ virginis de Binasco, Ordinis Sancti Augustini.

Digitized by Google

A Vienne en Dauphiné, saint Ver (Verus), second du nom, évêque de cette ville vers la fin du VI^e^ siècle.

Saint Désignat, évêque de Maestricht, mort vers l'an 520.

Saint Enogat, évêque d'Aleth en Bretagne. Mort le 13 janvier de l'an 631.

Saint Fauques (Falcus), solitaire de l'Abruzze au XV^e^ siècle. Mort le 13 janvier de l'an 1440, et très-honoré dans le pays de Naples.

### Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Boucharlat, prêtre de Lyon, né à Moulins, condamné à mort par la commission révolutionnaire de Lyon, pour refus de serment, le 12 janvier 1794 ; il avait soixante et onze ans. Décapité le lendemain 13 janvier.

Jacques-François-Germain Legry, né à Vézelay au diocèse d'Autun, prêtre et grand chantre du chapitre de Vézelay ; pour n'avoir pas fait le serment schismatique, arrêté, transporté à Rochefort pour la déportation, mort de mauvais traitements et de misère à l'âge de trente-trois ans, le 13 janvier 1795.

Pierre-Joachim Van Clemputc, prêtre d'origine hollandaise, attaché à l'église de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, arrêté à la fin de 1793, comme n'ayant pas fait le serment, condamné comme fanatique et conspirateur par le tribunal révolutionnaire, exécuté le 13 janvier 1794. Il avait trente-deux ans.

Digitized by Google

# QUATORZIÈME JOUR DE JANVIER

Saint Félix de Nole, prêtre et confesseur. — Saint Julien Sabas l'Ancien. — Les saints Martyrs de Rhaite et du Sinaï. — Saint Barbascémin et ses compagnons, martyrs. — Saint Pontien de Spolète, martyr. — Sainte Macrine l'Ancienne. — Saint Théodule le Solitaire. — Saint Dace, évêque de Milan. — Saint Guérin, évêque de Sion en Valais. — Saint Cadéol, évêque de Vienne. — Saint Enée, évêque de Paris. — Saint Beunon, abbé de Clynnog, au pays de Galles. — Le Bienheureux Hervé. — Le Bienheureux Engelmar. — Le Bienheureux Odon de Tagliacozza, chartreux. — Le Bienheureux Oderic de Frioul, frère mineur. — Saint Malachie, prophète. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

## SAINT FÉLIX DE NOLE,

PRÊTRE ET CONFESSEUR.

Félix naquit à Nole, en Campanie, de parents chrétiens ; et il se consacra dès sa jeunesse au service de Jésus-Christ. Après avoir exercé avec édification les fonctions de lecteur et d'exorciste dans l'église de Nole, il fut élevé au sacerdoce par son évêque, saint Maxime, qui l'aima toujours comme son fils, et qui le destinait à être son successeur.

La foi de ce saint Prêtre fut mise à une rude épreuve, dans une persécution qui s'éleva contre l'Église ; on croit que ce fut celle de l'empereur Decius, en 250.

Saint Maxime, par une humble défiance de lui-même et de la faiblesse de son corps cassé de vieillesse, prit la fuite et laissa à Félix le soin de son troupeau. Les persécuteurs, ayant cherché inutilement l'évêque, tournèrent toute leur fureur contre son prêtre Félix, qu'on regardait comme le plus ferme appui de la religion chrétienne dans la ville de Nole. Comme il ne voulut ni s'enfuir ni se cacher, il fut pris et mené devant le magistrat, qui le fit mettre en prison. Ses mains et son cou furent chargés de

Digitized by Google

chaînes, ses pieds enfermés dans des entraves ; on lui donna pour couche des têts de pots cassés.

Le saint évêque Maxime, pendant ce temps là, retiré dans des montagnes désertes, était près de mourir de faim et de froid. Dieu le secourut en cet état d'une manière miraculeuse. Au milieu de la nuit, un Ange vint à la prison de Félix, environné d'une grande lumière ; il lui ordonna de la part de Dieu d'aller assister son évêque. Félix crut d'abord qu'il était abusé par un songe. Il répondit à l'Ange que les chaînes où il était ne lui permettaient pas de sortir. L'Ange lui commanda de se lever : aussitôt les fers tombent de ses mains et de son cou, ses pieds sont délivrés des entraves ; les portes s'ouvrent en même temps ; il passe au milieu des gardes endormis ; et, par des chemins inconnus, il arrive au lieu où le saint vieillard allait rendre le dernier soupir.

Il serre le vénérable Évêque dans ses bras ; mais il le trouve froid, sans pouls et sans mouvement. Il fait ce qu'il peut pour le réchauffer, mais en vain.

Il fallait lui donner de la nourriture, et Félix n'avait rien. Il s'adresse à Dieu, par une ardente prière ; aussitôt il aperçoit une grappe de raisin, que la main qui nourrit les petits des oiseaux avait tout d'un coup fait naître sur des ronces. Il la prend, il l'approche des lèvres du vieillard mourant, et lui desserrant les dents avec peine, il fait couler dans sa bouche le jus de la grappe.

Le malade reprend un peu de vigueur ; la parole lui revient, il reconnaît Félix, et l'ayant embrassé, il le prie de le reporter à son troupeau. Félix le charge sur ses épaules ; il le porte chez lui, où il arrive avant le jour.

L'évêque était logé très-pauvrement ; il avait pour tout domestique une bonne veuve, qui reçut son maître avec beaucoup de joie. Le saint Prêtre, après avoir reçu la bénédiction de Maxime, s'en retourna dans sa maison, où il demeura caché, jusqu'à ce que l'orage fût apaisé. Alors l'Évêque et le Prêtre fidèles purent visiter et consoler leur troupeau.

Mais ce calme dura peu, parce que les officiers de l'empereur revenant dans la ville et apprenant que Félix y était aussi de retour, mirent tous leurs soins à le chercher. Ils le rencontrèrent

Digitized by Google

enfin sur la place, et ils lui parlèrent sans le connaître, soit que son visage leur parût changé, ou que Dieu les eût aveuglés. Le Saint donc voyant qu'on le cherchait, se retira promptement dans le coin d'une vieille masure, où par une admirable Providence de Dieu, des araignées filèrent en un moment une toile si épaisse, que les satellites le poursuivant, ne s'imaginèrent pas qu'un homme y pût être caché. Ce qui nous apprend, dit saint Paulin, que quand Dieu est avec nous, les toiles d'araignées nous servent de fortes murailles; et que quand il nous manque, les murs les plus épais ne servent pas plus à nous défendre que des toiles d'araignées. Ainsi les persécuteurs s'en retournèrent le soir tout confus, et le Saint demeura chantant le verset du Psalmiste : « Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais rien, parce que vous êtes avec moi. » Puis il entra plus avant dans les ruines de ces vieilles maisons abattues, où il demeura six mois privé du commerce des hommes, mais consolé par la visite des Anges, et du Roi même des Anges, lequel pour assister son serviteur en cette solitude, suscita une bonne femme de ces quartiers qui par un mouvement de l'Esprit de Dieu, et sans savoir ce qu'elle faisait, portait chaque jour en un même endroit ce qu'il fallait pour la nourriture d'un homme. Saint Félix recevait cette provision, comme venant de la main de Dieu, et d'ailleurs trouvait chaque nuit l'eau dont il avait besoin pour tempérer sa soif.

Lorsque Dieu eut rendu la paix à l'Église, le saint évêque Maxime reprit son siége et nous le retrouverons le 7 février. Félix sortit aussi de sa retraite : il fut reçu par les fidèles de Nole comme un ami que le ciel leur rendait. Après la mort de saint Maxime, tout le monde le demandait pour pasteur; mais il céda l'honneur de l'épiscopat à un vieillard nommé Quintus, parce qu'il avait été ordonné avant lui, quoique la différence ne fût que de sept jours. Quintus fut donc élu pour gouverner l'Église de Nole; mais Félix y fut toujours chargé du ministère de la parole.

Il avait hérité de son père de grands biens, en maisons et en fonds de terre, et, proscrit durant la persécution, il avait tout perdu. Quand la paix vint, il ne tenait qu'à lui de rentrer dans



Digitized by Google

ses biens : plusieurs l'y exhortaient, en lui représentant qu'il se mettrait par là en état de secourir les pauvres par ses aumônes. Mais faisant peu de cas des richesses, dont il connaissait le péril, il jugea que le parti le plus sûr pour son salut était de vivre et de mourir pauvre. Il dit qu'il ne reprendrait jamais ce qu'il avait une fois perdu pour Jésus-Christ. Il loua un arpent et demi de terre médiocre, et en fit un jardin qu'il cultivait de ses propres mains, partageant avec les pauvres les légumes qu'il recueillait, et ne réservant jamais rien pour le lendemain. Il n'avait point de serviteur. Quand il possédait deux habits, il donnait le moins mauvais aux pauvres ; souvent même n'en ayant qu'un, il les en couvrait pour se revêtir de leurs haillons.

Il acheva ainsi sa vie dans une heureuse vieillesse, le 14 janvier, vers l'an 266. Son corps fut inhumé hors de la ville, avec un grand concours de peuple. On bâtit depuis cinq églises auprès du lieu où il avait été enterré. Ses reliques, dit Godescard, sont présentement dans la cathédrale de Nole ; il y en a cependant quelques portions à Rome, à Bénévent, et dans d'autres églises. Il s'est fait plusieurs miracles à la châsse de saint Félix. Le pape Damase, qui l'était venu visiter par dévotion, y fut guéri d'une maladie ; c'est lui-même qui nous l'apprend dans un poème que la reconnaissance lui fit composer en l'honneur du Saint.

Dans le v^e^ siècle, quarante-six ans après la mort du Pape saint Damase, saint Paulin, sénateur romain, étant venu d'Espagne à Nole, y fut ordonné portier de l'église de Saint-Félix. Il nous apprend qu'il s'y faisait au jour de la fête du Saint, un concours prodigieux de peuple que la dévotion y attirait de Rome, de toute l'Italie, et des pays les plus éloignés. Tous les pèlerins apportaient des présents à cette église, chacun suivant ses facultés. Pour moi, ajoute-t-il, j'offre au saint l'hommage de ma langue, et même de toute ma personne, quelque indigne que j'en sois [1]. C'est par son intercession, continue-t-il, que j'ai reçu tant de

[1] . . . . *Ego munere linguæ,*
*Nudus opum famulor, de me mea debita solvens,*
*Meque ipsum pro me, vilis licet hostia, pendam.*
NATAL., VI, v. 46, p. 428.

Digitized by Google

grâces du Ciel, et que j'espère obtenir la gloire éternelle [1]. Rien, en un mot, n'est plus tendre que les expressions dont saint Paulin se sert pour marquer toute l'étendue de sa dévotion envers saint Félix [2].

Il rapporte un grand nombre de miracles opérés à son tombeau, et dont il avait été témoin oculaire. Il répète fréquemment qu'il a éprouvé lui-même d'une manière sensible les effets de sa protection [3]. Saint Augustin parle aussi des miracles opérés à Nole par l'intercession de saint Félix [4]. On voulait par dévotion être enterré dans l'église du Saint, située hors des murs, parce que l'on espérait ressentir après la mort les effets de sa protection. Saint Paulin consulta sur ce sujet saint Augustin, qui lui répondit dans son livre *du Soin des morts*, que les personnes dont il lui parlait jouiraient dans le Ciel du fruit de leur foi, et qu'elle leur serait aussi utile que les suffrages et les bonnes œuvres des fidèles vivants le sont aux fidèles défunts.

## SAINT JULIEN-SABAS, OU L'ANCIEN.

Saint Julien-Sabas [5] était de Mésopotamie. Il quitta de bonne heure la maison paternelle pour se retirer dans la solitude auprès de la ville d'Edesse, où il s'engagea dans tous les exercices les plus rigoureux d'une vie pénitente. Il choisit pour sa demeure une caverne étroite et humide. Il ne mangeait que du pain de

[1] Natal., l I.l, etc.

[2] Il fait la description de plusieurs tableaux qui décoraient l'église de Saint-Félix. On y voyait représentée toute l'histoire de l'Ancien Testament. On ne pouvait les regarder sans se sentir le cœur enflammé : c'étaient comme autant de livres qui instruisaient les ignorants. Saint Paulin éprouvait les plus vifs sentiments de piété à la vue de chacun d'eux. Voyez Nat., IX, 10.

Muratori a prouvé que saint Paulin composa son premier poème pour la fête de saint Félix, dans l'année 394, et celle d'avant son arrivée à Nole. Selon le même auteur, le second fut composé en 394, et le treizième, en 406. Il ajoute que les quinze poèmes de saint Paulin n'en doivent faire que quatorze, l'un ayant été divisé en deux. Voyez Muratori, *Proleg.*, p. 446.

[3] *Ep.* XVIII et LXXXVI; Carm. 13, 18, 21, 22, 23, 29, etc. — [4] *Ep.*, olim 137 et l. *de Cura pro mortuis*, c. XVI.

[5] Le surnom de Sabas, qu'on lui donna, signifie vieillard en syriaque, parce que dès sa jeunesse, il vieillit dans la perfection de l'âme.

Digitized by Google

millet avec du sel, ne buvait que de l'eau ; et il parvint ainsi à vivre dans une abstinence excessive.

Il avait un véritable dégoût pour toutes les choses du monde, mais il trouvait des délices infinies dans la prière et dans la contemplation des vérités célestes. L'amour divin dominait tellement dans son cœur, et avec tant de lumières, qu'il ne comprenait pas qu'on pût aimer autre chose que Dieu.

Les solitaires du pays, attirés par l'odeur de ses vertus, vinrent le trouver pour profiter de ses conseils ; et il s'assembla autour de lui environ cent disciples, qu'il fit marcher dans les sentiers les plus étroits de la perfection : il leur imposa néanmoins des pratiques moins austères que les siennes et leur permit des adoucissements qu'il ne se permettait pas à lui-même. Il se séparait d'eux en certains temps, pour aller seul dans le fond du désert contempler plus en repos les merveilles de l'éternité. Quelquefois il prenait avec lui ceux qu'il jugeait capables d'une vie plus parfaite.

Leur occupation ordinaire était de prier ; il leur avait donné pour règle de sortir dès le point du jour deux à deux, et de se disperser dans le désert pour y louer Dieu. L'un se tenait debout et chantait des psaumes, tandis que l'autre était prosterné ; ils changeaient alternativement de posture, et celui qui avait prié debout se prosternait à son tour. Après avoir employé la journée dans ce saint exercice, ils revenaient à la caverne, où ils chantaient tous ensemble les hymnes et les cantiques du soir.

Un jour que le Saint marchait dans le désert, tandis que l'un de ses disciples le suivait de loin parce qu'il ne lui permettait pas de l'approcher, ce qui eût pu amener l'occasion de quelqu'entretien qui l'eût distrait de la contemplation des choses divines, ce disciple aperçut dans le chemin un dragon d'une extraordinaire grosseur. D'abord il en fut si effrayé, qu'il n'osait passer outre. Mais enfin il ramassa une pierre qu'il jeta au monstre, mais voyant que le dragon ne se remuait pas, il reconnut qu'il était mort, et crut que c'était un effet des prières du Saint qui marchait devant lui.

Quand ils furent au terme de leur promenade, et qu'ils eurent

Digitized by Google

dit leur office, le Saint s'assit et commanda à son compagnon de se reposer : ce disciple lui obéit. Il demeura sans rien dire jusqu'à ce que saint Julien étant entré en discours, le disciple le supplia en souriant de lui apprendre une chose qu'il ignorait.

Le Saint le lui permit. J'ai vu, lui dit alors le disciple, un grand dragon sur le chemin, et le croyant en vie, j'ai été saisi de frayeur. Mais dès que j'ai connu qu'il était mort, j'ai continué mon chemin sans crainte. Dites-moi, je vous prie, mon Père, qui l'a tué ; car vous marchiez devant moi et nul autre que vous n'a passé par là.

— Cessez, répondit le Saint, de vous arrêter à ces curiosités inutiles.

Le disciple continua ses instances, et le Saint ne pouvant plus y résister, lui dit ces paroles : Sachez donc, puisque vous le voulez, que ce furieux animal, s'étant jeté contre moi dans le chemin, a ouvert la gueule pour me dévorer, mais je n'ai pas eu plutôt invoqué le nom de Dieu, et montré avec le doigt à cette cruelle bête le trophée de la Croix de notre Sauveur, que je l'ai vu tomber à mes pieds. J'ai rendu grâces à Dieu ; j'ai passé outre et continué mon chemin. Gardez-vous bien, ajouta le Saint, de rien dire de cet événement pendant ma vie.

Ce bon Saint eut beaucoup de peine à voir le concours de peuple que sa réputation lui attirait, et il s'en alla avec quelques disciples dans les déserts de l'Arabie. Mais après un certain temps il revint dans sa première solitude. Un jour qu'il était là en prière, Dieu lui fit connaître la mort de Julien l'Apostat qui persécutait l'Église. Il changea tout à coup de visage ; et il annonça à ses disciples ce grand acte de la justice de Dieu.

Voici comment Baillet raconte la révélation qu'il en eut.

Saint Julien savait les menaces terribles que ce prince avait faites contre l'Église, et qu'il se promettait d'exécuter à son retour de la guerre des Perses. Il y avait dix jours qu'il était en prières pour détourner le coup, lorsque ses disciples lui virent retenir ses larmes, prendre un visage serein, et témoigner de la joie contre son ordinaire : car il avait toujours l'air triste et pénitent. Ils lui en demandèrent la cause, et il leur dit : « Le san-

Digitized by Google

glier furieux et immonde qui ravageait la vigne du Seigneur est terrassé. »

Il y avait plus de vingt journées du lieu de sa solitude au camp de l'empereur, et l'on n'y reçut la nouvelle de la mort de ce prince qu'assez tard. Cependant les disciples du Saint chantèrent des cantiques de joie en actions de grâces, et lorsque la nouvelle fut arrivée, ils connurent que l'empereur Julien était mort le jour même et à la même heure où le saint vieillard leur en avait parlé.

L'Eglise se promettait tout le repos et toute la protection qu'elle pouvait attendre de la puissance séculière sous son successeur Jovien ; mais Dieu se contenta de le montrer et le retira lorsqu'il n'avait pas encore huit mois de règne.

Valentinien qui lui succéda voulut partager l'empire avec son frère Valens, à qui il céda l'Orient. Celui-ci, qui n'était encore que catéchumène, se laissa prévenir et corrompre par les Ariens, de telle sorte qu'il embrassa leur secte, et que s'étant rendu leur protecteur il devint un grand persécuteur de l'Église catholique.

Les hérétiques n'étant pas encore satisfaits de l'appui que leur donnait le bras du prince, en cherchèrent aussi dans la personne de ceux qu'ils savaient être en réputation parmi les peuples par leur sainteté ou leur crédit. Ce fut dans cet esprit qu'ils firent courir le bruit que Julien-Sabas avait embrassé leur communion. Les catholiques de la ville d'Antioche étaient bien persuadés de la fausseté de ce bruit : ils crurent néanmoins qu'il était important de confondre la calomnie. Flavien et Diodore, qui gouvernaient l'Église de cette ville en l'absence de saint Mélèce, et qui furent depuis, l'un évêque d'Antioche, l'autre évêque de Tarse, se joignirent à l'illustre solitaire saint Aphraate, qui était venu au secours des catholiques ; et pour dissiper l'imposture ils s'adressèrent tous trois à Acace, depuis évêque de Bérée, qui avait été instruit dans la vie monastique par Astère l'un des disciples de saint Julien-Sabas. Acace et Astère allèrent trouver le Saint pour l'amener au secours de l'Église. Arrivés auprès de lui, Astère, après l'avoir salué, lui demanda pourquoi il souffrait tant de peines. « C'est, lui répondit le saint vieillard, que le service de

Digitized by Google

Dieu m'est plus cher que mon corps et que ma vie. — Je vous indiquerai, dit Acace, le meilleur moyen de le servir dans la conjoncture où se trouvent aujourd'hui ses serviteurs. Quand Notre-Seigneur voulut montrer à saint Pierre comment il ferait voir qu'il l'aimait plus que les autres, il lui dit : Si vous m'aimez, paissez mes brebis. Vous devez faire de même, continua-t-il ; le troupeau de Jésus-Christ est en danger, et vous trahiriez la vérité par votre silence si vous refusiez de parler. Car votre nom sert d'appât aux Ariens pour tromper les simples, et ils se vantent d'avoir votre communion. »

Julien n'eut pas plutôt entendu ce discours qu'il se disposa à partir pour aller avec eux à Antioche.

Après avoir marché deux ou trois jours dans le désert, il arriva un soir à une bourgade où une femme riche vint se jeter à ses pieds et le supplier de loger chez elle avec ses compagnons. Il le voulut bien, quoique depuis plus de quarante ans il n'eût point vu de femmes. Pendant que celle-ci était occupée à servir ses hôtes, comme il était nuit, un fils unique qu'elle avait, âgé de sept ans, tomba dans un puits. Cet accident fit du bruit, et on ne put le cacher à la mère qu'on croyait en devoir être très-alarmée. Elle commanda à tous ses gens de se tenir en repos, couvrit le puits, et continua de servir ses hôtes.

Quand ils furent à table, saint Julien dit que l'on appelât l'enfant pour recevoir sa bénédiction. La mère dit qu'il était malade. Mais le Saint insistant dit qu'il voulait le voir, et pria qu'on l'apportât. La mère se trouva ainsi obligée de déclarer l'accident. Julien se leva de table aussitôt et courut au puits qu'il fit découvrir. On apporta de la lumière, et le Saint vit l'enfant assis sur la surface de l'eau qu'il frappait de la main en se jouant. On attacha un homme à des cordes : on le descendit dans le puits, et il en retira l'enfant qui courut aussitôt aux pieds du saint vieillard, disant qu'il l'avait vu qui le soutenait sur l'eau.

Lorsque saint Julien fut arrivé à Antioche, le peuple accourut de toutes parts pour le voir et pour recevoir la guérison de diverses maladies. Il se logea au pied de la montagne, dans ces cavernes où l'on disait que saint Paul s'était caché. Mais il tomba

Digitized by Google

malade lui-même d'une fièvre violente. Acace en fut affligé dans la crainte que ceux qui venaient en foule au Saint pour être guéris de leurs maux s'en retournassent scandalisés. Le saint vieillard lui dit de ne se point chagriner, et l'assura que si sa santé était nécessaire Dieu la lui rendrait.

Aussitôt alors il se mit à prier à son ordinaire prosterné sur les genoux, le front contre terre, demandant à Dieu de lui rendre la santé si elle devait être utile aux assistants. Il n'avait pas achevé sa prière qu'il lui vint tout d'un coup une grande sueur qui emporta sa fièvre.

Il guérit ensuite plusieurs malades, travaillés de maux de toute espèce ; et s'en alla à l'assemblée des Catholiques.

Comme il passait devant la porte du palais, un mendiant qui se traînait dans une jatte, privé de l'usage de ses jambes, étendit la main et l'approcha du manteau du saint vieillard. Il ne l'eut pas plutôt touché qu'il fut guéri, se leva en sautant, et courut d'une manière qui surprit tout le monde, et qui fit assembler le peuple autour de lui, de telle sorte que le champ des exercices en fut rempli. Les hérétiques en eurent beaucoup de confusion : et l'on ne pouvait les convaincre avec plus d'éloquence et de succès.

Julien guérit encore plusieurs autres malades qui l'attirèrent dans leurs maisons, entre autres le comte d'Orient, et il reprit ensuite le chemin de sa solitude.

Passant par la ville de Cyr à deux journées d'Antioche, il s'arrêta dans l'église d'un Martyr, où les Catholiques du lieu s'assemblèrent et le prièrent de les délivrer du sophiste Astère [1] que les hérétiques avaient fait évêque, et envoyé dans leur ville pour séduire le peuple. Le saint vieillard leur dit de bien espérer, de prier avec lui et ses compagnons, et de joindre le jeûne à la prière. Ils le firent, et Astère, la veille de la fête où il devait parler, fut frappé d'une maladie qui l'emporta en un seul jour. Théodoret, qui fut depuis évêque de la même ville et qui rapporte toutes ces merveilles, les avait apprises, comme il l'assure,

[1] Différent du compagnon d'Acace.

Digitized by Google

d'Acace même, disciple de saint Julien-Sabas et ensuite évêque de Berée.

La mémoire de ce Saint était en grande vénération à Antioche au temps où saint Jean Chrysostôme y prêchait ; et il prit occasion des honneurs qu'on rendait à sa mémoire pour faire comprendre quelle sera la gloire que Dieu donnera dans le Ciel à ses serviteurs, puisqu'il leur en procure une si grande sur la terre, où il ne leur a promis que des tribulations.

Le martyrologe romain place au 14 janvier la fête de saint Julien-Sabas.

---

## LES SAINTS MARTYRS DE RAITHE ET DU SINAI.

Le mont Sina ou Sinaï dans l'Arabie Pétrée, au nord de la mer Rouge, entre les golfes de Suez et d'Akabah, a servi de retraite à un grand nombre de saints solitaires, puisqu'on y en a compté jusqu'à quatorze cents ou environ. Il est célèbre dans l'histoire monastique, et il l'est encore plus dans les Livres saints. Ce fut aux environs de cette montagne que les Israélites s'arrêtèrent près d'un an, et où se passa tout ce qui est marqué dans l'Exode. Ceux qui nous ont donné la relation de ce pays dans les premiers siècles, disent qu'on monte d'abord par un chemin très-âpre, dont la plus grande partie est taillée dans le roc, après quoi on arrive sur une plaine environnée de tous côtés de rochers et de hauteurs, et longue à peu près de douze milles ou quatre lieues. C'est là le désert de Sinaï, la montagne de ce nom est vers l'extrémité de cette plaine du côté du septentrion. Elle est divisée en deux parties, dont l'une forme le mont Horeb, où Moïse reçut les tables de la loi, et l'autre est proprement le mont Sinaï, que les Turcs appellent *Djébel Mousa*, montagne de Moïse, et *Djébel Tor*, qui est plus haute d'un tiers que l'autre. Les deux têtes de ces montagnes montent fort droit, surtout celle de Sinaï, et occupent fort peu de terrain dans leur base à proportion de leur hauteur. On ne parvient au sommet de celle-ci qu'avec beaucoup de difficulté et en se donnant la main l'un à l'autre. L'empereur Justinien fit bâtir dans la plaine dont nous avons parlé, un monastère qui subsiste

Digitized by Google

encore, et qui est habité par des caloyers schismatiques [1]. Les solitaires qui y demeuraient du temps de ce prince, se trouvant fort exposés aux insultes des Sarrasins qui venaient ravager leurs églises et qui, entrant dans leurs cellules, y profanaient les Saints Mystères, lui présentèrent une requête tendant à pourvoir à leur sûreté; elle fut reçue favorablement, et Justinien commit un officier qui se transporta à Sina où il bâtit une église et un monastère dans lequel il enferma une ancienne tour où les ermites se réfugiaient lorsqu'ils étaient menacés de quelque irruption de barbares. L'historien Procope dit que l'empereur Justinien fit bâtir une église au mont Sina, sous l'invocation de la très-sainte Vierge, avec un fort où il mit garnison, tant pour la sûreté des religieux contre les Sarrasins, que pour les empêcher de se répandre dans la Palestine [2].

Le désert de Raïthe était à deux journées du mont Sina, près de la mer Rouge; c'est le lieu que l'Écriture appelle Élim, où l'on voyait encore les douze fontaines et les soixante-et-dix palmiers qu'elle marque; mais le nombre des palmiers était depuis notablement augmenté. La plaine qui formait cette solitude s'étendait le long de la mer Rouge; elle avait quatre ou cinq lieues de large, et était bornée à l'orient d'une côte de montagnes dont les chemins étaient très-difficiles. L'officier qui fut chargé, par les ordres de Justinien, de bâtir le monastère du mont Sinaï, construisit aussi une église à Rolsom ou Rolsem près de la mer Rouge, et un monastère à Raïa, qu'on croit être le même lieu que Raïthe [3].

[1] Il porte le nom de monastère de Sainte-Catherine.

[2] Le mont Sina est aujourd'hui le siége d'un archevêché grec, dont le titulaire réside au Caire.

[3] Il est difficile de décider en quel temps les déserts de Sina et de Raïthe commencèrent d'être habités. Bivarius remonte presque jusqu'aux Apôtres; mais les preuves qu'il en donne sont trop faibles. Il est dit dans la vie de saint Galaction et de sainte Epistème, son épouse, qu'on croit avoir été martyrisés à Emèse en Phénicie, en 253, sous l'empereur Dèce, que ces Saints étant venus auprès du mont Sina, y trouvèrent dix solitaires qui reçurent Galaction parmi eux, et que sa femme, qui était encore vierge, fut conduite dans un monastère composé de quatre filles consacrées à Jésus-Christ. Nous avons une relation de plusieurs saints religieux de ces déserts qui prouve qu'il y avait des solitaires avant

Digitized by Google

Ammonius, qui nous a donné la relation des Martyrs dont nous allons parler, vivait en solitude à Canope, près d'Alexandrie. C'était sous le pontificat du très-saint évêque Pierre, qui était obligé de se cacher tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, pour se dérober à la fureur des ennemis de l'Église [1]. Un grand nombre de fidèles étaient exposés comme lui aux insultes des persécuteurs, et Ammonius en ressentait une si vive douleur, que, pour n'être plus témoin de ces violences, il résolut de sortir d'Égypte et d'aller à Jérusalem visiter les Lieux saints. Après y avoir satisfait sa dévotion, il vint au mont Sina pour s'édifier auprès des saints Solitaires qui y demeuraient. Il ne pouvait trouver de plus beaux modèles de la perfection religieuse. Ces grands serviteurs de Dieu, quoique revêtus d'un corps mortel et corruptible, menaient une vie plus angélique qu'humaine. Ils étaient pâles et secs d'abstinence; ils ne vivaient que de dattes et d'autres fruits semblables, sans vin, sans huile et même sans pain. Il y avait seulement du pain dans la cellule de leur supérieur, pour donner aux pèlerins envers qui ils exerçaient l'hospitalité avec beaucoup de charité. Ils passaient toute la semaine dans le repos de leurs cellules, et s'assemblaient seulement le samedi soir à l'église pour y faire en commun les prières de

Pierre, évêque d'Alexandrie, puisqu'il y est dit que ce fut sous son pontificat qu'ils furent martyrisés par les barbares; à quoi il faut ajouter qu'il y avait dès lors des solitaires à Raïthe depuis treize ans au moins. La difficulté qui reste à résoudre pour fixer l'époque des premiers habitants de ces déserts, si l'on peut en découvrir quelqu'une dans l'obscurité de l'histoire, est de savoir quel fut ce Pierre, évêque d'Alexandrie, si ce fut le Saint de ce nom qui mourut pour la foi en 311, ou Pierre second qui succéda à saint Athanase en 371; les savants sont partagés là-dessus. Mais comme ce point de chronologie ne fait rien à la vérité de cette relation qui est très-sûre, nous ne nous y arrêterons pas davantage, puisqu'il importe peu pour notre édification si ces Saints ont été martyrisés quelques années plus tôt ou plus tard, pourvu que le fait soit constant. Ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur l'introduction de l'état monastique en Arabie, c'est que comme il y avait dès le troisième siècle des solitaires en Egypte, quelques-uns ont pu aller s'établir dans le désert de Sina; et c'est apparemment dans cette vue que l'empereur Marcien écrivant aux religieux d'Alexandrie, marque que les *vénérables monastères* du mont Sina avaient tiré d'eux leur origine.

[1] Cela peut marquer les payens, s'il s'agit de saint Pierre martyr, ou les ariens, si c'est Pierre successeur de saint Athanase.

Digitized by Google

la nuit. Ils recevaient le dimanche au matin la sainte Communion, et après cette nourriture céleste, ils allaient reprendre le silence dans leurs cellules pour le reste de la semaine. Telle était la vie que ces anges de la terre menaient sous la conduite de leur supérieur, nommé Dulas, qui excellait principalement en patience et en douceur, ce qui lui faisait donner par plusieurs le nom de Moïse.

Tandis que ces hommes de paix vivaient ainsi loin du monde, et qu'ils glorifiaient Dieu par leurs louanges et par la pureté de leur vie, une troupe de Sarrasins vinrent tout d'un coup, le 28 décembre, se jeter dans leur solitude, et massacrèrent d'abord impitoyablement tous ceux qu'ils rencontrèrent sur leurs pas dans des cellules écartées. Ils s'approchèrent ensuite de la tour, dont nous avons parlé, où l'abbé Dulas et Ammonius, qui raconte cette histoire et qui était arrivé depuis peu de Palestine, se retirèrent avec quelques autres dont les cellules étaient plus proches. Les Sarrasins se disposaient à les y poursuivre, et il leur eût été fort aisé de s'en rendre maîtres et de les traiter comme les autres, mais Dieu voulut faire voir dans cette occasion qu'il peut délivrer, quand il lui plaît, ses serviteurs des poursuites des méchants, bien qu'il permette, pour couronner leur patience dans le Ciel, qu'ils succombent quelquefois sous leurs coups dans cette terre de misère : car il fit paraître sur le sommet de la montagne une flamme prodigieuse mêlée de fumée qui s'élevait jusqu'aux nues, ce qui épouvanta si fort les barbares, qu'ils abandonnèrent leurs armes et leurs chameaux pour s'enfuir.

Après qu'ils se furent retirés, l'abbé Dulas, Ammonius et les autres, qui s'étaient réfugiés dans la tour, ayant rendu grâces à Dieu de leur délivrance, vinrent parcourir les cellules ravagées. Les barbares avaient tué douze religieux dans le monastère de Gethrabbé, et ils trouvèrent dans les cellules qu'il y en avait trente-huit de morts, et qu'Isaïe et Sabas, qui sont les seuls dont nous savons le nom, étaient blessés. Isaïe expira peu de temps après. On espérait que Sabas guérirait ; mais ce parfait religieux, qui n'aspirait qu'à la vie immortelle, rendant grâces à Dieu d'une

Digitized by Google

part de ce qu'il l'avait trouvé digné de souffrir pour lui, se plaignait de l'autre avec larmes de ce que l'ayant servi depuis son enfance, il ne l'avait pas jugé digne d'aller à lui dans la compagnie de ses frères, et d'entrer dans le port dont il était si proche. Il continua pendant trois jours à le conjurer d'avoir pitié de lui et de ne pas souffrir qu'il manquât rien au nombre mystérieux de quarante ; sa prière fut exaucée. Il mourut le quatrième jour après les autres, et consomma glorieusement cette année avec sa vie bienheureuse.

Le même jour que cela arriva au désert de Sina, celui de Raïthe fut ensanglanté par la cruauté des Blemmiens. On l'apprit peu de jours après d'un Ismaélite qui passait en Palestine, et l'on en sut ensuite le détail par un religieux échappé au carnage, qui était venu demander à l'abbé Dulas une retraite dans son monastère. Les solitaires de Raïthe étaient alors au nombre de quarante-trois dispersés en diverses cellules auprès de la montagne qui était à l'Orient du côté de Sina. Ils y avaient une église environnée d'une muraille de briques de dix ou douze pieds de haut, qu'on appelait pour cela le fort ou le château. Mais les plus fortes armes de ces serviteurs de Dieu étaient leur vie toute sainte, armes d'une milice spirituelle, selon l'expression de saint Paul, qui font triompher par la patience, et qui ne remportent jamais de plus éclatantes victoires que quand on souffre pour l'amour de Jésus-Christ.

Ils vivaient à peu près comme leurs confrères du désert de Sina, et seulement quelques-uns d'entre eux mangeaient du pain, que ceux du pays leur apportaient du blé qu'ils faisaient venir d'Égypte, pour lequel ils donnaient en échange des dattes et des corbeilles ou autres ouvrages qu'ils faisaient. Ils s'assemblaient aussi le samedi dans l'église comme ceux de Sina. Ils y passaient la nuit en prières, et participaient le dimanche aux Saints Mystères.

Pendant donc qu'ils ne pensaient qu'à vivre dans la prière et la pénitence, deux hommes qui étaient venus d'Éthiopie et avaient passé la mer Rouge dans un bateau, vinrent les avertir que des Blemmiens au nombre de trois cents, s'étaient mis en mer et

Digitized by Google

menaçaient leurs côtes, et qu'ils feraient bien de mettre leur vie en sûreté par une prompte fuite. On voit dans la *Vie de Moïse l'Éthiopien* quelle était la cruauté de ces barbares. Ils couraient le pays pour enlever tout le butin qu'ils pouvaient. Mais ce qui est plus horrible, ils avaient autant de plaisir à répandre le sang des hommes qu'à s'enrichir de leurs dépouilles. C'est apparemment ce qui a donné occasion aux relations fabuleuses de quelques historiens, notamment de Pline, qui nous les représentent comme des monstres qui n'avaient point de tête, et seulement une bouche et des yeux sur la poitrine.

Sur la nouvelle de leur approche, les solitaires mirent des personnes en sentinelle pour être avertis à temps, quand ils prendraient terre, et cependant ils eurent recours à Dieu, le priant de leur donner ce qui était le plus utile pour leur âme. Les barbares ne tardèrent pas de paraître, on les aperçut le soir du jour suivant qu'ils abordaient. Les habitants de Pharan, qui étaient autant menacés de leur cruauté que ces saints Solitaires, se mirent en devoir de les repousser; mais ils n'étaient alors que deux cents hommes, et les Blemmiens, supérieurs d'un tiers et mieux aguerris qu'eux, les eurent bientôt défaits. Ils en tuèrent les trois quarts, dissipèrent le reste, et emmenèrent leurs femmes et leurs enfants dans leurs vaisseaux avec tout ce qu'ils purent emporter.

Ils marchèrent ensuite droit aux saints Ermites qui s'étaient réfugiés dans l'église, comptant trouver de grandes richesses chez eux. Cependant Paul leur supérieur, profita du temps pour les animer par une exhortation très-ardente à recevoir avec joie une occasion si favorable de finir glorieusement leurs travaux. Il leur représenta la nécessité de se soumettre aux ordres de la Providence, et que, bien loin de craindre la mort, quelque violente qu'elle fût, ils devaient plutôt la considérer comme un avantage précieux, la recevoir avec joie, puisqu'elle les associait aux saints Martyrs, dont ils avaient si souvent loué le courage et envié le bonheur, et qu'elle les mettrait avec Jésus-Christ, pour l'amour duquel ils avaient renoncé aux faux plaisirs du siècle et soutenu depuis tant d'années les travaux de la vie religieuse.

Digitized by Google

Les plus faibles furent encouragés par ce discours animé de l'Esprit de Dieu, et enflammé d'une ardente charité. Tous répondirent qu'ils étaient prêts à boire le calice du salut, et alors Paul se tourna vers l'orient, et les mains étendues vers le Ciel, il pria Jésus-Christ de les fortifier dans cette extrémité pressante, et de recevoir le sacrifice de leur vie qu'ils allaient lui offrir. Ils répondirent encore *Amen*, et en même temps ils entendirent ces paroles qui sortaient comme de l'autel : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Cette voix les frappa d'une sainte frayeur et leur fit comprendre qu'ils ne devaient plus faire de fond sur cette vie, qu'elle allait finir pour eux et qu'il était temps d'aller au Ciel.

En effet, les Blemmiens ayant escaladé la muraille qui leur servait de défense, trouvèrent le solitaire Jérémie à la porte de l'église, et lui demandèrent par un interprète où était le supérieur. Il leur répondit d'un ton ferme qu'il ne le leur montrerait pas et qu'il ne les craignait point. Cette sainte hardiesse, au lieu d'exciter leur admiration, comme elle l'aurait fait s'ils avaient été moins barbares, les irrita. Ils lui lièrent les pieds et les mains, et en firent leur première victime, en le faisant servir de but à leurs flèches dont ils le couvrirent.

L'abbé Paul, voyant que Jérémie était si cruellement traité pour n'avoir pas voulu le découvrir, sortit aussitôt, et dit aux barbares qu'il était celui qu'ils cherchaient. Ils lui demandèrent où il avait mis son argent; mais il leur répondit avec douceur que tout son trésor consistait dans le pauvre habit qu'ils voyaient sur lui. Ils ne laissèrent pas de le tourmenter pendant une heure, et enfin ils lui fendirent la tête.

Ils entrèrent ensuite dans l'église sur les trois heures du soir et firent un horrible carnage de tous ceux qu'ils y purent trouver. Un seul des solitaires, qui se cacha en un coin derrière un tas de branches de palmier, échappa à leur fureur; et la Providence le conserva pour édifier l'Église par la relation qu'il fit du martyre de ses confrères. Il y avait parmi ceux-ci un novice, appelé Serge, qu'ils voulurent sauver et emmener avec eux. Mais ce jeune religieux, qui dès son enfance avait été élevé dans la piété

Digitized by Google

par le moine Salatiel son parent, considérant à quels dangers son âme serait exposée avec ces barbares, se mit d'abord à pleurer, et puis, animé d'un esprit élevé au-dessus des règles communes, il arracha l'épée à un d'entre eux et en frappa un autre, et les obligea par cette action hardie, de mettre son salut en sûreté, en le perçant de coups. Il les souffrit avec une grande joie, en disant : « Béni soit le Seigneur qui ne m'a point abandonné entre les mains des pécheurs ; » et fut associé aux autres dans le triomphe du martyre [1].

Après ce carnage les barbares se mirent à fouiller partout pour trouver les richesses de ces pauvres évangéliques ; mais elles étaient toutes au Ciel avec eux. Dieu permit que quand ils vinrent au tas de feuilles de palmier derrière lesquelles le religieux était caché, ils le laissèrent sans fouiller davantage et prirent ensuite le chemin du rivage. Mais ce ne fut que pour y être immolés eux-mêmes avec éclat à la vengeance du Seigneur, qu'ils avaient si horriblement outragé en la personne de ses serviteurs. En effet, ils trouvèrent leurs vaisseaux brisés, et six cents Sarrasins accourus de Pharan, au bruit de ce qui s'était passé, les taillèrent en pièces sans qu'il en restât un seul.

Le solitaire qui s'était caché sortit de l'église lorsqu'il présuma qu'il n'avait plus rien à craindre, et vint visiter les corps des Saints ; il les trouva tous morts à la réserve de trois, savoir de Domnus qui mourut peu après de ses blessures, d'Orion qui fut frappé et ne fut point blessé, et d'André qui guérit de ses plaies. Ainsi de quarante-trois solitaires il n'y en eut que trois qui échappèrent.

Les Sarrasins de Pharan qui étaient chrétiens, étant retournés de la défaite des Blemmiens, vinrent aider Orion et son compagnon à rendre les derniers honneurs aux saints Martyrs, ayant à leur tête Obédien leur chef dont nous parlerons bientôt. Les principales personnes de Pharan y vinrent aussi et apportèrent de riches habits dans lesquels on les ensevelit. On les porta

[1] Baillet dit que ce jeune religieux s'appelait Salatiel. Il a confondu le maître vec le disciple.

Digitized by Google

solennellement à la sépulture en chantant des psaumes et avec de grands témoignages de vénération, chacun tenant une palme à la main comme le symbole de leur victoire. On les déposa tous dans un même tombeau auprès de leur église ; et quant à Domnus, qui ne mourut qu'après sur le soir, on l'enterra dans un lieu séparé, mais auprès des autres, pour ne pas ouvrir de nouveau leur sépulcre et troubler en quelque sorte leur repos.

Le solitaire qui s'était caché ne put se résoudre à demeurer plus longtemps dans un lieu où il avait eu la douleur de voir massacrer si cruellement ses frères, avec lesquels il avait passé près de vingt ans. Il se retira à Sina, comme nous l'avons dit, quoique Obédien le pressât instamment de demeurer. L'abbé Dulas l'y reçut avec beaucoup d'affection, et il lui raconta et à ses religieux, toutes les particularités du martyre de ses confrères, qu'Ammonius, qui les apprit de sa bouche, mit ensuite par écrit.

Nous avons dit d'Ammonius qu'il avait été à Canope avant de venir à Sina. Il retourna en Égypte après le massacre des saints Ermites, et s'arrêta en chemin à Ellemphis, où il s'enferma dans une petite cellule. Ce fut là qu'il écrivit en égyptien la relation de la mort de ces Saints, et qu'il nourrissait sa piété par la lecture des Actes des Martyrs. Sa relation fut traduite depuis en grec par Jean, prêtre, qui la trouva chez un solitaire de Neucrate près de Canope. Le Père Combefis, qui a donné son ouvrage au public, a cru qu'Ammonius peut avoir participé à la gloire des Martyrs dont il lisait le triomphe avec tant de dévotion, et qu'il est peut-être le même que saint Ammonius, prêtre et martyr d'Alexandrie, dont il est parlé dans Eusèbe. Le Typique de saint Sabas marque qu'on lisait l'ouvrage d'Ammonius à table le jour de la fête de ces saints Martyrs, et les Grecs le copient dans leurs *Ménologes*.

Il faut ajouter à ce que nous venons de dire de ces saints Martyrs de Raïthe, ce qu'Ammonius nous apprend des trois principaux d'entre eux : Moïse, Psoés et Paul. Ce dernier était de Pétra en Arabie, et gouvernait, comme nous l'avons dit, ces saints Solitaires. Cela n'empêchait pas qu'il ne se considérât comme le dernier de ses religieux, se mettant autant au-dessous d'eux par



Digitized by Google

les bas sentiments de lui-même qu'il était au-dessus par le rang de supérieur qu'il tenait; mais comme son humilité était un sentiment de vertu et non pas une pusillanimité, aussi avait-il un courage et une générosité véritablement chrétienne, et elle parut bien par le discours plein de force qu'il fit à ses religieux aux approches des Blemmiens, pour les animer à mourir pour Jésus-Christ, et par la constance avec laquelle il leur en donna lui-même l'exemple.

Moïse était de Pharan. Il embrassa la vie solitaire presque dès l'enfance; et dès lors, il quitta l'usage du pain et ne se nourrit que de dattes et d'eau. Il dormait fort peu, et seulement après l'office de la nuit; et durant le carême il n'avait pour toute provision qu'une chopine d'eau et vingt dattes, encore arrivait-il souvent qu'il passait tout ce saint temps sans y toucher. Son habit consistait en des feuilles de palmier tissues ensemble. Sa vertu et son expérience dans les choses spirituelles attiraient souvent les solitaires auprès de lui, pour recevoir des instructions sur ce qui regardait leur conscience. Il les accueillait toujours avec charité, mais il se réservait le carême pour vivre dans un rigoureux silence, et dès le premier jour il fermait sa porte à tout le monde et ne l'ouvrait plus jusqu'à Pâques.

Il avait choisi pour cellule une grotte assez près de l'église, et ses prières avaient tant de force, qu'on a dit de lui comme d'Élie, qu'il obtenait de Dieu tout ce qu'il lui demandait. Il fit un grand nombre de guérisons miraculeuses, et délivra beaucoup de possédés; par ses prodiges il attira à la foi chrétienne la plupart des Ismaélites ou Sarrasins du pays de Pharan.

Obédien fut du nombre de ceux qu'il délivra du malin esprit. On le lui amena au temps du carême, où il n'ouvrait sa porte à personne. Mais le démon le jeta par terre à une stade de la cellule du Saint, et sortit de son corps en s'écriant : « Quelle violence! je n'ai pas pu obliger ce vieillard de violer sa règle une seule heure. » Cet Obédien tenait le premier rang parmi les Pharanistes. Il embrassa la foi avec tant d'ardeur et de piété, qu'on lui donna le titre d'amateur de Jésus-Christ.

Moïse vécut soixante et treize ans dans la solitude, et il fut sans

Digitized by Google

doute du nombre de ceux qui furent tués ; car il n'est pas dit de lui qu'il soit mort avant l'arrivée des Blemmiens, comme on le marque de Joseph. Il eut un disciple appelé Psoés, qui, depuis quarante-six ans qu'il vivait sous sa direction, avait toujours fait exactement ce qu'il lui avait prescrit. Aussi, l'imita-t-il si parfaitement qu'il fut une image et une vive représentation de toute sa conduite. Il était originaire de Thébaïde. Le solitaire qui racontait ceci à Ammonius, lui avoua qu'ayant voulu demeurer auprès de lui, il avait été obligé de le quitter parce qu'une vie si austère surpassait ses forces.

La mort des saints Solitaires de Sina et de Raïthe n'empêcha pas ces déserts de se peupler et de donner de grands hommes à l'Église. (Le P. MARIN.)

## SAINT BARBASCÉMIN ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Saint Barbascémin succéda en 342 à saint Sadoth son frère, sur le siége métropolitain de Séleucie et de Ctésiphon : il ne gouverna son Église que six ans. Ayant été accusé d'être l'ennemi de la religion persane, il fut arrêté avec seize membres de son clergé, par les ordres du roi Sapor II. Ce prince qui ne put l'ébranler par ses menaces, le fit renfermer dans une prison d'où s'exhalait une puanteur insupportable. Le Saint eut à souffrir dans cette affreuse demeure les rigueurs de la faim et de la soif, avec tous les mauvais traitements que la cruauté des mages fut capable d'imaginer.

Onze mois après, on le ramena devant le roi avec ses compagnons. Ils étaient tous horriblement défigurés ; il n'y avait aucune partie de leurs corps qui ne fût toute meurtrie de coups, et le mauvais air de la prison avait rendu leurs visages noirs ou livides.

Cependant Sapor, persuadé que l'exemple de l'Évêque serait suivi par le clergé, fit de nouvelles tentatives pour gagner Barbascémin à la religion du pays, il lui offrit de riches présents ; il lui promit une des premières places de l'empire persan, s'il vou-

Digitized by Google

lait être initié aux mystères du soleil. Le Saint lui répondit constamment qu'il aimait mieux mourir que de violer la loi de Jésus-Christ, qui condamne les apostats à des supplices éternels. Il fut donc décapité avec ses compagnons, le 14 janvier 346, à Lédan, dans la province des Huzites.

Saint Maruthas, auteur des Actes de ces saints Martyrs, ajoute que Sapor, pour exterminer le nom chrétien dans son empire, publia un nouvel édit, qui ordonnait de mettre à mort tous ceux qui refuseraient d'adorer le soleil, le feu et l'eau, et qui s'abstiendraient de manger du sang des créatures vivantes.

Le siége de Séleucie resta vacant l'espace de vingt années, à cause de cette persécution dont les ravages se firent sentir dans toutes les provinces de la Perse. La multitude des Martyrs fut innombrable. Saint Maruthas, qui n'avait pu connaître leurs noms, célébra leur glorieux triomphe dans un beau panégyrique, où l'on trouve les sentiments de la dévotion la plus tendre.

(GODESCARD).

---

## SAINT PONTIEN DE SPOLÈTE,

MARTYR.

Pontien menait, au IIe siècle, à Spolète, la vie chrétienne dans toute sa sainteté. Il croyait poursuivre en paix sa vie innocente sous l'empire de Marc-Aurèle que l'on disait philosophe. Il rendait à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ; et pourtant on l'arrêta, comme chrétien, et on le somma d'adorer, ce qu'il ne connaissait pas, les idoles. Il confessa sa foi, et le juge Fabien le fit battre de verges, ce qu'il subit avec patience.

Comme il persistait dans les voies de l'Évangile, on le fit marcher sur des charbons allumés. Puis voyant qu'il ne s'ébranlait pas, on l'allongea sur le chevalet, avec des crocs de fer. Il demeura calme et constant. On le détacha et on le jeta dans un cachot où des Anges le félicitèrent.

Fabien irrité d'une telle persévérance fit exposer le Martyr aux lions qui restèrent en repos devant lui, et le lendemain on

Digitized by Google

l'étendit à terre. On versa sur ses chairs du plomb fondu, qui glissa de son corps, comme si c'eût été de l'eau. Alors Fabien lassé termina cette vie glorieuse par le glaive, le 14 janvier de l'an 176.

L'empereur Othon le Grand rapporta de Rome les reliques de saint Pontien à Utrecht, vers la fin du x^e^ siècle.

## SAINTE MACRINE L'ANCIENNE.

Sainte Macrine, aïeule de saint Basile le Grand, appartenait à une famille distinguée par sa noblesse et son opulence, mais plus encore par le grand nombre de Saints qu'elle a donnés à l'Église, et chez qui la vertu semblait héréditaire.

Elle naquit à Néocésarée dans le Pont, dont saint Grégoire le Thaumaturge avait été évêque. Ce grand prélat était mort depuis peu, et instruite par ses disciples, elle transmit fidèlement sa doctrine telle qu'elle l'avait reçue à ses enfants et à ses petits-enfants, en leur racontant les vertus et les miracles qui avaient rendu si glorieuse dans l'Église la mémoire de ce saint Évêque.

Macrine et son époux n'avaient pas moins de zèle pour se maintenir dans la foi que de piété dans les divers exercices de la religion. Ils en donnèrent des preuves pendant la persécution que Maximien-Daïa suscita contre l'Église. Les cruautés de ce tyran les obligèrent à s'enfuir dans les déserts. Ils savaient que, selon le précepte de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne fallait pas se présenter de soi-même au combat et s'exposer imprudemment au danger d'être vaincu par présomption ou par faiblesse.

Ils savaient aussi qu'un chrétien ne doit pas reculer lorsqu'il faut rendre témoignage à Jésus-Christ.

Ils se retirèrent d'abord, avec quelques domestiques, sur une montagne couverte d'épaisses forêts ; ils y menèrent pendant sept ans une vie extrêmement dure. Ils se virent souvent réduits au dénûment le plus absolu, car ils ne recevaient plus les revenus de leurs biens, et souvent ils n'avaient pour subsister que ce que produisaient les bois où ils s'étaient réfugiés.

On raconte qu'un jour, exténués par de longs jeûnes et privés

Digitized by Google

de toutes ressources, ils s'adressèrent à Dieu, en qui seul était leur confiance, et le prièrent de les soulager comme il avait autrefois assisté son peuple dans le désert. La prière de Macrine surtout fut si fervente qu'elle fut presque aussitôt exaucée ; car ils virent passer près d'eux un grand nombre de bêtes fauves qui se laissèrent prendre facilement.

Les misères de cet exil volontaire ne furent pas les seules peines de la persécution qu'ils eurent à souffrir pour Jésus-Christ. Saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile le Grand et comme lui petit-fils de Macrine, rend témoignage à cette Sainte en particulier d'avoir soutenu de grands combats et perdu tous ses biens pour la foi. Mais en l'année 313, où finit la persécution, Macrine et son époux retournèrent à Néocésarée ; ils y passèrent le reste de leurs jours dans une piété exemplaire. Macrine y mourut, après une vie pleine de mérites, le 14 janvier, jour où l'Église l'honore.

## SAINT THÉODULE LE SOLITAIRE.

Théodule était fils de saint Nil, qui, dévoré de l'amour de la solitude, abandonna Constantinople et sa maison et ses biens, pour aller vivre au mont Sinaï. Théodule accompagna son père. C'était vers l'an 390.

Ils prirent pour demeure une des cavernes où d'autres anachorètes avaient vécu, et oubliant tout le luxe et toutes les fêtes de ce monde, ils vécurent, comme faisaient les solitaires, de légumes et de fruits sauvages. Le pain, ils ne le voyaient que rarement.

Ils passèrent plusieurs années ainsi, priant, méditant et nourrissant leur esprit de la lecture des Saintes-Écritures. Mais un jour, que saint Nil était allé visiter de pieux ermites à quelque distance du Sinaï, des Arabes vinrent la nuit piller les pauvres cellules, massacrer quelques solitaires, en emmener d'autres dont ils devaient faire des esclaves. Saint Nil à son retour chercha partout son fils : ne le trouvant pas parmi les morts, il apprit qu'on l'avait emmené prisonnier.

Digitized by Google

Il alla de toutes parts en demander des nouvelles ; et après avoir souffert à cette recherche bien des fatigues, il le trouva dans la ville d'Eleuze, dont l'évêque l'avait acheté. Le bon Prélat l'avait fait sacristain de son église, et il eût voulu garder auprès de lui le fils et le père, mais ne pouvant les décider à rentrer dans le monde, il les fit prêtres tous les deux et ne s'opposa pas à leur départ.

Ils regagnèrent donc les cellules du mont Sinaï. Ils y reprirent leur genre de vie austère ; et on rapporte que saint Nil, dès lors, composa d'excellents traités pour la vie ascétique, et qu'il mourut dans une grande vieillesse. Théodule son fils lui survécut de nombreuses années encore. Les Grecs lui donnent le titre de Saint et l'honorent le 8 janvier.

---

## SAINT DACE,

### ÉVÊQUE DE MILAN.

Saint Dace (Datius), siégeait à Milan, au milieu du VI^e^ siècle. L'Église était alors tourmentée par les Acéphales, diverses sortes d'hérétiques qui manquaient de chef comme l'indique leur nom, parce qu'ils en avaient plusieurs qui ne s'accordaient pas. Ces désordres accrus par l'empereur Justinien et Théodora sa femme, avaient obligé le Pape Vigile à partir pour Constantinople, où il eut beaucoup à souffrir. Dace, l'évêque fidèle; ayant besoin de consulter le Pape, se vit obligé de l'aller trouver à Constantinople où il était fort persécuté. L'empereur qui se mêlait trop des affaires de l'Église, réunit le concile de l'an 551, où les hérétiques furent condamnés ; ce qui augmenta l'irritation de Justinien. Le Pape et ses évêques furent cruellement tourmentés, plongés dans des cachots, maltraités dans les rues et menacés de mort, s'ils ne se rendaient pas. Dace eut sa large part des peines du Souverain Pontife et il n'y survécut que d'un an ; ayant pu s'échapper, il regagna son diocèse où il mourut saintement le 14 janvier 552. Saint Grégoire le Grand lui a donné de belles louanges.

Digitized by Google

## SAINT GUÉRIN OU VARIN (VARINUS),

ÉVÊQUE DE SION EN VALAIS.

On dit que le bienheureux Guérin était né à Pont-à-Mousson dans notre département de la Meurthe, à la fin du XI^e^ siècle. Dieu par sa grâce, l'ayant doué d'une grande piété, il voulut, dès qu'il put connaître le monde, ses traverses et ses dangers, se mettre à l'abri en se consacrant au Seigneur. Il entra donc dans l'Ordre de Cîteaux, où les instructions qui lui furent données firent de lui un saint Religieux. Après sa profession, il fut mis à la tête des moines qui allaient fonder l'abbaye de Haute-Combe en Savoie, à quatre lieues de Chambéry. Il en fut le premier abbé.

Là, ses vertus et son mérite brillèrent d'un éclat qui le fit élire évêque de Sion dans le Valais. Il fut l'ami de saint Bernard, qui lui donne dans ses lettres de grandes louanges. Il mourut très-âgé, et plus riche encore de vertus que d'années, le 6 janvier 1160. On l'honore comme Saint dans le diocèse de Toul, où plusieurs paroisses possèdent quelques parties de ses reliques. L'Ordre de Cîteaux célèbre sa fête le 14 janvier.

## SAINT CADÉOL,

ÉVÊQUE DE VIENNE.

Saint Cadéol (Cadeoldus et Cadottus), brilla sur le siége de Vienne en Dauphiné au milieu du VII^e^ siècle. Ses mérites, sa science, sa bonté et sa vertu l'ont fait honorer de son vivant, et ses œuvres l'ont conduit au séjour des Saints.

Occupé sans relâche du salut de son diocèse, il fonda plusieurs de ces maisons de retraite où les âmes pieuses cherchent un refuge contre les entraînements du monde. C'est lui qui bâtit le monastère de Saint-Marcel et celui de Sainte-Blandine ; et il donna la direction de ces deux pépinières de Saints au bon saint Clair, dont on a lu la vie le 1^er^ janvier.

Pour élever ces deux grandes cités de la vie chrétienne, il

Digitized by Google

épuisa toutes ses ressources et vécut d'une vie pauvre et mortifiée, mais bénie et heureuse. Il ne sortit de ce monde que dans un âge très-avancé, regretté de son peuple qui vénère toujours sa mémoire.

---

## SAINT ENÉE,

### ÉVÊQUE DE PARIS.

Ce saint Pontife, comme l'appellent les monuments écrits de son temps, occupait le siége épiscopal de Paris, au IXe siècle. Il avait succédé en 856 au vénérable évêque Erchenrade, deuxième du nom.

Eudes de Glanfeuil en Anjou dit, dans son *Histoire de Saint-Maur-sur-Loire* : « Lorsque, fuyant les Normands, nous eûmes enlevé de Glanfeüil le corps de saint Maur, nous demeurâmes quelque temps à Scambré ; puis étant entrés au diocèse de Séez, nous allâmes au Mêle et y gardâmes le saint corps le mieux que nous pûmes, pendant un an et demi, dans l'église de Saint-Julien. Mais voyant que nous n'étions pas encore en sûreté, nous le portâmes par delà la Saône à une terre du comte Audon, où seize malades furent guéris. De là, par ordre du roi Charles le Chauve, nous le portâmes au monastère de Saint-Pierre-des-Fossés [1], avec pompe et par un grand concours de peuple ; le *saint Pontife Enée* le reçut à la porte du monastère et le porta sur ses épaules, accompagné de tous les moines, en grande solennité, jusque dans l'église de Saint-Pierre, où il le mit dans une fierte [2] de fer faite exprès, le 13 novembre. »

On a de ce saint Évêque deux lettres à Hincmar. Il a fait aussi par l'ordre du Pape Nicolas Ier, un livre sur les erreurs des Grecs [3]. Le vénérable évêque, chéri et applaudi de tous les prélats ses contemporains, assista à plusieurs conciles et mourut en 872, après

[1] Aujourd'hui Saint-Maur-des-Fossés, près Paris.

[2] Une châsse.

[3] Qui déjà entraient dans le schisme. Le bienheureux Enée répondit aussi aux écrits du patriarche Photius, égaré, hostile aux saintes doctrines de l'Eglise romaine.

Digitized by Google

un épiscopat de quatorze ans. On le fête dans son diocèse le 14 janvier.

Citons un autre document :

Enée fut élu d'un commun accord évêque de ce siége à la recommandation du roi Charles le Chauve. Il avait déjà souscrit, en qualité de chancelier de ce prince, aux conciles de Quiercy en 849, et de Soissons en 853. Après son ordination faite au grand applaudissement de Wentillon, archevêque de Sens, et de tous les évêques comprovinciaux, il assista, en 858, à un nouveau concile de Quiercy, et ne craignit pas d'adhérer, dans celui de Savonnière, au jugement porté contre son métropolitain, en 859. Il se trouva encore au concile de Toussy en 860, à celui de Pistres en 862, à celui de Soissons la même année, à un autre de Soissons en 866, à celui de Verberies en 867, à celui de Troyes la même année, à un nouveau de Verberies en 869, la même année à celui de Pistres et à celui d'Attigny en 870. Enfin son successeur ayant assisté à celui de Douzy en 871, il paraît qu'Enée est mort en décembre 870. Ceux qui ont voulu ternir sa mémoire ignoraient apparemment les preuves que l'histoire fournit de sa foi et de sa piété.

---

## SAINT BEUNON,

ABBÉ DE CLYNNOG AU PAYS DE GALLES.

Beunon ou Béoann, descendait d'une famille princière. Ses ancêtres étaient seigneurs de la terre de Powis, près de Glocester et vis à vis l'île d'Anglesey. Il fut élevé dans le monastère de Bangor, où il prit l'amour de la vie monastique, qui lui semblait la voie la plus sûre pour le salut. C'était à la fin du VI^e^ siècle. Vers l'an 600, il avait fait ses vœux, et sa piété, sa science et ses vertus l'élevèrent bientôt au poste d'abbé ; il devint rapidement le père spirituel d'un grand nombre de religieux.

Cadvan était alors roi de la partie nord du pays de Galles ; ce petit roi était vaillant, et les Normands ayant massacré les moines de Bangor, il les battit si complétement qu'ils disparurent. Beunon, qui avait échappé à ce désastre, fit don à Cadvan d'un

Digitized by Google

sceptre d'or. Le roi reconnaissant donna au Saint le territoire où il voulait bâtir un autre monastère, celui de Clynnog-Fawr, qui fut élevé en 617, et il ajouta à ce don une somme d'argent pour les frais de construction. Cadvan étant mort, son fils Cadwallon, qui lui succéda, ne fut pas moins généreux pour la maison de Dieu qui prospérait.

Saint Beunon fut favorisé de Dieu, qui l'honora du don des miracles. On ignore l'année de sa mort. Mais son tombeau, dans l'église de Clynnog-Fawr fut célèbre longtemps. Il était couvert d'une grande pierre sur laquelle les mères déposaient leurs enfants malades, qui recouvraient ou une santé parfaite ou du moins un grand soulagement. Ce bon Saint est fêté le 14 janvier et le 21 avril.

---

## LE BIENHEUREUX HERVÉ.

Le bienheureux Hervé naquit à ce qu'on croit dans la Basse-Bretagne, où le nom de Hervé se trouve si fréquemment. Voulant se donner tout à Dieu, il se mit sous la direction du Bienheureux Robert d'Arbrissel. C'était dans le XI^e^ siècle.

Il se retira ensuite dans l'île de Cralone, pour éviter tout commerce avec les hommes. Il vécut dans une petite grotte, près de laquelle il bâtit une chapelle où il fut enterré. On y voyait encore, bien longtemps après, son tombeau et son grabat miraculeusement préservé des flammes.

Hervé conduisait dans les voies de la perfection chrétienne quelques ermites qui l'avaient suivi dans sa retraite, et l'on croit qu'il commença pour eux la construction du monastère du Mont-Jean, à une lieue de sa grotte. Ce couvent fut donné plus tard aux religieux de Saint-François, et l'on pense que son corps y a été transféré. Il fut aussi directeur de quelques récluses, entre autres de la bienheureuse Eve. La conformité du nom de ce Saint avec celui d'un autre Hervé, qui vivait au VI^e^ siècle, a fait qu'on les a pris quelquefois l'un pour l'autre.

Renaud II, évêque d'Angers, estimait tant ce pieux solitaire qu'il fit tout ce qu'il put pour l'attirer près de lui. Mais Hervé ne

Digitized by Google

voulut pas changer son genre de vie. Il fut aussi très-estimé de Geoffroy, abbé de Vendôme, qui lui écrivit différentes lettres. Ils avaient été religieux de la même Congrégation, avaient vécu ensemble dans l'abbaye de la Trinité de Vendôme, avant qu'Hervé se retirât dans la solitude.

## LE BIENHEUREUX ENGELMAR.

Engelmar, fils d'un pauvre laboureur bavarois, fut, par une grâce de Dieu, doué des plus heureuses dispositions à la vertu et à la piété. On le remarqua dès son enfance, et en grandissant il se montra tous les jours de plus en plus fermement résolu à mener une vie religieuse.

Il eut le bonheur de rencontrer un guide et un appui dans un saint vieillard qui ne vivait plus que pour Dieu. C'était un évêque arménien qui avait quitté son siége pour se faire solitaire et qui était venu en Occident où il ne s'occupait, dans une cellule, que de se préparer à mourir de la mort des Saints. Engelmar fit d'heureux progrès dans la vie contemplative et dans les voies du renoncement, sous la direction de ce bon vieillard, et si la mort ne lui laissa pas longtemps ce guide éprouvé, il eut le bonheur de persévérer dans le détachement de tout ce qui flatte en ce monde. Sa vie austère se passait dans le travail des mains, les austérités et la prière.

Sa retraite, où il avait avec de grands regrets perdu son guide et son soutien, était située dans les environs de Passau. Les habitants du voisinage, qui avaient l'habitude de venir visiter l'évêque arménien, pour lui demander des conseils et des prières, continuèrent de venir à la cellule où Engelmar les éclairait aussi; il lui vint même un compagnon qui, traversant cette contrée, avait entendu l'éloge du solitaire. Mais cet inconnu, qui simulait des sentiments pieux, ne s'attacha à Engelmar que dans la pensée qu'il pouvait avoir un trésor et dans l'odieux projet de le dépouiller; car il lui supposait des richesses, et il le tua dans la nuit du 13 au 14 janvier 1125. Puis n'ayant rien trouvé qu'un cilice, il enterra sa victime dans la neige et disparut de la contrée.

Digitized by Google

Lorsque les neiges fondirent, on retrouva le corps du Bienheureux, frais et intact, sauf le coup qui lui avait brisé la tête. On l'ensevelit pieusement et on le transporta chez les Prémontrés de Vingtsberg, qui l'enterrèrent dans leur église, où son tombeau fut honoré de plusieurs miracles.

## LE BIENHEUREUX ODON DE TAGLIACOZZA.

Né à Novare en 1140, le bienheureux Odon, de qui Bzovius a écrit la vie et les miracles, était un humble Chartreux, et l'une des gloires de l'Ordre que saint Bruno avait fondé le siècle précédent. Il vivait reclus, dans une étroite cellule auprès de l'église de Saint-Côme de Tagliacozza, à peu de distance de Tivoli, qui n'est qu'à six lieues de Rome. Son union intime avec Dieu lui valut plusieurs miracles pendant sa vie; et après sa mort, qui eut lieu en 1230, son tombeau fut illustré par de nombreuses guérisons et d'autres grâces que Dieu prodiguait pour honorer la sainteté de son serviteur. Le grand Pape Grégoire IX fit faire des enquêtes sur les merveilles qui faisaient éclater sa sainteté. Il était allé recevoir la récompense de ses travaux le 14 janvier.

## LE BIENHEUREUX ODERIC DE FRIOUL,

FRÈRE MINEUR.

Oderic naquit à Pordénone, dans le Frioul, dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle. Il était fort jeune lorsqu'il se fit Religieux de l'Ordre de Saint-François; et il devint en peu de temps un modèle de pénitence. En toute saison il marchait sans sandales et ne vivait que de pain et d'eau. L'humilité dont il fit profession en entrant dans l'Ordre, ne se démentit jamais, et il ne voulut accepter aucun des emplois où son mérite le faisait élever.

La solitude du cloître lui parut encore un lieu trop agité, pour la méditation, et, avec la permission de ses supérieurs, il se retira pendant quelque temps dans un ermitage, où la contemplation et la prière l'élevèrent à un très-haut degré de perfection. Il alla ensuite évangéliser les peuples de l'Orient. Il prêcha la foi dans

Digitized by Google

l'Asie-Mineure, l'Arménie, la Médie, la Perse. Il y convertit un grand nombre d'infidèles, car Dieu confirmait sa parole par des miracles. Il passa ensuite dans l'Inde, et en dix-sept années baptisa plus de vingt mille païens. Il était encore dans ces contrées, lorsqu'il apprit que quatre de ses frères, Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue, Pierre de Sienne, prêtres, et Frère Démétrius de Téfélicio, laïque, avaient souffert le martyre à Thana. Il y alla pour recueillir les détails de leur glorieuse mort; puis il se rendit à Supéra où ils avaient été inhumés ; et il enleva leurs reliques, pour les déposer au couvent de Zayton, dans l'Inde supérieure.

Après une si longue mission, il se proposait de revenir en Italie, mais en traversant un pays où il était défendu, sous peine de mort de recevoir aucun chrétien, il tomba malade et fut obligé de demeurer plusieurs jours sous un arbre, sans autre aliment que son fruit et un peu d'eau. Aussitôt qu'il s'aperçut que ses forces revenaient, il voulut continuer sa route. Il côtoya une rivière sur le bord de laquelle il trouva quelques pommes qui le soutinrent pendant neuf jours de marche.

Arrivé dans la Tartarie, il prêcha l'Évangile avec de grands succès. La religion de ces idolâtres ne consistait alors qu'en une sorte de magie, dont les prêtres se servaient pour entretenir le culte des idoles. Le bienheureux Oderic renversa les simulacres des démons, fit voir leur impuissance, et baptisa un grand nombre de Tartares. Le Grand-Kan, qui régnait alors en ces contrées, entendit parler de la Religion que prêchait le Frère ; il le fit venir à sa cour et l'y retint trois ans, au bout desquels il le pria de passer en Europe, pour lui ramener un certain nombre de missionnaires, capables de continuer ses travaux dans ces vastes régions, lui promettant une entière protection pour ses Frères.

Le Bienheureux revint alors en Italie, mais si exténué par les courses apostoliques et par la pénitence, qu'il ne fut reconnu de personne. En allant à Avignon pour rendre compte au Pape de ses missions, il tomba malade à Pise, d'où par l'ordre de saint François qui lui apparut et l'assura qu'il prendrait soin de la mission de Tartarie, il se fit conduire à Udine. Il y mourut

Digitized by Google

le 14 janvier 1331, dans les plus admirables sentiments de piété.

Les Religieux voulaient l'enterrer le même jour ; le gouverneur d'Udine demanda qu'on différât jusqu'au surlendemain, afin de donner la pompe convenable à ses funérailles. Mais il s'opéra tant de miracles que ce ne fut qu'au bout de quatre jours qu'on l'enferma dans un cercueil à trois clefs, en présence du Patriarche d'Aquilée et du doyen de la cathédrale. Son corps exhalait une odeur si suave qu'on crut qu'il avait été embaumé.

A quelque temps de là, le Patriarche qui avait une des clefs du tombeau, ayant assemblé les magistrats et les Frères-Mineurs pour constater en quel état se trouvait le corps du saint Religieux, on le vit aussi entier et aussi frais, que s'il venait d'expirer. Ce spectacle toucha vivement le Prélat, qui ne put retenir ses larmes, et il lui mit son anneau pastoral au doigt. Peu après il lui fit bâtir une chapelle avec un tombeau, et donna commission d'informer de sa vie et de ses miracles. Les Actes en furent remis à l'évêque d'Udine pour être produits dans le procès de sa canonisation. Le Saint-Siége approuva son office en 1755.

## SAINT MALACHIE,

PROPHÈTE.

Malachie, le dernier des douze écrivains sacrés que nous appelons les Petits-Prophètes, parce que leurs prophéties ne composent ensemble qu'un seul livre, est aussi le dernier de tous les prophètes de l'Ancien Testament, qui ont fini en lui, quatre cent cinquante ans avant Jésus-Christ.

Nous ne savons rien de sa famille. Selon l'opinion commune, il était né à Sopha dans la tribu de Zabulon. Quelques-uns se sont imaginés avec les Juifs que c'était Esdras qui avait pris le nom de Malachie ; mais c'est une vaine supposition. Malachie vivait probablement du temps de Néhémie, qui fit rebâtir la ville de Jérusalem, et qui fut gouverneur de Judée sous Artaxercès-Longuemain, roi des Perses. Il prophétisa quelques années après Aggée et Zacharie, qui le précèdent dans l'ordre des douze ; car au lieu que ces deux Prophètes exhortent le peuple à bâtir le

Digitized by Google

Temple, on voit dans Malachie qu'il était déjà bâti, puisqu'il engage les Juifs à garder les commandements du Seigneur, et à lui offrir des sacrifices avec un cœur pur. Les désordres qu'il reprend sont ceux que Néhémie avait remarqués à son retour de Perse.

Malachie prédit la venue du Précurseur du Messie, celle du Messie lui-même, l'institution d'un sacrifice qui sera offert par toute la terre, l'établissement de l'Église, le grand et terrible jour du Seigneur, avec la mission du Prophète Élie.

---

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage à Notre-Dame de la Parole, près du Mont-Serrat en Espagne. Elle est invoquée sous ce nom, parce qu'en ce jour de l'an 1514, elle rendit la parole à un jeune muet.

Pèlerinage à Notre-Dame-de-Consolation à Termini dans la Sicile, au XVI^e^ siècle. Elle affermit les jambes d'un enfant qui, à l'âge de douze ans, n'avait pu encore se tenir debout.

Nous devons aussi rapporter, en ce jour, où l'on honore le bienheureux Oderic de Frioul, un trait de la bonté de la très-sainte Vierge envers ses serviteurs. Les Bollandistes racontent qu'étant en voyage, Oderic vit venir à lui une noble Dame, accompagnée d'un grand nombre de Vierges. Il s'étonna de cette rencontre. Mais la très-sainte Vierge, qui conduisait cette pieuse troupe, l'appela par son nom, et lui dit qu'elle allait, avec ses compagnes assister, à ses derniers moments, une de ses fidèles servantes qui toujours s'était conservée pure, et qu'elle le priait de venir avec elle administrer à la mourante les derniers Sacrements. Heureux, outre mesure, d'une telle invitation, le bon Religieux la suivit et donna l'Extrême-Onction à la malade, dont les compagnes de la Mère de Dieu emportèrent l'âme dans le Ciel.

Digitized by Google

## MARTYROLOGE ROMAIN [1].

La fête de saint Hilaire, évêque et confesseur, dont l'âme s'envola au ciel le jour précédent.

A Nole en Campanie, saint Félix, prêtre qui, ayant été cruellement tourmenté par les persécuteurs de la foi, mis aux fers, couché sur des coquillages et sur des têts de pots cassés, fut pendant la nuit, délivré par un Ange, ainsi que l'écrit saint Paulin. Après la persécution, il fit des conversions innombrables par ses bons exemples et par la force de ses discours ; il devint célèbre par ses miracles, et mourut en paix.

En Judée, saint Malachie, prophète.

Sur le mont Sinaï, trente-huit solitaires massacrés par les Sarrasins, pour la foi de Jésus-Christ.

En Égypte, au pays de Raïthe, quarante-trois moines, qui furent pareillement mis à mort par les Blemmyens, pour la défense de la Religion chrétienne.

A Milan, saint Dace, évêque et confesseur, dont saint Grégoire, Pape, fait mention.

En Afrique, saint Euphraise, évêque.

En Syrie, saint Julien-Sabas l'Ancien qui, du temps de l'empe-

1 DECIMO NONO KALENDAS JANUARII.

Sancti Hilarii episcopi Pictaviensis et confessoris, qui pridie hujus diei evolavit in cœlum. — Nolæ in Campania, natalis sancti Felicis presbyteri, qui (ut sanctus Paulinus episcopus scribit), cum a persecutoribus post tormenta in carcerem mitteretur, et cochleis ac testulis vinctus superpositus jaceret, nocte ab Angelo solutus atque eductus fuit : postmodum vero cessante persecutione, cum vitæ exemplo ac doctrina multos ad fidem Christi convertisset, clarus miraculis in pace quievit. — In Judæa, sancti Malachiæ prophetæ. — In monte Sina, sanctorum triginta octo Monachorum a Sarracenis ob Christi fidem interfectorum. — In Ægypto in Raithi regione, sanctorum quadraginta trium Monachorum, qui pro christiana religione a Blemmiis occisi sunt. — Mediolani, sancti Datii episcopi et confessoris, cujus meminit beatus Gregorius papa. — In Africa, sancti Euphrasii episcopi. — In Syria, sancti Juliani Sabæ senioris, qui Valentis imperatoris tempore, fidem catholicam Anthiochiæ pene collapsam, virtute miraculorum erexit. — Neocæsareæ in Ponto, sanctæ Macrinæ discipulæ beati Gregorii Thaumaturgi, aviæ sancti Basilii, quæ eumdem educavit in fide.



Digitized by Google

reur Valens, par la force de ses miracles, rétablit dans Antioche la foi catholique, où elle était presque anéantie.

A Néocésarée, dans la province du Pont, sainte Macrine, qui fut instruite par saint Grégoire Thaumaturge ; elle fut aïeule de saint Basile, qu'elle éleva dans la foi.

**Additions des autres Martyrologes.**

Saint Firmin, évêque dans le Gévaudan, au VI^e^ siècle. Son corps vénéré était à la Canourgue près de Mende, où les fidèles l'honoraient. Nous ne saurions dire si les invasions des calvinistes l'ont respecté.

Saint Etienne de Chénolack, moine de Constantinople au VIII^e^ siècle. Les Grecs honorent sa mémoire le 14 janvier.

Saint Etienne, évêque de Bourges, au milieu du IX^e^ siècle.

Sainte Yte (Yta), vivait saintement au VI^e^ siècle, dans la Mommonie, province d'Irlande, où elle est fêtée le 14 janvier.

Saint Victorin, martyr en Afrique, avec d'autres Chrétiens, dont l'un se nommait Satur.

27. — A Clermont, en Auvergne, on fête aujourd'hui saint Euphraise, treizième évêque de ce siége, mort en 515 et loué par saint Grégoire de Tours.

**Martyrologe de la dernière persécution.**

Jean-Joseph Alexandre, prêtre du diocèse d'Orange, destitué pour refus de serment au schisme, arrêté à la fin de 1793, traîné dans les prisons d'Avignon, condamné à mort le 14 janvier 1794.

Christophe Bernard, curé de la Bastiédonne au diocèse d'Aix, condamné à mort comme prêtre réfractaire par le tribunal révolutionnaire de Vaucluse, guillotiné le 14 janvier 1794.

Digitized by Google

# QUINZIEME JOUR DE JANVIER

Fête du très-saint Nom de Jésus. — Saint Macaire d'Egypte, surnommé l'Ancien. — Saint Maur, disciple de saint Benoît, abbé de Glanfeuil. — Saint Jean Calibyte. — Saint Alexandre, fondateur des Acémètes. — Saint Isidore l'hospitalier. — Saint Isidore de Scété. — Saint Fulgence, évêque de Carthagène. — Saint Ephise, martyr. — Saint Bont ou Bonet, évêque de Clermont. — Saint Emebert, évêque de Cambrai. — Saint Ceolwulf, roi. — Saint Affrique, évêque. — Sainte Ide ou Mide, abbesse. — Le Bienheureux Jacques le Toscan, du Tiers-Ordre de Saint François. — Le Vénérable F. François de Gutta, de l'Ordre de Saint-François. — Le Vénérable François de Capillas, de l'Ordre des Frères prêcheurs, confesseur de la foi. — Saint Michée, prophète. — Saint Habacuc, prophète. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

## LA FÊTE DU TRÈS-SAINT NOM DE JÉSUS.

Quoique la solennité du mystère de la Circoncision de Notre-Seigneur, comprenne celle du Très-Saint Nom de Jésus, l'Église qui honore spécialement ce nom sacré le deuxième dimanche après l'Épiphanie, a permis aux Frères Prêcheurs d'en faire aujourd'hui la fête, à l'occasion de laquelle nous dirons encore quelques mots du très-doux nom de Jésus.

La vénération que doivent avoir tous les fidèles pour ce saint Nom, que nous ne saurions prononcer avec tout le respect qui lui est dû, sans l'assistance de la grâce, nous est si souvent recommandée par la Sainte-Écriture, que les Anglais mêmes, qui depuis leur schisme ont aboli la plupart des fêtes de l'Église, conservent néanmoins dans leur liturgie la fête du Très-Saint Nom de Jésus.

Nom divin que Dieu seul pouvait donner au Sauveur du monde! Nom vénérable, qui fait fléchir tout genou et qui humilie toute grandeur! Nom sacré, que l'enfer redoute, et qui suffit pour mettre en fuite les démons! Nom plein de force, par la vertu duquel se sont faits les plus éclatants miracles! Nom salutaire, de

Digitized by Google

qui les Sacrements de la nouvelle loi tirent leur efficacité ! Nom tout-puissant auprès de Dieu, puisque ce n'est qu'en considération de ce saint Nom, que nos prières sont exaucées ! Nom glorieux que les Apôtres ont porté aux Gentils et aux rois de la terre ! Nom auguste, pour la confession duquel les Saints se sont fait une joie et un honneur de souffrir les plus sanglants affronts, et d'être exposés à tous les outrages ! Enfin, nom incomparable, puisqu'il n'y en a point d'autre sous le Ciel par qui nous puissions être sauvés !

« Le Saint Nom de Jésus, dit saint Bernard, est avec raison appelé une huile salutaire, qui éclaire, dès que la charité l'allume ; qui nourrit, dès que le cœur le goûte ; qui guérit, lorsque la dévotion le répand. Toute nourriture de l'âme est sèche, si elle n'est trempée dans cette huile ; elle est insipide, si elle n'est assaisonnée de ce sel.

« Les livres n'ont point de goût pour moi, continue ce Père, si je n'y trouve le nom de Jésus ; tous les entretiens me déplaisent, si le saint nom de Jésus n'y revient souvent. Le nom de Jésus est un miel à la bouche ; quoi de plus agréable aux oreilles, mais quoi de plus doux au cœur [1] !

[1] Saint Bernard a fait sur le Nom de Jésus un admirable petit poème, dont nous extrayons ce passage :

Jésus, votre douce mémoire
Est notre joie et notre amour ;
Nous soupirons après le jour
Où nous vous verrons dans la gloire.

Qu'il se prononce avec douceur !
Qu'il est ravissant de l'entendre !
A le méditer qu'il est tendre,
Jésus, nom divin du Sauveur !

Jésus, votre bonté se prouve
Au cœur qui prie et se repent,
Qui vous cherche et qui vous entend ;
Mais qu'il est heureux, s'il vous trouve !

Source vive, éclair des esprits,
Jésus, des cœurs la douce flamme,
Bonheur au-dessus de tout prix ;
Vous seul pouvez combler notre âme.

Digitized by Google

« Êtes-vous triste, que le nom de Jésus passe de votre cœur à votre bouche, il dissipe tous les nuages ; il ramène le calme et la paix. Les remords de votre conscience vous jettent-ils dans le désespoir, êtes-vous alarmé à la vue effrayante de vos crimes? Prononcez le Très-Saint Nom de Jésus et vous sentirez renaître en vous la confiance, et le tentateur sera mis en fuite. Tout l'enfer est désarmé au seul Nom de Jésus. C'est lui qui fait couler tant de douces larmes dans la prière ; c'est lui qui donne un nouveau courage dans les plus grands périls.

« Qui a jamais invoqué ce Nom adorable, sans recevoir aussitôt du secours? Qui a été agité par les plus violentes passions, attaqué par les plus dangereux ennemis du salut, sans avoir remporté la victoire, dès qu'il a eu recours à ce saint Nom? C'est un nom de force dans les combats, de lumière dans les dangers, de consolation dans les adversités. Honorons-le donc pendant notre vie, afin qu'il nous fortifie, nous protége et nous sauve à l'heure de la mort [1]. »

Jésus, qui pourrait exprimer,
Quel discours pourrait nous apprendre,
Ce que le cœur seul peut comprendre :
Comme il est doux de vous aimer?

Jésus, souverain adorable,
Jésus, roi des triomphateurs,
O Jésus, douceur ineffable
Gravez votre nom dans nos cœurs.

[1] On raconte du saint évêque Alexandre, qui vivait à Constantinople sous les empereurs iconoclastes, un miracle où se montre la puissance du saint Nom de Jésus.

Des philosophes, ayant accusé Alexandre auprès de l'empereur de ne pas honorer Dieu comme il appartenait, de semer une nouvelle religion, d'introduire dans l'Etat un nouveau culte, s'offrirent de disputer avec lui. Alexandre, qui s'entendait mal aux discussions, demanda que ses adversaires élussent le plus habile d'entr'eux. Celui qu'ils avaient choisi s'avança aussitôt. L'évêque plein de foi, dit alors à son antagoniste :

« — Je vous commande au nom de Jésus-Christ de parler dans la vérité ; et si vous venez ici pour répandre l'erreur, je vous condamne, par le même Nom très-saint et tout-puissant, à garder le silence. »

Le philosophe à l'instant se trouva muet, et il ne put exprimer son embarras que par des signes. Frappé de ce prodige, il reconnut sa faute, et retrouva la parole pour confesser la vérité.

Digitized by Google

## SAINT MACAIRE D'ÉGYPTE, SURNOMMÉ L'ANCIEN.

Saint Macaire naquit dans la Haute-Égypte vers l'an 300; et fut employé d'abord à garder les troupeaux. Menant paître des bœufs avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci volèrent des figues, et il en mangea une qu'ils avaient laissé tomber en fuyant. Il pleurait depuis avec une vive componction, toutes les fois qu'il se rappelait cette faute; ce qui fait voir qu'il n'en avait point de plus considérable à se reprocher. Aussi dès qu'il fut un peu plus avancé en âge, il abandonna tout à fait le monde pour se dérober à sa contagion et servir Jésus-Christ avec plus de sûreté, et imitant les commencements de saint Antoine, dont l'éminente vertu faisait beaucoup de bruit, il se retira dans une cellule auprès d'un village pour s'y exercer dans la pratique de la vie ascétique. L'ardeur avec laquelle il s'y porta, le fit avancer en peu de temps dans la perfection monastique. On le considéra dès lors, non pas seulement comme un jeune homme qui donnait de grandes espérances pour l'avenir, mais comme un Religieux très-expérimenté, et dont les essais dans le combat spirituel étaient presque les efforts des solitaires parfaits. Nous pouvons appeler ceci sa première retraite du monde.

Deux traits montrent qu'il était parvenu à un détachement entier, à une patience héroïque, et Dieu l'honora dès lors de ses fa-

On lit dans les lettres indiennes des missionnaires jésuites qu'un petit enfant indien, qui ne connaissait pas encore Jésus-Christ, était tombé dans un étang où il se noyait, ne sachant pas nager. Un Portugais qui le vit, ne pouvant lui porter secours, lui cria d'invoquer le Nom de Jésus; ce que fit l'enfant, et incontinent il regagna la terre.

Depuis lors il ne cessa de répéter et de bénir ce nom; il ne voulait même plus répondre que lorsqu'en l'interpellant on le prononçait. Cet enfant reçut le baptême et devint un bon chrétien.

Qu'on nous permette d'ajouter un distique qui rappelle la puissance du très-saint Nom de Jésus.

*Illi triste nihil cadet unquam, mitissime Jesu,*
*Qui velit usque tui nominis esse memor.*

« O très-doux Jésus, aucun malheur n'arrivera jamais à celui qui voudra toujours avoir votre saint Nom présent à l'esprit. »

Digitized by Google

veurs les plus signalées. Étant sorti de sa cellule, il y trouva au retour un homme qui en enlevait tous les petits meubles et les mettait sur un chameau. Bien loin d'en témoigner le moindre chagrin, il se présenta à lui comme s'il eût été un étranger, et l'aida même à charger sa bête. Mais quand ensuite le voleur voulut lui donner un coup de fouet pour la faire aller, il ne put point la faire lever; car on sait que les chameaux se baissent pour recevoir leur charge.

Alors Macaire entrant dans la cellule et y ayant trouvé une petite bèche, dont le voleur ne s'était pas aperçu, il la lui présenta en lui disant : « Voilà, mon frère, ce que votre animal attendait; » et la mit avec le reste; après quoi il donna un coup de pied au chameau et lui dit de se lever.

L'animal, qui n'avait pas obéi à son maître, se rendit à la voix du Saint. Il marcha quelque espace de chemin, durant lequel le Saint conduisit le voleur, disant en lui-même avec beaucoup de tranquillité : « Nous n'avons rien apporté en ce monde et nous n'en saurions rien emporter. Dieu me l'avait donné, Dieu me l'ôte; il n'est arrivé que ce qui lui a plù ; que son saint Nom soit béni. » Cependant le chameau ne marcha pas longtemps. Il se rassit de nouveau lorsqu'il fut arrivé à une certaine distance, et il fut impossible de le faire avancer, jusqu'à ce que le voleur l'eût déchargé et eût rendu au Saint tout ce qu'il lui avait pris.

Une autre circonstance montra combien il avait fait dès lors de progrès dans la patience. Il fut accusé par une fille du village voisin de sa cellule d'une faute dont elle ne voulait pas désigner le véritable auteur. Les parents de cette fille vinrent prendre le Saint, lui pendirent au cou des pots de terre, des anses de cruches et d'autres choses semblables, et le menèrent dans tout le village, le battant jusqu'à lui faire rendre l'âme et lui adressant toutes sortes d'injures. Macaire ne disait rien, il consentit même à subir les conditions qu'on lui imposait comme s'il avait été coupable; mais bientôt la fille dut avouer son mensonge, et tout le village vint pour faire réparation au Saint. C'est alors qu'il se sauva dans le désert de Scété.

Macaire avait environ trente ans lorsqu'il se retira à Scété ; il

Digitized by Google

en vécut encore soixante dans les travaux de la mortification religieuse. On croit que saint Macaire d'Alexandrie avait déjà bâti un monastère dans ce désert. Cependant quelques historiens ont considéré saint Macaire d'Égypte comme l'instituteur des solitaires dans ce lieu, et regardé l'autre Macaire comme le chef des Religieux des Cellules. Ils étaient contemporains et ont pu commencer leur œuvre à peu près en même temps.

Le Saint étant donc établi au désert de Scété, s'appliqua avec d'autant plus d'ardeur aux rudes travaux de la vie monastique, qu'étant dans l'impétuosité de sa jeunesse, il se sentait plus de force pour les soutenir. Il s'éleva par là à un très-haut degré de discrétion et de sagesse ; en sorte qu'on l'appelait le jeune vieillard, ayant avancé dans la vertu au-dessus de son âge. Sa grande réputation attirait déjà grand nombre de solitaires dans son désert, lorsque pour profiter davantage, tant pour lui-même que pour eux, il alla voir saint Antoine, dont la montagne était à quinze journées de là. Le Saint l'entendant frapper à sa porte, l'ouvrit, et lui demanda qui il était. Il répondit qu'il était Macaire ; et aussitôt le saint vieillard, qui voulait éprouver sa vertu, ferma sa porte et le laissa attendre dehors. Macaire resta jusqu'à ce que saint Antoine, voyant sa patience, lui ouvrit de nouveau, l'embrassa avec amitié, et lui dit qu'il désirait beaucoup de le voir, ayant appris sa manière de vivre. Et comme il s'aperçut qu'il était fatigué, il exerça envers lui tous les devoirs de l'hospitalité.

Sur le soir, saint Antoine s'occupa à tremper des feuilles de palmier dont il faisait ses nattes, et saint Macaire le pria de lui en donner pour tremper aussi ; ce qu'il fit même, comme étant plus jeune, en plus grande quantité que lui. Ensuite ils s'assirent et s'entretinrent de ce qui regarde le salut en travaillant à leurs nattes, qu'ils descendaient par une fenêtre dans la caverne où saint Antoine demeurait ordinairement. Ce Saint y étant entré le lendemain, s'aperçut de la quantité de nattes que Macaire avait faites, et lui baisant les mains, il lui dit : « Voilà des mains où il y a bien de la vertu. »

Pour entrer plus dans le détail de ses austérités, il avoua lui-

Digitized by Google

même à Évagre, qui fut son disciple pendant quelque temps, qu'il avait passé vingt ans entiers sans manger, ni boire, ni dormir autant qu'il aurait voulu. « Car, ajoutait-il, je ne mangeais qu'une certaine quantité de pain que je pesais ; je mesurais mon eau, et m'appuyant seulement contre la muraille, je prenais comme à la dérobée le peu de sommeil dont je ne pouvais me passer. » Sa règle ordinaire était de ne manger qu'une fois la semaine. Il voulait que ses disciples s'accoutumassent à une grande mortification. Évagre racontait encore que se trouvant en sa compagnie à l'heure de midi, comme il se sentit brûlé de la soif, il lui demanda la permission de boire de l'eau ; mais il lui répondit : « Contentez-vous, mon fils, d'être à l'ombre ; car à l'heure que nous sommes, il y a beaucoup de personnes qui, voyageant, ou sur la terre, ou sur la mer, sont privées du soulagement que vous avez. » Ils s'entretinrent là-dessus de la mortification, et le Saint pour l'encourager lui rapporta de lui-même ce que nous venons de dire.

Saint Macaire chérissait si fort la mortification et la privation de toutes les commodités de la vie, que deux solitaires l'étant venus visiter, ne trouvèrent dans sa cellule que de l'eau puante. Ils en furent touchés, et s'offrirent de le mener à un village pour rétablir ses forces usées. Comme ils le pressèrent pour cela, il leur dit : « Mes frères, savez-vous l'endroit où est le moulin d'un tel homme de ce village ? » Ils lui dire que oui. « Et moi aussi je le sais, leur dit-il : mais savez-vous aussi où est son champ du côté du fleuve ? » — « Oui, mon Père, » répondirent-ils encore. « Et moi aussi je le sais. » Il leur disait ceci pour leur montrer que s'il avait voulu chercher ses commodités, il était connu dans le village où ils voulaient le mener : « Mais, conclut-il, je vous remercie de vos offres obligeantes ; je sais pourvoir à mes besoins. »

Il se louait pour la moisson comme faisaient les solitaires de Nitrie, et portait lui-même de Scété aux lieux habités les corbeilles qu'il avait faites. Il se trouva une fois si abattu sous son fardeau, que ne pouvant plus aller en avant, et se trouvant encore éloigné de la rivière, il s'assit à terre et s'adressa à Dieu, en lui

Digitized by Google

disant avec une confiance filiale, comme un enfant qui parle à son père : « Seigneur, vous savez que je n'en puis plus ; » et aussitôt il se trouva sur le bord du fleuve.

Quand on l'obligeait de prendre quelque soulagement, il tâchait de s'en dédommager par quelqu'autre genre de pénitence. Ainsi quand il mangeait avec les solitaires et qu'il s'y rencontrait du vin, il buvait ce qu'on lui présentait, et passait ensuite autant de jours sans boire d'eau qu'il avait bu de coups de vin. Les solitaires qui ignoraient sa coutume étaient bien aises de lui en présenter, croyant par là soutenir ses forces ; et il était plus aise d'en recevoir pour avoir ensuite occasion de se mortifier davantage : mais son disciple s'en étant aperçu, en instruisit les frères, qui n'osèrent plus lui en offrir.

Il paraissait assez sur son visage exténué quelle était la rigueur de son abstinence. Cela venait aussi de la crainte de Dieu dont il était pénétré. Ce qui lui fit dire à des solitaires qui lui demandaient pourquoi il était si défait et si faible : « Si vous mettez du bois sur des sarments allumés, il se consume avec eux ; de même lorsque l'âme est consumée en quelque façon par la crainte de Dieu, le corps doit l'être également. »

Plus ce grand Saint affaiblissait son corps par ses austérités, plus aussi son esprit avait de vigueur et de force pour s'élever à Dieu. Pallade dit de lui qu'il était sans cesse comme ravi hors de lui-même, et qu'il s'entretenait plus souvent avec Dieu qu'il ne pensait à ce qui se passe sous le ciel. Il avait quarante ans lorsqu'il fut élevé à la dignité du sacerdoce : les Grecs dans leurs *Ménées* disent qu'il y fut contraint par les pressantes instances que lui en fit l'évêque, qui ne voulut pas que cette lampe demeurât cachée sous le boisseau, et qui espérait se sanctifier lui-même en lui imposant les mains. La sainteté de ce nouveau caractère pénétra si fort son cœur, que pour tâcher d'y répondre davantage, il se dévoua à des austérités toutes nouvelles. Dieu aussi lui donna dès lors le pouvoir de commander aux démons, la grâce de guérir des maladies et l'esprit de prophétie. Nous en donnerons les preuves après avoir dit quelque chose de son amour pour la retraite et le silence, et de sa charité envers le prochain.

Digitized by Google

Comme sa réputation lui attirait beaucoup de visites, il trouva moyen de s'en débarrasser en creusant avec beaucoup de peine un chemin sous terre depuis sa cellule jusqu'à une caverne qui en était éloigné de la moitié d'un stade. Ainsi il se dérobait à la vue du monde, lorsqu'il en était trop importuné, en se sauvant par ce chemin dans cette caverne, qui était fort profonde, sans qu'on pût savoir où il était. Un de ses disciples disait depuis qu'en y allant il avait coutume de faire vingt-quatre oraisons, et autant en revenant.

Il recommandait le silence aux solitaires comme une des vertus les plus essentielles à leur état. Un jour qu'il avait renvoyé l'assemblée des Frères, après la célébration du Saint-Sacrifice à l'église qu'on avait bâtie dans Scété depuis son voyage chez saint Antoine, il leur dit : « Fuyez, mes frères. » — « Mais où pouvons-nous fuir ? lui demanda un d'entre eux. Y a-t-il quelque lieu plus reculé que ce désert ? » Alors mettant le doigt sur sa bouche : « C'est là, dit-il, qu'il faut s'enfuir ; » et en même temps il se retira dans sa cellule, ferma la porte et demeura seul.

Pour les prémunir contre les ennuis de la solitude, et les encourager à la garder fidèlement, il leur citait un exemple qui tendait à leur prouver que le démon la redoutait extrêmement. « Une mère, leur disait-il, amena à ma cellule son enfant possédé du démon. Quand cet enfant fut arrivé, il ne voulait pas rester, et disait à sa mère : Levez-vous et allons-nous-en. Et comme elle lui dit qu'elle ne pouvait pas marcher : Eh bien, lui répondit-il, je vous porterai moi-même. En quoi j'admirai l'adresse malicieuse du démon, qui tâchait de la chasser d'ici. »

Cassien rapporte de lui une parabole fort ingénieuse dont il se servit pour détourner un religieux d'abandonner sa retraite sous prétexte d'aller travailler dans les villes au salut du prochain ; car c'était là une tentation dont le démon se servait souvent pour dégoûter les moines de leur solitude. « Il y avait dans une ville, dit l'abbé Macaire à ce religieux, un très-habile barbier qui ne recevait que trois sous de chacun de ceux qu'il rasait ; mais le faisant à un très-grand nombre de personnes, il ne laissait pas, après avoir pris pour son entretien, d'épargner tous les

Digitized by Google

jours cent sous. Tandis qu'il faisait ce gain régulièrement, il apprit que dans une ville fort éloignée, on ne donnait pas moins d'une pièce d'argent pour se faire raser : Hélas, dit-il alors, pourquoi perdre ici mon temps ? J'ai bien de la peine pour trois sols, et je puis m'enrichir dans cette ville. Il ne délibéra pas davantage, et vendant ce qu'il avait pour s'équiper, il arriva à cette ville où il se promettait un si grand gain. Il trouva que ce qu'on lui avait dit était vrai. Il recevait autant de pièces qu'il rasait de personnes, et se voyant le soir avec beaucoup d'argent, il alla fort content au marché pour acheter de quoi se nourrir ; mais tout y était à un si haut prix, que pour avoir précisément ce qu'il fallait pour vivre, il dépensa tout ce qu'il avait gagné, sans qu'il lui restât même un sou.

« Quand il eut remarqué durant quelque temps que c'était toujours la même chose, et que ce grand gain, bien loin de lui donner moyen d'amasser quelque chose, ne suffisait pas même pour la dépense de chaque jour, il rentra en lui-même, et dit : Il faut que je retourne dans mon ancienne ville, et que j'aille rechercher ce petit gain d'autrefois, qui ne laissait pas, après avoir retiré de quoi vivre, de me donner encore moyen d'amasser de quoi me soutenir un jour dans ma vieillesse : quelque petit que fût le gain, néanmoins ce qui m'en restait, et qui s'augmentait tous les jours, n'était pas petit. Je vois par expérience que j'ai plus gagné là sou à sou, qu'ici avec mes quarts d'écus ; puisque bien loin d'y pouvoir épargner quelque chose, j'y puis à peine vivre chaque jour.

« Il faut de même, ajoutait saint Macaire, préférer ce peu de fruit que nous nous amassons continuellement dans la solitude, qui n'est jamais interrompu, ni des embarras du monde, ni des mouvements de la vaine gloire, ni des soins de la nourriture de chaque jour. *Puisque le juste trouve plus de contentement dans le peu qu'il a, que dans toutes les richesses des pécheurs*, il vaut mieux se contenter de ce gain, quoique petit, que d'en désirer un plus grand, puisque quand même on l'aurait acquis par l'heureuse conversion de beaucoup de personnes, on le dissiperait par la nécessité de converser avec le monde, et par des distractions et des inquiétudes continuelles. »

Digitized by Google

On trouve dans le *Recueil des Pères* un acte de douceur qui montre d'une part quelle était sa charité, et qui prouve également l'humilité de saint Macaire d'Alexandrie. Il arriva que deux solitaires de Scété furent accusés d'avoir commis une faute considérable, pour laquelle saint Macaire d'Alexandrie les sépara des autres frères et les excommunia. Cette rigueur les déconcerta si fort, qu'ils prirent le dessein de quitter leur état et de retourner dans le monde. D'autres solitaires en vinrent donner avis à saint Macaire d'Égypte, qui répondit que celui qui les avait ainsi séparés des Frères s'en était séparé lui-même. Macaire d'Alexandrie ayant appris ceci, se retira de douleur auprès du marais, où le Saint étant venu, il l'y trouva percé de cousins; de sorte que touché de compassion, il lui dit : « Vous avez excommunié ces frères, et voilà qu'ils sont sur le point de retourner au siècle ; et vous au contraire vous vous êtes enfoncé davantage dans cette solitude, ainsi qu'on voit une vierge chaste se tenir plus renfermée dans sa retraite.

« Sachez pourtant qu'avant que d'oser condamner ces Frères, je les ai fait appeler et ils m'ont assuré qu'ils étaient innocents de la faute dont on les a accusés. Prenez donc garde de ne pas vous laisser tromper une autre fois par le démon ; car vous n'avez pas été vous-même témoin de leur faute.

« Demandez pardon de la vôtre en vous humiliant profondément. » Alors saint Macaire d'Alexandrie lui dit : « Je vous prie, si vous le voulez bien, de me prescrire la pénitence que je dois faire. » Le Saint, qui ne l'avait excommunié que parce qu'il l'aimait, et qu'il voulait le faire rentrer plus tôt en lui-même, voyant son humble docilité, lui dit : « Vous passerez trois semaines à ne manger qu'une fois en huit jours » Et il ne lui donna pas en ceci une pénitence extraordinaire ; mais il se contenta de lui faire appliquer pendant ce temps-là pour sa faute, le jeûne qu'il pratiquait ordinairement ; car saint Macaire d'Alexandrie ne mangeait qu'une fois la semaine.

On rapporte encore dans le même Recueil, un trait de douceur qui gagna à Jésus-Christ un prêtre des idoles et plusieurs païens avec lui ; et il se servit de cet exemple pour apprendre aux autres

Digitized by Google

solitaires que quelquefois des paroles insolentes et pleines d'orgueil font que les bons deviennent méchants, au lieu que des paroles humbles et douces, changent les méchants et les rendent bons. Il allait de Scété à la montagne de Nitrie, accompagné de son disciple, à qui il dit d'aller devant. Sur quoi on doit observer que c'était assez l'usage des solitaires, lorsqu'ils allaient deux ou trois ensemble, de s'écarter un peu les uns des autres, pour s'empêcher de discourir vainement et pour mieux se conserver en la présence de Dieu.

Ce disciple donc l'ayant devancé d'un assez long espace de chemin, rencontra un prêtre idolâtre qui portait un gros bâton à la main, et qui courait comme on faisait dans les bacchanales. Son zèle peu discret le porta à lui crier : « Où cours-tu ainsi, démon? » L'idolâtre, irrité de cette apostrophe, vint à lui, et le battit si rudement qu'il le laissa à demi mort, après quoi il recommença à courir. Lorsqu'il fut auprès de saint Macaire, le Saint lui dit avec douceur : « Bonjour, bonjour ; je vois que vous prenez beaucoup de peine et vous devez être bien fatigué. » L'idolâtre, étonné de sa salutation, s'approcha de lui, et lui dit : « Qu'avez-vous trouvé de bon en moi pour me saluer comme vous faites? » — « Je l'ai fait, lui répondit le Saint, parce que j'ai vu que vous étiez épuisé de fatigue et que vous ne preniez pas garde que cela ne vous servait de rien. » L'idolâtre lui répliqua : « Je suis touché de votre salutation, et je comprends que vous êtes un homme de Dieu. Il n'en est pas de même de ce méchant solitaire que je viens de rencontrer. Il s'est avisé de me dire des injures, mais je les lui ai fait payer chèrement ; car je l'ai laissé à demi mort. » Le Saint comprit aussitôt qu'il parlait de son disciple ; et l'idolâtre se jetant à ses pieds et les embrassant, lui dit, par un effet de la grâce qui avait changé son cœur dans ce moment : « Je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez fait moine. » Ils s'en allèrent ensemble au lieu où était son disciple tout meurtri de coups, et ils le portèrent à l'église de la montagne de Nitrie, parce qu'il ne pouvait pas marcher. Les Frères de Nitrie furent étrangement surpris de le voir arriver avec ce prêtre idolâtre. Ils lui donnèrent l'habit monastique sur le récit qu'il leur fit de sa

Digitized by Google

conversion et de sa bonne vocation, et plusieurs païens embrassèrent à son exemple la foi chrétienne.

Il ne dédaignait pas d'apprendre la manière de pratiquer la vertu de ceux-mêmes qui étaient bien après lui dans la solitude; et il obligea, un jour, un jeune solitaire appelé Zacharie, de lui dire quel était le devoir d'un moine. Zacharie étonné lui dit : « Hélas! mon Père, vous me demandez cela à moi? » — « Oui, mon fils, lui répondit-il, Dieu veut que je l'apprenne de vous. » Alors le jeune solitaire lui dit : « Il me paraît, mon Père, que celui-là est véritablement moine, qui se fait violence en tout. »

On rapporte aussi de lui cet acte généreux de charité. Étant venu dans la cellule d'un ermite qui était malade, et qui n'avait quoi que ce soit, il lui demanda ce qu'il souhaitait de manger. Le Frère lui dit qu'il eût bien voulu avoir quelque petit gâteau. Il courut aussitôt à Alexandrie pour lui en apporter, et il en revint avec tant de diligence, quoiqu'il n'y eût pas moins de trente lieues à faire, qu'on le regarda comme un miracle.

Il agissait envers les Frères avec tant de candeur et de simplicité, que quelques-uns lui en firent des reproches dans une rencontre; mais il leur répondit : « J'ai demandé instamment cette grâce à Dieu pendant douze ans; pourquoi voudriez-vous m'y faire renoncer? »

Pallade raconte qu'une femme lui amena son fils possédé du démon, conduit par deux hommes qui le tenaient lié chacun de son côté. L'esprit malin qui en avait pris possession, le rendait si vorace, qu'il mangeait par jour jusqu'à trois gros pains, et buvait à proportion et quand sa mère n'avait pas de quoi fournir à sa faim, il se remplissait des choses les plus sales; mais ce qu'il y avait encore de plus particulier, c'est que tout ce qu'il mangeait se résolvait en fumée qu'on voyait sortir de son estomac. Sa mère désolée, supplia le Saint de le guérir par ses prières, ce qu'il fit. Ensuite il lui demanda combien elle voulait que son fils mangeât par jour; à quoi elle répondit qu'elle désirait qu'il ne mangeât que dix livres. C'est trop, répliqua le Saint; et il pria de nouveau pour lui, ajoutant à sa prière un jeûne de sept

Digitized by Google

jours, après quoi il le régla à manger trois livres de pain par jour et à les gagner par son travail.

Le Saint regardant un soir vers le chemin qui conduisait du lieu de sa retraite à la solitude où demeuraient les autres Frères, le démon lui apparut sous la figure d'un homme couvert d'un habit de lin, mais percé de trous, et dans chaque trou il y avait une fiole. Il lui demanda où il allait et ce que signifiaient toutes ces fioles. « Je vais, lui répondit le fantôme, réveiller les Frères, et je leur porte ces potions différentes, afin que si quelqu'un ne veut pas de l'une, je puisse lui en présenter une autre qui lui plaise ; » après quoi il s'en alla. Mais le saint vieillard ne bougea pas de l'endroit, et attendit, en continuant de regarder sur le chemin, s'il paraîtrait de nouveau. Il revint en effet, et le Saint l'obligea de lui dire s'il avait séduit quelque solitaire. « Tous vos moines sont intraitables, lui dit le démon, ils ne me témoignent que de la dureté ; il n'y en a pas un qui veuille me suivre. » — « Quoi, dit le Saint, tu n'as donc pas un seul ami ? » — « Il y en a pourtant un, ajouta le démon, qui me croit, et dès qu'il me voit il se tourne comme le vent. » — « Comment appelles-tu celui-là ? » lui demanda le Saint. — « C'est Théopempte, » dit le démon ; et il disparut aussitôt.

Saint Macaire ne différa pas d'aller chez les solitaires, qui, apprenant sa venue, vinrent au-devant de lui avec des branches de palmier, et préparèrent chacun leurs cellules pour recevoir sa visite. Mais sans s'arrêter beaucoup avec eux, il demanda Théopempte, et alla loger dans sa cellule. Il en fut reçu avec de grandes démonstrations de respect et de joie, comme étant le Père commun des solitaires ; et quand ils furent seuls, le Saint lui dit : « Eh bien, mon Frère, comment êtes-vous ? » — « Fort bien, mon Père, par le moyen de vos prières, » dit Théopempte. — « Mais vos pensées, ajouta le Saint, ne vous font-elles pas de peine ? » Théopempte, n'osant avouer la vérité, lui dit que non.

« Pour moi, répliqua le Saint, qui ai déjà passé tant d'années dans cette vie austère, et que, comme vous le voyez, toute le monde honore, je ne vous dissimulerai pas que je suis souvent tourmenté par mes pensées. » Théopempte, encouragé par l'humble

Digitized by Google

aveu du Saint, lui répliqua : « Hélas, mon Père, il faut que je vous confesse que j'en ai aussi qui me font bien de la peine. » Le Saint le voyant disposé par ses paroles à lui manifester l'état de son âme, ajouta qu'il était lui-même tenté par différentes passions ; et Théopempte lui déclara enfin tout ce qu'il désirait d'apprendre de sa bouche. Il sut aussi qu'il ne jeûnait que jusqu'à trois heures, et il lui donna ces règles : « Jeûnez jusqu'au soir, occupez-vous beaucoup au travail, méditez toujours quelque passage de l'Évangile, ou de quelqu'autre livre de l'Écriture, et quand le démon vous mettra quelque mauvaise pensée dans l'esprit, regardez toujours en haut par la prière, et jamais en bas, et Dieu viendra bientôt à votre secours. » Après qu'il l'eut ainsi instruit de ce qu'il devait faire, il retourna dans sa solitude.

Quelque temps après, le démon lui apparut comme la première fois, et lui répéta qu'il allait réveiller les Frères. Il revint ensuite après avoir rôdé autour de leurs cellules pour les tenter, et saint Macaire lui demanda comment ils étaient. « Ils sont, répondit le malin esprit, tous plus durs et plus sauvages ; mais ce qui est pis, c'est que celui qui m'obéissait auparavant est à présent tout renversé et tout changé, je ne sais pourquoi ; non-seulement il refuse de m'écouter, mais il est plus intraitable que les autres, bien loin d'être mon ami comme auparavant. »

Saint Dorothée se sert de cet exemple pour prouver que personne ne doit se confier à sa propre prudence. « Le démon, dit-il, qui ne cherche que notre perte, regarde comme ses amis ceux qui se conduisent par leur propre esprit, parce qu'ils coopèrent par là à ses desseins, et se tendent avec lui des piéges à eux-mêmes. Je n'ai guère connu, ajoute-t-il, d'autre cause des chutes de quelques moines que celle-ci. C'est pourquoi quand vous en verrez quelqu'un qui s'éloigne de son état et tombe dans des fautes considérables, comprenez que ce mal lui arrive parce qu'il a voulu être lui-même son guide. Il n'y a rien en effet de plus dangereux et de plus pernicieux que de suivre son propre esprit et de se conduire par ses propres lumières. »

L'intrépidité de saint Macaire vis-à-vis des esprits malins était



Digitized by Google

admirable. Elle prouve la grandeur de sa foi et de sa confiance en Jésus-Christ, qui a triomphé de l'enfer, et a lié par sa Passion le prince des ténèbres. Il vint une fois à Terenut, et se trouvant surpris par la nuit, il entra dans un sépulcre pour y dormir. Il y avait là plusieurs cadavres de païens, et il en prit un pour lui servir de chevet, comme s'il eût été une botte de joncs. Les démons, piqués de voir son assurance, voulurent lui faire peur. Ils feignirent d'appeler le mort sur lequel il reposait sa tête, lui disant : « Une telle, venez avec nous au bain. » Et un autre démon, faisant comme si ce mort répondait de dessous le Saint, dit : « Je ne puis y aller, parce que j'ai un étranger sur moi. » Mais saint Macaire, bien loin de s'effrayer, donna de grands coups de poing à ce corps, en lui disant : « Lève-toi si tu peux. » Alors les démons jetèrent un grand cri, en disant : « Tu as vaincu ; » et ils s'enfuirent pleins de confusion.

Une autre fois qu'il revenait de grand matin à sa cellule, chargé de feuilles de palmier qu'il avait été quérir au marais, le diable lui apparut, tenant à la main une faux extrêmement tranchante, dont il s'efforça de le frapper ; mais Dieu lui en ayant ôté le pouvoir, il s'écria : « O Macaire, tu me fais souffrir une violence extrême, voyant que je ne puis te nuire et que la force m'en est ôtée, bien que j'accomplisse plus parfaitement que toi les choses que tu fais ; car si tu jeûnes quelquefois, je ne mange jamais ; et si tu veilles quelquefois, jamais le sommeil ne me ferme les paupières. Il n'y a qu'une chose en laquelle je confesse que tu me surmontes. » Sur cela le Saint lui demanda ce que c'était ; il lui répondit : « C'est ton humilité ; c'est cette vertu qui fait que je ne puis rien contre toi. » Le Saint, à ces mots, étendit les mains pour prier, et le démon s'évanouit.

Ce n'était pas sans raison que cet esprit d'orgueil redoutait si fort l'humilité de Macaire ; car ce grand Saint, à qui Dieu avait donné tant d'empire sur lui, qui pratiquait de si grandes austérités, et qui éclatait au milieu des solitaires par ses dons surnaturels et par son éminente vertu, était si éloigné de rechercher les louanges des hommes, et avait une si basse idée de lui-même que d'une part il se dérobait autant qu'il pouvait aux yeux de

Digitized by Google

ses frères, et il n'employait le don de miracles que Dieu lui avait communiqué, qu'autant qu'il y était forcé par la compassion et la charité, ou que la gloire de Dieu y était intéressée ; et d'ailleurs, il se regardait comme le plus grand pécheur, et il vivait dans une sainte frayeur des jugements de Dieu ; ce qui lui fit avouer en une rencontre à des solitaires, que ce n'était pas tant ses jeûnes qui rendaient son corps si sec et si atténué, que la crainte de Dieu dont il était pénétré.

Dieu avait aussi favorisé saint Macaire du don de prophétie. Nous avons vu au commencement celle qu'il fit de la décadence de l'état monastique dans le désert de Scété, et qui ne fut que trop justifiée par l'événement. Il avait deux disciples, dont l'un demeurait dans une cellule séparée, et l'autre, nommé Jean, était auprès de lui pour le servir dans son grand âge, ou pour rendre à ceux qui le venaient voir les devoirs de l'hospitalité. Le Seigneur l'éclairant sur les sentiments intérieurs de celui-ci, il lui parla en ces termes pour le porter à se corriger : « Écoutez-moi, mon frère Jean, et recevez avec docilité un avis que je veux vous donner, et qui vous sera d'une grande utilité, si vous voulez en profiter. Vous êtes tenté, et c'est par le démon de l'avarice ; car je l'ai vu. Si vous recevez bien l'avertissement que je vous fais, vous accomplirez avec perfection l'œuvre de Dieu en ce lieu-ci. Vous deviendrez célèbre, et les jugements de Dieu n'approcheront point de vous ; au contraire, si vous ne vous rendez pas à ma remontrance, vous tomberez enfin dans la maladie de Giezi, dont vous avez déjà contracté le péché. »

Le disciple, au lieu de mettre à profit cet avis salutaire, ne pensa pas à s'amender, et ce qui lui avait été prédit arriva ; car le Saint étant mort, Jean fut fait prêtre après lui ; mais le démon qui avait aveuglé Judas par l'avarice, l'aveugla également jusqu'à faire qu'il s'appropriait ce qui appartenait aux pauvres, et enfin quinze ou vingt ans après la mort de saint Macaire, il se trouva si couvert de la lèpre qu'on nomme *éléphantiasis*, qu'on ne trouvait pas en tout son corps la largeur d'un doigt qui n'en fût gâté.

La même charité qui le portait à user du pouvoir qu'il avait

Digitized by Google

reçu de Dieu de faire des miracles, faisait aussi que dans l'occasion il tâchait qu'ils profitassent à l'âme de ceux qu'il secourait par ce moyen, à mesure qu'il les soulageait de leurs maux. On lui amena une jeune fille dont le bas du ventre était tellement pourri que les vers en sortaient, et la puanteur de la plaie faisait que personne n'osait en approcher. Le Saint la voyant fut touché de pitié, et lui dit : « Prenez courage, ma fille, Dieu vous a envoyé ces maux, non pour vous faire mourir, mais pour sauver votre âme. Prenez garde seulement que vous n'usiez pas de la santé du corps qu'il va vous donner, pour vous exposer au danger de perdre cette âme. » Il pria ensuite pendant sept jours et répandit sur elle de l'huile qu'il avait bénite, en invoquant le nom du Seigneur, et elle se trouva parfaitement guérie. Mais pour empêcher qu'elle n'abusât de sa guérison, elle fut privée de toute beauté.

Voici des merveilles plus surprenantes, mais dont on ne doit pas être étonné dans un Saint que Dieu avait donné pour faire éclater la grandeur de sa souveraine puissance.

Un homme ayant été accusé d'un meurtre, dont il était pourtant innocent, s'enfuit dans sa cellule de peur d'être arrêté et puni comme coupable. Mais ceux qui le poursuivaient y arrivèrent bientôt après, protestant au Saint que s'ils n'emmenaient ce meurtrier pour en faire faire justice, ils étaient eux-mêmes en danger. L'accusé protestait qu'il était innocent, et la contestation fort vive de part et d'autre ne finissait point. Le Saint voyant qu'en les laissant disputer davantage il n'avancerait rien, demanda où l'on avait enterré le mort, et s'y rendit avec ceux qui voulaient emmener l'homme qu'ils accusaient. Là il mit les genoux en terre et invoqua le nom de Jésus-Christ, après quoi il dit aux assistants : « Le Seigneur fera connaître maintenant si cet homme que vous accusez est coupable ou non. » Alors élevant la voix il appela le mort par son nom, et lui dit : « Je vous conjure par Jésus-Christ de déclarer si c'est cet homme qu'on accuse qui vous a ôté la vie ? » A quoi le mort répondit du fond du sépulcre d'une voix intelligible, que ce n'était pas lui qui l'avait tué. Tous ceux qui étaient présents, épouvantés d'un si grand

Digitized by Google

miracle, se jetèrent à ses pieds et le prièrent de demander au mort qui était l'auteur de ce meurtre ; mais le Saint leur répondit : « C'est ce que je n'ai garde de faire. Il me suffit d'avoir montré l'innocence de l'accusé, sans faire connaître le coupable, qui peut-être se repentira de sa faute, en fera pénitence et sauvera son âme. »

L'abbé Sisoès racontait de lui une autre merveille à peu près semblable. Lorsque, disait cet abbé, j'étais en Scété avec l'abbé Macaire, nous nous en allâmes sept de compagnie pour scier des blés : il y avait dans le champ où nous travaillions, une pauvre veuve qui glanait après nous, et pleurait continuellement. Le saint vieillard en demanda le sujet au maître du champ, qui lui dit que le mari de cette femme avait un dépôt, et qu'étant mort subitement sans lui dire où il l'avait mis, celui à qui il appartenait voulait l'avoir, elle et ses enfants, pour esclaves. Alors l'abbé Macaire lui dit : « Avertissez cette femme de nous venir trouver lorsque nous nous reposerons. » Elle vint, et lui ayant raconté quelle était la cause de ses larmes, il lui dit : « Conduisez-nous à l'endroit où votre mari est enterré. » Lorsqu'ils y furent, il dit à la femme de se retirer chez elle, et il resta avec les autres Frères. Ils se mirent en prière, et après qu'ils l'eurent achevée, il appela le mort et lui dit de déclarer où il avait mis le dépôt qu'on lui avait confié. « Il est dans ma maison, répondit le mort, on le trouvera caché au pied du lit. » Le saint vieillard ajouta : « Dormez donc encore jusqu'au jour de la résurrection. » Les Frères qui étaient présents tombèrent de peur à ses pieds en entendant ceci ; mais il leur dit : « Ce n'est pas pour moi que Dieu a fait cette merveille, car je ne suis rien ; c'est pour assister cette pauvre veuve et ses enfants orphelins. » Il alla ensuite trouver la veuve et lui dit où était le dépôt, qui fut bientôt trouvé. Ainsi elle le rendit à son créancier et dégagea ses enfants.

Mais la plus éclatante merveille que saint Macaire opéra, non pas tant à cause du miracle en lui-même, que pour l'importance du sujet, puisque ce fut pour confondre un hérétique qui niait la résurrection, et pour confirmer tout un peuple dans la vraie créance, est celle que l'abbé Nestèros racontait à Cassien, et qui

Digitized by Google

a été aussi rapportée par Sozomène, et par Rufin qui la conte un peu différemment. Voici comment l'abbé Nestèros la lui rapporta : « Un hérétique eunomien, tâchant de corrompre la sincérité de la foi catholique par des subtilités que l'art de la dialectique lui avait apprises, et ayant déjà séduit beaucoup de personnes, les catholiques touchés de la perte de tant d'âmes, s'adressèrent au bienheureux abbé Macaire pour remédier à un si grand mal. Ce saint homme quitta son désert à leurs instances et vint en Égypte pour la délivrer de ce déluge d'hérésies qui la menaçait. Quand l'hérétique le vit, il le regarda comme un bon homme, ignorant et grossier, et qu'il crut pouvoir embarrasser aisément par ses sophismes. Mais le bienheureux Macaire opposant à ses longs discours une brièveté et une autorité apostoliques, lui dit : *Le royaume de Dieu ne consiste point dans des paroles, mais dans la force et dans la puissance.* Allons donc, mon ami, au cimetière voisin, et invoquons le nom du Seigneur sur le premier mort que nous y trouverons. Prouvons, comme il est écrit, notre foi par nos œuvres, et qu'on sache aujourd'hui, non par une vaine contestation de paroles, mais par un miracle de Celui dont le jugement ne peut se tromper, qui est-ce qui enseigne la vraie foi.

« L'hérétique étonné de ce discours, mais n'osant refuser le défi en présence du peuple qui l'environnait, promit de se rendre le lendemain dans le cimetière. Tout le monde y accourut en foule dans l'impatience de voir ce grand spectacle. Mais le misérable hérétique, convaincu dans son cœur de son infidélité, et troublé par sa malice, s'enfuit non-seulement de la ville, mais aussi de l'Égypte.

« Le bienheureux Macaire l'attendit pourtant avec le peuple jusqu'à trois heures du soir, et voyant que sa mauvaise conscience l'avait empêché de s'y trouver, il mena ce peuple au premier sépulcre, et y trouvant le corps d'un homme qui y était enterré depuis longtemps : « O homme, lui dit-il, si cet hérétique, si cet enfant de perdition fût venu ici avec moi, et qu'en invoquant en sa présence le nom de mon Seigneur Jésus-Christ je t'eusse appelé, dis-moi si tu te fusses levé devant tout le monde qui a presque été séduit par cet imposteur ? » Le mort se leva aussitôt

Digitized by Google

et fit signe qu'il l'eût fait. Le bienheureux Macaire lui demanda ensuite qui il était, en quel temps il avait vécu, et s'il avait eu alors quelque connaissance de Jésus-Christ. Il lui répondit qu'il avait vécu sous les anciens rois, et qu'il n'avait point ouï parler alors du nom de Jésus-Christ. — Dormez maintenant en paix, répliqua Macaire, et attendez que Jésus-Christ vous ressuscite à votre rang dans la fin de tous les siècles. »

Telles étaient les merveilles de son zèle pour l'honneur de Jésus-Christ, et tels étaient les effets de sa foi vive. Comme il la confirma par des prodiges, il eut aussi le bonheur de la défendre en souffrant courageusement la persécution. Il partagea avec saint Macaire d'Alexandrie et d'autres Pères de ces déserts, la gloire d'être relégué dans une île déserte par l'impiété de Luce, que les ariens avaient placé sur la chaire de saint Marc, dont il était si indigne, et qui, parmi ceux de sa secte, était un des plus déchaînés contre la divinité de Jésus-Christ [1].

Enfin cet homme si célèbre par ses prodiges, comme dit Gennade, et qui ne l'était pas moins par ses héroïques vertus, étant à la fin de sa course, les anciens de la montagne de Nitrie lui députèrent des Frères pour le prier de les venir voir encore une fois avant qu'il quittât la terre, parce qu'il était trop difficile qu'ils allassent tous à Scété. Sa charité ne put se refuser à leur invitation. Il se rendit auprès d'eux, et tous s'étant rangés autour de lui, les anciens le prièrent de dire quelques paroles d'instruc-

[1] En 376, Luce, patriarche arien d'Alexandrie, convaincu, par l'expérience, que les solitaires étaient inébranlables dans la doctrine des Pères du concile de Nicée, envoya des troupes dans les déserts pour les disperser. Il y en eut plusieurs qui remportèrent la couronne du martyre; mais les principaux d'entr'eux, tels que les deux Macaire, Isidore, Pambon, etc., furent relégués, par ordre de l'empereur Valens, dans une petite île d'Egypte environnée de marais. On vit bientôt dans cette île un changement prodigieux. Les payens qui l'habitaient, instruits par les saints Confesseurs, renoncèrent au culte de leurs idoles, et reçurent le Baptême. Dès que le peuple d'Alexandrie eut appris cette nouvelle, il chargea Luce de malédictions, pour avoir exilé des Saints qui n'étaient occupés que du soin de plaire à Dieu, et d'accroître le royaume de Jésus-Christ. On cria de toutes parts à l'injustice et à l'impiété; de sorte que le patriarche, qui craignait une sédition, permit aux solitaires bannis de retourner dans leurs cellules. (GODESCARD.)

Digitized by Google

tion à tous les Frères assemblés. Il ne leur fit pas un long discours, mais il leur dit ces paroles si touchantes et qui montraient qu'il avait conservé jusqu'à la fin de sa vie un sentiment intime de crainte de Dieu dans son cœur. « Pleurons, leur dit-il, mes frères, et que nos larmes ne tarissent point, avant que nous allions en ce lieu, où celles que nous répandrons, si nous n'avons pleuré en cette vie, bien loin d'éteindre le feu qui nous brûlera, ne serviront plutôt qu'à enflammer. » Les frères furent si touchés de componction en entendant parler ainsi un homme si saint et en même temps si humble, qu'ils se mirent tous à pleurer, se prosternèrent contre terre et dirent : « Vous qui êtes notre père, nous vous conjurons de prier pour nous. »

Saint Macaire vécut peu de temps après cette visite. On croit qu'il mourut en 390. Il était âgé de quatre-vingt-dix ans, dont il en avait passé soixante dans le désert de Scété [1]. (Le P. MARIN).

---

## SAINT MAUR,

DISCIPLE DE SAINT BENOIT, ABBÉ DE GLANFEUIL.

Saint Maur était originaire de Rome, de l'illustre famille Anicia, d'où sortit saint Grégoire le Grand. Son père, le sénateur

[1] On attribue à saint Macaire une ancienne règle monastique, ainsi qu'une lettre à des moines, laquelle est par sentences, comme le livre des *Proverbes*. Mais il est plus probable, selon Tillemont, p. 809, que l'une et l'autre sont l'ouvrage de saint Macaire d'Alexandrie, qui avait à Nitrie la conduite de cinq mille moines. Saint Macaire n'a laissé qu'une lettre, au rapport de Gennade, *Catal.*, c. x. Cet écrivain, ne déterminant point de quel Macaire il veut parler, ce qu'il dit peut fort bien être entendu de celui d'Alexandrie. Il faut encore observer que Gennade, qui écrivait dans les Gaules, n'avait peut-être pas vu tous les ouvrages d'un auteur qui écrivait dans un pays si éloigné du sien, et dont la langue était si peu connue en Occident.

Nous avons encore cinquante homélies qui portent le nom de saint Macaire. Le premier éditeur de ces homélies les attribue à saint Macaire d'Egypte, ce que font aussi quelques manuscrits : mais le P. Poussines, les regarde comme l'ouvrage de Macaire de Pispir, qui eut soin de saint Antoine pendant sa maladie, et qui paraît avoir été plus ancien que ceux d'Egypte et d'Alexandrie. Cependant l'opinion du premier éditeur, adoptée par Dupin et Tillemont, a été parfaitement défendue par un savant anglais qui a donné une bonne traduction de ces homélies, imprimée à Londres en 1721.

Digitized by Google

Équice, et Julie, sa mère, l'aimaient tendrement. Voulant qu'il soutînt l'honneur de leur maison, ils lui firent donner une éducation convenable aux dignités qu'il devait avoir un jour, et à la piété qui les distinguait. Lorsqu'il eut douze ans, Dieu leur inspira de le mettre sous la conduite de saint Benoît, leur parent, à qui plusieurs patriciens avaient aussi confié leurs enfants. Ils le menèrent donc dans les montagnes de l'Apennin, près de Subiaco, où demeurait saint Benoît, qui les reçut avec beaucoup d'affection et de joie, car Dieu lui révéla que cet enfant serait une des gloires de son Ordre. Il se fit remarquer, en effet, par sa gravité, sa piété, son ardeur au travail, son assiduité à tous les exercices, en sorte que saint Benoît le proposait comme modèle à ses religieux.

Mais ce qui accrut encore l'estime que saint Benoît avait de saint Maur, fut le miracle que saint Grégoire rapporte au second livre de ses Dialogues, et par lequel Dieu récompensa son obéissance. Car le jeune Placide étant tombé en puisant de l'eau dans un lac très-profond, et ayant déjà été emporté par la rapidité des vagues assez loin de terre, saint Benoît qui connut par une révélation le danger extrême où il était, commanda à saint Maur d'aller promptement le secourir. Le Saint, sans faire réflexion sur le péril où lui-même se mettait, ayant reçu la bénédiction de son maître, y courut aveuglément. Mais par une merveille qui n'avait presque point eu d'exemple depuis saint Pierre, il marcha sur les eaux comme sur la terre ferme, jusques à l'endroit où l'enfant avait été emporté. Il le prit par les cheveux, et le ramena au bord. Alors regardant derrière lui et s'apercevant de ce qu'il venait de faire, il fut saisi d'effroi : mais bien loin de s'en attribuer la gloire, il protesta au saint Abbé lorsqu'il lui en rendit compte, qu'il n'y avait point du tout contribué, puisqu'il l'avait fait sans réflexion ; en sorte que ce prodige n'avait point d'autre cause après Dieu que la force de sa bénédiction, et la sainteté de son commandement. Saint Benoît de son côté rejeta ce prodige sur le mérite de son obéissance aveugle. Ainsi, dit Giry, il se fit entre le maître et le disciple une sainte contestation d'humilité, qui se termina par des louanges et des actions de grâces, qu'ils rendirent à la bonté de Notre-Seigneur, qui avait délivré

Digitized by Google

le jeune Placide par un coup si extraordinaire de sa puissance.

Ce miracle inspira à tous les Religieux une extrême vénération pour saint Maur, et ils ne le regardaient plus que comme un homme rempli de l'esprit de leur bienheureux Père : mais les vertus qui éclataient en lui le rendaient encore plus digne de ce respect. Son obéissance ne trouvait jamais rien d'impossible, ni son humilité rien de trop bas. Ses austérités étaient excessives, et semblaient au-dessus des forces de notre nature. Fauste qui a écrit le premier sa vie, assure qu'il portait toujours le cilice, qu'il n'avait pour lit qu'un amas de pierres et de sable, sur lequel il prenait un peu de repos; et qu'en Carême, il se contentait de dormir debout, à moins que l'extrême lassitude ne le forçât de s'asseoir. La rigueur de ses jeûnes répondait à la longueur de ses veilles; dans les jours destinés par l'Eglise à la pénitence, il ne mangeait que deux fois la semaine, et même si peu, qu'il semblait plutôt vouloir goûter le pain qui faisait tout son repas, que d'en manger, à l'imitation de saint Benoît qui passait tous les Carêmes de la sorte.

Sa ferveur était admirable : il paraissait en lui tant de recueillement et de piété, qu'il inspirait la dévotion à tous ceux qui le voyaient. Ses yeux étaient deux sources de larmes, son cœur soupirait sans cesse vers le Ciel. Il ne parlait jamais si la nécessité ou la charité ne l'y obligeait; de ce silence naissaient de saintes pensées, de chastes désirs et une conversation continuelle avec Dieu. Sa solitude n'était nullement oisive; il s'y occupait toujours, ou à la contemplation des choses divines, ou à la lecture de l'Écriture-Sainte et des Pères de l'Église, dans lesquels il trouvait une manne cachée. Des vertus si éminentes firent que saint Benoît s'associa son disciple dans la conduite du monastère où il résidait. Dès lors Notre-Seigneur lui communiqua une grande partie des lumières surnaturelles de son Abbé, comme lorsqu'il leur fit voir à l'un et à l'autre le diable sous la figure d'un Maure qui tirait un Religieux de l'oraison, et en d'autres rencontres semblables.

Dieu ayant inspiré à saint Benoît de passer des montagnes de Subiaco au Mont-Cassin, il y mena saint Maur qui lui fut d'un

Digitized by Google

grand secours, tant pour fonder son monastère, que pour exterminer l'idolâtrie qui s'était conservée jusqu'alors sur cette montagne. Tous les Frères le regardaient comme le successeur futur de leur Père, qui le fit son Prieur claustral, et lui donna l'administration générale de cette maison.

Notre-Seigneur voulant manifester son éminente sainteté, permit qu'un jour que saint Benoît était sorti, des gens du peuple amenèrent au monastère leur enfant muet et boiteux, pour demander sa guérison. Comme ils ne trouvèrent point le bienheureux Abbé, ils s'adressèrent au Prieur, qui revenait du travail de la campagne. Le Saint tout confus les repoussa comme en colère, disant que ces œuvres miraculeuses étaient réservées aux parfaits, et que pour lui il n'était qu'un grand pécheur. Cependant les Religieux qui l'accompagnaient, touchés de compassion pour ces personnes affligées, lui firent tant d'instances, qu'il fut enfin contraint de se rendre. Il se prosterna donc devant Dieu, protesta en sa présence que lui seul peut guérir ceux qu'il frappe, et le pria avec larmes d'exercer sa miséricorde envers ces pauvres gens. Ensuite il se leva, mit sur la tête de l'enfant le bout de son étole de Diacre, qui était un présent de saint Benoît, et faisant le signe de la Croix sur les membres du malade, il lui dit avec modestie et confiance : « Au nom de la très-sainte Trinité, et par les mérites de mon maître saint Benoît, je vous commande de vous lever en parfaite santé. » Aussitôt le malade fut guéri. Les Religieux ne manquèrent pas de rapporter ce miracle au saint Abbé lorsqu'il fut de retour : depuis, il ne regarda plus saint Maur comme son disciple, mais comme son collègue et son coadjuteur dans les œuvres de Dieu.

Un évêque du Mans, ravi des merveilles que la renommée lui apprenait de ce bienheureux Patriarche, lui députa son Archidiacre, appelé Flodegaire, et son intendant nommé Harderard, pour le prier de lui envoyer quelques-uns de ses Religieux, afin d'établir un monastère de son Ordre dans son diocèse. Ils arrivèrent au Mont-Cassin sur la fin de l'année 542, et comme Dieu avait fait connaître à saint Benoît, qu'il voulait qu'il étendît son Ordre dans les pays étrangers, ils n'eurent pas de peine à obtenir

Digitized by Google

de lui ce qu'ils demandaient. Il choisit saint Maur, et lui donna pour compagnons, Simplicien, Antoine, Constantin, et Fauste, qui a écrit sa vie.

Je n'entreprends point de dépeindre la consternation de tous les Religieux au départ d'une personne qui leur était si chère, et qu'ils regardaient comme leur appui après leur saint Patriarche. Il me suffit de dire que saint Benoît ayant tâché de les consoler par des paroles pleines de l'onction du Saint-Esprit, en leur rappelant que le salut des peuples devait passer avant leur affection particulière, avertit ensuite ces bienheureux Missionnaires de ce qu'ils avaient à faire dans leur voyage; puis il les conduisit jusques aux portes du monastère, accompagné de toute sa communauté. Là, il les embrassa pour la dernière fois, leur donna sa bénédiction, les anima de nouveau à la constance dans les traverses et les persécutions qu'ils auraient à souffrir; et ayant mis entre les mains de saint Maur le livre de la règle écrit de sa propre main, avec des lettres qu'il adressait à l'évêque du Mans, comme aussi le poids du pain, et la mesure du vin qui devait être donnée à chaque Religieux pour son repas, il les laissa aller sous la protection de Notre-Seigneur.

Le jour de leur départ fut le dixième de janvier de l'an 543. Ils logèrent la première nuit dans une maison de la dépendance du Mont-Cassin, où ils furent reçus par deux Religieux, Probe et Aquin, que saint Benoît y avait envoyés exprès le jour précédent pour leur donner l'hospitalité, et lui en rapporter des nouvelles. Cette même nuit le saint Abbé envoya encore vers eux deux autres Religieux, Honorat et Félicissime, cousin de saint Maur, pour leur dire le dernier adieu, et porter au Saint quelques Reliques, entre lesquelles il y avait un morceau de la vraie Croix, avec une lettre qui montre assez la tendresse du maître envers son disciple, ou plutôt de ce père envers son fils.

« Recevez, lui disait-il, mon très-cher fils, ce dernier témoignage de l'amour de votre Père, et gardez comme un mémorial éternel le gage précieux que je vous envoie, non-seulement comme marque de l'étroite union de nos cœurs, mais encore pour votre appui et pour la protection de vos Frères, dans les travaux

Digitized by Google

que vous aurez à endurer pendant un si long voyage. Il faut, mon enfant, que je vous découvre un secret qu'il a plu à Dieu de me révéler depuis votre départ, qui vous concerne et qui vous sera cher. Il m'a fait connaître que vous irez jouir de la gloire après avoir porté soixante ans notre habit, à compter du jour que vous le reçûtes de ma main. Les quarante ans qui vous restent ne seront pas exempts de peine : vous aurez des difficultés incroyables dans la fondation de l'Ordre ; et le diable n'épargnera sans doute ni la force ni l'adresse pour ruiner vos entreprises : parce qu'il prévoit bien qu'elles ne seront pas moins à sa confusion qu'à la gloire de Dieu. Mais enfin, il sera vaincu, et la miséricorde de Dieu vous fera triompher de sa malice. Je prie Dieu, mon fils, qu'il vous remplisse de sa grâce, qu'il bénisse votre voyage, et qu'il en rende le terme heureux. »

Saint Maur reçut ces présents et cette lettre avec un très-grand respect, et se donna entièrement à Notre-Seigneur pour l'accomplissement de ce qu'elle contenait. Il remercia ses chers confrères de la peine qu'ils avaient prise de lui rendre visite, leur donna une réponse pour le saint Patriarche, et recommanda surtout à Félicissime son cousin, d'être très-exact dans l'observance de la règle. Enfin, les ayant congédiés, il continua sa route avec ses quatre compagnons. En chemin ils prirent un soin particulier de ne se point relâcher des observances du monastère, de dire les Matines et les autres offices, aux mêmes heures qu'on les disait dans la communauté, et de pratiquer le silence et les autres exercices de la Religion, avec la même exactitude qu'ils faisaient auparavant. Notre-Seigneur ne tarda guère à faire voir par des miracles combien il se plaisait à être servi de la sorte. Quatorze jours après leur départ ils arrivèrent à Verceil, où leur sainteté ayant été reconnue, les prêtres et les habitants de la ville les supplièrent d'y demeurer quelques jours. Pendant que saint Maur s'employait à leur donner les secours spirituels qu'ils attendaient de sa charité, Harderard, intendant de l'évêque du Mans, tomba d'une galerie où il se promenait, et se blessa si dangereusement que les médecins désespéraient de sa vie. Deux jours se passèrent sans que les remèdes apportassent aucun sou-

Digitized by Google

lagement à son mal ; en sorte que l'on était résolu de lui couper le bras pour sauver le reste du corps. L'archidiacre Flodegaire touché de compassion pour ce cher compagnon de son voyage, se jeta aux pieds de saint Maur, le suppliant d'obtenir de Dieu sa guérison. Le Saint, qui savait combien elle était nécessaire pour l'exécution de leur entreprise, se rendit aisément à ses instances. Il fit donc sa prière, prit le morceau de la vraie Croix que saint Benoît lui avait envoyé, l'appliqua sur l'épaule, le bras, et la main du malade, faisant partout le signe de la Croix ; et par ce moyen il le guérit parfaitement. Cette merveille s'étant divulguée, une infinité de monde accourut pour en voir l'auteur, et recevoir sa bénédiction. Saint Maur fit tout ce qu'il put pour persuader qu'il n'y avait nulle part, et qu'il ne la fallait attribuer qu'à la vertu de la vraie Croix, et aux mérites de saint Benoît de qui il l'avait reçue ; mais voyant qu'il ne pouvait empêcher les acclamations du peuple, il partit en diligence de Verceil.

Quand ces saints Voyageurs furent sur les Alpes, un de leurs serviteurs, nommé Serge, tomba de cheval, et se rompit la jambe en plusieurs endroits. Mais son mal ne dura qu'un moment : car saint Maur ne voulant pas que cet accident les retînt en chemin, le guérit aussitôt en faisant le signe de la Croix sur ses plaies. A la descente des Alpes, il visita l'église de Saint-Maurice, dans la ville qui porte son nom, et y donna la vue à un aveugle-né, qu'il obligea de se consacrer au service de cette église, et qui depuis fut ordonné prêtre. Au mont Jou, appelé aussi le mont Saint-Claude, il délivra de la mort temporelle et éternelle, un jeune homme nommé Eloy qui expirait, et se voyait déjà condamné aux enfers ; il lui donna ensuite des avis si salutaires qu'il quitta le monde, et se fit religieux au monastère de Lérins sur les côtes de Provence, où il vécut et mourut saintement.

Du mont Jou il arriva à Auxerre avec ses compagnons, vers le milieu du mois de mars, et passa quelques jours à Font-Rouge avec saint Romain, qui avait assisté saint Benoît dans les commencements de sa solitude, et qui depuis s'était retiré en France. Le 20 mars au soir, il avertit ce saint vieillard et tous ses confrères, que le lendemain, le bienheureux patriarche saint Benoît

Digitized by Google

devait quitter la terre pour aller recevoir la récompense de ses travaux. Ils en furent tous extrêmement touchés, et ne purent retenir leurs larmes. La fatigue des journées précédentes ne les empêcha pas de passer toute la nuit en prière, pour rendre en leur absence à leur saint Père, les mêmes devoirs qu'ils lui eussent rendus s'ils eussent été présents à sa mort. Sur les neuf heures du matin saint Maur fut transporté en esprit au Mont-Cassin, et vit comme une grande rue couverte de tapis précieux, et bordée d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait depuis la cellule de saint Benoît jusque dans le ciel, et un homme vénérable et tout éclatant lui dit : « C'est ici la voie par laquelle Benoît le Bien-aimé de Dieu est monté au ciel. » Saint Grégoire-le-Grand dit en effet que deux religieux du Mont-Cassin, l'un qui y résidait, et l'autre qui était en voyage eurent cette vision. On croit que c'est de saint Maur qu'il parlait.

En arrivant à Orléans, ils apprirent que l'évêque du Mans qui les faisait venir était mort. Les compagnons du Saint en furent consternés, mais saint Maur releva leur courage, en leur disant que cette difficulté qui se présentait d'abord était une marque que Dieu les voulait assister d'une manière extraordinaire. En effet, Harderard l'intendant de l'évêque, et l'un de ceux qui les avaient amenés, voyant que le nouvel évêque ne voulait pas poursuivre le dessein de son prédécesseur, leur procura un établissement encore plus avantageux que celui qu'on leur avait préparé. Il le fit par le moyen d'un de ses parents, appelé Flore, qui était un homme de qualité et fort avancé dans les bonnes grâces du roi Théodebert. Ce seigneur avait désiré dès sa jeunesse quitter le monde, et se retirer dans un monastère, mais pour ne pas désobliger le roi qui l'aimait et le voulait avoir auprès de sa personne, il était demeuré à sa cour, il s'était marié et avait eu un fils unique nommé Bertulphe. Lorsque Harderard lui eut donné avis de l'arrivée des enfants de saint Benoît, il partit en diligence avec la permission du roi, pour avoir le bonheur de les voir, et pour leur offrir un établissement dans ses terres. Le lieu qu'il choisit fut Glanfeuil, sur les bords de la Loire au diocèse d'Angers. On prépara toutes choses pour y bâtir un monastère.

Digitized by Google

La première pierre vive de l'édifice, fut le petit Bertulphe, que Flore son père donna de bon cœur à saint Maur pour être élevé de sa main, et consacré à la Majesté divine. Cet enfant n'avait encore que huit ans, mais la grâce n'attendit pas le cours des années, car en peu de temps il fit un progrès très-considérable sous un si bon maître.

Pendant qu'on travaillait sans relâche au monastère, Flore retourna à la cour pour mettre ordre à quelques affaires. Les ayant terminées, il revint trouver saint Maur, et lui amena un ecclésiastique qui excellait dans l'architecture, pour achever les constructions. En effet, il le fit avec beaucoup de zèle : mais ce fut bientôt le sujet d'un grand miracle ; car tombant d'un échafaud où il regardait le travail des ouvriers, sur un monceau de pierres, il se brisa tout le corps et se tua : au moins ne donnait-il plus aucun signe de vie. On parlait déjà de l'enterrer; mais saint Maur l'ayant fait porter à l'entrée de l'église de Saint-Martin qui était déjà bâtie, fit une ardente prière, le ressuscita et le guérit si parfaitement qu'il le renvoya sur-le-champ à ses travaux. Flore était présent à ce miracle ; et il en fut tellement transporté, que se jetant aux pieds du Saint, il lui dit : « O mon père, que vous êtes bien le disciple de saint Benoît, dont nous avons souvent entendu rapporter de semblables prodiges ! » Depuis, il lui porta tant de respect, qu'il n'osait plus en approcher.

Mais trois ouvriers pour noircir la réputation de ce saint Abbé, se mirent à publier qu'il n'était qu'un magicien, venu d'Italie pour chercher de la gloire et établir sa fortune par de faux miracles. Dieu ne tarda guère à faire un châtiment terrible de cette calomnie, car le démon s'empara de leurs corps, et exerça sur eux des cruautés si épouvantables que l'un des trois mourut misérablement. La charité admirable de notre grand Saint parut ici dans tout son éclat. Bien loin de se réjouir de la punition de ses ennemis, par laquelle son honneur était réparé, il se fit leur puissant médiateur auprès de Dieu, et pria pour eux avec tant d'instance, et s'il faut ainsi dire, d'obstination et d'importunité, qu'il obtint enfin la délivrance des uns, et la résurrection de l'autre. Il joignit aussi à cet acte héroïque de charité, un excel-

Digitized by Google

lent trait d'humilité, défendant à celui qu'il avait fait revivre de jamais paraître dans ce pays, de peur que sa présence n'immortalisât la mémoire de ce miracle.

La construction de la maison et des quatre églises que le saint Abbé y avait jointes, étant achevée, la huitième année de son séjour en France, la dédicace en fut faite par Eutrope, évêque d'Angers. On donna à la principale église, le nom des bienheureux Apôtres saint Pierre et saint Paul : à une autre celui de saint Martin : à la troisième celui de saint Séverin, et à la quatrième celui de l'Archange saint Michel. Flore ne se contentant pas d'avoir donné ses biens et son fils à Notre-Seigneur, voulut alors achever son sacrifice en se consacrant lui-même à son service. Le roi Théodebert eut bien de la peine à y consentir à cause de la grande affection qu'il lui portait, mais craignant de résister à la volonté de Dieu, il se rendit enfin à ses prières. Il désira même assister à sa prise d'habit, et vint pour cela au monastère. Lorsqu'il entra, saint Maur alla au-devant de lui avec tous ses religieux, qui étaient déjà au nombre de plus de quarante. Le roi se prosterna humblement à ses pieds, lui demandant part à ses prières, et à celles de toute sa communauté. Il témoigna beaucoup d'affection aux quatre disciples de saint Benoît, qui étaient venus d'Italie avec saint Maur, et au jeune Bertulphe, dont le père lui était si cher. Il visita tous les lieux réguliers de la maison, admirant l'ordre observé partout : il voulut que son nom et celui du prince Théodebald ou Thibaut son fils, fussent écrits dans le catalogue des Frères, afin de participer à leurs mérites : il confirma les donations faites par Flore en faveur de ce nouvel établissement, et il en ajouta de fort considérables, entre autres, celle d'un fief appelé le Bois, avec tous ses revenus et toutes ses dépendances : enfin il offrit à l'église de Saint-Pierre un très-riche tapis, avec une croix d'or couverte de pierres précieuses d'un fort grand prix. L'heure de la cérémonie étant arrivée, il vint à l'église avec toute sa cour, où Flore s'étant dépouillé aux pieds de saint Maur des marques de sa qualité, le roi aida à lui couper les cheveux, et eut la consolation de lui voir prendre l'habit monastique avec plus de joie qu'il n'en avait autrefois à recevoir les plus grands



Digitized by Google

témoignages de son affection royale. Il prit près de lui un des neveux de Flore et lui donna le même rang que son oncle avait auparavant; voulant témoigner par là que son changement de condition ne diminuait rien de la bienveillance et de l'amitié qu'il lui avait portées jusqu'alors. Après la vêture, saint Maur pria le roi de manger dans la chambre des hôtes, et de souffrir d'être servi par ses religieux. Avant son départ, Théodebert fit encore appeler Flore, qui s'était déjà retiré dans la solitude, et après avoir versé beaucoup de larmes, le voyant dans un état tout différent de ce qu'il était, il lui recommanda d'être aussi fidèle et généreux au service de Dieu, auquel il s'était consacré, qu'il l'avait été au service de sa personne, et de ne l'oublier jamais dans ses prières. Puis ayant assuré de nouveau le Saint et toute sa communauté, de sa protection, il sortit du monastère, et retourna le même jour à Angers. La mort de ce prince qui arriva peu de temps après, empêcha l'effet de ses promesses : mais son fils Théodebald ou Thibaut et Clotaire Ier, fils du grand Clovis son oncle, qui furent héritiers de ses États, le furent aussi de sa magnificence envers ces saints Religieux, et leur en donnèrent des marques en mille rencontres.

Flore vécut douze ans sous la conduite du saint Abbé ; il y fit de tels progrès qu'il devint un homme consommé dans la vertu. Au bout de ce temps il mourut, et sa mort fut si précieuse devant Dieu, que plusieurs Martyrologes le mettent au nombre des Saints. Le mépris généreux qu'il avait fait des grandeurs de la terre, fut imité par beaucoup de nobles français, qui abandonnèrent le monde, et vinrent chercher leur salut parmi les austérités du cloître. D'autres ne pouvant pas rompre les chaînes qui les tenaient attachés au siècle, donnèrent leurs enfants à saint Maur pour les accoutumer de bonne heure au joug de Jésus-Christ. Ainsi le nombre de ses religieux arriva jusqu'à cent quarante, qu'il ne voulut pas dépasser, parce que c'était tout ce que le revenu de son monastère pouvait alors entretenir. Mais comme Dieu l'avait destiné à étendre l'Ordre de Saint-Benoît par toute la France, et qu'une infinité de personnes se présentaient pour y être reçues, il bâtit de tous côtés des monastères sous la règle de

Digitized by Google

ce bienheureux patriarche : il eut la consolation d'en voir avant sa mort cent vingt remplis de fervents religieux. Car sa vie était un modèle de sainteté : et quoique les paroles de feu qui sortaient de sa bouche servissent à embraser ses enfants, et à les porter au plus haut degré de la perfection ; néanmoins la ferveur incomparable qu'il faisait paraître en toutes ses actions, et les vertus héroïques dont il leur donnait à tout moment des exemples, étaient pour eux des leçons encore plus puissantes et plus efficaces que toutes ses exhortations.

Dieu se plut à relever son humilité par de grands miracles. Comme il allait prendre possession des terres que le roi Théodebert lui avait données, il guérit un paralytique si défiguré qu'à peine avait-il la forme d'un homme. Etant dans une maison à la campagne, il multiplia si prodigieusement un peu de vin, qu'il y en eut assez pour le repas de l'archidiacre d'Angers qui l'était venu visiter et de plus de soixante personnes de la compagnie, qui en burent autant qu'ils voulurent. En revenant à son couvent, il guérit un pauvre malheureux qui avait le visage tout rongé par un cancer.

Après qu'il eut gouverné trente-huit ans son abbaye dans une souveraine perfection, voyant approcher la fin des soixante ans que saint Benoît lui avait marqués pour terme de sa vie religieuse, il ne voulut plus avoir d'autre soin que de se préparer à la mort. Il renonça donc en présence de ses enfants à sa charge d'abbé. Toute la communauté à qui cette démission causa beaucoup de douleur, le supplia de nommer à sa place celui qu'il jugeait le plus propre à les gouverner. Il nomma Bertulphe fils de Flore, que ses rares qualités et des dons surnaturels rendaient très-digne de cet emploi. Il pria les quatre Pères venus d'Italie, d'assister ce nouvel Abbé, et de prendre garde qu'il ne fît aucune altération dans la pureté de l'observance. Ensuite il se retira avec deux religieux nommés Prime et Anien, dans une cellule proche de la chapelle de Saint-Martin, où il commença une vie si austère, et si dégagée des sens, qu'il semblait entrer ce jour-là au service de Dieu, et n'avoir rien fait jusqu'alors.

La grâce soutenant miraculeusement son corps abattu depuis

Digitized by Google

longtemps par des mortifications extraordinaires, il passa deux ans en cette solitude, aussi satisfait que s'il eût déjà goûté les délices des Anges. Mais Dieu permit que sa joie fût troublée pour quelques moments. Une nuit qu'il allait selon sa coutume faire oraison dans l'église de Saint-Martin, il trouva une légion de démons qui lui en disputèrent l'entrée. « Il y a longtemps, lui dit le chef de cette troupe infernale, que tu travailles à nous chasser de notre demeure, et à ruiner notre empire, nous verrons à présent qui aura le dessus, et si la témérité avec laquelle tu es venu d'Italie pour nous attaquer dans nos forts, te sera avantageuse. Sache donc que nous triompherons de tous tes malheureux disciples ; que tu en verras toi-même le carnage, et qu'à peine y en aura-t-il un seul qui puisse échapper de nos mains. » Saint Maur lui répondit sans s'effrayer qu'il n'était qu'un imposteur, et que Dieu, en qui il mettait sa confiance, le couvrirait de confusion. Sa réponse eut tant de puissance qu'elle fit disparaître en un instant tous ces esprits de ténèbre. Néanmoins craignant qu'il n'y eût quelque mélange de vérité dans les menaces de ce cruel ennemi, saint Maur entra insensiblement dans une profonde tristesse. Il s'humilia donc, il se jeta le visage contre terre, il gémit, il soupira, il cria miséricorde. Plus son cœur était affligé, plus il s'abaissa devant Dieu. Il persévéra longtemps dans ses prières. Notre-Seigneur qui avait permis cette tempête pour le purifier, et non pour le punir, et qui était avec lui dans le tourment, quoiqu'il se tînt caché, dissipa bientôt ce nuage ; car il lui envoya un Ange de lumière qui lui dit : « Que le démon, bien loin de l'emporter sur ses disciples, en serait au contraire glorieusement vaincu et terrassé ; mais que la divine Providence avait un autre dessein d'amour sur eux, dont cet imposteur s'était malicieusement voulu prévaloir, et qui était d'en retirer de ce monde la plus grande partie pour récompenser leurs mérites, et lui aller préparer sa place dans le ciel. »

Le Saint bénit Dieu de cette heureuse nouvelle : le lendemain il assembla ses enfants, leur déclara ce que Dieu lui avait fait connaître, et les exhorta à se préparer à la mort ; ce qu'il fit avec des paroles si efficaces qu'il alluma un feu céleste dans leurs

Digitized by Google

cœurs déjà bien disposés. C'était à qui serait le plus assidu à l'oraison, le plus fervent à la pénitence, et le plus fidèle à toutes les pratiques de la religion. Enfin ils vivaient comme des personnes qui ne se promettaient pas de voir le lendemain. En effet, en cinq mois de temps, cent seize religieux passèrent de cette vie à une autre meilleure, il n'en resta dans Glanfeuil que vingt-quatre tout remplis de regret de ne pas mourir, et de se voir réservés pour assister à la mort de leur saint Père. Peu de temps après, son heure étant arrivée, il se fit transporter dans l'Oratoire de Saint-Martin, et coucher sur un cilice ; il y reçut avec beaucoup de ferveur les Sacrements de l'Église et rendit son âme à Dieu, le 15 janvier de l'an 583, âgé de cent vingt-cinq ans et quatorze jours.

Je sais qu'il y a des difficultés considérables pour accorder le temps de son envoi en France, et de la mort de saint Benoît avec d'autres circonstances de sa vie, et principalement avec le Cycle pascal de cette année-là : mais de quelque part que viennent ces difficultés elles ne doivent point préjudicier au fond de l'histoire, qui est appuyé sur le témoignage de tant d'auteurs dignes de foi, qu'il n'y a aucun lieu d'en douter.

Son corps fut inhumé dans l'église même où il était mort, au côté droit du grand Autel, et il y a paisiblement reposé au milieu des ruines de l'abbaye l'espace de 262 ans. En 845, l'abbé Gauzelin en fit l'élévation avec une grande pompe, et le transporta de cette ancienne église de Saint-Martin, dans un lieu plus honorable du nouveau temple, et ce jour-là huit personnes très-considérables furent guéries : savoir trois aveugles, deux boiteux, un paralytique et deux femmes muettes. En 868, la crainte des Normands obligea les religieux du monastère de Glanfeuil, que l'on appelle communément Saint-Maur-sur-Loire, d'apporter ces saintes reliques à une abbaye à deux lieues de Paris, fondée par saint Babolin, que l'on nommait l'abbaye des Fossés parce qu'elle était bâtie dans les fossés de l'ancien château des Bagault, et qui depuis a pris le nom de Saint-Maur-des-Fossés [1]. L'abbé Odon ou

[1] Cette abbaye, qui était à deux lieues de Paris, avait été fondée sous le règne de Clovis II, par Blidégisile, diacre de l'Église de Paris. Saint Babolin en fut le

Digitized by Google

Eudes, qui a écrit l'histoire de cette translation et qui en était le chef, assure qu'il s'y fit tant de miracles, que ce serait une témérité de les vouloir tous rapporter. Ce grand trésor se conserva longtemps dans cette abbaye, qui fut sécularisée, donnée à des chanoines, et changée en doyenné uni perpétuellement à l'évêché de Paris, l'an 1533. Le corps était dans une grande châsse au dessus du maître autel, et le chef avec quelques autres ossements dans une autre châsse à côté de l'Évangile. Les grâces que Dieu accordait continuellement par les mérites de saint Maur y attiraient une infinité de pèlerins. D'autres églises se glorifiaient aussi de posséder quelques parties d'un si cher dépôt : ce qu'il y a en cela de plus certain est que saint Odilon, abbé de Cluny, en obtint un bras et l'envoya par six de ses religieux au Mont-Cassin, où il fut reçu avec beaucoup de solennité et concours de peuple.

La mémoire de saint Maur est devenue, depuis un siècle, plus célèbre que jamais, par la fondation d'une nouvelle Congrégation de Bénédictins, laquelle ayant pris son nom, a aussi rétabli ses lois, et renouvelé son esprit dans une infinité de monastères de France où l'on voit briller l'admirable ferveur et le zèle ardent pour l'observance des premiers habitants de Glanfeuil et du Mont-Cassin [1]. (GIRY).

premier abbé. Maïeul, abbé de Cluny, y établit une réforme en 988. Clément VII l'ayant sécularisée en 1533, à la requête de François Ier, on en fit une collégiale dont le doyenné fut réuni à l'évêché de Paris. En 1750, les chanoines furent transférés à Saint-Louis du Louvre (autrefois Saint-Thomas de Cantorbéry). Mais les reliques de saint Maur furent portées à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'où elles ont disparu dans la révolution.

[1] La réforme de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hydulphe, établie en Lorraine, donna lieu à celle qu'embrassèrent les Bénédictins français en 1621, sous le titre de congrégation de Saint-Maur. Elle fut approuvée par les Papes Grégoire XV et Urbain VIII. Cette congrégation était divisée en six provinces, dont le général résidait à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Leurs principales maisons étaient Saint-Germain-des-Prés, Saint-Denys, Fleury, ou Saint-Benoît-sur-Loire, Marmoutier, Vendôme, Saint-Remi de Reims, Saint-Pierre de Corbie, Fécamp, etc. Tout le monde connaît les grands hommes que la congrégation de Saint-Maur a produits, et les services que ses membres ont rendus à la Religion et aux lettres.

Digitized by Google

## SAINT JEAN CALYBITE.

Jean, surnommé Calybite (habitant de la hutte), à cause de la cabane où il vécut, était le troisième et le dernier fils d'Eutrope et de Théodora, personnages distingués de Constantinople. Ses parents l'élevèrent chrétiennement et l'appliquèrent de bonne heure à l'étude des sciences. Il n'avait d'inclination que pour le bien; et, dès ses premières années, il montra du mépris pour tout ce que le monde estime et recherche avec empressement.

A l'âge de douze ans, il eut occasion de s'entretenir avec un religieux acémète [1], qui passait par Constantinople en allant visiter les Saints Lieux de Jérusalem. Ayant appris de lui la manière dont on vivait dans son couvent, Jean fut touché d'un désir si violent d'aller y servir Dieu, qu'il fit promettre à ce bon religieux de repasser à son retour par Constantinople, pour l'emmener avec lui. Depuis ce moment, il n'était plus occupé que du désir de suivre Jésus crucifié. Il pria ses parents de lui donner le livre des Évangiles, pour y étudier le divin modèle qu'il s'était proposé. Ils le lui donnèrent très-bien écrit et relié magnifiquement, afin que la beauté du livre fût pour lui un attrait de plus.

Le religieux acemète revint, comme il l'avait promis; et Jean, qui craignait à son pieux dessein l'opposition de ses parents, quitta secrètement la maison paternelle, pour suivre son nouveau guide, emportant avec lui son livre des Évangiles. Arrivé au monastère, et présenté à l'abbé, il le pria de le recevoir et de lui couper les cheveux. L'abbé, qui avait appris du religieux ce qu'était cet enfant, et de quelle manière il s'était échappé de la maison de son père, fit d'abord difficulté de le recevoir, à cause de cette circonstance, de sa grande jeunesse et de la délicatesse dans laquelle il avait été élevé. Mais vaincu par ses instances et par ses larmes, il l'admit au nombre des religieux.

Il avait passé six ans dans ce monastère, lorsqu'il éprouva une

[1] Acémètes, *qui ne dorment point*. On donnait ce nom à certains moines de l'Orient, non pas qu'ils ne dormissent point, mais parce que, divisés en trois chœurs qui se succédaient, ils suivaient jour et nuit une psalmodie perpétuelle.

Digitized by Google

tentation des plus violentes. Le souvenir de la maison de son père vint l'assaillir et le solliciter à y retourner. Cette pensée le suivait partout, ne lui laissant aucun repos. Il s'en ouvrit à son Abbé, et le pria de lui permettre d'aller revoir ses parents. Celui-ci essaya d'abord de l'en détourner, en lui rappelant sa première ferveur ; mais la vue de son corps exténué par le chagrin le toucha ; et sur ce que Jean lui dit, qu'il espérait de la bonté de Dieu et de la grâce de Jésus-Christ, qu'en contentant le désir qu'il avait de revoir son père et sa mère, il ne serait pas vaincu par l'ennemi de son âme, il pensa que peut-être Dieu avait dessein de faire entrer ce jeune homme dans quelque voie extraordinaire. Ces raisons le firent consentir à son départ ; il le recommanda aux prières de tous ses Frères, lui donna sa bénédiction et le laissa partir.

Jean, étant sorti du monastère, rencontra à quelque distance un pauvre. Il lui donna ses habits et se revêtit de ses haillons. Il se rendit ainsi à Constantinople, et, après avoir prié Dieu de le fortifier, il alla se coucher à la porte de la maison de son père, où il passa la nuit. La crainte qu'il eut alors que sa mère, en le retrouvant, ne voulût le rejeter dans le monde, lui fit prendre une de ces résolutions héroïques que la chair et le sang ne peuvent comprendre. Il ne se fit pas reconnaître. Le lendemain matin, les domestiques voyant cet étranger, en eurent pitié, et on lui permit de se faire une petite loge sous le portique de la maison où il était né. Il vécut ainsi exposé aux mépris et aux rebuts de tous, souffrant dans son cœur un combat continuel entre l'amour du renoncement qui le tenait dans cet état d'humiliation, et l'amour naturel, qui le sollicitait à toute heure de se découvrir à ses chers parents, qu'il voyait si souvent passer devant lui. Son père, touché de la patience avec laquelle cet inconnu supportait la pauvreté, lui envoyait tous les deux jours des mets de sa table ; Jean n'en prenait que ce qui lui était nécessaire et distribuait le reste à d'autres pauvres. Sa mère l'avait devant les yeux sans le soupçonner : le voyant pauvre et défiguré, elle pouvait à peine jeter ses regards sur un objet si triste.

Jean persévéra trois ans dans ce genre de vie. Sachant alors

Digitized by Google

que sa dernière heure approchait, il pria l'intendant de la maison de dire à sa maîtresse que le pauvre Calybite la suppliait de le venir voir, ajoutant qu'il avait quelque chose d'important à lui dire. La dame parut surprise de cette demande. Elle en parla à son mari, qui fut d'avis qu'elle donnât au Saint cette consolation. Étant descendue, elle le fit retirer de sa loge pour lui parler. Il était mourant.

« Madame, lui dit-il d'une voix faible et entrecoupée, je prie Dieu qu'il vous récompense de la charité que vous avez exercée envers un pauvre étranger comme moi. Mais j'ai une dernière grâce à vous demander : c'est qu'après ma mort je sois enterré sous cette loge, avec les haillons dont je suis couvert et sans aucune cérémonie. »

Après qu'elle le lui eut promis, il lui présenta son livre des Évangiles, en disant : « Recevez ce présent que je vous offre. Je souhaite que vous et votre époux y trouviez votre consolation dans cette vie, et le gage de la vie éternelle. » Elle le reçut de bon cœur, mais avec quelque étonnement de voir qu'un homme si pauvre eût un livre de si grand prix. Puis, l'ayant considéré attentivement : « Ce livre, dit-elle, est tout semblable à celui que je donnai autrefois au plus jeune de mes fils; » et jetant un grand cri au souvenir de ce cher enfant, elle répandit beaucoup de larmes.

Elle alla montrer ce livre à son mari, qui le reconnut tout d'abord ; se sentant les entrailles émues, il retourna sur-le-champ avec sa femme auprès du pauvre, dans l'espérance d'apprendre des nouvelles de leur fils. Ils lui firent promettre de leur découvrir avec sincérité tout ce qu'il savait sur le sujet de ce livre. Jean, se voyant sur le point de rendre l'esprit, jeta un profond soupir et leur dit : « Je suis ce fils que vous avez si longtemps cherché, et c'est là le livre que vous m'avez donné quelque temps avant mon départ. »

A ces paroles leurs yeux s'ouvrirent, et ils reconnurent leur enfant à divers signes auxquels ils n'avaient pas pris garde d'abord. L'excès de la joie de l'avoir retrouvé se confondant avec la douleur qu'ils avaient de le perdre en même temps, ils demeu-

Digitized by Google

rèrent saisis, et ne purent presque faire autre chose que de l'arroser de leurs larmes. Quelques heures après il expira entre leurs bras.

Ils l'enterrèrent au lieu qu'il avait sanctifié, et y bâtirent une magnifique église.

Le corps de saint Jean Calybite resta quelque temps dans l'église bâtie sur sa tombe à Constantinople. Mais aux jours des iconoclastes, il fut transporté à Rome, où l'on éleva en son honneur, au delà du Tibre, une église et un hôpital qui fut donné plus tard aux Frères de Saint-Jean de Dieu. Sa tête ou du moins une partie de son crâne est conservée avec honneur à Besançon, dans l'église de Saint-Étienne. On croit l'avoir reçue des Croisés en 1205.

---

## SAINT ALEXANDRE,

FONDATEUR DES ACÉMÈTES.

Né sous le règne de l'empereur Constance, d'une maison illustre et ancienne de l'Asie-Mineure, saint Alexandre fit ses études à Constantinople, à la fin desquelles il obtint un poste dans le palais de l'empereur. Dégoûté du monde qu'il connaissait à peine, et touché de ce passage de l'Évangile où Jésus-Christ dit à un jeune homme riche qui semblait avoir gardé les commandements de Dieu dès son enfance : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. Puis venez et me suivez. » Alexandre n'imita point le jeune homme qui s'en alla tout triste. Mais quittant le service des empereurs de la terre pour suivre Jésus-Christ, il se défit de sa charge, dont il distribua le prix et les revenus aux pauvres, avec tout son patrimoine qui était fort ample. Il se retira aussitôt dans un monastère de la Syrie, loin de ses parents et de ses amis, pour être plus libre de servir Dieu dans la solitude et la pénitence.

Il se mit sous la discipline d'un pieux abbé nommé Élie, pendant quatre ans, au bout desquels il passa dans le fond d'un désert, près de l'Euphrate, avec la résolution d'y pratiquer encore

Digitized by Google

plus exactement la pauvreté et d'y parvenir à une plus grande perfection.

Il alla ensuite prêcher l'Évangile aux peuples de la Syrie et de la Mésopotamie : ses prédications eurent un si grand succès, que les habitants, pour reconnaître l'important service qu'il venait de leur rendre, voulurent l'élire leur évêque, mais Alexandre, afin d'éviter leur poursuite, sortit secrètement du pays, et se retira dans un lieu qui servait de retraite à trente voleurs. Le Saint les convertit par ses exhortations, et il leur bâtit un monastère sur les bords de l'Euphrate. Il leur prescrivit des règles, et voulut que Dieu y fût loué sans interruption ; ce qui fit donner à ces religieux le nom d'*Acémètes*, comme si on eût voulu dire qu'ils ne dormaient pas.

C'était une discipline nouvelle où l'on chantait jour et nuit les louanges de Dieu sans interruption. Sa communauté s'étant accrue en peu de temps jusqu'au nombre de quatre cents religieux, de toute sorte de nations, il les divisa en plusieurs chœurs, selon les heures du jour et de la nuit, de telle sorte que, se succédant les uns aux autres, chaque chœur revenait à l'office plusieurs fois dans l'espace de vingt-quatre heures, au bout desquelles le cercle ou la période achevée recommençait dans le même ordre, sans qu'il y eût aucun vide en ce sacrifice continuel de louanges offertes à Dieu.

Ainsi c'était une psalmodie perpétuelle qui n'était interrompue ni par le repos de la nuit, ni par les heures du repas, ni par les autres exercices de la vie religieuse, qui s'observaient d'ailleurs par une suite de cette belle économie avec autant de régularité que si personne n'eût été employé à la psalmodie.

Alexandre, outre ce monastère, en fonda encore un à Constantinople, et un autre à l'embouchure du Pont-Euxin, et ils devinrent célèbres par la vie exemplaire qu'on y menait.

Alexandre mourut en l'an 440, après avoir soutenu pour Jésus-Christ, pendant cinquante ans, les persécutions des idolâtres, des hérétiques et des mauvais catholiques ; la nudité, la faim, la soif, outre les travaux les plus rudes de la pénitence.

On l'honore aujourd'hui à Constantinople.

Digitized by Google

## SAINT ISIDORE L'HOSPITALIER [1].

Ce Saint vivait depuis plusieurs années dans la solitude sur la montagne de Nitrie, lorsque saint Athanase l'en tira pour l'élever au sacerdoce et à la dignité de xénodoque ou d'hospitalier d'Alexandrie. Il édifia cette grande ville par le spectacle de toutes les vertus chrétiennes.

Étant à table, il lui arrivait souvent de dire, les larmes aux yeux : « Moi qui suis une créature raisonnable, faite pour jouir de la possession de Dieu, je me sers de la nourriture des animaux au lieu de manger le pain des Anges. »

Il ne porta point de linge jusqu'à sa mort, si l'on en excepte la bandelette de lin que les prêtres avaient alors à la tête. Jamais il n'entra dans le bain ni ne mangea de viande ; jamais il ne sortit de table sans être resté sur son appétit.

Il était si fortement occupé de Dieu, qu'il lui arrivait quelquefois, dans les heures du repos, d'être ravi en esprit, au point qu'il ne pouvait plus ni parler, ni se mouvoir.

Il demeura toujours inviolablement attaché à saint Athanase, dont le parti était celui de l'Église catholique ; et après la mort de ce saint Évêque, arrivée en 373, il défendit généreusement sa mémoire. Il garda la même conduite sous Pierre II et sous Timothée Ier, qui gouvernèrent successivement l'Église d'Alexandrie, après saint Athanase. Enfin il eut la gloire de partager avec les catholiques toutes les persécutions des Ariens. Il se retirait de temps en temps dans le désert de Nitrie, afin d'entretenir en lui l'esprit de recueillement et de mortification.

Théophile, qui succéda à Timothée Ier sur le siége d'Alexandrie, donna d'abord à Isidore les plus grandes marques d'estime et de confiance ; il le députa même à Rome vers le Pape saint Damase, et voulut le faire élire archevêque de Constantinople après la mort de Nectaire. Mais Isidore perdit les bonnes grâces

[1] Cette vie, ainsi que celle de saint Isidore de Scété, qui va suivre, sont empruntées à Godescard.

Digitized by Google

de son patriarche, pour n'avoir pas voulu se prêter à ses vues dans l'injuste persécution qu'il suscita à Pierre, archiprêtre d'Alexandrie.

Un autre fait rapporté par Socrate acheva de brouiller entièrement Théophile avec le Saint. Une riche veuve avait donné à Isidore mille pièces d'or pour habiller et secourir les pauvres femmes de la ville, mais à la condition que le Patriarche n'en saurait rien : elle craignait que ce Prélat, qui avait la fureur de bâtir, n'employât pas cette somme conformément à ses goûts. Isidore promit le secret ; mais Théophile fut instruit de tout par ses espions : il en fut vivement piqué, et ne pensa plus qu'aux moyens de se venger. Il ne garda donc plus de mesures et comme son ennemi ne donnait point de prise, il eut recours à de faux prétextes pour le chasser de son Église. Le Saint se réfugia sur la montagne de Nitrie, où les solitaires le reçurent avec beaucoup de respect.

Sa réputation était si bien établie, que quand Pallade, évêque d'Hélénopolis vint en Égypte pour y embrasser la vie ascétique, il alla d'abord le consulter. Isidore, avant de lui donner définitivement son avis, exigea qu'il prît du temps pour s'exercer aux diverses pratiques de la pénitence, sous la conduite d'un habile maître de la vie spirituelle ; c'était Dorothée le Thébain, qui chaque jour ne prenait pour toute nourriture que six onces de pain, avec une petite poignée d'herbes.

Pallade lui ayant représenté qu'il épuisait, à force d'austérités, un corps déjà cassé de vieillesse, il lui répondit : « Je le tue, ce corps, parce qu'il veut me tuer. »

Cependant la vengeance de Théophile n'était pas encore satisfaite, il poursuivit Isidore jusque dans le désert. Il confondit sa cause avec celle de quelques moines de Nitrie qui avaient donné dans les erreurs des Origénistes, et lui fit souffrir, comme à eux, les plus indignes traitements.

Le Saint se retira, en 400, à Constantinople, où saint Jean Chrysostome le reçut à sa communion, ayant toutefois exigé auparavant, et de lui et des solitaires qui l'accompagnaient, la condamnation expresse des erreurs qu'on leur imputait. La protec-

Digitized by Google

tion ouverte que lui accorda saint Chrysostome, le justifie pleinement de l'accusation d'origénisme, auquel il dit d'ailleurs anathème. Théophile se réconcilia même avec Isidore et les autres moines de Nitrie, après une légère soumission, et les rétablit dans la communion de l'église de Chalcédoine, au synode du Chêne, sans entrer dans aucune discussion par rapport à leur foi, et sans parler des livres d'Origène.

Il est vrai que saint Jérôme compte Isidore parmi les Origénistes; mais il avait été trompé par les accusations de Théophile, qui l'avait aussi tellement prévenu contre Jean Chrysostome, qu'il traduisit en latin un ouvrage que ce Patriarche avait composé contre la mémoire de ce grand Saint.

Isidore mourut à Constantinople en 404; il est honoré par les Grecs et les Latins. Quelques auteurs le confondent avec cet Isidore nommé sous le 15 janvier dans le Martyrologe romain; mais le Martyrologe parle en cet endroit de saint Isidore de Scété, dont nous allons lire la vie.

---

## SAINT ISIDORE DE SCÉTÉ.

On n'a jamais porté plus loin que ce Saint la douceur, la chasteté, la mortification, l'esprit de prière et de recueillement. Un jour qu'il allait vendre au marché quelques petits paniers, il sentit un mouvement de colère s'élever dans son cœur : il laissa aussitôt ses paniers et s'enfuit.

Comme on l'exhortait dans sa vieillesse à modérer un peu ses travaux, il répondit : « Pourrions-nous rester oisifs, ou même nous ménager, lorsque nous considérons ce que le Fils de Dieu a fait pour nous? Quand bien même mon corps serait la proie des flammes, et que mes cendres seraient jetées au vent, tout cela devrait encore être regardé comme rien. »

Était-il tenté de désespoir, il disait au démon : « Dussé-je être damné, tu seras encore plus bas que moi en enfer. Dussé-je être précipité dans un malheur éternel, non, jamais je ne cesserai de servir mon Dieu. »

Il chassait les pensées d'orgueil, en se disant à lui-même :

Digitized by Google

« Suis-je tel que l'abbé Antoine, tel que l'abbé Pambon, tel que les autres Pères, qui ont été si agréables à Dieu? »

Un des Frères qui le trouva un jour les yeux baignés de larmes, lui demanda pourquoi il pleurait : « Je pleure mes péchés, dit-il. N'eussions-nous offensé Dieu qu'une fois, nous n'aurions pas assez de larmes pour pleurer un si grand malheur. »

Isidore mourut quelque temps avant l'année 391.

## SAINT FULGENCE,

ÉVÊQUE DE CARTHAGÈNE.

Saint Fulgence (*Flavius Fulgentius*) naquit à Séville en l'an 556. Il avait pour père Séverien, gouverneur de sa province, et pour mère Théodora, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths. Saint Léandre et saint Isidore étaient ses frères, et sainte Florentine leur sœur. Dès son enfance, il manifesta le germe de toutes les vertus et les meilleures dispositions aux sciences : aussi fit-il de grands progrès dans la piété et dans l'étude. Il reçut presqu'en même temps le doctorat et les ordres sacrés ; et il brilla par ses écrits sur le Pentateuque, sur le livre des Rois, sur Isaïe et les douze petits Prophètes, sur les Évangiles, sur les Psaumes et plusieurs autres sujets.

Lucinien, évêque de Carthagène, ayant été empoisonné, comme on le croit, à Constantinople, où il avait dû se rendre, les vœux du peuple lui donnèrent pour successeur un prêtre de Séville nommé Dominique. Mais le bon prêtre était accablé de tant d'infirmités qu'il n'avait pas la force de porter le poids de toutes les obligations que lui imposait son diocèse, et il suppliait le roi catholique Récarède de lui choisir un coadjuteur. Récarède, qui était parent de Fulgence et qui connaissait sa science et son zèle, le proposa pour ce poste et lui fit donner aussi l'évêché d'une ville appelée alors Astigis et aujourd'hui Excija. Après la mort de Dominique, Fulgence lui succéda sur le siége de Carthagène. Il chassa de son diocèse les loups ravissants qui y semaient des hérésies et des schismes, et ramena les ariens à la foi. Dans les maladies, comme dans la santé, il fit face à tous les besoins de

Digitized by Google

son Église, qu'il rendit prospère. Il mourut très-vénéré en 638 ; et ses saintes reliques furent transférées à Séville, auprès de celles de son frère Isidore et de sa sœur Florentine. L'Espagne l'honore le 15 janvier.

## SAINT EPHYSE,

MARTYR.

Ephyse, né à Jérusalem vers le milieu du IIIe siècle, sortait de parents idolâtres et était païen lui-même. Sa famille ayant un certain éclat, il vint à Rome, où ses amis lui ouvrirent la voie des dignités et des honneurs. Cependant il avait le cœur droit et peu porté à l'ambition.

Après avoir débuté par quelques charges publiques, il se vit nommé par Dioclétien gouverneur de la Sardaigne. Il y allait avec la mission de combattre le Christianisme qui se propageait dans cette île. Mais comme si Dieu eût vu en lui un autre saint Paul, il l'arrêta en chemin. Ephyse aperçut tout à coup dans les airs une croix éclatante ; une voix qui sortait de cette croix l'appela par son nom ; et si on ne rapporte pas ce que cette voix lui dit, les faits parlent assez ; car, abandonnant tout ce qui pouvait l'attacher au monde, il se fit baptiser et entra prêchant l'Évangile dans ce pays où on le chargeait de le persécuter.

La nouvelle d'un événement si imprévu parvint bientôt à Rome. Dioclétien furieux envoya sur-le-champ un autre gouverneur nommé Jules, avec l'ordre de saisir Ephyse et de le livrer aux bourreaux. Aussitôt que l'émissaire du tyran fut entré à Cagliari, il fit arrêter Ephyse, le jeta dans un cachot, et lui donna l'ordre de renier son Dieu. Les menaces ne faisant sur le prisonnier pas plus d'effet que les prières, le gouverneur le fit battre de verges.

Pendant qu'on le déchirait ainsi, il demanda qu'on le conduisît au temple d'Apollon ; Jules, croyant l'avoir soumis, suspendit le supplice et dirigea le patient au temple où il espérait triompher de lui. A la vue de l'édifice, Ephyse s'arrêta, se jeta à genoux et se mit à prier avec ferveur. Le gouverneur triomphait. Mais

Digitized by Google

aussitôt l'édifice païen s'écroula tout entier, avec un bruit épouvantable, qui fit fuir en tumulte la foule effrayée. On reconduisit le prisonnier à son cachot, et comme le miracle qui venait d'avoir lieu ne laissait plus d'espoir de faire changer Ephyse, il eut la tête tranchée en l'an 300 ou 301.

Le cachot où il fut enfermé à Cagliari est resté un lieu vénéré. Des populations vont là et aussi à l'église qui lui est dédiée, implorer son intercession.

Saint Ephyse est fêté le 15 janvier et le 13 février.

---

## SAINT BONT OU BONET,

### ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Saint Bont (*Bonitus*) que le vulgaire appelle aussi saint Bonet et saint Bonit, sortait d'une des meilleures familles de l'Auvergne. Il fut élevé avec grand soin dans l'étude des lettres et dans la piété. Il suivait encore les écoles, occupé de l'étude du droit civil, lorsqu'il perdit son père Théodat. Alors il quitta son pays et s'en alla à la cour de Sigebert III, roi d'Austrasie. Ce prince, qui a mérité d'être mis au catalogue des Saints, conçut une estime et une affection toute particulière pour Bonet, dès qu'il l'eut connu. Il le fit d'abord son grand échanson : mais ayant remarqué qu'outre beaucoup de vertu et de piété il avait encore de grands talents pour les affaires, il lui donna son sceau et l'éleva à la charge de référendaire, qui alors était la même que celle de chancelier ou de garde des sceaux. Il exerça cette charge avec intégrité pendant près de trente ans, menant la vie d'un Religieux par sa conduite, par sa charité, et par l'innocence de ses mœurs.

Il fit observer, par tout le royaume d'Austrasie, la justice et la Religion dans leur pureté, sous le règne de quatre rois. Mais Thierry III, ayant réuni l'Austrasie à la monarchie française, après la mort de son cousin saint Dagobert II, fils de saint Sigebert, il donna à saint Bonet le gouvernement de la Provence, ou si l'on veut, de Marseille, qui passait alors pour la première province du royaume. Bonet la gouverna neuf ans, et par sa



Digitized by Google

douceur, il gagna tellement les cœurs des peuples, qu'il fut regardé comme le père commun de la Provence, l'appui des faibles et des pauvres, le protecteur des veuves et des orphelins.

Il se conduisait dans ces grands emplois plutôt en Évêque qu'en magistrat séculier, jeûnant et priant, veillant sur tous les besoins de ses administrés avec une attention infatigable, faisant de grandes aumônes, délivrant les prisonniers et rachetant les captifs, pacifiant les différends, réconciliant les esprits et portant tout le monde à la vertu, à la piété, par ses recommandations et ses exemples.

Cette vie chrétienne engagea saint Avit le Jeune, son frère aîné, qui était évêque de Clermont, lorsqu'il se vit au lit de la mort, à demander au roi Thierry Bonet pour son successeur; et on vit par la suite que c'était l'Esprit de Dieu plutôt que l'amour fraternel qui le faisait agir. Saint Bonet jusque-là était un vertueux chrétien; mais la grâce de l'ordination le fit paraître bien autrement dévoué. Elle lui fit renouveler, avec plus d'ardeur qu'il n'avait encore fait, ses austérités accoutumées. Ses veilles, son oraison et tous les exercices de sa piété et de sa charité, portant le caractère épiscopal, furent d'une édification et d'un effet bien plus grand qu'auparavant sur les esprits de ceux à qui il devait l'exemple.

Il y avait plus de dix ans qu'il gouvernait l'Église de Clermont, lorsque les fréquentes réflexions qu'il faisait sur la vocation divine et sur les obligations d'une charge aussi redoutable, aussi difficile à remplir que celle de l'épiscopat, lui firent naître quelques scrupules à propos de la démarche qui l'avait fait Évêque. Il craignit que son élection ne fût pas assez canonique parce qu'elle s'était faite à la sollicitation de son frère. Il alla consulter sur cela un grand serviteur de Dieu à Salignac : c'était saint Théau ou Thillon, ancien disciple de saint Éloy, et sur la réponse qu'il en reçut, il se démit de l'épiscopat, avec l'agrément du roi, fit élire un autre Évêque à sa place, distribua son bien aux hôpitaux, aux églises, aux monastères, et alla s'enfermer dans l'abbaye de Manlieu au diocèse de Clermont, pour y consacrer le reste de ses jours à la pénitence sous l'habit de religieux.

Digitized by Google

Il passa près de quatre ans dans cette maison, donnant à ses Frères des exemples merveilleux d'humilité et de mortification. Mais par une résolution un peu surprenante dans un reclus de quatre-vingts ans, il quitta ce monastère pour aller à Rome visiter les tombeaux des saints Apôtres. Néanmoins les miracles qu'il fit en chemin et à son retour ne laissent aucun lieu de douter que c'était l'Esprit de Dieu qui le conduisait.

Passant par Lyon, il réconcilia l'évêque Godin avec le gouverneur de la Bourgogne, que l'auteur de sa vie appelle duc et prince. Il fut reçu en Italie par Aripert II, roi des Lombards, avec beaucoup d'honneur et de bienveillance ; et en récompense de son accueil, il obtint pour ce prince, par ses prières, la victoire sur Luitpert, son ennemi. Il s'agit ici de la bataille de Pavie, qui fut donnée en l'an 705 ; ce qu'il est à propos de remarquer pour réformer les calculs qu'on a faits de la vie de ce Saint.

Il revint l'année suivante de Rome à Lyon, suivi de beaucoup de captifs qu'il avait rachetés du reste de ses biens. Il y passa quatre ans dans l'exercice continuel de ses œuvres de piété, de miséricorde et de charité, donnant l'exemple d'une patience admirable dans les douleurs de goutte dont il était travaillé.

Ce fut pendant cet intervalle qu'il réconcilia Nordebert, son successeur au siége de Clermont, avec son adversaire. Il mourut de la goutte peu de jours après cette bonne action, âgé de quatre-vingt-six ans, le 15 janvier de l'année 710, et il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre des Bénédictines de Lyon. Dieu rendit son tombeau glorieux par la guérison d'un paralytique et par beaucoup d'autres miracles.

Six ans après, Nordebert, évêque de Clermont, fit demander à l'évêque de Lyon le corps du Saint, mais il ne put l'obtenir. Procule, successeur de Nordebert, fut plus heureux dans une seconde tentative qu'il fit en 723 auprès de l'évêque Foucauld, qui avait succédé à Godin. Il lui envoya les abbés de Manlieu, de Volvic et de Sainte-Thècle, avec un grand nombre d'ecclésiastiques et de Religieux, qui furent si persévérants dans leurs prières et leurs pieuses importunités, que Foucauld leur laissa enfin transporter le corps du Saint à Clermont, où Procule le mit

Digitized by Google

dans l'église de Saint-Maurice, qui depuis a porté le nom de Saint-Bonet.

On célèbre cette translation le 6 juin. Il s'en fit depuis une autre, de cette église dans la cathédrale, où sont restées depuis lors les reliques du Saint, mais on en a eu des parties à Paris, dans l'église de Saint-Bont, près de Saint-Merry, et dans celle de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Tout ce qu'on vient de lire jusqu'ici est tiré de Baillet, qui ne parle pas des miracles obtenus par saint Bonet, nous en citerons quelques-uns que les Bollandistes ont publiés, que Salasar a consignés dans son Martyrologe, et que Jacques Branche dans sa *Vie des Saints de l'Auvergne* raconte ainsi :

« Dieu qui révèle et relève ses Saints d'autant plus qu'ils s'abaissent, glorifia tellement ce saint Prélat qu'on l'eût pris pour un Thaumaturge, car l'eau dont il avait lavé ses mains guérit plusieurs malades, son seul attouchement fit marcher droit des boiteux, par sa prière il chassa les démons des corps qu'ils possédaient et à sa seule parole une femme aveugle recouvra la vue.

« Mais le prodige qu'il faut estimer le plus dans la vie de ce grand Saint est une faveur très-glorieuse qu'il reçut de la très-sainte Vierge. S'étant retiré la veille de la fête de l'Assomption, dans l'église de Saint-Michel, il y demeura seul, voulant y passer la nuit en prière ; à minuit la très-sainte Vierge, entourée d'une multitude de Saints et d'Esprits bienheureux, remplit cette église de clartés et de mélodies célestes. Comme on demandait à la Mère de Dieu qui célébrerait la sainte Messe, la très-sainte Vierge répondit que son serviteur Bonet était là et qu'il n'en fallait pas chercher d'autre. A ces paroles le Saint, plein d'humilité, se serra contre un pilier qui s'amollit et garda l'empreinte de son corps. Mais les Anges le prenant par la main, le conduisirent à l'autel, où tout était préparé. Ayant été revêtu des ornements sacerdotaux, il célébra les divins Mystères, après quoi la très-sainte Vierge lui fit présent de la chasuble dont il s'était servi [1] ; elle

[1] Vincent de Beauvais assure qu'on ne peut deviner de quelle matière est composée cette robe, et croit qu'elle a été tissue par les Anges.

Digitized by Google

était d'une étoffe inconnue, fort légère et délicate. On la conserva à Clermont, jusqu'à la Révolution, où elle fut brûlée.

M. Paulin Pâris, au tome IV de sa publication des *Manuscrits français de la Bibliothèque impériale*, a signalé plusieurs poèmes français qui célèbrent ce miracle, et Salasar dans son Martyrologe espagnol, a conservé un poème en vers léonins, dont nous citerons les quatre derniers vers :

*Ut divinum opus digne, vir peregit et benigne,*
*Virgo Mater viro vestem, pro mercede dat cœlestem,*
*Agit grates, reddit vota, laudat Deum mente tota*
*Et quam virgo sibi dedit, sumit vestem et abscedit.*

## SAINT EMEBERT,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI.

Saint Emebert, né au château de Ham en Flandre, était fils du comte Witger et de sainte Amelberge : sainte Gudule et sainte Reinilde étaient ses sœurs. Il fut élevé dans les sentiments d'une grande piété ; et sur la réputation de vertu dont il jouissait dans le pays, on le choisit en 705 pour succéder à saint Vindicien, sur le siége épiscopal de Cambrai et d'Arras. Mais sur la fin de sa vie, il se retira dans un lieu solitaire pour s'y préparer dans le silence et la prière à paraître au jugement de son Dieu. Il mourut à Ham.

La fête de saint Emebert se célèbre à Maubeuge.

## SAINT CÉOLWULF,

ROI.

L'Angleterre n'a pas eu aussi vite que la France son unité. Au VIII^e^ siècle, elle était encore partagée en plusieurs petits royaumes. Mais elle a eu cet honneur que plusieurs de ses rois ont été des Saints.

Céolwulf ou Celvulf était roi des Northumbres ou du Northumberland, qui n'est aujourd'hui qu'une province de cette fière

Digitized by Google

contrée, fière de ses progrès matériels, mais marquée au front par Henry VIII du stigmate de la désertion. Elle a eu le malheur de persécuter assez longtemps la sainte Église sa mère. Par bonheur pour elle, les Saints de ses premiers siècles la ramènent peu à peu au bercail.

Les historiens de Ceolwulf disent qu'il fut sur le trône un modèle de piété. Il était l'ami du vénérable Bède, son compatriote, qu'il visitait souvent dans son monastère de Jarrow ; et c'est à sa prière que le bon religieux écrivit son histoire ecclésiastique de l'Angleterre, depuis l'invasion de Jules César jusqu'à l'an 731. Il la dédia à Céolwulf.

En 738, Céolwulf, qui ne tenait au pouvoir que pour faire le bien, céda sa couronne à son fils Edbert, et se retira au monastère de Lindisfarne, où il fut le modèle des moines. Il y mourut le 15 janvier de l'an 740.

---

## SAINT AFFRIQUE,

ÉVÊQUE.

Ce Saint que les historiens ont négligé, était évêque de Cominges en Gascogne. On a peu de détails sur sa vie. Mais son tombeau fut signalé par tant de miracles qu'il devint un pèlerinage célèbre, et qu'il amena la fondation d'une ville, aujourd'hui Saint-Affrique, chef-lieu d'arrondissement dans l'Aveyron. On le fête en divers lieux, le 15 janvier, le 8 février et le 1er mai, jour de sa mort.

Les Huguenots, au XVIe siècle, pillèrent sa châsse d'argent, ornée d'or et de pierreries ; ils détruisirent son tombeau élevé sur quatre gracieuses colonnes ; et n'ayant pas le loisir de brûler ses os, ils les jetèrent dans un puits voisin, qu'ils comblèrent ensuite. Mais on en a retiré plus tard et recueilli quelques portions. Nous ignorons si ces restes vénérés ont été visités aussi par les vandales de 1793.

Digitized by Google

## SAINTE IDE OU MIDE,

ABBESSE.

Sainte Ide ou Mide, qu'on appelle aussi Itha ou Ithe était de Nandési, dans le comté de Waterford. Elle descendait d'une famille royale d'Irlande.

Ayant consacré sa virginité à Dieu, elle se réfugia au pied du mont Luach, dans le diocèse de Limerik ; elle y fonda un monastère de religieuses connu sous le nom de Cluaincre-d'hail. Elle vécut là dans un recueillement continuel et dans la plus austère mortification. Dieu l'appela à lui le 15 janvier 569.

On faisait autrefois sa fête dans toute la contrée de Nandési, qui est aujourd'hui la baronnie de Desse. Colgan l'appelle la seconde Brigide d'Irlande.

## SAINTE TARSITIE,

VIERGE.

Le corps de sainte Tarsitie fut honoré longtemps dans l'église de Saint-Vincent de Rhodez. Quelques-unes de ses reliques sont maintenant perdues. Tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'elle était fille d'Ansbert, aïeul d'Arnoul, maire du palais d'Austrasie, tige de la dynastie Carlovingienne ; qu'elle abandonna la cour, alors livrée aux crimes et aux débordements ; qu'elle s'enfuit à Rodelle près de Rhodez, par amour pour la pureté des vierges, et qu'elle y vécut saintement dans une grotte où elle mourut le 15 janvier, vers la fin du VI^e^ siècle.

## LE BIENHEUREUX JACQUES LE TOSCAN,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Le bienheureux Jacques naquit dans un bourg de la Toscane. Dès ses premières années il montra beaucoup d'inclination à la piété. Il mettait son plus grand plaisir à visiter les églises. Ce-

Digitized by Google

pendant on lui fit étudier les belles-lettres et le droit-civil, et il y fit beaucoup de progrès. Quand il eut achevé ces études, il demanda la part de bien qu'on lui destinait, afin de l'employer à soulager des pauvres et à rétablir un hôpital situé près du bourg où il était né. Il s'y consacra au service des malades et s'y dévoua aux plus rudes mortifications, dans la vue de soumettre la chair et de conserver intact le trésor de sa pureté; puis, afin de régler ses pratiques de piété, il prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François.

Son amour pour la justice le rendit le défenseur des opprimés, et surtout de la veuve et de l'orphelin. Sa charité s'étendait à tous les pauvres, à tous les malades qu'il secourait, soignait et pansait, et auxquels il rendait sans répugnance tous les services que leur état exigeait. Tant de bons services rendus dans la seule vue de se rendre agréable à Dieu, excitèrent la vénération et la reconnaissance dans le cœur de ses concitoyens qui voulurent contribuer de leurs moyens aux bonnes œuvres de Frère Jacques.

En examinant les papiers de l'hôpital où il demeurait, Jacques se convainquit qu'un des principaux habitants de Chiusi avait usurpé quelques portions de biens de cette maison de charité, il s'adressa d'abord à lui pour l'engager à restituer; mais n'ayant pu l'y déterminer, il poursuivit la restitution juridiquement, d'abord à Chiusi, puis à Pérouse, et enfin à Rome : partout la cause de l'usurpateur fut jugée mauvaise, et l'Hospitalier gagna la cause des pauvres.

L'usurpateur, outré de voir sa conduite démasquée, prit un parti extrême, il fit assassiner le vertueux Jacques, comme il revenait de Chiusi à son hôpital. Le Saint reçut le coup de la mort avec une résignation parfaite et en priant Dieu pour ses meurtriers.

Pour cacher le crime qu'ils venaient de commettre, les assassins jetèrent son corps dans un fossé, qu'ils comblèrent de ronces et d'épines. Mais cette précaution fut inutile. Des bergers qui amenèrent paître leurs troupeaux auprès du fossé, virent un poirier sauvage chargé de fleurs, quoique ce ne fût pas la saison. Ce

Digitized by Google

phénomène les surprit, et l'on ajoute qu'ils allaient fuir de frayeur, lorsqu'une voix inconnue les retint ; ils découvrirent le corps de Jacques, et quelques-uns d'eux se détachèrent pour aller avertir ses concitoyens, qui vinrent en hâte au fossé.

Tandis que l'on dressait les actes nécessaires pour constater l'assassinat, les gens de Chiusi qui n'avaient pas moins de vénération pour Jacques que ceux de sa bourgade, survinrent et leur contestèrent la possession du corps du défunt. Les contendants n'ayant pu s'accorder, prirent un avocat pour arbitre commun, et celui-ci ayant conseillé aux deux partis de s'en rapporter à ce qui semblerait être la volonté du ciel, on plaça le corps sur un chariot attelé de deux jeunes taureaux sans que personne les guidât. Par ce moyen il fut décidé que Jacques serait inhumé dans son hôpital, ce qui fut fait avec beaucoup de pompe.

On place l'époque du meurtre du bienheureux Jacques au 15 janvier de l'an 1304.

Dieu permit qu'après la mort de son serviteur, il s'opérât plusieurs miracles, et l'an 1378, c'est-à-dire soixante-quatorze ans après son décès, on trouva son corps exempt de toute corruption. Il fut placé alors dans un autre tombeau. C'était ce bienheureux qui possédait le cordon de saint François, dont saint Bonaventure fait mention : un de ses oncles le lui avait transmis.

---

## LE VÉNÉRABLE FRÈRE FRANÇOIS DE GUTTA,

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Une famille de cultivateurs, établie à Gutta dans la province de Castille au royaume d'Espagne, donna naissance à ce vénérable serviteur de Dieu, dont le nom propre était Dumont. Il était très-jeune encore, lorsque travaillant à la vigne il survint un orage violent, qui l'obligea à se retirer dans une grotte que formait près de là un rocher. A peine François est-il entré dans cette asile qu'il entend une voix qui l'appelle par son nom. Il sort, et aussitôt le rocher s'écroule avec fracas.

Le jeune homme sentit d'abord qu'il devait son salut à un avis du ciel, et pour témoigner sa reconnaissance à Dieu d'un si grand

Digitized by Google

bienfait, il résolut d'entrer en religion. Il choisit l'Ordre de Saint-François, et il y fit profession en qualité de Frère lai dans la province de Notre-Dame-de-Pitié.

Dans ce nouvel état, François devint un modèle de ferveur et de pénitence. Sous l'habit le plus grossier il portait un cilice qui s'étendait sur tout son corps ; le pain seul était sa nourriture, et si quelquefois il prenait du bouillon, il y mêlait de l'eau froide et de la cendre afin de lui ôter toute sa saveur. On raconte même qu'il passa tout un carême sans boire, et que quand l'ardeur de la soif le prenait, il promettait à son corps de le satisfaire le jour de Pâques.

Il ajoutait à son jeûne perpétuel une discipline journalière qui durait deux heures et pendant laquelle il récitait la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean, qu'il avait apprise par cœur, car ce saint Religieux ne savait pas lire.

Pour vaquer plus librement à l'oraison il se rendait au chœur bien avant matines, et à quatre heures il allait prendre un peu de repos.

Arrivé au plus haut point de la perfection religieuse, François eut de fréquentes extases. Un novice le trouvant en cet état, appuyé sur sa bêche, le crut mort, et courut avertir les autres religieux, mais on s'assura bientôt que c'était l'effet d'un ravissement qui le rendait immobile.

Le don de prophétie fut aussi une des récompenses que Dieu accorda à ce zélé serviteur. Tandis qu'il demeurait au couvent de Saint-Fructueux près de Braga en Portugal, Didace de Sosa, archevêque de cette ville, vint le voir et se recommander à ses prières. Peu de jours après, François alla l'engager en secret à se préparer à la mort parce qu'elle était prochaine.

Le prélat, qui connaissait la vertu de ce bon religieux, ne négligea pas l'avis qu'il lui donnait, il fit son testament, reçut les Sacrements quoiqu'en parfaite santé, et le quatrième jour il fut attaqué d'une paralysie dont il mourut.

Lorsque l'empereur Charles-Quint se préparait à l'expédition de Tunis, l'impératrice, sa femme, envoya consulter le Frère François sur le succès de cette entreprise. Il répondit qu'elle serait

Digitized by Google

glorieuse à l'empereur ; en effet ce prince prit Tunis sur Barberousse en 1535.

On cite comme exemple de l'efficacité des prières de ce bon Religieux, ce fait qu'un jeune homme plongé dans le désordre et le libertinage l'ayant prié de dire pour lui un Pater et un Ave, aussitôt que le Saint l'eut fait, le pêcheur rentra en lui-même, quitta la vie dissolue, embrassa la vie pénitente de Saint-François, et finit saintement sa vie dans cet état avec celui qui avait contribué à sa régénération.

Aux sollicitations de la duchesse de Bragance, François de Gutta s'en alla au couvent de Borba en Portugal. Il dit à son arrivée, que depuis dix ans le Seigneur lui avait révélé qu'il y mourrait. Il y fut soumis à de vives tentations qu'il vainquit par la prière, et parvenu à une heureuse vieillesse, il mourut saintement au couvent de Notre-Dame-de-Consolation près de Borba, le 15 janvier de l'an 1538.

---

## LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS DE CAPILLAS,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS, CONFESSEUR DE LA FOI.

François-Fernandès de Capillas, d'une illustre famille espagnole, avait été élevé avec beaucoup de soin par ses parents. Ayant passé ses jeunes années dans le siècle avec la sagesse, et la retenue d'un Tobie, il se consacra à Dieu par la profession religieuse, dans le couvent des Dominicains de Saint-Paul à Valladolid. Toujours fidèle à la grâce de sa vocation, en travaillant à sa propre perfection, il se mit en état de travailler avec fruit à la sanctification des autres. On lui apprit à se détacher du monde et de lui-même, à aimer la pauvreté évangélique, à pratiquer l'humilité, et à ne chercher ses chastes délices que dans l'exercice de l'Oraison, ou dans la lecture des divines Écritures. Une vie retirée et austère, jointe à l'innocence des mœurs, et à une pureté angélique, le zèle du salut des âmes, et un ardent désir de répandre son sang pour la gloire de Dieu : telles furent les dispositions, qui le préparèrent au sacerdoce, et en même temps au ministère apostolique. Capillas l'exerça quelques années avec

Digitized by Google

applaudissement dans sa province d'Espagne : et dès que la volonté de Dieu lui fut connue, par celle des Supérieurs, on le trouva prêt à passer les mers, pour porter au loin la lumière de l'Évangile.

Ce fut l'an 1642 qu'il pénétra dans la Chine, avec le Père François Diaz, Religieux de son Ordre, arrivé avant lui dans l'île Formose, où la Providence les réunit. Capillas s'arrêta d'abord à Fo-gan ; et ayant appris en assez peu de temps la langue mandarine, il s'appliqua aussitôt aux fonctions de l'apostolat. Le zèle qui le consumait, lui persuadant qu'il se devait à tous ceux qui avaient besoin de son ministère, il parcourut à pied plusieurs provinces de ce vaste empire, toujours vêtu pauvrement, ne portant que son Bréviaire et un Crucifix, et ne s'appuyant que sur la vertu de la Croix dans la prédication de l'Evangile.

Il serait difficile de bien exprimer, et les fatigues, qu'il lui fallut essuyer, et les périls, où il se vit souvent exposé dans des chemins toujours difficiles, et toujours dangereux pour un Missionnaire. Mais Jésus-Christ, l'unique objet de ses désirs, et de toutes ses actions, fut aussi sa force, sa ressource et toute sa consolation. Il bénit ses travaux, par les fruits abondants qu'il donna à ses prédications. Un grand nombre d'infidèles instruits et convertis, d'apostats ramenés et réconciliés à l'Église, de vierges consacrées à Dieu, dans un empire où la virginité était encore peu connue, où n'était point honorée la bonne odeur de Jésus-Christ, répandue de toutes parts, par ces nouveaux chrétiens, qu'il purifiait tous les jours par les eaux du Baptême : telle fut la récompense de ses travaux, et la preuve la moins équivoque que la main du Seigneur était avec lui. Il continuait ses fonctions avec ce courage que le succès a coutume d'inspirer, lorsque le mandarin de Fo-gan, poussé par un chinois nommé *Chivan-Hœi*, commença à persécuter cruellement tous ceux qui faisaient profession de la Religion chrétienne, et à faire de plus vives recherches, pour découvrir leurs Pasteurs.

Pendant cette persécution, excitée vers l'an 1645, l'empereur de la Chine, peut-être moins prévenu que la plupart de ses mandarins contre les disciples de Jésus-Christ, envoya un commis-

Digitized by Google

saire général dans la cité de Fo-gan, pour y écouter les plaintes des gentils, et les défenses des chrétiens. Ce visiteur ordonna que les chrétiens d'une part, et les lettrés gentils de l'autre, choisiraient les plus savants d'entre eux pour la défense de leur loi; que la dispute se ferait publiquement en sa présence; et il promit qu'il formerait son jugement sur ce qui lui paraîtrait plus raisonnable. Il tint son audience le jour qu'il avait marqué. Un savant chinois, nommé *Pierre Chin*, digne élève du Père Capillas, parla pour la loi de Dieu, dont il faisait profession, et fit publiquement l'apologie de la Religion chrétienne, de ses ministres et de ceux qui la professaient sincèrement. Le lettré infidèle se plaignit que les chrétiens ne s'assemblaient dans leurs églises, que pour mépriser hautement et fouler aux pieds les lois sacrées de l'empire; qu'ils refusaient aux ancêtres les honneurs, qu'un devoir de piété et la coutume obligent de leur offrir; et qu'ils faisaient brûler leurs tablettes avec une irrévérence sacrilége. L'apologiste des chrétiens répondit, que les fidèles ne s'assemblaient à l'église que pour louer Dieu, lui offrir des sacrifices et des prières, et lui demander la conservation de l'empereur, la paix, et la prospérité de l'empire : que bien loin d'en mépriser les lois, ils les observaient avec toute la fidélité que des sujets doivent à leur prince : qu'à la vérité les chrétiens ne rendaient pas des honneurs sacriléges aux ancêtres, et qu'ils ne reconnaissaient point ces tablettes des morts, comme dignes de leur culte; mais qu'ils priaient pour le repos et le bonheur éternel de ceux qui, ayant connu et servi le Seigneur, étaient morts dans sa sainte Religion. Qu'au reste on ne trouvera point que les chrétiens aient fait violence à personne, pour l'obliger de brûler les tablettes où sont écrits les noms de ces ancêtres; parce qu'ils se contentent d'observer la loi de la charité, qui remontre les choses avec douceur, et les persuade par de bonnes raisons.

Le savant et fidèle Chinois poursuivit sa défense de la loi de Dieu avec tant d'érudition et d'énergie, d'une manière si vive et si pathétique, que le commissaire général de l'empereur prononça en faveur des chrétiens : il déclara que leur loi était bonne puisqu'elle commandait aux hommes de fuir le mal et de faire le

Digitized by Google

bien ; que ses prédicateurs et ses ministres étaient des gens irréprochables et vertueux. Enfin il défendit aux lettrés et aux autres gentils d'inquiéter désormais les chrétiens. Ce juste arrêt devait finir la persécution : il ne fit que la suspendre. Les Bonzes, ennemis irréconciliables de la Religion chrétienne, renouvelèrent leurs intrigues; et par mille mensonges artificieux, ils surprirent et irritèrent de nouveau les mandarins : la persécution recommença bientôt, et avec plus de violence qu'auparavant.

Le saint Missionnaire fut arrêté et traîné en prison, chargé de chaînes par les soldats tartares, le treizième jour de novembre 1647. On le saisit dans le temps qu'il allait administrer les Sacrements, aux environs de Fo-gan, n'étant accompagné que d'un jeune homme, qui portait les ornements sacrés dans une corbeille. Les actes de son martyre portent, que sur les interrogations que lui fit le mandarin, pour savoir chez qui il était nourri et logé, le saint Prédicateur répondit qu'il n'avait point d'autre maison que le monde, ni d'autre lit que la terre, ni d'autre provision que ce que la Providence lui envoyait chaque jour ; ni enfin d'autre but que de travailler et de souffrir pour la gloire de Jésus-Christ, et le bonheur éternel de ceux qui croient en lui. Sa réponse à toutes les autres demandes fut également sage et précise ; et il ne perdit aucune occasion de parler des vérités du salut, qu'il était venu annoncer aux peuples de la Chine. Les opiniâtres gentils ne méritaient pas de les entendre, et elles ne servirent qu'à les irriter davantage contre le missionnaire, car le mandarin indigné, autant de sa fermeté chrétienne que de ses réponses, le fit frapper avec beaucoup de cruauté, avant que de le renvoyer en prison. Le Confesseur de Jésus-Christ y passa les jours et les nuits en oraison, et la parole de Dieu ne fut point captive dans sa bouche. Tous ceux qui eurent la liberté de le visiter, chrétiens ou infidèles, éprouvèrent ce que peut cette parole du salut, dans la bouche d'un Saint et d'un Martyr : par ses vives exhortations, et plus encore par l'exemple éloquent de sa patience héroïque, il continua dans ses liens à faire des conversions.

Mais ce que la miséricorde du Seigneur faisait servir à éclairer, toucher et convertir les uns, était pour les autres une pierre de

Digitized by Google

scandale : et ces nouvelles conversions devenaient dans l'esprit des magistrats infidèles, de nouveaux motifs de faire mourir un homme, qu'ils regardaient comme le destructeur de leur religion, comme un semeur de fausses doctrines, qui méprisait, disaient-ils, les esprits et les dieux du pays. Le mandarin prononça contre lui un arrêt de mort, qui fut exécuté sous les yeux d'un peuple infini le 15 de janvier 1648. Jusqu'au dernier soupir le saint Martyr fit paraître cette constance et cette fermeté qu'il avait montrée dans toutes les occasions : il ne cessa de louer le Seigneur de ce qu'il voulait bien agréer son sacrifice et de le prier de graver par sa grâce, dans les cœurs de tous les Chinois, la sainte loi, qu'il allait sceller de son sang. Aussi la mort précieuse de cet ami de Dieu, bien loin d'intimider les chrétiens, les remplit au contraire de courage, et les affermit dans la résolution de persévérer toujours dans la foi, que le saint Martyr leur avait fait embrasser.

A Macao, dans les Philippines et en Espagne, on honora ce triomphe par de solennelles actions de grâces. La tête du Saint fut portée bientôt après à Manille, et de là au couvent de Saint-Paul à Valladolid. Son corps, après avoir été exposé deux mois entiers sans se corrompre, fut mis en dépôt dans une maison de chrétiens, et préservé miraculeusement des flammes, dans un incendie qui réduisit cette maison en cendres. (TOURON.)

## SAINT MICHÉE,

PROPHÈTE.

Michée, surnommé le Jeune, pour être distingué de Michée, fils de Jemla, qui vivait cent cinquante ans avant lui, était de Morasth, bourgade de Judée dans la seconde région de la tribu de Juda, distante de sept à huit lieues de Jérusalem. Il parut principalement sous les règnes de Joathan, d'Achaz et d'Ézéchias, rois de Juda, et prophétisa pendant environ cinquante ans. Les prophéties qui nous restent de lui sont principalement contre Samarie et Jérusalem, c'est-à-dire qu'elles regardent les royaumes d'Israël et de Juda, aux peuples desquels elles annoncent les

Digitized by Google

malheurs dont leur idolâtrie et leurs iniquités allaient être punies.

Au temps du roi Achaz, lorsque Phacée régnait sur les dix tribus, il prédit que la dispersion et la captivité des Israélites de ces dix tribus était prochaine, quoiqu'il témoignât ne le faire qu'à regret. Il dit néanmoins que Dieu toujours rempli de miséricorde, rassemblera les restes d'Israël, et qu'il réunira un jour Jacob tout entier pour ne faire de tout son peuple qu'un troupeau dans un bercail commun. Mais cela regarde visiblement l'Église de Jésus-Christ, et non le retour des Israélites en leur pays, ni même celui des Juifs, quoiqu'il ait prévu que ces derniers devaient être rétablis après la captivité des soixante-dix années.

Sous le roi Ezéchias il s'éleva fortement contre les péchés des princes, des juges, des prédicateurs ou prophètes et des prêtres qui étaient dans Jérusalem et dans le royaume de Juda. Il prédit que ces péchés seraient cause un jour que la montagne de Sion, qui était la cité de David et où était le palais des rois, serait labourée comme un champ, où il ne se trouverait plus de vestiges de bâtiment, que la montagne où le temple du Seigneur était bâti, deviendrait une forêt; et que la ville de Jérusalem serait réduite à la fin en un monceau de pierres.

Le roi Ezéchias qui avait de la piété prit en bonne part ces fâcheuses prédictions et les véhémentes prédications que le Prophète faisait contre les vices; il exhorta lui-même le peuple à profiter des avertissements et des menaces que le Seigneur leur faisait faire. Ils reconnurent leurs fautes et offrirent leurs prières à Dieu, qui détourna ou différa les maux dont il les avait menacés jusqu'à la quatrième génération.

Cet exemple servit depuis à sauver le Prophète Jérémie de la fureur du peuple, qui voulait le faire mourir à cause de la liberté qu'il avait prise de prédire les mêmes calamités. Michée, après avoir annoncé la désolation et le triste sort de la montagne de Sion, prédit l'établissement de l'Église sur la vraie Sion et sur la montagne du Seigneur. Mais dans les derniers temps, dit-il, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur, cette

Digitized by Google

montagne prédestinée, avant tous les temps, s'élèvera au-dessus des monts et des collines. Les peuples y accourront en foule et diront : Allons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob. Là, il nous enseignera les voies et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem.

Il prédit aussi que le Messie devait naître dans Bethléem, appelée Ephrata, marquant en même temps que la génération de Celui qui devait sortir de ce lieu pour régner sur Israël, était dès le commencement et dès l'éternité. C'est ce qui fut reconnu au temps de la naissance de Jésus-Christ par tous les docteurs que le roi Hérode consulta sur ce point, au sujet des mages venus du levant.

Nous ne savons quelle fut la fin du Prophète Michée : quelques Grecs ont prétendu qu'il avait été précipité par les Juifs, qui voulurent se venger de la liberté qu'il prenait de leur reprocher leurs crimes. Il n'y a aucune apparence à croire cela du règne du pieux roi Ezéchias. De sorte que si le fait était véritable, on pourrait le mettre au temps du roi Manassès qui, selon l'Écriture, répandit beaucoup de sang innocent dans Jérusalem et qui fit mourir encore d'autres Prophètes de Dieu lorsqu'ils voulurent s'opposer à son idolâtrie et à ses débauches. Michée fut enterré près du lieu de sa naissance.

## SAINT HABACUC,

PROPHÈTE.

Habacuc, le huitième des douze petits Prophètes, commença à prophétiser, suivant l'opinion la plus commune, au commencement du règne de Joachim. Il est difficile de décider si ce Prophète est l'Habacuc qu'un Ange emporta par les cheveux à Babylone pour donner à manger à Daniel, alors dans la Fosse aux Lions. Ses prophéties ne renferment que trois chapitres. Il prédit à sa nation la captivité, le renversement de l'empire des Chaldéens, la délivrance des Juifs par Cyrus et celle du genre humain par Jésus-Christ.



Digitized by Google

L'oraison qui termine ses prophéties et qui commence par ces mots : *Domine, audivi auditionem tuam et timui*, est un des plus beaux et des plus touchants cantiques de l'Écriture Sainte, rempli d'images vastes, sublimes, magnifiques, de sentiments vifs et profonds.

Les Grecs font la fête d'Habacuc le 2 décembre, et les Latins le 15 janvier.

Sous le règne de Théodose le Grand, l'évêque d'Éleuthérople, qui est une petite ville de la Palestine, distante de six à sept lieues de Jérusalem, eut une vision de nuit. Il lui fut révélé, dans un songe divin, que les deux saints Prophètes Habacuc et Michée étaient enterrés l'un et l'autre en son diocèse : le premier à Cela ; l'autre à Berethsate ou Berethase, qui n'est qu'à une demi-lieue d'Éleuthérople. On trouva en effet les deux saintes reliques aux lieux indiqués. Les habitants appelaient encore le tombeau de saint Michée le monument fidèle, mais ils avaient perdu le souvenir et le nom de celui qu'il renfermait. On avait bâti, à l'endroit où l'Ange enleva saint Habacuc, une église qui est aujourd'hui ruinée. Le Martyrologe romain fait mention de la découverte du corps des deux saints Prophètes par suite d'une révélation divine.

## MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Pèlerinage dans Rome à Notre-Dame du Portique. On y vénère une miraculeuse image de la très-sainte Vierge, que les Anges ont apportée à la bienheureuse Galla, veuve du consul Simmaque.

George Colvener, chancelier de l'université de Douai, dans un livre qu'il a consacré à la gloire de la très-sainte Vierge, raconte qu'en ce jour de l'année 1340, la ville de Tournay se trouvant depuis longtemps assiégée par les Anglais, les pauvres habitants, qui ne pouvaient plus avoir de communication avec le dehors, se virent si cruellement pressés de la famine, qu'ils en vinrent au point de n'avoir plus de quoi vivre trois jours. Dans cette extrémité ils se tournèrent vers la très-sainte Vierge, patronne de leur cité, et lui donnèrent un témoignage de la souveraineté qu'ils lui

Digitized by Google

reconnaissaient. Ils prirent les clefs de la ville, et, le clergé à leur tête, ils se rendirent à l'église cathédrale en priant et pleurant. Là ils déposèrent leurs clefs aux pieds de l'image révérée de Notre-Dame de Tournay, et ils s'abandonnèrent, eux, leurs enfants et tout ce qu'ils possédaient, à la seule protection de Marie. Leur prière sur-le-champ fut exaucée. Car peu d'instants après, la nuit survenue, une terreur panique s'empara des Anglais, qui abandonnèrent leur camp, leurs provisions, leurs bagages et levèrent le siége.

---

## MARTYROLOGE ROMAIN [1].

La fête de saint Paul, premier ermite, qui fut enlevé dans le séjour de la béatitude le 10 de ce mois.

En Anjou, saint Maur, abbé, disciple de saint Benoît, qui l'instruisit dès son enfance. Rien ne montra mieux combien il avait profité des leçons d'un si bon maître, que la manière dont il marcha sur la surface des eaux, ce qu'on n'avait point vu arriver depuis saint Pierre. Ce Saint, ayant été envoyé en France, y bâtit

[1] DECIMO OCTAVO KALENDAS FEBRUARII.

Sancti Pauli primi Eremitæ, qui quarto idus januarii inter Beatorum agmina translatus fuit. — In territorio Andegavensi, beati Mauri abbatis, discipuli sancti Benedicti, cujus disciplinis ab infantia eruditus, quantum in eis profecerit, inter alia quæ apud eum positus gessit (res nova et post Petrum pene inusitata) pedibus super aquas incedens patefecit. In Gallias inde ab eo directus, constructo ibi celebri monasterio, cui quadraginta annis præfuit, miraculorum gloria clarus in pace quievit. — In Judæa, sanctorum Habacuc et Michææ prophetarum, quorum corpora sub Theodosio seniore divina revelatione reperta sunt. — Anagniæ, sanctæ Secundinæ virginis et martyris, quæ sub Decio imperatore passa est. — Caralis in Sardinia, sancti Ephisii martyris, qui in persecutione Diocletiani sub Flaviano judice plurimis tormentis divina virtute superatis, demum abscissis cervicibus victor migravit in cœlum. — Nolæ in Campania, sancti Maximi episcopi. — Arvernis in Gallia, sancti Boniti episcopi et confessoris. — In Ægypto, sancti Macarii abbatis, discipuli beati Antonii, vita et miraculis celeberrimi. — Item, beati Isidori, sanctitate vitæ, fide et miraculis clari. — Romæ, sancti Joannis Calybitæ, qui aliquandiu in angulo domus paternæ, deinde in tugurio in insula Tiberina ignotus parentibus habitavit, a quibus in morte agnitus, clarus miraculis in eodem loco sepultus est, ubi postea in ejus honorem ecclesia constructa fuit.

Digitized by Google

un célèbre monastère, qu'il gouverna durant quarante ans, et mourut en paix, illustré par ses glorieux miracles.

En Judée, les saints Habacuc et Michée, prophètes, dont les corps furent trouvés, par révélation divine, sous l'empire de Théodose le Grand.

A Anagni, sainte Secondine, vierge et martyre, sous l'empereur Dèce.

A Cagliari en Sardaigne, saint Éphise, martyr, qui durant la persécution de Dioclétien, soutenu de la force d'en haut, surmonta les supplices que lui faisait souffrir le juge Flavien; puis, ayant eu la tête tranchée, entra victorieux dans le ciel.

A Nole en Campanie, saint Maxime, évêque.

A Clermont en Auvergne, saint Bonet ou Bont, évêque et confesseur.

En Égypte, saint Macaire, abbé, disciple de saint Antoine, très-célèbre par sa sainte vie et par ses miracles.

Le même jour, saint Isidore, que sa sainteté, sa foi et ses miracles ont rendu vénérable.

A Rome, saint Jean Calybite, qui demeura quelque temps en un coin de la maison de son père, puis sous une cabane dans l'île du Tibre, sans être reconnu de son père et de sa mère qu'à la mort; ayant été illustré par ses miracles, il fut enterré dans le lieu-même où depuis on a bâti une église en son honneur.

**Additions des autres martyrologes.**

Saint Pansophe, martyrisé pour la foi dans Alexandrie, et honoré chez les Grecs, le 15 janvier.

Saint Couhoarn ou Cohorn, moine bénédictin à Redon, au diocèse de Vannes, mort vers l'an 880. On raconte qu'une révélation lui avait annoncé le jour de sa mort. On l'invoque le 15 et le 25 janvier.

Saint Spérande (*Sperandius*), abbé à Gubio et instituteur d'une Congrégation soumise à la règle de Saint-Benoît.

Sainte Faustine, honorée à Côme. Son corps est précieusement conservé dans la cathédrale de Côme. Elle a quitté ce monde le 15 janvier de l'an 600.

Digitized by Google

Saint Abeluze, honoré le 15 janvier chez les Éthiopiens.

Sainte Benu, honorée aussi chez les Coptes.

Sainte Antonine, vierge et martyre, honorée à Cologne, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, comme l'une des compagnes de sainte Ursule.

### Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre-Joseph Cornibert, Frère Mineur, Capucin du couvent de Vesoul, après avoir, sur les vives instances de son avocat, prêté en apparence le serment schismatique, eut horreur de sa désertion et rétracta publiquement sa condescendance. Il fut condamné par le tribunal criminel de la Haute-Loire à la peine de mort, et guillotiné le 15 janvier 1795.

François Valatte, curé de Dampierre au diocèse d'Autun, refusa le serment schismatique, fut expulsé de sa cure et emprisonné à Dijon pour être déporté. Il mourut dans sa prison le 15 janvier 1794.

Digitized by Google

Digitized by Google

# APPENDICE

## PREMIER JOUR DE JANVIER

### LE VÉNÉRABLE VINCENT-MARIE STRAMBI,

DE LA CONGRÉGATION DES PASSIONISTES, ÉVÊQUE DE MACÉRATA.

Le sublime dévouement de Mgr Strambi, qui offrit à Dieu sa vie pour conserver à l'Église le grand Pape Léon XII, l'a rendu cher à tous ceux qui connaissent ce glorieux pontificat. Ses travaux de missionnaire et d'évêque, ses vertus, ses miracles, l'avaient fait aimer de l'Italie : son sacrifice le fit admirer de toute la chrétienté.

Le vénérable Vincent-Marie sortait d'une famille aisée, dont son père, Joseph Strambi, était le chef et le modèle. Il naquit à Civita-Vecchia, dans l'État de l'Église, le 1er janvier 1745, et fut baptisé le même jour dans l'église paroissiale de Sainte-Marie des Frères-Prêcheurs. Il reçut la Confirmation avec une grande ferveur, lorsqu'il était encore dans sa septième année ; et cinq ans après, il commença de manifester sa vocation à l'état ecclésiastique. Il était déjà si charitable, qu'il donna une fois sa chemise à un pauvre et une autre fois son gilet, n'ayant plus d'argent à distribuer. Son père, quoique heureux de sa piété et de sa charité, le vit à regret renoncer au monde, où il espérait pour lui un bel avenir. Il l'envoya cependant faire ses études au séminaire de Montefiascone, puis à Rome et enfin à Viterbe où il suivit le cours de théologie d'un Dominicain aussi remarquable par sa sainteté que par sa science, le P. Soldati. Il fut ordonné sous-diacre le

Digitized by Google

24 mai 1766, et reçut le sacerdoce, dans l'Avent de 1767, des mains de l'évêque de Bagnoréa.

Après avoir prêché le carême de 1768 avec un grand succès, le serviteur de Dieu retourna à Rome pour y achever sa théologie sous la direction du célèbre P. Mamachi; mais dès l'automne le désir d'une vie plus austère, et l'espérance de travailler plus utilement au salut des âmes dans les missions, le firent entrer dans l'Ordre des Passionistes, que fondait saint Paul de la Croix. Il dit adieu à son vieux père et prit l'habit le 24 septembre 1768, au noviciat de Monte-Argentaro en Toscane. Son père écrivit au bienheureux fondateur pour le prier de lui rendre son fils; mais le serviteur de Dieu resta ferme dans sa vocation, et saint Paul de la Croix consola le vieillard en lui révélant que Dieu appelait son fils à une grande sainteté. Le 4 septembre 1769, le vénérable Vincent fit ses vœux. Deux ans après il commença les missions dans le diocèse de Todi, où il convertit beaucoup de pécheurs. Il fut appelé ensuite dans le diocèse d'Amélia, où la moisson, dit le P. Turennius, son historien, ne fut pas moins abondante. Les ennemis les plus opiniâtres se réconcilièrent; les pécheurs les plus endurcis ouvrirent leurs cœurs à la grâce et pleurèrent amèrement leurs désordres; les mauvais exemples et les scandales disparurent; tous enfin, justes et pécheurs, recueillirent des fruits sans nombre des prédications du saint Apôtre.

Il aurait voulu continuer son ministère au milieu des montagnes d'Amélia; mais Clément XIV, qui l'avait en grande estime et qui connaissait ses talents, l'invita à donner une mission à la ville de Spello, dont les habitants menaçaient de se révolter, pour avoir été séparés de l'archidiocèse de Spolète et réunis à l'évêché de Foligno. A peine le saint Missionnaire parut-il sur l'estrade pour annoncer les paroles de paix, que la grâce et la douceur de ses manières, la force et la noblesse de ses raisonnements, la suavité et la conviction qui accompagnaient ses discours captivèrent tous les cœurs. Cet ange de paix étouffa les inimitiés, les haines, les rancunes qui existaient au milieu de ce peuple, et lui fit embrasser, avec une résignation vraiment chrétienne, et l'on peut dire avec joie, les nouvelles dispositions du

Digitized by Google

Saint-Père. Les pécheurs les plus obstinés se réveillèrent de la léthargie de leurs péchés, et se rendirent à la voix de l'Apôtre. On ne parlait plus, dans la cité et dans les environs, que de son zèle, de sa sainteté, de son éloquence, et surtout des conversions sans nombre opérées par son ministère. Bientôt la renommée des travaux apostoliques de Vincent se répandit dans toute l'Italie ; les évêques le demandaient de tous côtés pour réformer leur diocèse. Il évangélisa Barbérano, Corneto, Montefiascone et Civita-Vecchia, sa patrie, et d'autres localités encore. Partout il eut le même succès, partout on vit des conversions éclatantes, partout enfin les mêmes prodiges de grâce opérés par sa prédication.

Rome n'avait pas encore entendu la voix du vénérable missionnaire, car le Saint-Siége était demeuré vacant par la mort de Clément XIV, arrivée le 27 septembre 1775, et le conclave n'avait pas encore élu, vers la fin de cette même année, un nouveau Pape. Elle souffrait de se voir si longtemps veuve de son Pasteur, et dans le désir de hâter le terme de son veuvage, il fut ordonné qu'on ferait, dans toutes les églises, des prières publiques, suivies de prédications. Vincent fut un des orateurs destinés à prêcher cette station ; on lui assigna l'église de Saint Jean-des-Florentins. Ses succès furent très-grands, et ils augmentèrent la haute opinion qu'on avait déjà conçue de sa sainteté, de son zèle et de sa doctrine. Dès ce moment beaucoup de personnes de toutes les conditions le prirent pour directeur de leur conscience. Il prêcha successivement dans les églises de Saint-Charles au Corso, de Saint-Damase, du Gésu, de Saint-Louis-des-Français, et dans plusieurs autres églises. Les grands du siècle, les nobles, les princes, les prélats, le clergé séculier et régulier couraient en foule pour entendre encore sa voix, et se disaient les uns aux autres : « C'est un apôtre, c'est un savant, c'est un saint. » Nous ne pouvons rapporter ici toutes les missions et les retraites qui furent données par Vincent ; il suffira de dire qu'il exerça ce saint ministère pendant l'espace de cinquante ans et qu'il le fit toujours avec ce succès que peuvent seuls obtenir les Saints.

Dieu confirma quelquefois par des prodiges la parole de son

Digitized by Google

serviteur. Un jour qu'il prêchait à Ancône devant un nombreux auditoire, le peuple vit comme des rayons de lumière qui, sortant des yeux de la très-sainte Vierge, allaient s'arrêter sur la poitrine du serviteur de Dieu. Une autre fois qu'il prêchait sur la place Colonne à Rome, il se trouva dans son auditoire un homme qui vivait depuis longtemps dans des habitudes criminelles. Étant arrivé trop tard à l'instruction, force lui fut de rester très-éloigné de l'estrade, et il n'entendit rien des paroles du serviteur de Dieu. Il se borna alors à regarder le prédicateur, mais sa seule vue le fit pleurer à chaudes larmes, et triompha de la dureté de son cœur.

Les missions du vénérable Vincent et de ses compagnons ne duraient ordinairement que quinze jours; dans les grandes villes elles allaient quelquefois au delà. On faisait un discours sur les commandements de Dieu et de l'Église, le matin de bonne heure pour les gens de la campagne et les domestiques; vers dix heures un second pour la noblesse et la bourgeoisie, en forme de retraite; et cela durant sept à huit jours; une retraite également de six à sept jours au clergé; et le soir une troisième instruction sur la confession, les moyens de s'y préparer, etc... ensuite un sermon plus nourri sur les vérités éternelles, ou bien quelque autre point fondamental de la religion, suivi d'une courte méditation sur la Passion de Jésus-Christ. Quelquefois le vénérable Vincent, accompagné de ses confrères et de plusieurs autres personnes, parcourait, la Croix en tête, la ville ou le bourg, s'arrêtait dans les rues les plus populeuses, et là exhortait les habitants, par des paroles chaleureuses et pressantes, à profiter de la grâce de la mission, et terminait sa courte exhortation, qu'on pourrait appeler péroraison, en se frappant avec la discipline jusqu'au sang. Puis la procession s'acheminait vers l'église, suivie de beaucoup d'hommes (les femmes en étaient exclues); et là le saint Apôtre, par de nouveaux motifs de pénitence, donnait le dernier assaut aux cœurs les plus endurcis. Alors il se mettait à la disposition des pécheurs, et bien souvent il lui arrivait de passer une grande partie de la nuit à entendre leurs confessions, et à pleurer avec eux leurs péchés et leurs dérèglements.

Digitized by Google

En décembre 1773, le serviteur de Dieu fut appelé par le bienheureux Paul à enseigner la théologie dans la retraite de Saint-Jean et de Saint-Paul de Rome. Tous les religieux applaudirent à ce choix et présagèrent que Vincent deviendrait un des plus savants et des plus profonds théologiens de la Ville sainte, et qu'il excellerait aussi bien par sa science que par sa sainteté. Vincent seul, par un sentiment de profonde humilité, se jugeait incapable de remplir un tel office. Vaincu par l'obéissance, il se soumit. Il est inutile de dire qu'il s'acquitta parfaitement de cet emploi; il ne visait pas seulement, comme il arrive souvent, à captiver l'esprit de ses disciples, mais il travaillait avant tout à former leur cœur à la vertu, et il y réussit admirablement; car durant tout le temps qu'il occupa la chaire de théologie, il ne fit pas seulement des savants, mais il fit aussi et surtout des hommes de grande vertu, tels que le P. Fortuné Ercolani, plus tard évêque de Civita-Castellana; le P. Ange-Louis de Saint-Raphaël que nous avons connu nous-même, et tant d'autres. Saint Paul était heureux de voir dans le serviteur de Dieu un homme si apte à l'éducation de la jeunesse, et il était émerveillé des progrès qu'elle faisait sous un si habile précepteur, dans les sciences et dans la vertu.

Au mois de mai 1780, le P. Dominique de Saint-Antoine, ayant résigné sa charge de recteur de la Retraite-de-Rome, le P. général Jean-Baptiste de Saint-Vincent-Ferrier, successeur immédiat du bienheureux fondateur, mort le 18 octobre 1775, nomma à cet office le serviteur de Dieu. Dans son nouvel emploi, le vénérable Vincent ne fut pas moins admirable qu'il ne l'avait été dans les autres; son exemple était une règle de conduite pour ses disciples; toujours exact jusqu'au scrupule pour la moindre observance régulière, il gagna l'estime et l'affection de tous ses enfants. Il leur parlait souvent, dans les conférences publiques et privées, de leurs obligations, de la manière de s'en acquitter, et cela avec tant de force, de conviction, de douceur, que tous se sentaient puissamment excités à l'acquisition des vertus, à la fuite des défauts et des imperfections. Les soins temporels d'une communauté nombreuse, et, à cette époque, manquant, pour

Digitized by Google

ainsi dire, de tout, n'altérèrent jamais la paix, la tranquillité, la sérénité de sa belle âme; tant était grande son union avec Dieu, et entier son abandon à la divine Providence. La charge de recteur ne l'empêchait pas de s'adonner au ministère de la parole. Nous le voyons en effet au mois d'août 1781, prêcher à Anagni, où Mgr Antonucci l'avait appelé pour apaiser les esprits aigris et révoltés à cause du synode que le Prélat voulait tenir dans sa ville épiscopale. Le vénérable Vincent eut le don de calmer tous les esprits et de réconcilier les ouailles avec leur pasteur; il leur fit accepter le synode qui fut célébré quelque temps après; il y assista en qualité de théologien, et il fut comme l'âme de cette sainte assemblée. Dans cette même année, le vénérable Vincent, âgé à peine de trente-six ans, fut élu provincial de la province de la Présentation. Trois ans après, en 1784, à l'occasion de la tenue du chapitre provincial, il pria les Pères capitulaires d'accepter sa démission, et il fut nommé Consulteur provincial, puis Définiteur général. Il put alors se donner tout entier aux missions. Au milieu de ses courses continuelles et de ses travaux apostoliques, il écrivit cependant la vie du bienheureux Paul de la Croix, et ensuite l'ouvrage intitulé : *Des Trésors que nous avons en Jésus-Christ*, en trois volumes. Il ne put toutefois le mettre au jour que plus tard, étant évêque, à cause des troubles dont Rome fut le théâtre en 1798. Pie VI ayant été sacrilégement arraché de son siége, le serviteur de Dieu, pour se soustraire aux violences et à la fureur des révolutionnaires, se retira à Ponte-Corvo. Aussitôt que l'horizon politique commença un peu à s'éclaircir, il reçut de son supérieur l'ordre d'évangéliser les villes de Pérouse, Terni, Pièvé, Ferentino. Enfin, au mois de mars 1800, la paix ayant été rendue à l'Église, et Pie VII ayant été élevé sur la Chaire de saint Pierre, le vénérable Vincent revint à Rome, et évangélisa, durant l'espace de presque une année, les cités de Marino, Genzano, Lariccia, les diocèses de Porto, Civita-Castellana et Gaëte. Ce furent là les dernières missions qu'il prêcha en qualité de Passioniste, car il fut dans le consistoire du 20 juillet 1801, promu à l'évêché de Macérata et Tolentino. L'épiscopat se réjouit en apprenant cette nomination; mais les sentiments du serviteur de Dieu

Digitized by Google

étaient bien différents. A peine eut-il appris sa nomination, qu'il fut effrayé des redoutables obligations attachées à la dignité épiscopale. Il fallut les conseils, et même le commandement exprès du Souverain Pontife, pour le décider à l'accepter.

Ainsi assuré de la volonté de Dieu, Vincent s'y soumit avec une abnégation profonde de sa volonté propre. Puis, pour se soustraire aux visites de félicitation, qu'il nommait des *persécutions ennuyeuses*, *moleste persecuzioni*, et pour se préparer avec plus de tranquillité et de loisir à la consécration épiscopale, il se retira dans la solitude de Monte-Cavi.

Le 26 juillet, fête de sainte Anne, Mgr Strambi reçut la consécration épiscopale dans notre église de Saint-Jean et de Saint-Paul de Rome, des mains du cardinal Antonelli, son pénitent; puis, après avoir fait ses adieux à divers cardinaux et à plusieurs prélats de la cour romaine, et demandé la bénédiction apostolique au Saint-Père qui l'accueillit avec beaucoup de bonté, il partit pour son diocèse.

Ses premiers soins furent consacrés aux pauvres, aux infirmes et aux prisonniers. Les besoins spirituels des communautés de la cité furent aussi l'objet de ses sollicitudes. Il députa un chanoine de sa cathédrale, pour être son aumônier, en lui remettant les différentes sommes que des personnes charitables lui avaient données avant son départ de Rome, pour être distribuées aux indigents. Il alla visiter l'hôpital, les prisons, s'informant minutieusement des besoins spirituels et temporels de chacun. Il adressait à tous des paroles de consolation, de paix, d'espérance. Il visita ensuite les communautés religieuses, y faisait entendre des paroles d'encouragement et propres à y procurer l'avancement spirituel. Il rendit la visite à tous les curés de la ville, et profita de cette circonstance pour leur donner de salutaires avis concernant l'accomplissement de leurs devoirs.

Le serviteur de Dieu, voyant combien son peuple était avide d'entendre la voix de son Pasteur, voulut lui prêcher lui-même une mission. A cet effet, il fit venir trois Pères Passionistes, et vingt jours après sa prise de possession, il fit l'ouverture de la station. Il faisait tous les soirs l'instruction avant le grand ser-

Digitized by Google

mon, selon l'habitude de notre congrégation ; il prêchait successivement dans la journée, la retraite aux ecclésiastiques, aux avocats. Il est inutile de dire que cette mission donnée avec tant de zèle et d'intelligence par le vénérable Vincent et ses compagnons, produisit un bien immense ; il paraît, d'après l'historien de la vie du serviteur de Dieu, que les habitants de la ville de Macérata qui compte 25,000 âmes, s'approchèrent tous sans exception du tribunal de la pénitence. Vincent était toujours prêt, le jour et la nuit, à entendre ceux qui voulaient s'adresser à lui.

Le 3 du mois d'octobre de la même année, il partit pour Tolentino, afin de prendre possession de ce second siége épiscopal. Il fut reçu dans cette ville avec non moins de pompe et d'enthousiasme qu'à Macérata. Le lendemain, fête du saint Patriarche d'Assise, patron de la cathédrale, il prit possession de son siége. A cette occasion, il adressa une homélie si touchante, qu'il arracha des larmes à tous ses auditeurs qui étaient fort nombreux. Il passa dix jours dans cette ville ; sa visite pastorale fut une mission continuelle ; il prêcha au peuple, au clergé, aux monastères ; et partout sa parole était écoutée avec grande attention, et mise en pratique avec un saint empressement. Les malades et les pauvres ne furent pas oubliés ; il apporta aux uns des paroles de consolation, aux autres d'abondantes aumônes. Dans les visites qu'il dut rendre par convenance à diverses personnes, il n'oublia jamais de parler de Dieu, des devoirs du chrétien, de la vanité des choses de la terre, du bonheur de servir le bon Dieu et d'aider le prochain..... et il le faisait avec tant d'onction et de conviction, que ceux qui l'écoutaient en étaient grandement édifiés et ne pouvaient s'empêcher de prendre pour règle de leur conduite ses touchantes paroles et ses sages conseils.

*La maison de l'évêque*, dit saint Bernard, *est l'école publique du diocèse.* Le vénérable Vincent convaincu de cette vérité, mit toute son étude à faire de la sienne une école de vertu. Il l'avait composée de deux domestiques, d'un Frère de notre congrégation, d'un secrétaire, d'un économe, ces deux derniers prêtres, et d'un

Digitized by Google

grand vicaire. Les domestiques devaient fréquenter souvent les Sacrements, et il leur était défendu de se promener en ville, d'y former des relations particulières, et de recevoir des cadeaux. Il exigeait d'eux qu'ils accueillissent avec beaucoup d'égards les ecclésiastiques et les autres personnes qui venaient à l'évêché pour lui parler. Il leur était recommandé de ne pas les faire attendre, *parce qu'il ne convient pas*, disait-il, *que l'antichambre d'un évêque soit pleine de monde.* Il voulait qu'on l'avertit au plus tôt, afin que ses enfants n'eussent pas à perdre leur temps. Il était si exact à donner audience à ceux qui la demandaient, que dans ces moments il quittait tout, et jusqu'à la prière. Les domestiques devaient se lever le matin à une heure fixe, et faire la méditation à la chapelle avec le serviteur de Dieu et les autres prêtres de sa maison. Après la méditation, ils assistaient à la messe. Pendant les repas, où il régnait une grande frugalité, on faisait la lecture de la vie de quelque Saint. Le soir, avant d'aller prendre le repos, ils faisaient tous ensemble la méditation, après laquelle ils récitaient le chapelet ; puis ayant reçu la bénédiction du serviteur de Dieu, ils se retiraient, chacun dans sa chambre. Le vénérable Vincent donnait à toutes les personnes de sa maison l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Dans ses deux chambres, dont l'une lui servait de chambre à coucher, l'autre de salle de réception, le serviteur de Dieu ne permit jamais qu'il y eût des peintures, des tapisseries, pas même de tableaux dorés, ni d'autres meubles du plus léger luxe ; on n'y voyait qu'une simple table, quelques chaises communes, des gravures sur papier ; dans la première des chambres, une couche en paille et encore fort dure, et c'était là tout le mobilier d'un homme si grand et si renommé. Ses habits étaient également conformes à l'esprit de pauvreté dont il avait fait profession. Il n'en porta jamais de soie, mais de laine grossière ; les boucles de ses souliers étaient en cuivre ; le cordon qui soutenait sa croix épiscopale était en fil noir ; ses bas, son linge de corps étaient également en laine. Enfin tout en lui prêchait la pauvreté ; et quand on lui faisait des remontrances, pour qu'il renonçât aux habits trop usés qu'il s'obstinait à mettre sur sa personne : « Ils sont encore trop bons, répondait-il, songez

Digitized by Google

donc que j'ai deux mille pauvres dans mon diocèse. » Il faisait à peu près la même réponse, lorsqu'on lui disait que, pour soutenir la dignité de son rang, il lui fallait une voiture et des chevaux. La vie, en un mot, qu'il menait étant évêque, était, à peu d'exceptions près, la même que celle qu'il avait menée, étant simple Passioniste. Pour se rendre, autant qu'il le pouvait, entièrement semblable aux religieux de son Ordre, il n'accordait au repos que quatre ou cinq heures ; après quoi il se levait et faisait une heure de méditation à genoux ou prosterné la face contre terre. Cela fait, il prenait encore deux heures de repos. Il se levait alors pour se préparer par une méditation d'une heure, à célébrer le Saint-Sacrifice de l'autel avec le plus grand recueillement possible. Après avoir terminé sa fervente action de grâces, qu'il faisait pendant la messe de son grand vicaire, il récitait les petites Heures. Se retirant ensuite dans sa chambre, il s'y appliquait à l'étude, ou s'occupait des affaires de son diocèse, ou bien répondait à des consultations qui lui étaient adressées par des cardinaux, des évêques, et par d'autres personnes qui avaient recours à ses lumières. Ses études avaient ordinairement pour objet la lecture ou la méditation des Saintes-Écritures, les œuvres de saint Jean Chrysostome, de saint Thomas, des Actes des conciles, du Pastoral de saint Grégoire, du droit canonique, des vies des Saints. Il lisait aussi toutes les productions ecclésiastiques contemporaines de quelque valeur scientifique ou littéraire. Un mérite si rare, soutenu par une grande réputation de vertu et de sainteté, attirait auprès du vénérable Vincent les personnes de toutes les classes.

Son habitation était très-souvent pleine, pour ainsi dire, d'ecclésiastiques séculiers et réguliers, de prélats, de nobles et de roturiers qui demandaient à parler au serviteur de Dieu, docteur savant, oracle sûr, conseiller habile de tout rang et de toute condition. Animé de l'esprit de Dieu, et pénétré des plus profonds sentiments d'humilité, le vénérable Vincent, loin de s'enorgueillir des honneurs que les hommes lui rendaient, les rapportait à la plus grande gloire de Dieu et au salut du prochain. Telles étaient ses occupations jusqu'à midi.

Digitized by Google

Après avoir pris sa frugale réfection avec les autres prêtres de sa maison, il restait seul avec son grand vicaire pour traiter des affaires du diocèse. Quelquefois aussi il faisait venir une partie des élèves de son séminaire, et il s'assurait par lui-même de leurs progrès. Il donnait à cette jeunesse cléricale d'excellents avis pour la porter à s'appliquer avec diligence aux vertus sacerdotales. Les occupations de l'après-midi étaient les mêmes que celles de la matinée. Vers la fin du jour, le vénérable Vincent récitait vêpres et complies avec les matines du lendemain. Ensuite il se retirait dans l'église des Pères Barnabites, et il passait devant le Très-Saint-Sacrement des heures entières en saintes et ferventes méditations. L'heure du souper étant venue, il allait au réfectoire avec les autres, mais il ne prenait qu'une bien faible collation, accompagnée de ses mortifications ordinaires qu'il savait avec un art si saint, cacher aux yeux de ses commensaux. Outre la méditation qu'il faisait en commun avec les personnes de sa maison, il récitait encore le chapelet, comme nous l'avons déjà dit, et, retiré dans sa chambre, il y continuait sa méditation qu'il prolongeait bien avant dans la nuit. Il se couchait toujours avec ses habits. On croit qu'il donnait cinq heures par jour à l'oraison. Malgré une vie si pleine et si sainte, craignant de n'en pas faire assez, il se retirait régulièrement tous les mois, quand ses occupations le lui permettaient, dans une maison religieuse, pour s'y plonger, loin du bruit du monde, dans le calme de la retraite, afin d'embraser de plus en plus son cœur des flammes du divin amour, et de recevoir des grâces plus abondantes encore pour sa propre sanctification, et celle des ouailles confiées à sa sollicitude pastorale. Le lieu ordinaire de sa retraite était la maison des Pères Lazaristes de Macérata, ou celle de ses confrères Passionistes de Morrovale et de Recanati.

Il y avait à peine quelques mois que le serviteur de Dieu se trouvait à la tête de son diocèse, et déjà il commençait ses visites pastorales. La première fut pour sa cathédrale de Macérata, « qui, disait-il, devait être par sa régularité le modèle et la maîtresse de toutes les autres églises de son diocèse. »

Il visita ensuite les églises collégiales, paroissiales, et les autres



Digitized by Google

églises et chapelles de la ville. Il fit venir auprès de lui tous les ecclésiastiques, pour les connaître personnellement, leur recommandant, avec beaucoup de chaleur, la bonne conduite, le bon exemple, le zèle pour le culte divin et l'étude des sciences sacrées.

Après la visite de sa ville épiscopale, il entreprit celle du reste de son diocèse pour connaître toutes ses brebis et leur apporter tous les secours dont elles avaient besoin. Toutes les fois que cela lui était possible, le vénérable Vincent se faisait précéder dans ses visites par des missionnaires, afin que les peuples fussent mieux disposés à recevoir les grâces et les faveurs que Dieu attache habituellement aux visites du premier pasteur. Très-souvent Vincent s'associait aux missionnaires et partageait leurs travaux. Sa première visite, en arrivant dans une paroisse, était pour l'église. Là, après avoir prié dévotement devant le Très-Saint-Sacrement, quelque fatigué qu'il fût, il adressait une paternelle allocution au peuple; il l'exhortait à profiter des avances charitables du Seigneur, en se réconciliant avec lui par le moyen d'une bonne confession; ensuite il ouvrait la visite pastorale, qui durait plusieurs jours. Il examinait avec diligence si, dans l'église, tout était décent et propre, et n'admettait pas d'excuse sur ce point; « car, disait-il, si toutes les églises ne peuvent pas être riches, elles peuvent du moins être propres et décentes. »

Pour ne pas causer des frais inutiles aux curés et aux communes, le vénérable Vincent faisait ses visites à pied, ou bien à cheval, et il n'amenait avec lui que deux chanoines. Au début de la visite, il fixait le nombre des plats qui devaient lui être servis à table, et qui se bornaient à un potage et à deux mets. Il était si inflexible sur ce point, que jamais il ne voulut déroger à la règle qu'il s'était prescrite. Dans une visite, un curé s'étant permis d'ajouter un plat au nombre de ceux qui avaient été déterminés par le Serviteur de Dieu, le saint Prélat l'en réprimanda, en disant : « Si vous voulez que j'accepte votre dîner, enlevez ce plat; » et il ajouta : « Eh quoi! dans votre église on semble regretter pour Jésus de la cire et des vases sacrés, et nous, nous aurions une table servie si copieusement! »

Digitized by Google

Il prêchait plusieurs fois à ses prêtres, leur donnait même des retraites, en sorte que tous secouaient leur tiédeur ; tous se sentaient portés à Dieu par la parole douce et insinuante de leur évêque. Pour exciter davantage les pasteurs au zèle du salut des âmes, il écrivit un petit ouvrage qu'il intitula, *Puissants motifs pour un curé de bien s'acquitter de ses devoirs.* Il en distribua *gratis* des exemplaires à tous les curés et autres ecclésiastiques, leur en recommandant fortement la lecture.

Lorsque dans ses visites il découvrait des personnes ou des familles désunies, le vénérable Vincent n'omettait rien pour les réconcilier. Il les appelait auprès de lui, ou bien il se rendait lui-même dans leurs maisons, et, par ses douces et saintes paroles, il arrangeait leurs différends, réunissait les esprits et les cœurs, et laissait à tous la paix. Il n'y avait ni abus, ni scandale, ni vice qu'il ne s'efforçât de faire disparaître du milieu de son peuple, et il y réussissait admirablement.

Au milieu de si nombreuses occupations, il ne négligeait pas d'annoncer à son peuple, tous les jours, à la sainte messe, la divine parole. Le jour où il donnait la Confirmation, il prêchait avant et après l'administration de ce sacrement. Sur le point de quitter une paroisse pour se rendre ailleurs, il réunissait le peuple pour lui adresser de nouveau la parole de vie, afin de l'engager à persévérer dans la pratique du bien, dans la fuite du mal, et surtout à sanctifier les saints jours du dimanche et des fêtes par la fréquentation des Sacrements et par d'autres bonnes œuvres. Les pauvres, dans ses visites pastorales, n'étaient pas oubliés ; il les réunissait à l'église, et, après leur avoir recommandé la résignation chrétienne dans leur pauvreté et la pratique de la Religion, il leur distribuait des aumônes et des vêtements. Il visitait les infirmes, les malades et les prisonniers ; et tous admiraient en lui le modèle du bon pasteur.

Après avoir parcouru ainsi son diocèse, le vénérable Vincent fut demandé par Mgr Minucci, archevêque de Fermo, son métropolitain, pour prêcher une mission dans sa ville archiépiscopale. Il voulut avoir d'abord le consentement du Souverain-Pontife ; car il ne sortait jamais de son diocèse, sans en avoir préalablement

Digitized by Google

demandé la permission au Pape, tant il tenait à la loi de la résidence. Il partit pour Fermo au mois d'octobre 1802. Pendant cette mission qui dura deux semaines entières, il prêcha plusieurs fois par jour ; le soir il parlait au peuple ; dans la journée il donnait la retraite au clergé et à la noblesse de la cité. C'est ce qu'il fit aussi dans la ville de Récanati, au Carême de 1803, et dans celle de Tolentino vers la même époque. Partout sa parole fit des conversions innombrables et prodigieuses.

Dans la même année, Vincent, ayant été nommé par Pie VII, co-visiteur du cardinal Antonelli pour la ville de Civita-Vecchia, afin que la visite fût profitable à tout le monde, le serviteur de Dieu fut chargé d'y préparer les esprits par une mission. Les habitants de cette cité, qui connaissaient la sainteté et les talents oratoires de leur concitoyen, se rendaient en foule à l'église pour l'entendre ; leur empressement à déposer le fardeau de leurs péchés dans le sein de l'homme de Dieu fut admirable. Aussi la visite qui suivit cette mission, produisit-elle un bien immense. Les abus furent réprimés ; les mauvais exemples et les scandales disparurent ; la foi et la piété se ranimèrent dans tous les cœurs.

Sachant par expérience le grand mal que fait à l'Église et aux fidèles la conduite peu régulière et scandaleuse des prêtres, et le grand bien que produit celle des prêtres édifiants et irréprochables, le vénérable Vincent n'omit rien pour que son clergé devînt, aux yeux de tout le monde, un modèle de vertu, de sainteté et d'esprit ecclésiastique. Il le réunissait souvent dans quelque église, et lui recommandait l'observance des saints canons, des statuts diocésains, ne manquant jamais d'en corriger paternellement les transgressions en leur faisant faire des retraites dans quelque communauté religieuse, ou en leur imposant une amende pécuniaire. L'oisiveté étant la source de tous les vices, Mgr Strambi voulut en préserver ses prêtres en leur inspirant du goût pour l'étude, et en les instruisant lui-même de leurs devoirs. Il institua donc dans sa ville épiscopale une académie ecclésiastique qui devait se réunir tous les mois, et aux séances de laquelle devaient assister tous les prêtres et même les clercs. Le vénérable Vincent lui-même, ou bien un autre désigné par

Digitized by Google

lui y lisait une dissertation instructive. Il institua une nouvelle académie, dont les réunions se tenaient chez M. Santini. Les séculiers y étaient admis. Vincent y prononçait un discours sur la foi, afin de prémunir ainsi les assistants contre les erreurs qu'une philosophie dépravée s'efforçait de propager à cette époque dans la péninsule italienne. Il rétablit l'usage des conférences des cas de conscience dans tout le diocèse, et ne manqua jamais d'y assister, profitant toujours de ces réunions pour donner de sages avis à son clergé sur ses devoirs, pour l'exhorter à mener une vie irréprochable, à s'appliquer à l'étude et à éviter l'oisiveté.

En 1808, l'armée française occupa les provinces d'Urbino, Ancone, Macérata et Camérino. Le saint Prélat, l'âme navrée de douleur, en se voyant lui et son troupeau sous le joug toujours si pesant d'une puissance étrangère, répétait souvent néanmoins, pour encourager ses ouailles : « C'est la volonté de Dieu, c'est la volonté de Dieu, résignons-nous-y. »

Tandis que le vénérable Vincent les consolait ainsi, sa vertu fut mise à une nouvelle épreuve ; tout à coup le Gouvernement le menace de l'exil, s'il se refuse à prêter le serment exigé par le Concordat de 1803. Le héros de Dieu répond avec un courage vraiment épiscopal « qu'il est disposé, pour ne point trahir sa conscience, non-seulement à subir l'exil, mais la prison, les tourments, la mort même s'il le faut. Alors on séquestre les biens de sa mense épiscopale, et on lui signifie, le 25 septembre, que le 28 il doit partir pour l'exil. Le zélé pasteur profita de ces deux jours pour confirmer tous les enfants de la ville ; il réunit le clergé et les séminaristes pour leur donner de sages conseils, et les exhorter à la patience, à la résignation. Les larmes coulaient de tous les yeux ; ecclésiastiques et laïques, tous étaient inconsolables de la perte de leur bon père. Le Gouverneur, témoin de l'affliction peinte sur tous les visages, et craignant un soulèvement de la part du peuple, fit venir à Macérata 2,000 hommes avec des canons, qui bordèrent les avenues de l'évêché et toute la rue par laquelle le Serviteur de Dieu devait passer. Le 28 septembre 1808, vers les six heures du matin, le préfet de la cité se rendit à l'évêché pour signifier l'ordre du départ. Le vénérable Vincent, sans rien

Digitized by Google

perdre de son calme ordinaire, bien que son cœur fût profondément affligé, répondit avec courage : « Allons, je suis prêt. » Et il se disposait à partir, quand le préfet lui fit observer qu'il ne convenait pas qu'un évêque fît la route à pied. — « Vous savez, répliqua le serviteur de Dieu, que je n'ai ni voiture, ni chevaux, tous mes biens ont été donnés aux pauvres ; allons-nous-en ! » Et, montrant au préfet l'image du Christ, il ajouta : « Je n'ai plus que cette Croix, elle me tient lieu de tout. »

On le conduisit à Novare, puis à Milan, où il arriva au mois d'août 1809. Il y prêchait, les dimanches, dans les églises des campagnes voisines, refusant, par prudence, de parler dans celles de la ville ; il prêchait également dans quelques chapelles de communautés. Un jour qu'il administrait le sacrement de Confirmation, assisté du Père Orioli, cordelier, plus tard cardinal, il adressa aux assistants des paroles si tendres qu'ils furent émus jusqu'aux larmes. Le fait est déposé en ces termes dans les pièces du procès par son Éminence le cardinal Orioli : « Il me semble voir encore le Serviteur de Dieu, le visage tout enflammé et portant sur son front quelque chose de si extraordinaire, qu'il excitait tout à la fois l'admiration et le respect. On aurait dit qu'un Ange lui dictait les paroles embrasées d'amour qui sortaient de sa bouche. Je ne fus point le seul, ajoute le vénérable Prélat, qui ressentit ces impressions, car je me souviens qu'après la Confirmation à laquelle j'avais assisté, comme maître des cérémonies, le marquis Litta, les yeux encore baignés de larmes, me dit : « Quel saint homme que Mgr Strambi ! Oui, c'est vraiment un Saint. »

Pendant quatre ans et demi que le Serviteur de Dieu demeura à Milan, sa vie fut une mission continuelle. Confessions, prédications, consultations, visites aux hôpitaux, leçons d'éloquence sacrée aux prêtres et aux séminaristes, telles étaient ses occupations habituelles. Les personnes de la cité, sachant quel saint profit Vincent tirait des ressources qui étaient à sa disposition, lui mettaient entre les mains des sommes considérables pour les indigents de sa ville épiscopale et de son diocèse. C'est ainsi qu'absent et même exilé loin de son troupeau, il ne manquait pas de pourvoir aux besoins de ses pauvres ; et la pension

Digitized by Google

entière que le Gouvernement lui fit, pendant tout le cours de son exil, fut employée à de semblables œuvres de charité pour ses brebis.

Cependant, aussitôt que le vénérable Vincent apprit que la paix venait d'être rendue à l'Église de Jésus-Christ, il se hâta de partir pour son diocèse. Ce fut le 4 mai 1814, qu'il quitta Milan au milieu d'une foule immense, qui était accourue pour lui demander une dernière bénédiction, et qui versait d'abondantes larmes, en voyant le saint Évêque prêt à s'éloigner de ses murs.

Quelques jours après, il arriva à Ancône où le Saint-Père venait de faire son entrée solennelle, quelques heures auparavant. Il s'empressa aussitôt d'aller rendre visite au Saint-Père, qui le reçut avec les témoignages de la plus grande bonté, et qui s'entretint avec lui pendant plus d'une demi-heure. Or, en ce moment, le cardinal Carraccioli étant venu pour avoir une audience de Pie VII, et ayant appris qu'il s'entretenait avec Monseigneur Strambi : « Laissons seuls, dit-il, ces deux Saints. »

Il serait difficile d'exprimer la joie du clergé et du peuple de Macerata à l'arrivée de son évêque, qui donna aussitôt tous ses soins à cicatriser les plaies encore saignantes que la tourmente révolutionnaire avait faites à son église. Mais il dut interrompre ses travaux pour en entreprendre de plus fatigants encore. Pie VII l'appela à Rome pour prêcher une retraite au Sacré-Collége et à tout le clergé séculier, ce qu'il fit avec le zèle, la doctrine et la charité d'un apôtre. Le Pape en fut si satisfait, qu'il le demanda encore à la fin de son règne pour prêcher une nouvelle retraite qui ne produisit pas de moins heureux fruits.

De retour dans son diocèse, le Serviteur de Dieu fit encore quelques visites pastorales, puis il partit pour prêcher une retraite aux ecclésiastiques de Foligno; ce fut là sa dernière mission.

Plusieurs fois déjà Mgr Strambi avait voulu renoncer aux sublimes et redoutables fonctions de l'épiscopat; mais à chaque nouvelle sollicitation, le Pape Pie VII avait refusé d'accepter sa démission. Lors de l'élection de Léon XII, le vénérable Prélat renouvela ses instances auprès du nouveau Pontife, le suppliant instamment d'avoir pitié de son grand âge, de ses infir-

Digitized by Google

mités, de son troupeau « auquel, disait-il, il ne pouvait faire grand bien, » enfin de sa pauvre âme. Léon XII lui fit répondre en ces termes par le cardinal Brancadori : « Le Saint Père agrée votre démission uniquement pour vous faire plaisir. Il me charge en même temps de vous dire de ne point songer à prendre un logement ailleurs qu'auprès de lui à Rome, car son intention formelle est que vous vous retiriez auprès de son auguste personne dans son palais pontifical. — 11 novembre 1823. »

A peine la nouvelle de son départ fut-elle répandue, que la tristesse devint générale dans tout le diocèse. Le clergé, la noblesse, en un mot toutes les classes de la société allèrent lui témoigner le grand regret que son départ leur causait. Il répondait à tous que ce n'était pas l'amour du repos qui l'avait amené à donner sa démission, mais uniquement la crainte de ne pouvoir s'acquitter aussi bien de tous ses devoirs d'évêque, et que le Souverain Pontife, pour le délivrer de tant d'angoisses d'esprit, avait enfin exaucé ses vœux. Ceux qui l'entendaient parler ainsi, se souvenant de sa charité, de son zèle et surtout de son amour paternel pour tout le monde, versaient des larmes amères, car ses paroles les convainquaient de plus en plus de la sainteté éminente et de la bonté de leur vénérable évêque. Après avoir tout disposé pour le voyage et fait ses derniers adieux à son cher troupeau, le vénérable Vincent quitta Macérata au milieu des larmes et des sanglots de tout un peuple accouru pour son départ. Il se dirigea vers Rome, où il arriva le 30 novembre 1823. Pour se conformer aux ordres exprès du Pape, il descendit au Quirinal. Le Saint-Père qui l'attendait avec une sorte d'impatience, le reçut en lui prodiguant les marques de la plus vive et de la plus tendre affection. Il le fit asseoir à ses côtés, et pendant plus d'une heure il s'entretint avec lui. Pendant cet entretien, Sa Sainteté lui dit : « Votre compagnie me fait beaucoup de bien, et soyez sûr que j'en profiterai. » Mais Vincent, confus et humilié de se voir l'objet de tant de bontés de la part du Pontife, se retira dans son appartement, le cœur rempli de crainte, car il n'était rien que sa modestie redoutât autant que les honneurs. Il aurait bien désiré se retirer parmi les Passionistes de Rome pour y mener une vie

Digitized by Google

conforme à son ancienne profession, mais le Pape le retint auprès de lui.

Il y avait peu de temps qu'il était compté parmi les membres de la cour pontificale, et déjà pourtant ses éminentes vertus étaient devenues un objet d'édification, non-seulement pour ses vénérés collègues, mais encore pour la ville de Rome tout entière. Sa vie, au milieu de la cour, était une vie d'oraison, de recueillement, de mortifications continuelles. Il ne négligeait cependant pas de s'acquitter, avec la plus grande perfection possible, des œuvres de charité dont sa vieillesse et ses infirmités lui permettaient de se charger encore. Après quelques heures d'un pénible repos, il se levait de bon matin pour se préparer à la célébration des Saints Mystères; il assistait ensuite à la Messe de son chapelain, récitait les petites Heures, puis se retirait dans sa chambre pour entendre ceux qui venaient le consulter. Lorsque ses occupations le lui permettaient, il se retirait à l'église de Saint-André du noviciat des Pères Jésuites, et il passait de deux à trois heures en méditation devant l'auguste Sacrement des autels; le reste de la journée était employé à des audiences, à la prière, à la lecture, à l'étude et à d'autres œuvres de piété et de charité. Sa chambre était très-souvent assiégée par des personnes de toutes les conditions : prêtres séculiers et réguliers, prélats, évêques, cardinaux, laïques de distinction, tous recouraient aux lumières de l'homme de Dieu, et tous se retiraient enchantés de ses réponses, de ses sages conseils, et ne pouvaient s'empêcher de reconnaître en lui l'homme saint, le véritable serviteur de Dieu, et de le proclamer hautement tel, en sortant de son cabinet : « Mgr Strambi est un saint homme, » s'écriaient-ils.

Sa Sainteté avait manifesté le désir qu'il se rendît tous les soirs à son audience. Le Saint-Père profitait de ces entretiens intimes pour épancher son cœur dans celui du vénérable Prélat. Il lui faisait part de ses joies comme de ses peines; il lui demandait son avis dans les affaires les plus importantes et les plus délicates de son vaste gouvernement, et il aimait à lui répéter souvent que son âme éprouvait de grandes consolations, lorsqu'il le voyait auprès de lui. Pendant tout le temps qu'il passa à la cour

Digitized by Google

pontificale, Vincent fit peu de visites, malgré les vives et pressantes instances qui lui étaient faites journellement, et il s'en excusait poliment, prétextant sa vieillesse et ses infirmités.

La santé du Saint-Père, était habituellement mauvaise depuis son élévation au suprême pontificat, ce qui affligeait extrêmement le cœur du vénérable Vincent qui aimait d'un vif amour son Souverain et son Père. La maladie faisant de nouveaux et sensibles progrès, le Pape se trouva, le 23 décembre vers le soir, à toute extrémité. Après minuit, les médecins, lui ayant inutilement prodigué tous les soins de leur art, ordonnèrent que les derniers Sacrements fussent administrés à l'auguste mourant. Vincent est appelé pendant la nuit, il se rend aussitôt auprès du Pontife qui, à sa vue, recueillant le peu de force qui lui reste, l'embrasse, le presse sur son cœur, en s'écriant : « Ah mon Père Vincent (c'est le nom que lui donnait ordinairement le Saint-Père), j'espérais pouvoir vous déclarer moi-même saint, mais un autre Pape aura le bonheur de le faire à ma place ! » Le Prélat pouvant à peine retenir ses larmes, adressa au Pontife des paroles de consolation et d'encouragement, lui assurant que Dieu ne permettrait pas que son Église restât veuve de son Pontife dans des temps si malheureux et si critiques pour la religion. Il lui demanda s'il voulait recevoir le saint Viatique ; le Souverain Pontife ayant répondu que c'était le plus grand de ses désirs, le cardinal Galeffi le lui apporta. Au moment où il vit entrer dans son appartement le Dieu d'amour caché sous les voiles eucharistiques, l'auguste mourant fit une prière si tendre, si touchante que tous les assistants versèrent d'abondantes larmes. Après la sainte Communion, Mgr Strambi, se tenant auprès du lit de Sa Sainteté, lui suggérait de fois à autres de pieuses et touchantes affections qui consolaient beaucoup le cœur et l'esprit de l'illustre moribond. Tout à coup, le vénérable Prélat, inspiré de Dieu, demanda au Saint-Père la permission d'aller offrir le Saint-Sacrifice pour le rétablissement de sa santé (il était environ une heure après minuit). Le Pape la lui accorda sans peine. Cependant, avant de se retirer, s'adressant à Sa Sainteté, le Serviteur de Dieu lui dit : « Courage, Saint-Père, car il y a une personne qui présente à Dieu l'immola-

Digitized by Google

tion de sa vie pour la conservation de la vôtre. » Puis il alla célébrer la Sainte Messe, à laquelle assistèrent le cardinal Galeffi, Mgr Tressa et d'autres prélats. La ferveur, la dévotion du vénérable Vincent pendant la célébration des Saints Mystères touchèrent profondément tous les assistants. Dieu enfin agréa l'offrande que son serviteur lui faisait de sa propre vie pour la conservation de celle de son Vicaire, car il rendit presque instantanément la santé à l'auguste malade, au grand étonnement de tous ceux qui se trouvaient présents. Pendant que Vincent faisait sa fervente action de grâces, Mgr Soglia, aujourd'hui cardinal, vint tout joyeux auprès de Mgr Strambi lui annoncer que le Saint-Père désirait le voir. Alors le saint Évêque lui demanda des nouvelles de l'état de Sa Sainteté, et sur la réponse que celui-ci lui fit que le Pape se trouvait bien mieux. « La très-sainte Vierge Marie nous a exaucés, s'écria-t-il, la grâce est accordée, le Souverain Maître a daigné agréer le sacrifice. » Puis il se dirigea vers l'appartement du Saint-Père.

Le Pape passa quelque temps avec le serviteur de Dieu en de pieux entretiens ; et les paroles du vénérable Vincent lui faisaient un si grand bien qu'il lui disait : « Monseigneur, ne m'abandonnez pas, j'éprouve une consolation extrême à vous écouter. » Toutefois l'heure étant déjà très-avancée, le Souverain-Pontife lui ordonna d'aller se reposer, mais de revenir ensuite auprès de sa personne. Vincent obéit, et dans la matinée s'étant rendu chez le Saint-Père, il dit avec assurance aux cardinaux de la Somaglia et Galeffi, ainsi qu'à Monseigneur le trésorier que « Sa Sainteté ne mourrait pas de cette maladie, » ajoutant « qu'une personne avait offert sa vie à Dieu pour la guérison du Pontife, et que Dieu l'avait acceptée. » Sa profonde humilité ne lui permettait pas de se nommer lui-même ; mais tous comprirent que c'était bien lui qui s'était sacrifié pour la santé du Chef suprême de l'Église. Cette conviction fut si générale, que nous la trouvons exprimée dans les pièces du procès par de nombreux et très-respectables témoignages. Dès lors la santé de Sa Sainteté s'améliora notablement, tandis que le vénérable Vincent à quelques jours de là payait son tribut à la mort.

Digitized by Google

Les habitants de la Ville éternelle, sachant ce qui s'était passé lors de la guérison de Léon XII, prévoyaient déjà la fin prochaine du saint Évêque. Ils couraient en foule à la demeure du Serviteur de Dieu, pour avoir la consolation de jouir de sa présence et de le consulter dans leurs doutes. Le jour qui précéda sa dernière maladie surtout, fut pour Vincent un vrai jour de mission. Il recommandait à tous ceux qui venaient le visiter, l'amour de Dieu et du prochain, la dévotion envers la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi qu'envers les douleurs de sa bienheureuse Mère, la Vierge Marie, le détachement des biens de la terre; il leur parlait du bonheur qu'on goûte dans le service de Dieu, et de l'espérance de jouir avec lui dans le ciel d'une félicité sans fin.

Le 28 décembre 1823, le vénérable Vincent célébra sa dernière messe avec une ferveur extraordinaire. Son visage parut enflammé plus que de coutume du feu de cet amour céleste qui devait, pour ainsi dire, consommer le sacrifice de sa sainte existence. Son action de grâces fut aussi plus longue, qu'elle ne l'était habituellement; ses aspirations vers son Dieu créateur et sauveur furent plus fréquentes; ses paroles étaient pleines d'une sainte onction. Tout son extérieur en un mot trahissait un cœur qui, par toutes ses pensées et par tous ses sentiments, habite déjà le séjour des Bienheureux plus que la triste vallée des pauvres mortels. Il reçut avec cette extrême bonté qui le caractérisait, toutes les personnes qui vinrent dans la matinée conférer avec lui, leur recommandant vivement l'amour envers le tendre Époux de nos âmes, le mépris du monde et de ses vanités... Vers midi Mgr Strambi se mit à table avec ses commensaux habituels; mais, au moment où il commençait à prendre sa nourriture, il se sentit tout à coup atteint de paralysie dans le bras droit, la langue et bientôt après dans tous les membres; cependant ses facultés intellectuelles demeurèrent intactes, et il eut le bonheur de les conserver même jusqu'à son dernier soupir. On annonça aussitôt cette fâcheuse nouvelle à ses confrères de Saint-Jean et de Saint-Paul. Le P. Jean Luc, définiteur général et confesseur du serviteur de Dieu, se rendit immédiatement auprès du malade, dont il entendit la confession; car, quoiqu'avec beaucoup de peine,

Digitized by Google

il pouvait encore parler et se faire comprendre ; ce qui dans la suite lui devint parfaitement impossible.

C'était un spectacle bien attendrissant que celui qu'offrait le vénérable Prélat qui, au milieu de ses cruelles souffrances, était calme, tranquille, le sourire sur les lèvres, joyeux comme un homme en parfaite santé. Les médecins Sciarra et Bomba, qui lui prodiguaient les soins les plus empressés, étaient édifiés de sa patience admirable et de son entière résignation. Aussi s'estimaient-ils heureux d'avoir pour client un aussi grand serviteur de Dieu. Son confesseur et le Père recteur de la Retraite de Saint-Jean et de Saint-Paul l'assistèrent tour à tour, le jour et la nuit, jusqu'à sa dernière heure. Ils lui suggéraient de temps à autre de pieuses maximes, de ferventes inspirations. Il paraissait goûter beaucoup ces saints discours, surtout lorsqu'on lui parlait des mérites infinis du sang précieux de Jésus-Christ, pour lequel il avait toujours eu une dévotion toute particulière.

Aussitôt que la nouvelle de sa maladie mortelle fut répandue dans Rome, les amis et les nombreuses connaissances de Vincent se firent un devoir d'offrir au Dieu tout-puissant des prières multipliées pour une santé si précieuse. Mais n'était-il pas un fruit mûr pour le ciel ? Sa maladie dura cinq jours environ, et durant ce peu de temps, sa chambre devint une école éloquente de toutes les vertus. Ecclésiastiques, prélats, cardinaux, nobles, princes romains, et maints autres personnages éminents accouraient auprès du vénérable mourant, se retirant tous autant édifiés qu'affligés. « C'est un Saint qui meurt, se disaient-ils les uns les autres, c'est un Saint que nous perdons. »

Le Souverain-Pontife, en apprenant la triste nouvelle, en fut péniblement affecté ; mais ce qui augmentait surtout sa douleur, c'était de se voir contraint encore à garder le lit à cause de sa faiblesse, et d'être ainsi privé du bonheur de visiter et de consoler lui-même, dans cet instant suprême, son saint et illustre ami. Aussi envoyait-il souvent, et le jour et la nuit, son camérier secret ou quelque autre prélat du palais, pour s'informer de l'état où se trouvait le malade, et lorsqu'on lui annonçait que le mal

Digitized by Google

empirait toujours, le Saint-Père en paraissait vivement peiné et presque inconsolable.

Le soir du 30, le serviteur de Dieu se trouva un peu soulagé, et put par conséquent s'occuper avec plus de calme pendant la nuit à des actes d'amour de Dieu, de confiance en sa divine miséricorde; il regardait, tantôt le Crucifix, qu'il voulut toujours près de son lit, tantôt l'image de la très-sainte Vierge, d'autres fois enfin l'image de saint Paul de la Croix, auquel il avait toujours été très-dévot, et dont il s'était appliqué à imiter les sublimes vertus.

Cependant Dieu voulut consoler son fidèle serviteur; le 31 décembre, vers les dix heures du matin, Mgr Strambi sembla s'éveiller de sa profonde léthargie, et commença à proférer quelques paroles. Le Père recteur alors présent s'empressa de lui demander s'il souhaitait de communier, et, sur sa réponse affirmative, il le pria d'ouvrir la bouche, afin de s'assurer s'il pouvait, en réalité, recevoir le saint Viatique; voyant qu'il l'ouvrait facilement, le Père appela son confesseur. Celui-ci, lui ayant demandé comment il se trouvait : « Bien, » répondit-il distinctement. Il voulut ensuite se confesser de nouveau, et il le fit avec une très-grande ferveur et une componction extraordinaire. Tandis que le Père recteur célébrait la sainte Messe dans une chapelle du palais pontifical, contiguë à la chambre du vénérable Prélat, le Serviteur de Dieu, de son côté, se préparait à recevoir pour la dernière fois son Bien-Aimé, son divin Seigneur, son Dieu. Aussitôt qu'il vit entrer la Victime eucharistique dans son appartement, son visage devint rouge comme le feu, tant était ardente la flamme du pur amour dont son cœur était embrasé. Tous les assistants, témoins de la foi, des saintes dispositions du Serviteur de Dieu, étaient émus jusqu'aux larmes. Une demi-heure après, la paralysie le reprit comme auparavant.

Le 1er janvier 1824, son confesseur lui donna l'absolution *in articulo mortis*, avec l'indulgence plénière. Il mourut vers une heure après midi, neuf jours après avoir offert sa vie à Dieu pour celle du Souverain Pontife. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans,

Digitized by Google

et comptait vingt-deux ans et cinq mois d'épiscopat. Pendant huit jours tout le clergé, et on peut le dire toute la ville de Rome alla vénérer ce saint corps, dont on admirait la flexibilité et la conservation. Le P. Capellari, depuis Pape sous le nom de Grégoire XVI, ayant pris sa main, lui fit faire sans peine le signe de la Croix. Plusieurs cardinaux voulurent témoigner de ce prodige. Il fut enterré le 8 janvier dans l'église des Saints-Jean-et-Paul ; et le Seigneur qui avait pris soin déjà de glorifier son Serviteur par des miracles durant sa vie, en ayant aussi illustré son tombeau, en 1842 le Pape Grégoire XVI permit d'introduire la cause de sa béatification et lui donna le titre de Vénérable [1].

(TURENNIUS.)

[1] On me pardonnera d'avoir, pour être plus bref, changé quelques mots à cet extrait, qui, je l'espère, donnera le désir de mieux connaître l'excellente *Vie de Mgr Strambi*, par le R. P. Turennius du Sacré-Cœur de Marie. (E. D.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE

## PAR ORDRE DES MATIÈRES.

### 1er — 15 JANVIER.


Pages.

PRÉFACE ..... 1

1er JOUR DE JANVIER.

La Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ ..... 1
S. Fulgence, évêque de Ruspe en Afrique ..... 8
Notice des écrits de saint Fulgence ..... 21
S. Concorde, prêtre et martyr ..... 25
S. Grégoire de Nazianze le Père, évêque ..... 27
S. Almaque, martyr ..... 32
Ste Euphrosine, vierge ..... 33
S. Oyend, troisième abbé de Condat ..... 38
S. Maxence ou Maixent, évêque de Poitiers ..... 39
S. Aspais, apôtre de Melun ..... 40
S. Thaumast, évêque régionnaire ..... 40
S. Félix, évêque de Bourges ..... 41
Ste Faine ou Fanny ..... 42
S. Moncain ou Mochua ..... 42
S. Arthuague le Goth ..... 43
S. Clair de Vienne, abbé ..... 43
S. Frobert, premier abbé de Moutier-la-Celle ..... 45
S. Hélibert, ermite ..... 47
S. Agrippin, évêque d'Autun ..... 48
S. Odilon, abbé de Cluny ..... 49
Le B. Bonfilio, l'un des fondateurs de l'Ordre des Servites ..... 56
S. Albéron, évêque de Liége ..... 61
Le B. Joseph-Marie Tommasi, cardinal ..... 62




Digitized by Google

Notice des écrits du bienheureux Joseph-Marie Tommasi ..... 75
Le B. Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon ..... 77
Le B. Jérôme, du Tiers-Ordre de Saint-François ..... 80
Mémoire de la très-sainte Vierge ..... 80
Martyrologe romain ..... 82
Additions des autres martyrologes ..... 84
Martyrologe de la dernière persécution ..... 85
Appendice. — Le V. Vincent-Marie Strambi, de la Congrégation des Passionistes, évêque de Macérata ..... 663

II[e] JOUR.

S. Macaire d'Alexandrie ..... 86
S. Domnus, patriarche d'Antioche ..... 106
SS. Sébastien et Alviéri, martyrs ..... 107
Les Martyrs des Livres saints ..... 108
S. Défendant et ses compagnons, martyrs ..... 110
SS. Argée, Narcisse et Marcellin, martyrs ..... 112
S. Théodore, évêque de Marseille ..... 113
S. Asclipe, évêque de Limoges ..... 117
S. Adélard, abbé de Corbie ..... 118
S. Théodote ..... 121
S. Stable, évêque de Clermont ..... 121
S. Blidou, prêtre ..... 121
S. Siridion, missionnaire en Espagne ..... 121
S. Séridon, abbé ..... 122
Le V. Père Jean Adami, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi ..... 122
Le patriarche Seth ..... 123
Mémoire de la très-sainte Vierge ..... 124
Martyrologe romain ..... 125
Additions des autres martyrologes ..... 126
Martyrologe de la dernière persécution ..... 127

III[e] JOUR.

S[te] Geneviève, vierge, patronne de Paris ..... 129
S. Antère, pape et martyr ..... 141
S. Avit, l'un des apôtres de l'Espagne, martyr ..... 142
S. Pierre Balsame, martyr ..... 143
S. Gordius, martyr ..... 146
S. Blimond, abbé de Saint-Valéry ..... 147
S[te] Bertille de Mareuil ..... 150
S. Ymas ..... 155

Digitized by Google

S. Yvoine ..... 155
S. Ferréol, évêque d'Uzès ..... 156
S. Thieste, évêque régionnaire ..... 157
S. Candide le Romain ..... 157
S. Enoc, patriarche et prophète ..... 158
Mémoire de la très-sainte Vierge ..... 159
Martyrologe romain ..... 160
Additions des autres martyrologes ..... 161
Martyrologe de la dernière persécution ..... 162

IV^e^ JOUR.

S. Tite, disciple de saint Paul, évêque de Crète ..... 164
S. Rigobert ou Robert, archevêque de Reims ..... 167
S. Grégoire, évêque de Langres ..... 172
S. Libentius, archevêque de Brême ..... 177
S^te^ Pharaïlde ..... 179
S^te^ Dafrose, martyre ..... 182
S^te^ Néophyte, vierge et martyre ..... 182
S. Synésius, évêque de Ptolémaïde ..... 183
S. Étienne de Bourg, compagnon de saint Bruno ..... 184
Le B. Mathieu des Ursins, cardinal-évêque de Sabine ..... 184
Le B. Bentivoglio, frère mineur ..... 193
Le B. Vital, du Tiers-Ordre de Saint-François ..... 194
La V. sœur Élisabeth Tubback, de l'Ordre de Citeaux ..... 195
Mémoire de la très-sainte Vierge ..... 195
Martyrologe romain ..... 196
Additions des autres martyrologes ..... 197
Martyrologe de la dernière persécution ..... 199

V^e^ JOUR.

La vigile de l'Épiphanie ..... 200
S. Siméon Stylite ..... 202
S. Télesphore, pape et martyr ..... 215
Les saints Martyrs de la Thébaïde ..... 217
S. Deo-Gratias, évêque de Carthage ..... 219
S. Couvoyon, abbé ..... 220
S. Gaudence, archevêque de Gnesne ..... 222
S. Gerlac, pénitent ..... 222
S. André de Vaubrun, abbé ..... 225
S^te^ Synclétique, vierge ..... 226
S^te^ Émilienne, vierge ..... 228
S^te^ Talide, abbesse ..... 228
S^te^ Apollinaire ..... 229

Digitized by Google

Sᵉ Euprexie et sainte Théognie ..... 229
Sᵉ Adelberge, abbesse ..... 230
Le B. Vincent de Lisbonne, frère prêcheur ..... 230
Le B. Angelramne, évêque de Metz ..... 238
Le V. Père Silvéira, de la Compagnie de Jésus ..... 239
Michée l'Ancien, prophète ..... 239
La dévotion à la sainte Enfance de Jésus ..... 242
Mémoire de la très-sainte Vierge ..... 242
Martyrologe romain ..... 243
Additions des autres martyrologes ..... 244
Martyrologe de la dernière persécution ..... 245

VIᵉ JOUR.

L'Épiphanie de Notre-Seigneur Jésus-Christ ..... 246
Sᵉ Macre, vierge et martyre ..... 252
S. Nilammon, solitaire ..... 253
S. Julien, évêque de Bostra ..... 255
Sᵉ Benoite, martyre ..... 256
S. Mélaine, évêque de Rennes ..... 256
S. Antimond, apôtre des Morins ..... 258
S. Pierre Doroverne ou d'Ambleteuse ..... 259
S. Erminold, abbé ..... 259
Le B. Frédéric, prévôt de Saint-Vaast ..... 262
Le B. Jean de Ribéra, évêque de Valence ..... 263
La B. Gertrude d'Osten ..... 265
Le B. Luitprand-Vérula ..... 267
Le V. Père Venceslas Richter, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi ..... 267
Mémoire de la très-sainte Vierge ..... 268
Martyrologe romain ..... 269
Additions des autres martyrologes ..... 270
Martyrologe de la dernière persécution ..... 271

VIIᵉ JOUR.

Le retour d'Égypte ..... 272
S. Lucien d'Antioche, martyr ..... 274
S. Polyeucte, martyr ..... 279
S. Valentin de Passau, évêque des Grisons et apôtre du Tyrol ..... 281
S. Aldric, évêque du Mans ..... 282
S. Théau ou Thillon, disciple de saint Éloi ..... 284
Sᵉ Kentigerne, veuve ..... 286
Sᵉ Viergue ..... 286
S. Canut, duc de Sleswig ..... 287

Digitized by Google

S. Anastase, archevêque de Sens..... 288
S. Étienne de Baugé, évêque d'Autun..... 289
S. Nicétas, apôtre des Daces..... 290
Le B. Witikind..... 293
Le B. Renaud de Montauban..... 294
Le B. Ange de Pise, frère mineur..... 295
Le V. Frère Ambroise Fernandez, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi..... 296
Le V. Père Louis de Blois, abbé de Liessies..... 298
Le V. Père de Condren, second général de l'Oratoire..... 299
Le martyre de Victoire Jourdain..... 310
La croix de l'infante Isabelle..... 310
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 311
Martyrologe romain..... 312
Additions des autres martyrologes..... 313
Martyrologe de la dernière persécution..... 314

VIII[e] JOUR.

S. Lucien et ses compagnons, apôtres de Beauvais..... 315
S. Séverin, apôtre de la Norique..... 322
S. Apollinaire, évêque d'Hiéraple..... 331
S[te] Gudule, vierge, patronne de Bruxelles..... 334
S. Patient, évêque de Metz..... 338
S. Hégémone, évêque d'Autun..... 338
S. Boniface, évêque de Coria..... 339
S. Nathalan, évêque d'Aberdeen..... 340
S. Vulsin, évêque de Sherburn..... 340
S. Garibalt, évêque de Ratisbonne..... 341
S. Érard, chorévêque..... 342
S. Torphime, évêque..... 342
S[te] Pègue, vierge..... 343
S[te] Adèle, comtesse de Flandre..... 343
La B. Françoise, clarisse..... 344
Le V. Père Jean de Brebeuf, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi..... 345
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 346
Martyrologe romain..... 346
Additions des autres martyrologes..... 348
Martyrologe de la dernière persécution..... 349

IX[e] JOUR.

S. Julien, martyr, et S[te] Basilisse, vierge..... 350
S[te] Marcienne, vierge et martyre..... 358

Digitized by Google

S. Pierre de Sébaste..... 361
S. Adrien de Nérida, abbé..... 363
S. Britwald, archevêque de Cantorbéry ..... 364
S. Félan ou Foëland..... 365
S. Vaning..... 366
S. Mauronce..... 367
S. Erthinode, martyr..... 368
S. Honoré, martyr en Poitou..... 369
Le B. Philippe Berruyer, archevêque de Bourges..... 370
Le B. André de Spolète, martyr..... 371
Sᵉ Pascasie, martyre..... 372
Mémoire de la très-sainte Vierge ..... 372
Martyrologe romain ..... 373
Additions des autres martyrologes ..... 374
Martyrologe de la dernière persécution..... 375

X^e JOUR.

S. Paul, premier ermite..... 376
S. Agathon, pape..... 386
S. Guillaume, archevêque de Bourges..... 390
S. Marcien de Constantinople..... 396
S. Domitien, évêque de Mélitine..... 397
S. Ratien..... 399
S. Jean Camille, dit Jean le Bon, archevêque de Milan..... 400
S. Nicanor, diacre ..... 401
S. Pierre Urséolo, doge de Venise, bénédictin..... 402
Sᵉ Tècle et Sᵉ Justine ..... 402
Sᵉ Sethride, abbesse de Farmoutier..... 403
Le B. Gonçalez ou Gonzalve, d'Amaranthe, frère prêcheur..... 404
Le B. Simon de Collazone, frère mineur..... 419
Le B. Egidio, frère mineur..... 420
Le V. serviteur de Dieu Thibault IV, comte de Blois et de Champagne..... 420
Le V. serviteur de Dieu Jean Deckers, de la Compagnie de Jésus. 421
Le V. serviteur de Dieu Jean de Saint-Jérôme. ..... 423
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 423
Martyrologe romain..... 424
Additions des autres Martyrologes..... 425
Martyrologe de la dernière persécution..... 425

XI^e JOUR.

S. Théodose le Cénobiarque..... 427
S. Hygin, pape et martyr..... 450

Digitized by Google

S. Palémon..... 451
S. Théodose d'Antioche, ou le Chevelu..... 452
S. Salve ou Sauve, évêque d'Amiens..... 453
Les SS. Martyrs d'Occismor..... 455
S. Leuce, évêque de Brindes..... 456
S. Probien, évêque de Bourges..... 457
S. Egwin, évêque de Worcester..... 458
S. Tethvin, moine de Redon..... 459
Sᵉ Euphrasie la Mère..... 460
Sᵉ Honorée de Pavie..... 462
Le B. David, frère mineur..... 462
Le B. Thomas de Cori, frère mineur..... 463
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 474
Martyrologe romain..... 475
Additions des autres Martyrologes..... 476
Martyrologe de la dernière persécution..... 476

XII^e JOUR.

S. Arcadius, martyr..... 477
S. Tygrius et S. Eutrope, martyrs..... 479
S. Benoit Biscop, abbé en Angleterre..... 481
S. Aelred, abbé de Rieval..... 485
Sᵉ Tatienne, vierge et martyre..... 491
Sᵉ Césarie, vierge..... 493
S. Jean II, évêque de Ravenne..... 495
S. Ferréol ou Fréjus, évêque de Grenoble, martyr..... 495
Le B. Gerfroy..... 496
La B. Lucie de Valcadare..... 497
La V. Mère Marguerite Bourgeois, vierge, fondatrice de la Congrégation des Filles de Notre-Dame..... 497
Le V. évêque Pons de Villars..... 500
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 501
Martyrologe romain..... 501
Additions des autres Martyrologes..... 502
Martyrologe de la dernière persécution..... 503

XIII^e JOUR.

Octave de l'Epiphanie..... 504
S. Hilaire, évêque de Poitiers, docteur de l'Eglise..... 505
S. Agrèce, évêque de Trèves..... 533
S. Arysdaguès, évêque en Arménie..... 534
S. Potit, martyr..... 535

Digitized by Google

S. Léonce de Cappadoce..... 535
S. Kentiguern, évêque de Glascow..... 537
S. Gumesinde et S. Servus-Dei..... 540
Le B. Bernon, fondateur de l'abbaye de Cluny..... 541
Le B. Hildemar, ermite..... 542
Le B. Engelger..... 545
Le B. Geoffroy de Cappenberg..... 545
Le B. Césaire de Spire, frère mineur..... 547
Le B. Stanislas de Hugin, frère mineur..... 550
Le V. Amolon, évêque de Lyon..... 550
Le V. Joosse de Huguesoone, martyr..... 551
Ste Véronique de Milan ou de Binasco..... 552
Ste Néomaie ou Néomadie..... 553
La B. Yvette, recluse..... 555
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 555
Martyrologe romain..... 556
Additions des autres Martyrologes..... 557
Martyrologe de la dernière persécution..... 558

XIVe JOUR.

S. Félix de Nôle, prêtre et confesseur..... 559
S. Julien Sabas l'Ancien..... 563
Les saints Martyrs de Raithe et du Sinaï..... 569
S. Barbascémin et ses compagnons, martyrs..... 579
S. Pontien de Spolète, martyr..... 580
Ste Macrine l'Ancienne..... 581
S. Théodule le Solitaire..... 582
S. Dace, évêque de Milan..... 583
S. Guérin, évêque de Sion en Valais..... 584
S. Cadéol, évêque de Vienne..... 584
S. Enée, évêque de Paris..... 585
S. Beunon, abbé de Clynnog au pays de Galles..... 586
Le B. Hervé..... 587
Le B. Engelmar..... 588
Le B. Odon de Tagliacozza, chartreux..... 589
Le B. Oderic de Frioul, frère mineur..... 589
S. Malachie, prophète..... 591
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 592
Martyrologe romain..... 593
Additions des autres Martyrologes..... 594
Martyrologe de la dernière persécution..... 594

Digitized by Google

XV^e^ JOUR.

Fête du très-saint nom de Jésus..... 595
S. Macaire d'Egypte, surnommé l'Ancien..... 598
S. Maur, disciple de S. Benoît, abbé de Glanfeuil..... 616
S. Jean Calibyte..... 631
S. Alexandre, fondateur des Acémètes..... 634
S. Isidore, l'hospitalier..... 636
S. Isidore de Scété..... 638
S. Fulgence, évêque de Carthagène..... 639
S. Ephise, martyr..... 640
S. Bont ou Bonet, évêque de Clermont..... 641
S. Emebert, évêque de Cambrai..... 645
S. Céolwulf, roi..... 645
S. Affrique, évêque..... 646
S^te^ Ide ou Mide, abbesse..... 647
S^te^ Tarsitie, vierge..... 647
Le B. Jacques le Toscan, du Tiers-Ordre de Saint-François..... 647
Le V. frère François de Gutta, de l'Ordre de Saint-François.... 649
Le V. François de Capillas, de l'Ordre des Frères prêcheurs, confesseur de la foi..... 651
S. Michée, prophète..... 655
S. Habacuc, prophète..... 657
Mémoire de la très-sainte Vierge..... 658
Martyrologe romain..... 659
Additions des autres Martyrologes..... 660
Martyrologe de la dernière persécution..... 661

APPENDICE.

1^er^ janvier. — Le V. Vincent-Marie Strambi, de la Congrégation des Passionistes, évêque de Macérata..... 663

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE ALPHABÉTIQUE.

A.


Pages.

V. P. Adami (Jean), de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 2 janvier..... 122
S. Adelard, abbé de Corbie. — 2 j..... 118
Ste Adelberge, abbesse. — 5 j..... 230
Ste Adèle, comtesse de Flandre. — 8 j..... 343
S. Adrien de Nérida, abbé. — 9 j..... 363
S. Aelred, abbé de Rieval. — 12 j..... 485
S. Affrique, évêque. — 15 j..... 646
S. Agathon, pape. — 10 j..... 386
S. Agrèce, évêque de Trèves. — 13 j..... 533
S. Agrippin, évêque d'Autun. — 1er j..... 48
S. Alberon, évêque de Liége. — 1er j..... 61
S. Aldric, évêque du Mans. — 7 j..... 282
S. Alexandre, fondateur des Ascémètes. — 15 j..... 634
S. Alexandre, martyr. — 1er j..... 32
S. Alvieri, martyr, avec S. Sébastien. — 2 j..... 107
B. Ambroise Fernandez, de la compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 7 j..... 296
V. Amolon, évêque de Lyon. — 13 j..... 550
S. Anastase, archevêque de Sens. — 7 j..... 288
B. André de Spolète, martyr. — 9 j..... 371
S. André de Vaubrun, abbé. — 5 j..... 225
B. Ange de Pise, frère mineur. — 7 j..... 295
S. Angelramne, évêque de Metz. — 5 j..... 238
S. Antère, pape et martyr. — 3 j..... 141
S. Antimond, apôtre des Morins. — 6 j..... 258
S. Apollinaire, évêque d'Hiéraple. — 8 j..... 331
Ste Apollinaire. — 5 j..... 229
S. Arcadius, martyr. — 12 j..... 477
S. Argée, martyr, avec S. Narcisse et S. Marcellin. — 2 j..... 112
S. Arthuague le Goth. — 1er j..... 43
S. Arysdaguès, évêque en Arménie. — 13 j..... 534
S. Asclipe, évêque de Limoges. — 2 j..... 117


Digitized by Google

S. Aspais, apôtre de Melun. — 1er j. ..... 40
S. Avit, l'un des apôtres de l'Espagne, martyr. — 3 j..... 142

B.

S. Barbascémin et ses compagnons, martyrs. — 14 j..... 579
S. Benoît Biscop, abbé en Angleterre. — 12 j..... 481
Ste Benoite, martyre, 6 j. ..... 256
B. Berruyer (Philippe), archevêque de Bourges. — 9 j..... 370
B. Bentivoglio, frère mineur. — 4 j. ..... 193
B. Bernon, fondateur de l'abbaye de Cluny. — 13 j..... 541
Ste Bertille de Mareuil. — 3 j. ..... 150
S. Beunon, abbé de Clynnog. — 14 j..... 586
S. Blidou, prêtre. — 2 j. ..... 121
S. Blimond, abbé de Saint-Valéry. — 3 j. ..... 147
B. Bonfilio, l'un des fondateurs de l'Ordre des Servites. — 1er j.. 56
S. Boniface, évêque de Coria. — 7 j. ..... 339
S. Bont ou Bonet, évêque de Clermont. — 15 j. ..... 641
V. M. Bourgeois (Marguerite), fondatrice de la Congrégation des Filles de Notre-Dame. — 12 j..... 497
V. P. Brébeuf (Jean de), de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 8 j..... 345
S. Britwald, archevêque de Cantorbéry. — 9 j..... 364

C.

S. Cadéol, évêque de Vienne. — 14 j. ..... 584
S. Candide le Romain. — 3 j. ..... 157
S. Canut, duc de Sleswig. — 7 j..... 287
S. Céolwulf, roi. — 15 j. ..... 645
B. Césaire de Spire, frère mineur. — 13 j. ..... 547
Ste Césarie, vierge. — 12 j. ..... 493
Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 1er j. ..... 1
S. Clair de Vienne, abbé. — 1er j. ..... 43
S. Concorde, prêtre et martyr. — 1er j. ..... 25
V. P. Condren (de), second général de l'Oratoire. — 7 j. ..... 299
S. Couvoyon, abbé. — 5 j. ..... 220
La Croix de l'infante Isabelle. — 7 j. ..... 310

D.

S. Dace, évêque de Milan. — 14 j. ..... 583
Ste Dafrose, martyre. — 4 j. ..... 182
B. David, frère mineur. — 11 j. ..... 462
V. Deckers (Jean), de la Compagnie de Jésus. — 10 j. ..... 421
S. Défendant et ses compagnons, martyrs. — 2 j..... 110
S. Deo-Gratias, évêque de Carthage. — 5 j. ..... 219

Digitized by Google

Dévotion à la Sainte-Enfance de Jésus. — 5. j..... 242
S. Domitien, évêque de Mélitine. — 10 j..... 397
S. Domnus, patriarche d'Antioche. — 2 j. ..... 106

E.

B. Egidio, frère mineur. — 10 j..... 420
S. Egwin, évêque de Worcester. — 11 j..... 458
V. S. Élisabeth Tubback, de l'Ordre de Cîteaux. — 4 j. ..... 195
S. Emebert, évêque de Cambrai. — 15 j. ..... 645
Ste Émilienne, vierge. — 5 j. ..... 228
S. Énée, évêque de Paris. — 14 j. ..... 585
B. Engelmar. — 14 j. ..... 588
S. Énoc, patriarche et prophète. — 3 j..... 158
S. Éphise, martyr. — 15 j. ..... 640
Épiphanie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — 6 j. ..... 246
Épiphanie (Octave). — 13 j. ..... 504
Épiphanie (Vigile). — 5 j. ..... 200
S. Érard, chorévêque. — 8 j. ..... 342
S. Erminold, abbé. — 6 j. ..... 259
S. Erthinode, martyr. — 9 j. ..... 368
S. Étienne de Baugé, évêque d'Autun. — 7 j. ..... 289
S. Étienne de Bourg, compagnon de saint Bruno. — 4 j. ..... 184
Ste Euphrasie la Mère. — 11 j. ..... 460
Ste Euphrosyne, vierge. — 1er j. ..... 33
Ste Euprexie, avec Ste Théognie. — 5 j..... 229
S. Eutrope, avec S. Tygrius, martyr. — 12 j..... 479

F.

Ste Faine ou Fanny. — 1er j..... 42
S. Félan ou Foëland. — 9 j..... 365
S. Félix, évêque de Bourges. — 1er j. ..... 41
S. Félix de Nôle, prêtre et confesseur. — 14 j. ..... 559
V. F. Fernandez (Ambroise), de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 7 j..... 296
S. Ferréol, évêque d'Uzès. — 3 j. ..... 156
S. Ferréol ou Fréjus, évêque de Grenoble, martyr. — 12 j..... 495
V. François de Capillas, frère prêcheur, confesseur de la foi. — 15 j..... 651
V. F. François de Gutta, frère mineur. — 15 j..... 649
Bte Françoise, clarisse. — 8 j..... 344
B. Frédéric, prévôt de Saint-Vaast. — 6 j. ..... 252
S. Frobert, premier abbé de Montier-la-Celle. — 1er j. ..... 45
S. Fulgence, évêque de Carthagène. — 15 j. ..... 639
S. Fulgence, évêque de Ruspe. — 1er j..... 8

Digitized by Google

G.

S. Garibalt, évêque de Ratisbonne. — 8 j. ..... 341
S. Gaudence, archevêque de Gnesne. — 5 j. ..... 222
Sᵉ Geneviève, vierge, patronne de Paris. — 3 j. ..... 129
B. Geoffroy de Cappenberg. — 13 j. ..... 545
B. Gerfroy. — 12 j. ..... 496
S. Gerlac, pénitent. — 5 j. ..... 222
Bᵉ Gertrude d'Osten. — 6 j. ..... 265
B. Gonçalez ou Gonsalve d'Amaranthe, frère prêcheur. — 10 j.. 404
S. Gordius, martyr. — 3 j. ..... 146
S. Grégoire, évêque de Langres. — 4 j. ..... 172
S. Grégoire de Nazianze le Père, évêque. — 1ᵉʳ j. ..... 27
Sᵉ Gudule, vierge, patronne de Bruxelles. — 8 j. ..... 334
S. Guérin, évêque de Sion. — 14 j. ..... 584
B. Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon. — 1ᵉʳ j. ..... 77
S. Guillaume, archevêque de Bourges. — 10 j. ..... 390
S. Gumesinde avec S. Servus-Dei. — 13 j. ..... 540

H.

S. Habacuc, prophète. — 15 j. ..... 657
S. Hégémone, évêque d'Autun. — 8 j. ..... 338
S. Hélibert, ermite. — 1ᵉʳ j. ..... 47
B. Hervé. — 14 j. ..... 587
S. Hilaire, évêque de Poitiers, docteur de l'Église. — 13 j..... 505
B. Hildemar, ermite. — 13 j. ..... 542
S. Honoré, martyr en Poitou. — 9 j. ..... 369
Sᵉ Honorée, de Pavie. — 11 j. ..... 462
S. Hygin, pape et martyr. — 11 j. ..... 450

I.

Sᵉ Ide ou Mide, abbesse. — 15 j. ..... 647
Isabelle (Croix de l'infante). — 7 j. ..... 310
S. Isidore l'Hospitalier. — 15 j. ..... 636
S. Isidore de Scété. — 15 j. ..... 638

J.

B. Jacques le Toscan, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 15 j. 647
S. Jean II, évêque de Ravenne. — 12 j. ..... 495
V. P. Jean Adami, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 2 j. ..... 122
S. Jean Calybite. — 15 j. ..... 531
S. Jean Camille ou Jean le Bon, archevêque de Milan. — 10 j... 400

Digitized by Google

V. P. Jean Deckers, de la Compagnie de Jésus. — 10 j. ..... 421
V. P. Jean de Brebeuf, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la foi. — 8 j. ..... 345
B. Jean de Ribéra, évêque de Valence. — 6 j. ..... 263
V. P. Jean de Saint-Jérôme. — 10 j. ..... 423
B. Jérôme, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 1er j. ..... 80
V. Joosse de Huguesoone, martyr. — 13 j. ..... 551
B. Joseph-Marie Tommasi, cardinal. — 1er j. ..... 62
V. S. Jourdain (Victoire). — 7 j. ..... 310
S. Julien, évêque de Bostra. — 6 j. ..... 255
S. Julien, martyr, avec Ste Basilisse. — 9 j. ..... 350
S. Julien Sabas l'Ancien. — 14 j. ..... 553
Ste Justine, avec Ste Tècle. — 10 j. ..... 402

K.

Ste Kentigerne, veuve. — 7 j. ..... 286
S. Kentiguern, évêque de Glascow. — 13 j. ..... 537

L.

S. Léonce de Cappadoce. — 13 j. ..... 535
S. Leuce, évêque de Brindes. — 11 j. ..... 456
S. Libentius, archevêque de Brême. — 4 j. ..... 177
Livres Saints (Les SS. Martyrs des). — 2 j. ..... 108
V. P. Louis de Blois, abbé de Liessies. — 7 j. ..... 298
Bte Lucie de Valcadare. — 12 j. ..... 497
S. Lucien d'Antioche, martyr. — 7 j. ..... 274
S. Lucien et ses compagnons, apôtres de Beauvais. — 8 j. ..... 315
B. Luitprand Verula. — 6 j. ..... 267

M.

S. Macaire d'Alexandrie. — 2 j. ..... 86
S. Macaire d'Egypte, surnommé l'Ancien. — 15 j. ..... 598
Ste Macre, vierge et martyre. — 6 j. ..... 252
Ste Macrine l'Ancienne. — 14 j. ..... 581
S. Malachie, prophète. — 14 j. ..... 591
S. Marcellin, martyr avec S. Argée et S. Narcisse. — 2 j. ..... 112
S. Marcien de Constantinople. — 10 j. ..... 396
Ste Marcienne, vierge et martyre. — 9 j. ..... 358
V. M. Marguerite Bourgeois, fondatrice de la Congrégation des Filles de Notre-Dame. — 12 j. ..... 497
Les SS. Martyrs d'Occismor. — 11 j. ..... 455
Les SS. Martyrs de Raithe et du Sinaï. — 14 j. ..... 569
Les SS. Martyrs de la Thébaïde. — 5 j. ..... 217

Digitized by Google

Les Martyrs des Livres Saints. — 2 j..... 108
B. Matthieu des Ursins, cardinal évêque de Sabine. — 4 j..... 184
S. Maur, disciple de S. Benoît, abbé de Glanfeuil. — 15 j..... 616
S. Mauronce. — 9 j..... 367
S. Maxence ou Maixent, évêque de Poitiers. — 1er j..... 39
S. Mélaine, évêque de Rennes. — 6 j..... 256
Michée l'Ancien, prophète. — 5 j..... 239
S. Michée, prophète. — 15 j..... 655
Ste Mide ou Ide, abbesse. — 15 j..... 647
S. Moncain ou Mochua. — 1er j..... 42

N.

S. Narcisse, martyr avec S. Argée et S. Marcellin. — 2 j..... 112
S. Nathalan, évêque d'Aberdeen. — 8 j..... 340
Ste Néomaie ou Néomadie. — 13 j..... 553
Ste Néophyte, vierge et martyre. — 4 j..... 182
S. Nicanor, diacre. — 10 j..... 401
S. Nicétas, apôtre des Daces. — 7 j..... 290
S. Nilammon, solitaire. — 6 j..... 253
Très-saint Nom de Jésus (Fête du). — 15 j..... 595
Notice des écrits de S. Fulgence. — 1er j..... 21
Notice des écrits de S. Hilaire. — 13 j..... 530
Notice des écrits du B. J. Tommasi. — 1er j..... 75

O.

Octave de l'Epiphanie. — 13 j..... 504
Occismor (Les SS. Martyrs d'). — 11 j..... 455
B. Oderic de Frioul, frère mineur. — 14 j..... 589
S. Odilon, abbé de Cluny. — 1er j..... 49
B. Odon de Tagliacozza, chartreux. — 14 j..... 589
S. Oyend, troisième abbé de Condat. — 1er j..... 38

P.

S. Palémon. — 11 j..... 451
Ste Pascasie, martyre. — 9 j..... 372
S. Patient, évêque de Metz. — 8 j..... 338
S. Paul, premier ermite. — 10 j..... 376
Ste Pègue, vierge. — 8 j..... 343
Ste Pharaïlde. — 4 j..... 179
S. Pierre Balsame, martyr. — 3 j..... 143
S. Pierre de Doroverne ou d'Ambleteuse. — 6 j..... 259
B. Philippe Berruyer, archevêque de Bourges. — 9 j..... 370
S. Pierre Urséolo, doge de Venise, bénédictin. — 10 j..... 402

Digitized by Google

S. Pierre de Sébaste. — 9 j. ..... 361
S. Polyeucte, martyr. — 7 j. ..... 279
V. Pons de Villars. — 12 j. ..... 500
S. Pontien de Spolète, martyr. — 14 j. ..... 580
S. Potit, martyr. — 13 j. ..... 535
S. Probien, évêque de Bourges. — 11 j. ..... 457

R.

Raithe (Les SS. Martyrs de). — 14 j. ..... 569
S. Ratien. — 10 j. ..... 399
B. Renaud de Montauban. — 7 j. ..... 294
Retour d'Egypte (Fête du). — 7 j. ..... 272
V. P. Richter (Venceslas) de la Compagnie de Jésus, confesseur de la Foi. — 6 j. ..... 267
S. Rigobert ou Robert, archevêque de Rheims. — 4 j. ..... 167

S.

S. Salve ou Sauve, évêque d'Amiens. — 11 j. ..... 453
S. Sébastien, martyr avec S. Alviéri. — 2 j. ..... 107
S. Seridon, abbé. — 2 j. ..... 122
S. Servus-Dei, avec S. Gumesinde. — 13 j. ..... 540
Seth le Patriarche. — 2 j. ..... 123
Ste Séthride, abbesse de Faremoutier. — 10 j. ..... 403
S. Séverin, apôtre de la Norique. — 8 j. ..... 322
V. P. Silvéira, de la Compagnie de Jésus. — 5 j. ..... 239
S. Siméon Stylite. — 5 j. ..... 202
S. Simon de Collazone, frère mineur. — 10 j. ..... 419
Sinaï (Les SS. Martyrs du). — 14 j. ..... 569
S. Siridion, missionnaire en Espagne. — 2 j. ..... 121
S. Stable, évêque de Clermont. — 2 j. ..... 121
B. Stanislas de Hugin, frère mineur. — 13 j. ..... 550
V. Strambi (Vincent-Marie), de la Congrégation des Passionistes, évêque de Macérata. — 1er j. (Appendice) ..... 663
Ste Synclétique, vierge. — 5 j. ..... 226
S. Synésius, évêque de Ptolémaïde. — 4 j. ..... 183

T

Ste Talide, abbesse. — 5 j. ..... 228
Ste Tarsitie, vierge. — 15 j. ..... 647
Ste Tatienne, vierge et martyre. — 12 j. ..... 491
S. Tècle, avec Ste Justine. — 10 j. ..... 402
S. Tethvin, moine de Redon. — 11 j. ..... 459
S. Thaumast, évêque régionnaire. — 1er j. ..... 40



Digitized by Google

S. Théau ou Tillon, disciple de S. Eloi. — 7 j..... 284
Thébaïde (SS. Martyrs de la). — 5 j..... 217
S. Thélesphore, pape et martyr. — 5 j..... 215
S. Théodore, évêque de Marseille. — 2 j..... 113
S. Théodose d'Antioche ou le Chevelu. — 11 j..... 452
S. Théodose le Cénobiarque. — 11 j..... 427
Ste Théodote. — 2 j..... 121
S. Théodule le Solitaire. — 14 j..... 582
Ste Théognie, avec Ste Euprexie. — 5 j..... 229
V. Thibault IV, comte de Blois et de Champagne. — 10 j..... 420
B. Thomas de Cori, frère mineur. — 11 j..... 463
S. Thorphime, évêque. — 8 j..... 342
S. Thyeste, évêque régionnaire. — 3 j..... 157
S. Tigrius, martyr avec S. Eutrope. — 12 j..... 479
S. Tite, disciple de S. Paul, évêque de Crète. — 4 j..... 164
V. S. Tubback (Elisabeth), de l'Ordre de Cîteaux. — 4 j..... 195

U.

S. Urséolo (Pierre), doge de Venise, bénédictin. — 10 j..... 402

V.

S. Valentin de Passau, évêque des Grisons. — 7 j..... 281
S. Vaning. — 9 j..... 366
Ste Véronique de Milan ou de Binasco. — 13 j..... 552
V. S. Victoire Jourdain. — 7 j..... 310
Ste Viergue. — 7 j..... 286
Vigile de l'Epiphanie. — 5 j..... 200
B. Vincent de Lisbonne, frère prêcheur. — 5 j..... 230
V. Vincent-Marie Strambi, de la Congrégation des Passionistes, évêque de Macérata. — 1re j. (Appendice)..... 663
V. P. Vinceslas Richter, de la Compagnie de Jésus, confesseur de la Foi. — 6 j..... 267
B. Vital, du Tiers-Ordre de S. François. — 4 j..... 194
B. Vitikind. — 7 j..... 293
S. Vulsin, évêque de Sherburn. — 8 j..... 340

Y.

S. Ymas. — 3 j..... 155
Bte Yvette, recluse. — 13 j..... 555
S. Yvoine. — 3 j..... 155

ANGERS, IMPRIMERIE P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
922 C69G C001 v.1
Grande vie des saints : comprenant la vi
3 0112 089239708

Digitized by Google